

Supplements of *Anuario del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo»*, XXXV

GEORGES REBUSCHI

ESSAIS DE LINGUISTIQUE BASQUE

Universidad del País Vasco  
Euskal Herriko Unibertsitatea  
Bilbo-Bilbao

Diputación Foral de Gipuzkoa  
Gipuzkoako Foru Aldundia  
Donostia-San Sebastián

1997

ASJU-REN GEHIGARRIAK  
ANEJOS ASJU  
SUPPLEMENTS OF ASJU

- V. NILS M. HOLMER, *El idioma vasco hablado. Un estudio de dialectología vasca*, 1964, 1991. 2.000 pta. (1.600).
- VI. LUIS VILLASANTE, *Fr. Pedro A. de Añibarro. Gramática vascongada*, 1970. 1.000 pta. (800).
- VII. CÁNDIDO IZAGUIRRE, *El vocabulario vasco de Aránzazu-Oñate y zonas colindantes*, 1971. Segunda edición con índice inverso de Gerardo Markuleta, 1994. 2.000 pta. (1.600).
- VIII. *Papers from the Basque Linguistics Seminar. University of Nevada. Summer 1972, 1974.* 1.200 pta. (1.000).
- IX. JULIEN VINSON, *Essai d'une bibliographie de la langue basque. Con las anotaciones del ejemplar de Julio de Urquijo*, 1984. 3.000 pta. (2.500).
- X. LUIS MICHELENA, *Sobre historia de la lengua vasca*, 1988. Agotado.
- XI. LUIS MICHELENA - IBON SARASOLA, *Textos arcaicos vascos. Contribución al estudio y edición de textos antiguos vascos*, 1989. 2.000 pta. (1.500).
- XII. HUGO SCHUCHARDT, *Introducción a las obras de Leizarraga. Sobre el modo de disponer la reimpresión, en particular sobre las erratas y variantes en el texto de Leizarraga*, 1989. 1.000 pta. (800).
- XIII. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco, I. A-Ardui*, 1989, 1993. Agotado.
- XIV. JOSEBA A. LAKARRA (ed.), *Memoriae L. Mitxelena magistri sacrum*, 1991. 6.000 pta. (5.000).
- XV. RICARDO GÓMEZ - JOSEBA A. LAKARRA (arg.), *Euskalaritzaren historiaz I: XVI-XIX. mendeak*, 1992. 2.500 pta. (2.000).
- XVI. BEÑAT OYHARÇABAL, *La pastorale souletine: édition critique de «Charlemagne»*, 1990. 2.500 pta. (2.000).
- XVII. RICARDO GÓMEZ - JOSEBA A. LAKARRA (arg.), *Euskalaritzaren historiaz II: XIX-XX. mendeak*. Prestatzen.
- XVIII. JOSEBA A. LAKARRA, *Harrieten Gramatikako hiztegiak (1741)*, 1994. 1.500 pta. (1.200).
- XIX. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco, II. Arduñ-Benden*, 1990. Agotado.
- XX. LUIS MICHELENA, *Lenguas y protolenguas*, 1963, 1986, 1990. 1.000 pta. (800).
- XXI. ARENE GARAMENDI, *El teatro popular vasco. (Semiótica de la representación)*, 1991. 2.000 pta. (1.600).
- XXII. LASZLÓ K. MARÁCZ, *Asymmetries in Hungarian*. 1991. 2.500 pta. (2.000).
- XXIII. PETER BAKKER, GIDOR BILBAO, NICOLAAS G. H. DEEN, JOSÉ I. HUALDE, *Basque pidgins in Iceland and Canada*, 1991. 1.500 pta. (1.200).







## ESSAIS DE LINGUISTIQUE BASQUE



GEORGES REBUSCHI

ESSAIS DE LINGUISTIQUE BASQUE

Universidad del País Vasco  
Euskal Herriko Unibertsitatea  
Bilbo-Bilbao

Diputación Foral de Gipuzkoa  
Gipuzkoako Foru Aldundia  
Donostia-San Sebastián

1997

- © Georges Rebuschi
- © Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo»
- © Universidad del País Vasco/Euskal Herriko Unibertsitatea

I.S.B.N.: 84-7585-951-8

Lege-Gordailua: BI-2424-97

Fotokonposaketa: RALI, S.A. - P. de Costa, 8-10 - Bilbao

Inprimategia: ITXAROPENA - Araba kalea, 45 - Zarautz (Gipuzkoa)

## TABLE

|   |      |
|---|------|
| <i>Preface</i> (B. Oyharçabal) .....  | ix   |
| <i>Présentation</i> (Georges Rebuschi) .....  | xiii |
| Cas et fonction sujet en basque .....   | 1    |
| A note on Focalization in Basque .....  | 31   |
| Sujeto, ergatividad y (no-)configuracionalidad; lugar del euskara en la tipología generativa .....      | 43   |
| Diathèse et (non-)configurationnalité: l'exemple du basque .....  | 73   |
| Pour une représentation syntaxique duale: structure syntagmatique et structure lexicale en basque ..... | 101  |
| Autour des formes allocutives du basque .....   | 125  |
| Énoncés et formes hypothétiques en basque contemporain .....  | 139  |
| Temps, mode et aspect dans les indications «scéniques» .....  | 155  |
| Autour du parfait et du passif basques .....  | 161  |
| Théorie du liage et langues non-configurationnelles: Quelques données du basque navarro-labourdin ..... | 175  |
| Théorie du liage, diachronie et énonciation: sur les anaphores possessives du basque .....              | 219  |
| Note sur les pronoms dits «intensifs» du basque .....   | 233  |
| Binding at LF vs. obligatory (counter-)coindexation at SS; a case study .....                           | 251  |
| Absolute and Relativized Locality in the Binding Theory .....   | 279  |
| À propos de l'évolution des pronoms génitifs en basque du nord .....                                    | 301  |



## Preface

Cela fait longtemps que les études linguistiques basques bénéficient de la contribution de bascologues non basques d'origine ou d'adoption. Depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, c'est beaucoup grâce à eux que la bascologie, malgré l'absence jusqu'à une date récente d'université en Pays Basque, est demeurée en contact avec les grands courants de la linguistique. Sans prétendre à aucune exhaustivité, quelques noms suffiront à rappeler l'importance de cette tradition jusqu'au début des années 1970: Humboldt, Bonaparte, van Eys, Vinson, Schuchardt, Uhlenbeck, Lafon, Tovar, Martinet, ... Les études linguistiques réalisées sur place jusqu'aux années 60 étaient essentiellement l'œuvre d'érudits en marge du cadre institutionnel scientifique, comme Azkue ou Lafitte, dont on ne dira jamais assez pourtant combien est grande notre dette à leur égard.

Ce temps est désormais révolu, et la figure emblématique de L. Michelena, fervent promoteur de l'Université du Pays Basque dans les provinces ibériques, a symbolisé la naissance d'une linguistique basque se développant sur place dans un véritable cadre scientifique. Les études basques bénéficient donc aujourd'hui d'une infrastructure universitaire solide, dans les provinces de la Communauté autonome en particulier. La recherche linguistique est désormais assurée en bonne partie par des universitaires et chercheurs travaillant sur place, sur ce versant de la frontière, mais également sur l'autre, depuis notamment la mise en place d'une unité spécialisée associée au CNRS à Bayonne au début des années 80.

Malgré cette évolution dont il y a tout lieu de se féliciter, la contribution des bascologues n'étant pas originaires du Pays Basque, comme J. Allières, G. Rebuschi, R. de Rijk ou L. Trask, reste très importante. Elle joue un rôle décisif dans le développement des études euskariennes en évitant les risques d'enfermement ou de dessèchement pouvant résulter de deux facteurs distincts mais se renforçant mutuellement: d'une part, la place considérable prise au niveau local par les questions de linguistique appliquée, comme cela est naturel compte tenu de la situation de la langue basque; d'autre part l'évolution à la fois rapide et passablement heurtée de la linguistique théorique au cours des dernières décennies, et caractérisée par la difficulté à construire un nouveau paradigme admis par l'ensemble de la communauté des linguistes. La tentation est forte alors de se replier sur des études pratiques et ponctuelles, abritées de ces tempêtes, et toujours utiles dans un domaine resté trop longtemps négligé comme celui de la bascologie. Mais le risque est grand également

qu'en l'espace de quelques années le retard accumulé dans les secteurs les plus dynamiques et innovants soit tel qu'il apparaisse comme difficilement surmontable.

Ce risque a pu être jusqu'ici conjuré pour l'essentiel: que l'on consulte les bibliographies des thèses de linguistique basque défendues ces dernières années; le simple calcul du pourcentage des articles et ouvrages cités postérieurs à 1980 traduira la prise en compte des évolutions récentes. Par ailleurs, si le Pays Basque est fort heureusement aujourd'hui le principal centre de la recherche en linguistique basque, la part prise par les travaux réalisés par des chercheurs, doctorants ou en post-doctorat, ou encore enseignant à l'extérieur du Pays Basque, en Europe ou aux Etats-Unis, demeure capitale, témoignant ainsi du souci de renouvellement et d'enrichissement de la recherche au contact des grands courants de la linguistique contemporaine.

Dans ce contexte, on comprend quelle importance ont pour le dynamisme et le développement des études linguistiques basques les linguistes développant leurs travaux dans un environnement plus proche des préoccupations généralistes ou théoriques, et plus dégagé des contingences résultant de la demande sociale dans le domaine linguistique. En effet, grâce à cet apport, s'introduisent de nouvelles approches, se formulent de nouvelles problématiques, sont employés de nouveaux outils théoriques, en même temps que les progrès accomplis dans le domaine de la bascologie sont mieux connus à l'extérieur. Les travaux de G. Rebuschi dans le domaine de la bascologie, et dont quelques uns parmi les plus significatifs sont rassemblés dans le présent volume, illustrent parfaitement la situation qui vient d'être décrite en quelques mots.

G. Rebuschi, actuellement professeur de linguistique générale à la Sorbonne Nouvelle (Paris III) appartient à une génération de chercheurs qui s'est engagée dans les études linguistiques au début des années 1970. Attiré par les ouvertures théoriques caractérisant les études syntaxiques de cette période, en particulier dans le domaine de la formalisation, il suit l'enseignement de Culioli, sous la direction duquel il rédige sa thèse d'état: *Structure de l'énoncé en basque* (1982), publiée deux ans plus tard (SELAF, Paris). Les articles relatifs à l'analyse des formes verbales et aux questions diathétiques rassemblés ici correspondent à cette période. La préoccupation majeure de l'auteur est de retrouver, dans une démarche intégrant la dimension énonciative, les éléments abstraits, formulables en termes généraux, permettant de comprendre la structure de formes morphologiquement complexes. Appliquée au basque, cette démarche ne pouvait ignorer la morphologie verbale, et de fait les apports de Rebuschi dans l'analyse des formes parfaites et (anti-)passives du basque, comme des formes allocutives, ou de diverses constructions à modalité particulières comme les hypothétiques, sont désormais incontournables. Elles illustrent le souci constant de l'auteur d'associer à une approche orientée vers la généralisation, le soin du détail et une prise en compte minutieuse de la variété tant synchronique que diachronique. Elle ont à cet égard un caractère exemplaire.

A partir des années 1980 et en particulier après la publication des conférences de Pise de Chomsky, Rebuschi va situer ses travaux dans le cadre de la théorie du gouvernement et du liage, selon la désignation usuelle au cours de ces années. Jusque là, le modèle transformationaliste offrait des solutions contradictoires au pro-



blème de la variété linguistique. D'une certaine façon, la formulation particulière des diverses règles transformationnelles permettait de prendre en compte la spécificité des constructions, et donc des langues, mais en même temps les règles de base attachées au modèle, et la domination de fait des travaux portant sur quelques langues, dont en particulier l'anglais, donnait l'impression d'une carence dans la prise en compte de la diversité des langues. Dans le cas des langues comme le basque, le risque était à la fois de se trouver en présence d'un ensemble de règles *ad-hoc*, et en présence de règles générales descriptivement inadéquates. La règle  $P \Rightarrow SN\ SV$ , souvent considérée à l'époque à la manière d'un universel, symbolisait ce problème: par delà l'asymétrie sujet-objet, quel pouvait être le statut du SV dans une langue comme le basque?

Ce n'est pas un hasard si les travaux de Rebuschi dans le cadre générativiste sont issus de la parution des conférences de Pise. On y trouve clairement formulée par Chomsky, à la suite de travaux de Hale, l'hypothèse de la non-configurationalité. On y rencontre également une formulation développée de la théorie du liage. Cette dernière offrait un puissant moyen d'investigation alliant à la fois la généralité des règles et la variété des solutions rencontrées sur des thématiques nouvelles. Parallèlement, divers travaux, tels que ceux de J. Whitman ou de E. Jelinek sur les paramètres de la configurationalité, ou encore de K. E. Kiss sur la structure du hongrois, montraient qu'il était possible dans ce cadre théorique d'aborder des questions spécifiques comme le marquage focal pré-verbal, ou le positionnement libre des constituants, de manière nouvelle.

Deux domaines de recherches dominant les travaux de Rebuschi durant cette période: le débat sur la (non-)configurationalité de la phrase basque, la théorie du liage et des questions associées: niveau de représentations, localité, ... On trouvera, bien sûr, l'écho de ces préoccupations dans le présent recueil. La question de la configurationalité, qui fut l'objet de vifs débats à la suite en particulier de l'article *Pour une représentation syntagmatique duale* est aujourd'hui dépassée du moins dans sa formulation primitive. D'une part l'hypothèse d'une structure syntaxique plate n'est pas apparue tenable dans le cas du basque, et d'autre part un large consensus s'est dégagé bientôt parmi les linguistes travaillant dans ce cadre théorique, qui enlève au sujet son statut d'argument extérieur, c'est-à-dire projeté en syntaxe en dehors du SV. Par ailleurs, une pluralité de projections fonctionnelles apparaît désormais à la place de l'unique projection I dominant immédiatement le SV. Dans un tel cadre la problématique sous-jacente au statut du SV dans telle ou telle langue, et plus généralement du 'scrambling', se présente en des termes très différents. Toutefois on retrouvera ici avec intérêt, et les jeunes linguistes avec profit, l'examen d'une question qui a dominé les études syntaxiques basques durant les années 80.

Les travaux de Rebuschi au cours de la période suivante furent consacrés à la question du liage, et à l'examen des différents pronoms et anaphores du basque, et on en trouve le témoignage ici à travers plusieurs articles significatifs. Je voudrais attirer l'attention sur le point suivant: un bascologue non averti pourrait juger négativement les différents affinements, retouches, redéfinitions, que l'auteur apporte à ses analyses en l'espace de quelques années à travers diverses publications. Si ce lecteur fait l'effort de suivre les argumentations, il verra cependant qu'il s'agit pré-

cisément ici d'une illustration de la démarche scientifique. Au fur et à mesure de leur élaboration, les principes théoriques sont confrontés à l'observation empirique, en évitant les écueils consistant, soit à renoncer à la précision descriptive, soit à disqualifier des instruments d'analyse ayant fait la preuve par ailleurs d'un haut degré d'adéquation empirique, sans en proposer de nouveaux mieux adaptés. C'est en particulier l'analyse de *bere* dans l'usage classique et navarro-labourdin qui a fourni à Rebuschi l'objet d'investigations extrêmement approfondies. Le dernier article publié ici fait en quelque sorte le point à ce sujet, à la suite de plusieurs années de discussions théoriques dans la communauté des linguistes, mais aussi de recherches personnelles sur le basque et diverses autres langues. Au demeurant, à travers la double nature accordée au morphème *bere* à ce stade de la recherche (pronom syntaxique, anaphore sémantique), on pressent que le dernier mot n'est pas dit.

B. Oyharçabal

Directeur de recherche au CNRS

Membre de l'Académie de la Langue basque - Euskaltzaindia

# Présentation

*Agian zerrana*  
*Etzadin engana*  
Arnaud d'Oyhénart,  
*Atsotitzak*, 8 (1657)

Les articles et essais qui suivent ont été écrits au long des dix-huit dernières années. Ils ont été regroupés en trois grandes parties (questions typologiques, la morphologie verbale et son interprétation, statut des pronoms), dont l'organisation interne représente l'ordre chronologique de leur rédaction. Le lecteur constatera inévitablement quelques répétitions, et voudra bien, je l'espère, me les pardonner: elles sont inévitables, dans la mesure où il s'agit de textes qui ont été rédigés indépendamment les uns des autres, et à destination de publics variés; cette hétérogénéité du lectorat se manifeste aussi dans la plus ou moins grande technicité des textes, mais c'est probablement là un effet heureux de ce type de contingence, car si j'avais écrit sur l'euskara en pensant uniquement aux spécialistes d'une théorie linguistique donnée, il y a fort à parier que le responsable de la collection où il paraît — que je tiens à remercier chaleureusement ici pour ses efforts — aurait hésité à publier cet ouvrage...

La table des matières reflète cependant une évolution indéniable dans le choix des questions traitées, et simultanément, dans celui du paradigme adopté, et donc encore dans celui de l'outillage technique. Si le fait même que j'ai choisi de les republier ici montre que je ne renie rien des travaux effectués de 1978 à 1983 environ (contrairement à ce que certains collègues français ont parfois tendance à penser), je dois malgré tout reconnaître que j'étais dès le début mûr pour travailler d'une manière ou d'une autre dans le cadre surtout connu sous le nom de "Gouvernement et liage" (ou *GB*), mais plus justement (et tout aussi anciennement) baptisé "Principes et paramètres" (ou *P&P*) par son créateur, Noam Chomsky; on n'en voudra pour preuve que l'intérêt que j'ai toujours attaché à la variation dialectale (cf. les chapitres 1 et 2, ou encore toute la deuxième partie).

Evidemment, on pourrait dire que c'est la situation objective du basque qui me poussait à m'intéresser à ce genre de choses, et cela est en partie indéniable, mais j'aurais aussi pu me concentrer sur un sous-dialecte particulier, ou encore fermer les yeux face à cette réalité, et parler *du* basque comme si c'était une réalité ho-

mogène —et, pourquoi pas, prendre la morphologie de l'*euskara batua* (le basque unifié selon les stipulations parfois discutables de l'Académie) comme s'il s'agissait de données "empiriques" d'une langue "naturelle"...

En tout état de cause, le programme (au sens lakatossien) P&P permettait d'emblée de traiter et de la micro-variété, et de la macro-variété, linguistiques (je ne parle *pas* de "variation" au sens socio-linguistique du terme): la première concerne précisément ces différences fines qu'on peut constater d'un parler à l'autre, non seulement en phonologie ou en morphologie, mais aussi en syntaxe, et qui constituaient la matière des ces remarques "dialectales" dans mes travaux pré-génératifs; quant à la seconde, elle concerne ce qui relève selon d'autres de la *typologie*, c'est-à-dire de ces propriétés situées en quelque sorte "plus haut" dans la hiérarchie des paramètres grammaticaux, et qui permettent par exemple de classer les langues comme étant "ergatives" ou "accusatives", ou comme employant l'ordre des mots et des syntagmes comme codant soit les fonctions grammaticales (sujet, objet), soit les fonctions pragmatico-énonciatives (thème, rhème, focus...) —cf. les chapitres 1 à 5.

Le déplacement de mes centres d'intérêt est aussi probablement le reflet d'une situation assez générale: si, tant dans le Modèle standard que dans le Modèle standard étendu de la Grammaire générative, des linguistes ont effectivement travaillé sur des langues très différentes de l'indo-européen occidental "prototypique" illustré essentiellement, qu'on le veuille ou non, par l'anglais, une théorie syntaxique centrée sur des *régles* (qu'elles soient syntagmatiques ou transformationnelles) qui cherchaient avant tout l'adéquation descriptive ne pouvait satisfaire des chercheurs soucieux de construire des modèles aussi précis que possible des limites à la variation inter-linguistique et permettant malgré tout de rendre compte de la diversité empirique réelle. Ce n'est donc pas un hasard si les études génératives du basque, comme de bien d'autres langues, se sont développées dans les années 80, c'est-à-dire à partir du moment où la recherche des corrélations, au lieu d'être effectuée pour elle-même (certains se souviennent peut-être de l'expression si fréquente il y a 25 ou 30 ans, mais tout à fait passée de mode aujourd'hui, de *significant linguistic generalizations?*), devenait comparative ou contrastive.

Il est évident que l'adoption d'un modèle scientifique (expression à laquelle je préfère en fait celle de "type de démarche") détermine en partie les centres d'intérêt d'un chercheur, et même parfois sans doute les analyses spécifiques qu'il propose —cela du moins dans le cas, probablement rare, où la théorie "rencontre" le réel. Mais l'histoire personnelle joue aussi incontestablement un certain rôle: ainsi, c'est probablement en grande partie parce que j'ai travaillé sous la direction d'Antoine Culioli que je me suis surtout intéressé d'abord à des questions sémantico-énonciatives (diathèse, relations entre temps, aspect et modalité, matérialisation des relations inter-énonciateurs dans les formes dites allocutives du basque: 2e partie); dans un deuxième temps, c'est parce que je m'étais toujours intéressé à d'autres langues dites "exotiques" que j'ai adopté très tôt l'hypothèse, due globalement à Ken Hale, de la non-configurationalité du basque, et que je me suis ainsi tourné avec enthousiasme vers le modèle des Principes et paramètres auquel j'ai fait allusion plus haut (cf. en particulier les chapitres 3 et 5), mon intérêt déjà mentionné

pour la variation dialectale ne permettant, on s'en doute, que de faire de la micro-paramétrie...

Par ailleurs, Imre Lakatos définissait les “programmes de recherches” comme des *séries* de théories successives, et non comme des théories individuelles. De là suit d'une part le fait (bruyamment dénoncé par ses adversaires, qui ne se tiennent manifestement pas au courant de ce qui se passe dans d'autres secteurs scientifiques, par exemple en astro-physique) que la même ensemble de données peut et doit faire l'objet de réanalyses, et d'autre part, le fait que certains phénomènes, qui ont une grande importance à un moment donné, en perdent à un autre. On trouvera là, je l'espère, une autre raison de pardonner la lourdeur avec laquelle j'ai pu parfois m'étendre sur certaines questions (comme la distribution des pronoms génitifs, cf. les chap. 13 et 14), ou encore me concentrer à un moment sur certaines, pour les laisser ensuite de côté (cf. les discussions sur le statut du Groupe Verbal en basque dans les chapitres 3 à 5, question qui demanderait une profonde reformulation depuis l'adoption de l'hypothèse du sujet interne au GV ou VISH, et, dans le cadre “Gibiste” finissant (?) et le cadre “minimaliste” naissant, la multiplication des têtes fonctionnelles (AgrS, AgrO, Temps...).

Cette présentation n'est évidemment pas l'endroit où s'interroger sur le devenir du programme des Principes et paramètres vis-à-vis de son successeur désigné, le programme minimaliste auquel je viens de faire allusion. Quelques mots sur ce sujet me semblent cependant souhaitables. Il y a longtemps déjà, Thomas Kuhn, qui a lui aussi longtemps travaillé au MIT, nous a expliqué que les “révolutions scientifiques” (qui se traduisent concrètement par des changements de paradigmes), ne se produisent qu'à la suite de *crises*, elles-mêmes déclenchées par l'apparition massive, à un moment donné, de contre-exemples à la (série de) théorie(s) en cours. Or, curieusement, rien de tel ne s'est produit dans le paradigme GB: ce dernier se développait, conforme à sa logique interne, construisant des problèmes de plus en plus intéressants, tant sur le plan de la recherche des paramètres permettant de *déduire* des séries corrélées de propriétés morpho-syntaxiques différentielles (de surface) dans des langues variées, que sur le plan des rapports entre syntaxe et sémantique (cf. les travaux de Maria Bittner sur l'esquimo, d'Ileana Comorovski sur le roumain, ou encore de Veneeta (Srivastav) Dayal sur le hindi...).

Renoncer à l'extraordinaire accumulation de données de plus en plus variées et de plus en plus fines qui a été effectuée durant les quinze dernières années au nom d'une prétendue perfection computationnelle qui n'est définie par rapport à aucune fonction, confondre l'ascèse méta-théorique qu'impose le maniement (aussi judicieux que possible) du rasoir d'Occam avec une forme absolue de paupérisation conceptuelle, réintroduire des considérations qui relèvent techniquement de la *performance*, comme la comparaison de dérivations distinctes pour la *même* paire de représentations “Forme phonique  $\approx$  Forme logique”, ou encore transformer cette dernière en un niveau de vérification de traits morphologico-fonctionnels qui, en l'absence de toute théorie de l'interprétabilité, ne sont là que parce qu'on en a besoin... ailleurs, voilà qui tient pour le moins de la gageure et qui ne réussira (sous sa forme présente) que si, pour le malheur de la théorisation linguistique, Jean-Claude Milner avait raison lorsqu'il affirmait que la linguistique souffrait d'un défaut constitutif, celui de ne s'appuyer sur aucun “observatoire” indépendant...

Mais l'heure n'est pas nécessairement au pessimisme. En effet, si toutes les langues, y-compris les plus étudiées, ont encore de nombreux secrets à nous révéler, et de nombreuses hypothèses sur la structure du langage ou, plus modestement, les propriétés générales des grammaires, à nous faire avancer ou remanier, le "continent" basque est encore suffisamment inexploré pour que, quelles que soient les théories à la mode, il nous enseigne chaque jour un peu plus de choses, et nous montre surtout les limites de notre savoir. Car qui peut se targuer aujourd'hui d'avoir la bonne description des enjeux liés à la morphologie ergative (en particulier depuis que Beth Levin nous a montré que cette caractérisation même de la distribution des "cas" *nor* et *nork* est au moins sujette à caution)? Qui, dans un ordre d'idées assez proche, peut se satisfaire d'une théorie des cas morphologiques qui ne traiterait pas en même temps de l'hypothèse des "Kas" neutralisant cas et post-positions, du moins lorsque ces dernières ne sont pas des noms déclinés? Qui "sait" dériver les propriétés distributives des formes allocutives (normalement restreintes aux propositions indépendantes, cf. le chap. 6) de quoi que ce soit? Qui a traité raisonnablement de la liberté apparente de l'ordre des syntagmes en basque, de ce qui relève du *scrambling* proprement dit, et de ce qui a des incidences sur la portée et donc sur une partie de l'interprétation sémantique? Qui a une théorie générale suffisamment robuste de l'opposition entre marques d'accord et clitiques, et de l'opposition entre positions argumentales et positions non-argumentales, pour dire exactement ce que représentent les marqueurs de personne dans les formes verbales fléchies et, corrélativement, les pronoms personnels respectivement emphatiques, non-emphatiques, et phonétiquement vides?

On pourrait allonger indéfiniment la liste de telles questions; mais un tel fait, au fond, est rassurant, car ce ne sont là que de simples questions empiriques, relatives à un mode de théorisation donné, celui du modèle P&P, et elles en soulignent la vitalité toute actuelle, sans préjuger des problématiques distinctes que d'autres conceptualisations ont déjà pu faire émerger.

Pour finir, je me dois de remercier tous ceux qui, un jour ou l'autre, ou parfois beaucoup plus souvent, m'ont fait bénéficier de leur connaissance du basque et ont échangé leur idées linguistiques ou méta-linguistiques avec moi sur cette langue; en espérant n'oublier personne, je citerai dans l'ordre alphabétique, car c'est le plus arbitraire, et donc le moins injuste, qui soit: Joseba Abaitua, Irene Aldasoro, Jacques Allières, Patxi Altuna, José Antonio Arana, Julen Arregi, Miren Azkarate, Andolin Eguzkitza, Pilartxo Etxeberria, Patxi Goenaga, Jean Haritschelhar, José Ignacio Hualde, Alfonso Irigoien, Itziar Laka, Joseba Lakarra, Javi Ormazabal, Battitta Orpustan, Jon Ortiz de Urbina, Beñat Oyharçabal, Rudolf de Rijk, Kar mele Rotaetxe, Pello Salaburu, José María Satrustegi, R. Larry Trask, "Txillardegui", Myriam Uribe, et Xarles Videgain; hors du "petit" monde des bascologues, de nombreux linguistes m'ont également aidé et/ou encouragé, ou ont tenté de m'empêcher d'écrire trop de bêtises; je retiendrai en particulier, et tout à fait indépendamment des désaccords théoriques, éventuellement importants, qui nous séparent parfois: Sylvain Auroux, Antoine Culioli, Carmen Dobrovie-Sorin, Jacqueline Guéron, Claude Hagège, Ken Hale, István Kenesei, Katalin E.-Kiss, Célia Jakubowicz, Mark Janse, Marie-Laurance Knittel, Michel Launey, Gilbert Lazard,

François Lonchamp, Mounira Loughraïeb, László Marácz, Léa Nash, Henning Nølke, Hans-Georg Obenauer, Catherine Paris, Marie-Claude Paris, Pierre Pica, Pierre-Yves Raccah, Henk van Riemsdijk, Alain Rouveret, Dominique Sportiche, et Anne Zribi-Hertz... Enfin, même si je n'ai pas la chance de leur enseigner la linguistique basque, et bien qu'ils n'en aient pas la malchance, que mes étudiants en linguistique de l'Université de Paris III soient également remerciés ici, car sans eux le travail d'enseignant-chercheur que je mène perdrait une bonne moitié de son sens.

Malzéville, le 8 juillet 1996





# Cas et fonction sujet en basque

## 1. Introduction

Les discussions sur la nature et les propriétés du sujet en général, sur l'éventualité de l'existence d'un sujet dans les langues ergatives, et sur la caractérisation de celui-ci dans ces langues si l'on a répondu positivement à la question précédente ne sont pas nouvelles. Nous voudrions présenter ici non pas des réponses, mais des éléments susceptibles de clarifier le problème, en analysant quelques données d'une langue dont la morphologie est clairement ergative, le basque.

Pour ce faire, il nous paraît nécessaire de commencer par dégager quelques caractéristiques du sujet français (ou anglais, ou de quelques autres langues indo-européennes occidentales), et de les sérier: en effet, il peut paraître inquiétant de voir certains linguistes affirmer que le basque n'a pas de sujet, d'autres, qu'il peut en avoir deux, et même trois; d'autres encore que le sujet basque est toujours le cas neutre morphologiquement (appelé indifféremment nominatif ou absolutif), et d'autres enfin que le sujet est à l'ergatif en construction transitive, et à l'absolutif en construction intransitive. Il semble que chacune de ces positions repose sur la mise en avant d'une ou deux propriétés caractéristiques du sujet français.

Les deux premières positions semblent revenir au même, et se fonder sur le fait que le basque a une conjugaison pluripersonnelle, le verbe (ou l'auxiliaire) portant des marques de personne et de nombre pour l'absolutif, l'ergatif et le datif éventuels; c'est faire du critère, traditionnel en français, d'accord verbo-nominal le critère unique de caractérisation du sujet.<sup>1</sup>

La position revenant à privilégier l'absolutif renvoie à deux autres propriétés du sujet français, à savoir, d'une part qu'il est indispensable à la construction d'une phrase conjuguée, même "impersonnelle" (c'est ce qu'on peut appeler le "complément de rang zéro"); et d'autre part qu'il représente à la fois à la neutralisation de toute opposition entre rôles sémantiques distincts en construction à une place

(1) Si l'on pose que le critère d'accord verbo-nominal est nécessaire et suffisant, on ira jusqu'à trois sujets; si l'on s'impose en outre de ne reconnaître qu'un seul sujet, on en aura un en construction intransitive, et aucun en construction transitive, directe ou indirecte.

(c'est-à-dire en construction intransitive sans compléments "indirects"), et l'attribution à l'un des deux syntagmes nominaux requis dans une construction à deux places (directe ou indirecte) des marques (place, désinence, etc.) du syntagme nominal utilisé dans les constructions à une place (c'est ce qu'on appellera le "cas neutre"). La distinction ainsi faite entre complément de rang zéro et cas neutre se justifie par le fait que certaines langues peuvent n'avoir que le second, mais pas le premier; de plus, la notion de complément de rang zéro se rapporte à la structure des phrases (syntaxe proprement dite, et celle de cas neutre à la caractérisation des syntagmes nominaux (qui peut être syntaxique, morphologique, ou les deux à la fois).

La dernière position semble relever à nouveau de la mise en avant de deux caractéristiques distinctes du sujet français. D'un côté, le sujet, ou du moins le sujet primitif (ou non dérivé, pour l'opposer à un sujet dérivé comme celui du passif), possède un certain nombre de propriétés sémantiques qu'on pourrait exprimer en termes de rôles (au sens de la grammaire des cas) de la manière suivante: dans une construction à plusieurs places, le sujet primitif est l'actant le plus puissant, c'est-à-dire (pour simplifier), l'agentif, ou à défaut, le datif (au sens le plus large possible), ou, à défaut, l'objectif. C'est à ce niveau, et à ce niveau seulement, que les propositions de Fillmore de faire du sujet (ou nominatif) des langues à sujet et objet (ou nominatif et accusatif) comme le français un phénomène aussi "superficiel" que l'ergatif des langues qui en possèdent un, prennent tout leur sens. Nous parlerons à ce propos de "sujet actanciel".

Le second critère sous-jacent à la répartition du "sujet" basque entre ergatif et absolutif est un critère syntaxique que privilégient la grammaire générative transformationnelle et son dernier avatar, la grammaire relationnelle. Il s'agit de la propriété que peut avoir un même syntagme nominal de gouverner un certain nombre de transformations, en particulier l'effacement en cas d'identité référentielle, la réflexivisation et la promotion (en anglais: "EQUI-NP Deletion", "Reflexivization" et "Raising"). Nous parlerons de sujet syntaxique profond (SSP) pour nous référer au syntagme nominal qui manifeste ces propriétés. On verra dans les sections IV, V et VI que sujet actanciel et SSP ne sont pas liés en basque aussi étroitement qu'en français; on notera de plus qu'ils sont radicalement distincts dans une langue comme le dyirbal, décrit par R. M. W. Dixon.

Notre sujet (français) a enfin une dernière propriété, celle d'être le sujet thématique non marqué d'une phrase: usuellement, le sujet, c'est aussi ce dont on parle, ce dont on dit quelque chose. La question de la thématisation en basque touche bien entendu à l'organisation casuelle des énoncés. Mais elle ne se pose que s'il s'agit d'une thématisation forte, c'est-à-dire lorsque le syntagme nominal thématifié devient sujet d'une prédication (anti-passif).

Ce que nous voudrions faire ici, c'est examiner la manière dont ces cinq propriétés se manifestent et s'organisent en basque: on considèrera successivement la conjugaison pluripersonnelle, les propriétés syntaxiques de l'absolutif, la possibilité de l'existence d'un SSP, le rôle que jouent en basque les propriétés sémantiques des cas ou rôles profonds et enfin les liens entre syntaxe casuelle et thématisation. Nous nous référons principalement au dialecte guipuzcoan.

## 2. La question de la Conjugaison Pluripersonnelle

C'est une question relativement triviale. Nous l'abordons surtout parce que certains linguistes ont considéré que le fait que le groupe verbal (verbe conjugué, ou auxiliaire conjugué associé à un participe verbal, présent, passé, ou futur, ou encore, dans certains dialectes, à un radical verbal) puisse porter jusqu'à trois indices casuo-personnels impliquait qu'une proposition simple pouvait comporter jusqu'à trois sujets, tandis que d'autres utilisaient le même argument pour dénier aux trois cas impliqués dans la conjugaison la qualité de sujet.<sup>2</sup>

Ceci dit, si l'on accepte de lier certains faits syntaxiques aux faits morphologiques, au lieu d'isoler totalement ces derniers, on va pouvoir montrer que le datif basque a des propriétés telles qu'il ne peut pas être candidat au titre de sujet de la même manière que les deux autres cas impliqués: l'absolutif et l'ergatif.<sup>3</sup>

Les données sont les suivantes: que la proposition conjuguée comporte un seul cas impliqué (l'absolutif), deux cas (soit absolutif et datif, soit absolutif et ergatif) ou trois cas (absolutif, ergatif et datif), le groupe verbal portera normalement des marques (indices de personne et de nombre) correspondant à chacun des cas présents (que le syntagme nominal soit effectivement présent dans la phrase, ou qu'il soit supprimé, les indices sur le groupe verbal jouant alors le rôle de nos pronoms). Dans les exemples suivants, on aura exclusivement des indices de troisième personne du singulier sur un auxiliaire au présent de l'indicatif, ces formes servant usuellement d'étiquette pour la structure casuelle correspondante:

- (1a) *Yon etorri da* "Yon (abs.) est venu"
- (1b) *etorri da* "il (abs.) est venu"
- (2a) *Yon Mayi'ri etorri zaio* "Yon (abs.) a rejoint (est venu à) Mayi (dat.)"
- (2b) *etorri zaio* "il/elle l'a rejoint"
- (3a) *amak Yon bialdu du* "la mère (erg., -*k*) a envoyé Yon (abs.)"
- (3b) *bialdu du* "il/elle (erg.) l' (abs.) a envoyé"
- (4a) *amak Mayi'ri Yon bialdu dio* "la mère à envoyé Yon (abs.) à Mayi (dat.)"
- (4b) *bialdu dio* "il/elle (erg.) le/la (abs.) lui (dat.) a envoyé"

Si l'on compare les versions (a) et (b) de ces phrases, on constate qu'on peut faire correspondre à chaque indice personnel de l'auxiliaire un syntagme nominal lexicalement plein. Ce n'est pas toujours le cas:

- (5a) *elurra egiten da* "il neige", lit. "la neige (abs.) (se) fait"
- (5b) *elurra egiten du* "il neige", lit. "(ça) (erg.) fait (de) la neige (abs.)"

(2) Voir note 1; pour la première position, cf. X. Kintana, et pour la seconde, A. Martinet.

(3) G. N'Diaye parle de cas "intégrés".

- (6a) *etxera jotzen du* “il (erg.) se dirige vers la maison”,  
lit. “il (erg.) l’ (abs.) il frappe à la maison (allatif)”
- (6b) *txakurrak zaukatzen du* “le chien (erg.) aboie”,  
lit. “le chien (erg.) l’ (abs.) aboie”
- (7a) *Yon’ek txakurrari begiratzten dio* “Yon regarde le chien”,  
lit. “Yon (erg.) le (abs.) regarde au chien (dat.)”
- (7b) *Yon’ek amari laguntzen dio* “Yon aide la mère”,  
lit. “Yon (erg.) l’ (abs.) aide à la mère (dat.)”

(5b) est une variante très usuelle de (5a). On ne peut faire correspondre *aucun* syntagme nominal ergatif à l’indice d’ergatif contenu dans l’auxiliaire *du*.

En (6) et (7), on ne peut faire correspondre aucun syntagme nominal absolutif à l’indice d’absolutif (*d-*) des auxiliaires. En (6), il n’y a qu’un seul syntagme nominal associé au verbe, et il est à l’ergatif; en (7), la place de l’absolutif étant impossible à occuper, les actants sont à l’ergatif et au datif. Les verbes qui ont une structure comparable à ceux de (6) et (7) sont appelés “déponents” par Lafitte; ils sont beaucoup plus nombreux en guipuzcoan qu’en navarro-labourdin (désormais N-L), le dialecte décrit par ce dernier.

On notera alors la dissymétrie qui existe entre absolutif et ergatif d’une part, et datif d’autre part: les premiers peuvent, comme le montrent les exemples qu’on vient de présenter, n’être que des indices sur le groupe verbal, sans référent possible. Par contre, il n’existe *aucun* verbe pour lequel un indice de datif serait à la fois obligatoire et sémantiquement (ou: référentiellement) vide.

Il existe un second argument pour séparer le datif des deux autres cas impliqués: c’est le fait qu’en N-L, l’indice de datif n’est présent dans le groupe verbal que si le syntagme nominal est effacé (ou: “sous-entendu”):

- (8a) *liburua aitari eman dut* “j’(erg.) ai donné le livre (abs.) au père”  
(morphologiquement au datif, mais sans indication de ce fait dans l’auxiliaire *du*)
- (8b) *liburua eman diot* “je (erg.) lui (dat.) ai donné le livre (abs.)”

En (8a), *dut* s’analyse en *d-* (3e pers. du sg. de l’abs.), *-u-* (radical de l’auxiliaire)—*t* (1e pers. du sg. de l’erg.); en (8b), *diot* s’analyse en *d-* (id.), *-i-* (radical de l’auxiliaire à trois places), *-o-* (3e pers. du sg. du datif) et *-t* (1e pers. du sg. de l’erg.).

On a donc de bonnes raisons morphosyntaxiques pour distinguer le datif de l’absolutif et de l’ergatif. On trouvera des arguments syntaxiques supplémentaires en 5.3. Dans la section suivante, nous allons examiner quelques propriétés syntaxiques de l’absolutif, propriétés qui le distinguent clairement de l’ergatif.

### 3. Les propriétés de l'absolutif

#### 3.1. Le complément de rang zéro

Un examen rapide des exemples (1) à (7) ci-dessus montre que l'absolutif est bien le complément de rang zéro (dorénavant C Ø), puisqu'il y a nécessairement, dans une proposition conjuguée basque, un indice d'absolutif, même si celui-ci ne peut avoir de syntagme nominal comme référent: cet indice ne peut être supprimé.<sup>4</sup>

Du point de vue de la syntaxe des syntagmes nominaux, on pourra repérer le C Ø par la suppression progressive des arguments: à un ergatif et un datif indéfinis pourra correspondre leur effacement structural, c'est-à-dire qu'il n'existera aucune trace de leur existence dans la structure "superficielle" de la phrase. Par contre, il est impossible de faire disparaître toute trace d'absolutif, même indéfini, puisqu'il restera au moins l'indice absolutif de 3e personne du singulier sur le groupe verbal. Ainsi, à partir de la phrase suivante:

- (8c) *norbaitek norbaiti zerbait ematen dio* "quelqu'un (erg.) à quelqu'un (dat.) quelque chose (abs.) il-le-lui donne"

on pourra construire:

- (8d) *norbaitek zerbait ematen du* "quelqu'un (erg.) quelque chose (abs.) il-le donne"  
 (8e) *norbaiti zerbait ematen zaio* "on donne quelque chose à quelqu'un"  
 lit. "quelque chose (abs.) (se) donne à quelqu'un (dat.)"  
 (8f) *zerbait ematen da* "on donne quelque chose", lit. "quelque chose (se) donne (abs. uniquement)"  
 (8g) *ematen da* "on donne", lit. "(ça) (abs.) (se) donne"

La traduction de (8g) en "on donne", tout en étant valable comme traduction, est une mauvaise glose, car, contrairement au français, l'indice personnel obligatoire *da* renvoie à l'objet (quel qu'il soit) donné, comme le montre (8f). De plus, en français, "on" est parallèle à "il", et on ne pourrait traduire exactement "on donne" que par:

- (8f) *ematen dute,*

avec à la fois un indice de 3e pers. du sg. de l'abs. et un indice de 3e pers. du plur. de l'ergatif.

(4) Cet indice ne peut être supprimé, si du moins l'on veut bien considérer que la 3e pers. du sg. de l'absolutif peut se manifester par un allomorphe zéro, comme dans *ikusi nuan*, "je (erg.) l'(abs.) ai vu", où l'auxiliaire *nuan* se décomposerait ainsi en *n-* (erg.) -Ø (abs. sg.) -*u-* (radical de l'aux.) -*an* (suffixe passé), comme le suggère la décomposition de l'auxiliaire dans *ikusi nituan*, "je les avais vus", avec un -*it-* de pluriel d'absolutif.

Cependant, ce n'est pas l'impossibilité d'effacer ce qui correspond à l'objet français dans les constructions à deux places qui fait de l'absolutif le C Ø basque, comme le montre ce qui se passe avec les verbes déponents lorsqu'on supprime les arguments:

- (9a) *etxe aren bekokiak sorkaldera begiratzten du*  
 “la façade de cette maison (erg.) donne sur l'est”,  
 lit. “la façade de cette maison (erg.) le (abs.) regarde à l'est (allatif)”

En (9a) ci-dessus, c'est la façade de la maison qui est à l'ergatif; si maintenant on supprime toute référence à qui ou quoi regarde, le syntagme nominal à l'ergatif et son indice vont disparaître, d'où:

- (9b) *sukaldeko leiotik begiratzten da plazara*  
 “par la fenêtre de la cuisine, on regarde/voit la place”,  
 lit. “de la fenêtre de la cuisine (se) regarde vers la place (allatif)”

L'absolutif n'a pas de référent, mais il reste nécessaire à la bonne formation de la phrase.<sup>5</sup>

Le fait qu'un syntagme nominal indéfini puisse être effacé, mais que le groupe verbal en conserve la trace si ce syntagme nominal était à l'absolutif, nous permet par ailleurs de réduire la liste des verbes déponents. Ainsi, *argitu* est présenté généralement comme étant soit intransitif (“s'éclairer”, “devenir clair”), soit transitif (“éclairer”) soit enfin déponent (“briller”). Cette dernière interprétation nous semble erronée, en ce sens qu'en basque, la seule différence entre (10a) et (10b), tout comme entre (10c) et (10d), est que le complément de rang zéro est soit défini, soit indéfini - ce qui crée une ambiguïté dans la seconde version des phrases:

- (10a) *Yon'ek ogia jaten du* “Yon (erg.) mange le pain (abs)”  
 (10b) *Yon'ek jaten du* “Yon (erg.) mange/le mange”  
 (10c) *eguzkiak ludia argitzen du* “le soleil (erg.) éclaire la terre (abs.)”  
 (10d) *eguzkiak argitzen du* “le soleil (erg.) éclaire (= brille)/l'éclaire”

### 3.2. Le cas neutre

Nous avons reconnu que la propriété d'être C Ø et celle d'être cas neutre sont associées en basque, comme en français. Il existe malgré tout des faits qui exigent qu'on les distingue.

#### 3.2.1. Verbes intransitifs à valeur réfléchie (ou réciproque)

En face de verbes tels que ceux examinés dans la section précédente, pour lesquels l'absence de syntagme nominal ergatif et d'indice verbal correspondant ne

(5) Ces exemples sont tirés de deux phrases trouvées à une page d'intervalle dans l'autobiographie *Lar-dasketa* de J.-R. Zubillaga (Saint Sébastien, 1964), pp. 18 et 19.

peut pas signifier que l'auteur de l'action (ou: sujet actanciel) est à l'absolutif (voir les phrases (8e-f-g) et (9b)) mais qu'il a disparu de la structure de la phrase, il existe des verbes qui prendront une valeur réfléchie (ou réciproque) en l'absence de toute trace d'ergatif. Voici trois exemples caractéristiques: <sup>6</sup>

- (11a) *kulpa baten aurrean (A) ikusten garenean (B)*  
 “quand nous nous trouvons (B) confrontés à une faute (A)”,  
 lit. “quand nous (abs.) voyons devant une faute”
- (11b) *pagatzale hoberenai (= onenari) saltzen gatzazkiola*  
 “que nous nous vendons au meilleur payeur” (*gatzazkio*: nous-abs.  
 -lui-dat.)
- (11c) *uste dut ederki entenituko garela*  
 “je pense que nous nous entendrons bien”,  
 lit. “que nous (abs.) comprendrons (intr.) bien”

Ces trois phrases s'opposent très clairement aux transitives ergatives correspondantes (12), aux “intransitives” obtenues par effacement de l'ergatif (13) et aux réfléchies proprement dites (14):

- (12a) *kulpa ikusten degu*  
 “nous (erg.) voyons la faute (abs.)”
- (12b) *ardiak pagatzale onenari saltzen dizkiogu*  
 “nous (erg.) vendons les brebis (*ardiak*, abs.) au meilleur payeur (dat.)”
- (12c) *galdera ederki entenituko degu*  
 “nous (erg.) comprendrons bien la question (*galdera*, abs.)”
- (13a) *kulpa ikusten da*  
 “la faute (abs.) se voit”
- (13b) *ardiak pagatzale onenari saltzen zaizkio*  
 “les brebis (abs.) (se) vendent au meilleur payeur (dat.)”
- (13c) *galdera ederki entenituko da*  
 “la question (abs.) se comprendra bien”

Les phrases des séries (11) et (13) sont une confirmation du fait que l'absolutif est le complément nécessaire à la bonne formation des phrases, le C Ø.

Mais il faut remarquer de plus qu'il neutralise, lorsqu'il ne s'oppose pas syntagmatiquement à un ergatif, l'opposition entre ergatif et absolutif (les phrases de la série (12) montrant que l'absolutif de la série (11) serait un ergatif s'il n'était pas référentiellement nécessairement identique à l'absolutif).

(6) Ces exemples viennent de la pièce de G. Aresti “Tobera”, *Egan* 1961, rééditée par Lur (Saint Sebastien, 1973), pp. 38 et 39.

Lorsque l'identité référentielle entre le syntagme nominal à l'absolutif et celui à l'ergatif n'est pas nécessaire, mais seulement fortuite, on aura par contre des phrases proprement réfléchies, avec le syntagme nominal absolutif réduit à "Possesseur —*burua*" "ma/ta/sa tête":

- (14a) *gure burua ikusten degu ixpilluan*  
 "nous nous voyons dans le miroir",  
 lit. "nous (erg.) voyons notre tête (abs.) dans le miroir"
- (14b) *pagatzale onenari gure burua saltzen diogu*  
 "nous nous vendons au meilleur payeur"
- (14c) *gure burua entenituko degu*  
 "nous nous comprendrons" (par exemple, en écoutant nos propres voix enregistrées),

Remarque sur (11b) et (14b): dans le premier cas, c'est un juge qui parle; la vente est donc métaphorique, et, en même temps, elle sert à caractériser le juge comme vénal, ou vendu; dans le second exemple, il s'agirait par contre de quelqu'un qui vendrait son propre corps.

### 3.2.2. *L'expression du progressif et du parfait: l'anti-passif*

Il existe en basque une seconde façon de neutraliser l'opposition ergatif-absolutif au profit du second. Le caractère dérivé de cet "archi-absolutif" est alors nettement marqué. D'une part, au progressif, le morphème *ari* s'introduira entre le participe présent et l'auxiliaire, qui ne s'accordera plus qu'avec le sujet actanciel, lequel sera alors nécessairement (en guipuzcoan) à l'absolutif, même s'il correspond à un ergatif en construction non-marquée; dans ce dernier cas, l'ancien absolutif, conservant sa désinence, deviendra "chômeur", c'est-à-dire qu'il ne jouera plus de rôle dans la structure de la phrase (ce terme est emprunté à la grammaire relationnelle).

- (15a) *aitak ardiak ikusten/saltzen ditu* "le père (erg.) voit/vend les brebis (abs.)"
- (15b) *aita ardiak ikusten/saltzen ari da* "le père (abs.) est en train de voir/vendre les brebis"

En N-I, l'ancien absolutif *pourra* passer au génétif:

- (15c) *aita ardien ikusten/saltzen ari da*

ce qui tend à montrer que les formes verbales en *-tzen* ne sont plus des participes présents mais des gérondifs (formes quasi-nominales).

Au perfectif, on pourra thématiser (c'est-à-dire repérer par rapport à un processus à la fois achevé et considéré comme pertinent pour le moment de l'énoncé)



soit le syntagme nominal à l'absolutif, soit celui qui serait à l'ergatif s'il n'était pas précisément thématif. Morphologiquement, le processus est le suivant: on suffixe au participe passé soit la postposition *-ta*, soit le suffixe partitif *-(r)ik*, ou bien encore on accorde ce participe passé en nombre avec le syntagme nominal thématif.

Si c'est l'absolutif primitif qui est thématif, l'auxiliaire continuera à porter l'indice de l'ergatif, le syntagme nominal à l'ergatif jouant alors un rôle de complément circonstanciel; mais cet auxiliaire pourra être remplacé par le semi-auxiliaire à deux places *euki*. Si c'est l'ergatif primitif qui est thématif, il sera transformé en absolutif, et l'auxiliaire ne portera plus que la marque de ce dernier (mais il pourra être remplacé par le semi-auxiliaire à une place *egon*). Ainsi, à partir de:

- (16a) *(nik) trumoiak aditu ditut* "(moi) j'(erg.) ai entendu les coups de tonnerre (abs.)"

on pourra tirer les paraphrases suivantes:

- (16b) *trumoiak adituta/aditurik/aditnak ditut/dauzkat*  
 "les coups de tonnerre (abs., thème), je les ai entendus" ou: "des coups..., j'en ai entendu" (*dauzkat* est le semi aux. correspondant à *ditut*)
- (16c) *(ni) trumoiak adituta/aditurik/aditua naiz/nago*  
 "moi (abs., thème) j'en ai entendu des coups de tonnerre (abs, chômeur)", impliquant: "je connais ça, je n'en ai plus peur" (*nago* est le semi aux. correspondant à *naiz*)

L'opposition entre absolutif et ergatif est ici encore clairement neutralisée; on pourra même trouver des phrases ambiguës comme:

- (16d) *trumoiak adituta dira/daude*

qu'on pourra interpréter comme (16b), c'est-à-dire avec *trumoiak* thématif, et effacement d'un ergatif indéfini, ou comme (16c), avec thématif de l'ergatif primitif, et ellipse du syntagme nominal devenu absolutif; dans le premier cas, on traduirait par: "les coups de tonnerre, ils ont été (bien) entendus", et dans le second cas, par: "eux, ils en ont entendu, des coups de tonnerre" (*trumoiak* étant alors chômeur, et *daude* le semi-auxiliaire équivalent de *dira* —3e personne du pluriel pour l'absolutif.<sup>7</sup> Ces données brutes seront analysées en 7.2.2.

(7) L'exemple (16c) est tiré de Uztapide, *Lengo egunak gogoan* (Saint-Sébastien 1975), vol. 1, p. 106; voici le contexte, qui permet de comprendre pourquoi nous parlons de thématif (elle est contrastive ici): "Ik gaur lenengo adituko ituan olako trumoiotsak! Ni aspaldi *adituta natxiok*". "Toi, tu auras entendu aujourd'hui pour la première fois de tels coups de tonnerre! Moi, il y a longtemps que je sais ce que c'est" (*natxiok* est une forme tutoyée de *nago*), lit. "(que) je suis entendu".

Cette construction n'étant à notre connaissance signalée par aucune grammaire basque, nous nous permettrons d'en citer quelques exemples supplémentaires:

S. Salaverria, *Neronek tirako nizkin* (Saint-Sébastien, 1964): "Orai poliki bizi bagera ere, komeri ederrak *ikusiak gera denboran*", "même si nous vivons sans problèmes aujourd'hui, nous en avons vu de belles dans

#### 4. La question du sujet syntaxique profond

Dans un article récent,<sup>8</sup> S. R. Anderson a avancé quelques arguments en faveur de la reconnaissance d'un SSP en basque; son raisonnement tournait autour de l'effacement de certains syntagmes nominaux dans quelques types de propositions enchâssées et nominalisées; comme il s'était limité à quelques données du N-L, nous tenterons ici d'approfondir son analyse, en nous fondant toujours, sauf mention explicite, sur le guipuzcoan. Nous considérerons tour à tour les trois transformations cycliques mentionnées à ce sujet dans l'introduction, puis deux opérations syntaxiques particulières au basque, l'introduction de *ari* et la marque de l'attribut de l'objet — car la reconnaissance d'un objet syntaxique profond est un corollaire de celle d'un SSP. Nous considérerons de plus la notion même de SSP comme intuitivement connue, et correspondant à celle de sujet actanciel, concept sur lequel nous reviendrons dans la section VI.

##### 4.1. L'effacement du SSP dans les complétives de *nai*, "vouloir"

La phrase enchâssée peut apparaître sous trois formes. Elle peut être conjuguée (au "subjonctif", c'est-à-dire avec une série particulière d'auxiliaires, et sans distinction aspectuelle pour le verbe même; le guipuzcoan utilise alors le participe passé, et le N-L un radical verbal distinct la plupart du temps des participes déjà cités). Elle peut être nominalisée avec le verbe au "participe passé" (appelé aussi "infinitif" pour des raisons évidentes), mais sans aucune forme personnelle possible. Enfin, elle peut être nominalisée avec le verbe au gérondif (forme en *-tze*). Tant le participe passé que le gérondif seront à l'absolutif, mais le premier sera à l'indéfini (marque zéro), et le second, au défini singulier (marque *-a*).

Le premier cas n'est possible que si le "sujet" de *nai*, "vouloir", est distinct du "sujet" du verbe enchâssé — que ce dernier soit un absolutif ou un ergatif:

- (17a) *Yon joan dadin nai det*  
 "je (erg.) veux que Yon parte" (*dadin*, auxiliaire subjonctif à une place, est accordé avec *Yon*)
- (17b) *\*\* (ni) joan nadin nai det*  
 "je veux que je parte"
- (17c) *Yon'ek ikusi ditzan nai det*  
 "je veux (*nai det*) que Yon (erg.) les (abs.) voie" (*ditzan*, auxiliaire subjonctif)

notre jeunesse." (p. 28); "Arek erakusten zidan dotrina. Makina bat aldiz kaskarreko *artuta nago* berak emanda", "Elle m'enseignait le catéchisme; j'ai reçu des tas de claques, données par elle" (p. 28).

J. A. Loidi Bizkarrondo, *Amabost egun Urgain'en* (Aranzazu, 1968): "Nere gurasoen etxean *lo egina naiz*" "j'ai dormi chez mes parents", cf. *lo egin det*, lit. "j'(erg.) ai fait sommeil (abs.)".

Voici pour finir un exemple labourdinois; J.B. Etcheberry, *Orotarik* (Bayonne, 1975): "Frantziako komediant aipatuena. Esku-zarta ederrik *bildurik dago* bere itzulietan", "la comédienne française la plus connue. Elle a reçu des tonnerres d'applaudissements lors de ses tournées".

(8) Voir bibliographie.

- (17d) *Yon'ek ikusi nazan nai det*  
 “je veux que Yon me voie” (*nazan*, aux. subjonctif, indiquant un abs. à la 1<sup>e</sup> pers., et un erg. à la 3<sup>e</sup> pers.)
- (17e) *\*(nik) Yon ikusi dezadan nai det*  
 “je veux que je voie Yon” (*dezadan* indique un ergatif de 1<sup>e</sup> personne, et un absolutif de 3<sup>e</sup> personne)

Les phrases (17b) et (17e), où les sujets ont même référent, sont agrammaticales; le cas morphologique ne joue de rôle ni pour la grammaticalité ni pour l'agrammaticalité.

Le second cas n'est possible que s'il y a identité entre le sujet enchâssé et le sujet de la matrice — que le premier soit, à nouveau, absolutif ou ergatif:

- (18a) *(nik) joan nai det* “je (erg.) veux partir” (*nik*, pronom emphatique de première personne)
- (18b) *\*ni joan nai det* (même traduction, mais avec le pronom emphatique à l'absolutif)
- (18c) *\*Yon joan nai det* “je veux Yon partir”
- (18d) *\*Yon'ek ni ikusi nai det* “je veux Yon me voir”
- (18e) *Yon ikusi nai det* “je (erg.) veux voir Yon (abs.)”

En (18a), *nik* est à l'ergatif et correspond au sujet de *nai*; en (18b), *ni* est à l'absolutif: la phrase est agrammaticale car le “sujet” de la phrase enchâssée n'est pas effacé; (18c) et (18d) sont agrammaticales car le verbe enchâssée, tout en ayant un “sujet” différent de celui de *nai*, n'est ni conjugué ni au gérondif; enfin, (18e) est grammatical, car *Yon* n'est pas “sujet” de *ikusi*, le verbe enchâssé.

Sur la base des phrases (17) et (18), on peut donc conclure que le choix du complétiviseur dépend de l'identité ou de la non-identité des “sujets” du verbe enchâssé et de celui de la phrase matrice; de plus, s'il y a identité, le sujet enchâssé est obligatoirement effacé.

Le troisième cas permet d'établir un contraste direct entre présence et absence d'un “sujet” dans la phrase nominalisée:

- (19a) *(nik) joatea nai det* “je veux partir” (*nik*, emphatique, est erg.)
- (19b) *\*(ni) joatea nai det* id., avec *ni* absolutif, correspondant au sujet de la phrase enchâssée)
- (19c) *Yon joatea nai det* “je veux que Yon parte”
- (19d) *Yon ikustea nai det* “je veux voir Yon”, et non “je veux que Yon me/le voie”
- (19e) *Yon'ek ikustea nai det* “je veux que Yon (erg.) Ø/le voie”

- (19f) *Yon'ek ni ikustea nai det* "je veux que Yon (erg.) me (abs.) voie"  
(même sens que (17d))

Il apparaît ici que l'absence de "sujet" dans la phrase enchâssée correspond à un effacement (pour cause d'identité référentielle avec le "sujet" de *nai*).

Dans tous les cas, la notion de sujet, ou SSP, identifiable au sujet profond de nos langues, paraît opératoire, indépendamment des cas contractés par les syntagmes nominaux.

#### 4.2. Généralisation de l'hypothèse

La condition sur l'identité des sujets est cependant une hypothèse trop contraignante: on pourra généraliser les conclusions qu'on aura tirées de la syntaxe de *nai* en posant que le sujet d'une proposition enchâssée non conjuguée (qu'elle soit d'ailleurs complétive ou circonstancielle) sera effacé (sauf en cas d'emphase contrastive dans les circonstancielle) à chaque fois qu'il aura même référent que l'un des trois cas impliqués de la matrice (lesquels correspondent aux "termes" de la grammaire relationnelle), et ce, quel que soit le cas de la phrase nominalisée elle-même. Inversement, s'il y a identité référentielle entre deux syntagmes nominaux, mais que le syntagme nominal enchâssé n'est pas sujet de sa propre phrase, il n'y aura pas d'effacement, même s'ils sont tous deux au même cas.

Voici quelques exemples qui devraient éclairer ces principes généraux:

- (20) *Yon iltzera etorri da*

aura trois interprétations possibles:

- a) "Yon est venu mourir": *Yon*, abs., est sujet de *etorri da*; le sujet de *il* ("mourir", intransitivement, et à l'allatif ici), identique, est effacé;
- b) "Yon est venu tuer": le sujet de *il* ("tuer", transitivement), identique au sujet de *etorri da*, est effacé; l'objet de *il* étant indéterminé, et la proposition étant nominalisée, il n'en reste pas de trace — cp. (21) ci-dessous);
- c) "*il*<sub>1</sub> est venu tuer *Yon*<sub>2</sub>": "*il*<sub>1</sub>" représente une personne à la fois sujet de *il* (transitif) et de *etorri da*; le syntagme nominal absolutif correspondant n'est représenté que par l'indice personnel de *da*, et est effacé dans la proposition enchâssée; *Yon* est toujours à l'absolutif; comme il n'est pas sujet de *etorri da*, il est nécessairement non-sujet de *il*, et ce verbe reçoit donc une interprétation transitive.

Par contre, la phrase suivante ne pourra recevoir qu'une seule interprétation:

- (21) *Yon txakurra iltzera etorri da* "Yon (abs.) est venu tuer le chien (abs.)" car *Yon* sera interprété comme étant à la fois sujet de *etorri da* et sujet (ergatif effacé) de *il*, par la présence du syntagme nominal absolutif *txakurra*.

#### 4.3. Promotion

Avec les verbes de perception (*ikusi*, voir; *aditu*, entendre), la proposition enchâssée est au participe présent (Lafitte — et d'autres — parlent de gérondif décliné

à l'“inessif archaïque”).<sup>9</sup> Le sujet de cette proposition enchâssée, qu'il représente un absolutif ou un ergatif, est promu dans la phrase matrice, où il figure à l'absolutif; le groupe verbal de la matrice porte donc ses marques de personne et nombre, tout comme celles du sujet du verbe de perception, qui sera à l'ergatif:<sup>10</sup>

(22a) *joaten ikusi ditut* “je (erg.) les (abs.) ai vus partir”

(22b) *sagarrak jaten ikusi det* “je l'ai vu manger les pommes (abs. plur.)”

(22c) *ardoa edaten ikusi ditut* “je (erg.) les (abs.) ai vus boire le vin (abs.)”

En (22a), le sujet de *joan*, absolutif, est pluriel, comme l'indique la marque dans l'auxiliaire de la matrice. En (22b), l'indice de singulier pour l'absolutif dans l'auxiliaire de la matrice (*det*) montre que c'est le sujet de *jan*, et non son objet pluriel *sagarrak*, “les pommes”, qui a été promu. L'indice de pluriel dans l'auxiliaire de la matrice *ditut* en (22c) montre à nouveau que c'est le sujet de *edan*, et non son objet absolutif qui a été promu. Tout ceci est confirmé par le fait que les phrases suivantes sont agrammaticales:

(23a) \**umeak* (abs. plur.) *joaten ikusi det* “j'ai vu les enfants partir”

(23b) \**Yon(ek)* *sagarrak jaten ikusi ditut* “j'ai vu Yon manger les pommes”

(23c) \**umeak ardoa edaten ikusi det* “j'ai vu l'enfant/les enfants boire le vin”

En (23b), *ditut* indique un absolutif promu, alors que c'est *Yon* qui est sujet du verbe enchâssé; en (23c), on a deux interprétations possibles, le guipuzcoan, contrairement au N-L, marquant en *-ak* tant l'ergatif singulier que l'ergatif pluriel et que l'absolutif pluriel; si *umeak* est traité comme un singulier, la phrase est agrammaticale car l'ergatif n'a pas été promu (car il devrait apparaître, on l'a dit, sous forme d'absolutif); si *umeak* est pluriel, la phrase reste agrammaticale, car la promotion de *umeak* devrait entraîner un indice de pluriel dans l'auxiliaire de la matrice (*ditut* et non *det*).

#### 4.4. La réflexivisation

Il y en a deux types. D'une part, il y a la transformation, déjà mentionnée, d'un syntagme nominal à référent identique à celui du sujet de la phrase en syntagme composé d'un possessif et du mot *burua* “tête”. Le second type, qui concerne le choix des possessifs eux-mêmes, sera examiné en 5.3.

Considérons les phrases suivantes:

(9) Le fait qu'on ne puisse transformer en génitif l'absolutif non sujet du verbe de la complétive montre qu'il ne peut s'agir d'une forme semi-nominale comme le gérondif.

(10) Qu'il y ait promotion directe, ou encore, copie, puis effacement, ne change rien au problème.

- (24a) *nik nere burua ikusi det ixpilluan* “moi (erg.) j’ai vu ma tête (abs.) dans le miroir”, c’est-à-dire, “je me suis vu dans le miroir”
- (24b) *\*ni nere buruak ikusi nau ixpilluan* “moi-même (erg.) me (abs.) suis vu dans le miroir”
- (24c) *nik nere buruari begiratu diot ixpilluan* “(moi) je (erg.) me (dat.) suis regardé dans le miroir”
- (24d) *\*niri nere buruak begiratu dit* “ma propre tête (erg.) à moi elle-mé-l’a regardé”

C’est le non sujet, qu’il soit absolutif (24a) ou datif (24c) qui est transformé; le sujet ne peut pas l’être, qu’il soit à l’ergatif ou à l’absolutif, comme le confirment les exemples suivants, dans lesquels il est à l’ergatif (avec un verbe déponent) en guipuzcoan, et à l’absolutif en N-L; le syntagme nominal réfléchi est dans les deux cas au datif:

- (24e) (guip.) *txakurrak bere buruari jarraitu dio* “le chien (erg.) s’est suivi”
- (24f) (N-L) *txakurra bere buruari jarraiki zaio*, même traduction (*bere buruari* pourrait se dire métaphoriquement de son ombre par exemple).

#### 4.5. *Ari*

On a vu en 3.2.2. qu’il existait une opération qui revenait à exprimer l’aspect progressif (en l’opposant à l’itératif, non marqué) d’un processus en introduisant *ari* entre le participe présent et l’auxiliaire. Le sujet actanciel (ou profond) de la phrase est alors syntaxiquement affecté car, on l’a dit, il sera obligatoirement à l’absolutif; il n’y a cependant pas thématization forte du sujet comme avec le parfait (3.2.2.):

- (25a) *etsaiak erortzen/iltzen dira* “les ennemis tombent/meurent” (sans *ari*, avec sujet absolutif)
- (25b) *etsaiak erortzen/iltzen ari dira* “les ennemis sont en train de tomber /mourir” (le sujet est toujours à l’absolutif)

A partir d’une phrase transitive par contre, on aura la double transformation de l’ergatif en absolutif et de l’auxiliaire transitif en auxiliaire intransitif s’accordant avec le nouvel absolutif (l’autre devenant chômeur): de (26a), on tirera (26b) et non pas (26c), qui serait la paraphrase progressive marquée de (26d):

- (26a) *guk gure etsaiak iltzen ditugu* “nous (erg.) tuons nos ennemis (abs.)”

- (26b) *gu gure etsaiak iltzen ari gera* “nous (abs.) sommes en train de tuer nos ennemis (abs.)”
- (26c) *gu gure etsaiak iltzen ari dira* “nos ennemis (abs.) sont en train de nous (abs.) tuer”
- (26d) *gu gure etsaiak iltzen gaituzte* “nos ennemis (erg.) nous (abs.) tuent”

Comme on l’a noté, *-ak* (dans *etsaiak*) peut avoir une valeur soit d’absolutif soit d’ergatif; mais les indices personnels sur l’auxiliaire lèvent les ambiguïtés.

La notion de sujet, ou SSP, paraît à nouveau tout-à-fait opératoire.

#### 4.6. Attribut et objet syntaxique profond

Quelle que soit la structure sous-jacente exacte des phrases comportant un sujet, un objet et un attribut de l’objet, on reconnaîtra que cet objet est à la fois objet du verbe (“prendre pour”, “choisir comme”, “élire”) et sujet sous-jacent ou “logique” de l’attribut. La marque morphologique de l’attribut (en dehors des structures explicitement prédicatives) dépendra de la fonction de son sujet sous-jacent dans l’énoncé: s’il y est aussi sujet, l’attribut sera à l’absolutif indéfini; s’il est objet, il sera soit à l’absolutif indéfini, soit au cas dit “prolatif simple” (suffixe *-tzat*). (Dans les deux cas, les postpositions *bezela* “comme” et *gisa* “à la manière de”, peuvent alterner avec zéro; mais ceci ne change rien aux conditions de sélection du suffixe *-tzat*). On aura donc:

- (27a) *Yon erakasle (=erakasle bezela) etorri da* “Yon (sujet/abs.) est venu comme professeur”
- (27b) \**Yon erakasletzat etorri da*

Si maintenant *Yon*, tout en restant absolutif, devient objet, les deux possibilités seront admises:

- (27c) *Yon erakasle/erakasletzat (=erakasle bezela) bialdu det ‘j’* (erg.) ai envoyé Yon (abs.) comme professeur”

La fonction grammaticale d’objet profond semble donc jouer, comme la fonction de SSP, un rôle dans la syntaxe du basque.

### 5. Arguments en faveur d’une analyse liée aux cas de surface

#### 5.1. Autre analyse des questions soulevées dans la section précédente

Pour rendre compte des faits présentés dans la section IV, il reste parfaitement possible de ne faire référence qu’aux cas morphologiques du basque. On pourrait

en effet, en ce qui concerne les transformations d'effacement, de promotion et d'introduction de *ari*, proposer la règle suivante:

- (28a) Ces transformations s'appliquent au syntagme nominal à l'ergatif, ou, à défaut (c'est-à-dire, s'il n'y a pas de syntagme nominal ergatif dans la proposition concernée), au syntagme nominal à l'absolutif.

Cette règle revient à déduire le caractère "subjectif" d'un syntagme nominal à partir de la hiérarchie suivante:<sup>11</sup>

- (28b) ERGATIF > ABSOLUTIF

En ce qui concerne la réflexivisation, on poserait inversement que c'est le syntagme situé le plus bas sur l'échelle suivante (plus large que (28b), puisqu'il faut également rendre compte d'exemples comme (24c) à (24f) où un syntagme nominal datif est impliqué) qui sera réflexivisé:

- (28c) ERGATIF > ABSOLUTIF > DATIF

Cette échelle permet de prévoir que le syntagme nominal réfléchi sera nécessairement non ergatif.

Enfin, en ce qui concerne le choix du morphème dénotant l'attribut, il suffirait de préciser que la présence d'un syntagme ergatif est nécessaire dans la matrice pour que l'attribut puisse se voir suffixer *-izat*.

L'avantage d'une telle solution, apparemment plus complexe, est de permettre l'économie de ces concepts de sujet et d'objet, qui font en quelque sorte double emploi avec les marques d'absolutif et d'ergatif qui sont, elles, de toute manière nécessaires, puisque données par la morphologie de la langue.

Cependant, cette économie n'est en rien une preuve de la non-existence de SSP et d'Objets syntaxiques profonds en basque. Par contre, nous pouvons présenter des arguments tendant à montrer que les cas morphologiques (ou "superficiels") du basque peuvent être opératoires là où les notions de sujet et d'objet ne le sont pas.

## 5.2. Promotion du Possesseur et transformation du génitif en datif

A côté d'énoncés tout à fait acceptables comme:

- (29a) *nere emaztegaia joan da* "ma (gén.) fiancée (abs.) est partie"  
 (29b) *nere emaztegaia il da* "ma fiancée est morte (processus et non état)"  
 (29c) *gudariak nere emaztegaia il dute* "les soldats (erg.) ont tué ma fiancée (abs.)"

il existe des paraphrases dans lesquelles le "possesseur" (au sens le plus général du terme, où un terme est simplement "mis en relation" avec un autre), n'est plus un

(11) L'utilisation des hiérarchies, implicite chez Fillmore, est explicitée dans Jackendoff, chapitre 2.



génitif adnominal, mais un datif représenté comme tel par un syntagme nominal éventuel, et dans les indices personnels du groupe verbal. On retrouve donc respectivement, avec la même traduction que ci-dessus:

- (29d) *emaztegaia joan zait* lit. “la fiancée (abs.) m’(dat.) est partie”  
 (29e) *emaztegaia il zait* lit. “la fiancée m’est morte”  
 (29f) *gudariak emaztegaia il didate* lit. “les soldats m’ont tué la fiancée”  
 (*didate*: “ils (erg.) me (dat.) l’(abs.) ont”).

Deux remarques s’imposent ici. D’une part, le syntagme génitif ne peut être promu au rang de datif *que s’il est extrait d’un syntagme absolu*, qu’il s’agisse d’un sujet [comme en (29a) et (29b), ou non (comme en (29c)].

Inversement, un génitif constitutif d’un syntagme ergatif (et donc nécessairement sujet) ne pourra en aucun cas être promu; ainsi, à partir de:

(30a) *nere semeak dirua ebatsi du* “mon fils (erg.) a volé (abs.) l’argent”  
 on ne pourra pas tirer:

- (30b) *semeak dirua ebatsi dit* lit. “le fils (erg.) l’argent (abs.) il-me-l’a volé”

énoncé qui ne peut être qu’une paraphrase de:

- (30c) *semeak nere dirua ebatsi du* “le fils (erg.) a volé mon argent (abs.)”  
 (il peut s’agir alors du fils de quelqu’un d’autre que moi)

La promotion du génitif adnominal en datif repose donc clairement sur l’organisation morphologique casuelle de l’énoncé, et non sur les fonctions “grammaticales” de sujet et d’objet qu’on pourrait par ailleurs y reconnaître.

Deuxième remarque: le datif basque n’est pas plus une fonction (“objet indirect”) que l’ergatif ou l’absolutif: c’est un cas superficiel qui peut provenir d’un allatif, ou d’un ablatif, comme le prouvent les phrases suivantes où la seconde de chaque paire est clairement une paraphrase de la première:

- (31a) *nere emaztegaia bere aitarengana joan da* lit. “ma fiancée (abs.) est allée à/vers son père (allatif)”  
 (31b) *nere emaztegaia bere aitari joan zaio* même traduction, avec “père” au datif et indice de ce fait sur l’auxiliaire;  
 (31c) *nere emaztegaia niregandik joan da* “ma fiancée (abs.) m’a quitté”, lit. “est allée/partie de moi (ablatif)”  
 (31d) *emaztegaia joan zait* même traduction, avec “moi” au datif, et effacement du génitif identique au datif.

Ceci dit, le génitif reste promouvable à partir de (31a), alors qu’il ne l’est pas à partir de (31b):

(31e) *emaztegaia bere aitarengana joan zait* lit. “la fiancée (abs.) m’(dat.) est allée à son père”, c’est-à-dire, “ma fiancée m’a quitté pour aller rejoindre son père”

(31f) \**emaztegaia bere aitari joan zait*

(31f) est agrammatical, avec ses deux datifs, l’un issu d’un allatif et l’autre d’un génitif. (Notons qu’il n’y a pas d’ambiguïté en (31d), en raison des déictiques incorporés dans *joan* “aller” d’une part, et *etorri*, “venir” d’autre part).

Les cas morphologiques du basque jouent donc un rôle clair dans sa syntaxe, rôle qu’on ne peut aucunement attribuer aux fonctions grammaticales “profondes”.

On trouve une dernière confirmation des faits cités ci-dessus dans l’impossibilité de promouvoir un génitif en datif à partir d’un verbe déponent (cf. exemples (6) et (7)), puisque ces verbes se caractérisent précisément par le fait que l’indice d’absolutif, tout en restant obligatoire, ne peut correspondre à aucun syntagme nominal dans la phrase. Ainsi, en face du guipuzcoan:

(32a) *nere ordukaria aurreratu da* “ma montre (abs.) a pris de l’avance” d’où on peut régulièrement tirer:

(32b) *ordukaria aurreratu zait* lit. “la montre m’a avancé”

on aura en navarro-labourdin:

(32c) *ene orenkariak aintzintatu du* même traduction que pour (32a), mais structure verbale déponente (“montre” est à l’erg.)

mais sans promotion possible du génitif en datif: la phrase suivante est agrammaticale:

(32d) \**orenkariak aintzintatu daut* (*daut* est la forme N-L de *dit*, avec abs. 3e pers. sg., erg. 3e pers. sg. et dat. 1e pers. sg.)

Contre l’analyse en termes de fonctions sous-jacentes, nous allons maintenant présenter une nouvelle série de phénomènes, qui manifestent une absence de toute hiérarchisation possible entre absolutif et ergatif.

### 5.3. Le possessif de troisième personne *bere*

Etant donné le fait que *bere* fonctionne usuellement en guipuzcoan comme possessif aussi bien réfléchi que non réfléchi (c’est le génitif de *bera*, pronom personnel topique dans ce dialecte), nous présenterons les données du navarro-labourdin.

Le démonstratif “éloigné” *hura*, génitif *haren*, fonctionne comme pronom personnel emphatique en N-L. Cependant, si le possesseur figure, ne serait-ce qu’à titre d’indice personnel, dans la proposition, *haren* sera remplacé par *bere*:

- (33a) *Pello/hura etorri da haren aitarekin* “Pello/lui, il est venu avec son père” (c’est nécessairement le père de quelqu’un d’autre)
- (33b) *Pello/hura etorri da bere aitarekin* (c’est le père de Pello, ou de la personne désignée par *hura*) - même traduction;

Si on ajoute un constituant datif, on pourra maintenir la même distinction

- (33c) *Pellok/harek Mayiri haren liburua erakutsi dio* “Pello/lui (erg.) a montré son livre (abs.) à Mayi (dat.)” (le livre n’est pas à Pello ou à la personne désignée par *harek*, ergatif de *hura*; il peut être soit à Mayi soit à une tierce personne)
- (33d) *Pellok/harek Mayiri bere liburua erakutsi dio* “Pello/lui, il a montré son livre à Mayi (c’est nécessairement le livre de Pello)”

Si maintenant il y a et un ergatif, et un absolutif distinct de l’objet possédé, *bere* sera à la fois obligatoire si le génitif correspond soit au syntagme ergatif soit au syntagme absolutif, et ambigu en ce sens que rien ne pourra indiquer auquel de ces deux syntagmes nominaux il renvoie:

- (33e) *Pellok Mayi ikusi du haren aitarekin* “Pello (erg.) a vu Mayi (abs.) avec son père” (il s’agit forcément du père d’une tierce personne)
- (33f) *Pellok Mayi ikusi du bere aitarekin* (même traduction; mais ici, le père est forcément celui de Pello, soit de Mayi, sans qu’il soit possible de lever l’ambiguïté dans le cadre de la phrase).

#### 5.4. L’expression du parfait et la thématization (anti-passif)

On a vu en 3.2.2. que l’ergatif peut se transformer en absolutif et devenir par là-même thème d’une prédication catégorique<sup>12</sup> — à moins que ce ne soit l’absolutif primitif de l’énoncé qui le devienne. Tout appel aux fonctions de SSP et d’Objet syntaxique profond pour rendre compte de ces faits serait inutile et ne ferait que compliquer la description.

## 6. Sujet actanciel et SSP

### 6.1. Introduction

L’exemple du *dyirbal* montre que le sujet actanciel et le SSP peuvent fort bien ne pas coïncider. Dans les langues qui, en première analyse, amalgament ces deux

(12) Au sens de S.Y. Kuroda (cf. bibliographie), qui distingue entre prédications (énoncés) thétiqes, à nombre variable d’arguments, et prédications (énoncés) catégoriques, où l’on reconnaît un sujet-de-prédication et un prédicat.

facteurs, le linguiste aura le choix entre: (a) définir le sujet profond comme étant le sujet actanciel et constater qu'il a aussi certaines propriétés syntaxiques qui en font un SSP, et (b) le définir comme étant le SSP, et montrer qu'il a aussi la propriété sémantique de représenter l'actant le plus puissant.

Ceci nous amène à préciser ce que nous entendons par sujet actanciel ou actant le plus puissant. Si l'on caractérise les actants d'un procès en termes de rôles ou cas sémantiques, on pourra poser la hiérarchie suivante:

(34) AGENTIF > DATIF > OBJECTIF

en donnant aux éléments de cette échelle un contenu proche de celui défini par Fillmore dans *The Case for Case* (nous ne chercherons pas ici à retrouver tous les cas définis dans cet article).

Il semble bien alors que la notion intuitive de sujet corresponde à la caractérisation suivante: est sujet (actanciel) le syntagme nominal d'une phrase ayant le rôle sémantique le plus élevé sur cette échelle (34). Ce sujet n'est donc pas forcément agentif: que l'on compare (35a) et (35b) où c'est le cas, à (35c) où ce n'est pas le cas; et, de même, les équivalents basques (36a) et (36b) où l'ergatif est agentif, et (36c) où, en dépit de l'étymologie, il ne l'est pas:

(35a) Pello a donné l'argent à Yon

(35b) Yon a pris l'argent à Pello

(35c) Yon a reçu l'argent de Pello

(36a) *Pello'k Yon'i dirua eman dio* (Pello'k est ergatif)

(36b) *Yon'ek Pello'ri dirua artu dio* (Yon'ek est ergatif)

(36c) *Yon'ek Pello'rengandik dirua artu du*

Dans cette dernière phrase, *Pello* est à l'ablatif animé; c'est précisément la présence d'un datif ou d'un ablatif qui permet de choisir une interprétation agentive ("prendre") ou non agentive ("recevoir") pour *artu*.

Dans une phrase à un seul actant, celui-ci sera à la fois sujet actanciel et ab-solutif, quel que soit son rôle sémantique: *joan da* "il (agentif) est parti"; *il da* "il (datif) est mort"; *ost oak erori dira* "les feuilles (objectif) sont tombées": on retrouve donc là une caractérisation sémantique du concept de cas neutre, étudié d'un point de vue syntaxique en 3.2.

Ceci dit, peut-on justifier l'intervention de ces notions sémantiques dans la syntaxe? En d'autres termes, existe-t-il des faits syntaxiques tels que ni les cas morphologiques ni les fonctions de sujet et d'objet (profonds) ne permettent d'en rendre compte, tandis que les cas sémantiques le pourraient? Et, d'autre part, comment peut-on lier le système des cas morphologiques du basque à ces cas ou rôles sémantiques? Cette dernière question est surtout pertinente si l'on a répondu positivement à la première. C'est ce que nous allons tenter de faire maintenant.

## 6.2. Sur les verbes déponents

On a déjà mentionné ces verbes en 2. et 3.1.: ils ont un indice d'absolutif qui ne peut correspondre à aucun syntagme nominal, absolutif ou autre. Ces verbes se répartissent en deux classes, ceux qui ont uniquement un ergatif associé, et ceux qui ont deux syntagmes nominaux associés, un à l'ergatif et l'autre au datif.

Contrairement aux verbes transitifs usuels, pour lesquels l'ergatif ne renvoie pas nécessairement à un agentif, ces verbes déponents ont un ergatif qui représente toujours soit un être vivant qui effectue directement l'action, ou encore, qui est à l'origine, normalement consciente et volontaire, du processus décrit par le verbe, soit un être ou un objet que l'on se représente comme étant dynamique, c'est-à-dire qui n'a pas besoin d'être mû par un autre être pour agir: il s'agira soit d'un agentif, soit d'une force naturelle que l'on classera ici parmi les agentifs, puisqu'elles ne sont pas manipulables par un agent quelconque.<sup>13</sup>

Il existe une confirmation directe du caractère agentif de l'ergatif avec les verbes déponents: c'est l'existence en guipuzcoan de paires de phrases telles que les suivantes, où en (a) l'ergatif est non agentif (datif profond), et la construction, déponente (on notera le changement de lèxème en (39)):

- (37a) *aita entzun/aditu det* "j'(erg.) ai entendu le père (abs.)"
- (37b) *aitari entzun/aditu diot* "j'(erg.) ai écouté le père (datif)", avec l'indice de 3e pers. du sg. d'absolutif;
- (38a) *sinisten dezu* "vous (erg.) le croyez"
- (38b) *sinist(u) ezaiozu* "croyez-le", structure déponente avec la 2e pers. à l'ergatif, et la personne crue au datif: l'impératif exige un agentif potentiel comme allocutaire
- (39a) *aita ikusi det* "j'(erg.) ai vu le père (abs.)"
- (39b) *aitari begiratu diot* "j'ai regardé le père" (même phénomène qu'en (37b)).<sup>14</sup>

## 6.3. La construction factitive

Il existe deux procédés productifs pour transformer une phrase intransitive en transitive causative (nous laisserons de côté tant les procédés devenus improductifs que les transformations de phrases transitives en causatives à trois places): ou bien le verbe intransitif ne change pas, et seul l'auxiliaire varie, prenant, en plus de la marque de l'absolutif, la marque de l'ergatif qui représente l'agent ou l'instrument

(13) Voir Nilsen pour la notion de Force naturelle est celle d'Instrument manipulé.

(14) G. Aresti (références en note 6) utilise parfois *begiratu* comme un verbe transitif régulier; il perd alors beaucoup de son intensité, comme le montre le passage suivant (p. 131) "*Begira zazu gizon hau...* (Bere burua seinalatzen du). Gizon hau orain artean herri honetan Petri Arlote bezela ezagutu nauzue, baina ongi *begiratu zaidazue*" "Voyez cet homme (il se désigne lui-même). Cet homme, vous l'avez connu ici jusqu'à ce jour comme P.A.; mais *regardez-moi bien*". Le premier impératif est régulier; le second est déponent, et souligné par l'adverbe "bien" dans notre traduction.

causateur, ou bien le verbe original se voit suffixer le verbe *-arazi/-erazi* qui portera la marque participiale (aspectuelle).

Voici une série d'exemples typiques, où (a) donne la phrase intransitive et non causative de départ:

- (40a) *aita il da* "le père (abs.) est mort"
- (40b) *gudariak aita il du* "le soldat (erg.) a tué le père (abs.)"
- (40c) *pozoiak aita il-erazi du* "le poison (erg.) a tué («fait mourir») le père"
- (41a) *aita zartu da* "le père a vieilli"
- (41b) *gaixotasunak aita zartu-erazi dute* "les maladies (erg.) ont fait vieillir le père"
- (42a) *Mayi joan da* "Mayi (abs.) est partie"
- (42b) \**aitak/gerlak Mayi joan du* "le père / la guerre (erg.) a «parti» Mayi (abs.)"
- (42c) *aitak/gerlak Mayi joan-erazi du* "le père / la guerre a fait partir Mayi"
- (43a) *Mayi iratzarri da* "Mayi (abs.) s'est réveillée"
- (43b) *Yon'ek Mayi iratzarri du* "Yon a réveillé Mayi"
- (43c) *Yon'ek Mayi iratzarrarazi du* (même traduction, avec comme implication: il l'a fait se lever)

Un vague appel au "sens" des verbes ne suffirait pas pour expliquer, et encore moins pour prédire, l'apparition ou la non apparition de *-arazi*. Une présentation de type grammaire générative, qui reviendrait à faire des phrases en *-arazi* des phrases complexes, avec proposition matrice et proposition enchassée, et des causatives sans *-arazi*, des phrases simples, n'expliquerait rien: car il resterait à expliquer pourquoi on a un enchâssement pour (40c), mais pas pour (40b). Nous considérerons qu'il y a toujours enchâssement lorsqu'une phrase est causative.

Nous proposons l'hypothèse suivante: étant donné la hiérarchie suivante, développement de (34):

- (44) AGENTIF > DATIF > INSTRUMENTAL > OBJECTIF

on aura *-arazi* à chaque fois que le causateur (morphologiquement ergatif) sera sur cette échelle (44) au même niveau que, ou inférieur à, l'absolutif de la phrase intransitive.

C'est ce qui se passe avec la série (c) des phrases (40) à (43) ci-dessus. *-arazi* n'apparaît par contre pas si l'absolutif est plus bas sur (44) que l'ergatif causateur. On a une confirmation de ce fait en labourdin, qui utilise *joan* ou sa variante *gan*

transitivement seulement si l'absolutif est inanimé, et donc objectif: *liburua gan dut* "j'ai emporté le livre" mais *Pello gan-arazi dut* "j'ai (r)envoyé Pello".

A partir de cette position, on peut semble-t-il expliquer certaines différences de sens: (41a) dénote un processus dont *aita*, être animé, est le siège (datif profond); par contre (41b), dans la mesure où cette phrase est acceptable, fait de *aita* un thème de prédication: on ne se réfère plus à un processus envisagé comme terminé, mais on décrit un état.<sup>15</sup> (43c) présente le verbe "se réveiller" comme une action à effectuer (l'absolutif est un agentif profond), alors qu'en (43b), il s'agit uniquement d'un processus subi par l'absolutif (qui est un datif profond).

## 7. Tentative de synthèse

### 7.1. Phrases simples (sans enchâssement)

Les faits présentés dans les sections qui précèdent semblent indiquer qu'il n'est pas nécessaire de faire appel à la notion du sujet pour rendre compte de certains phénomènes syntaxiques qui mettent précisément en lumière cette fonction dans d'autres langues: certaines des propriétés du sujet français sont caractéristiques de l'absolutif, d'autres, tant de l'ergatif que de l'absolutif, d'autres enfin, de l'ergatif ou, s'il n'y en a pas dans la proposition considérée, de l'absolutif.

Il existe d'autre part des faits dont on ne peut rendre compte qu'en faisant appel à la notion d'actant le plus puissant, sans que les fonctions grammaticales ou les cas morphologiques soient opératoires.

Il est donc maintenant nécessaire de présenter un algorithme simple qui permette à la fois de définir cet actant le plus puissant ou sujet actanciel, et de prédire l'attribution des cas impliqués du basque, lesquels, on l'a vu, remplissent selon la hiérarchie (28c) le rôle attribué dans nos langues à la fonction sujet.

Le sujet actanciel a été défini en termes de cas sémantiques par la hiérarchie (44) ci-dessus. Il semble possible d'utiliser cette hiérarchie pour déterminer l'attribution d'un trait / + ergatif / au syntagme nominal situé le plus haut sur cette échelle dans une proposition donnée.

Étant donné maintenant la hiérarchie suivante:

(45) OBJECTIF > AGENTIF > DATIF > INSTRUMENTAL

on attribuera le trait / + Absolutif / au syntagme le plus élevé dans les mêmes conditions que ci-dessus.

On notera que (45) ne représente pas l'inverse de (44), car l'agentif y précède encore le datif, et le datif, l'instrumental (ces trois cas étant des cas non neutres, marqués, par rapport à l'objectif).

Les traits syntaxiques /+Ergatif / et /+Absolutif / étant ainsi attribués à un seul, ou deux, syntagmes nominaux dans une phrase simple (sans enchâssement), on pourra poser les règles suivantes:

(15) On trouverait plus naturellement: *aita zartuta da gaixotasunez*, avec le suffixe *-ta* qui indique la thématization du sujet, et "maladies" au médiatif (instrumental), c'est-à-dire réduit au rang de circonstant.

$$(46a) \ /+Absolutif/ \rightarrow \text{absolutif} \quad (46b) \left[ \begin{array}{l} /-Absolutif/ \\ /+Ergatif/ \end{array} \right] \rightarrow \text{ergatif}$$

(46a) neutralise donc au profit de l'absolutif (cas morphologique) l'opposition entre syntagmes /+Ergatif/ et syntagmes /-Ergatif/. Les syntagmes qui ne sont marqués positivement pour aucun des deux traits syntaxiques prendront le cas morphologique correspondant à leur cas profond: datif/datif; instrumental/ média-tif, etc.<sup>16</sup>

On pourra vérifier la correspondance entre cas profonds et cas superficiels avec les exemples suivants:

(47) verbes intransitifs: il n'y a qu'un cas profond; il sera nécessairement marqué /+Absolutif/ et sera donc au cas neutre en surface:

- *aïta* (dat./abs.) *il da* "le père est mort"
- *arria* (obj./abs.) *erori da* "la pierre est tombée"
- *Yon* (age/abs.) *etorri da* "Yon est venu"

(48) verbes à deux places; on devrait avoir affaire à trois structures distinctes au niveau des rôles sémantiques (laissant l'instrumental de côté).

- agentif, objectif: *Yon'ek idaztia irakurtu du* "Yon (age/erg.) a lu le livre (obj./abs.)"

("le livre" est /+Absolutif/ et "Yon" [/−Absolutif/, /+Ergatif/])

- datif, objectif: *Yon'ek txakurra ikusi du* "Yon (dat./erg.) a vu le chien (obj./abs.)"

(l'objectif est /+Absolutif/; en l'absence d'agentif, le datif sera en conséquence [/−Absolutif/, /+Ergatif/], d'où, par (46b), au cas morphologique ergatif.

- agentif, datif. On a là une difficulté: d'après nos règles, on devrait avoir l'agentif à l'absolutif, et le datif resterait tel quel; c'est bien ce qu'on trouve en N-L avec un verbe comme *jarraiki: zakurra Yoni jarraiki zaio* "le chien (age/abs.) a suivi Yon (dat./dat.)"

En guipuzcoan par contre, on l'a vu (cf. 24e), on aura une construction déponente: *txakurrak Yon'i jarraitu dio* même traduction, mais avec l'agentif à l'ergatif alors que le "suivi", l'être animé par rapport auquel se déplace l'agentif, reste au datif.

Le caractère irrégulier des verbes déponents ne fait aucun doute: on pourrait alors peut-être en rendre compte en posant que pour certains verbes marqués comme tels, l'attribution du trait /+Absolutif/ est bloquée si le syntagme nominal qui doit le prendre a déjà le trait /+Ergatif/: le datif profond ne prendrait donc pas non plus ce trait, si bien qu'on aurait en surface un ergatif et un datif: la structure déponente attendue.

Une conséquence de cette analyse serait la possibilité de poser une même structure sémantique sous-jacente pour la phrase navarro-labourdine et son équivalent guipuzcoan.

(16) On a vu qu'il doit exister d'autres transformations portant sur les cas: cf. les phrases (31) et (37) à (39); mais ces transformations n'affectant pas directement les rapports entre fonctions et ergativité, nous les laisserons de côté.



- (49) verbes à trois places: l'agentif sera régulièrement /+Ergatif/ et /-Absolutif/, donc ergatif, l'objectif /+Absolutif/ et /-Ergatif/, donc absolutif, et le datif, /-Absolutif/ et /-Ergatif/, donc datif (exemples (4a) et (8a)).

## 7.2. Phrases complexes: application cyclique des règles

### 7.2.1. *Les factitives*

Pour obtenir une phrase comme (*nik*) *txakurra il det* "j'(erg.) ai tué le chien (abs.)", il nous faut poser que les règles d'attribution des cas morphologiques s'appliquent cycliquement. Autrement, l'agentif deviendrait absolutif, et le datif resterait datif.

On aura au départ: AGE F (DAT Vb)

où F est le verbe causatif abstrait. Dans un premier cycle, le Datif sera marqué /+Absolutif/ et prendra par (46a) ce cas. Dans un second cycle l'agentif sera marqué /+Ergatif/, /-Absolutif/, car en présence d'un terme marqué /+Absolutif/. Ceci nécessite d'ailleurs un léger réaménagement de (45), qu'on réécrira:

- (45') OBJECTIF > ABSOLUTIF > AGENTIF > DATIF > INSTRUMENTAL

### 7.2.2. *Promotion du possesseur et thématization*

Si l'on veut pouvoir rendre compte de:

- (50) *txakurra il zait* "mon chien est mort" (avec possesseur indiqué par le datif, tandis que le sujet actanciel, lui-même un datif profond, est à l'absolutif)

il faudra poser une règle optionnelle: GENITIF → DATIF dont l'application sera *postérieure* à (46): ce datif ne pourra donc pas être transformé en ergatif.

Considérons maintenant les phrases:

- (51a) *txakurra ila/ilda/ilik da* "le chien (thématisé) est mort"  
 (51b) *txakurra ila/ilda/ilik det* (soit) "mon chien est mort" (avec thématization de chien, et possesseur exprimé par un ergatif), (soit) "j'(erg.) ai tué le chien" ("chien" est toujours thématisé)  
 (51c) \**txakurra ila/ilda/ilik zait* "mon chien (thématisé) est mort" (avec possesseur au datif)

Nous poserons que la thématization est une opération *pré-cyclique* qui revient à faire d'un terme le sujet ou thème d'une prédication, qui sera la phrase de départ elle-même: ce terme sera repéré par rapport à l'action décrite par cette phrase.<sup>17</sup>

(17) On retrouve semble-t-il ici l'opérateur  $\underline{\epsilon}$ : d'A. Culioli (cf. bibliographie), mais nous pensons que, pour le basque du moins, cet opérateur n'est pas nécessairement présent, son apparition correspondant précisément à cette thématization forte qui transforme les énoncés thématiques en énoncés catégoriques (voir note 12).

(51a) s'analysera comme suit:

(52a) [ txakurra ] [ [ txakurra ] [ il ] ]  
 OBJ OBJ PRED DAT DAT V V PRED

Dans le premier cycle, qui ne s'applique qu'à la phrase enchâssée, le datif sera converti en absolutif; dans le second cycle, l'objectif (thème de la prédication) sera lui aussi converti en absolutif; il nous faudra deux règles complémentaires, l'une marquant le verbe en *-ta*, etc. parce qu'il appartient à une proposition qui est elle-même prédicat et l'autre effaçant l'un des deux absolutifs, puisqu'ils ont même référent.

L'interprétation *agentive* de (51b) partira de:

(52b) [ txakurra ] [ [ ni ] [ F [ txakurra ] [ il ] ] ]  
 OBJ OBJ PRED AGE AGE PROP DAT DAT V V PROP PRED

Dans le premier cycle, on ne s'intéressera qu'à la proposition enchâssée dans la proposition factitive qui sert de prédicat; le syntagme datif deviendra absolutif.

Dans le second cycle (proposition factitive), l'agentif deviendra ergatif, comme en 7.2.1. ci-dessus.

Dans le troisième cycle, on retrouvera les trois transformations du second cycle de (52a) ci-dessus: l'objectif deviendra absolutif, le verbe sera marqué, et l'un des syntagmes absolutifs sera effacé.

L'interprétation *possessive* de (51b) partira par contre de:

(52c) [ txakurra ] [ [ Gén + txakurra ] [ il ] ]  
 OBJ OBJ PRED DAT DAT V V PRED

Au cours du premier cycle, le syntagme nominal complexe sera converti en absolutif, puis le génitif sera extrait de son syntagme d'origine pour être transformé en datif. A l'issue de ce premier cycle, la situation sera donc:

(52d) [ txakurra ] [DAT, ABS, V]  
 OBJ OBJ PRED PRED

Le second cycle verra (1) l'objectif être transformé en absolutif; (2) le datif être marqué /-Absolutif/, /+Ergatif/ et donc être transformé en ergatif; (3) le verbe être marqué par *-ta*, etc. et (4) un des deux syntagmes absolutifs être effacé.

C'est le point (2) ci-dessus qui permet de *prédire* l'agrammaticalité de (51c), phrase pour laquelle il n'est pas possible de donner de dérivation.

Nous sommes maintenant en mesure de revoir les phrases (16) de la section 3.2. (16a) sera une proposition simple, de forme sous-jacente:

[ ni ] [ trumoiak ] [ aditu ]  
 DAT DAT OBJ OBJ V V

L'objectif sera régulièrement converti en absolutif, et le datif en ergatif.

(16b) représente une thématisation de l'objectif et aura donc la forme sous-jacente:

[ trumoiak ] [ [ ni ] [trumoiak] [aditu] ]  
 OBJ OBJ PRED DAT DAT OBJ OBJ V V PRED

et on en retrouvera la structure de surface de la manière suivante:

Le premier cycle convertira la proposition prédicat en (16a), et on aura comme résultat:

[ trumoiak ] [ [ ni ] [trumoiak] [aditu] ]  
 OBJ OBJ PRED ERG ERG ABS ABS V V PRED

Au cours du second cycle, l'objectif (thème) sera transformé en absoluatif, le verbe marqué en *-ta* et l'un des deux absolutifs effacé.

(16c) s'obtiendra par contre à partir de la thématisation du sujet actanciel (*ni*, un datif profond). On partira donc de:

[ ni ] [ [ ni ] [trumoiak] [aditu] ]  
 OBJ OBJ PRED DAT DAT OBJ OBJ V V PRED

Après application régulière des transformations dans le premier cycle, on aura:

[ ni ] [ [ ni ] [trumoiak] [aditu] ]  
 OBJ OBJ PRED ERG ERG ABS ABS V V PRED

Au cours du second cycle, l'objectif (thème de la prédication) sera transformé en absoluatif, et le verbe marqué comme précédemment. La seule différence sera que les deux syntagmes nominaux à même référent sont maintenant le thème (absoluatif) et le sujet actanciel (ergatif). On aura alors effacement de ce dernier, ce qui était prévisible puisque l'absoluatif est le cas neutre en basque, et ce qui aura pour conséquence de laisser deux syntagmes absolutifs distincts en surface:<sup>18</sup>

[ [ ni ] [ [trumoiak] [adituTA] ] AUX]  
 PROP ABS ABS PRED ABS ABS V V PRED PROP

### 7.3. Dernières remarques

7.3.1. L'ordre relatif de l'instrumental et du datif profonds en (44) et (45) semble devoir parfois être inversé: c'est du moins la seule explication que nous puissions envisager pour rendre compte du triplet de phrases suivant:

(53a) *ura gogoratzen det* "je (erg.) me rappelle cela (abs.)"

(18) Nous réintroduisons dans cette formule l'auxiliaire qui ne joue aucun rôle, semble-t-il, dans les phénomènes étudiés ici (c'est la raison pour laquelle on l'avait laissé de côté); sa place extérieure au "Prédicat" s'explique évidemment par le fait que l'accord verbo-nominal se fait avec l'absoluatif thématise.

(53b) *artaz gogoratzen naiz* "je (abs.) me souviens de cela (médiatif)"

(53c) *ura gogoratzen zait* "cela (abs.) me (dat.) revient-à-l'esprit"

En (53a), on a clairement une structure sous-jacente: objectif (abs.), agentif/datif (erg.) régulière, car les contextes dans lesquels on trouve le verbe *gogoratu* avec un absolutif et un ergatif sont explicites: il s'agit de situations où le référent du syntagme ergatif se rémémore consciemment un fait, une personne, un objet; par contre, que l'on ait (53b) ou (53c), il s'agit d'un souvenir qui s'impose à l'esprit ou à la mémoire d'un individu: on pourrait donc postuler une structure sémantique du genre: Verbe, Instrumental, Datif.

(44) et (45) donneront un instrumental /-Absolutif/ et /-Ergatif/, et un datif profond /+Absolutif/ et /+Ergatif/, soit (53b); (53c) ne semble par contre ne pouvoir s'expliquer que par une préférence de l'instrumental sur le datif dans les deux échelles hiérarchiques.

Cette irrégularité semble due au fait qu'il existe, hormis les circonstants, quatre rôles fondamentaux dans la caractérisation d'un processus: l'agentif (initiateur), l'instrumental (agissant directement, et manipulé par le premier), le datif (sorte de bénéficiaire ou localisateur en sens le plus large possible de l'expression de ce processus), et l'objectif (qui ne joue aucun autre rôle que celui qu'on peut déduire du sens du verbe).

On a alors deux rôles polaires, l'agentif, à la fois animé et agissant, et l'objectif, qui n'est ni animé ni agissant, et deux rôles intermédiaires, l'un animé et non agissant (le datif), et l'autre inanimé et agissant (l'instrumental). On peut alors dire que le basque privilégie usuellement le caractère /+animé/, mais qu'il lui arrive parfois de privilégier le trait /+agissant/.

7.3.2. Il existe bien entendu d'autres rôles profonds et d'autres cas morphologiques que ceux discutés ici: nous ne prétendons pas avoir résolu tous les problèmes de la syntaxe des cas en basque. Mais il ne nous semble pas moins vrai que le recours aux concepts usuels de sujet et d'objet reste insuffisant pour analyser les phénomènes liés à la transitivité, à l'ergativité et à la thématisation.

## 8. Bibliographie

- Anderson, S., 1976, "On the notion of Subject in Ergative Languages", in Li, C., *Subject and Topic*. Academic Press, New York, 1-24.
- Culioli, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", *Mathématiques des Sciences Humaines* 34, 7-15.
- Dixon, R., 1972, *The Dyirbal language of North Queensland*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Fillmore, C., 1968, "The case for Case" in Bach, E. & Harms, R., *Universals in Linguistic Theory*. Holt, Rinehart and Winston, New York, 1-88.
- Jackendoff, R., 1972, *Semantic interpretation in Generative Grammar*, The MIT Press, Cambridge, Mass.

- Johnson, D., 1976, *Toward a theory of Relationally-Based Grammar*, Indiana University Linguistic Club, Bloomington.
- Kintana, X., 1971, *Linguistika orain arte*, Lur, Saint-Sébastien.
- Kuroda, S., 1973, "Le jugement catégorique et le jugement thétiques: exemples tirés de la syntaxe japonaise", *Langages* 30, 81-110.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque, dialecte navarro-labourdin littéraire*, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas, Bayonne.
- Martinet, A., 1958, "La construction ergative et les structures élémentaires de l'énoncé", *Journal de Psychologie*, 377-392.
- , 1962, "Le sujet comme fonction linguistique et l'analyse syntaxique du verbe basque", *BSL*, 73-82.
- N'Diaye, G., 1970, *Structure du dialecte basque de Maya*, Mouton, La Haye - Paris.
- Nilsen, D., 1973, *The Instrumental Case in English*, Mouton, La Haye - Paris.



# A note on Focalization in Basque

1.1. The aim of this paper<sup>1</sup> is to examine and interrelate three points of Basque grammar, viz.: word order, the value of the so-called assertive particle *ba*, and the use of the verb *egin* “do” as a marker of the focalization of the main verb. It must be acknowledged that this is not the first time somebody tries to give an integrated account of these matters: Altube’s *Erderismos* (1929) for instance is a beautiful, if not formalized, attempt at building such a synthesis. Unfortunately, his work essentially described the Biscayan subdialect spoken round Guernica; subsequent studies such as de Rijk’s (1969 and 1978) or Wilbur’s (1981) were also dedicated to specific varieties of Basque: the Guipuzcoan and Navarro-Labourdin dialects respectively. In other words, whatever results have been obtained up to now have only been partial results. As a consequence, our overall knowledge of these grammatical questions is at best incomplete, if not plainly inconsistent.

1.2. In such a situation, any linguist convinced that Basque is really *one* language in spite of its dialectal diversity —and I am convinced that most people who know Basque share my opinion on the fundamental unity of the language— will have to look for what has recently come to be known as *parameters* in order to account for the apparently contradictory conclusions reached in the works mentioned above. And it is my belief that what is really fundamental here has to do with a precise definition of the word “verb” or of the symbol “V” as they are employed in the following statements:

- (1a) “Basque is basically an SOV language”.
- (1b) “[In Basque] whatever constituent is focus must immediately precede the verb”.<sup>2</sup>

2.1. Whether the foregoing judgments are contradictory or not will be discussed in section 2.3. For the time being, let us call the SOV (subject, object, verb) hypothesis “theory A” and illustrate it. As many people have noted (e.g. Lafitte

(1) This essay develops some of the ideas contained in Rebuschi 1983. Most of the linguistic data examined here was collected from, or checked with, native speakers in April 1983, thanks to the financial help of the “Laboratoire Propre 3.121” of the Centre National de la Recherche Scientifique, based at Ivry, France.

(2) (1b) is a direct quotation from de Rijk (1978).

1962 and, after him, Greenberg 1966 or Goenaga 1978), the unmarked order of constituents is the one exemplified by (2a) below; although the other five sentences (2b-f) are acceptable in some contexts, (2a) is both statistically the most usual (de Rijk 1969) and the one which native informants will produce the most readily if asked to translate "Peter (had) hit Mary" out of context:

- (2a) [SOV] *Pellok Miren jo zuen*  
 Pello-erg. Miren-abs. hit he-had-her  
 (2b) [OSV] *Miren Pellok jo zuen* (2e) [VSO] *Jo zuen Pellok Miren*  
 (2c) [SVO] *Pellok jo zuen Miren* (2f) [VOS] *Jo zuen Miren Pellok*  
 (2d) [OVS] *Miren jo zuen Pellok*

(erg. = ergative case ending; abs. = absolutive case ending.)

I will of course return to the different communicative values of those examples. For the moment, let us note that the main verb (*jo*: here a perfective participle) and the finite auxiliary (*zuen*, in the past tense) form a block, called "verb complex" (VC) by Wilbur 1979; therefore, none of the following sequences is acceptable, whatever the context:<sup>3</sup>

- (3a) \**Pellok jo Miren zuen* (3b) \**jo Pellok zuen Miren*  
 etc.

Before considering theory B (summarized by (1b)), I would like to modify theory A so as to encompass syntactic structures other than simple transitive constructions. For instance, (4a) is also unmarked, the remaining examples (4b) through (4f) being marked in the same way as (2b-f) are:

- (4a) *Jon etxera joan zen* (4d) *etxera joan zen Jon*  
 Jon-abs. house-to gone he-was (4e) *joan zen Jon etxera*  
 "John went home" (4f) *Joan zen etxera Jon*  
 (4b) *etxera Jon joan zen*  
 (4c) *Jon joan zen etxera*

It thus seems natural to reformulate (1a) as follows:

- (1c) "Basque is basically an S C V language."

(with C for "complement"; note that I will not discuss the theoretical status of S, O or C here: an intuitive understanding of what they refer to should be sufficient).<sup>4</sup>

(3) However, a few morphemes such as *al* (an interrogative particle, mainly Guipuzcoan), *ei* (Biscayan) or *omen* (all other dialects), indicating hear-say, must appear just between the participle and the auxiliary; but they are clearly not sentence constituents; see Wilbur (1981) for a study of the syntax of those "modal" particles.

(4) Some —unorthodox— discussion of whether Basque really has subjects in the usual sense can be found in Rebuschi (1982, chapter V).



2.2. According to theory B, word order in Basque is not linked with grammatical relations—or semantic roles—at all. It is more than half a century ago that Altube expounded the first (and hitherto most complete) version of this view in *Erderismos*. What (1b) really means is that a particular “focus position” (or F position) is defined immediately to the left of the verb and that if the sentence contains a focussed element, then this element must occupy that position; in other words, (1b) does *not* imply that a sentence need contain any focus at all (de Rijk 1969). For instance, (2a) and (4a) can function as answers to a question like:

- (5) *eta gero zer gertatu zen?*  
 and then what-as. happened it-was  
 “what happened next?”

In such a context, it is obvious that no particular item is singled out or focussed. This, in its turn, means that the noun “focus”—as long as it is to be operative in Basque—does not describe just any rhematic material or new information: for an item to constitute the focus of a Basque utterance, it has to be either the unique piece of new information conveyed, or to be considered as more important than other rhematic constituents. Now, obviously, this is a highly subjective notion: if several constituents are rhematic, it is up to the speaker to choose which one of them (if any) ought to be given any particular emphasis. In other words, the selection of focus in Basque is automatic (contextually determined) in some cases (when there is only one rhematic element), but is not always so.

2.3. Lack of space prevents me from discussing all the implications of this second approach here, but a few words should be said concerning the apparent opposition between theory A (modified or not) and theory B: they are not necessarily contradictory. Thus, S C V could be taken to represent some sort of basic word order when no constituent is chosen as *the* focus. Movement rules would of course have to be provided; for instance, the C constituent could be moved out of the F position it occupies “naturally” either to the beginning of the sentence (marked topicalization) or to the right of the verb complex, so as to enable the S constituent to be adjacent to the V: an S standing immediately to the left of the verb (under normal prosodic conditions)<sup>5</sup> is always interpreted as focus; hence, *Pello(k)* is the focus of sentences (2b) and (2c), and *Jon* is that of the sentences (4b) and (4c).

This is, in fact, the position implicitly adopted by Lafitte (*op. cit.*, written in a traditional format), and explicitly developed (in a slightly different way, admittedly) by de Rijk 1978. Even though I believe quite a different approach might be preferred (along the lines of the model proposed by Kiss 1981 to describe word order in Hungarian), the one sketched here seems at least descriptively adequate, and will be taken for granted for the sake of brevity.

(5) B. Oyharçabal (personal communication) insists that the focus can also be found to the right of the verb complex, but recognizes at the same time that all purists and teachers denounce this as a barbarism; in any case, there has to be a strong pause preceding the focalized constituent in that construction, something which may indicate that all the other constituents are in fact topicalized.

3.1. Let us now turn to the central topic of this paper: What is the nature of the “V” in the formulae [S C V] of theory A and [(Topic) (Focus) V] of theory B?

In the examples used so far, the conjugation was compound or periphrastic, i.e. the main verb appeared as a (perfective) participle, and was followed by a finite auxiliary. Now, if all main verbs can be conjugated in this way, a handful of them also have a simple or synthetic conjugation; the semantic difference between the two conjugations is one of aspect, and need not be investigated here. Let us however consider two forms of *joan* “go” (the tense is present):

- (6a) *joaten da* “he goes”  
going he-is
- (6b) *(ba) doa* “he is going”  
(assertive particle) he-goes

Note that although *doa* is all right morphologically, this word cannot be the sole constituent of a well-formed sentence: hence the presence of *ba* (a variant of *bai* “yes”) to its left if (6b) is to be understood as a sentence—rather than an item in a paradigm. In fact, except in imperative sentences, the finite form of a verb must never be the first constituent of a sentence.<sup>6</sup> Consequently, the examples (7a-b-c) are acceptable, but (7d) is not:

- (7a) *Jon doa etxera* “John is going home”
- (7b) *etxera doa Jon* (i) “John is going home”  
(ii) “John is going home”
- (7c) *ba doa Jon etxera* (i) “John is going home”  
(ii) “Jon is going home”
- (7d) \**doa Jon etxera*

In the English translations, the rhematic constituents are underlined. (7b) has interpretation (i) in case *etxera* is marked prosodically (if it has a heavier stress than *doa*), and has interpretation (ii) otherwise; (7c) in its turn is to be considered as totally rhematic—interpretation (i)—if *ba* is not particularly stressed, but if *ba* is strongly stressed, the sentence has interpretation (ii), according to which it is the positive character of the assertion which is focused on (cf. the abstract ACC element in pre-standard generative grammar)—in which case no other element is rhematic. We shall return below to examples where some material precedes *ba*.

3.2. From a surface-syntactic and morphological point of view, there is no difficulty in handling the two conjugations. The following rules are a modified version of Goenaga’s (1978):

- (8a) VC → V + AUX
- (8b) AUX → (ASP) INFL
- (8c) ASP →  $\left. \begin{array}{l} \text{Perfective} \\ \text{Imperfective} \\ \text{Prospective} \end{array} \right\}$

(6) A few counter-examples have been noted (see Villard 1982); unfortunately, no explanation seems available in any framework at the moment.

(AUX = auxiliary; ASP = aspect; INFL = inflexion: tense and persons markers; as has already been acknowledged, VC is a borrowing from Wilbur 1979; Goenaga does not use this node, and I am not sure it can be given any theoretical status; it is however a convenient category, to be used for practical (purely descriptive) purposes; hence its adoption here.)

Synthetic forms are obtained when ASP is not selected, i.e. when no affix separates V, the main verb here, from INFL: it can then be directly conjugated. But if ASP is selected, INFL cannot be attached to it,<sup>7</sup> and an auxiliary has to be introduced as a tense (etc.) carrier (it is a form of “be” if there is no argument in the ergative case, and a form of “have” otherwise —i.e. the selection of either auxiliary vs. that of the other has nothing to do with aspect, contrary to the situation in English— cp. *have* (+EN) and *be* (+ING).

3.3. On the other hand, from a syntactic point of view, the situation is more delicate: whatever the relations which hold between the various NP's and the verb may be, the ungrammaticality of (7d), and the symmetrical grammaticality of (4e), must both be explained. At first sight, it seems obvious that what makes the difference between (4e) and (7d) is that the latter sentence begins with the finite form of a verb (henceforth FFV), whereas the former does not.

This seems to imply that the FFV of any sentence plays an important syntactic role, whether it is the main verb or the auxiliary. This is confirmed, for example, by the fact that in both the periphrastic and the synthetic conjugations, the negation morpheme *ez* has to precede it (*ez* is spelled as a separate word, but it is, in fact, a prefix here: see Alvarez 1981 on this topic):

(9a) *ez doa* “he is not going” (9b) *ez da joaten* “he does not go”<sup>8</sup>

But is this sufficient to conclude that the “verb” referred to in either (1a) or (1b) is in fact the finite verb form, i.e. the auxiliary when the conjugation is periphrastic, and the main verb when it is synthetic? The data are unfortunately too complex to be accounted for in such a straightforward manner, because, as a closer look at dialectal variation will show, the answer to that question may well be positive for one group of dialects, and negative for another.

4.1. Let us first consider the data in the Navarro-Labourdin (NL) dialect, spoken in France. The use of *ba* in this dialect is as follows: contrary to what may have been assumed according to the examples (7a-b-c), *ba* is almost always present before the main verb in the synthetic conjugation, even when there is some rhematic material preceding the verb in the sentence: *ba* disappears only if this material

(7) In fact, it is quite possible that instead of the material under INFL being adjoined to V, the opposite transformation takes place: V could be moved under INFL if there is no aspectual affix between V and INFL. I will not discuss this issue here, because it is too technical, and because it is not certain that it has any direct bearing on the subject of this article.

(8) For want of space, I will not dwell on the movement rule which has to be postulated to account for (9b); but it is obvious that a more thorough treatment of the questions sketchily examined here should include such a discussion.

has contrastive value, and is thus the focus of the sentence. Consequently, a sentence like “the man had two sons” would normally be translated by (10a), (10b) being reserved for a case of contrast between, say, two boys and two girls:

- (10a) *gizonak bi seme bazituen*  
 man-the-erg. two son-abs. *ba*-he-had-them  
 (10b) *gizonak bi seme zituen*

Therefore, in this dialect, the focus position must be defined as the position immediately to the left of the FFV. More evidence in confirmation of this statement is provided by the following facts:

(a) When the conjugation is periphrastic, all the elements to the left of the auxiliary and not cut off from it by a pause are to be interpreted as rhematic (new information); if there is a pause immediately to the left of the participle, then the main verb is automatically interpreted as focus: compare (2a) with (11a-b-c) where the rhematic constituents are underlined, and the pause allowing to distinguish topicalized items is marked by a comma.

(b) Furthermore, this dialect allows an inversion of the participle and the auxiliary; when this inversion takes place, the constituent to the left of the auxiliary (the FFV) is necessarily the focus of the sentence —see (11d) and (11e):

- |       |                               |                           |
|-------|-------------------------------|---------------------------|
| (11a) | <i>Pellok Miren jo zuen</i>   | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (11b) | <i>Pellok, Miren jo zuen</i>  | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (11c) | <i>Pellok, Miren, jo zuen</i> | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (11d) | <i>Pellok, Miren zuen jo</i>  | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (11e) | <i>Miren, Pellok zuen jo</i>  | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |

4.2. The situation in the two most widely spoken dialects of the Spanish Basque country, Guipuzcoan (G) and Biscayan (B), is altogether different:

(a) They do not permit the main verb - auxiliary inversion just illustrated (although the inversion triggered by *ez* as shown by (9b) is just as compulsory in these dialects as it is in NL).

(b) The use of *ba* is different, in the sense that (10b) is the unmarked option now, (10a) being rather the marked one: if there is no real focus, either (10a) or (10b) can be used — although, of course, only (10b) can be, if *bi seme* is contrastive.

(c) The topic-comment structure of (2a) is also different, because, as the examples below indicate, the main verb need never be interpreted as rhematic, and cannot function as focus in the way it did in NL in (11c):

- |       |                                 |                           |
|-------|---------------------------------|---------------------------|
| (12a) | <i>Pellok Miren jo zuen</i>     | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (12b) | <i>Pellok Miren jo zuen</i>     | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (12c) | <i>Pellok, Miren jo zuen</i>    | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (12d) | <i>Pellok, Miren jo zuen</i>    | “ <i>Peter hit Mary</i> ” |
| (12e) | * <i>Pellok, Miren, jo zuen</i> |                           |

(12a) can be understood as an answer to “What happened?”, (12b) as an answer to “Who hit who(m)?”, (12c) as an answer to “What did Peter do?” and (12d) as an answer to “Who did Peter hit?”. But what is most significant here is that (12e) is not acceptable in B & G (as they are colloquially spoken today at least), whereas (11c), the same construction, was all right in NL. How can this be? Before answering the question, we must examine the way the main verb can be focussed upon in these dialects.

4.3. Keeping in mind that focus is defined as the only rhematic constituent in a given context, let us examine some possible answers to the question (13a):

- |       |  |                     |
|-------|--|---------------------|
| (13a) | <i>zer egin zuen Mirenek?</i><br>what-abs. done she-had-it M.-erg. <sup>9</sup><br>“What did Mary do?” |                     |
| (13b) | * <i>joan zen</i>  |                     |
| (13c) | <i>joan egin zen</i>   | “she went/left”     |
| (13d) | <i>etxera joan zen</i>   | “she went home”     |
| (13e) | * <i>etxera joan egin zen</i>  |                     |
| (13f) | <i>ogia jan zuen</i><br>bread-abs. eaten she-had-it  | “she ate the bread” |
| (13g) | * <i>ogia jan egin zuen</i>  |                     |
| (13h) | * <i>jan zuen</i>  |                     |
| (13i) | <i>jan egin zuen</i>   | “she ate”           |

A close examination of the answers (13b) through (13i) reveals that if the only piece of new information provided is the verb, as in (13b-c) or (13h-i), then this verb must be followed by a participle of *egin* “do, done”. Furthermore, *egin* can only appear if the verb is the unique rhematic element of the sentence: when the answer contains two such elements, as in (13d-e) or (13f-g), the presence of *egin* renders the sentence unacceptable, and even ungrammatical, since, as we saw when discussing (12e), there is no possible context for such a construction in B and G.

It thus appears that in these dialects, it is the verb complex as a whole (rather than the main verb as such) which helps point out the focus position; this is why *Miren* is focus in (12d), and why (12e), (13b) and (13h) are impossible sentences: to be focalized, the (main) verb has to be moved out of the verb complex, so as to occupy the F position thus defined.<sup>10</sup>

4.4. Verb focalization is only possible in Guipuzcoan when the conjugation is periphrastic, i.e. when ASP of (8b) is present in the syntactic structure. But the reader must not be misled by the examples above: when the verb occupies the focus position, it does not carry any aspectual suffix the perfective participle only happens to be the unmarked and dictionary form of the verb. This means that the

(9) Gender cannot be indicated for 3rd (and 1st) persons, so *zuen* must really be interpreted as: “3rd p sg erg, 3rd p sg abs, “have”, past”.

(10) The “correct” Guipuzcoan version of (12e) would of course be: *Pellok, Miren, jo egin zuen*.

selected aspect is now indicated by a form of *egin*, i.e. that the aspect suffix remains inside the verb complex, as is shown by the following examples (the auxiliary is in the present tense here, to facilitate the translations):

- (14a) *Pellok Miren jo egin du* "Peter has *hit* Mary" [Perfective]  
 (14b) *Pellok Miren jo egiten du* "Peter *hits* Mary" [iterative]  
 (14c) *Pellok Miren jo egingo du* "Peter will *hit* M." [prospective]

As a consequence, the focalization of the verb in this dialect could be described as a transformation moving the V out of the VC, with a subsequent introduction of *egin* as a prop word to carry the aspectual suffix:

- (15) [ ] [ [ V ] [ ASP INFL ] ]  
           F   VC V    AUX  
 (F is the focus position defined to the left of the VC.)

There are, however, two facts which make me think that another hypothesis might be preferred. The first one, in fact, merely hints at a possible alternative solution. It is the fact that *egin*, which also functions as a normal lexical item with the meaning of "do, make", functions yet in a third way, as a pro-verb, in both the B and the G dialects. For instance *egin* may, but need not compulsorily, replace the second occurrence of *hil* "die, died" in such contexts as are illustrated by the following pair of examples:

- (16a) *Bilbon jaio zen eta hil ere hantxe hil/egin zen*  
 Bilbao-loc. born he-was and die too there died/done he-was  
 "he was born in Bilbao and as for dying, he died/did in the self-same place"  
 (16b) *Bilbon jaio zen baina hil berriz Baionan hil/egin zen*  
                                   but           as-for  
 "he was born in Bilbao but as for dying, he died/did in Bayonne"

It must be noted that the auxiliary is intransitive because the verb *hil* is, too; a variant with *zuen* (... *egin zuen*) would also be possible (and would indeed even be the only acceptable one in Navarro-Labourdin), but it would have to be analyzed differently, since *egin* followed by a transitive auxiliary in such a context is a fair equivalent, both syntactically and semantically, of the chunk *do it* which everybody knows functions as a pro-VP rather than a pro-V in English.

More interesting here is that the verb in the second clause being topicalized (fronted and followed by *ere* or *berriz*), it may be replaced by *egin* in the verb complex. It thus becomes possible to imagine that instead of a movement of V into F as in (15), one might describe the whole process by a double operation consisting (a) in *copying* the main verb in the focus position, and (b) in replacing (now obligatorily) the original V in the VC by the pro-element *egin*.

4.5. The second argument in favor of the latter hypothesis is more compelling; it is provided by those varieties of Biscayan which were first described by Altube (*op. cit.*) and to which I will refer here as “Biscayan” to simplify the exposition. In B then, in contradistinction to G, it is also possible to focalize the main verb when the conjugation is synthetic. This can be exemplified by (17c) below, which contrasts with (17a), the unmarked version, and (17b), in which example it is the positive character of the assertion which is focussed on:

- |       |                |                |                     |                                     |
|-------|----------------|----------------|---------------------|-------------------------------------|
| (17a) | <i>aitak</i>   | <i>zakua</i>   | <i>dakar</i>        | “father is carrying the bag”        |
|       | father-erg.    | bag-abs.       | he-carries-it       |                                     |
| (17b) | <i>aitak</i>   | <i>zakua</i>   | <i>badakar</i>      | “father is carrying the bag”        |
| (17c) | <i>aitak</i> , | <i>zakua</i> , | <i>ekarri dakar</i> | “father is <i>carrying</i> the bag” |

The striking element here is, of course, that the verb *ekarri* appears twice: first in the focus position, and then, tensed or finite, in the verb complex. Now, it would be extremely surprising indeed if the rules postulated to generate (17c) consisted first in moving *ekarri* into F position and second in filling up the empty main verb slot left behind in the VC with a copy of the same verb!

On the contrary, it seems more reasonable or natural to posit that *ekarri* is copied in the focus position, and that its subsequent replacement by *egin* inside the VC is just blocked by the fact that this verb cannot be conjugated synthetically (more technically, because *egin* is subcategorized to appear only before ASP in any VC). In other words, a unitary treatment of the facts illustrated by (14) and (17c) is now possible along the lines sketched above: a copying process would first be involved, and a “pro-verbalization” operation would follow — either obligatorily (for a majority of Basque speakers: those who reject (17c) and who then probably do so because the second occurrence of *ekarri* cannot be substituted for) — or optionally: the restricted use of structures like (17c) could thus be traced back to the syntax of pro-elements in Basque.

5.1. What little has been uncovered in this paper amounts to this: in Navarro-Labourdin, the focus position is defined as the position immediately to the left of the finite verb form. Hence the availability of the participle - auxiliary inversion (an operation which allows the focalization of any non verbal constituent), and the absence of any specific mechanism such as the introduction of *egin* in the verb complex to focalize the main verb: it “naturally” occupies the focus position.

On the other hand, in Guipuzcoan and in Biscayan, it is the verb complex as a whole which plays the role of the tensed verb in Navarro-Labourdin: it is now the “complement” (the object or any constituent other than the subject which is naturally associated with the verb) which occupies the focus position in unmarked structures, so that no main verb - auxiliary inversion is functionally necessary to assignate it as the focus of the sentence. Furthermore, verb focalization now requires a specific operation, which makes use of the pro-verb *egin*, because now the main verb does not “naturally” occupy the F position.

5.2. The differences in the syntax and semantics of *ba* point to another, perhaps finer, parametric variation in the overall grammar of the two groups of dialects. In fact, it does seem that the provision made in 2.2 concerning the fact that if the focus must be in focus position, there need not be any focus at all if the sentence is still valid, but only insofar as it is applied to the southern dialects (B and G): as we saw, *bi seme* in (10b) may be rhematic, *sans plus*. On the contrary, in the northern dialects (NL), it seems that an item *must* be interpreted as focus, *unless* some other rhematic element is present; so in (10b) —where *gizonak* would normally be understood as a topicalized element— *bi seme* is necessarily felt to be the focus of the sentence; the introduction of the empty (?) morpheme *ba* as in (10a) then allows the NP to be interpreted as a non focalized piece of new information.

5.3. It would certainly be unwise to think that the preceding remarks exhaust all the problems posed by word order and related phenomena in Basque. In particular, the relation between word order and the scope of negation in negative sentences seems to have been only very poorly studied so far, and I guess a thorough analysis of this question would reveal a far more complex relationship between the main verb and the finite auxiliary than has been suggested here.

What is more, it appears that one dialect of Basque uses freely both the main verb - auxiliary inversion, and the verb *egin* to focalize the main verb. This dialect is Higher Navarrese, and it is spoken in an area which lies between Guipuzcoan speaking and Navarro-Labourdin speaking zones. So the phenomenon may just be due to the influence of, say, G on a variety of Basque which is fundamentally NL with respect to the questions studied here (or *vice versa*), but a careful examination of the structure of this dialect may just as well lead one to very different results from the ones obtained here.

Anyway, by way of conclusion, I cannot resist quoting a short passage in this dialect illustrating both constructions (inversion and verb focussing); it is an excerpt from F. & R. Artola Sagarzazu (1982: 12):

- (18) *Gure aitari sarritan NION ENTZUN: neskatxik*  
 our father-dative often I-had-it-to-him heard: girl-partitive  
*oberenak, edo mutxurdiñ edo moja. Orrela bide da. Zergatik ote?*  
 best-plural-abs. or spinster or nun. thus probably it-is. why inter.  
*Ez dut erantzunik emanen. GALDETU EGITEN dut.*  
 neg. I-have-it answer-partitive give-prospective. ask do-imperfective  
 I-have-it

“I often used to hear my father say: the best girls become either spinsters or nuns. It must be so. But why? I won’t give any answer: I’m only asking.”



## 6. References

- Altube, S., 1929, *Erderismos*, 2nd edition, 1975, Bilbao (Indauchu).
- Alvarez, J. L., "Txillardegi", 1981, "Ba- eta ez-" fonetikaren aldetik" in Euskaltzaindia (ed.), *Euskalarien nazioarteko jardunaldiak*, Pamplona (*Iker* 1), 355-363.
- Artola Sagarzazu, F. & R., 1982, *Aritz beraren adarrak*, Tolosa, (Editorial Auspoa, 156).
- Goenaga, P., 1978, *Gramatika bideetan*, San Sebastián (Erein).
- Greenberg, J., 1966, "Some Universals of Grammar with particular reference to the Order of Meaningful Elements", in Greenberg, J. (ed.), *Universals of Language*, Cambridge, Mass. (The MIT Press), 73-113.
- Kiss, K., 1981, "Structural Relations in Hungarian, a "Free" Word Order Language", *LI* 12-2. 185-213.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne (Editions des Amis du Musée Basque et Ikas).
- Rebuschi, G., 1982, *Structure de l'énoncé en basque*, doctoral dissertation, Paris (Coll. ERA-642, Laboratoire de Linguistique Formelle & Département de Recherches Linguistiques, Université Paris VII).
- , 1983, "Anglais *do* et basque *egin*: analyse contrastive", paper read on May 15th, 1983, at the 23rd Meeting of the Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur, Rheims, France.
- Rijk, R. de, 1969, "Is Basque an SOV Language?", *FLV* 1-3, 319-352.
- , 1978, "Topic Fronting, Focus Positioning, and the Nature of the Verb Phrase in Basque", in Jensen, F., (ed.), *Studies in Fronting*, Leiden (Peter de Ridder Press), 81-112.
- Villard, R., 1982, *La particule assertive ba en navarro-labourdin*, M. A. thesis, Nancy, (unpublished).
- Wilbur, T. 1979, *Prolegomena to a Grammar of Basque*, Amsterdam (John Benjamins, Current Issues in Linguistic Theory, 8).
- , 1981, "Basque Syntax", in Euskaltzaindia (ed.), *Euskalarien nazioarteko jardunaldiak*, Pamplona (*Iker* 1), 169-186.



# Sujeto, ergatividad y (no-)configuracionalidad; lugar del euskara en la tipología generativa

0. Para empezar, quisiera dar las gracias al Sr. Echepare, Director de estos Cursos de Verano de la Universidad del País Vasco, y al profesor Goenaga, por haberme invitado a dar esta conferencia.

Como me han hecho el honor de colocarme en primera posición en el ciclo de Lingüística, y como la mayoría de las conferencias de hoy y mañana tratan de Gramática Generativa Transformacional me parece útil comenzar con una discusión general sobre la teoría actual, comparándola con el modelo ya antiguo de la llamada “teoría estándar” expuesta en el bien conocido *Aspectos de la teoría de la sintaxis* que fue publicado hace ya veinte años en inglés.

Pero antes, quisiera aclarar algo: aunque voy a hablar únicamente de gramática generativa aquí, eso no quiere decir en absoluto que no creo que haya otras teorías lingüísticas interesantes, ni tampoco otras esferas valiosas de estudio que la de la sintaxis como la definen Chomsky y sus seguidores. Pero sí me parece claro que, en el campo de la tipología lingüística, la gramática generativa es, actualmente, la única teoría que llega un poco más allá de los límites de la mera colección de datos.

Ahora bien, se sabe que la GGT ha evolucionado mucho desde hace 20 años, y creo que si esa evolución no hubiera ocurrido, el desarrollo de los estudios que voy a exponer en la segunda parte de esta conferencia no habría sido posible. Entonces, es preciso que presente rápidamente la evolución de la teoría estándar a la teoría “extendida” y sobre todo a la teoría expuesta por primera vez en las Conferencias de Pisa de 1979, a la que se refiere usualmente como *the Theory of Government and Binding*, es decir, la teoría de la Rección y del Ligamiento.

El modelo de *Aspectos* era bastante sencillo, y la interpretación que muchos lingüistas daban de él era aún más sencilla. Así, se construían las estructuras profundas a partir de clases parafrásticas tal como una oración en voz activa y su equivalente en voz pasiva. La estructura profunda representaba lo que era común en ambas oraciones, y las transformaciones permitían volver a las oraciones concretas.

Además, se creía que la interpretación semántica se basaba solamente en la estructura profunda y, en consecuencia, las estructuras profundas llegaron a ser más y más abstractas, y las transformaciones, aún más complejas. Por ejemplo, en el libro de Francesco d’Introno, *Sintaxis transformacional del español*, hay un capítulo

sobre reflexivización, otro sobre pronominalización, otro sobre elisión de sintagmas nominales equivalentes, etc. Así, el autor citado analizaba (1a):

- (1) a. *Luis hablará de sí mismo*

como la realización superficial de la estructura profunda simplificada como (1b):

- (1) b. *Luis hablará de Luis*

Del mismo modo, se hubiera podido decir que la oración (2a):

- (2) a. *guk elkar ikusiko dugu bihar*

era la estructura superficial que correspondía a la estr. prof. (2b):

- (2) b. *guk gu ikusiko ...-u... bihar*  
(dejando a un lado ciertos detalles)

1.2. Pero hay que recordar que el fin o propósito de la lingüística según Chomsky es la caracterización más precisa posible de los idiomas humanos a través de su sintaxis. En consecuencia, desde un modelo gramatical en el cual, un punto de vista formal, las transformaciones pueden cambiar o transformar una estructura cualquiera en otra cualquiera *no* es interesante porque no permite encontrar lo que es irreductible en la facultad del lenguaje definida como la competencia, básicamente biológica, de construir y entender un número infinito de oraciones.

Además, en el caso de ejemplos como los citados, es claro que los elementos *sí mismo* o *elkar* no tienen referencia extra-lingüística de por sí: deben interpretarse semánticamente; en otras palabras, (1b) y (2b) no son expresiones sintácticas, sino ya semánticas.

De ese tipo de consideraciones ha resultado un modelo en el cual las transformaciones están mucho más restringidas: las únicas transformaciones permitidas son ahora transformaciones de movimiento. Es decir que todos los elementos que se hallan en la estr. superficial son elementos que se hallan también en la estr. prof. Así, Chomsky ha propuesto como única regla transformacional (3):

- (3) “*Move Alpha*”: *Trasladar Alfa*

que tiene, sin embargo, dos realizaciones muy distintas en cuanto a sus efectos:

- (4) a. “*NP Movement*”: *Movimiento de SN*  
b. “*WH Movement*”: *Movimiento de QU (interrogativos y relativos)*

Al mismo tiempo, ha habido otra modificación del modelo estándar: ahora, los elementos trasladados dejan una *traza* detrás de ellos. La teoría de la traza ya pertenecía al modelo estándar extendido, y se mantiene hoy. Aún más, se ha demos-

trado que las trazas de Movimiento de SN y las de Movimiento de QU no tienen las mismas propiedades sintácticas: las trazas de Movimiento de SN tienen propiedades parecidas a las de elementos como *sí mismo* o *elkar*, es decir, técnicamente, anáforas, mientras que las segundas se conducen un poco como los SSNN lexicales. Esas propiedades son bastante abstractas, y puesto que habrá una conferencia sobre la teoría del ligamiento esta tarde y otra sobre la teoría de la rección mañana, no diré nada sobre ellas.

Sin embargo, tengo que insistir sobre una consecuencia muy importante: la estructura tradicionalmente llamada superficial de las oraciones se divide ahora en dos estructuras distintas. Por un lado, existe la representación fonológica de las oraciones, enriquecida tal vez con la notación de las fronteras de las categorías sintácticas o constituyentes (es decir, de SN, SV, etc.). Esa representación es claramente el nivel conocido técnicamente como la estructura superficial.

Pero entre ésta y la estructura profunda, hay otra, que se llama *S-Structure* o Estructura-S, en la cual aparecen también las trazas de los elementos trasladados, y otros elementos fonéticamente vacíos como PRO, que corresponde a un SN que hubiera sido elidido por la antigua transformación llamada EQUI. Daré algunos ejemplos ahora. Veamos (5):

- (5) a.  $[_{SN} \text{Miguel}] [_{SV} [_{V} \text{parece}] [_{SV} \text{tener razón}]]]]$   
 b.  $[\text{Miguel}_i] [[\text{parece}] [_{O} [_{SN} t_i \text{tener razón}]]]]$   
 c.  $[_{SN} \emptyset] [[\text{parece}] [[\text{Miguel}] [\text{tener razón}]]]]$   
 d. *Parece que Miguel tiene razón*

(5a) puede ser considerada como la estructura superficial. En cambio, (5b) es la estructura S de (5a), ya que en esa estructura-S aparece la traza *t* del SN *Miguel*, que ha sido trasladado a la posición de sujeto de la cláusula principal, a partir de su posición de sujeto de la subordinada. Así, (5c) sería la estructura profunda de (5a) y (b). He añadido (5b) como argumento para mostrar que *Miguel* sí es sujeto de *tener razón* en (5c), aunque no puede quedarse en su sitio de origen por razones debidas a la teoría de la Rección: específicamente, porque el sujeto de un verbo infinitivo no está regido en esta posición. De todos modos, el movimiento del SN *Miguel* aquí es un ejemplo de Movimiento de SN.

Con (6):

- (6)  $[_{SN} \text{los ademanes}] [_{\bar{O}} [_{COMP} \text{que}_i] [_{O} \text{él} [_{SV} \text{hizo } t_i]]]]$

tenemos un ejemplo de Movimiento de QU. Vemos aquí que el pronombre relativo *que* ha sido trasladado desde una posición que se encuentra normalmente a la derecha del verbo, *ademanes* o *que* siendo su objeto. Claramente, tenemos el mismo tipo de estructura S en el caso de oraciones interrogativas.

Quisiera valirme de este ejemplo para introducir, o hacer recordar, una noción que no existía ni en la gramática tradicional ni en el modelo estándar de 1965, la de *complementador* (*complementizer* en inglés). El COMP corresponde al sitio de los pronombres relativos e interrogativos, y también al de las conjunciones de su-

bordinación. Este sitio no pertenece a la oración propia, y, por eso, la oración O más su complementador constituyen juntos una categoría sintáctica superior a la oración, que se nota y se llama O-barra,  $\bar{O}$ .

1.4. Además de la estructura superficial, la estr. S y la profunda, según Chomsky y otros, hay probablemente todavía otra representación, o nivel de representación, de las oraciones: es la *Estructura Léxica* que, en muchos idiomas, corresponde bastante directamente a la estr. profunda. Volveremos sobre la Estr. Léxica luego, y daré sólo un ejemplo ahora. Comparemos (7a) y (b):

- (7) a. *bakoitzak bere lana egin behar du*  
 b. *bere lana egin behar da*

En (7b), sólo aceptable en los dialectos del norte, no hay ninguna referencia al agente, pero, al mismo tiempo, *sabemos*, de un modo u otro, que debe haber un argumento que sea simultáneamente el agente o sujeto de *egin* y la persona, o el grupo de personas, a quien o a quienes se aplica la modalidad *behar ukan* o “deber”. Por tanto, la Estructura Léxica es una representación que da cuenta de este sentimiento, es decir, del hecho de que debe haber en alguna parte un SN que corresponda a esa o esas personas. Más generalmente, se hallan en la Estruc. Léxica todos los argumentos explícitos e implícitos del verbo de la oración considerada.

1.5. Con la Estructura Léxica, estamos llegando al campo de la semántica. Y aquí también, hubo una evolución desde *Aspectos*. Como dije antes, se creía que la interpretación semántica dependía solamente de la estructura profunda. Pero a principios de los años 70, se dieron cuenta de que el orden superficial de las palabras jugaba también un papel, en particular en el caso de SSNN cuantificados. Así, es bien conocido el ejemplo de Chomsky:

- (8) a. *beavers build dams (los castores construyen diques)*  
 b. *Dams are built by beavers (los diques son contruidos por castores)*

Es claro aquí que la interpretación del SN plural sin artículo en inglés depende de su función gramatical y por consiguiente de su posición: la interpretación será genérica si el SN es el sujeto superficial, y no lo es. Por eso, podemos decir que estamos de acuerdo con la oración (8a), y no con la oración (8b).

Es decir que aunque (8a) y (b) tienen dos estructuras profundas similares, no tienen el mismo sentido. Además, no podemos decir que es la construcción pasiva por sí misma la que determina la diferencia de interpretación, porque en euskara, sin pasivización, tenemos el mismo fenómeno, como lo enseñan los ejemplos (9a) y (b):

- (9) a. *kastoreek barraderak egiten dituzte*  
 b. *barraderak kastoreek egiten dituzte*

En consecuencia, la representación semántica de la oración debe constar de 2 estructuras diferentes (por lo menos, porque las cuestiones, por ejemplo, de tiempo,

aspecto y modalidad no se pueden reducir, a mi parecer, al contenido “léxica” de los morfemas que los expresan. Pues estas estructuras son hoy en día, la Estructura Léxica, que incorpora, como hemos visto, los argumentos explícitos e implícitos, y además la descripción de su papel semántico de agente, paciente, etc., y la denominada *Forma Lógica* que incorpora teóricamente la descripción de todos los fenómenos de cuantificación (incluso el alcance de los cuantificadores), de topicalización y focalización, etc.

2.1. Obviamente, el modelo de gramática que nos ofrece la teoría de la rección y del ligamiento es más complejo que el de *Aspectos*. Pero, como lo he dicho ya, la interpretación general de la teoría de las gramáticas también ha evolucionado.

Así, se puede decir que, a pesar de que Chomsky nunca lo haya dicho ni escrito, muchos lingüistas creían que las reglas sintácticas que él había propuesto para describir el inglés eran universales. Por ejemplo, para muchos, la regla (10a) tenía que ser universal:

(10) a.  $O \rightarrow SN SV$  [=una oración está constituida por un SN y un SV]

Lo único que se proponía como alternativa era (10b), que sólo se diferenciaba de (a) por el orden de los sintagmas:

b.  $O \rightarrow SV SN$

y permitía describir, por ejemplo, el malgache.

Pero había en esto una confusión entre la busca de universales formales y la de universales sustantivos. Es verdad que, según Chomsky y sus discípulos, toda lengua hace una distinción entre nombres y verbos, por ejemplo: ésa es una distinción universal *sustantiva*. Es probable también que todos los idiomas naturales utilicen el orden de palabras (o, más propiamente, de sintagmas) en su sintaxis. Por ejemplo, en warlpiri, un idioma aborigen de Australia en el cual el orden de las palabras parece extraordinariamente libre, el verbo tiene que estar en segunda posición en la oración, sea la que sea la función del sintagma que lo precede. Esto también es, en un sentido, un universal sustantivo. Pero lo que importa realmente es el descubrimiento de universales formales, que no se expresan en la forma de reglas, sino en *condiciones* sobre las reglas. Tenemos un ejemplo de tales condiciones en (11), denominada Restricción del Sujeto Especificado, que dice, simplificando un poco:

(11) *No se puede establecer ninguna relación entre X e Y en la configuración siguiente:*

... X ... [<sub>A</sub> ... Z ... Y ... Z' ...]

*si Y no es el sujeto especificado de la categoría A (una O-barra o un SN), y si no está en el COMP de A.*

Es decir, que no se pueden relacionar X e Y si A tiene un sujeto especificado Z distinto de Y, e Y no está en COMP si A es O-barra.

Claro, (11) es una hipótesis formal: no es una regla, sino una restricción sobre las reglas. Por ejemplo, este principio prohíbe toda transformación de traslación del sitio Y al sitio X bajo las condiciones indicadas. Pero prohíbe también toda interpretación semántica de correferencia entre, por ejemplo, una anáfora en la posición Y, y un antecedente potencial en la posición X.

Como ejemplificación, veamos (12) en castellano, y (13) en euskara.

- (12) a. *Juan<sub>i</sub> quiere [ $\bar{o}$ ]<sub>O</sub> PRO<sub>i</sub> [hablar con *sí mismo*<sub>i</sub>]]*  
 b. *Juan<sub>i</sub> pide [ $\bar{o}$  que [<sub>O</sub> Pedro hable con *él*<sub>i</sub> *sí mismo*<sub>i/r\*</sub>]]*

La presencia de un sujeto especificado, *Pedro*, en (12b) prohíbe relacionar la anáfora *sí mismo* con Juan; pero claro es que esta oración es buena con *sí mismo* refiriéndose a *Pedro*, porque no hay violación del principio (11). En cambio, en (12a), PRO, que se refiere a *Juan*, funciona como sujeto especificado; sin embargo, la oración es gramatical, no porque la anáfora *sí mismo* se relaciona directamente con *Juan*, sino porque es posible identificar *sí mismo* con la categoría vacía PRO.

El mismo principio funciona en euskara, como se ve con (13):

- (13) a. [*PRO(-k) elkarren argazkiei begiratzea*] *erabaki dugu*  
 b. [*PRO(-k) { <sup>gure</sup> / \*<sub>elkarren</sub> } argazkiei begiratzeko*] *esan diogu*

En (13a), la anáfora *elkarren* no se relaciona directamente con el argumento en caso NORK representado por el sufijo *-gu* de *dugu*, sino, como en (12a), con el sujeto PRO que, a su vez, se identifica con este argumento.

En (13b), en cambio, el sujeto especificado PRO no puede funcionar como antecedente de la anáfora, porque representa aquí una tercera persona singular, marcada por el *-o-* de *diogu*, y, para *elkarren*, necesitamos un antecedente plural. Pero (11) nos dice que no podemos relacionar la anáfora *elkarren* con el argumento representado por el sufijo *-gu* de *diogu* por encima del PRO. En consecuencia, la anáfora no tiene antecedente, y por eso, (13b) con *elkarren* es agramatical, como lo predecía (11).

En cuanto a *gure*, este posesivo no es anafórico; entonces, no tiene que encontrar un antecedente en la oración nominalizada o en cualquiera otra parte, y la oración resulta gramatical en todos los casos, como lo muestra (14):

- (14) *gure argazkiei begiratzeko esan iezaiozu*

en donde ninguno de los argumentos de la cláusula principal corresponde en persona al posesivo *gure*.

2.2. Volveré luego sobre esas cuestiones, y al *geure* de los autores clásicos. Pero, para terminar con esta introducción al modelo de la rección y del ligamiento, diré ahora algunas palabras acerca de la noción de variación paramétrica que tiene un papel muy importante en los estudios tipológicos.





Las tres condiciones son necesarias para caracterizar el inglés o el francés. Para el italiano o el castellano, bastan (a) y (b). Pero es claro que en euskara, la mera condición (a) es suficiente, ya que tampoco la presencia explícita del objeto es necesaria. Así, en francés y en español, (20a) y (b) excluyen toda referencia a un objeto definido o concreto, pero no es el caso en vascuence, (20c):

- (20) a. *je mangerai* Ø                      c. *jango dut* =  $\left\{ \begin{array}{l} \text{comeré } \emptyset \\ \text{lo comeré} \end{array} \right.$   
 b. *comeré* Ø

Hay que añadir aquí que, a pesar de que lo piensan muchos, el tipo menos constreñido, que ilustra el euskara, no es necesariamente un tipo de idioma en el cual la conjugación tenga que ser pluripersonal. Es así en el caso del euskara, pero no lo es en mayalayam, un idioma dravídico hablado en el sur de la India, e investigado por el profesor Mohanan.

La evolución del modelo generativo transformacional que he planteado rápidamente, y las preocupaciones tipológicas que acabo de ejemplificar, nos permiten volver a estudiar ahora una cuestión que parecía definitivamente resuelta desde hace algunos años.

Esta cuestión es la del sujeto en euskara, o más precisamente de su expresión y de sus propiedades.

Primero, empezaré con una crítica de la aplicación de la regla (10a), típica del modelo estándar, al euskara. Luego, introduciré un parámetro propuesto por Kenneth Hale, especialista del warlpiri, y extendido por el mismo Chomsky al japonés (aunque esa extensión parezca muy dudosa a muchos), que es el parámetro de configuracionalidad o no-configuracionalidad. Así, veremos que el euskara tiene muchas propiedades comunes con idiomas bastante exóticos y bien estudiados hoy, y probablemente menos propiedades características de los idiomas indo-europeos que lo que se creía antes. Y si tengo tiempo, presentaré por fin la tesis de Beth Levin, del M.I.T., según la cual aún no se puede decir que el euskara tenga una morfología típicamente ergativa. Dicho tan abruptamente, parece una provocación, pero veremos que los argumentos, que dependen de una crítica reciente de la noción de verbo intransitivo, son bastante interesantes.

3.1. De cualquier modo, es claro que sin la distribución de los casos absolutivos y ergativos, o, más neutralmente, de los casos NOR y NOR<sub>K</sub>, y sin su expresión paralela en la conjugación, no se hubiera producido la antigua “teoría pasiva del verbo vasco” y la discusión que siguió para identificar el “verdadero sujeto” en la oración transitiva vasca.

Sin embargo, no creo yo que existan seres como sujetos en el mundo real. En cambio, tenemos una noción intuitiva y pre-científica de sujeto, así como tenemos una noción intuitiva y pre-científica de juego. Además, sabemos que la llamada teoría matemática de los juegos *no* es una teoría que dé cuenta de la pelota o del juego de ajedrez.

De la misma manera, no podemos esperar que ninguna teoría lingüística nos dé una descripción racional de todo lo que asociamos con la palabra “sujeto”. Pero,

dentro de una teoría científica concreta, es obvio que un concepto más precisamente definido de sujeto puede tener un papel importante. Y este es el caso de la teoría generativa y transformacional. Dentro de esta teoría, que es fundamentalmente una teoría sintáctica, podemos definir el sujeto como el SN sintácticamente privilegiado o más importante en una oración, es decir, en un conjunto concreto de SSNN.

Desde este punto de vista, es claro que los trabajos de Jeffrey Heath, de Ibon Sarasola, y, sobre todo, de Karmele Rotaetxe, han demostrado que, en cuanto a la mayoría de los fenómenos que interesan a los chomskyanos —y a otros lingüistas también— el sujeto sintáctico vasco en una oración transitiva es, conceptualmente, el agente y no el paciente, y, desde el punto de vista de la morfología, el sintagma NORK o ergativo, y no el sintagma NOR o absoluto.

No voy a repetir ni aun a resumir aquí los argumentos: son bien conocidos, y los textos son fácilmente accesibles. Pero lo que quisiera hacer ahora es mostrar que la regla (10a) no es necesariamente correcta. Una regla sola no es nada, naturalmente. Pero (10a), repetida como (21a), es un elemento en un conjunto de varias reglas, entre las cuales, las reglas (21b) a (d), inspiradas por el libro *Gramatika bideetan* de Patxi Goenaga, basado en la teoría estándar extendida.

- (21) a.  $O \rightarrow SN \quad SV$  reglas sintagmáticas  
 b.  $SV \rightarrow (Sadv) (SN_{nori}) (SN) V \text{ AUX}$   
 c.  $SN \Rightarrow \underline{SN_{nork}} / \text{---}_{[SV \dots SN V \dots]}$   
 d. «scrambling» transformaciones

3.2. Estas reglas padecen de los defectos de la teoría de *Aspectos*. En el modelo estándar, por ejemplo, no se decía nada de los *casos*. Pero en la teoría de la rección, se dice claramente que todo SN tiene que tener un caso abstracto o sintáctico. Pero las configuraciones que se consiguen a partir de (21a) y (b) sólo permiten que se atribuya el caso NORK al SN hermano del SV si éste tiene un objeto; y es precisamente lo que dice la regla transformatoria (21c). Para tener un caso, un SN debe estar gobernado o regido, es decir, tiene que ser (a) complemento de un verbo, (b) complemento o término de una preposición (como en castellano) o de una posposición (como en euskara), o (c) constituyente hermano del auxiliar o más precisamente del elemento nominal que aparece en la flexión verbal.

Pero con las reglas (21) el SN sujeto de un verbo intransitivo se queda sin caso, porque no está gobernado —lo que no es lo mismo que decir que tiene un caso sintáctico sin realización fonética. Entonces, una posible solución sería sustituir (21a-b) por (22a-b):

- (22) a.  $O \rightarrow SN \quad SV \quad FLEX$   
 b.  $SV \rightarrow (SAdv) (SN_{nori}) (SN) V$

Así, el elemento nominal de concordancia que aparece en FLEX (por Flexión, el equivalente del Auxiliar del modelo estándar), gobierna o rige el SN que aparece en (22a). En este caso, ya no necesitamos la regla (21c), porque FLEX atribuirá su caso al sujeto, bien sea el verbo intransitivo bien sea transitivo. Pero, desgraciadamente, tenemos otros problemas.

Primeramente, si FLEX da un caso al sujeto como tal, este caso debe ser el *nominativo* por definición. Es decir que la subteoría del caso atribuirá, por otro lado, un caso acusativo al objeto introducido por (22b), porque está gobernado por el verbo; entonces, necesitamos transformaciones morfológicas como (23) para obtener los datos reales:

- (23) a. *acusativo*  $\Rightarrow$  *absolutivo*  
 b. *nominativo*  $\Rightarrow$  (i) *ergativo* (si hay un *absolutivo* en la oración)  
 (ii) *absolutivo* (en otros contextos)

Desgraciadamente, las reglas (23) no explican nada: describen los hechos, pero piden explicación.

Por otro lado, como la categoría FLEX contiene, en el caso de oraciones transitivas, por lo menos *dos* elementos nominales de concordancia, hay que preguntarse si, por tanto, FLEX no gobierna también el objeto. Dejo el dativo, o caso NORI, de lado, para simplificar la presentación; pero sería un argumento más a favor de mi análisis. En consecuencia, como sólo una categoría puede atribuir un caso a un SN, se debe concluir que no es el verbo el que da su caso al objeto. Además, una frontera de categoría máxima como una frontera de SV (o de SN, o de O-barra) bloquea la relación de rección. Entonces, si el elemento FLEX gobierna el objeto, éste no puede pertenecer al SV. Y, claro, eso quiere decir que no puede haber una categoría del tipo SV en euskara.

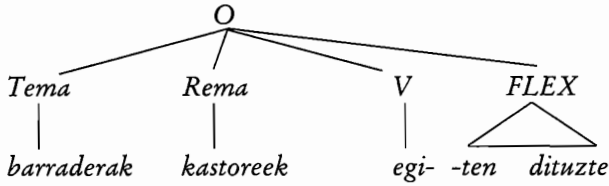
3.3. Daré luego un argumento más decisivo en favor de esta idea. Pero antes, quisiera hacer otra crítica acerca de las reglas (21) o (22). Tanto las unas como las otras implican un orden de palabras o más bien de sintagmas *fijo* en la estructura profunda. Pero es bien sabido que existen todos los órdenes posibles entre sujeto, objeto y verbo. De ahí la regla (21d), o sea *Scrambling* en inglés; no sé si se puede decir “transformación de mezcla” en castellano, pero ésa es la idea.

Ahora bien, tal transformación, que cambia el orden de los sintagmas, puede ser, según los idiomas, sintáctica, o bien estilística. En el primer caso, se aplicará durante la derivación de la estructura S, es decir, determinará en parte esta estructura. Al contrario, si es estilística, se aplicará a la estructura S, es decir, entre ésta y la estructura propiamente superficial. Pero ya hemos visto, con los ejemplos (9), que el orden de los sintagmas tiene su importancia para la interpretación semántica de la oración. En consecuencia, en euskara, *Scrambling* debe ser una transformación sintáctica.

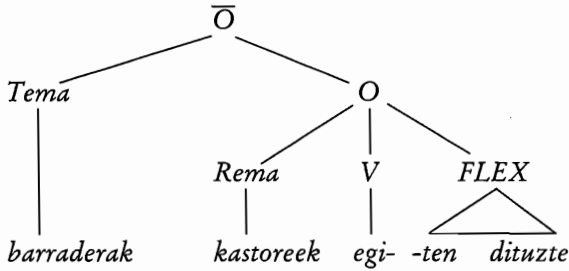
Además, sabemos desde Azkue y Altube que el orden real de los sintagmas no indica su función gramatical, sino su función comunicativa. A la noción de *elemento inquirido* o *galdegaia* introducida por Altube (diríamos *rema* ahora), tenemos que añadir la de *tema* o *mintzagai* como lo llamó Michelena. Y, según los generativistas, estas nociones de *tema* y de *rema* son fundamentales para la interpretación en Forma Lógica, como hemos visto a propósito de (9). Eso significa que la configuración que aparece en estructura S no tiene nada que ver con las funciones

gramaticales de sujeto y objeto representadas en la estructura profunda. Por ejemplo, la estructura S que corresponde a (9b) será algo como (24a) o mejor (b):

(24) a.

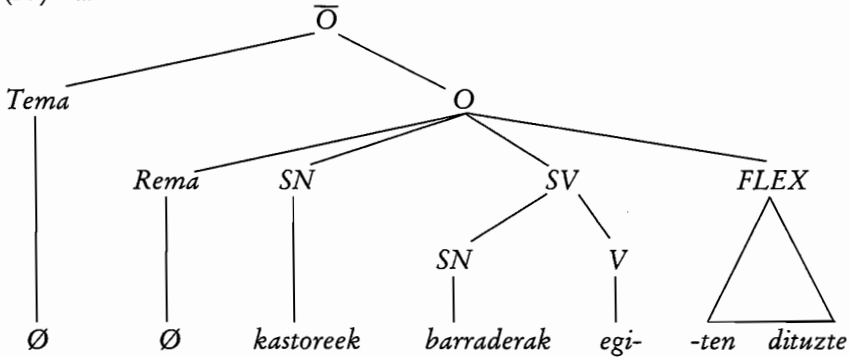


b.



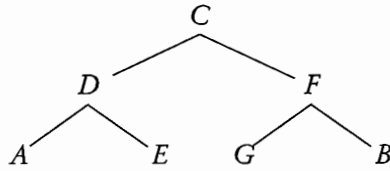
Aquí, no hay ningún SV en la estructura S. Es verdad que podemos introducir uno, con trazas que indicarían la fuente del tema y del rema. Es decir, que podemos proponer una estructura profunda como (25a) y obtener la estructura S (25b) como el resultado de la aplicación de la transformación "Trasladar alfa":

(25) a.





(27)



porque en (26a) C, que es el primer nudo que domina A domina también B. Se nota que aquí la relación es simétrica, porque B c-comanda A. En (26b), A c-comanda B, D y E, pero sólo D c-comanda A. Por fin, en (27), el primer nudo que domina A y que tiene ramas es D; por eso, A c-comanda recíprocamente E, pero no c-comanda ni F, ni G ni B.

Como acabo de decir, esta relación es fundamental. Por ejemplo, ya hemos hablado un poco de rección, y el rector debe c-comandar el elemento regido.

En la teoría del ligamiento, un elemento debe estar ligado si es una anáfora, es decir que su antecedente tiene que c-comandar dentro de cierto dominio sintáctico que se llama la categoría de ligamiento; al contrario, un SN lexical no puede estar c-comandado por ningún otro SN en ninguna parte. Estos son dos de los tres principios de la teoría del ligamiento, resumidos en (28):

- (28) a. *Principio A: una anáfora tiene que estar ligada dentro de su categoría de ligamiento.*  
*Principio B: Un pronombre no anafórico debe estar libre en su categoría de ligamiento.*  
*Principio C: Una expresión lexical debe estar libre en todas partes.*

Así, podemos volver a examinar los ejemplos (13):

- (13) a. [PRO(-k) *elkarren argazkiei begiratzea*] *erabaki dugu.*  
 b. [PRO(-k) { *gure* / *\*elkarren* } *argazkiei begiratzeko*] *esan diogu.*

Hay razones para pensar que, en euskara, todas las cláusulas, aun cuando están nominalizadas, funcionan como categorías de ligamiento. En consecuencia, en (13a) y (b), *elkarren*, siendo una anáfora, tiene que estar c-comandado por su antecedente dentro de la oración nominalizada. Eso es posible en (13a), porque PRO representa *guk*, un pronombre plural, y (13a) es gramatical; pero no es posible en (13b), porque PRO representa un pronombre singular, como ya hemos visto. Entonces, es claro que la teoría del ligamiento, que es muy general, incorpora, por lo menos en parte, las consecuencias del principio del sujeto especificado que vimos antes.

Es verdad que hay un problema con el Principio B, ya que *gure*, que es un elemento pronominal, sería gramatical en (13b) en todas las variedades de euskara hablado hoy; pero ya no existe la anáfora correspondiente: por eso se puede emplear el posesivo pronominal. Pero el uso de Axular era claro: el posesivo habría sido *geure* y no *gure* (¡si se hubiera sabido lo que eran fotos!).

4.2. Quedándome con Axular y con los dialectos del Norte, quisiera ahora investigar rápidamente el empleo del posesivo *bere* en los textos clásicos y también en el habla de una parte de los escritores contemporáneos como los Académicos J. Hiriart-Urruty o Emile Larre. No diré nada, del empleo de *bere* en esta parte del País Vasco, porque, aunque es diferente, no constituye una contra-prueba a lo que voy a describir.

La mejor descripción de la distribución de *bere* y del posesivo pronominal *haren* en las variedades de euskara citadas la daba Lafitte en su *Gramática*; la traduzco en (29):

- (29) “El reflexivo [*es decir, bere*] depende usualmente del verbo en modo personal de la oración en la cual se halla. Se refiere a un poseedor señalado como sujeto, complemento directo o indirecto en la misma forma verbal”.

Del punto de vista de las restricciones sobre su empleo, (29) quiere decir que, en el uso clásico y neo-clásico, (30a):

- (30) a. *Peiok erran du [bere xakurra hil zaiola]*

es correcto porque *bere* (que es una anáfora para la gramática generativa) se refiere a un argumento señalado en la forma verbal conjugada, como lo decía Lafitte, es decir, al argumento dativo representado por el *-o-* de *zaiola*. Pero al revés (30b):

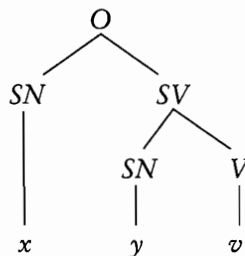
- (30) b. *Peiok erran du [haren/\*bere xakurra hil dela]*

con *bere* no es gramatical, porque el poseedor no aparece de ninguna manera en la misma cláusula en la cual se halla el posesivo; entonces, *haren* es la única solución posible, aunque no se refiere necesariamente a la persona citada en la oración principal.

Esos son los hechos. Su significación lingüística no la podía adivinar el padre Lafitte. Pero a mí me parece muy importante, si lo ponemos en relación con el Principio A de la teoría del ligamiento. Ya lo he dicho: *bere* es una anáfora, y como toda anáfora, su ligador o antecedente tiene que c-comandarla.

Ahora bien, si existe un SV en la oración vasca, el sujeto c-comanda el objeto, pero el objeto no c-comanda el sujeto, como lo muestra (31).

- (31)



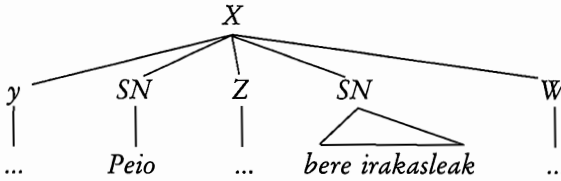


En efecto, el primer nudo que domina el SN objeto es el nudo SV, que *no* domina el SN sujeto. Pero en todos los dialectos vascos, oraciones como (32) y (33) son perfectamente gramaticales:

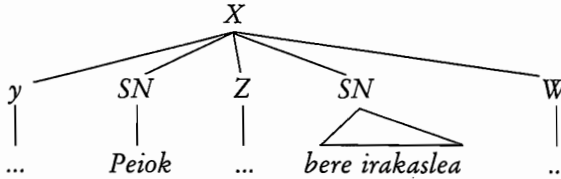
- (32) *atzo, hementxe ikusi zuen Peiok bere irakaslea*
- (33) *atzo, hementxe ikusi zuen Peio bere irakasleak*

Y eso quiere decir sin ambigüedad que, al nivel de representación en el cual se aplican los principios del ligamiento, el sujeto y el objeto se c-comandan recíprocamente. En otras palabras, no hay, no puede haber, ningún SV en este nivel, porque el primer nudo que domina a uno tiene que dominar también al otro. Es decir que la representación que necesitamos aquí es la de (34a) o (b):

(34) a.



b.



4.3. Y ahora, la pregunta que tenemos que hacernos es la siguiente: ¿cuál es este nivel de representación?

En las *Lectures on Government and Binding* de 1981, la hipótesis de Chomsky era que la teoría del ligamiento se aplicaba a la estr. S. Pero ello no puede ser así, porque un SN con *bere* puede aparecer en una posición que no pertenece a la oración que contiene su antecedente, sino a la cláusula principal, como en (35):

- (35) [ $\bar{O}_1$  *bere<sub>i</sub> irakaslea, badut uste* [ $\bar{O}_2$  *ikusi duela Peiok<sub>i</sub>*]]

Aquí, *bere irakaslea* ocupa la posición del tema de la oración principal  $O_1$ , aunque el ligador se halla en la subordinada  $O_2$ . Por eso, se debe concluir que se ha aplicado una transformación de movimiento desde el sitio del tema de la subordinada hasta el sitio del tema de la principal. Es decir que necesitamos una representación más compleja, como (36a) antes del movimiento, y (b) después de él:

- (36) a. [ $\bar{O}$  [ $_T$   $\emptyset$  *badut uste* [ $\bar{O}$  [ $_T$  *bere<sub>i</sub> irakaslea*] *ikusi duela Peiok<sub>i</sub>*]]]
- b. [ $\bar{O}$  [ $_T$  *bere<sub>i</sub> irakaslea<sub>i</sub>*] *badut uste* [ $\bar{O}$  [ $_T$  *t<sub>i</sub>*] *ikusi duela Peiok<sub>i</sub>*]]]

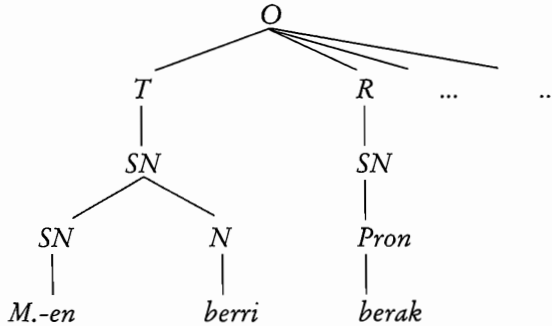
En (36b), tenemos dos pares de índices: el índice  $i$  nota la correspondencia de ligamiento entre la anáfora *bere* y su antecedente *Peio(k)*, y el índice  $j$  nota el ligamiento de la traza  $t$  por el SN *bere irakaslea*.

Pero todavía no hemos terminado con (36b), porque la posición del tema, como lo he supuesto hasta ahora, no la c-comandan los SSNN a la derecha del verbo, o en posición de rema. Para justificar este análisis, consideremos (37):

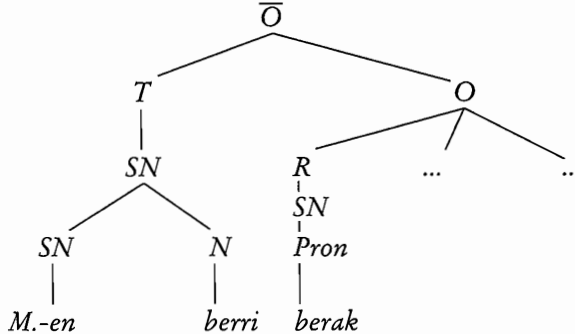
(37) [<sub>T</sub> *Miterrand<sub>i</sub>-ren berri*] [<sub>R</sub> *berak<sub>i</sub>*] *daki* (JHU2, 84)

Aquí, el pronombre enfático *berak* puede tener el mismo referente que el nombre *Miterrand*, y ésta es la única interpretación posible en el contexto de donde sale este ejemplo. Pero, según el Principio C de la teoría del ligamiento, un SN léxico (como es el nombre propio *Miterrand* aquí) debe ser libre en todas partes. Es decir que un pronombre que tiene el mismo referente no puede c-comandarlo. En consecuencia, no podemos adoptar la representación (38a), donde *berak* c-comanda *Miterrand*, sino (38b), donde no lo c-comanda:

(38) a.



b.

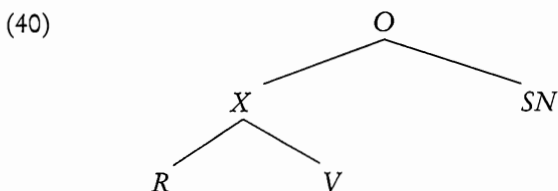


Por el contrario, se puede demostrar que el rema sí pertenece a la misma oración, notada  $\bar{O}$  sin barra, es decir, que c-comanda recíprocamente los demás SSNN. Así, empleando el mismo tipo de ejemplo, vemos en (39a) (b) que *Miterrand* y *berak* no pueden tener el mismo referente:

- (39) a. *berak<sub>i</sub> daki Mitterrand<sub>i</sub>ren berri*  
 b. *Mitterrand<sub>i</sub>-en berri daki berak<sub>i</sub>*

Y de eso se debe concluir que en ambos casos el pronombre *berak* c-comanda el SN *Mitterrand-en berri* y por consiguiente el SN especificador *Mitterrand*.

Por fin, eso nos permite decir también que el rema no constituye una categoría especial X con el verbo, como lo propuso el prof. de Rijk hace algunos años. Es que si fuera así, como en (40):



(39a) con correferencia entre *berak* bajo R y *Mitterrand* bajo SN sería posible, ya que el primer nudo que domina R y tiene otra rama, X, no c-comanda el nudo SN.

Volviendo ahora a (36), vemos que (36a) no representa la estructura profunda de (35), porque la posición del tema sólo la puede ocupar un SN que ha sido trasladado por aplicación de una transformación; es decir que la estructura profunda de (35) debe de ser algo como (41):

- (41) [ $\bar{O}$  [ $T$   $\emptyset$ ]] [ $O$  *badut uste* [ $\bar{O}$  [ $T$   $\emptyset$ ]] [ $O$  *ikus* *duela* *Peiok bere irakaslea*]

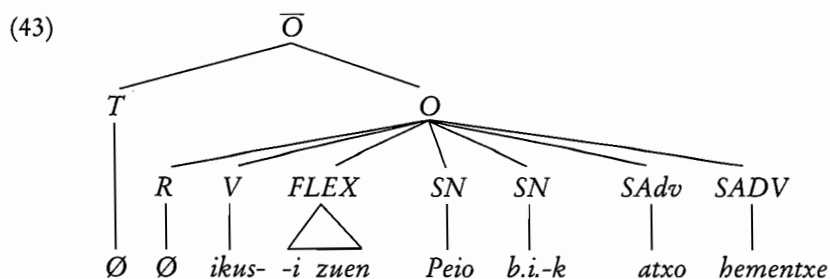
donde *Peiok* y *bere irakaslea* se c-comandan mutuamente.

4.4. Ahora, parece natural preguntarse si el movimiento de los SSNN de la derecha del verbo a la posición de tema es un ejemplo de Movimiento de SN o de Movimiento de elementos en QU. Paradójicamente, es del segundo tipo. Las razones son las siguientes: el sitio de llegada no es argumental, es decir que la posición T no representa, como hemos visto, una función sintáctica; además, no está regida. En conclusión, tiene las mismas propiedades que la posición COMP descrita en (6) para el castellano.

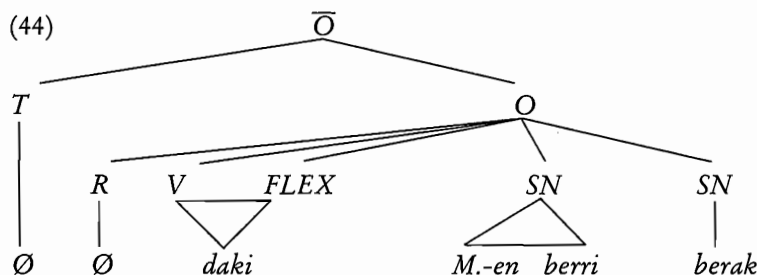
Como la posición R del rema tampoco es argumental, parece posible generalizar y postular que todos los argumentos tienen un origen, en la estr. profunda, a la derecha del verbo, y que transformaciones de movimiento de tipo QU trasladan los SSNN y los sintagmas Adverbiales a ambas posiciones. Así, las reglas sintagmáticas que necesitamos podrían ser las de (42):

- (42) a.  $\bar{O} \rightarrow (T) O$   
 b.  $O \rightarrow (R) V FLEX SN (SN) \dots (SAdv) \dots$

Normalmente, la transformación de movimiento es opcional. Pero en ciertos casos es obligatoria. Lo es por ejemplo en el caso de *hementxe* en (43), que representa la estr. profunda de (33):



porque *hementxe* es léxicamente focal o remático, como lo mostró S. Altube. Aquí, pues, el movimiento hacia R es obligatorio. Pero el movimiento hacia T puede ser obligatorio también, como en el caso de (44), que corresponde a (37) [*Miterrand-en berri berak daki*]:



En efecto, el objeto no puede quedarse a la derecha del verbo si *berak* debe correferir con *Miterrand*, como he explicado.

5.1. Por otro lado, creo que se pueden dar pruebas de que los sintagmas a la derecha del verbo y del auxiliar en la estr. profunda están ordenados linealmente (véase Rebuschi 1985). Pero eso es otro problema. Lo que importa aquí es fijarse en el hecho de que los dos SSNN, el sujeto y el objeto, se c-comandan recíprocamente, como hemos visto ya en detalle.

Y este hecho, que es otro modo de decir que no hay SV en la estructura sintáctica del euskara, es por definición la característica de las *lenguas no-configuracionales* o más bien de las lenguas con oración no-configuracional, porque el carácter privilegiado de su sujeto no tiene expresión sintagmática o configuracional.

Hay otros idiomas que han sido analizados por lingüistas generativistas y cuyas oraciones parecen también tener una estructura llana, sin jerarquización del sujeto y del objeto. Creo que ya he citado el warlpiri, y es probable que la mayoría de las lenguas de Australia sean no-configuracionales también. Se puede añadir el malayalam, hablado en el estado de Kerala, en India, el húngaro, según la mayoría de los lingüistas húngaros, y probablemente el nahuatl o nahua clásico, es decir el idioma de los aztecas.

Aunque no quiero discutir más el fenómeno de la ergatividad, quisiera sin embargo hacer una suposición en cuanto a la relación entre ergatividad morfológica

y no-configuracionalidad. En los idiomas configuracionales, que tienen un SV, la estructura sintáctica refleja la asimetría semántica entre el agente y el paciente. Entonces, parece natural que la morfología refleje también esa asimetría, que ofrezca un sistema de casos típicamente nominativo-acusativo.

Pero en el caso de los idiomas no-configuracionales, la estructura sintagmática, como hemos visto, no refleja esta ausencia de simetría. Sin embargo, sea cual sea el orden de las palabras, se debe saber cuál es el agente, y cuál el paciente. Es decir que la morfología sigue teniendo, como tarea principal, que indicar o señalar la asimetría citada, dando una marca especial bien sea al agente, o bien al paciente. El otro término se quedará sin marca, como el participante único o sujeto intransitivo. En consecuencia, mi hipótesis se puede expresar como en (45):

- (45) a. *La morfología de las lenguas con sujeto y SV configuracionales es normalmente acusativa;*  
 b. *la morfología de las lenguas no-configuracionales puede ser ya acusativa, ya ergativa.*

5.2. Ahora, quisiera examinar la lista de propiedades que, según Kenneth Hale, caracterizan los idiomas no-configuracionales. Son seis, como se ve en (46):

- (46) a. *orden de palabras libre;*  
 b. *expresiones discontinuas;*  
 c. *pro-drop libre o frecuente;*  
 d. *ausencia de Movimiento (en general) o de Movimiento de SN;*  
 e. *ausencia de elementos pronominales pleonásticos;*  
 f. *gran riqueza de casos morfológicos.*

Acerca de (46a), ya sabemos que tal es el caso en euskara, si se entiende por libre no que el orden de los sintagmas no tenga ninguna significación, sino que puede variar sin que la identificación de los papeles semánticos cambie.

(46b) expresa una propiedad muy particular de idiomas como el warlpiri: los diversos elementos que constituyen lo que llamamos un SN pueden aparecer en varias posiciones aisladas en la oración. Desde este punto de vista, no tenemos esa propiedad en euskara, aunque se hallan ejemplos como los de (47):

- (47) a. *Drumontek<sub>i</sub> hasi du berak<sub>i</sub> pizten sua (JHU1, 60)*  
 b. *Jainkoak [bere populua<sub>i</sub>] libratu zuen, [Egiptoarrek lehertua zaukatena<sub>i</sub>] (JHU2, 92)*

Pero el primer caso es bien conocido como el fenómeno de “Floating Quantifiers” o “cuantificadores flotantes”, como se ve con (48a) en francés, y el segundo es el resultado de la transformación de extraposición, como se puede ver en (48b):

- (48) a. *nous<sub>i</sub> sommes tous<sub>i</sub> partis*  
 b. *la noticia<sub>i</sub> me espantó [<sub>i</sub> de que te vayas a casar]*

En cuanto al fenómeno de *pro-drop* — (46c), ya hemos visto con el ejemplo (20c) que el euskara no necesita ni sujeto ni complemento que esté realizado fonéticamente.

Con (46d), tenemos algo más interesante, porque, si mi hipótesis sobre las posiciones T y R es exacta, sí hay Movimiento de tipo QU en euskara. Pero no sé si hay Movimiento de SN. Por ejemplo, en (49), de Axular, tenemos construcciones que muestran que el sujeto de *irudi* debe ser engendrado independientemente del verbo de la subordinada:

- (49) a. *Orai badirudi euskarak ahalke dela, arrotz dela...* (10)  
 b. *Bertzeren mahaira maiz ibiltzen denak, badirudi alferkeriari emana dela* (27)  
 c. *Azken oreneko penitentzia hark badirudi, bortxazkoa, ezin bertzezkoa, edo beldurrezkoa dela* (136)

Por eso podemos concluir que, aunque el sujeto del castellano *parece*, del francés *sembler* o del inglés *seem* es el producto de una transformación de subida, es decir, de movimiento de SN, no es el caso en euskara. Se deberían estudiar también las construcciones de tipo pasivo o antipasivo que encontramos en ejemplos como: *morroia, nagusiak igorria zen*, o *Koldo asko ikusia eta ikasia da* para saber si implican Movimiento de SN o no. Parece que sí.

La ausencia de elementos pronominales pleonásticos a la que hace alusión Hale en (46e) es clara en vasco; pero me parece ser un efecto del parámetro *pro-drop*. Así, no se puede encontrar nada en el caso ergativo que corresponda al *it* inglés o al *il* francés en (50c), porque estos pronombres son necesarios en estos idiomas precisamente porque los sujetos tienen que tener realización fonética:

- (50) a. *it is raining*                      b. *il pleut*  
 c. *euria egiten ari du* (\*honek/\*horrek/\*hark)

Del mismo modo, no se encuentran pronombres no-enfáticos en oraciones subordinadas si el sujeto, o el objeto, de éstas es idéntico al de la principal; comparen (51a) y (b):

- (51) a. *Pierre<sub>i</sub> a dit [qu'il<sub>i</sub> avait faim]*  
 b. *Peio<sub>i</sub>k<sub>i</sub> erran du [bera/Ø?hura<sub>i</sub> gosez zegoela]*

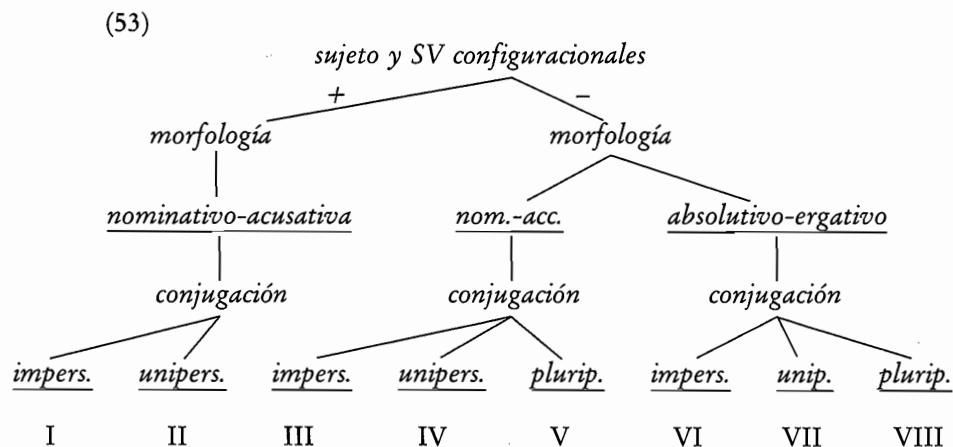
Por fin, tenemos (46f). Desde un punto de vista funcional, es claro que si el orden de palabras es libre, tiene que haber algo que indique la asimetría entre el agente y el paciente. Pero eso es trivial, y el nahuatl, por ejemplo, no tiene ninguna morfología nominal.

Pero con la morfología se trata también del verbo y aquí, tenemos datos más interesantes. Así, me parece posible proponer la hipótesis (52) acerca del tipo de conjugación según el tipo de idioma:

- (52) a. *La conjugación de las lenguas con sujeto y SV configuracionales puede ser ya impersonal, ya unipersonal.*  
 b. *La conjugación de las lenguas no-configuracionales puede ser impersonal, unipersonal, o pluripersonal.*

En efecto, según la regla (22a) [O → SN SV FLEX], que caracteriza la estructura profunda de los idiomas configuracionales, cualquiera que sea el orden de los sintagmas, la categoría FLEXión sólo gobierna *un* SN, el sujeto; por eso, sólo con éste puede haber concordancia, aunque no es obligatoria. Pero en los idiomas no-configuracionales, la categoría FLEXión gobierna varios SSNN y en consecuencia, la conjugación pluripersonal es posible.

Ahora, combinando las posibilidades ofrecidas por (45) y (52), obtenemos una clasificación de ocho tipos de idiomas, como lo muestra (53):



He aquí algunos ejemplos:

- tipo I: chino, malayo;  
 tipo II: castellano, inglés, francés

para los idiomas configuracionales; para los demás:

- tipo III: japonés (por lo menos, según Chomsky);  
 tipo IV: ?  
 tipo V: húngaro, nahuatle, quizá el swahili también;  
 tipo VII: avar (caucásico);  
 tipo VIII: euskara, warlpiri, circasiano (caucásico), chukchi (siberiano).

5.3. Naturalmente, esta clasificación no toma en cuenta muchos otros elementos muy importantes, tales como la libertad o no libertad del orden de palabras, que parece, por lo menos parcialmente, relacionada con el parámetro de no con-

figuracionalidad, o la existencia del fenómeno de *pro-drop* o elementos nominales vacíos.

Acercas de estos últimos, parece claro que el *pro-drop* de los idiomas configuracionales está limitado a la función de sujeto, mientras que, tal vez, su generalización a las tres funciones sintácticas mayores, definidas en (19), depende también del carácter no configuracional del idioma.

Pero hay otras razones para criticar (53). En particular, con la noción de morfología acusativa o ergativa empleada allí, se establece una relación directa entre la estr. léxica y datos típicamente superficiales (según dicen, por lo menos, la mayoría de los generativistas) es decir con la misma morfología.

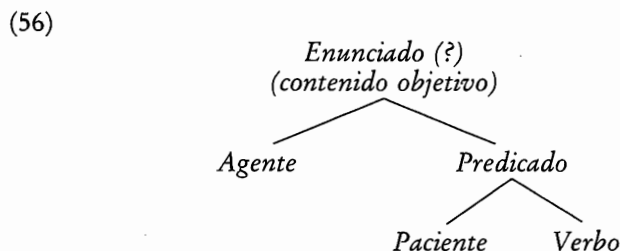
En efecto, para ellos, la relación entre la estructura léxica o semántica y la estructura S no puede ser directa, salvo si no se distinguen la estructura profunda y la S, es decir, si no hay transformaciones en el idioma. Pero en el caso general, que es también el del euskara, la estructura profunda se halla en la mitad de esa relación, como aparece en (54):

- (54) *estructura léxica*  
 ...  
*estructura sintáctica profunda*  
 TRANSFORMACIONES  
*estructura S*

En cuanto a la relación entre la estructura léxica y la profunda, la define precisamente el parámetro de configuracionalidad o no configuracionalidad, que, según Kenneth Hale, se puede enunciar como (55):

- (55) a. *En los idiomas configuracionales, la estructura sintáctica [profunda] es una proyección de la estructura léxica;*  
 b. *en los idiomas no-configuracionales, la estructura sintáctica [profunda] no es una proyección de la léxica.*

Acordémonos de que la estr. léxica es la representación de los argumentos identificados como agente, paciente etc.; pero es más que esto: parece claro que esos papeles semánticos están jerarquizados en la estr. léxica. Además, se puede representar esta jerarquización en términos de c-comando. Es decir que se pueden asociar todas las oraciones transitivas con una estructura del tipo (56):

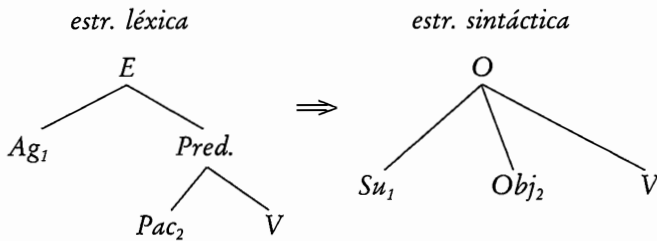




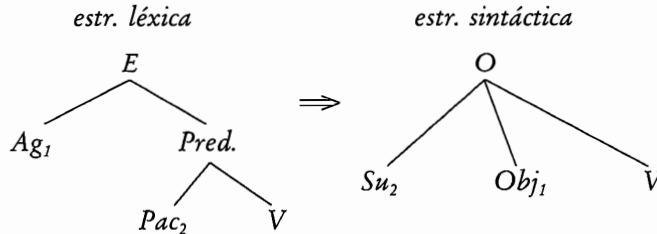
Ahora bien, (55a) significa que la jerarquización expresada en (56) (donde el orden lineal no importa) se encuentra de nuevo en la estructura sintáctica de los idiomas configuracionales (pero con restricciones sobre el orden aquí), mientras que según (55b) no se expresa esa jerarquía en los idiomas no-configuracionales.

Pero ahora, tenemos dos tipos para éstos. Por un lado, están los idiomas como el warlpiri y el euskara, que tienen estructuras sintácticas llanas, y por otro lado hay un caso mucho menos común, ilustrado por el dyirbal de Australia, en el cual hay una inversión de la jerarquía. Así, (57a) expresa el caso común, y (57b) el caso especial:

(57) a.



b.



Según el lingüista norteamericano Alex Marantz, (57b) define los idiomas sintácticamente ergativos. Desde este punto de vista, es claro que el euskara no es sintácticamente ergativo; (en torno a esta cuestión, véanse las discusiones de Heath o Rotaetxe ya citadas). Pero la definición de la morfología ergativa que he empleado aquí, en términos de correspondencia entre los casos superficiales y los papeles semánticos, oculta una diferencia esencial entre idiomas como el euskara o el warlpiri e idiomas como el dyirbal. En los primeros, el caso NOR o absoluto en una construcción transitiva representa el paciente *como objeto sintáctico*, mientras que en dyirbal, el absoluto representa el paciente *como sujeto sintáctico*.

Es decir que la relación entre papeles semánticos y funciones sintácticas define, en el caso de idiomas no-configuracionales, dos tipos de sintaxis:

- (58) a. *Idiomas sintácticamente acusativos: en la relación transitiva, el sujeto corresponde al agente;*  
 b. *idiomas sintácticamente ergativos: en la relación transitiva, el sujeto corresponde al paciente.*

(Parámetro de ergatividad según A. Marantz)

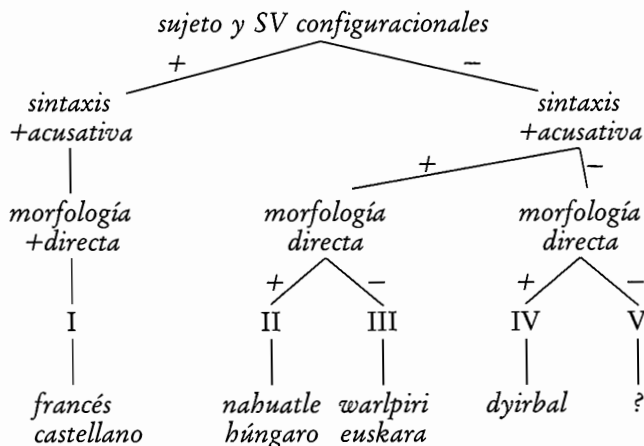
Es claro que ese parámetro depende del valor negativo del parámetro de configuracionalidad de K. Hale, porque no existen lenguajes configuracionales en los cuales el sujeto al mismo tiempo corresponda al paciente, y se defina sintagmáticamente en oposición con la categoría de SV.

De todos modos, la definición de la morfología de los casos, si depende de la estructura sintáctica y no de la estructura léxica, debe ahora expresarse como en (59):

- (59) a. *Morfología directa: los sujetos (transitivos e intransitivos) tienen el mismo caso (el nominativo), y los objetos tienen un caso especial (el acusativo);*  
 b. *Morfología oblicua: los sujetos intransitivos tienen el mismo caso que los objetos (el absolutivo), y los sujetos transitivos otro caso (el ergativo)*  
 (A. Melčuk).

Así, podemos modificar (53) en parte y reemplazar esa clasificación con (60):

(60)



6.1. Ahora, tenemos dos problemas. Primeramente, explicar por qué no hay, a mi parecer, idiomas del tipo V. Tengo que dejarlo a un lado hoy. El segundo problema es el planteado por Beth Levin en su tesis *On the Nature of Ergativity* (o sea "sobre la naturaleza de la ergatividad") defendida en el M.I.T. en 1983, y a la que hice alusión al principio. La cuestión que se pregunta en ella es ésta: a ver si podemos decir que todo idioma que no tiene morfología acusativa, es decir, directa según (59a), tiene necesariamente una morfología ergativa u oblicua.

Su punto de partida es éste: en los idiomas naturales, como lo han mostrado los partidarios de la llamada *gramática relacional*, y en particular Perlmutter, la clase de los verbos, y por consiguiente, de las oraciones, intransitivos, no es homogénea.

Más precisamente, hay, por lo menos, tres clases de verbos intransitivos, como se indica en (61) (la terminología no es satisfactoria, pero no es mía):

- (61) a. verbos “inergativos”, cuyos sujetos son típicamente agentes; por ej.: trabajar, saltar;  
 b. verbos “inacusativos”, así los verbos de movimiento: ir, venir;  
 c. verbos “ergativos”, que son sea inacusativos, sea transitivos con un sentido causativo, como cocer (la sopa está cociendo/estoy cociendo la sopa), o quemar.

Hay pruebas de la diferencia esencial entre “inergativos” e “inacusativos”; por ejemplo, en italiano y en francés, los primeros seleccionan el auxiliar *haber* y los otros, *ser*, como en (62):

- (62) a. *inergativos*: j'ai travaillé/sauté (\*je suis...)  
 b. *inacusativos*: je suis venu, parti (\*j'ai...)

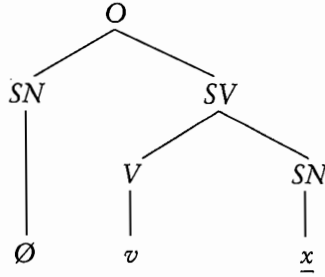
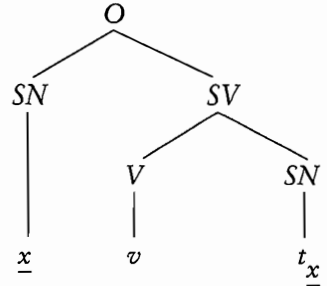
Además, las construcciones impersonales sólo son posibles con los inacusativos, como se ve en (63):

- (63) a. *inergativos*: \*il a travaillé/sauté beaucoup de monde  
 b. *inacusativos*: il est venu/parti beaucoup de monde  
 c. (*inglés*): *inerg.*: \*there has worked/jumped lots of people;  
*inac.*: there came/went lots of people

En muchos casos, los ergativos transparentes del euskara se traducen con verbos formalmente reflexivos en francés o en castellano, como en (64):

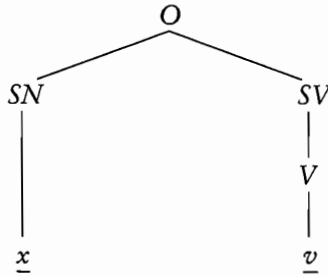
- (64) a. *euskara*: leihoa ideki da/Peiok leihoa ideki du  
 b. *castellano*: se abrió la ventana/Pedro abrió la ventana

De todas formas, se puede reducir la clase de los intransitivos, según los generativistas, a dos elementos, porque los verbos denominados ergativos no son más que inacusativos cuando tienen sólo un argumento. Y la diferencia esencial entre estos dos tipos sería la siguiente: en la estructura profunda, los verbos inergativos sólo tendrían un sujeto, y no objeto, pero los inacusativos, al contrario, sólo tendrían un objeto, pero no sujeto. Podríamos añadir que en el caso de idiomas configuracionales, eso es lo mismo que decir que los primeros sólo tienen un agente en la estr. lexical, y los segundos, sólo un paciente. Pero, claro, las pruebas de la diferencia entre las dos clases son sintácticas, pues, proponen los generativistas que la formación de la clase de los verbos intransitivos sea considerada como el resultado de una aplicación de Movimiento de SN, del lugar de los objetos, dentro del SV, al de los sujetos, como en (65):

(65) a. *estr. profunda*b. *est. S*

Pero si ya hay algo en la posición del sujeto, como *il* o *there* en (63), no hay movimiento. En cambio, la estructura profunda que corresponde a los llamados inergativos sería (66):

(66)



sin rama en el SV para ningún complemento (por lo menos directo).

6.2. En euskara, según Beth Levin, si todos los verbos inacusativos son efectivamente verbos con *izan* (*da*, *dadin*, etc.) como auxiliar y con un SN en el caso NOR como argumento, esto no significa que haya una clase general de verbos intransitivos. En efecto, los equivalentes de la gran mayoría de los verbos inergativos de los idiomas vecinos son verbos con *ukan* (*du*, *dezan*...) y con un único argumento en el caso NORK, o con dos argumentos, es decir que se expresan con una construcción típicamente transitiva. Hay ejemplos de ambos en (67):

- (67) a. *eguzkiak argitzen du* (\**eguzkia argitzen da*) *nik azeleratu dut*  
 (\**ni azeleratu naiz*)  
 b. *nik jauzi* |lo| *lan egin dut*

La conclusión de Beth Levin es la siguiente: todos los verbos vascos que, según la tradición gramatical, serían intransitivos son, en realidad, verbos inacusativos, es decir, verbos cuyo único argumento es, sintácticamente (en la *estr. profunda*), un objeto y, semánticamente, un paciente.

Aunque B. Levin no menciona la estructura léxica, podemos añadir que está claro que por ejemplo los verbos de movimiento como *joan*, *etorri*, *ibili*, etc. re-

presentan un proceso en el cual, como lo mostró Fillmore, el participante único es al mismo tiempo agente y paciente.

Entonces, la diferencia esencial entre los idiomas indoeuropeos y el euskara sería la siguiente: cuando, conceptualmente, el único argumento de un verbo representa simultáneamente un agente y un paciente, los primeros tratan este argumento como un agente, y el euskara, como un paciente.

Además, como la estructura profunda del vasco es llana, parece claro que el movimiento descrito en (65) no puede ocurrir de ningún modo. Entonces, los casos morfológicos deben de ser atribuidos ya al nivel de la representación léxica, como resultado de este proceso de neutralización parcial de los papeles semánticos, el caso NORK siendo siempre el de los agentes, y el caso NOR el de los pacientes.

6.3. Este análisis ofrece, claramente, problemas teóricos, así como la evaluación de la aportación de las llamadas pruebas según las cuales hay un verdadero sujeto sintáctico en euskara. Según Beth Levin, esas pruebas conciernen solamente al elemento vacío PRO: es decir que, paradójicamente, la unicidad del sujeto vasco sólo se expresa cuando no hay sujeto fonológicamente realizado en la oración. Pero cuando los argumentos de los verbos son SSNN llenos, no se puede probar la existencia de un sujeto sintáctico.

Y eso a mí me parece exacto, ya que llegué al mismo tipo de conclusiones en investigaciones anteriores.

Además, parece ahora definitivamente averiguado que el problema de la morfología ergativa o "activa" en el caso del euskara, es más una cuestión de definición constructiva de las formas intransitivas a partir de un cuadro abstracto con dos posiciones argumentales asimétricas (bien se llamen agente y paciente, o sujeto y objeto profundos), más bien que una cuestión de comparación entre estructuras transitivas e intransitivas preexistentes.

De todos modos, el lugar del euskara en la tipología generativa parece ahora aún más aislado que lo que se creía antes, porque así sólo una parte de su sintaxis puede ser definida como acusativa. Es decir que, en realidad, el vasco no pertenece claramente al tipo III de la clasificación (60).

7. Acabamos de ver que ciertas características tipológicas del euskara como la conjugación pluripersonal, el *pro-drop* generalizado o el orden libre de palabras son consecuencia de que el vasco está especificado negativamente para el parámetro de configuracionalidad. La oposición de los casos NOR y NORK, que ya no podemos llamar absolutivo y ergativo, sino "pasivo" o "neutral" y "activo", por lo menos si adoptamos una versión de la teoría de Beth Levin, se puede también considerar como un efecto de su no-configuracionalidad.

Pero de esta característica fundamental se pueden deducir también otras conclusiones, que tienen cierta importancia teórica.

Quisiera terminar esta conferencia con un ejemplo concreto. En los idiomas configuracionales, dado el parámetro (49a) y la limitación de las transformaciones al movimiento, no hay mucha diferencia entre los niveles S y léxico. En consecuencia, los lingüistas que estudian sólo idiomas de este tipo pueden atribuir un

fenómeno a un nivel de representación en lugar de otro sin que aparezca ninguna diferencia en los resultados de su trabajo. Así, según Chomsky, los tres principios de la teoría del ligamiento, (28), se aplican a la estructura S.

Es evidente que esto no puede ser en euskara. Ya hemos visto que para las anáforas adnominales como *bere* en los dialectos orientales, es la estructura profunda la que importa. Pero con otras anáforas, ahora argumentales, como *elkar*, la asimetría entre agente y paciente, que no tenía ningún papel en el caso de *bere*, sí tiene un papel ahora, porque *elkar* no puede llevar el caso NORK; podemos así comparar (68a) y (b):

- (68) a. [<sub>SN-NORK</sub> beren/irakasleak] *ikusi ditu Peio eta Miren*  
 b. \*<sub>[SN-NORK</sub> elkarrek] *ikusi ditu Peio eta Miren*

(68b) no es gramatical porque *elkar* no puede c-comandar su antecedente de algún nivel de representación. Por eso se deduce que este último tipo de anáfora sólo se liga en la estructura léxica.

Finalmente, hemos visto con los ejemplos (37) y (39) que el Principio C de la teoría del ligamiento sólo vale en la estructura S.

Así, vemos que el análisis de un idioma como el euskara, precisamente porque es tan diferente de los idiomas indoeuropeos que le rodean, permite corregir ciertas generalizaciones erróneas, y así contribuye de un modo muy constructivo a la elaboración de una teoría científica de la sintaxis.

## 8. Bibliografía

### 8.1. Textos vascos

- Axular: P. de Axular, *Gero*, 1643; nueva ed. por L. Villasante, Barcelona, Juan Flors, 1964.  
 J.H.U.I: J. Hiriart-Urruty, *Mintzaira, aurpegia: gizon 1892-1912*; ed. por P. Lafitte, Oñate, EFA-Jakin, 1971.  
 J.H.U.2: J. Hiriart-Urruty, *Artzain solas*, 1984; Zarauz, Itxaropena.

### 8.2. Gramática vasca y lingüística

- Altube, S., 1929, *Erderismos*, 2.<sup>a</sup> ed., Bilbao, Indauchu, 1975.  
 Bresnan, J., 1978, "A Realistic Transformational Grammar"; in M. Halle et al., *Linguistic Theory and Psychological Reality*. Cambridge (Mass.), MIT Press, 1-59.  
 Chomsky, N., 1965, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge (Mass.), MIT Press.  
 ———, 1981, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.  
 Dixon, R., 1972, *The Dyrbal Language of North Queensland*, Cambridge (U.K.), Cambridge U.P.  
 Fillmore, C., 1977, "The Case for Case Reopened", in P. Cole & J. Sadock, *Grammatical Relations* (Syntax & Semantics 8), New-York, Academic Press.  
 Goenaga, P., 1978, *Gramatika bideetan*, San Sebastián, Erein.  
 Hale, K., 1983, "Warlpiri and the Grammar of Non-Configurational Languages", *NLLT* 1, 5-47.

- Heath, H., 1974, "Some Related Transformations in Basque", in *Papers from the Tenth Regional Meeting*, CLS, 248-58.
- D'Introno, F., 1979, *Sintaxis transformacional del español*, Madrid, Cátedra.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque*; Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas.
- Levin, B., 1983, *On the Nature of Ergativity*, doctoral dissertation, MIT, Dpt. of Electrical Engineering and Computer Science.
- Marantz, A., 1984, *On the Nature of Grammatical Relations*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Melčuk, I., 1977, "The Predicative Construction in the Dyrbal Language", in Melčuk, I., *Studies in Dependency Syntax*, Ann Arbor (Mich.), Karoma, 1979.
- Michelena, L., 1981, "Galdegaia eta mintzagaia euskaraz", in Deustuko Unibertsitateko Argitarazioak: *Euskal Linguistika eta literatura: Bide berriak*, Bilbao.
- Mohanan, K., 1984, "Lexical and Configurational Structures", *The Linguistic Review* 3, 113-139.
- Perlmutter, D., 1978, "Impersonal Passives and the Unaccusative Hypothesis", in J. Jaeger et. al., *BLS*, IV, 157-189.
- Rebuschi, G., 1984, *Structure de l'énoncé en basque*, Paris, SELAF.
- , 1985, "Niveaux de représentation et non-configurationalité: remarques sur les anaphores et les variables du basque", *Sigma IX*, 109-144.
- Rijk, R. de, 1978, "Topic Fronting, Focus Positioning, and the Nature of the VP in Basque", in F. Janssen, *Studies in Fronting*, Leiden, de Ridde, 81-112.
- Rotaetxe, K., 1978, *Estudio estructural del euskara de Ondárroa*, Durango, Leopoldo Zugaza.
- , 1980, "Ergatiboaren sujetotasunaz" *Euskera XXV*, 417-424.
- Sarasola, I., 1977, "Sobre la bipartición inicial en el análisis en constituyentes" *ASJU* 11, 51-90.





# Diathèse et (non-)configurationnalité: L'exemple du basque

Cet article \* comprend quatre parties. Dans la première, je présente rapidement quelques données fondamentales de la grammaire basque, qui seront nécessaires à la compréhension de la suite du texte. Ensuite, j'étudie les paraphrases intransitives, aspectuellement marquées, des constructions bi-actancielles: quand le sujet de ces paraphrases correspond au patient (ou "actant Y" dans la terminologie de l'équipe RIVALC), on parlera naturellement de passif, et lorsqu'il correspond à l'agent (actant X), on retrouvera l'antipassif bien attesté dans d'autres langues ergatives (dyirbal, eskimo, quiché...). Dans la troisième partie (la plus technique), je tenterai de montrer que l'existence simultanée de ces deux constructions est incompatible avec l'hypothèse traditionnelle d'une partition de la phrase entre un GN sujet et un GV prédicat, et ce, dans les termes même de la théorie qui a plus souvent défendu l'universalité de cette dichotomie (la grammaire générative): en abandonnant le recours à la notion de GV au niveau de représentation pertinent, il devient possible de caractériser typologiquement le basque comme possédant une structure phrasique *non-configurationnelle*, en ce sens que le sujet et le prédicat n'y sont *pas codés syntagmatiquement*. Enfin, dans la quatrième partie, j'illustrerai l'intérêt de cette propriété paramétrique en montrant qu'il en découle d'autres, plus ou moins "exotiques", et qui ont été jusqu'à présent traitées comme des chapitres entièrement disjoints de la grammaire de cette langue.

## 1. Données de base

### 1.1. La morphologie ergative

Bien que le caractère ergatif de la construction transitive basque soit connu, j'en rappellerai brièvement les caractéristiques ici. Adoptant les conventions notationsnelles de l'équipe RIVALC, on dira ainsi que l'actant Y (l'équivalent de l'O.d. fran-

(\*) Ce travail constitue la synthèse de diverses communications faites cette année, à savoir, par ordre chronologique: "Voice and Configurationality in Basque" (Groningue, Workshop on AUX, Configurationality, and Lexical Structure, avril 1986), "Remarques sur les alternances diathétiques du basque" (Nancy, séminaire du

çais) est traité de la même manière que l'actant Z (l'équivalent de notre S.i. ou participant unique); le suffixe Ø d'absolutif s'oppose ainsi au suffixe ergatif *-k*, essentiellement réservé à l'actant X (notre S.t.):

- (1) a. Peiok      Mayi      jo      du      b. Peio      etorri da  
       Peio-ERG Mayi-ABS frappé il-l'a<sup>1</sup>      Peio-ABS venu il-est  
       'Peio a frappé Marie'                      'Peio est venu'

Dans la forme verbale fléchie (dorénavant FVF), au présent dans tous les cas, et au passé et à l'hypothétique lorsque les actants sont tous de 1e et de 2e p (sg ou pl), on retrouve la même organisation absolutive-ergative:<sup>2</sup> le GN absolutif est représenté par des préfixes identiques, que ces marqueurs renvoient à un Y ou un Z, alors que l'actant X (à l'ergatif) est codé par un suffixe distinct. Les formes utilisées ci-après sont celles du basque standardisé ou *euskara batua* (cf. Euskaltzaindia 1979); [on notera aussi qu'à défaut de pronoms de 3e p, le basque utilise le démonstratif de distance III, non-marqué, dans les mêmes conditions que les pronoms de 1e et 2e p: tous ces éléments sont optionnels dans la phrase, mais ils ne correspondent cependant pas à une utilisation proprement emphatique, une autre série de formes étant alors utilisée (cf. 3.3.3.)].

- (2) a. Pronoms et préfixes absolutifs sur un verbe mono-actanciel au présent.

| <i>pronom</i> | <i>préfixe</i> | <i>izan</i> 'être' | <i>egon</i> | 'être, rester'   |
|---------------|----------------|--------------------|-------------|------------------|
| ni            | na-            | naiz               | nago        | 'je suis/reste'  |
| hi            | ha-            | haiz               | hago        | 'tu es ...'      |
| (hura)        | da-            | da                 | dago        | 'il est ...'     |
| gu            | ga-            | gara               | gaude       | 'nous sommes'    |
|               |                |                    | (<*gagode)  |                  |
| zu            | za-            | zara               | zaude       | 'vous êtes'      |
|               |                |                    |             | (poli, sg)       |
| zuek          | za-            | zarete             | zaudete     | 'vous êtes' (pl) |
| (haiek)       | d-             | dira               | daude       | 'ils sont'       |

Centre de Recherche en Typologie Linguistique, mai 1986, et Paris, CNRS [RIVALC], juin 1986), et "Cas, fonction et diathèse en basque" (Bayonne, Colloque international de grammaire basque [UA 04-1.055], juin 1986); enfin, la 4e partie a été développée dans trois conférences intitulées "Quelques traits typologiques du basque" faites au Colloque de Linguistique et de Littérature d'Aussois (CLELIA, août 1986). Je tiens à remercier tous les auditeurs, trop nombreux pour être cités ici, pour leurs questions, qui m'ont permis de préciser divers aspects des problèmes évoqués ici, ainsi que J. Abaitua, qui m'a fait part de ses remarques sur une première version de cet article.

(1) Le basque n'oppose le genre (mais ne s'agit-il pas plus directement du sexe) qu'à la 2e p sg, lorsque l'interlocuteur/trice est marqué par un suffixe dans la FVF [voir les abréviations à la fin des notes]: cf. le paradigme (2c); dans d'autres ex., *du* pourra ainsi se gloser par 'elle-l'a'; de même, *da* de (1b) est soit 'il est', soit 'elle est'; je n'y reviendrai plus.

(2) Voir Heath (1977) et Rebuschi (1983a) pour l'hypothèse d'une "scission de l'ergativité" (anglais *split ergativity*) au passé et à l'hypothétique lorsque l'absolutif est de 3e p et l'ergatif, de 1e ou 2e p.

b. Pronoms et préfixes absolutifs sur un verbe bi-actanciel au présent

|             |              |     |              |                |              |                       |
|-------------|--------------|-----|--------------|----------------|--------------|-----------------------|
|             |              |     | <i>*edun</i> | <i>'avoir'</i> | <i>eduki</i> | <i>'avoir, tenir'</i> |
| (hark)      | ni           | na- | nau          | 'il m'a'       | nauka        | 'il me tient'         |
|             | hi           | ha- | hau          | 'il t'a'       | hauka        | 'il te tient'         |
| (hark hura) | d(a)-        |     | du           | 'il l'a'       | dauka        | 'il le tient'         |
|             | gu           | ga- | ga.it.u      | 'il nous a'    | gauzka       | 'il nous tient'       |
|             | zu           | za- | zaitu        | 'il vous a'    | zauzka       | 'il vous tient'       |
|             | zuek         | za- | zaituzte     | 'il vous a'    | zauzkate     | 'il vous tient'       |
|             | (haiek d(a)- |     | ditu         | 'il les a'     | dauzka       | 'il les tient'        |

c. Pronoms et suffixes ergatifs sur un verbe bi-actanciel au présent

|         |        |               |                |          |                   |               |
|---------|--------|---------------|----------------|----------|-------------------|---------------|
| nik     | -t/-d- | dut           | 'je l'ai'      | daukat   | 'je le tiens'     |               |
| (hura)  |        |               |                |          |                   |               |
| hik     | {      | -k (masc) duk | 'tu l'as       | {        | daukak            | 'tu le tiens' |
|         |        | -n(fém) dun   |                |          | daukan            |               |
| (hark)  | -Ø     | du            | 'il l'a'       | dauka    | 'il le tient'     |               |
| guk     | -gu    | dugu          | 'nous l'avons' | daukagu  | 'nous le tenons'  |               |
| zuk     | -zu    | duzu          | 'vous l'avez'  | daukazu  | 'vous le tenez'   |               |
| zuek    | -zue   | duzue         | 'vous l'avez'  | daukazue | 'vous le tenez'   |               |
| (haiek) | -te    | dute          | 'ils l'ont'    | daukate  | 'ils le tiennent' |               |

## 1.2. Remarques sur l'ordre des constituants

Si, hors contexte, l'ordre /X Y V/ ou /S O V/ (ou mieux: /...V+AUX/), comme en (1a) ci-dessus, est considéré comme non-marqué, ce n'est pas le seul possible. En effet, les six ordres de (3) sont attestés:

- |        |               |    |               |
|--------|---------------|----|---------------|
| (3) a. | X Y V / S O V | d. | Y V X / O V S |
| b.     | Y X V / O S V | e. | V X Y / V S O |
| c.     | X V Y / S V O | f. | V Y X / V O S |

De plus, dans le cas de (3a), l'interprétation la plus usuelle est que X est thématique (au sens pragois du terme), et que Y et V sont rhématiques, comme en (d). Par contre, en (b), Y est thématique et X est rhématique, voire focalisé, tout comme en (c), s'il n'est pas séparé de V par une pause, tandis qu'en (e-f) aucun des deux actants n'a de rôle pragma-énonciatif particulier. Si donc ces deux derniers ordres sont de fréquence relativement rare (de Rijk 1969), c'est plutôt parce que la présence matérielle des GN ou actants est syntaxiquement optionnelle: ils n'apparaissent normalement que s'ils représentent un thème nouveau ou un rhème, et se trouvent par conséquent à gauche de V; à droite de celui-ci, ils fonctionnent plutôt comme éléments de rappel des morphèmes affixés à la FVF (aux. ou verbe conjugué synthétiquement). Le caractère particulier de la position immédiatement à gauche du verbe: focale si le GN est contrastivement accentué, simplement rhématique autrement (et s'il n'y a pas de pause), sera réutilisé en 2.3.

### 1.3. L'expression de l'aspect

1.3.1. On a entrevu plus haut qu'il existait trois "temps-modes" en basque: présent, passé et hypothétique. Cependant, leur sélection ne joue aucun rôle dans les alternances diathétiques: je n'y reviendrai donc plus.

Par ailleurs, en conjugaison périphrastique, on reconnaît traditionnellement trois terminaisons participiales (et une forme radicale) pour le verbe principal, terminaisons dont la valeur aspectuelle est incontestable:

- (4) a. Participe "passé" (perfectif): *-tu, -n, -Ø*
- b. part. "présent" (imperfectif ou itératif): *-ten* ou *-tzen*
- c. part. "futur" (prospectif):<sup>3</sup> perfectif + marque de génitif, *-en* ou *-ko*
- d. radical (aoristique): *-Ø*<sup>4</sup>

De ces quatre formes<sup>5</sup> (considérant que le prospectif fonctionne à ce niveau comme un élément distinct du perfectif), seule la première admet une suffixation supplémentaire, qui a pour effet sémantique de renvoyer non plus à un procès considéré comme achevé (valeur typique du perfectif), mais à l'état résultant d'un processus achevé — d'où le nom de parfait donné à cette forme. En fait, selon les dialectes, on a le choix entre les trois suffixes suivants pour construire ce parfait:

- (5) a. marque de nombre à l'abs.: *-a* (sg) ou *-ak* (pl)
- b. suffixe partitif: *-(r)ik*
- c. suffixe *-ta* (assimilable en *-da*)

1.3.2. Les suffixes *-a* et *-ak* étant les marques de nombre à l'absolutif, il est clair qu'ils adjectivent le participe perfectif, comme le montre le parallèle suivant entre constructions parfaites et attributives:

- (6) a. Peio etorriA / handiA da  
Peio-ABS venu-SG-ABS grand-SG-ABS il-est  
'Peio est arrivé/grand'
- b. Peio eta Mayi etorriAK / handiAK dira  
P. et M. venu-PL-ABS grand-PL-ABS ils-sont  
'Peio et Marie sont arrivés/grands'

Il est intéressant de noter que le suffixe partitif *-(r)ik*, parfois classé comme un cas, correspond en fait également à l'absolutif, en ce sens qu'il s'agit de la marque

(3) Il existe un second prospectif, en *-teko/-tzeke*; la raison pour laquelle je ne l'introduis pas sous (4) apparaîtra en 2.4.

(4) L'aoristique, qui n'est cité que pour mémoire ici, permet de construire des potentiels, des hypothétiques et des subjonctifs qui présentent la notion verbale en soi: il est donc incompatible avec les constructions aspectuelles marquées dont je vais parler.

(5) Les rares verbes qui possèdent une conjugaison synthétique ont une valeur soit imperfective soit aoristique lorsqu'ils sont effectivement conjugués directement; c'est probablement là une des raisons pour lesquelles il n'y a ni passif, ni antipassif, synthétique; voir aussi de Rijk (1985: 931-932) pour un argument tout différent allant dans le même sens.

d'une opération de quantification, limitée pour l'essentiel à des structures négatives, associées aux "fonctions" Y et Z (O.d. et S.i.).

- (7) a. Ogia / \*ogirik ba- da/dago<sup>6</sup>  
 pain-SG-ABS /-PART P.ASS. il-est  
 'il y a du pain'
- b. ez da/dago ogirik c. ez da ogia  
 NEG il-est pain-PART 'ce n'est pas le/du pain'  
 'il n'y a pas de pain'
- (8) a. hiru gizon ikusi ditut  
 trois homme-IND-ABS vu je-les-ai  
 'j'ai vu trois hommes'
- b. ez dut gizonik ikusi  
 NEG je-l'ai homme-PART vu  
 'je n'ai pas vu d'homme(s)'

Par ailleurs, *-ta* (limité aux dialectes parlés outre-Bidassoa) est plus explicitement adverbial: il est étymologiquement lié à *(e)ta* 'et', indiquant par là même *l'après* d'un processus. Mais on peut lui substituer la désinence partitive dans les propositions circonstancielles non conjuguées, comme ici:

- (9) Peio etorrita/etorritik/\*etorria, ni joan naiz  
 P.-ABS moi-ABS allé je-suis  
 'Peio [une fois/étant] arrivé, moi, je suis parti'

1.3.3. S'il existe donc trois participes parfaits dérivés du perfectif, on a en fait six constructions possibles à travers la diversité dialectale de la langue, car à l'aux. intransitif *izan* (qui est aussi la copule) peut alors se substituer le verbe à sens lexical *egon* cité en (2a) et (7a-b). Il importe de noter que *egon* n'est absolument pas possible comme aux. intransitif avec le part. perfectif (ou plus généralement avec l'une quelconque des formes citées en (4)); on opposera donc à l'unique forme de (1b), reprise comme (10a), les six formes de (11), où figurent entre parenthèses les préférences dialectales (voir Rebuschi 1983b pour un relevé d'exemples authentiques pris dans la littérature contemporaine et correspondant à chaque dialecte):

- (10) a. etorri da ' [il] est venu' (perfectif) b. etorri \*dago
- (11) a. etorri da navarro-labourdin, dialectes d'Espagne  
 '[il] est arrivé'
- b. etoririk da (souletin)
- c. etorrita da (dial. d'Espagne, rare)
- d. etorria dago (navarro-labourdin, dial. d'Esp.)

(6) *Ogirik* est possible dans une phrase comme (7a) si *ba-* indique une hypothèse plutôt qu'une assertion; avec *ogia*, on obtient alors 's'il y a du pain', et avec le partitif, 's'il y a tant soit peu de pain'. Par ailleurs, le choix entre *izan* (*da*) et *egon* (*dago*) est essentiellement dialectal.

- e. etorririk dago (id.)  
 e. etorrira dago (dial. d'Espagne)

Je dois reconnaître ne pas avoir trouvé de critère permettant de prédire le choix entre les différentes options offertes pour un même dialecte ou groupe de dialectes, les préférences étant apparemment individuelles, et sans lien avec les propriétés syntaxiques ou sémantiques des verbes.

1.3.4. Quand la construction est bi-actancielle, on retrouve une palette de six formes, avec la même distribution dialectale qu'en (11): à l'aux. transitif *\*edun* 'avoir' peut alors se substituer le verbe plein *eduki* dont quelques formes figurent en (2b) et (c). Mais un autre problème se pose aussi: si c'est la marque de nombre qui est choisie comme suffixe indiquant le parfait, plutôt que l'un des suffixes invariables *-(r)ik* ou *-ta*, avec quel GN le participe va-t-il s'accorder? Comme le montrent les ex. suivants, c'est nécessairement avec l'actant Y, l'équivalent de notre objet:

- (12) a. (perfectif)  
 Peiok haurrak ikusi ditu  
 P.-ERG enfant-PL-ABS vu il-les-a  
 'Peio a vu les enfants'
- b. (parfait)  
 Peiok haurrak ikusiAK ditu  
 vu-PL-ABS  
 (même traduction)
- c. \*Peiok haurrak ikusiA ditu  
 vu-SG-ABS

Du point de vue morphologique donc, on retrouve l'organisation ergative, puisque ce sont ainsi Y (l'O.d.) et Z (le S.i.) qui sont donc représentés sur le participe. Mais, du point de vue sémantique, quand la construction est bi-actancielle, l'état résultant ainsi construit n'est pas nécessairement prédiqué de Y (l'O.d. ou patient): selon le verbe, le contexte et/ou la situation, ce parfait transitif peut exprimer l'état résultant comme affectant l'agent, le patient, ou ... le "monde"; cependant, si soit le premier, soit le second, est explicitement topicalisé, l'interprétation normale est de considérer que ce qui compte pour l'énonciateur, c'est l'état résultant de ce terme; ainsi, (12b) nous parle plus probablement de Peio, et (13), des enfants:

- (13) haurrak, Peiok ikusiak ditu  
 enfant-PL-ABS P.-ERG vu-PL-ABS il-les-a  
 'les enfants, Peio les a vus/c'est Peio qui les a vus'

## 2. Passif et antipassif

### 2.1. Le passif

On peut maintenant introduire les deux voix marquées du basque. Considérons d'abord le passif, illustré par (14c-c''), et qui correspond au perfectif (a) et au parfait transitif (b-b''):

- (14) a. txakurrek Peio ausiki dute  
 chien-PL-ERG P.-ABS mordu ils-l'ont  
 'les chiens ont mordu Peio' (processus achevé)
- b. txakurrek Peio ausikia dute/daukate  
 mordu-SG-ABS  
 (même traduction, état résultant)
- b'. txakurrek Peio ausikirik dute/daukate  
 mordu-PART  
 (id.)
- b''. txakurrek Peio ausikita dute/daukate  
 mordu-*ta*  
 (id.)
- c. Peio txakurrek ausikia da/dago (=il-est)  
 'P. a été mordu par les chiens'
- c'. Peio txakurrek ausikirik da/dago
- c''. Peio txakurrek ausikita da/dago

(14 c-c'') se distinguent de (b-b'') par les propriétés suivantes:

A) la conjugaison est devenue monoactancielle, l'accord de la FVF se faisant avec l'actant Y uniquement (précisons que sans la présence d'un des suffixes de parfait, l'aux. intransitif est totalement exclu, comme en (14a) par ex.);

B) l'ordre des syntagmes n'est plus aussi libre qu'en (3), alors que cette liberté est préservée pour (14b-b'') : le GN ergatif doit maintenant obligatoirement précéder immédiatement le verbe, le GN absolutif ne pouvant en aucun cas s'intercaler entre les deux;<sup>7</sup>

C) en (b-b''), l'absence d'un GN ergatif phonétiquement réalisé correspondrait à un actant contextuellement défini ou identifié (cf 'il' en français; par contre, la disparition de ce GN en (c-c'') marquerait l'indéfinition la plus complète;

D) Enfin, dans certains dialectes, l'agent peut apparaître à l'instrumental (suffixe -z plutôt que -k), mais toujours dans la même position; ceci serait impossible en (a) ou (b-b'').

Il semble donc bien que l'on a là les ingrédients usuels d'une construction passive: on passe d'une forme transitive à une paraphrase intransitive, aspectuellement marquée, de type Z - V ou Z - attribut, l'agent X n'étant plus ni obligatoire, ni

(7) Il n'y a cependant pas incorporation: d'une part le GN conserve sa marque de détermination et son cas, et d'autre part et surtout, un adverbe (de temps, de lieu) peut s'intercaler entre le complément d'agent et le participe; mais l'actant X ergatif reste nécessairement rhématique.

traité comme un actant proprement dit; de plus, cet agent ne peut être présent que s'il figure en position rhématique ou focale.

## 2.2. L'antipassif

On a dit plus haut que le parfait transitif était sémantiquement vague en ce qu'il ne permettait pas d'identifier par lui-même le terme dont on prédiquait l'état résultant, ou que l'on situait dans l'après d'un processus (formes en *-ta*). Le passif par contre est plus précis: avec lui, on prédique une propriété acquise par le patient, ou on le localise dans la sphère de temps postérieure à l'action décrite par le verbe:<sup>8</sup> c'est cela qu'indique le caractère unipersonnel de la FVF.

La question se pose alors de savoir s'il est également possible de construire une prédication de même nature à propos de l'agent. La réponse du basque est claire à cet égard, c'est oui. Considérons en effet les trois phrases suivantes (je me limite dorénavant à l'emploi du suffixe de nombre [indiqué par un astérisque sur le participe passé français] et de l'aux. usuel, comme en (11a), pour l'expression du parfait, afin d'alléger la présentation):

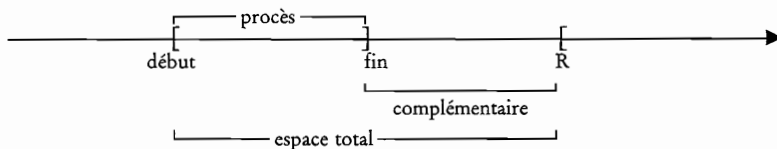
- (15) a. Peiok liburu asko irakurri ditu  
 P.-ERG livre beaucoup-ABS lu il-les-a  
 'Peio a lu beaucoup de livres' (événement: perfectif)
- b. Peiok liburu asko irakurriak ditu  
 lu-PL-ABS  
 'Peio a lu\*[PL] beaucoup de livres' (résultat: parfait)
- c. Peio liburu asko irakurria da  
 P.-ABS lu-SG-ABS il-est  
 (même trad.), litt.: 'Peio est lu\*[SG] beaucoup de livres'

Cette construction (15c), totalement productive (mais statistiquement beaucoup plus usitée dans les dialectes d'Espagne), n'a guère attiré l'attention des linguistes et des grammairiens jusqu'à ce jour. Ainsi, dans la grammaire existante la plus complète, Lafitte (1962: 226) se contente de mentionner que les "participes passés" ont parfois une "valeur active", sans plus. Examinons-la donc de plus près.

Le tour illustré par (15c) présente certaines propriétés parallèles à celles du passif (14c-c''):

A) la conjugaison est unipersonnelle, mais c'est maintenant l'agent qui est représenté dans la FVF (et éventuellement par la marque de nombre sur le participe);

(8) Il ne s'agit pas de n'importe quelle postériorité, car il n'y a pas de rupture: le perfectif indiquant la fermeture du procès, le sujet (patient) est situé en un point R, ouvert, qui définit un espace ouvert tant à gauche qu'à droite, complémentaire dans l'espace total [borne de gauche du procès-repère R] de l'intervalle occupé par le procès lui-même —d'où la possibilité de se référer à un *état* (résultant):





B) l'objet est nécessairement rhématique, et doit donc se placer à gauche du participe, sans que l'agent puisse s'intercaler entre eux.

Par contre, il est vrai que les propriétés C et D du passif n'ont pas d'équivalent ici. D'une part, l'absence de "complément de patient" (*liburu asko* en (15c)) ne correspond normalement pas à un objet indéfini, mais bien plutôt à un objet tout à fait défini — du moins pour ceux des locuteurs qui en admettent l'absence, ce qui n'est pas toujours le cas. Mais cette contrainte se relâche en présence d'un adverbe quantificateur (ou qualificatif) instanciant la place de ce complément de patient, à gauche du verbe:

- (16) a. *Peio asko irakurria da/dago*  
           beaucoup lu-SG-ABS  
           lit. 'Peio est beaucoup lu\*[SG]'<sup>9</sup>
- b. (ni) *ondo jana naiz/nago*  
           moi-ABS bien mangé-SG-ABS je-suis  
           lit. 'je suis bien mangé\*'

D'autre part, le complément de patient ne peut absolument pas être muni d'un cas autre que l'absolutif; je vais y revenir plus bas.

En tout état de cause, les propriétés A et B du passif ont leur équivalent à l'antipassif, et c'est cela qu'il importait de souligner.

### 2.3. Remarques sur les compléments d'agent et de patient

L'existence d'un passif et d'un antipassif en basque paraît donc bien établie. La difficulté qu'ont eue les linguistes à les reconnaître tient peut-être au fait que le compl. d'agent, resp. de patient, ne change (normalement) pas de cas morphologique, ce qui contribue à rendre le phénomène relativement peu visible.<sup>10</sup>

Mais on notera à cet égard certains faits qui rapprochent ces compléments de leurs homologues en eskimo par exemple (cf. Rebuschi 1982: 7.4.3.3.). D'un côté, en ce qui concerne le passif et son compl. d'agent, il faut noter que l'ergatif (parfois remplaçable par un instrumental, rappelons-le) peut dans certains cas fonctionner comme une marque adverbiale ou de circonstant plutôt que comme une marque d'actant dans des constructions tout à fait distinctes; dans de tels cas, il alterne précisément avec l'instrumental:

- (17) a. *goseak /gosez nago*<sup>11</sup>  
           faim-SG-ERG faim-INST-inst je-suis  
           'j'ai faim'

(9) Cf. l'anglais *well-read*, qui est peut-être un antipassif lexical.

(10) Cela pose évidemment des problèmes pour l'approche dite "grammaire relationnelle", surtout en ce qui concerne l'antipassif, puis qu'il n'y a pas alors, pour reprendre la terminologie de cette théorie, de promotion d'un non-sujet en sujet, avec démotion ou rétrogradation simultanée du sujet transitif: le sujet reste sujet, mais devient superficiellement intransitif en raison de la démotion de l'objet en circonstant: cf. Rebuschi (1979: 157-8).

(11) Ces formes sont limitées aux dialectes parlés en Espagne; je n'ai pas d'explication à proposer pour la différence en détermination liée à la variation casuelle. Par ailleurs, on ne confondra pas le *-ak* d'ergatif sg de (17a-c) avec son homonyme *-ak* d'absolutif pl, comme dans (12a-b) par ex.

- b. goseak/gosez hiltzen naiz [cp. c. goseak hiltzen nau  
mourant je-suis il-m'a  
'je meurs de faim' 'la faim me tue']

D'un autre côté, en ce qui concerne l'antipassif et son complément de patient —et encore plus marginalement sans doute— il faut savoir que l'absolutif est parfois utilisé au lieu du sociatif, de suffixe *-(r)ekin* (cas sémantiquement proche de l'instrumental, et dont l'emploi alterne parfois librement avec lui). En voici quelques exemples relevés dans un texte guipuzcoan contemporain (ce phénomène n'a jamais été noté à ma connaissance):

- (18) Ametralladora ori [...] oso ederra [zan],  
mitrailleuse DEM-SG-ABS très beau-SG-ABS était  
eta pisu aundikoa, bere anka eta guzi  
et poids de-grand-SG-ABS POSS pied et tout-ABS  
(Alkain & Zavala 1981: I, 75)  
'Cette mitrailleuse était très belle, et fort lourde, [AVEC] son pied  
et tout'  
Ici, on aurait attendu:... *eta guzirekin*
- (19) Motriku'ko sarreran, Urnieta'ko mutil *bat*,  
Motrico-GEN entrée-LOC Urnieta-GEN garçon un-ABS  
Ramon *Miner* topo egin genduan (id., p. 83)  
R. M.-ABS rencontre-IND-ABS fait nous-l'avions  
'A l'entrée de Motrico, nous rencontrâmes un garçon d'Urnieta, Ra-  
mon Miner'  
'On attendrait plutôt:... *Miner'ekin*, comme dans l'ex. suivant:
- (20) ango taberna batean, gure lagun Sebastian Garagorri'*rekin* topo  
là-GEN taverne un-LOC notre ami S. G.- SOC rencontre  
egin degu (id., p. 113)  
fait nous-l'avons  
'nous rencontrâmes dans une auberge de l'endroit notre camarade Sebastian  
Garagorri'

Voici pour finir un exemple d'emploi d'absolutif là où l'on aurait attendu soit un instrumental, soit, dans un basque moins standard, un sociatif:

- (21) beste biena ez naiz gogoratzen (id., vol. 2, p. 121)  
autre deux-GEN-[le]-ABS NEG je-suis souvenant  
'je ne me souviens plus de celui des deux autres'  
On se serait plutôt attendu ici à soit *bienaz* soit à la rigueur *bienarekin*.

Il est donc possible (quoique nullement nécessaire, comme on le verra par la suite) d'avancer que si le complément d'agent au passif, et le complément de patient

à l'antipassif, conservent normalement le cas morphologique qui correspond a priori d'une part à leur rôle sémantique, et d'autre part à leur fonction, dans les constructions bi-actanciennes, c'est parce que ce cas, l'ergatif ou l'absolutif, peut aussi être employé comme marqueur de circonstant ou de complément indirect ou adverbial. En d'autres termes, ces cas seraient indépendants du statut d'actant ou de circonstant du GN qu'ils affectent, la fonction syntaxique (sujet, objet) étant marquée nécessairement *et* par le cas, *et* par l'accord dans la FVF.

#### 2.4. Note sur le second prospectif

Il n'y a pas que le parfait qui permette de construire des phrases à conjugaison unipersonnelle en relation paraphrastique avec des structures transitives ou bipersonnelles. Ainsi, le second prospectif, mentionné dans la note 3, et formé, comme l'imperfectif, sur la base verbale en *-te* ou *-tze*, avec suffixation du morphème de génitif 2 *-ko*, présente les mêmes propriétés.<sup>12</sup>

D'une part, les participes en *-teko* ou *-tzeko* peuvent ou non s'accorder en nombre avec le participant unique (cas de verbes intransitifs) ou le patient à l'absolutif (dans le cas de structures biactanciennes). D'autre part, ils admettent soit les aux. usuels *izan* "être" et *\*edun* "avoir", soit les verbes lexicaux *egon* et *eduki*, tout comme le parfait. Enfin, on vient de le dire, toute construction transitive en *-tzeko* + *\*edun/eduki* est paraphrasable par une construction intransitive de type soit passif soit antipassif. Voici quelques illustrations.

A) Accord en nombre optionnel et sélection de la FVF:

- (22) Peio etortzeko(a) da/dago  
 Peio-ABS pour-venir (SG-ABS) est  
 "Peio doit venir"

Comme le montre la traduction, ces formes, contrairement à celles que l'on obtient avec le premier prospectif (cf. (4c)) —et le parfait—, sont toujours teintées d'une nuance modale, soit radicale, soit épistémique.

B) Constructions transitives et intransitives associées:

- (23) a. Peiok liburu horiek irakurtzeko(ak) ditu/dauzka  
 Peio-ERG livre DEM-PL-ABS pour-lire (PL-ABS) il-les-a  
 "Peio doit lire ces livres"/"a ces livres à lire"  
 [forme *transitive*]  
 b. liburu horiek Peiok irakurzeko(ak) dira/daude  
 livre DEM-PL-ABS P.-ERG pour-lire (PL-ABS) ils-sont  
 "ces livres sont à lire par Peio"  
 [*passif*]

(12) Seul à ma connaissance A. Eguzkitza (1978) a proposé de classer cette forme parmi les constructions fondamentales données en (4).

- c. Peio liburu horiek irakurtzeko(a) da/dago  
 P.-ABS livre DEM-PL-ABS pour-lire (SG-ABS) il-est  
 “Peio doit lire ces livres”  
 [*antipassif*]

On retrouve les mêmes contraintes sur la place du complément non représenté dans la FVF en (b) et (c) que *supra* au parfait. De plus, sémantiquement, on retrouve aussi un même type de repérage du sujet intransitif: il est situé maintenant dans l'*avant* d'un procès, dans un intervalle ouvert sur sa droite, donc symétrique de la caractérisation aspectuelle du parfait, et donc du passif et de l'antipassif décrits en 2.1. et 2.2.<sup>13</sup>

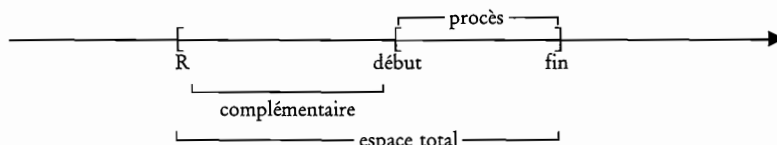
## 2.5. Un “second passif” ou un “second antipassif”?

Pour terminer cette partie descriptive, il est enfin utile de rappeler un fait qui n'a été à ma connaissance noté que dans Rebuschi (1982: 7.4.3.2.): de même que l'anglais a un “second passif” dans lequel le S.i. dérivé correspond à un objet indirect à la voix active (*Peter was given the book*), le basque permet aussi à l'actant W, normalement marqué par le datif (suffixe *-(r)i*), d'apparaître à l'absolutif comme seul élément conjugué (et éventuellement accordé en nombre avec le participe verbal). Parallèlement à l'ex. anglais cité ci-dessus, on trouve ainsi:

- (24) a. [*parfait*]  
 Peio bi liburu emana/emanda da/dago  
 P.-ABS deux livre donné-SG-ABS/-ta il-est  
 lit. “Peio est donné deux livres”  
 b. [*prospectif II*]  
 Peio bi liburu emateko(a) da/dago  
 pour-donner (SG-ABS)  
 lit. “Peio est pour donner deux livres”

L'intérêt de ces formes est que, en l'absence d'un complément d'agent, la valeur sémantique du GN absolutif conjugué (ici: *Peio*) est ambiguë, car ce S.i. peut aussi

- (13) Comparer ainsi le schéma de la note 8, décrivant le parfait, et le suivant, caractérisant le prospectif II:



La modalisation inhérente au prospectif II est, dans ces conditions, peut-être à relier à la différence de nature qui subsiste entre ces deux représentations topologiques naïves. D'un côté en effet, le sujet de *parfait* (passif ou antipassif) est situé en R, qui ouvre un intervalle, et la borne de gauche de l'espace complémentaire est également ouverte (vue de R): il n'y a donc pas de coupure entre l'achèvement du procès et R; d'un autre côté, si viser un procès revient à en viser la borne de droite (l'achèvement), on voit que, pour le prospectif II, *il faut franchir la borne de gauche* du procès ainsi visé: c'est probablement à ce niveau qu'interviennent les effets de modalisation indiqués rapidement sous l'ex. (22).

bien correspondre à un agent (il s'agirait alors d'antipassifs tels que ceux décrits jusqu'ici) qu'à un destinataire (le tiers actant de Tesnière ou "actant W" des constructions tri-personnelles). Evidemment, la présence d'un complément à l'ergatif, non représenté dans la FVF, lève cette ambiguïté, et force la seconde interprétation:

- (25) Peio bi liburu aitamek emana/emanda da/dago  
   père-mère-PL-ERG  
 lit. "Peio est donné deux livres par ses parents",  
 c'est-à-dire "Peio a reçu deux livres de ses parents"

Ces constructions mériteraient une recherche approfondie. Notons simplement ici qu'il est probablement erroné de se demander s'il s'agit d'un "second passif" ou d'un "second antipassif", puisque, comme (25) le montre, on peut avoir à la fois un complément d'agent et un complément de patient, qui n'ont évidemment plus là le statut morpho-syntaxique argumental qu'ils présentent dans la paraphrase non-marquée (26):

- (26) aitamek Peiori bi liburu eman dizkiote  
                   P.-DAT        donné ils-les-lui-ont  
 "ses [lit. «les»] parents ont donné deux livres à Peio"

### 3. Questions d'interprétation syntaxique

Ayant proposé dans Rebuschi (1982, chap. 7) une interprétation des phénomènes présentés dans la section 2. dans le cadre de la théorie des opérations prédicatives et énonciatives d'A. Culioli, je ne me répéterai pas ici, préférant me concentrer sur les problèmes strictement syntaxiques qu'ils posent, en particulier par rapport à l'analyse de la phrase en deux constituants immédiats, un GN sujet et un GV prédicat (lui-même constitué d'un GN et d'un V, si l'on prend l'ordre de (1a) comme ordre de base).

#### 3.1. Le passif dans le modèle pisan (Chomsky 1981)

3.1.1. Le but explicite de la grammaire générative étant de réduire maximale-ment la classe des grammaires possibles pour mieux cerner l'objet "langage humain", l'exubérance transformationnelle des années 60 a peu à peu cédé la place à une approche beaucoup plus austère, dans laquelle la seule transformation possible est devenue: "Déplacer  $\alpha$ ", où  $\alpha$  est soit un syntagme en Qu (anglais *Wh*), soit un GN "normal", ni interrogatif ni relatif; ici, je ne parlerai que du second cas, appelé "Mouvement de GN".

Une règle d'une telle généralité (même ramenée à: "Déplacer GN") exige en retour des contraintes, car il est évident qu'on ne peut en fait pas déplacer n'importe quel GN n'importe où.<sup>14</sup> Je présenterai donc ici les pans de la théorie (modules,

(14) Alors que, précisément, l'ancienne transformation:  
 $GN_1$  (AUX) V  $GN_2 \Rightarrow GN_2$  (AUX) être + P. passé (par  $GN_1$ )

sous-théories, principes...) qui restreignent plus ou moins “naturellement” l’application de la règle “Déplacer GN”, et qui, au bout du compte, rendent nécessaire (dans la perspective de la théorie évidemment) l’analyse suivante du passif:

- (27) a. [*actif*] Pierre a battu Jean  
 b. [*structure profonde*] [<sub>P</sub> Pierre FLEX [<sub>GV</sub> avoir battu Jean]]
- (28) a. [*passif*] Jean a été battu (par Pierre)  
 b. [*str. pr.*] [<sub>P</sub> () FLEX [<sub>GV</sub> avoir été battu Jean (par Pierre)]]

On le voit, l’actif et le passif n’ont plus la même structure profonde: la parenté sémantique entre (27) et (28) est renvoyée à la *structure lexicale* du verbe *battre* où il est associé à deux rôles sémantiques (“ $\theta$ -rôles” dans la terminologie générative), rôles que l’on retrouve, quoique codés différemment, dans les deux paraphrases.

On notera aussi la présence d’un élément abstrait FLEX (pour flexion) comme constituant *direct* de la phrase P. D’un point de vue interne à la théorie, cela se justifie par le fait qu’un GN nominatif reçoit précisément son cas de FLEX — question sur laquelle je vais revenir (voir aussi 4.2.3.). FLEX est en fait une matrice de traits marquant l’accord dit traditionnellement verbo-nominal, mais aussi le temps et le mode, qui sont tous, de toute évidence, des éléments qui concernent l’interprétation de la phrase entière, et pas seulement du GV. On admettra donc que sa présence hors du GV est justifiée.

3.1.2. Pour passer de (28b) à (a), il nous faut maintenant montrer pourquoi (b) *ne peut pas*, dans une langue comme le français, fonctionner comme une structure de surface (ou plus exactement, comme une “structure-S”) acceptable, et pourquoi l’application de “Déplacer GN” résout les problèmes.

Deux notions, fort anciennes au demeurant, sont fondamentales à cet égard: celle de *rection* (appelée par anglicisme “gouvernement” dans la littérature générative française), et celle d’*assignation de cas*. Dans la pratique (et surtout dans la tradition grammaticale la plus classique), ces deux concepts se recouvrent presque toujours. L’apport de la grammaire générative ici est de les avoir dissociés et surtout d’en avoir proposé une définition générale, objective et structurale. Mais ces définitions formelles présupposent à leur tour la connaissance d’une notion plus générale, celle de “c-commande” (anglais [*constituent*]-*command*).

revenait effectivement à faire “n’importe quoi”: de telles pratiques rendaient impossible la caractérisation précise de la notion de langue humaine possible, appréhendée à travers celle de “(règle de) grammaire possible”.

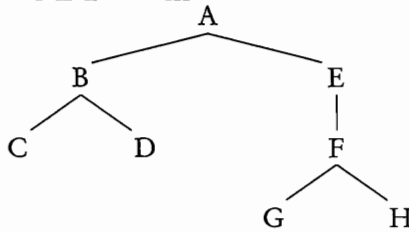
De façon plus générale, on peut interpréter le “mouvement” chomskyen comme la mise en correspondance de deux positions, P, celle occupée par un élément A, et P’, définie comme suit: “pour telle partie de la grammaire, tout se passe comme si A n’était pas en P, mais en P’”. La structure profonde de la grammaire générative peut donc être vue comme une représentation, ou reconstruction de la structure étudiée, où A occuperait P’ au lieu de P. Cette approche du “mouvement” n’est d’ailleurs pas incompatible avec certaines remarques récentes de Chomsky lui-même (1986a: 114, 156), et ce, d’autant plus que la “syntaxe de la Forme Logique” (sur laquelle il n’y a rien à dire ici), fait justement appel à un “mouvement de reconstruction” à partir de la structure S (van Riemsdijk & Williams 1986: 212, 280). De ce point de vue, on reste fort loin des travaux de Gazdar et al. (1985), dont le modèle ne permet pas de traiter le passif et l’antipassif basques de manière homogène comme je le propose en 3.3.2.

Dans une représentation arborescente correspondant à une analyse en constituants parenthésée, on dira par définition que:

- (29) X c-commande Y si et seulement si:  
 a. X ne domine pas Y, et  
 b. le premier noeud branchant Z qui domine X domine aussi Y.

À titre d'exemple, dans (30b), qui correspond à la parenthésisation (30a):

- (30) a.  $[_A [_B C D] [_E [_F G H]]]$   
 b.



A ne c-commande rien, puisque cet élément domine tous les autres; B par contre c-commande E et tous les éléments dominés par E: F, G et H; C et D se c-commandent réciproquement, mais ne c-commandent rien d'autre (on dit de deux éléments qui se c-commandent réciproquement qu'ils sont "soeurs"); E et F c-commandent B, C et D; enfin, G et H se c-commandent réciproquement, mais ne c-commandent rien d'autre.

On verra d'autres applications de la c-commande en 4.2.4. Pour le moment, et en simplifiant quelque peu pour nous borner aux phénomènes diathétiques, nous pouvons définir la rection et l'assignation de cas comme suit:

- (31) X régit (ou "gouverne") Y si et seulement si X c-commande Y et si X et Y ne sont pas séparés par une catégorie maximale (GN, GV, GP, P) qui dominerait l'un sans dominer l'autre.<sup>15</sup>
- (32) X assigne un cas à Y si X régit Y et si X est un verbe, une préposition (ou postposition), ou FLEX.

La restriction de (31) s'explique comme suit: FLEX par ex. ne régit que le GN sujet, mais pas le GN objet, car celui-ci est interne au GV: cette catégorie syntaxique constitue une "barrière" qui protège ainsi le GN objet. De même, un verbe régit son ou ses compléments, mais pas le GN sujet, protégé par la barrière que constitue la catégorie maximale GV, et pas non plus un GN contenu à l'intérieur d'un GP (groupe pré- ou post-positionnel): dans les langues à flexion nominale riche, on sait que, dans les cas non-marqués, c'est la préposition seule qui assigne

(15) X doit de plus être une catégorié minimale: nom, verbe, adjectif, pré- ou postposition, ou FLEX.

un cas au GN qui la complémente, et non le verbe lui-même (qui se contente de sélectionner, grâce à la relation de rection, telle ou telle préposition).<sup>16</sup>

3.1.3. Pour revenir au passif français, introduisons une dernière notion, le “filtre casuel”:

(33) Tout GN phonétiquement réalisé doit être doté d’un cas.

L’interaction de (32) et (33) permet de prédire, via la restriction sur la classe des éléments capables d’assigner un cas, que les compléments de noms et d’adjectifs doivent nécessairement être introduits par une préposition (cf. “la défaite *de* l’ennemi”, “content *de* soi” ...). Or que se passe-t-il lorsqu’un participe passé est utilisé avec une valeur passive? La présence du verbe “être” et l’accord en nombre et genre avec le sujet (passif) indiquent clairement qu’en français (et plus nettement encore en basque), le participe est en fait, morpho-syntaxiquement, *adjectivisé* (plus précisément, l’opposition verbe-adjectif est neutralisée). De là découle que l’objet (profond) d’un verbe à morphologie passive ne peut pas rester dans sa position d’objet, car il ne pourrait y recevoir de cas: c’est la situation du GN *Jean* en (28b).

Pour que cette structure devienne licite, il faut donc extraire ce GN de sa place d’origine, de façon à ce qu’il apparaisse dans une position où il pourra recevoir un cas. La position du sujet étant vide, et gouvernée par FLEX (qui assigne le nominatif, on l’a dit plus haut), l’objet pourra s’y déplacer, d’où la grammaticalité de (28a) - et le fait que (28b) est une représentation abstraite à la fois nécessaire (si la position du GN sujet était pleine, le déplacement de l’objet dans cette position ne serait pas possible), et suffisante pour construire (28a) en utilisant uniquement des concepts justifiés indépendamment.<sup>17</sup>

## 3.2. Problèmes posés par l’antipassif basque

3.2.1. L’analyse du passif telle qu’on vient de la résumer ci-dessus n’est, évidemment, applicable au basque que si l’on admet que la phrase basque se décompose en un GN sujet, un GV, et un élément FLEX (qui apparaît en surface sur l’aux. en cas de conjugaison périphrastique, et sur le verbe principal si la conjugaison est synthétique). Divers linguistes, locuteurs natifs d’euskara, ont d’ailleurs proposé ce découpage (Sarasola 1977; Goenaga 1978; Eguzkitza 1985 & 86; Sala-

(16) Je laisse de côté le cas de figure marqué d’assignation “compositionnelle” d’un cas à la fois par un verbe et par une préposition, cas pourtant bien connu dans certaines langues indo-européennes.

(17) En cherchant à limiter la classe des transformations possibles, on a avancé l’hypothèse que le mouvement (en syntaxe) ne pouvait se faire que vers une position qui c-commande le site de départ - d’où l’impossibilité de faire “descendre” le GN sujet de la transformation décrite en note 14 en position de complément de préposition dans le GV. Mais cette restriction a récemment été remise en cause, cf. Chomsky (1986a: 177) ou Horvath (1986), ou encore, pour le basque, Eguzkitza (1986); noter cependant que dans les deux derniers cas, l’abandon de cette restriction n’a pas en fait d’autre but que de préserver l’universalité d’un constituant GV en syntaxe (voir *infra*, § 3.3.).

Par ailleurs, il faut remarquer que cette manière d’adjectivisation des verbes dans les constructions passives et apparentées limite singulièrement la critique de Wilbur (1979: 34), selon qui il n’y aurait pas de passif en basque, mais simplement une “construction statique attributive adjectivale”: du point de vue scientifique, ce qui compte n’est pas le label, mais l’analyse des données et des processus sous-jacents.



buru 1985), prenant l'ordre SOV ou XYV de (3a) comme ordre de base (soit: GV → GN V) et laissant d'une part à la "composante phono-stylistique" le soin de permuer arbitrairement les constituants en surface, et d'autre part à la morphologie celui de réaliser le nominatif abstrait assigné par FLEX au sujet soit comme un ergatif (si le GV contient un objet direct), soit comme un absolutif (autrement). Moyennant ces "ajustements", le passif basque peut effectivement être analysé de la même manière que le passif français (ou anglais). Ainsi, que le parfait basque soit construit à l'aide d'un participe devenu, par suffixation, un quasi-adjectif (suffixe *-a(k)* de nombre dans tous les dialectes, ou encore *-(r)ik* en souletin), ou un quasi-adverbe (*-(r)ik* ailleurs, *-ta*), il est évident qu'il ne s'agit plus d'un élément pouvant assigner un cas (un accusatif abstrait réalisé par l'absolutif). Un passif court (sans complément d'agent) sera donc le produit des mêmes facteurs et des mêmes interactions en basque et en français: en déplaçant l'objet profond hors du GV, et en lui permettant d'être régi par FLEX, on lui permet aussi de recevoir le cas nominatif, pourvu que la position sujet soit vide avant ce mouvement.

Dans le cas des passifs longs (avec compl. d'agent) —cf. (14c-c')—, il faut alors postuler que le GN ergatif est interne au GV, tout comme "par Pierre" en (28). Cela implique que la désinence ergative soit syntaxiquement interprétée comme une "postposition abstraite", ce qui, en soi, n'est peut-être pas choquant: on a vu en 2.3., ex. (17a-b), que l'ergatif ne correspond pas nécessairement à un sujet transitif, ni même à un actant à strictement parler. D'autre part, la situation inverse existe; en français par ex., *à* a parfois un statut syntaxique de vraie préposition, cf. (34a-c), et parfois un statut de simple "marqueur de cas", incapable de régir un pronom, comme en (34d-f):

- |      |    |                   |    |                   |
|------|----|-------------------|----|-------------------|
| (34) | a. | je pense à Pierre | d. | je parle à Pierre |
|      | b. | je pense à lui    | e. | *je parle à lui   |
|      | c. | *je lui pense     | f. | je lui parle      |

Noter cependant que cette hypothèse ne pourra pas expliquer l'impossibilité pour le patient sujet de passif de s'intercaler entre le complément d'agent et le verbe (2e propriété du passif, (B) sous (14c) en 2.1.), à moins de restreindre de manière particulièrement *ad hoc* les mouvements "stylistiques" auxquels j'ai fait allusion plus haut.

3.2.2. Si donc le passif basque semble être au moins partiellement compatible avec l'analyse générative de son analogue français ou anglais, il paraît en revanche beaucoup plus difficile de rendre compte des propriétés, pourtant fort proches, de l'antipassif dans les mêmes termes. En effet, si le GN agentif est extérieur au GV à l'actif, le verbe ne le régit jamais, et l'on ne voit pas comment l'adjectivisation ou adverbialisation du participe pourrait avoir quelque effet que se soit sur cet agent.

Mais il y a plus. Considérons en effet la question des rôles sémantiques (laissée de côté jusqu'ici) et des cas. Dans le modèle génératif actuel, on considère que l'objet reçoit son rôle ( $\theta$ -rôle) du terme qui le régit, et qui donc doit le c-commander. Ce rôle peut être donné avant mouvement en cas de passivation, ou encore

être transmis par la chaîne que constituent le GN déplacé et la trace  $t$  coindexée qu'il laisse derrière lui,  $t$  recevant le  $\theta$ -rôle de son gouverneur, le verbe. De ce point de vue, (35) illustre plus précisément la structure-S de (28a):

- (35) Jean<sub>i</sub> FLEX [<sub>GV</sub> avoir été battu  $t_i$  (par Pierre)]  
[+ passif]

Par contre, ce sont les GV qui assignent (éventuellement) leur rôle aux GN sujets - ce qui explique que le sujet d'une expression idiomatique pourra recevoir un  $\theta$ -rôle différent selon qu'on donne une interprétation littérale, ou, précisément, idiomatique, au GV, comme dans: [<sub>P</sub> Jean [<sub>GV</sub> a cassé sa pipe]]. Dans le premier cas, *Jean* est agentif, et dans le second, "expérient" (terme repris de Lazard (1985: 34, note 3), à la suite de Garde 1983).

En tout état de cause, le "θ-critère" stipule:

- (36) Un GN doit recevoir un rôle sémantique, et ne peut en recevoir qu'un seul.<sup>18</sup>

Ce principe a pour conséquence que le  $\theta$ -rôle de *Jean* dans (35) lui est assigné par *battu* (éventuellement par l'intermédiaire de la trace  $t_i$ , si l'assignation du rôle sémantique se fait en structure S), et que, par suite, *le GV*, dans de tels cas de Mouvement de GN (passif, mais aussi structures à "montée du sujet" comme avec *sembler* complété par une infinitive), n'assigne pas de rôle sémantique à son sujet (autrement, (36) serait violé).

Ce n'est pas ici le lieu de proposer une critique de "θ-critère" (36). Ce qui importe, c'est de voir que, dans les termes même de la théorie, si le participe passif n'assigne pas de cas à son objet, le GV ne peut pas non plus assigner de rôle sémantique à son sujet (c'est ce que l'on appelle la "généralisation de Burzio"). Or, à l'antipassif comme au passif, en basque, le verbe est un quasi-adjectif (ou quasi-adverbe), et l'on a une forme plus ou moins déguisée du verbe *être* comme FVF: ce sont là les conditions mêmes qui interdisent au verbe d'assigner un cas à son objet, et donc un rôle sémantique à son sujet. Cependant, de par la première clause de (36), le sujet doit avoir un  $\theta$ -rôle. Dans le cas du passif, on a vu que ce rôle était assigné par le verbe: il n'y a donc pas de problème. Mais dans le cas de l'antipassif, ce devrait être le GV, ce que la morphologie "passive" du participe interdit précisément, d'où une contradiction apparemment insurmontable.

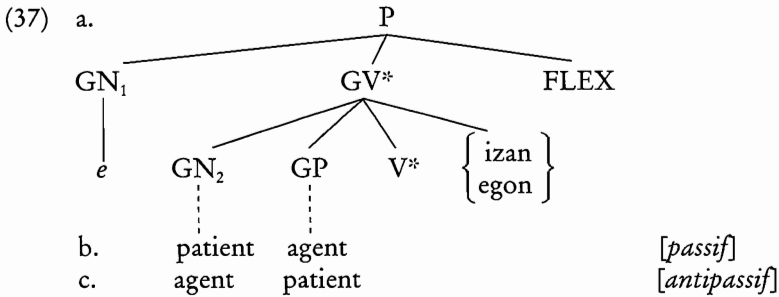
### 3.3. De l'indistinction entre GV et P en basque

3.3.1. Pour rendre compte de l'antipassif et de l'étroit parallélisme entre celui-ci et le passif, tout en maintenant l'hypothèse de l'existence d'un GV dans la phrase

(18) Sont exclus de (36): les objets d'idiomes, les GN appartenant à des propositions coordonnées, ainsi que les constructions dites "de contrôle" c'est-à-dire à sujet sous-entendu, puisqu'un tel sujet, "PRO", est un argument distinct de son antécédent. En fait, la situation est encore plus complexe, car le "θ-critère" porte sur des chaînes constituées d'antécédents et de leurs traces; mais l'approximation que constitue (36) doit suffire ici.

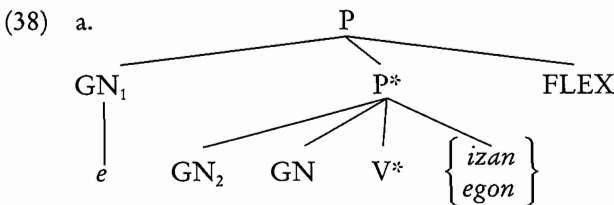
basque, il faudrait inverser les positions structurales du GN agentif et du GN dénotant le patient, ou, plus exactement, traiter l'agent comme un complément direct du verbe (le GN patient ne pouvant pas non plus occuper la position structurale de sujet, car cette dernière ne pourrait alors pas accueillir le GN agent). Si tel était le cas, le verbe devenu quasi-adjectif (etc.) lui donnerait bien son  $\theta$ -rôle, mais ne pourrait pas lui assigner de cas, et l'on aurait une occurrence de plus de "Mouvement de GN", qui permettrait à cet agent de recevoir son cas de FLEX. Quant au GN patient, on pourrait le traiter comme un second complément du verbe, doté d'une postposition "abstraite" correspondant à l'utilisation oblique (ou "absolue") de l'absolutif illustrée en 2.3. (ex. (18), (19) et (21)).

Mais on a là une nouvelle contradiction: la même structure (37) aurait en effet deux lectures inconciliables: le complément direct GN<sub>2</sub> représenterait le patient ou l'agent, et le complément indirect GP représenterait le complément d'agent ou de patient, selon que (37) s'interpréterait comme la structure profonde du passif ou de l'antipassif respectivement (e sous GN<sub>1</sub> marque une place vide, donc susceptible d'accueillir un GN déplacé; l'astérisque indique de plus l'aspectualisation marquée de V et, par projection, de GV):



Outre cette dernière contradiction, on a évidemment la difficulté, déjà mentionnée, que représente l'hypothèse que l'ergatif et l'absolutif devraient être considérés comme des "postpositions" abstraites plutôt que comme des cas morphologiques.

3.3.2. Or toutes ces difficultés disparaissent si l'on pose qu'en basque, phrase et groupe verbal se confondent, tant le GN agent que le GN patient étant considérés comme des compléments du verbe, qui les régit alors tous les deux. Au lieu de (37), on aurait alors plutôt (38), où V\* marquerait toujours que le verbe est adjectivisé ou adverbialisé, et où P\* indiquerait l'absence de FLEX par opposition à P, doté de ce constituant:



Le V\*, marqué aspectuellement, comme dans l'analyse pisane, ne pourrait pas assigner de cas à l'un de ses constituants, cf. Chomsky (1981: 124 (22-II)):

- (39) "[NP, VP] does not receive Case within VP, for some choice of NP in VP"  
 (C'est moi, G. R., qui souligne; "[NP, VP] se lit: "un GN constituant d'un GV".)

Si donc P et GV se confondent, P\* dans (38) est bien un équivalent de GV\*, et l'un ou l'autre des deux arguments de V\* peut alors ne pas recevoir de cas, pour les causes aspectuelles et/ou morphologiques déjà vues: s'il s'agit du GN représentant le patient, on aura le passif, et s'il s'agit de celui qui dénote l'agent, on aura l'antipassif; l'autre argument recevra par contre son cas du verbe (probablement en fonction de son  $\theta$ -rôle), et l'on pourra sans difficulté étendre l'analyse aux constructions tri-actanciennes, cf. (24) et (25).

3.3.3. Restent deux problèmes. D'une part: quel statut donner à P\* = GV\* dans (38)? D'autre part: comment analyser les parfaits transitifs du type (12b), (13) ou (14b-b'')?

La réponse à la première question est aisée: de toute évidence, il s'agit d'un constituant qui fonctionne comme un GAd (groupe adjectival ou adverbial): au niveau syntaxique, il sélectionne ou est associé au verbe "être" (je laisse de côté l'appartenance exacte de *izan/egon* dans (38), où j'ai simplement suivi le "modèle" (35)); et, sémantiquement, il représente un *prédicat*, tout autant que *handia(k)* dans (6) ou *goseak/gosez* dans (17a-b).

La seconde question est plus complexe. On pourrait en effet poser a priori qu'un parfait transitif comme (40) est le produit d'un double mouvement de GN, à savoir, de l'extraction hors de P\* tant de l'agent que du patient:

- (40) Peiok etxea eginu du/dauka  
 P.-ERG maison-SG-ABS fait-SG-ABS il-l'a  
 "Peio a construit la maison" (résultat acquis)

En fait, il n'en est rien, car un pronom (de type "emphatique", comme dans presque tous les cas où un pronom dans une structure subordonnée coréférentielle à un antécédent qui le c-commande)<sup>19</sup> est possible à l'intérieur de P\*:

- (41) Peiok etxea [<sub>P</sub> berak eginu] du/dauka<sup>20</sup>  
 lui-même-ERG

(19) Cf. la difficulté d'utiliser les pronoms *berak* "lui-ERG" et *nik* "moi-ERG" dans les ex. suivants (où *pro* dénote un pronom non réalisé phonétiquement):

- (a) Peiok esan dit [<sub>P</sub> berak/?hark egingo duela]  
 P.-ERG dit il-me-l'a lui lui faire-PROSP qu'il-le  
 "Peio m'a dit qu'il le fera (lui)"  
 (b) (nik) esan dut [<sub>P</sub> pro/neronek/?nik egingo dudala]  
 moi-ERG dit je-l'ai moi moi qu-je-l'ai  
 "j'ai dit que je le ferai (moi-même)"

*Berak* et *neronek*, qui sont possibles, sont traditionnellement appelés pronoms "emphatiques".

(20) De même que dans la note (19), *berak* peut ne pas coréférenter à Peio: ce pronom est simplement libre dans sa catégorie de liage; cf. *infra*.

“Peio a construit lui-même la maison”, lit. “a la maison construite par lui-même”

De plus, un agent distinct du GN ergatif conjugué peut apparaître:

- (42) *nik etxea [Peiok egina] dut/daukat/\*du/\*dauka*  
 moi-ERG maison-SG-ABS P.-ERG faite je-l'ai il-l'a  
 lit. “j’ai la maison (qui a été) construite par Peio”

Tout cela montre qu’en fait, la structure S de (40) comporte bien deux éléments vides, mais une seule trace, celle du GN objet déplacé *etxea*, l’autre élément vide étant un pronom *pro*, non réalisé phonétiquement (comme dans les ex. de la note 19):

- (43) *Peiok<sub>i</sub> etxea<sub>j</sub> [<sub>P\*</sub> *pro*<sub>i/\*j/k</sub> *t<sub>j</sub>* egina] du/dauka*

où les indices montrent d’un côté que la trace *t* coréfère bien à *etxea*, mais d’un autre côté et surtout, que *pro* n’est pas nécessairement coréférentiel à *Peio(k)* (ce qui est également le cas de (41), en dépit de la traduction donnée en français) comme le montre le fait qu’un autre traduction de (40) est possible:

- (44) “Peio a sa [lit. «la»] maison de construite”

Il faut donc considérer que les parfaits transitifs sont, hors contexte et objectivement, *ambiguous* du point de vue de l’identification de l’agent du procès, et que le GN ergatif représenté dans la FVF est, du point de vue interne à la théorie générative, généré en structure profonde. Celle-ci serait donc pour (40):

- (45) [<sub>P</sub> *Peiok e* [<sub>P\*</sub> *pro*[+ ERG] *etxea egina izan*] FLEX<sup>21</sup>  
 [+ transitif]

alors que la construction aspectuellement non-marquée (perfectif) serait:

- (46) [<sub>P</sub> *Peiok etxea egin*] FLEX]

avec introduction de l’aux. \**edun* au niveau morphologique, comme support de la flexion bipersonnelle (sur ce point, voir Rebuschi (en préparation) et la note 21).

#### 4. Conclusion: La Non-Configurationnalité

4.1. L’hypothèse d’une différence typologique fondamentale entre langues qui distinguent, ou non, en structure syntagmatique, le GN sujet d’un GV (représen-

(21) Cette représentation implique (a) que *izan* “monte” sous FLEX en surface (cf. Chomsky 1986b), (b) que \**edun* en est la réalisation transitive, et donc (c) que \**edun* “avoir” n’assigne pas nécessairement de  $\theta$ -rôle à son objet de surface (phénomène probablement lié à l’équivalence GV-P). Il en irait de même pour la paire *egon/eduki*.

tant un constituant syntaxique autonome qui regroupe le verbe et l'objet éventuel) a fait l'objet de nombreuses recherches depuis quelques années: voir Chomsky (1981: 127-134), Kiss (1981 & 1985), Whitman (1982), Hale (1983), Mohanan (1984), etc. Ce n'est pas le lieu ici d'en faire l'historique (cf. Marác 1986), et il n'est même pas évident que toutes les langues "sans GV", c'est-à-dire à sujet non représenté syntagmatiquement ou configurationnellement (d'où le paramètre de "(non-)configurationnalité") soient toutes de même type. Quoi qu'il en soit, je vais, pour conclure ce travail, indiquer rapidement quelques arguments de plus qui indiquent une certaine absence d'asymétrie entre le sujet et l'objet (les actants X et Y) dans la phrase basque, donc quelques arguments, totalement indépendants des phénomènes diathétiques étudiés jusqu'ici, en faveur d'une représentation non-configurationnelle du basque — en d'autres termes, d'une représentation syntaxique dans laquelle les GN sujet et objet, et le verbe, se c-commandent tous trois réciproquement.

4.2.1. De manière quelque peu paradoxale, la morphologie ergative, décrite en 1.1., bien que marquant une certaine asymétrie entre le sujet et l'objet, est déjà un indice de plus: en effet, elle représente un traitement distinct du S.i. (actant Z) et du S.t. (actant X), donc un traitement morphologique qui paraît incompatible avec l'existence d'un GV autonome: on devrait pouvoir montrer sans trop de difficulté que les langues à GV réalisé configurationnellement ont nécessairement une morphologie nominative-accusative, tandis que pour les autres, les trois options sont ouvertes: morphologie accusative, ergative, ou encore "active-passive",<sup>22</sup> l'essentiel étant que l'asymétrie *sémantique* entre X et Y soit marquée d'une manière ou d'une autre.

4.2.2. Considérons maintenant la conjugaison pluri-personnelle, la liberté de l'ordre des constituants (plutôt que de type SVO, le basque est en fait de type "Thème - Rhème - Verbe (...)") - cf. le § 1.2.), et le fait que, contrairement à l'italien ou à l'espagnol par exemple, il n'y a pas en euskara que le sujet (transitif ou intransitif) qui puisse *ne pas* être exprimé: les objets, directs ou indirects, peuvent aussi être phonétiquement non-réalisés; on a là trois propriétés syntaxiques qui, quelles que soient les solutions techniques envisageables, ne marquent pas d'asymétrie sujet - objet au niveau grammatical le plus immédiat.

4.2.3. Quelle que soit à nouveau la théorie linguistique que l'on adopte, il faut rendre compte de l'existence, en français comme en anglais, de l'asymétrie entre sujet et objet qui se manifeste dans les propositions infinitives: elles n'admettent pas de sujet, comme en (47a) ou (b), ou bien le rendent licite par le recours à une préposition le régissant (et donc lui attribuant un cas, dans la perspective de la dis-

(22) Il s'agit de structures où l'on distingue entre S.i. ou participant unique de type agentif, et S.i. de type patient. B. Levin (1983) a avancé que la morphologie basque était plutôt de ce type qu'ergative — rejoignant indirectement en cela l'analyse de Rebuschi (1982, chap. 6) où l'ergativité basque était justement décrite comme un effet de la *construction* des participants uniques comme des patients plutôt que des agents, renversant ainsi la définition traditionnelle de l'ergativité.

cussion du § 3.1.), comme en (47c) - alors que l'objet ne pose aucun problème dans ces constructions:

- (47) a. \*[Pierre partir/manger une pomme] est étonnant  
 b. \*[Peter to leave/to eat an apple] is astonishing  
 c. [for Peter to leave/eat an apple] is astonishing

Cela revient à dire que (a) et (b) ne sont pas grammaticales parce que rien ne régit les sujets *Pierre* et *Peter*, qui se retrouvent par conséquent sans cas.

Or il faut aussi rendre compte du fait qu'en basque, l'équivalent de (47a) ou (b) est parfaitement grammatical:

- (48) a. [Peio joatea] harrigarria da  
 P.-ABS aller-SG-ABS] étonnant il-est  
 b. [Peiok sagarra jatea] harrigarria da  
 P.-ERG pomme-SG-ABS manger-SG-ABS]

Ces considérations sont également valables lorsque la proposition infinitive est complément, plutôt que sujet:

- (49) a. \*j'ai décidé [Pierre partir]      b. \*I've decided [Peter to go]  
 c. OK Erabaki dut [Peio joatea]  
 décidé je-l'ai P.-ABS aller-SG-ABS

Les constructions de ce dernier type ont été étudiées par Goenaga (1985), qui ne se prononce cependant pas sur la question de la (non-)configurationalité de la phrase basque. Or nous avons bien là un argument on ne peut plus clair: *Peio* comme GN sujet est possible en (48a) ou (49c), et *Peiok* en (48b), parce que le verbe le régit, et donc que ce GN sujet est vis-à-vis de ce verbe sur la même plan que le GN objet de (47a-c) ou (48b); en d'autres termes, la présence de FLEX n'est pas nécessaire en basque pour que le sujet reçoive un cas: le verbe doit donc le c-commander, et le régir, tout autant qu'il c-commande et régit son objet; de plus, comme la morphologie du verbe n'est pas ici de type parfait ou passif, le verbe assigne un cas à chacun de ses arguments — ce qu'il ne peut par contre faire en aucun cas en français ou en anglais où, on l'a vu, le verbe ne gouverne jamais son sujet.

4.2.4. Enfin, je mentionnerai brièvement pour mémoire la question des possessifs réfléchis, que j'ai déjà traitée par ailleurs (Rebuschi 1985b & 1986). En résumé, voici comment elle se présente: les éléments réfléchis et réciproques (appelés "anaphores" en grammaire générative) *doivent* avoir un antécédant dans un certain domaine syntaxique. Or pour qu'un terme fonctionne comme antécédent d'une anaphore (et non pas d'un pronom ou possessif non anaphorique, la coréférence — éventuelle — étant alors une question de grammaire textuelle), il faut qu'il la c-commande. C'est pour cette raison que dans les langues indo-européennes (qui sont probablement toutes, à un certain degré d'abstraction, configurationnelles), les pos-

sessifs réfléchis, quand elles en possèdent, sont impossibles dans le GN sujet d'une proposition radicale (indépendante); cf. par ex. le contraste entre (50a), parfait en polonais, car le GN sujet c-commande le GN objet, et (50b), totalement inacceptable et agrammatical:

- (50) a. Jan widział *swojego* psa  
 J.-NOM vit son-ACC chien-ACC  
 "Jan<sub>i</sub> a vu son<sub>i</sub> chien"  
 a'. Jan widział *jego* psa  
 son-ACC  
 "Jan<sub>i</sub> a vu son<sub>j</sub> chien" (i ≠ j)  
 b. \**swój* pies widział Jana  
 son-NOM chien-NOM vit J.-ACC  
 "son<sub>i</sub> chien a vu Jan<sub>i</sub>,"

Or en basque, où le réfléchi *bere* contraste avec le non-réfléchi *haren* (cp. (50a-a')), il n'y a pas de dissymétrie entre les deux cas de figure:

- (51) a. *bere* txakurra ikusi du Jonek  
 son chien-SG-ABS vu il-l'a Jon-ERG  
 "Jon<sub>i</sub> a vu son<sub>i</sub> chien"  
 a'. *haren* txakurra ikusi du Jonek  
 "Jon<sub>i</sub> a vu son<sub>j</sub> chien" (i ≠ j)  
 b. *bere* txakurrak ikusi du Jon  
 chien-SG-ERG J.-ABS  
 "son<sub>i</sub> chien a vu Jon<sub>i</sub>,"  
 b'. *haren* txakurrak ikusi du Jon<sup>23</sup>  
 "son<sub>i</sub> chien a vu Jon<sub>j</sub>" (i ≠ j)

De plus, le réfléchi *bere* peut aussi renvoyer au tiers actant, si bien que (52) est ambigu:

- (52) Jonek Peiori *bere* dirua eman dio  
 Jon-ERG Peio-DAT son argent-SG-ABS donné il-le-lui-a  
 "Jon<sub>i</sub> a donné son<sub>i/j</sub> argent à Peio<sub>j</sub>,"

On le voit, le sujet ou actant X *Jon(ek)* n'est en rien privilégié vis-à-vis de l'actant W. Il en va de même lorsque c'est ce dernier qui incorpore le possessif réfléchi (avec *haren* ci-dessous, la référence serait disjointe et de *Peio* et de *Jon(ek)*):

- (53) Peio aurkeztu dio Jonek *bere* hauzo berriari  
 P.-ABS présenté il-le-lui-a J.-ERG son voisin nouveau-SG-DAT  
 "Jon<sub>i</sub> a présenté Peio<sub>j</sub> à son<sub>i/j</sub> nouveau voisin"

(23) Voir Rebuschi (1985a) pour l'étude de quelques complications provenant de l'ordre des constituants en structure de surface.



Il est donc clair qu'au niveau de représentation où la théorie du liage s'applique, les GN absolutif, ergatif et datif se c-commandent à nouveau tous réciproquement, car s'il en était autrement, certains ne pourraient pas constituer l'antécédent du possessif anaphorique *bere* interne à l'un des deux autres (sur le fait que l'objet indirect n'est pas c-commandé asymétriquement par le sujet et l'O.d., voir les ex. (24) et (25) et l'analyse qu'on peut en faire dans la perspective du § 3).

4.3. Tout cela évidemment ne veut pas dire qu'il n'existe aucune dissymétrie entre le sujet X et l'objet Y. Par exemple, les expressions réfléchies et réciproques renvoyant à l'argument d'un verbe (et non plus à un "possesseur" comme ci-dessus) ne peuvent jamais être sujet — qu'il s'agisse d'un sujet transitif à l'ergatif, ou d'un sujet intransitif à l'absolutif, cf. Euskaltzaindia (1985) ou Rebuschi (1985b):

- (54) a. Peiok eta Jonek elkar ikusi dute  
 P.-ERG et Jon-ERG l'un-l'autre-ABS vu ils-l'ont  
 "Peio et Jon se sont vus (l'un l'autre)"  
 b. \*elkarrek ikusi ditu Peio eta Jon  
 l'un-l'autre-ERG il-les-a
- (55) a. Peio eta Jon elkarrekin joan dira  
 l'un-l'autre-SOC allé ils-sont  
 "Peio et Jon sont partis ensemble"  
 b. \*elkar joan da Peio(rekin) eta Jonekin  
 l'un-l'autre-ABS il-est P.(-SOC) et J.-SOC

Un autre exemple est fourni par les "structures à contrôle" qui, comme en français ou en anglais, impliquent un argument sous-entendu, "PRO", qui ne peut être que sujet (cf. Heath 1974, qui a fait oeuvre de pionnier sur ces questions):

- (56) a. haurrak ikusi ditut [PRO sagarra jaten]  
 enfant-PL-ABS vu je-les-ai pomme-SG-ABS mangeant  
 "j'ai vu les enfants manger la pomme"  
 b. \*sagarra ikusi dut [hurrek PRO jaten]  
 je-l'ai enfant-PL-ERG  
 "j'ai vu la pomme manger par l'enfant"

De tels phénomènes indiquent de toute évidence que la structure des phrases basques est redevable de plusieurs représentations, éventuellement hiérarchisables, ou du moins de plusieurs sous-représentations, qu'il importe de distinguer soigneusement.

## 5. Abbreviations

|          |                            |        |                     |
|----------|----------------------------|--------|---------------------|
| ABS      | absolutif                  | NEG    | négation            |
| ACC      | accusatif                  | NOM    | nominatif           |
| AUX, aux | auxiliaire                 | O      | objet               |
| compl    | complément                 | O.d.   | Objet direct        |
| DAT      | datif                      | O.i.   | Objet indirect      |
| DEM      | démonstratif               | P      | phrase              |
| dial     | dialecte(s)                | p      | personne            |
| ERG      | ergatif                    | PART   | partitif            |
| ex       | exemple                    | part   | participe           |
| fém      | féminin                    | P.ASS. | particule assertive |
| FLEX     | flexion                    | PL, pl | pluriel             |
| FVF      | forme verbale fléchie      | POSS   | possessif           |
| GEN      | génitif                    | PROSP  | prospectif          |
| GN       | groupe nominal             | S      | sujet               |
| GP       | groupe pré/postpositionnel | SG, sg | singulier           |
| IND      | indéfini                   | S.i.   | sujet intransitif   |
| INST     | instrumental               | SOC    | sociatif            |
| lit      | littéralement              | S.t.   | sujet transitif     |
| masc     | masculin                   | SUFF   | suffixe             |

## 6. References

- Alkain, I. & A. Zavala, 1981, *Gerrateko ibillerak*, 3 vol., Tolosa, Auspoa.
- Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.
- , 1986a, *Knowledge of Language. Its Nature, Origin, and Use*, New York, Praeger.
- , 1986b, *Barriers*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Eguzkitza, A., 1978, "Ein Versuch zur Beschreibung des Baskischen nach dem Universalienkonzept von Joseph H. Greenberg", *FLV* 28, 47-61.
- , 1985, "Kontrol- eta oharrenaditzen jokabide sintaktikoak", in Melena, J. L. (éd.), 1985, 981-985.
- , 1986, *Topics in the Syntax of Basque and Romance*, thèse, Los Angeles, UCLA.
- Euskaltzaindia, 1979, *Euskal Aditz batua*, Bilbao & Saint-Sébastien, Euskaltzaindia.
- , 1985, *Euskal Gramatika. Lehen Urratsak*, I, Pampelune, Euskaltzaindia & Institución Príncipe de Viana.
- Garde, P., 1983, "Les cas russes: approche nomino-centrique", *BSL* 78/1, 337-374.
- Gazdar, G.; Ewan K.; G. Pullum; Ivan S., 1985, *Generalized Phrase-Structure Grammar*, Oxford, Blackwell.
- Goenaga, P., 1978, *Gramatika Bideetan*, Saint-Sébastien, Erein.
- , 1985, "Complementación y nominalización en euskara", *ASJU* 19/2, 493-570.
- Hale, K., 1983, "Warlpiri and the Grammar of Non-Configurational Languages", *NLLT* 1, 5-47.
- Heath, J., 1974, "Some Related Transformations in Basque", in La Galy, M. et al. (éds.), *Papers from the Tenth Regional Meeting*, Chicago, *CLS*, 248-258.
- , 1977, "Remarks on Basque Verbal Morphology", in Douglas, W.A. et al. (éds.), *Anglo-American Contributions to Basque Studies. Essays in Honor of Jon Bilbao*, Reno (Nevada), Desert Research Institute Publications, 193-201.

- Horvath, J., 1986, *Focus in the Theory of Grammar and the Syntax of Hungarian*, Dordrecht, Foris.
- Kiss, K. É., 1981, "Structural Relations in Hungarian, a «Free» Word Order Language", *LI* 12/2, 185-213.
- , 1985, "Is the VP Universal?", ms., Cambridge (Mass.), MIT, & Budapest, Eötvös Loránd University.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque & Ikas.
- Lazard, G., 1985, "Les variations d'actances et leurs corrélats", *Actances* 1, 5-39.
- Levin, B. C., 1983, *On the Nature of Ergativity*, thèse, Cambridge (Mass.), MIT.
- Marác, L., 1986, "Disconnexity in Syntax", ms., Université de Groningue.
- Melena, J. L., 1985, (éd.), *Symbolae Ludovico Mitxelena Septuagenario Oblatae*, II, Vitoria, UPV/EHU.
- Mohanan, K. P., 1984, "Lexical and Configurational Structures", *The Linguistic Review* 3, 113-139.
- Rebuschi, G., 1979, "Autour du passif et de l'antipassif en basque biscayen (sous-dialecte d'Oñate)", in Paris, Catherine (éd.), *Relations prédicatif-actant(s) dans des langues de types divers* II, Paris, SELAF, 149-170.
- , 1982, *Structure de l'énoncé en basque*, Paris, Collection ERA 642 (CNRS & Université Paris 7); rééd. 1984, Paris, SELAF.
- , 1983a, "Énoncés et formes hypothétiques en basque contemporain", *Verbum* 6/3, 343-361.
- , 1983b, "Autour du parfait et du passif basques", in Euskaltzaindia (éd.), *Piarres Lafitte-ri Omenaldia*, Pampelune, 545-558.
- , 1985a, "Niveaux de représentation et non-configurationnalité: remarques sur les anaphores et les variables du basque", *Sigma* 9, 109-144.
- , 1985b, "Théorie du liage et langues non-configurationnelles: quelques données du basque navarro-labourdin", *Euskera* 30/2, 389-433.
- , 1986, "Théorie du liage, diachronie et énonciation: sur les anaphores possessives du basque", *ASJU* 20/3, 325-341.
- , [en préparation]; "Sur la structure de l'auxiliaire basque".
- Riemsdijk, H. van & E. Williams, 1986, *Introduction to the Theory of Grammar*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Rijk, R. de, 1969, "Is Basque an SOV Language?", *FLV* 1/3, 319-352.
- , 1985, "Un verbe méconnu", in Melena, J. L. (éd.), 921-935.
- Salaburu, P., 1985, "Uztardura", in Melena, J. L. (éd.), 987-994.
- Sarasola, I., 1977, "Sobre la bipartición inicial en el análisis en constituyentes", *ASJU* 11, 51-90.
- Whitman, J., 1982, "Configurationality parameters", ms., Harvard.
- Wilbur, T. H., 1979, *Prolegomena to a Grammar of Basque*, Amsterdam, John Benjamins.



# Pour une représentation syntaxique duale: structure syntagmatique et structure lexicale en basque

Dans ce bref essai, je voudrais faire le point sur l'hypothèse non-configurationnelle de la structure syntagmatique (anglais *constituent structure*) de la phrase basque, dissiper quelques malentendus concernant cette question, et, au passage, corriger quelques erreurs que j'ai moi-même commises à ce sujet.\* Je commencerai par montrer que les asymétries entre sujet et objet, souvent invoquées pour justifier l'existence d'un SV en basque, procèdent objectivement d'un raisonnement entaché de circularité (§ 1.), les arguments proprement structureaux ne donnant, eux, aucun résultat décisif (§ 2.). Ensuite, je montrerai que les anaphores du basque sont redevables de deux niveaux distincts de représentation (dont l'un doit nécessairement être non-configurationnel) (§ 3.), et, dans le § 4., que les alternances diathétiques qu'offre cette langue exigent aussi, pour le moins, une telle distinction. Dans le § 5., j'examinerai enfin quelques données concernant l'interférence des variables, des pronoms et des opérateurs, pour montrer qu'à nouveau les tests de configurationnalité sont au mieux inopératoires, ou même, en ce qui concerne certains locuteurs, des indicateurs directs de non-configurationnalité. Dans la conclusion, j'essaierai de tirer quelques conséquences de cette analyse, et proposerai quelques directions de recherche ultérieure.

## 1. De la dissymétrie entre Sujets et Objets

### 1.1. Quelques exemples

Le fond du problème de la configurationnalité est clair: il s'agit de savoir quand et jusqu'à quel degré se code dans la grammaire l'asymétrie que l'on observe,

\* Faute de temps, il ne m'a pas été possible de faire circuler une version préliminaire de cet article. Cependant, la plupart des idées qui y sont développées ou esquissées a déjà été mise en forme ailleurs (Rebuschi 1985a, b, 1986, à par. a, b), si bien que la façon dont elles sont exprimées ici doit beaucoup aux remarques que les personnes suivantes (entre autres) m'ont adressées au sujet de ces textes: J. Abaitua, A. Eguzkitza, L.K. Marácz, J. Ortiz de Urbina et B. Oyharçabal: qu'ils soient tous remerciés, l'entière responsabilité des erreurs comme des opinions restant évidemment de mon fait.

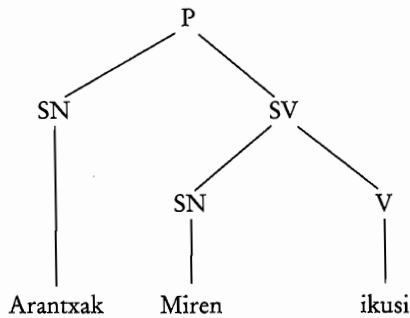
#### Abréviations

abl: ablatif; aux: auxiliaire; C: complémenteur; E: énoncé (projection maximale de P); FL: forme logique; gén: génitif; intr: intransitif; m.t.: marqueur de topicalisation; nég: négation; P: phrase; p: personne; pl: pluriel; S: syntagme; SC: syntagme du complémenteur (= E); SF: syntagme flexionnel (= P); sg: singulier; SN: syntagme nominal; S.S.: structure syntagmatique; SV syntagme verbal; V: verbe; WCO: "weak crossover".

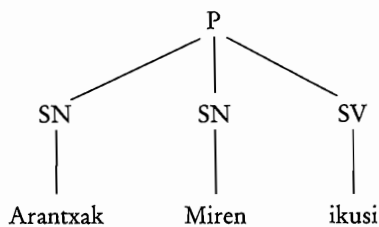
dans toutes les langues, entre les deux actants, par définition le sujet et l'objet, des constructions transitives. Concrètement, l'hypothèse non-configurationnelle revient à dire que, dans certaines langues, la structure syntagmatique (dorénavant S.S.) de la phrase ne représente ni cette dissymétrie ni, par conséquent, la dichotomie sujet-prédicat, que l'on dit donc postuler comme étant codée autrement. Par suite, pour une phrase comme (1), la question est de savoir si "la bonne" parenthésation est celle de (2a): c'est l'hypothèse configurationnelle, ou celle de (2b): c'est l'hypothèse non-configurationnelle — les variantes (b) étant la représentation arborescente équivalente des notations (a):

- (1) Arantxak Miren ikusi du  
 Arantxa-*k* M.- $\emptyset$  vu aux(tr)  
 Arantxa a vu Miren

- (2) a. [<sub>P</sub> [<sub>SN</sub> Arantxak] [<sub>SV</sub> [<sub>SN</sub> Miren] [<sub>V</sub> ikusi]](du)]<sup>1</sup>  
 b.



- (3) a. [<sub>P</sub> [<sub>SN</sub> Arantxak] [<sub>SN</sub> Miren] [<sub>V</sub> ikusi]](du)  
 b.



Il importe de souligner que les partisans de l'hypothèse non-configurationnelle ne doutent pas de l'existence de certaines dissymétries entre le sujet et l'objet. En basque, la première manifestation de cette dissymétrie est évidemment d'ordre morphologique: c'est l'opposition entre les suffixes *-k* et  $\emptyset$ <sup>2</sup> sur les SN, et, au

(1) Pour simplifier, je laisse l'auxiliaire et/ou la flexion de côté en (2) comme en (3).

(2) Les questions soulevées ici ne sont pas directement reliées à l'analyse traditionnelle du système casuel comme étant ergatif, ou à sa réévaluation comme "actif-inactif" (Levin 1983; Ortiz de Urbina 1986); voir cependant le § 6. pour quelques remarques entre assignation du cas et type(s) de représentation concerné(s).

présent du moins, le fait que la personne et le nombre des sujets soient indiqués par un suffixe sur la forme verbal fléchie (FVF), tandis que ceux de l'objet y sont marqués par des préfixes.<sup>3</sup>

Mais, bien entendu, il y a d'autres arguments, d'ordre syntaxique. Un des plus à la mode à l'heure actuelle est celui qui consiste à remarquer que le sujet (transitif ou intransitif d'ailleurs), ne peut pas être instancié par le pronom réciproque *elkar* "l'un l'autre" (cf. Salaburu 1985, 1986), l'ordre linéaire des mots ne changeant strictement rien aux données:

- (4) a. [Arantxak eta Mirenek] *elkar ikusi dute*  
 A.-*k* et M.-*k* e.-∅ *vu aux(tr)*  
 Arantxa et Miren se sont vues, lit.: ont vu l'un(e) l'autre  
 b. \**elkarrek ikusi ditu Arantxa eta Miren*
- (5) a. [Arantxa et Miren] *elkarrengandik urrundu dira*  
 e.ablatif éloigné *aux (intr)*  
 A. et M. se sont éloignées l'un(e) de l'autre  
 b. \**elkar urrundu da Arantxaren eta Mirenengandik*

Un autre argument est fourni par le fait que seul un sujet doit être sous-entendu dans les interrogatives non conjuguées (cf. Ortiz de Urbina 1986), ou dans les complétives des verbes de perception (Eguzkitza 1985):

- (6) a. *nik ez dakit [nondik has] / [\*Patxi/\*neroni nondik has]*  
 moi-*k* nég je-sais où-abl commencer P.-∅ moi-même-∅  
 je ne sais par où PRO/\*Patxi/\*moi commencer  
 b. *Mirenek ez daki [zer kanta] / [\*Patxik/\*berak zer kanta]*  
 quoi-∅ chanter elle-même-*k*  
 Miren ne sait pas PRO/\*Patxi/\*elle-même quoi chanter
- (7) a. *Arantxak Miren ikusi du [sagarrak jaten]*  
 A.-*k* M.∅ *vu aux pommes-∅ manger-te-n*  
 Arantxa a vu Miren manger les pommes  
 b. \**Arantxak sagarrak ikusi ditu [Mirenek jaten]*  
 \*A. a vu les pommes Miren manger

## 1.2. Un raisonnement circulaire

En fait, tout le débat tourne autour de la question suivante: ces trois asymétries (et quelques autres de même nature) sont-elles la preuve de ce que la représentation en constituants immédiats des phrases indépendantes comme (1) ou (4) et des propositions enchâssées de (6a, b) ou (7a) est celle donnée en (2)? Il me semble qu'il

(3) Peu importe ici que le *d-* de présent soit analysé comme une marque purement temporelle, ou comme indiquant à la fois la 3<sup>e</sup> p et le temps.

y a là un malentendu, car ce que ces exemples nous disent, finalement, peut se ramener à ceci: il existe une hiérarchie fonctionnelle comme:

(8) SUJET ... > ... OBJET DIRECT ... > ... CIRCONSTANT

telle que:

(9) une anaphore comme *elkar* doit avoir pour antécédent un élément dont la fonction est supérieure à la sienne sur (8) dans la proposition minimale qui les contient;<sup>4</sup>

(10) seul l'élément le plus haut placé sur (8) doit être sous-entendu dans les propositions dénuées de marque aspectuelle, ou en *-t(z)e-n*.<sup>5</sup>

Si l'on arrive à justifier *indépendamment* la structuration de (2), il est évident que l'on *peut* alors faire appel à la notion de c-commande pour rendre compte des phénomènes observés en (4) ou (5) —mais voir 3.2. infra—, ou à celle de m-commande<sup>6</sup> qui détermine la rection ou gouvernement, et par suite l'apparition d'un sujet phonétiquement non-réalisé dans (6) et (7).<sup>7</sup>

Mais s'il n'existe pas de justification indépendante, le raisonnement devient circulaire. On peut en effet considérer que (3) est, d'un certain point de vue, la so-

(4) Les anaphores basques ne sont pas orientées vers le sujet; cf.:

gurasoek elkarrekin ikusi gaituzte  
parents-*k* *elkar*-avec vu ils-nous ont  
les parents, nous, ont vus ensemble.<sub>vj</sub>  
(Euskaltzaindia 1985: 109).

En conséquence, elles ne sont jamais liées à longue distance.

(5) Les marqueurs aspectuels (de perfectif ou d'imperfectif), lorsque le cas de la proposition nominalisée est autre que l'inessif archaïque *-n*, permettent la réalisation des sujets, cf.:

|   |  |
|---|--|
| (a) guk lan egi-te-an<br>nous- <i>k</i> travail-Ø faisant-locatif<br>quand nous travaillons | (b) zuk lan egi-te-a-k<br>vous- <i>k</i> sg-Ø<br>le fait que vous travaillez |
|---|--|

Dans certains cas cependant, un sujet réalisé est rendu possible même s'il n'y a pas de marque aspectuelle:

(c) ehungarren urteburukari, *guk* aldiz zer *egin?*  
centième anniversaire + temps nous-*k* m.t. quoi-Ø faire (radical)  
alors que nous fêtons ce centenaire, nous, que (pouvons)-nous faire? (Emilie Larre, *Herria*, n.° 1883, p. 1)

(d) heldu-den igandean, [...] zertako ez *guk* ere [...] gogoz bederen eskualde hetako itzuli bat *egin?*  
prochain dimanche-locatif pourquoi nég nous-*k* m.t.par-l'esprit au moins région ces-gén tour un-Ø faire (radical)  
dimanche prochain, pourquoi n'entreprendrions pas nous (aussi), en esprit du moins, un voyage dans ces régions? (Jean Hiriart-Urruty, *Herria*, n.° 1884, p. 5).

Noter que le dialecte de ces auteurs (le bas-navarrais), interdit d'interpréter *egin* ici comme la forme perfective du verbe, bien qu'elle soit identique à la forme radicale dans ce cas précis.

La question se pose alors de savoir s'il y a dans de tels cas *truncation* de toutes les marques temporo-aspectuelles et d'accord, ou si le verbe lui-même gouverne ou régit le sujet...

De toute manière, je m'écarte ici de l'analyse d'Ortiz de Urbina (op. cit.), pour qui le cas dans (a) et (b) serait donné par le verbe nominalisé réinterprété comme un nom.

(6) X c-commande Y si et seulement si, X ne domine pas Y, le premier noeud branchant qui domine X domine aussi Y. Les lieux doivent c-commander les liés (anaphores) dans un certain domaine.

Par ailleurs, X m-commande Y si et seulement si, X ne domine pas Y, la première projection maximale (SN, SV, P, etc.) qui domine X domine aussi Y. Les éléments régissants ou gouverneurs doivent m-commander les éléments qu'ils régissent.

(7) Rappelons que PRO, le sujet sous-entendu, ne peut par définition occuper qu'une position non gouvernée.



lution optimale pour rendre compte de la structure d'une phrase: trois mots, trois constituants. Par contre, (2) introduit un surplus de structure, sous la forme d'un quatrième constituant, le SV. L'existence de cette entité supplémentaire doit donc être prouvée par le recours à d'autres tests que ceux qui montrent qu'il y a une certaine asymétrie syntaxique entre le SN suffixé de *-k* et celui suffixé de *-Ø*. Sinon, on ne fait que *transcrire* en termes structuraux ou graphiques cette asymétrie, mais on ne l'explique pas.

Prenons le problème de l'anaphore *elkar*. Dans les langues dans lesquelles (2) est indépendamment justifiée, la théorie du liage peut effectivement être construite en termes de c-commande — c'est d'ailleurs ce qui s'est passé dans l'histoire même de l'élaboration de ce pan de la théorie linguistique. Mais, a priori, tant que l'on n'a pas démontré l'existence d'un SV en basque, la c-commande asymétrique entre le sujet et l'objet ne peut pas être invoquée pour expliquer l'agrammaticalité de (4b). Par exemple, on pourrait avancer que la structure (3) de la phrase basque est linéairement ordonnée "en profondeur", et que les principes qui nous intéressent ici sont les suivants, censés s'appliquer à ce niveau profond:

- (11) a. *Elkar* doit avoir un antécédent sur sa gauche.  
 b. Une expression référentielle ne doit avoir d'antécédent ni à gauche ni à droite.

Quel que soit l'ordre "de surface" d'une phrase basque (obtenu par "scrambling", extrapositions successives à gauche ou à droite, etc.), (11) décrit en fait aussi bien que la théorie orthodoxe ce qui bloque (4b).<sup>8</sup>

Qui plus est, si l'ordre "profond" était inversé, comme en (12), nous pourrions adapter notre hypothétique principe de liage (11a) en (13), (11b) restant stable:

- (12) [<sub>P</sub>V aux SN-Ø SN-*k*]

- (13) *Elkar* doit avoir un antécédent sur sa droite.

La circularité à laquelle j'ai fait allusion devrait maintenant être évidente: avec (3a) ordonné et (11), ou (12) et (13), on a d'abord traduit la constatation (9) en termes de linéarité, et ensuite utilisé des principes adaptés à cette propriété de la traduction pour "expliquer" (9), alors que l'on n'a rien expliqué du tout.<sup>9</sup>

Un raisonnement identique pourrait d'ailleurs rendre compte tout aussi bien des données de (6) et (7), par le recours à (14) ou (15):

- (14) Lorsqu'une proposition non conjuguée est en *-t(z)e-n* ou sans marque aspectuelle, le premier [respectivement, le dernier] SN de cette proposition doit être PRO.

(8) En ayant comme ordre profond: SN sujet, SN objet, Circonstant, V, on pourrait étendre le raisonnement à (5a, b). La question du mouvement et du "scrambling" sera reprise rapidement au § 3.

(9) Noter aussi que si l'ordre de (3a) est en un sens non marqué, rien ne prouve qu'il soit *le* bon en structure profonde, qui est par définition une construction abstraite.

- (15) Seule une marque aspectuelle non suffixée de *-n* peut régir le premier [resp. le dernier] SN de (3) [resp. de (12)].

Peut-on donc trouver des arguments indépendants des principes qui font appel à la *c*-commande et à la *m*-commande pour justifier (2)? Si l'on en trouve, (2) pourra alors effectivement être considérée comme *la* S.S. des phrases basques. Mais si l'on n'en trouve pas, et surtout si l'on peut montrer que (3) est (indépendamment de l'ordre linéaire de ses éléments), une représentation nécessaire de leur structure, il faudra alors poser que ces phrases sont redevables de deux représentations syntaxiques distinctes: (3) notera la S.S. proprement dite, où les SN et le V se *c*-commandent réciproquement, et où la hiérarchie (8) n'intervient donc pas, et (2), la *structure lexicale*,<sup>10</sup> que l'on pourra considérer comme une représentation *possible*<sup>11</sup> des phrases lorsque les asymétries notées par (8) sont à prendre en compte.

## 2. De l'inexistence d'un SV en basque

Considérons donc de plus près les arguments positifs et directs qui, du point de vue de la syntaxe structurale, permettent de justifier, dans certaines langues, la bipartition de la S.S. en un SN sujet et un SV prédicat.

Etant donné trois éléments X, Y et Z, on pose généralement qu'il existe un constituant complexe  $W = X + Y$  si plusieurs des tests suivants sont positifs:

- (16) a. W peut-être dédoublé par coordination au même titre que X, Y ou Z pris individuellement;  
 b. il existe au moins une pro-forme globale pour W;  
 c. W en bloc peut être déplacé, alors que soit X, soit Y, ne peut pas l'être seul;  
 d. W en bloc peut être élidé, alors que soit X, soit Y ne peut pas l'être individuellement;  
 e. de façon plus générale, W est un constituant si le bloc X + Y manifeste des propriétés que ni X + Z, ni Y + Z, ne possèdent.

On aura bien sûr reconnu en X l'objet et en Y le verbe, ou vice versa, et en W le problème syntaxique verbal.

(10) C'est à ce niveau qu'intervient la contrainte que tout prédicat soit prédiqué d'un sujet, et donc que tout verbe ait un argument externe ou sujet, cf. Williams (1980) et le "Extended Projection Principle" de Chomsky (1982); c'est pourquoi, entre autres raisons, j'ai proposé le terme de "structure lexico-prédicative" dans Rebuschi (à par. b).

(11) Quoique logiquement non nécessaire, le recours à une telle représentation (plutôt qu'à (3) ou à (12) linéairement ordonnés, qui n'ont été proposés ici que pour les besoins de l'argumentation) a comme avantage de permettre un traitement unifié des phénomènes qui relèvent de la structure lexicale en basque, et, indistinctement, de l'une ou de l'autre des deux structures dans une langue comme l'anglais qui, possédant indiscutablement un SV, ignore cette distinction. D'autres représentations sont bien sûr possibles: voir par ex. J. Abaitua (1985) pour une application au basque du modèle dit "Logical-Functional Grammar" de Bresnan, qui dissocie également la structure syntagmatique des fonctions grammaticales; pour lui comme pour moi, la structure syntagmatique est plate, non-configurationnelle.

Dans des langues comme le français ou l'anglais, où un élément nominal ou pronominal sujet ne peut pas être absent (phonétiquement) en proposition conjuguée, cf. (17b), une coordination comme (17c) peut être considérée comme un test positif:

- (17) a. il mangeait les pommes      b. \*Ø mangeait les pommes  
c. il [[mangeait les pommes] et [buvait le vin]]

Mais en basque, où la réalisation phonique d'un SN n'est pas nécessaire, il devrait être évident que l'argument ne tient plus; en effet, ci-dessous, la coordination peut s'expliquer aussi bien en termes d'absence d'un sujet plein (ou "présence" du sujet vide *pro*), comme en (18d), qu'en termes de coordination d'un SV, comme en (c):

- (18) a. berak sagarrak jaten + zituen  
lui-*k* pommes-Ø il-les-mangeait = (17a)  
b. *pro* sagarrak jaten zituen id.  
c. berak [[sagarrak jaten zituen] eta [ardoa { edan  
edaten zuen } ]] = (17c)  
d. [berak sagarrak jaten zituen[eta [*pro* ardoa { edan  
edaten zuen } ] ] id.

Le test de coordination n'est donc pas pertinent. Il existe par contre effectivement deux expressions: *hala egin* et *hori egin*, resp. "faire comme ça" et "faire ça", qui peuvent reprendre un prédicat soit transitif, soit intransitif. Cependant, une fois posée l'hypothèse d'une dichotomie entre structure lexicale et S.S., il semble que ces *pro*-formes, qui sont par définition lexicales, ne peuvent renvoyer qu'à la structure du même nom. Ceci est d'ailleurs confirmé par le fait que *hala* ou *hori* n'ont nullement besoin d'être contigus au verbe "faire", cf.:

- (18) a. nork aurdiki du untzia?      b. nik egin dut hori  
qui-*k* lancé aux vase-le-Ø      moi-*k* fait aux cela  
qui a jeté le vase?

Il est vrai que l'ordre linéaire syntagme focalisé - verbe est compatible avec une approche configurationnelle (cf. Ortiz de U., op. cit.), mais il n'en est nullement tributaire (cf. Rebuschi à par. a). On peut donc considérer à nouveau ce test comme n'étant pas à proprement parler positif.

En ce qui concerne le déplacement par contre, la topicalisation de l'objet et du verbe est très difficile, alors que la topicalisation de l'un ou de l'autre est parfaitement grammaticale; cf.:

- (19) a. ardoa berriz, nik edan dut  
vin-Ø m.t. moi-*k* bu aux  
quant au vin, c'est moi qui l'ai bu

- b. edan ere, ardoa edan dut  
boire m.t. vin-Ø bu aux  
?quant à boire, c'est du vin que j'ai bu
- c. ??ardoa edan ere, nik edan dut / bai edan dut<sup>12</sup>  
oui  
pour boire du vin, c'est moi qui en boit.
- d. ?? ardoa edan ere, nik egin dut hala/hori  
quant à boire du vin, c'est moi qui fais ça

Nous avons donc là plutôt un argument positif *contre* la configurationnalité. En effet, si un constituant peut être topicalisé, il est logique, s'il y a un SV, qu'il soit, en tant que constituant, topicalisable au même titre que l'un ou l'autre de ses propres constituants, ce qui n'est pas le cas en basque.

En ce qui concerne l'élosion, impossible en français mais courante en anglais,<sup>13</sup> les données ne prouvent rien non plus en basque. En effet, si l'on adopte l'analyse de la topicalisation et de la focalisation proposée par Ortiz de U., selon qui il y a alors extraction des éléments concernés hors de P, les termes focalisés occupant la place du spécifieur de C,<sup>14</sup> et V + F[lexion] celle de C lui-même, on voit que ce n'est pas le SV qui est élidé dans (20) ou (21) ci-dessous, mais l'ensemble du complément P de C, le complémenteur étant lui-même repris par *bai*:<sup>15</sup>

- (20) a. Arantxak, Miren ikusi du, eta Patxik ere bai  
Arantxa, elle a vu Miren, et Patxi (l'a vue) aussi

(12) Comparer le français: *Pour boire du vin, j'en bois*, qui est beaucoup plus naturel sans focalisation, et, inversement, l'agrammaticalité de: *\*Pour boire, je bois du vin*.

(13) Comparer l'anglais:

Have you seen him?

Yes I have Ø / \*Yes I have seen Ø

(14) Les syntagmes topicalisés seraient, eux, adjoints à E = SC; cela n'est pas évident, puisque le terme topicalisé peut suivre le complémenteur, cf.:

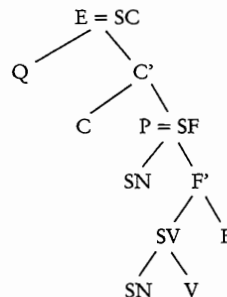
nik ez dakit [ea Patxi etorri den]

moi-*k* nég je-sais si P.-Ø venu aux(intr)

je ne sais pas si Patxi est venu

mais le statut de mots comme *ea*, etc. est débattu; voir aussi la discussion autour de (40), § 6. Tout cela n'est cependant pas crucial pour la question qui nous préoccupe ici.

(15) Rappelons que dans le modèle de *Barriers* (Chomsky 1986), adopté par Ortiz de Urbina, la phrase P est la projection maximale de la flexion F, d'où: P = SF (anglais IP). Dans ce modèle, toutes les projections sont à deux étages (deux "barres"); c'est le cas également donc de P<sup>max</sup> = E = C<sup>M</sup> = SC (anglais CP), qui s'analyse en une position de spécifieur (site d'arrivée des éléments focalisés et interrogatifs), notée Q ici, et une première projection de C, C', constituée de C et de son complément P. En résumé, on obtient:



- b. Miren, Patxik ikusi du, eta Arantxa ere bai  
Miren, c'est Patxi qui l'a vue, et Arantxa aussi, c'est P. qui l'a vue
- (21) a. Arantxak, hemen ikusi nau, eta Patxik ere bai  
A.-*k* ici vu aux  
Arantxa, c'est ici qu'elle m'a vu, et Patxi aussi (c'est ici qu'il m'a vu)
- b. Miren, hemen ikusi dut, eta Arantxa ere bai  
Miren, c'est ici que je l'ai vue; et Arantxa aussi (c'est ici que je l'ai vue).

Qui plus est, l'absence simultanée de l'objet et du verbe dans (20a) est compatible avec une analyse par élision distincte du premier et du second. En effet, d'une part, *pro* n'est pas limité à la fonction de sujet (au contraire de ce qui se passe en latin ou en espagnol: on a plutôt là un indice de *symétrie* entre les sujets et les objets basques), cf. (22); et, d'autre part, on pourrait peut-être recourir à l'élision du verbe pour rendre compte du phénomène illustré par (23), décrit pour la première fois par Gastañaga (1977):<sup>16</sup>

- (22) a. sagarra jan dut (nik) b. jan dut  
pomme-Ø mangé aux moi-*k* (i) je l'ai mangé(e)  
'ai mangé la pomme (ii) j'ai mangé
- (23) a. nik babak jan ditut eta Patxik sagarrak jan ditu  
moi-*k* fèves-Ø je-les-ai-mangées et P.-*k* pommes-Ø aux  
moi, j'ai mangé les fèves, et Patxi, il a mangé les pommes
- b. nik babak [Ø?] eta Patxik sagarrak [Ø?] jan ditugu  
nous avons mangé moi les fèves et Patxi les pommes

### 3. Anaphores et Pronoms

#### 3.1. *Bere*

Si nous récapitulons, il ne reste rien des arguments structuraux traditionnels pour considérer que la proposition basque contient un SV. Au contraire, il existe des arguments montrant que le sujet et l'objet ne manifestent pas d'asymétrie là où les langues indo-européennes occidentales la manifestent: un premier ex. vient d'être fourni par (23).

Une seconde illustration est fournie par l'emploi du possessif anaphorique *bere*, du moins dans les dialectes où il est strictement une anaphore (langue classique de Liçarrague et Axular, certaines variétés actuelles de bas-navarrais, cf. Lafitte 1962 et Rebuschi 1985a pour plus de détails). En effet, dans ces dialectes, *bere* peut avoir

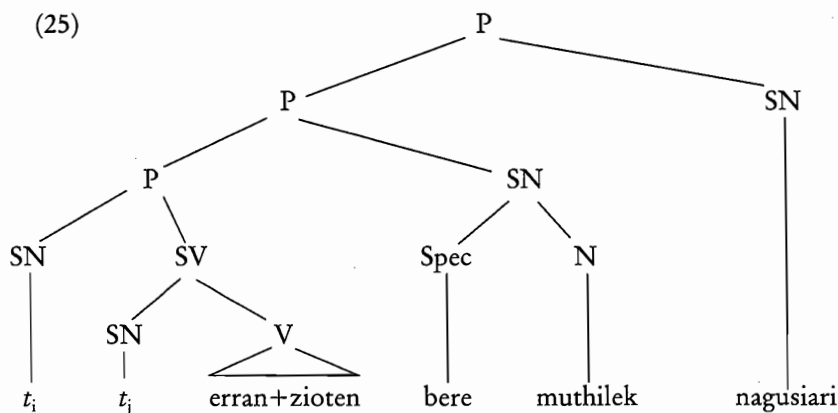
(16) Les constructions du type de (23b) sont examinées dans Rebuschi (à par. a), où il est proposé de les analyser comme un phénomène dit "Across The Board", mais sans certitude; je ne me prononce pas non plus sur la structure syntaxique présumée de la traduction française de cette phrase.

pour antécédent soit un sujet soit un objet (direct ou indirect), et même se trouver dans le SN sujet — alors qu'il ne peut, dans ces parlers, renvoyer au topique ou thème du discours:

- (24) erran zioten [bere muthilek] [nagusiari] (Axular)  
dit aux *b.* serviteurs-*k* maître-au  
ses<sub>i</sub> serviteurs dirent au maître<sub>i</sub>

Sauf erreur, ce phénomène est inexplicable dans le système d'Ortiz de Urbina: V + F, étant en tête d'énoncé, est passé sous C, mais le sujet continue, dans P, de c-commander asymétriquement le SN datif; de plus, ce ne peut pas être le -*o*- datif de la FVF qui lie *bere*, puisque cet élément n'est pas en position argumentale (par définition), et que les lieurs doivent occuper une telle position.<sup>17</sup>

Dans une analyse plus traditionnelle (et toujours configurationnelle), les SN à droite du verbe peuvent être considérés comme le produit d'extrapositions successives (éventuellement comme résultat de l'opération de "scrambling"). Dans ces conditions, *nagusiari* c-commande effectivement *bere*, cf. (25):



Mais on notera que l'ordre inverse est également possible, cf. (26), et surtout que le SN spécifié par *bere* peut être monté de position focale en position focale, ou de position topicale en position topicale, comme dans (27):

- (26) erran zioten nagusiari bere muthilek  
(même traduction que pour (24))

- (27) a. [bere muthilek]<sub>i</sub> uste + dut [t<sub>i</sub> erran ziotela hori nagusiari]  
je-crois cela-Ø  
(ce sont) ses<sub>i</sub> serviteurs (qui) je crois dirent cela au maître<sub>i</sub>

(17) En dépit du caractère agglutinant très transparent des FVF basques, il n'est même pas certain que l'on doive considérer les marques d'accord comme des clitiques: cf. Ortiz de Urbina, *op. cit.*, pour une argumentation allant dans le même sens.

- b. [bere muthilek]<sub>i</sub> berriz, ez dut uste [t<sub>i</sub> hori erran ziotela nagu-siari]

m.t. nég

quant à ses<sub>i</sub> serveurs, je ne pense pas qu'ils aient dit cela au maître<sub>i</sub>

On voit donc que le liage de *bere* doit s'effectuer *avant* tout mouvement vers les positions non-argumentales ou périphériques; ceci infirme donc clairement l'hypothèse plus traditionnelle (cf. Eguzkitza et Salaburu, op. cit.) tout autant que celle d'Ortiz de Urbina, et milite donc tout aussi clairement en faveur d'une représentation non-configurationnelle du type de (3), où les SN sujet et objet se c-commandent réciproquement.<sup>18</sup>

On pourrait objecter à cette conclusion le fait que j'utilise la c-commande pour parler de liage, alors que j'ai tenté de montrer plus haut qu'elle n'était peut-être pas le bon concept pour rendre compte du liage de l'expression réciproque *elkar*. Mais cette objection ne tient pas, car, du point de vue configurationnaliste, (a) *il y a* un SV en S.S. (et donc le sujet y c-commande asymétriquement l'objet), et (b) le liage s'explique en termes de c-commande. Or les faits exposés ici montrent que soit (a), soit (b), soit encore les deux, ne tiennent pas en basque. L'hypothèse que je voudrais défendre, et qui me semble être, du point de vue théorique, la moins coûteuse, est que seul (a) ne tient pas. On peut en effet sauver la c-commande en sacrifiant le SV, mais il n'y a plus de théorie de liage du tout, ni pour les anaphores comme *bere*, ni pour les pronoms comme *haren* ("son" [+ pronominal] qui serait systématiquement de référence disjointe par rapport à *nagusia* dans (24), (26) et (27) supra), si on élimine la c-commande afin de sauvegarder éventuellement le syntagme verbal.

### 3.2. *Elkar*

De plus, il semble bien que l'on puisse même soutenir que *elkar* illustré en (4) et (5) est effectivement soumis à la théorie du liage exprimée en termes de c-commande. Ceci n'est paradoxal que si l'on considère que ce terme est une anaphore en structure syntagmatique. Supposons que ce soit, au contraire, un pronom, dans cette représentation: il serait alors soumis au principe B de référence disjointe. Si la structure est plate, comme je le soutiens, *elkar* ne va donc pas violer le principe C dans (4a), comme on aurait pu l'objecter à l'analyse non-configurationnelle. Reste donc à montrer que c'est bien un pronom en S.S.

Voici l'argument: l'accord verbo-nominal ou sa "vérification" se fait en structure syntagmatique. Par suite, si deux arguments ont même référent, ils vont être marqués de la même manière en personne et en nombre (cf. l'anglais \**John saw myself*, \**I saw ourselves*, etc.). Comme la forme verbale fléchie ou FVF basque s'accorde précisément en personne et en nombre avec tant l'objet que le sujet, on

(18) Tout recours à une "forme phonologique" non-configurationnelle, suggéré par Ortiz de Urbina (comm. pers.), serait bien sûr inutile ici, puisque, par définition, aucun principe syntaxique (au sens large) tel que le liage ne s'applique dans ce type de représentation, qui n'est que le simple input des règles phonologiques.

devrait s'attendre à avoir l'auxiliaire *dituzte* "ils les (ont)", et non *dute* "ils l'(ont)" dans (4a), mais *dituzte* y est précisément impossible.

De plus, toute variation en personne est également agrammaticale, cf.:

- (28) guk elkar ikusi dugu /<sup>\*</sup>*gaitugu*  
 nous-*k e.*-Ø vu nous-l'avons nous-nous-avons  
 nous nous sommes vus (les uns les autres)

On pourrait dire que (28) avec *gaitugu* est agrammatical précisément parce que cette forme n'existe pas. Mais cela ne fait que reculer le problème: pourquoi, justement, <sup>\*</sup>*gaitugu* (ou <sup>\*</sup>*naut*, <sup>\*</sup>*hauk*, etc.) sont-elles des formes impossibles? La réponse me paraît simple, et découler directement du principe théorique entrevu plus haut:

- (29) Dans une langue non-configurationnelle, il ne peut pas y avoir d'anaphores phonétiquement réalisées comme arguments d'un verbe.

ce principe dérivant lui-même de la théorie standard du liage: s'il y avait de telles anaphores, elles c-commanderaient leur antécédent, violant donc soit le principe C (expressions référentielles, cf. (4a)), soit le principe B (pronoms, cf. (28)). (29) est donc un théorème qui dérive naturellement des axiomes B et C, et qui permet de prédire que des formes comme <sup>\*</sup>*gaitugu*, <sup>\*</sup>*naut* resp. "nous nous avons", "je m'ai" sont impossibles parce qu'elles impliquent qu'il y a coréférence formelle entre le sujet et l'objet, alors même que cette coréférence est interdite par (29).

On notera à cet égard que les linguistes qui ont proposé une S.S. non hiérarchisée ou non-configurationnelle pour diverses langues (cf. Hale 1983 pour le warlpiri, australien, Mohanan 1984, pour le malayalam, dravidien, ou Marác 1985, 1986, pour le hongrois), ont tous suggéré que le liage des anaphores s'appliquait en structure lexicale, ce qui ou bien les libère de tout liage en structure syntagmatique, ou bien, comme je le suggère ici, les fait se comporter comme de pronoms, référentiellement disjoints des autres SN, dans cette représentation.<sup>19</sup>

(19) Une autre stratégie possible, quand la conjugaison est pluripersonnelle, est d'employer un affixe spécial, distinct des affixes personnels usuels, pour marquer la réflexivité et/ou la réciprocité. En nahuatl (Launey 1986), les mêmes affixes sont utilisés dans les deux cas, et aucun élément pronominal (au sens large) ne peut instancier la place du SN objet dans la proposition. En swahili (Vitale 1981), les affixes sont distincts (préfixe réfléchi *-ji-*, suffixe réciproque *-an-*), et le "pronom réfléchi" susceptible d'instancier la place de l'objet dans les constructions réfléchies n'est en fait qu'un pronom emphatique. La généralisation des générativistes selon que les éléments morphologiques (clitiques ou autres) qui marquent la réflexivité ou la réciprocité, de même que le passif, "absorbent" le cas du complément se vérifie donc dans ces langues. Mais en basque, comme de tels affixes n'existent pas, cette stratégie n'est pas disponible: il y a donc bien assignation d'un cas à *elkar*, ce que souligne son emploi au datif — car, lorsqu'un objet indirect est indéfini ou indéterminé, il n'apparaît en structure morpho-syntaxique ni sous la forme d'un affixe dans la FVF, ni sous la forme d'un pronom; comparer à cet effet:

- |  |   |
|--|---|
| (a) guk elkarri begiratu diogu<br>nous- <i>k e.</i> -datif regardé nous-le-lui-avons<br>nous nous sommes regardés (les uns les autres) | (b) guk Mireni begiratu diogu<br>nous avons regardé Miren                     |
| (c) begiratu diogu<br>nous l'avons regardé(e)  | (d) begiratu dugu<br>nous-l'avons<br>nous avons regardé/ <sup>*</sup> l'avons |



### 3.3. *Bere burua*

Les constructions dites réfléchies sont à cet égard fort instructives également. En effet, selon (29), les anaphores sont impossibles en fonction d'argument de verbe seulement: elles restent évidemment possibles comme spécificateurs de SN, cf. supra la discussion autour de *bere*. De là plusieurs conclusions. D'une part, contrairement à ce qu'ont proposé les auteurs précités, l'application des principes A et B du liage en structure lexicale ne serait générale qu'en ce qui concerne les arguments des verbes, leur application aux "possessifs" pouvant par contre être éventuellement soumise à variation paramétrique: en structure lexicale dans certaines langues, et en S.S. dans d'autres, dont le basque.<sup>20</sup>

Par ailleurs, cette approche permet de comprendre pourquoi l'expression *bere burua* lit. "sa [+ anaphorique] tête" est, contrairement à *elkar*, possible en position sujet, mais, comme lui, ininterprétable globalement comme une anaphore dans cette position:<sup>21</sup>

- (30) a. Mirenek bere burua ikusi du argazkian  
 M.-*k* b. tête-Ø vu aux(tr) sur-la-photo  
 (i) Miren s'est vue sur la photo  
 (ii) Miren<sub>i</sub> a vu sa<sub>i</sub> tête sur la photo  
 b. bere buruak izutu du Miren  
 b. tête-*k* effrayé aux(tr) M.-Ø  
 (u) \*elle-même a effrayé Miren  
 (ii) sa<sub>i</sub> tête a effrayé Miren<sub>i</sub>

D'une part en effet, si la S.S. est plate, le SN *Miren(ek)* c-commande le possessif anaphorique *bere* dans les deux cas (a) et (b): ce possessif est donc correctement lié. D'autre part, l'expression globale *bere burua(k)*, qui représente l'argument d'un verbe, ne peut se voir attribuer une interprétation anaphorique en structure lexicale que lorsqu'elle y est c-commandée, ce qui est le cas dans (a), mais pas dans (b): on obtient donc logiquement les interprétations données.

Troisièmement, cette expression *bere burua* est définie (suffixe *-a*) et fonctionne pourtant toujours comme une expression de 3<sup>e</sup> p. sg., quels que soient la p. et le nombre du "coréférent":

- (31) a. nik neure burua ikusi dut /\*naut  
 moi-*k* ma(+an) tête-Ø vu je-l'ai je-m'ai  
 j'ai vu ma tête/je me suis vu  
 b. guk geure burua ikusi dugu /\*gaitugu  
 nous-*k* notre(+an) tête-Ø vu nous-l'avons nous-nous-avons

(20) Ajoutons cependant que si la structure lexicale se limite à la projection des arguments du verbe (ce qui est la position orthodoxe, cf. les travaux de Hale, Marác, etc.), il n'y a alors pas de place dans cette représentation pour les possessifs, qui marquent d'autres relations, et sont internes à ces arguments; la "solution" basque serait alors la seule possible.

(21) Il est donc inutile de distinguer entre deux expressions homonymes *bere burua*, comme je l'ai fait dans Rebuschi (1985a).

Ceci signifie qu'une dernière objection que l'on aurait pu faire à notre analyse de *elkar*, à savoir, que le basque a peut-être rendu obligatoire ici ce qui n'est qu'optionnel à travers ses dialectes, c'est-à-dire le non accord en nombre de la FV avec un argument indéterminé, cf. (32), ne tient plus pour *bere* (etc.) *burua*, puisque des formes indéterminées comme \**bere buru* sont impossibles.

- (32) gizon asko                      ikusi ditut /dut  
 homme beaucoup-Ø-Ø vu je-les-ai je-l'ai  
 j'ai vu beaucoup d'hommes

(le premier Ø ici indique l'absence de détermination, et le second, le cas zéro proprement dit).

#### 4. Le problème des Voix

La nécessité d'une double structure, syntagmatique et lexicale, me paraît bien établie maintenant pour le basque, comme pour quelques autres langues. Je voudrais à présent considérer un tout autre genre de construction qui, selon l'analyse ultime que l'on peut en faire, ou bien représente un argument de plus en faveur de la non-configurationnalité, ou bien, précisément parce qu'il ne s'agit peut-être pas d'une construction véritablement syntaxique, indique qu'il est de toute manière nécessaire de distinguer entre deux types de représentation pour les phrases basques. Il s'agit de ce que j'ai appelé passif (suivant une tradition bien établie) et antipassif, par analogie (voir Rebuschi 1982, ch. 7), pour une analyse de ces questions interprétable aujourd'hui comme relevant de la structure lexicale ou lexico-prédicative, et Rebuschi (1986) pour un traitement purement syntagmatique, ces constructions étant toutes deux productives:

- (32) a. artikulu asko                      Lafitte-k idatzi-ak ziren<sup>22</sup>  
 article beaucoup-Ø Lafitte-*k* écrit-pl-Ø ils-étaient  
 beaucoup d'articles étaient/furent écrits par Lafitte  
 b. Lafitte artikulu asko                      idatzia zen  
 L.-Ø article beaucoup-Ø écrit-sg-Ø il-était  
 Lafitte avait [lit. était] écrit beaucoup d'articles

Le raisonnement est le suivant. Dans la première hypothèse, (32a), le passif, et (b), l'antipassif, sont construits en S.S., selon l'analyse désormais classique qui consiste à dire que le verbe, une fois doté de morphologie passive (suffixe de détermination et nombre, ou autre), ne peut assigner de cas à *l'un* de ses arguments;<sup>23</sup> cet argument doit alors "monter" en position de sujet (*vide*), où il recevra son cas de Flex[ion] (ou Accord). Comme (32a) et (b) ont les mêmes propriétés (en particulier, le verbe semi-

(22) D'autres formes sont possibles: *idatziak zeuden*, *idatzirik ziren/zeuden*, *idatzita ziren/zeuden*; voir Rebuschi (1982) pour une étude des préférences dialectales.

(23) Cf. Chomsky (1981: 124): "[NP, VP] does not receive Case within VP, for *some* choice of NP in VP". (C'est moi, G.R., qui souligne).

adjectivé semble ne plus pouvoir donner de cas qu'au SN qui lui est contigu à gauche, d'où la présence à cette place des compléments d'agent (*Lafittek*) et de patient (*artikulu asko*) respectivement, ces compléments étant, ceci est aussi remarquable, dotés du même cas que dans la construction transitive correspondante, il faut donc poser que, de même que le verbe n'assigne pas de cas à l'objet dans (a), il n'assigne pas de cas au sujet dans (b), ce qui revient à dire que tant le sujet que l'objet sont m-commandés par le verbe, et que, si celui-ci n'était pas passivé, il assignerait son cas à l'un comme à l'autre, ce qui présuppose une structure non-configurationnelle.<sup>24</sup> Ceci expliquerait d'ailleurs pourquoi, comme on l'a noté à l'instant, c'est le même cas morphologique qui marque le sujet transitif et complément d'agent, *-k*, et le même qui indique l'objet et le "complément de patient", *-Ø*.

On pourrait cependant objecter (voir Wilbur 1979 contre Bollenbacher 1977, ou Trask 1985) qu'il ne s'agit pas de "vrais" passifs, mais de constructions adjectivales. Cela ne change rien en fait à l'affaire, car les sujets intransitifs superficiels de (32) reçoivent bien leur rôle sémantique de l'"adjectif" *idatzi-a*.<sup>25</sup> Il faut donc qu'ils lient une place vide dans le syntagme adjectival présumé, respectivement [*e Lafittek idatzi-a*] et [*e artikulu asko idatzi-a*]. Or les syntagmes adjectivaux n'ont ni sujet interne ni flexion; ce ne sont donc pas des domaines de liage, si bien que l'élément vide *e*, lié par le sujet intransitif de la proposition, doit être interprété comme une anaphore. D'où il suit que, par définition, *e* est une trace de mouvement de SN. Qu'on le veuille ou non, on a donc affaire à deux constructions qui, formellement, sont en tout point identiques au passif chomskyen, à ceci près évidemment qu'en basque la S.S. est plate, et que donc SV et P se confondent.

Par ailleurs, les extractions hors de syntagmes adjectivaux sont pour le moins très rares, et, en basque, seuls ces soi-disants adjectifs permettent l'extraction de l'un de leurs compléments. Il n'y a donc aucune raison de penser qu'il s'agit de véritables adjectifs, comme le sont les participes apparents des passifs lexicaux en *in-*, anglais "unpassives": cf. l'agrammaticalité de: \**nik ezezaguna* "inconnu \*par moi", pour prendre un des rares exemples basques de cette construction effectivement lexicale.

Supposons pourtant que les constructions comme (32) ne sont pas syntaxiques, mais lexicales. Comme elles sont intégralement productives, il faut postuler qu'il existe un type de représentation dans lequel (32a, b) et (33) vont être mis en relation sans qu'il s'agisse de la structure syntaxique:

- (33) *Lafittek artikulu asko idatzi zituen*  
*L.-k article beaucoup-Ø écrit aux(tr)*  
 Lafitte écrivit beaucoup d'articles

(24) La non-configurationnalité requise ici est plus faible que celle demandée par le liage de *bere*, où le sujet et l'objet doivent se c-commander: il suffit en effet que le SV ne soit pas une projection maximale de V, comme cela a été proposé par Whitman (1982), et repris par Chomsky (1986):

[<sub>P</sub> = SV SN<sub>i</sub> [<sub>v</sub>, SN<sub>i</sub> V]]

Ici, le verbe ne c-commande effectivement pas le sujet SN<sub>i</sub>, mais il le m-commande, ce qui suffit pour lui permettre de le régir et, éventuellement, de lui assigner un cas. Mais, comme le montre le liage de *bere*, cette approche est trop faiblement non-configurationnelle pour rendre compte de la S.S. basque.

(25) Et non du syntagme adjectival prédicatif de surface. Le Thêta-critère n'est donc pas plus violé ici qu'il ne l'est dans le traitement du passif anglais par Chomsky lui-même.

De plus, dans cette représentation, divers processus devront avoir lieu, qui sont assimilables à des mouvements au sens chomskyen:<sup>26</sup> ceci indique donc que deux types de représentation sont de toute manière nécessaires pour décrire la syntaxe basque (entendue au sens large), chacun de ces deux types ayant deux niveaux (avant et après mouvement). À ces types syntaxiques s'ajoute bien entendu la forme logique FL, sur laquelle je vais revenir.

En tout état de cause, une fois admise la distinction entre structure lexicale et structure syntagmatique, c'est une question empirique que de chercher à savoir dans laquelle des deux tel ou tel phénomène "se produit", ou, plus exactement, peut ou doit être décrit. En particulier, la possibilité de lier *elkar* dans l'une, et *bere* dans l'autre, est au moins envisageable, et les différences que l'on a proposé de voir dans la hiérarchisation des constituants dans ces deux structures ne devraient pas sembler trop surprenantes non plus.

## 5. Structure Syntagmatique et Forme Logique

Considérons maintenant un dernier argument avancé par les configurationnalistes, celui dit des "effets de *Weak Crossover*" (WCO), qui mettent en jeu, outre la S.S. superficielle, la forme logique FL où, on le sait, les S quantifiés, topicalisés, focalisés ou interrogatifs, en tant qu'opérateurs, sont censés être adjoints à P, et donc c-commander asymétriquement leur trace et les autres constituants de P.

En fait, il n'y a pas de dogme en ce qui concerne ce domaine, et la discussion semble encore ouverte pour savoir si, dans telle ou telle langue, tel ou tel phénomène relève de la syntaxe ou de la FL.<sup>27</sup> Considérons par exemple l'agrammaticalité de l'interprétation coréférentielle entre l'interrogatif et le possessif en anglais dans:

- (33) Who(m)<sub>i</sub> does his<sub>s<sub>i</sub>t<sub>j</sub></sub> mother love t<sub>i</sub>?  
\*qui<sub>i</sub> sa<sub>i</sub> mère aime-t-elle?

On peut en rendre compte d'un moins deux manières, cf. (34) et (35):

- (34) Principe de bijection (Koopman et Sportiche 1982):  
Il doit y avoir correspondance bijective entre les variables<sup>28</sup> et les opérateurs en position non-argumentale.
- (35) Coréférence des variables liées (Saito et Hoji 1983):  
Une variable ne peut pas être l'antécédent d'un pronom ou d'une anaphore qui ne la c-commande pas.

(26) Voir la note 11 pour cette restriction. Mohanan, puis Marác (op. cit.) ont d'ailleurs avancé l'hypothèse que tous les mouvements de SN (contrairement aux mouvements vers les positions non-argumentales) ont lieu en structure lexicale, rejoignant par là indirectement le "L-modèle" de van Riemsdijk et Williams (1981).

(27) Sauf, bien entendu, quand un mouvement n'a pas eu lieu en syntaxe.

(28) Pour ces auteurs, X est une variable si X est en position argumentale, et lié localement par un élément en position non-argumentale (i.e. si son lieu le plus proche est dans une telle position); c'est le cas, dans (33), non seulement de la trace t<sub>i</sub>, mais aussi du possessif *his*. Par contre, dans (35), "variable" s'entend au sens plus restreint de trace d'opérateur.

De plus, le principe de bijection (34), qui semble pouvoir s'appliquer à la S.S. dans le cas de (33), doit aussi pouvoir s'appliquer à la représentation en FL, s'il doit rendre compte de (36a, b), dont cette dernière représentation est donnée par (37a, b):

- (36) a. His<sub>i</sub> mother loves everyone<sub>i</sub>  
           \*sa<sub>i</sub> mère aime tout le monde<sub>i</sub>  
       b. His<sub>i</sub> mother loves JOHN<sub>i</sub> (focalisation)
- (37) a. everyone<sub>i</sub> [his<sub>i</sub> mother loves t<sub>i</sub>]  
       b. John<sub>i</sub> [his<sub>i</sub> mother loves t<sub>i</sub>]

On pourrait donc être tenté de généraliser, et de proposer que les effets de WCO doivent tous être traités en FL. Mais, pour Saito et Hoji, (35) relèverait uniquement de la S.S. Ils en ont d'ailleurs fait un test de configurationnalité: si une langue manifeste la même réticence que l'anglais pour l'équivalent de (33), c'est que la trace ne c-commande pas le possessif, et donc qu'il y a un SV présent dans cette structure.

Considérons maintenant les données suivantes, apparemment fort hétérogènes, obtenues lors d'une enquête non publiée proposée par L.K. Marácz et réalisée par B. Oyharçabal,<sup>29</sup> et les diverses analyses qu'on peut en proposer (*bere* étant systématiquement censé coréférer avec le SN qui ne le contient pas); dans les colonnes de droite, un + représente l'acceptabilité pour le locuteur, et un - le rejet.

| (38)  | A | B | C |
|---|---|---|---|
| a. nor ikusi du bere amak?<br>qui-Ø vu aux <i>b.</i> mère- <i>k</i><br>qui sa mère a-t-elle vu? | + | - | - |
| b. bere amak nor ikusi du?<br>sa mère, qui a-t-elle vu?   | + | - | - |
| c. bere ama nork ikusi du?<br><i>b.</i> mère-Ø qui— <i>k</i><br>sa mère, qui l'a vue?           | + | + | ? |
| d. Jon du ikusi bere amak <sup>30</sup><br>J.- Ø<br>(c'est) Jon (qu')a vu sa mère               | + | + | ? |
| e. haur bakoitza ikusi du bere amak<br>enfant chaque-Ø<br>c'est chaque enfant que sa mère a vu  | + | - | + |

(29) Qu'ils soient remerciés au passage pour me permettre de publier certains de leurs résultats. Les informateurs sont tous trois de dialecte bas-navarrais: A, Emile Larre, est membre titulaire de l'Académie basque et journaliste; B, J. L. Maitia, est le responsable d'une maison d'édition en langue basque; et C, M. Larzabal, est journaliste dans une radio locale en langue basque.

(30) Dans les dialectes parlés en France, l'inversion de l'aux. et du verbe permet de donner une interprétation focalisante non ambiguë au syntagme qui les précède immédiatement; ce tour n'est pas utilisé dans les dialectes occidentaux. Ceci est peut-être dû au fait que dans les premiers, c'est la FVF qui repère le focus, alors que dans les seconds, c'est le verbe à contenu lexical, cf. Rebuschi (1983).

|    |   | A | B | C |
|----|---|---|---|---|
| f. | norbait ikusi du bere amak<br>quelqu'un-Ø<br>sa mère a vu quelqu'un         | + | - | - |
| g. | bere amak haur bakoitza ikusi du<br>sa mère a vu chaque enfant              | + | - | + |
| h. | bere ama haur bakoitzak ikusi du<br>sa mère (c'est) quelqu'un (qui) l'a vue | + | + | - |

Si l'on admet la théorie d'Ortiz de Urbina sur les mouvements vers les positions non-argumentales, les SN spécifiés par *bere* n'ont pas été déplacés lorsqu'ils sont à droite: cas de (a) et (d, e, f).<sup>31</sup> En conséquence, si le sujet et l'objet se c-commandent en S.S., avant mouvement, les traces des SN déplacés vont c-commander *bere*: la règle (35) ne sera donc pas violée, et le principe (34) non plus, car, étant localement lié par une trace, le possessif ne sera pas interprété comme une variable (cf. la note 28). Les jugements du locuteur A sont à cet égard parfaitement cohérents et éloquentes, et confirment tout à fait l'analyse non-configurationnelle proposée ici.

Par contre, quand les SN spécifiés par *bere* sont à gauche, comme en (b), (c), (g) et (h), ils sont topicalisés,<sup>32</sup> et sont donc "montés"; ils c-commandent alors asymétriquement le reste de la proposition, ce qui entraîne une violation de (35). Comme ces phrases sont également acceptables pour A, il faut soit renoncer à cette règle, soit considérer qu'elle doit maintenant s'appliquer, contrairement à ce que proposaient ses auteurs, en forme logique, après "descente" de ces SN topicalisés vers leur position d'origine, par "reconstruction". On se retrouve alors dans le même cas de figure que précédemment (ex. (a, d, e, f)), mais il faut alors renoncer à la valeur de test que (35) était censée posséder quant à la configurationnalité de la structure syntagmatique. Pour ces mêmes phrases (b, c, g, h), le principe de bijection (34) tient toujours par contre, puisque chaque trace est liée par un opérateur différent, et que chaque opérateur en lie une (*bere* n'étant pas localement lié par un terme en position non argumentale, il ne fonctionne pas comme une variable).

En ce qui concerne les jugements des deux autres informateurs, le rejet de (a), (b) et (f) semblerait par contre indiquer une certaine configurationnalité en S.S., mais les réponses fournies aux autres phrases résistent, du moins en ce qui me concerne, à toute rationalisation.

(31) En effet, il y a eu mouvement de l'interrogatif (*nor*) ou du syntagme focalisé (dans les autres cas), vers la position de spécifieur de SC (voir la note 15), le verbe associé à la flexion montant de son côté sous C. Seul donc le SN superficiellement à droite du verbe occupe sa place d'origine.

(32) Exception faite, peut-être, de (g). Dans ce cas, il faudrait considérer à nouveau que l'on a affaire à une structure non-configurationnelle, avec les SN générés in situ (et donc sans traces à droite du verbe), si l'on veut que *bere* soit correctement lié (cf. 3.1.). En FL, le syntagme quantifié *haur bakoitza* "chaque enfant-Ø" devrait alors monter en position d'opérateur:

(g') *haur bakoitza*<sub>i</sub> [*bere*<sub>i</sub> amak t<sub>i</sub> ikusi du]

t<sub>i</sub> liant localement *bere*, le possessif n'est pas interprété comme une variable, et le principe de bijection est respecté.

Cette approche permet d'éviter le recours à une S.S. profonde dans laquelle le verbe précéderait les SN, comme je l'avais proposé en (1985b) par ex., et par suite rend inutile tout mouvement vers une position soeur de la position soeur de la position de départ, à gauche du verbe, mouvement dont le caractère peu orthodoxe était évident (la trace liait la position d'arrivée).

En conséquence, il semble que les effets de WCO, tout autant que les études sur les anaphores phonétiquement réalisées, ne peuvent en aucun cas être considérés comme des arguments en faveur de la configurationnalité de la structure syntagmatique en basque, certains aspects militant au contraire explicitement en faveur d'une représentation sans syntagme verbal.

## 6. Conclusions et conséquences

J'espère avoir démontré qu'outre la forme logique (et la forme phonologique, par définition inaccessible aux phénomènes grammaticaux, même si ceux-ci la déterminent partiellement), la représentation des phrases basques était redevable de deux représentations, chacune à deux niveaux, la structure lexicale et la structure syntagmatique. Dans cette dernière, il n'y a pas de SV, et le verbe, le SN sujet et le SN objet se c-commandent réciproquement. En conséquence, il ne peut pas y avoir d'anaphores instanciant des arguments de verbes dans cette structure, cf. (29) et les arguments concrets apportés au § 3.

Par ailleurs, le "principe de projection" qui requiert que l'information sémantique concernant les rôles des arguments du verbe, information contenue dans la structure lexicale, soit "projetée", en fait codée, en S.S., est en fait malgré tout respecté, dans la mesure où le système casuel (qu'il soit "ergatif" ou "actif", voir la note 2) et la conjugaison pluripersonnelle permettent une identification claire des rôles et des arguments (cf. Marácz 1986a, pour une théorisation de cette question).<sup>33</sup>

On peut d'ailleurs se demander si la conjugaison pluripersonnelle ne serait pas en retour une conséquence possible de l'absence de SV. En effet, les langues à conjugaison pluripersonnelle semblent bien posséder (mais c'est là une hypothèse à vérifier), une S.S. non hiérarchisée, ou non-configurationnelle: c'est le cas, outre le basque, de l'esquimo (Grimshaw et Mester 1985), du warlpiri (Hale 1983), du nahuatl (Launey 1986, pour les données, et communication personnelle pour l'interprétation), pour ne prendre que ces quelques exemples. Il se pourrait donc que ce type de conjugaison soit lié à un principe de m-commande réciproque (voir la note 6), d'un SN<sub>x</sub> par Flexion, et de Flexion par ce SN<sub>x</sub>; dans les langues configurationnelles, le SV fonctionnerait alors comme une barrière qui interdirait au SN objet de m-commander la Flexion; seule donc l'absence d'un SV comme projection maximale de V excluant le sujet rendrait possible ce type de conjugaison qui, à son tour, aurait comme effet de permettre à un pronom vide *pro* d'instancier toutes les places d'argument, et pas seulement celle du sujet (phénomène vérifiable dans toutes les langues citées ici).

Ceci dit, l'approche esquissée ici pourrait offrir un programme de recherche intéressant dans deux directions au moins. D'une part, bien que cela ne soit pas nécessairement le cas (cf. Marácz 1986b), on peut se demander si le fait que P soit

(33) Le "paramètre de configurationnalité" proposé par Hale (1983), auquel il a lui-même renoncé ultérieurement (Hale 1985), et suivant lequel le principe de projection peut, ou non, s'appliquer à la paire de représentations [structure lexicale, S.S.], doit donc être revu; cf. Marácz (1986a, b) pour d'autres arguments. La question de savoir si l'absence de SV en S.S. est, en soi, une option paramétrique, ou relève d'une propriété plus abstraite, reste donc posée.

une projection à un seul étage, cf. (3), n'a pas son équivalent dans la structure interne de SN et de SC, les spécificateurs, soulignés ci-dessous, pouvant s'intercaler entre l'élément tête, en capitales, et le complément.<sup>34</sup>

- (30) Baionako *nire* LAGUN maitea  
de-Bayonne mon(gén) ami cher-sg-Ø  
mon cher ami de Bayonne

- (40) esan digute [<sub>SC</sub> EZEN *Patxi*k [<sub>P</sub> idatzi duela artikulu hori]]  
dit aux que Patxi-*k* écrit aux + que article ce-Ø  
ils nous ont dit que c'est Patxi qui a écrit cet article

D'autre part, une fois admise la distinction entre structure lexicale et structure syntagmatique, il devient extrêmement important de se poser la question de leur interaction, ou, plus précisément, de se demander si certains modules de la grammaire interviennent dans l'une, dans l'autre, ou dans les deux à la fois.<sup>35</sup>

Un exemple suffira ici. Selon Mohanan (1984), la théorie du cas ne s'applique qu'en structure lexicale, alors que selon Marác (1986b), elle s'applique à la fois en S.S. et en structure lexicale. Si cette dernière hypothèse est la bonne, on peut alors conserver la notion de cas inhérent (Levin 1983), ou les règles d'assignation de cas proposées par Ortiz de Urbina (1986), en tant que renvoyant à la structure lexicale; d'un autre côté, il se pourrait que la S.S. serve de filtre, en requérant que les SN argumentaux (ou les traces des SN extraits de P) occupent une place où ils seraient gouvernés par un élément capable d'assigner un cas (verbe, postposition, etc.). De ce point de vue, l'inessif archaïque *-n* des complétives citées en 1.1., ex. (6), ou le suffixe permettant de construire des passifs et des antipassifs (§ 4), pourraient bloquer le gouvernement, et donc cette vérification structurale du cas en S.S., ce qui aurait pour effet l'élimination de structures illicites.<sup>36</sup>

Enfin, on devrait également envisager les interactions entre la structure lexicale et la forme logique, voire entre structure lexicale, structure syntagmatique et forme logique, si l'on fait intervenir des anaphores telles que *elkar* ou *bere burua* en même temps que, par exemple, des syntagmes focalisés, interrogatifs ou quantifiés.

En tout état de cause, toute identification stricte entre structure lexicale et structure syntagmatique ne ferait que rendre les problèmes plus obscurs encore.

## 7. Postscript

Lorsque j'ai rédigé le texte qui précède, j'ignorais que P. Salaburu publierait dans *ASJU* XX/2 son essai "La teoría del ligamiento en la lengua vasca", dont près de la moitié consiste à critiquer certaines idées que j'ai développées ailleurs.

(34) Dans (40), j'adopte en partie l'analyse d'Ortiz de Urbina, cf. les notes 15 et 31.: un élément focalisé monte occuper la position de spécificateur de SC=E.

(35) Voir Marác (1985b) pour une première tentative concernant les syntagmes quantifiés en basque.

(36) À moins qu'il n'y ait eu mouvement, cf. § 4; mais la question de ce mouvement dans une structure ou l'autre reste ouverte.



Sur les *problèmes*, je pense que cet article-ci fait correctement le point: certaines caractéristiques de l'euskara sont effectivement exprimables en termes d'asymétrie structurale sujet-objet, et d'autres ne le sont pas. La "meilleure théorie possible" ne peut donc pas être celle que Chomsky a proposée pour l'anglais en 1981, précisément parce que l'anglais est une des langues les plus configurationnelles qui soient. Si bien que lorsque P.S. cite Lakatos (p. 391), il commet, à mon avis, une erreur, en ce sens que les faits du basque (même et surtout navarro-labourdin, en particulier classique) dont je parle ne constituent nullement une "anomalie": quiconque a travaillé sur d'autres langues que l'anglais, *y compris dans le domaine indo-européen*, sait que les analyses de Chomsky ne sont pas directement généralisables (cf. le liage dans les langues scandinaves, slaves, en latin et en grec [sur le grec moderne, cf. S. Iatridou, *LI* 17/4, 766-772]), et que c'est plutôt l'anglais qui, de ce point de vue, constitue une anomalie...

Passons maintenant au détail des exécutions possibles de l'"idée maîtresse" selon laquelle le basque serait non-configurationnel. Lorsque, sous les coups de boutoir de K. Hale, N. Chomsky a enfin accepté l'idée que certaines langues pouvaient différer de l'anglais de manière non anecdotique, tout était à construire sur le plan théorique si l'on voulait rester dans le domaine de la syntaxe formelle. Dans les articles que j'ai écrits antérieurement (1985a, b) et que P.S. cite abondamment, je m'étais, peut-être à tort, inspiré du modèle de K. É-Kiss, et P.S. montre, en partie très justement, certains des défauts de cette approche. Mais je n'accepte ni le fond, ni la forme, de remarques comme la suivante: "El análisis adolece, además, de unos errores básicos [c'est moi, G.R., qui souligne]: en la oración *nork ez du Maite ikusi*, el elemento en F es *nork*, no *Maite*" (p. 386). En effet, une fois établie la distinction (que P.S. ne semble pas avoir comprise) entre Q et F (cf. à cet égard les fines analyses de B. Oyharcabal dans *Euskera* XXX/1), *nork* occupe par définition la position Q, et la position F, ainsi libre ou libérée, peut fort bien recevoir *Maite*. Utiliser contre moi une idée d'Altube (que j'essayais précisément d'améliorer en distinguant ainsi entre Q et F) pour mieux défendre un ex-dogme chomskyen (l'universalité du syntagme verbal), voilà qui tient de la mauvaise foi et du tour de passe-passe, et qui revient effectivement à mélanger les ânes et les cygnes noirs...

Revenons donc aux choses sérieuses. Si les diverses variantes du modèle "à la Kiss" ne sont pas bonnes, il va, évidemment, falloir trouver autre chose, et j'avoue n'avoir rien proposé de précis dans cet article-ci. Une direction possible me paraît être la suivante; imaginons une structure syntagmatique totalement plate, du type:

$$S \rightarrow \dots XP_m \dots V \dots XP_n \dots \quad [S = \textit{Sentence, phrase}]$$

On peut alors rendre compte du fait que les syntagmes à gauche de V ne sont pas nécessairement marqués comme topicalisés ou focalisés (cf. l'article de B. Oyharcabal signalé plus haut, et aussi la thèse de J. Ortiz de Urbina, *Somme Parameters in the Grammar of Basque*, 1986, qui explicite cette critique du modèle inspiré de É-Kiss). Mais une règle indépendamment justifiée pour d'autres langues (cf. I. Kenesei, "On the Logic of Word Order in Hungarian", in W. Abraham & S. de Meij (éds), *Topic, Focus, and Configurationality*, John Benjamins, Amsterdam, 1986), et somme toute très naturelle, peut intervenir, qui donne un statut d'opérateur à tout terme placé à gauche d'un opérateur; concrètement, si un syntagme

est focalisé immédiatement à gauche du verbe, ceux qui le précèdent devront être traités phonologiquement, et interprétés, comme étant thématiques. L'interaction entre la structure S proposée ci-dessus et la Forme Logique (sur laquelle P.S. n'a rien à dire, on se demande bien pourquoi), entre autres par le biais de la règle énoncée à l'instant, devrait, à mon avis, permettre de résoudre un bon nombre de questions difficiles.

J'espère pouvoir prochainement offrir au lecteur intéressé un développement de ces idées.

## 8. Bibliographie

- Abaitua, J., 1985, *An LFG Parser for Basque*, MS thesis, Université de Manchester, à paraître in *ASJU XXI-1 et XXI-2* (1987).
- Bollenbacher, J., 1977, "The Basque Passive", in Douglas et al. (éds.) 1981-192.
- Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*, Foris, Dordrecht.
- , 1982, *Somme Concepts and Consequences of the Theory of Government and Binding*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- , 1986, *Barriers*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- Douglas, W.A., Etulain, R.W. & Jacobsen, W. H. Jr. (éds.), 1977, *Anglo-American Contributions to Basque Studies: Essays in Honor of Jon Bilbao*, DRIPSS, Reno (Nevada).
- Eguzkitza, A., 1985, "Kontrol- eta oharrenaditzen jokabide sintaktikoaz", in Melena (éd.), 981-985.
- Euskaltzaindia, 1985, *Euskal gramatika. Lehen urratsak*, 1, Euskaltzaindia & Institución Príncipe de Viana, Pampelune.
- Gastañaga, L., 1977, "Gapping Basque Constituents", in Douglas et al. (éds.), 169-175.
- Grimshaw, J. & Mester, R.-A., 1985, "Complex Verb Formation in Eskimo", *NLLT* 3/1, 1-19.
- Hale, K., 1983, "Warlpiri and the Grammar of Nonconfigurational Languages", *NLLT* 1/1, 5-47.
- , 1985, "On Nonconfigurational Structures", *ASJU XX-2* (1986), 351-358.
- Koopman, H. & Sportiche, D., 1982, "Variables and the Bijection Principle", *The Linguistic Review* 2/2, 139-160.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas, Bayonne.
- Launey, M., 1986, *Catégories et opérations dans la grammaire nahuatl*, thèse d'Etat, Université de Paris IV.
- Levin, B. C., 1983, *On the Nature of Ergativity*, thèse doctorale, MIT.
- Marác, L. K., 1985a, "Some Notes on Weak Crossover in Hungarian", in Benis, H. & Beukema, F. (éds.), *Linguistics in the Netherlands 1985* (Foris, Dordrecht), 129-138.
- , 1985b, "On Bound Variable and Coreferential Interpretation in Nonconfigurational Languages", communication présentée à: *Workshop on Lexical v. Syntactic Structures*, Groningue, octobre 1985; aussi dans: *Theoretical Linguistic Research*, 2/2, 1986, 85-172.
- , 1986a, "On Transitivity in Nonconfigurational Languages", in Beukema, F. & Hulk, A. (éds.), *Linguistics in the Netherlands 1986* (Foris, Dordrecht), 161-169.
- , 1986b, *Disconnexity in Syntax*, ms., Université de Groningue.
- Melena, J. L., (éd.), 1985, *Symbolae Ludovico Mitxelena Septuagenario Oblatae*, 2, UPV/EHU, Vitoria.

- Mohanan, K. P., 1984, "Lexical and Configurational Structures", *The Linguistic Review* 3, 113-139.
- Ortiz de Urbina, J., 1986, *Some Parameters in the Grammar of Basque*, thèse doctorale, Université de l'Illinois à Urbana-Champaign.
- Rebuschi, G., 1982, *Structure de l'énoncé en basque*, Dpt. de Recherches Linguistiques, Université de Paris VII; rééd.: SELAF, Paris, 1984.
- , 1983, "A Note on Focalization in Basque", *Journal of Basque Studies* 4/2, 29-42.
- , 1985a, "Théorie du liage et langues non-configuratoires; quelques données du basque navarro-labourdin", *Euskera* 30/2, 389-433.
- , 1985b, "Niveaux de représentation et non-configurationalité: remarques sur les anaphores et les variables du basque", *Sigma* 9, 109-144.
- , 1986, "Diathèse et (non-)configurationalité: l'exemple du basque", *Actances* 2, 175-207.
- , à paraître a: "Is There a VP in Basque?", in Marác L.K. & Muysken, P. (éds.), *Configurationality: The Typology of Asymmetries*, Foris, Dordrecht.
- , à paraître b: "Quelques traits typologiques de la langue basque", *Lalies*, 1987.
- Riemsdijk, H. van & Williams, E., 1981, "NP Structure", *The Linguistic Review* 1, 171-217.
- Saito, M. & Hoji, H., 1983, "Weak Crossover and Move-Alpha in Japanese", *NLLT* 1/2, 245-259.
- Salaburu, P., 1985, "Uztardura", in Melena, J. L. (éd.), 987-994.
- , 1986, "Uztarduraren teoria", in Goenaga, P. (éd.), *Euskal sintaxiaren zenbait arazo* (UPV/EHU, Vitoria), 59-94.
- Trask, R. L., 1985, "The Basque Passive: a Correct Description", *Linguistics* 23, 985-991.
- Vitale, A. J., 1981, *Swahili Syntax*, Foris, Dordrecht.
- Whitman, J., 1982, "Configurationality Parameters", ms., Harvard University.
- , 1986, "Features of Languages Without Clear Spec/Comp Distinction", communication présentée à: *Amsterdam and Groningen Workshops on AUX, Configurationality, and Lexical Structure*, avril, 1986.
- Wilbur, T. H., 1979, *Prolegomena to a Grammar of Basque*, John Benjamins, Amsterdam.
- Williams, E. S., 1980, "Predication", *LI* 11, 203-238.



# Autour des formes allocutives du basque

## 1. Introduction

Je voudrais faire ici quelques remarques de nature descriptive autour de, et non sur, un phénomène assez original du basque: il s'agit d'une part des relations que les formes verbales allocutives entretiennent avec un phénomène sans doute universel, la distinction entre registres (ou marques linguistiques de la nature du rapport entre un locuteur et un interlocuteur), et d'autre part des relations qu'elles entretiennent, dans le cas du verbe "être", avec certaines formes du verbe "avoir": on verra que seule une analyse tenant compte de la syntaxe permet de lever des ambiguïtés dues à la morphologie.<sup>1</sup>

## 2. Les Registres

2.1. Il existe à mon avis deux grandes variétés de basque du point de vue des registres grammaticalisés, variétés qui ne recoupent que partiellement les dialectes, comme on va le voir:

— basque à deux registres: les dialectes du Sud parlés par pratiquement toute la jeune génération aujourd'hui, et labourdin et bas-navarrais de la vallée de Baïgorry;

— basque à trois registres: les dialectes du Sud parlés par les moins jeunes (mais pas tous), et, au Nord, bas-navarrais et souletin (je manque de données sur le haut-navarrais, mais il me semble bien fonctionner soit comme le labourdin et le gui-

(1) Etant donné le temps qui m'est imparti, je serai nécessairement très bref, et je me verrai forcé de simplifier grandement les données et les problèmes. La discussion me permettra, je l'espère, de combler certaines des lacunes de cet exposé, et d'en corriger quelques erreurs.

Il constitue un résumé partiel de la troisième partie de mon travail de thèse en cours sur "La structure de l'énoncé en basque".

Je tiens à remercier l'ensemble du groupe de recherche "Relations prédicat - actant(s)" organisé par Mme C. Paris (Laboratoire LP-3-121 du CNRS, section euskaro-caucasique) pour les remarques constructives qui m'ont été faites lors d'exposés que j'ai effectués sur ces questions et quelques autres touchant au même problème durant le dernier trimestre 1979.

Les erreurs factuelles ou d'interprétation qui demeurent me sont évidemment dues.

puzcoan d'un côté, soit comme le bas-navarrais de l'autre, à en juger par les textes dans ce dialecte recueillis par Azkue (1942), et par la grammaire d'Añibarro).

2.2. La situation la plus claire se trouve dans le basque à deux registres. Ces deux registres se manifestent par le recoupement de formes où l'interlocuteur est actant, et donc référent, et celles où il ne l'est pas.

Lorsque l'interlocuteur (dorénavant L') est actant, on a deux possibilités:

- |   |   |
|---|---|
| (1) <i>hi etorri haiz</i><br>toi venu tu-es<br>"toi, tu es venu"<br>(registre familier) | (2) <i>zu etorri zara</i><br>vous venu vous-êtes<br>"vous, vous êtes venu"<br>(registre poli) |
|---|---|

Lorsque L' n'est pas actant, on aura normalement deux formes distinctes également:

- |   |  |
|---|--|
| (3) <i>Patxi joan duk</i> <sup>2</sup><br>P. allé il-est-Tut(oyé)<br>"Patxi est parti"<br>(registre familier) | (4) <i>Patxi joan da</i><br>P. allé il-est<br>"Patxi est parti"<br>(registre poli) |
|---|--|

Si on cordonne ces formes, les couples /(1) + (3)/ et /(2) + (4)/ sont corrects, comme le montrent les phrases suivantes:

- (5) *hi etorri haiz baina Patxi joan egin duk*<sup>3</sup>  
"toi, tu es venu, mais Patxi est parti" (registre familier)
- (6) *Zu etorri zara baina Patxi joan egin da*  
"vous, vous êtes venu, mais Patxi es parti" (registre poli)

De plus, les combinaisons suivantes sont soit généralement, soit toujours rejetées:

- (7) *?hi etorri haiz baina Patxi joan egin da*

est une construction usuellement inacceptable, et rarement attestée dans les textes écrits; cf. cependant Zatarain (1977) et aussi Aguirre (1898) ou tel conte baztanais dans Azkue, 1942 par exemple.<sup>4</sup> Par contre, sans discussion possible, l'exemple suivant n'est jamais admis:

- (8) *\*zu etorri zara baina Patxi joan egin duk*

(2) Je ne citerai ici que le tutoiement masculin: pour obtenir les formes correspondant à un interlocuteur de sexe féminin, on substituera simplement au *-k* des exemples un *-n*; de toutes manières, il ne s'agit pas d'un changement de registre, même si les hommes ou les jeunes gens se tutoient plus facilement entre eux qu'ils ne tutoient les femmes ou les jeunes filles.

(3) *Egin* sert à focaliser le verbe; sa présence est, dans de tels exemples, obligatoire en guipuzcoan et en biscayen, mais elle ne change rien aux questions discutées.

(4) Voici deux exemples, d'abord en biscayen littéraire, puis en haut-navarrais populaire:

(i) "Ik ondo iakin bear don (A). Iru egun da (B) Arnoldo etxera agertu ezta, ta bildur naz (c) ..."

### 2.3. Les trois registres des dialectes du Sud ou occidentaux.

Aux deux registres familier (*biketa*) et poli (*zuketa*) vus ci-dessus vient s'en ajouter un troisième (*beroriketa*), qui ne se manifeste que par une nouvelle façon de référer à Sien lorsqu'il est actant:

- (9) *Berori etorri da*  
celui-là même venu il-est  
"vous êtes venu"

On notera que la forme verbale auxiliaire est conjuguée à la troisième personne grammaticale, et non plus à la seconde, singulier ou pluriel.<sup>5</sup> (Cette forme a été combattue —avec succès semble-t-il— par certains puristes qui y ont vu un calque de l'espagnol *usted*, mais elle est encore vivante à la campagne chez les gens assez âgés). A (9), on ne peut évidemment associer que (4), et jamais (3):

- (10) *Berori etorri da baina Patxi joan egin da*  
(11) \**Berori etorri da baina Patxi joan egin duk*

Il faut bien noter qu'il n'y a pas de formes allocutives caractéristiques de ce registre respectueux: si l'on veut garder à (4) la caractérisation de "registre poli", (2) et (6) devront être baptisés "poli-vouvoyé", et (9) et (10) "poli-respectueux".

2.4. Au contraire, dans les dialectes orientaux du Nord, le troisième registre est manifesté uniquement par les formes allocutives, et non par une autre façon de référer à L' comme actant. C'est ce que l'on trouve dans certaines variétés de bas-navarrais occidental (mais pas dans la vallée de Baïgorry, comme l'indique Haritschelhar 1963) et de souletin. Je citerai à nouveau les formes en basque unifié (*enskara batua*), pour plus de clarté; on a dans ces dialectes une forme intermédiaire entre (5) y (6) du point de vue du degré de familiarité ou inversement de distance entre le locuteur et l'interlocuteur:

- (12) *zu etorri zara baina Patxi joan egin duzu*

"Toi, tu dois bien le savoir (A). Il y a (B) (litt. il est) trois jours qu'Arnoldo n'est pas rentré à la maison, et je crains (C) ..." (Aguirre 1898, réédition, 1966, p. 12).

En (A), l'interlocuteur féminin est tutoyé, car actant (sujet de *iakin bear* "devoir savoir"), mais ni (B) ni (C) ne sont allocutifs (quant à *eztala*, on verra au § 4.3. que les formes allocutives sont de toutes les façons bloquées dans les propositions subordonnées).

(ii) "*—Yan bear aut (A) erran zion [...]. Ongi da (B), ekarzkiek (C).*"

"Je vais (litt. je dois) (A) te manger, lui dit-il [...]. C'est (B) bien, apporte-les (C)."

*Aut (A) et ekarzkiek (C) ont un tutoiement actanciel ou référentiel, alors que da (B), où l'interlocuteur n'est pas actant, n'est pas allocutif. (Par contre, la chèvre à qui le renard parle utilise à la fois le tutoiement actanciel et allocutif).*

(5) Le mot *berori* présente par lui-même un intérêt linguistique: le déictique (*b)ori* qui lui est incorporé indique bien la portion d'espace qui est associée à l'interlocuteur, mais en même temps, *ber-* "(soi-) même" marque une auto-identification qui indique une rupture avec l'interlocuteur, au contraire de la pluralisation *bi* ⇒ *zu*, qui ne marque qu'une distanciation relative.

En bas-navarrais proprement dit, on aurait:

(12') *zu jin zira bainan Patxi joan duzu*

De plus (mais je n'ai pas le temps de m'y étendre), R. Lafon (1959) a signalé que dans certaines variétés de souletin, seuls les couples de type (5) et (12) ont été conservés, les couples de type (6) ayant été éliminés de la pratique courante (c'est le souletin noté S2 dans le tableau (14) ci-dessous).

## 2.5. Première récapitulation

Les variétés de basque à trois registres s'obtiennent donc par recoupement entre formes verbales conjuguées (auxiliaires ou verbes conjugués synthétiquement) où L' est actant, et celles où il ne l'est pas (Si: sujet intransitif ou participant unique; L': interlocuteur):

|    |                   |           |                  |          |
|----|-------------------|-----------|------------------|----------|
|    | (13) Si = L'      | Si ≠ L'   | Si = L'          | Si ≠ L'  |
| 1. | hi haiz           | hura duk  | hi haiz          | hura duk |
| 2. | zu zara/zira      | hura duzu | zu zara          | hura da  |
| 3. | zu zara/zira      | hura da   | Berori da        | hura da  |
|    | dialectes du Nord |           | dialectes du Sud |          |

Ce qui est assez intéressant du point de vue de la linguistique générale, c'est le fait que le même couple morphologique *zu zara/hura da* "vous êtes/il est" n'appartient pas au même registre selon les dialectes.

De plus, on peut sans doute simplifier la présentation en reprenant le concept de "méta-système" dû à U. Weinreich (1954): on peut dresser un tableau plus général de la situation en utilisant quatre niveaux qui n'existent jamais dans un dialecte ou sous-dialecte donné, mais qui permettent un classement structural symétrique:

|    |           |           |        |       |           |   |   |   |
|----|-----------|-----------|--------|-------|-----------|---|---|---|
|    |           |           |        |       | dialectes |   |   |   |
|    |           |           | alloc. | vouv. | A         | B | C | D |
| 1. | hi haiz   | hura duk  | +      | -     | X         | X | X | X |
| 2. | zu zara   | hura duzu | +      | +     |           |   | X | X |
| 3. | zu zara   | hura da   | -      | +     | X         | X | X |   |
| 4. | Berori da | hura da   | -      | -     |           | X |   |   |

(les groupes dialectaux sont les suivants:

A: labourdin, guipuzcoan et biscayen "jeunes".

B: biscayen et guipuzcoan des anciens.

C: bas-navarrais occidental, souletin usuel

D: souletin S2 signalé par Lafon.)

On voit ici que partant de ce métasystème, les traits pertinents ne sont pas les mêmes pour tous les dialectes: en S2, seul /vouvoiement/ est pertinent, alors que dans le groupe A, on peut choisir soit l'un soit l'autre des traits, etc.



### 3. Transition: Le Bas-Navarrais Oriental

Face aux représentations (13) ou (14), on peut avoir l'impression qu'elles sont insuffisantes, dans la mesure où ce sous-dialecte, parlé dans la région de Saint-Jean-Pied-de-Port, fonctionnerait avec quatre niveaux (j'utilise ici les formes locales, plus naturelles):

|      |            |           |                      |
|------|------------|-----------|----------------------|
| (15) | 1. hi hiz  | hura duk  | (tu es - il est)     |
|      | 2. xu xira | hura duxu | (tu es - il est)     |
|      | 3. zu zira | hura duzu | (vous êtes - il est) |
|      | 4. zu zira | hura da   | (vous êtes - il est) |

On voit apparaître ici, au niveau 2., des formes nouvelles, en —x— (= [š]) qui viennent s'intercaler entre les niveaux 1. et 2. de (14): on les appelle formes chouchoyées ou diminutives.

D'un point de vue "esthétique", c'est une situation désagréable, dans la mesure où (14) et sa symétrie structurale ne tiennent plus. Mais je pense qu'il existe des arguments linguistiques permettant de montrer que l'un de ces quatre registres, en fait, n'existe pas, même si les formes présentes dans (15) sont toutes attestées dans ce sous-dialecte (je serais ravi d'entendre des locuteurs natifs de *Donibane Garazi* me donner leur avis à ce sujet bien entendu).

Tout d'abord, si l'on considère des phrases complètes comme les couples coordonnés vus plus haut, le registre 3. de (15) disparaît, et l'on trouve seulement (ou du moins c'est uniquement ce que j'ai trouvé dans mon corpus écrit):

(16) *hi jin hiz bainan Patxi joan duk*

(17) *xu jin xira bainan Patxi joan duxu*

(18) *zu jin zira bainan Patxi joan da*

En d'autres termes, le registre 2. de (15) est venu remplacer, par grammaticalisation de la palatalisation affective de z en x, le registre 2. de (14).

Que faire alors des formes de la ligne 3. de (15), *zu zira* [récupéré en (18)] et surtout *hura duzu*?

Pour répondre à cette question, il va nous falloir faire un détour morphosyntaxique du côté de ce que Lafitte a appelé formes "enveloppantes" et que je voudrais plus précisément appeler "formes implicatives", ce qui va nous amener tout d'abord à analyser quelques questions morphologiques.

### 4. être allocutif et avoir

4.1. C'est un fait bien connu —trop en fait, car il a conduit à des analyses erronées à mon avis— que les formes allocutives du verbe "être" (et du même verbe

comme auxiliaire intransitif) sont identiques aux formes du verbe "avoir" (et du même verbe comme auxiliaire transitif dont l'affixe ergatif est de deuxième personne), du moins au présent de l'indicatif:

- (19) *etxe ederra duk* <sup>6</sup>  
 maison belle tu-l'as/elle-est-Tut

correspond effectivement (au moins) à deux interprétations:

"tu as une (litt. la) belle maison", "c'est une belle maison"

Dans les deux cas, le registre est familier, puisqu'on a le suffixe *-k* de tutoiement masculin, qui est un marqueur ergatif dans la première interprétation, et un marqueur allocutif dans la seconde. Mais faut-il pour autant confondre systématiquement, et comme par principe, ces formes?

Non, à mon avis: voici trois tests montrant qu'il ne s'agit pas de la même chose.

#### 4.2. Formes du passé de l'indicatif

Le guipuzcoan étant irrégulier, je donnerai les formes navarro-labourdines:

- (20) dialectes labourdin *et* bas-navarrais  
 "il était" (registre neutre ou poli): *zen* (présent: *da*)  
 " " (registre tutoyé): *zukan* } (présent: *duk*)  
 "tu l'avais" (reg. tutoyé): *huen*

- (21) dialecte bas-navarrais  
 "il était" (vuovoyé): *zuzun* } (présent: *duzu*)  
 "vous l'aviez": *zinuen*

L'interprétation possessive de (19) au passé sera donc:

- (22) *etxe ederra huen*

et son interprétation allocutive:

- (23) *etxe ederra zukan*

4.3. Si maintenant l'on enchâsse (19) dans une phrase matrice (proposition principale) comme "j'ai dit (que)", on obtient (pour tous les dialectes), respectivement:

- (24) *etxe ederra du(k)ala esan diat* <sup>7</sup>  
 maison belle que-tu-l'as dit je-l'ai-Tut

(6) Sur *ba* pouvant ou devant précéder les verbes conjugués synthétiquement (c'est-à-dire sans auxiliaire), cf. le § 4.4. et la note 9 *infra*; la morphologie des formes verbales conjuguées n'est de toute manière pas affectée par la présence ou l'absence de cette particule.

(7) Le *-k* de 2.<sup>o</sup> pers. sg. masc. est fréquemment éliminé à l'intervocalique, mais le *-n* féminin qu'on peut lui substituer (cf. la note 2) est stable.

dans l'interprétation possessive, et:

- (25) *etxe ederra dela esan diat*  
maison belle qu'elle dit je-l'ai-Tut

dans l'interprétation non possessive, car c'est un fait connu que les enchâssements bloquent les formes allocutives (cf. Lafon 1959 ou Txillardeggi 1979 par exemple à cet égard).

En combinant passé et subordination ("j'ai dit que tu avais une belle maison", ou "j'ai dit que c'était une belle maison"), on obtient respectivement:

- (26) *etxe ederra huela esan diat*      (27) *etxe ederra zela esan diat*

4.4. Il est également possible de jouer sur certaines variations lexicales dans les dialectes du Sud, où "être" est soit *izan* soit *egon* et "avoir", soit *izan-ukan*<sup>8</sup> soit *euki*. Soit par exemple la phrase navarro-labourdine (également possible dans certaines variétés de guipuzcoan et de biscayen d'ailleurs):

- (28) *ogia ba duk*  
pain-le tu-l'as/il-est-Tut<sup>9</sup>

qui est soit possessive, "tu as du pain", soit existentielle, "il y a du pain". Dans ce dernier cas, si la forme verbale conjuguée n'était pas allocutive, on aurait:

- (29) *ogia ba da*

Le guipuzcoan et le biscayen utilisant souvent le verbe supplétif *egon* (pour la localisation), on peut traduire (29) par:

- (30) *ogia (ba) dago*

Mais (28) a deux traductions possibles:

- (31) *Ogia (ba) zegok*

qui est la forme allocutive de (30), ou:

- (32) *ogia (ba) dankak*

(8) Il est bien connu que le participe passé (forme qui sert à nommer les verbes) de l'auxiliaire transitif a des formes diverses selon les dialectes: *ukan* au Nord, c'est généralement *izan* au Sud, tout comme pour l'auxiliaire intransitif. L'association des deux participes passés devrait permettre de lever les ambiguïtés.

(9) *Ba* précédant une forme verbale conjuguée synthétique a une valeur différente dans les dialectes du Nord et du Sud: quasiment obligatoire dans les premiers, il ne l'est vraiment que si aucun terme ne vient emplir la place immédiatement à gauche de cette forme verbale conjuguée en guipuzcoan ou en biscayen: cf. Altube 1929, qui y voit toujours (mais sans doute à tort) une marque de focalisation sur l'assertion positive elle-même; comme il a été dit dans la note 6, ces questions n'affectent pas celles qui sont en cause ici.

qui est une construction explicitement possessive (verbe *euki*), “tu as du pain”, et que l’on pourra opposer à (33):

- (33) *ogia (ba) dankazu*  
 “vous avez du pain”

(31) n’a jamais le sens de (32), et *vice versa*: on a donc bien là une nouvelle preuve du fait qu’une forme comme *duk* n’est qu’un syncrétisme.

## 5. Les formes Implicatives

5.1. Avant de revenir à notre problème des registres en bas-navarrais oriental, il faut encore ajouter quelque chose: en dépit de la traduction littérale de *izan-ukan* par “avoir”, on ne peut assimiler complètement ces deux verbes, ou alors il faut dire qu’“avoir” en basque a un usage beaucoup plus large qu’en français.

Cet usage a été baptisé “formes enveloppantes” par Lafitte 1962; mais là encore, il faut distinguer entre deux phénomènes: il y a d’une part la marque du possesseur d’un être ou d’un objet référent du SN à l’absolutif (en construction intransitive statique) par l’ergatif, et d’autre part ce que je voudrais appeler “formes implicatives”.

Le premier cas s’illustre par une phrase comme:

- (34) *semea apeza dute*  
 fils-le prêtre-le ils-l’ont

litt. “ils ont le fils prêtre”, pour: “leur fils est prêtre”, qui se paraphrase par:

- (35) *haien semea apeza da*  
 leur fils-le prêtre-le il-est

En termes transformationnels, on pourrait parler soit de promotion du SN adnominal génitif [de (35)] en ergatif en (34), soit de copie suivie d’effacement, etc.; ce n’est pas le lieu d’en discuter. Plus intéressant pour cet exposé est le fait que l’on retrouve ce type de phénomène dans les constructions au parfait (voir Rebuschi 1979 par exemple pour ce terme) comme:

- (36) *txakurra hila dut/duk/dute*  
 chien-le mort/tué-le je-l’ai/tu-l’as/ils-l’ont

litt. “j’ai etc. le chien mort/tué” où le prédicat étant devenu statique par suffixation de *-a* (on trouve aussi *-(r)ik*, *-ta*, et *euki* au lieu de *izan-ukan* comme auxiliaire), on ne peut pas inférer que la personne représentée par le suffixe ergatif dans la forme verbale conjuguée ait été l’agent du processus ayant conduit à l’état de choses décrit par (36), si bien que l’on a deux traductions possibles:

- “j’ai mon chien de/qui a été tué”  
 — “j’ai tué mon chien”.

On notera ici que les six “personnes” traditionnelles peuvent figurer comme SN ergatif correspondant à l’affixe ergatif sur le verbe ou l’auxiliaire.

5.2. Le deuxième cas représente en quelque sorte une prise à partie ou implication de l’interlocuteur, implication éventuellement “enveloppée”, comme dirait Lafitte, dans une première personne du pluriel. Si par exemple je discute avec quelqu’un de ce qu’est une belle maison en me promenant avec lui dans une rue, je pourrais lui dire (en désignant une et en cherchant à la fois à le contredire et à le convaincre):

- (37) *hori bai, hori etxe ederra duzu!*  
 celle-là oui, celle-là maison belle-la vous-l’avez  
 “tenez, en voici/voilà une belle maison”

L’interlocuteur représenté par *zu* ici n’a plus besoin d’être “possesseur”, ou lié de quelque manière que ce soit (autrement que par l’acte d’énonciation) à l’objet auquel je réfère –cf. le français “tenez” de la traduction.

Contrairement à ce qui se passe pour (37) et les structures du même type, cet usage se limite à la deuxième personne et, je viens de le dire, à la première personne du pluriel. Dans ce dernier cas, s’il y a tutoiement, on utilisera une forme allocutive de *degu* - *dugu* “nous-l’avons”, ce qui montre clairement que l’implication de l’interlocuteur et l’utilisation des formes allocutives sont deux phénomènes distincts:<sup>10</sup>

- (38) *hori etxe ederra diagu!*  
 “tiens! en voici, une belle maison!”

## 6. Conclusions

6.1. Pour en revenir au bas-navarrais oriental, je pense donc pouvoir dire que la forme incriminée, *hura duzu* de (15), n’est pas une forme allocutive, mais une forme “enveloppante” ou implicative: elle existe donc bien avec le sens de “il est” dans ce dialecte, mais précisément quand il s’agit de “il est”, c’est-à-dire d’une prédication statique, et non pas en tant que forme allocutive de l’auxiliaire intransitif *izan* tel qu’il apparaît dans (18) par exemple.

(10) Cf. par exemple Urruzuno-Salegi (1973), où on lit à quelques pages de distance:

(i) “*Zein degu emen datorren au?*” (p. 116)  
 lequel nous-l’avons ici qui-vient celui-ci?

c’est-à-dire, “qui est-ce qui vient par ici?”, puis:

(ii) “*Nor edo zein ote diagu emen datorren au?*” (p. 118)  
 qui ou lequel donc nous-l’avons-Tut ici qui-vient celui-ci?  
 “Qui donc est-ce qui vient par ici?”

Il faudrait donc, pour rendre compte plus clairement des faits, construire un tableau à trois entrées comme (39):<sup>11</sup>

|      |                |             |                     |
|------|----------------|-------------|---------------------|
| (39) | “L’ est”       | “III est”   | “L’ «a» III”        |
| 1.   | (hi) haiz      | (hura) duk  | (hik hura) duk      |
| 2.   | (zu) zara/zira | (hura) duzu | (zuk hura) duzu     |
| 3.   | (zu) zara/zira | (hura) da   | (zuk hura) duzu     |
| 4.   | Berori da      | (hura) da   | (berorrek hura) du] |

Le niveau ou registre 4. est entre parenthèses, puisqu’il ne concerne pas le bas-navarrais en question; cette ligne est ajoutée simplement pour permettre la comparaison avec (14).

Les registres 2. et 3., pour les dialectes qui les connaissent (partie du bas-navarrais occidental et du souletin), ont le défaut de n’être pas très fonctionnels, dans la mesure où les formes sont identiques dans deux colonnes sur trois. En bas-navarrais oriental par contre, on a une situation beaucoup plus claire, due à la grammaticalisation de la palatalisation affective des apicales dont j’ai parlé:

(40) Registres du bas-navarrais oriental:

|    |           |             |                 |
|----|-----------|-------------|-----------------|
|    | L’ est    | III est     | L’ «a» III      |
| 1. | (hi) hiz  | (hura) duk  | (hik hura) duk  |
| 2. | (xu) xira | (hura) duxu | (xuk hura) duxu |
| 3. | (zu) zira | (hura) da   | (zuk hura) duzu |

La forme *duzu* peut donc bien être considérée comme une forme implicative, et non allocutive, car elle est de registre 3. (distant), dans ce sous-dialecte.

6.2. Avant de terminer, je voudrais citer deux phrases qui illustrent remarquablement bien la distinction à mon avis nécessaire entre formes allocutives et formes implicatives.

La première est en labourdin (J.-B. Etcheberry 1979: 62):

(41) *Ago hi! fite ukan duk depexa, Jarret gaizoa zeruan sartua dugula.*  
 reste toi! vite eu/reçu tu-l’as dépêche-la, J. pauvre-le ciel-dans-le entré-a nous-l’avons-que

“Allons bon! tu l’as reçue bien vite, la nouvelle selon laquelle notre pauvre Jarret est entré au ciel.”

Bien que le tutoiement soit utilisé dans la première proposition, il ne l’est pas dans la seconde, qui est enchâssée (ce qui bloque, on l’a vu au § 4.3., l’apparition

(11) “III” représente la troisième personne, c’est-à-dire ni L. (le locuteur) ni L’ (l’interlocuteur).

Ce tableau fournit un autre argument (sur lequel je n’ai pas le temps de m’étendre) permettant de distinguer entre formes allocutives et implicatives: c’est le fait que si l’on dit par exemple “L’a III”, L’ peut être également manifesté dans l’énoncé par un pronom personnel (contrastif). Par contre, dans les constructions allocutives, aucun pronom ne peut venir instancier la place de L’, qui n’est pas actant dans la proposition considérée — cp. à cet égard la présentation de cette situation et son traitement dans Wilbur 1979 (pp. 125 et sv.).

des formes allocutives); par contre, le parfait *sartua* rendant le prédicat statique, on trouve une forme implicative dans la deuxième proposition (à la première personne du pluriel).

On peut donc opposer les formes allocutives et les formes implicatives de la manière suivante (tous dialectes):

|                |  |                                  |     |                     |   |
|----------------|--|----------------------------------|-----|---------------------|---|
| (42)           |  | prédicats dynamiques / statiques |     | formes subordonnées |   |
| formes alloc.  |  | +                                | (+) |                     | - |
| formes implic. |  | -                                | (+) |                     | + |

Les secondes s'opposent donc bien aux premières par le fait qu'elles ne peuvent pas apparaître dans les prédicats dynamiques (alors que la possibilité d'apparition dans les prédicats statiques n'est pas distinctive ou pertinente), mais qu'elles sont par contre possibles dans les propositions subordonnées.

6.3. Le second exemple est en dialecte guipuzcoan; il se distingue du précédent par le fait que la forme implicative es de la deuxième personne du pluriel (registre poli), ce qui est d'autant plus intéressant que l'on sait qu'il n'y a pas de formes allocutives vouvoyées dans ce dialecte (A. M. Labayen 1969: 89; le locuteur répond par la négative à la maîtresse de maison qui lui offrait, ainsi qu'à son compagnon, à boire et à manger):

- (43) *Millaesker etxekoandre. Ez zaitte ardurra! Lehen esan dizut jan eta edan ondotox egiñak gaituzula.*  
 merci madame. nég. soyez inquiète! avant dit je-vous-l'ai mangé et bu assez-bien faits que-vous-nous-avez "Merci madame. Ne vous donnez pas de mal! Je vous ai déjà dit que pour ce qui est de manger et de boire, nous avons fait ce qu'il fallait".

Cet exemple est plus complexe que le précédent. On peut le simplifier en laissant de côté la topicalisation de l'adverbe et l'un des deux verbes, en:

- (44) *Lehen esan dizut ondotoxo edanak gaituzula*  
 "Je vous ai déjà dit que nous avons bien bu (litt. que nous sommes bien bus)"

La forme implicative *gaituzula* "que vous nous avez" pour "nous sommes" est possible parce que l'on a affaire ici à un anti-passif (l'agent ou sujet transitif n'étant pas à l'ergatif mais à l'absolutif) qui a nécessairement une valeur statique (cf. Rebuschi 1978 ou 1979); si l'on avait eu une construction ergative normale, la forme implicative aurait été impossible (45) étant acceptable, mais non (46):

- (45) *lehen esan dizut ondotoxo edan dugula*

- (46) \**lehen esan dizut ondotoxo edan gaituzula.*  
 "je vous ai déjà dit que vous nous avez bien bus"

6.4. Si l'on veut bien maintenant considérer les langues romanes environnantes, on voit qu'il n'est pas possible de considérer les formes allocutives comme une sorte de construction à ergatif ou datif "éthique", comme le dit Txillardegi (1979): les formes dites "éthiques" des langues romanes, sous réserve d'analyse plus approfondie, relèveraient plutôt, en dépit de leur compatibilité avec les énoncés dynamiques ("je te la lui ai mangée, sa tarte"), d'opérations du même type que celles qui sous-tendent la production des formes implicatives du basque, les formes allocutives restant une caractéristique tout à fait particulière de cette langue.

## 7. Post-Scriptum

La communication faite lors de ces Rencontres par M. J. M. Satrustegui sur les formes allocutives du bas-navarrais de Valcarlos (*Luzaide*) appelle quelques remarques, dans la mesure où il indique qu'en dehors du tutoiement (*biketa*), très restreint car très familier, les gens du village se parlent entre eux en utilisant les formes en *-xu-*, mais qu'ils se sont toujours refusés à s'adresser à lui de cette manière: ils lui parlaient *zuka*, c'est-à-dire avec des formes allocutives non palatalisées.

On aurait donc quatre registres à Valcarlos, ceux précisément qui apparaissent dans le tableau (15) et dont j'essaie de montrer, dans la suite de mon exposé, qu'ils sont un mythe.

Le parler de Valcarlos est donc peut-être exceptionnel, mais une autre explication encore est possible, qui serait d'ordre socio-linguistique: de même que R. Lafon (op. cit.) l'indiquait pour le souletin S2 du tableau (14), on pourrait fort bien concevoir que l'utilisation du niveau (3) de (15) ne correspond pas à la pratique interindividuelle des membres de la communauté, mais qu'ils ont recours à ce registre, géographiquement extérieur à la localité, pour s'adresser à des personnes venues d'ailleurs, en particulier si elles ont un statut socialement privilégié (M. Satrustegui est prête).<sup>12</sup>

Un autre fait vient me confirmer dans cette impression: les textes d'Enrique Zubiri Gortari "Manezaundi" publiés par A. Irigaray dans *Prosistas navarros contemporáneos en lengua vasca* (Institución Príncipe de Viana, Pampelune, 1958) qui décrivent la vie locale de Valcarlos contiennent de nombreux dialogues tutoyés, un ou deux en *xuka*, mais aucun en *zuka* au sens du registre (3) de (15); il en va de même (et c'est celà-même qui m'a amené à réfléchir sur ces questions) dans les

(12) Depuis que j'ai écrit ce post-scriptum, M. J. M. Satrustegui a eu l'amabilité de me confirmer dans mon point de vue, en disant des gens qu'il a côtoyés à Valcarlos: "baziren *nuzu* erraiten zuten bakar batzu ere, baina beste herri batzutakoak ziren, edo kanpoan egonak" (il y avait quelques personnes isolées qui disaient *nuzu* [au lieu de *niz* ou *nixu*], mais c'était des gens qui venaient d'autres villages, ou qui avaient séjourné ailleurs pendant un certain temps) (lettre du 2 décembre 1980).

Ceci règle le problème de fond. Celui qui reste est uniquement une question de vocabulaire: l'expression "parler *zuka*" a plusieurs sens: a) dans les groupes dialectaux A et B du tableau (14), il s'agit de l'utilisation du pronom *zu* pour référer à L', mais sans qu'il existe pour autant de formes allocutives vouvoyées correspondantes; b) dans le dialecte D de (14), il s'agit de l'emploi de formes allocutives polies associées à l'emploi de ce même pronom *zu* (en fait, *zü*); c) enfin, dans les dialectes C de (14), le mot reste ambigu, car il renvoie ou bien globalement à l'emploi de *zu* plutôt que *bi* [registres 2. et 3. de (14)], ou bien à l'utilisation spécifique de formes vouvoyées (registre 2. uniquement).



contes et anecdotes de Jean Etchepare de St.-Jean-Pied-de-Port (*Donibane Garazi*), *Mendekoste gereziak eta beste* (Editions Goiztiri, sans lieu d'édition ni date, mais celle-ci est postérieure à la mort de l'auteur en 1961).

Le caractère social de l'activité de langage marque bien ici les limites d'une analyse purement linguistique de certains phénomènes: les considérations qui précèdent m'amènent à suggérer pour l'avenir un travail plus approfondi sur ces questions, qui exigerait la participation non seulement de linguistes, mais aussi de sociolinguistes et de sociologues.

## 8. Bibliographie

- Aguirre, D., 1898, *Auñemendiko lorea*. Réédition 1966, 1.<sup>o</sup> vol., Saint-Sébastien, Edit. Auñamendi.
- Altube, S., 1929, *Erderismos*. Réédition 1975, Bilbao, Indauchu.
- Añibarro, P., 1969, *Gramática bascongada*, ms. de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, édité par L. Villasanté dans *ASJU* 3, 3-170.
- Azkue, R. M., 1942, *Euskalerraren Yakintza*, vol. II, réédition 1966, Madrid, Espasa-Calpe.
- Etcheberry, J.-B., 1979, *Han hemenka*, Bayonne, Imprimerie des Cordeliers.
- Haritschelhar, J., 1963, "Textes folkloriques de la vallée de Baïgorry", *Actas del Tercer Congreso Internacional del Instituto de Estudios Pirenaicos*, Saragosse.
- Knörr, E., 1977, "Hiketa edo hitanoaz zenbait argi", *Euskera* 20:2, 701-720.
- Labayen, A. M., 1969, *California ... ku-ku!*, Zarauz, Icharopena (Kuliska 69).
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (dialecte navarro-labourdin littéraire)*, édition revue et corrigée, Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas.
- Lafon, R., 1959, "Place de la deuxième personne du singulier dans la conjugaison basque", *BSL* 54:1, 103-129.
- Rebuschi, G., 1978, "Cas et fonction sujet en basque", *Verbum* 1:1, 69-98.
- , 1979, "Autour du passif et de l'anti-passif en basque biscayen" in C. Paris (ed.) *Relations prédicat-actant(s) dans des langues de types divers*, Paris, SELAF, vol. II, 149-170.
- Txillardegi (J. L. Alvarez, dit-), 1979, *Euskal gramatika*, Saint-Sébastien, Ediciones Vascas.
- Urruzuno-Salegi, P. M., 1973, *Sasiletrau baten ziria, ta abar*, Tolosa, Auspoa.
- Weinreich, U., 1954, "Is a structural dialectology possible?", *Word* 14, 388-400.
- Wilbur, T., 1979, *Prolegomena to a Grammar of Basque*, Amsterdam, John Benjamins (Issues in Linguistic Theory 8).
- Zatarain, A., 1977, "Ni naiz eta i aiz", *Euskera* 22:2, 739-746.



# Énoncés et formes hypothétiques en basque contemporain

1. Typologiquement, le basque fait partie des langues qui ont grammaticalisé ce que l'on a coutume d'appeler les constructions hypothétiques. Ainsi, le verbe "avoir" (racine *-u-*) présente, pour des arguments de 3e p., des formes comme les suivantes:

(1a) *Jon DU izena* "il s'appelle Jon" [lit. '(il-erg) a nom-abs [Jon-abs]  
Jon-abs il-l'a nom-abs

(1b) *Jon ZUEN izena* "il s'appelait Jon"  
il-l'avait

(1c) *haren arrebak Miren BALU izena, hark berriz Jon LUKE izena*  
poss soeur-erg M. si-il elle-l'avait nom-abs, lui-erg par-contre J. il-  
l'aurait nom-abs  
"si sa soeur s'appelait Miren, lui par contre s'appellerait Jon"

(abs: désinence zéro des attributs, des participants uniques et des O.D. ou patients; erg: désinence *-k* des sujets transitifs ou agents.)

Le but du présent article est d'examiner les propriétés des énoncés complexes de forme (1c), et de montrer les limites de cette morphologisation de l'hypothétique, matérialisée par le préfixe *l-* présent dans *ba-l-u* et dans *l-u-ke*.<sup>1</sup>

2. Pour permettre au lecteur de se repérer dans les diverses formes verbales conjuguées (dorénavant FVC) qui apparaîtront dans les exemples, nous commencerons par un rapide exposé du système temporo-aspectuo-modal actuel.

(1) Cet article est une version profondément remaniée de Rebuschi (à paraître), écrit début 1981. Le sensible changement de perspective que l'on pourra y constater est lié d'une part aux enseignements d'A. Culioli, dont j'ai suivi le séminaire de linguistique formelle à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm (Paris) de 1980 à 1982, et d'autre part aux commentaires très judicieux que W. H. Jacobsen Jr. et B. Oyharçabal ont faits sur le premier texte. Qu'ils en soient remerciés, ainsi que le Laboratoire des langues et Civilisations à Tradition Orale (LP 3.121 du CNRS), qui a partiellement financé une enquête que j'ai menée en avril 1983 au Pays Basque, et lors de laquelle j'ai pu vérifier les données présentées ici.

2.1. Toute proposition non elliptique comporte une FVC, qui est soit un verbe conjugué synthétiquement (directement), soit une forme verbale non-finie suivie d'un auxiliaire (Aux.). Dans les cas où la distinction n'est pas pertinente, nous parlons de complexe verbal (CV).

2.2. La conjugaison synthétique est limitée à une trentaine de verbes (Euskaltzaindia 1979), parmi lesquels figurent les Aux. de la conjugaison périphrastique.

2.2.1. Dans la conjugaison synthétique, contrairement à ce que semblent indiquer les ex. (1a-c), le morphème *-ke* de la FVC dite conditionnelle (*luke* dans (1c)) est compatible non seulement avec les paradigmes de l'hypothétique, mais encore avec ceux du présent (en *d-*) et du passé (en *z-...-en*). Dans les dialectes du Nord (parlés en France), *-ke* a alors une valeur soit potentielle, soit probabiliste (Lafitte 1962: 369-72), alors que dans ceux du Sud, seule la première valeur subsiste (Ataun 1960: 34-5). Ainsi, selon les dialectes, *doake* (présent) et *zihoakeen* (passé), de *joan* "aller, allé", se traduiront resp. ou bien à la fois par "il va/allait probablement" et "il peut/pouvait aller", ou bien seulement par "il peut/pouvait aller" (cp. *doa* "il va" et *zihoan* "il allait"). En souletin, le dialecte le plus oriental de ceux du Nord, *d-...-ke* a une "simple" valeur de futur.

A l'hypothétique, *lihoake* conserve plus ou moins cette valeur potentielle au Sud: "il pourrait aller"; mais au Nord, elle n'est pas particulièrement perceptible, et l'on traduira simplement par: "il irait".

2.2.2. En plus de *d-*, *z-* et *l-*, il existe un quatrième préfixe de temps-mode, *b-*, qui n'apparaît qu'à l'impératif de 3e p.: *bihoa* "qu'il aille"; le bsq. ancien pouvait aussi suffixer *-ke* à cet impératif, ce qui permettait de repousser l'application de l'ordre dans un futur éloigné (Lafon 1943: 516): on voit que chaque temps-mode peut se dédoubler en une forme avec ou sans *-ke*.

2.3. Exception faite de trois Aux. (*°edin*, *°ezan* et *°iron*, voir *infra*), tous les verbes, y compris ceux à conjugaison synthétique donc, peuvent se conjuguer périphrastiquement.

2.3.1. Pour les verbes admettant les deux conjugaisons, la conjugaison synthétique est non-marquée: fondamentalement de valeur imperfective, elle peut prendre une valeur globale, ponctuelle ou itérative (indications scéniques). La conjugaison périphrastique est par contre nécessairement marquée aspectuellement; on y distingue, pour les verbes principaux, trois participes: imperfectif/itératif (en *-t(z)en*), perfectif (en *-tu*, *-du*, *-n*, *-i* ou  $\emptyset$ ) et prospectif (construit par génitivation, en *-en* ou *-ko/-go*, du perfectif); ce dernier marque une relation procès/repère temporel inversée par rapport à celle indiquée par le perfectif: il sert donc à construire le "futur" du présent et du passé.

2.3.2. Les formes en *-ke* de l'Aux. associé à ces participes sont, dans la langue courante, limitées au bsq. du Nord; leur valeur est alors toujours conjecturale, et

non potentielle (épistémique plutôt que radicale); ex: *ikusi duke* “il a dû le voir”; *ikusten zukeen* “il le voyait sans doute”.

2.3.3. Il existe enfin une dernière formation consistant en un radical verbal qui présente le procès de manière globale ou ponctuelle, suivi d’un Aux. supplétif: à *izan* “être” et Aux. de conj. intransitive, et *°edun* “avoir” et Aux. de conj. transitive, se substituent respectivement *°edin* et *°ezan*.<sup>2</sup> Cette conjugaison, baptisée aoristique par Lafitte (*ibid.*: 206-7) sert à construire des subjonctifs présents et passés (*ikus dezan/zezan* “qu’il le voie/vît”, avec *-n* final marquant la subordination), des potentiels (sans marque de subordination mais avec *-ke*: *ikus dezake/zezakeen* “il peut/pouvait le voir”), une nouvelle série hypothétique (*ikus baleza* “s’il le voyait”, *ikus lezake* “il le verrait/pourrait le voir”, cf. 5.), et enfin l’impératif périphrastique (*ikus ezak* “vois-le”; *ikus beza* “qu’il le voie”).

Quant à *°iron*, le dernier Aux. sans forme non-finie, il participe aussi de la conjugaison aoristique: associé au radical, il se traduit par “pouvoir”: *ikus diro* “il peut le voir”, *ikus baliro* “s’il pouvait le voir”; *-ke* ne peut donc lui ajouter qu’une valeur conjecturale: *ikus diroke* “il peut sans doute le voir” (Lafitte 1962: 343); cet Aux. étant strictement réservé aux dialectes du Nord, qui utilisent aussi les formes en *°edin/°ezan + -ke*, nous ne l’incluons pas dans le tableau récapitulatif ci-dessous.

2.4. Laissant l’impératif de côté, on voit que la conj. périphrastique offre en tout 24 formes aux locuteurs (18 non-aoristiques et 6 aoristiques), récapitulées dans le tableau A ci-dessous pour le verbe *ikus* “voir, vu”:<sup>3</sup>

Tableau A. Les 24 combinaisons périphrastiques fondamentales du basque

| Aspect.   | Temps-mode: | Présent                           | Passé                               | Hypothétique                                  |
|---|-------------|-----------------------------------|-------------------------------------|---|
| <i>ikus</i> (perf.)<br><i>ikusten</i> (imp.)<br><i>ikusiko</i> (prosp.) | ×           | { <i>du</i><br><i>duke</i> }      | { <i>zuen</i><br><i>zukeen</i> }    | {( <i>ba</i> ) <i>lu</i><br><i>luke</i> }     |
|   |             | { <i>°deza</i><br><i>dezake</i> } | { <i>zezan</i><br><i>zezakeen</i> } | {( <i>ba</i> ) <i>leza</i><br><i>lezake</i> } |

Remarques. *Ikus °deza* n’est pas directement énonçable: cette forme n’est attestée que munie d’un affixe: *ba-* ou *-ke* déjà vus, ou *-(e)n* ou *-(e)la* de subordination; pour être précis, il faudrait dire de même que *ikus zezan* n’est en fait interprétable que si on l’analyse comme un subjonctif passé pourvu deux fois de *-n*: de celui du passé et de celui de la subordination (ce syncrétisme est totalement régulier en bsq.). Toujours de la même manière *°lu* et *°leza* ne sont pas énonçables sans affixes; on va revenir immédiatement sur le premier.

(2) Nous distinguons entre formes incorrectes, précédées du symbole \*, et formes abstraites reconstruites, précédées de °; *°edun* fait partie de ces dernières: lorsqu’il doit apparaître sous forme non conjuguée, comme participe par ex., on emploie aujourd’hui *ukan* au Nord, et *izan* au Sud (lit. “recevoir” et “être” respectivement); quant à *°edin* et *°ezan*, on a déjà dit qu’ils ne sont attestés que conjugués synthétiquement.

(3) Vogt 1956 arrivait à 48 formes, faute d’avoir écarté le morphème *-(e)n* de subordination de la liste des paramètres propres à la conjugaison: personne, temps, aspect et modalité.

Bien entendu, aucun dialecte n'utilise toutes les combinaisons du tableau A. On verra en 5. les nuances que peuvent exprimer les divers suppositifs (CV des protases) et conditionnels (CV des apodoses) disponibles. Auparavant, nous allons examiner les énoncés hypothétiques dans leur globalité, de façon à délimiter ce qu'ils ont de réellement spécifique (§ 3.), puis étudier les rapports morphologiques qu'entretiennent les FVC du passé et celles de l'hypothétique (§ 4.).

3.1. On vient de noter que les formes hypothétiques non affixées ne pouvaient apparaître telles quelles; (2) est en effet inacceptable, et ne peut recevoir aucune interprétation:

(2) \**Jon lu izena*

Ce fait doit évidemment être rapproché du suivant: comme l'indique (1c), où °*edun* fonctionne comme verbe conjugué synthétiquement, les énoncés hypothétiques sont constitués de deux propositions, une protase suppositive (où la FVC est préfixée de *ba-*) et une apodose dite conditionnelle (où la FVC est suffixée de *-ke*). Or la seconde n'a de sens que s'appuyant sur la première qui, à son tour, ne peut être énoncée que pour servir d'univers fictif de référence à la seconde. Il découle de cela qu'une proposition unique en *ba-l-...* comme (3a), ou en *l-...-ke* comme (3b), est sentie comme faisant partie d'un ensemble plus vaste, dont l'autre partie est sous-entendue:

(3a) *dirua balu*  
 "s'il avait (de) l'argent"  
 argent-abs s'il-l'avait

(3b) *kotxea luke*  
 "il aurait une voiture"  
 voiture-abs il-l'aurait

S'il est vrai que (3a) peut recevoir une interprétation votive (le bsq. du 16e siècle, et le souletin parfois encore aujourd'hui, utilisait ou utilise un autre préfixe, *ai-*, dans ce contexte — Lafon 1943: 494-5), on peut toutefois ramener celle-ci à la construction d'une protase associée à une apodose non dite à valeur subjectivement positive (alors, ce serait bon/bien...). De plus, (3b) ne peut jamais avoir la valeur, dite "testimonial", du conditionnel français: la façon naturelle d'exprimer les on-dit est d'utiliser les FVC en *d-* ou *z-*, précédées de l'adverbe *omen* "paraît-il"; (3b) ne peut donc prendre de signification que dans un discours plus long, le contexte donnant ou permettant de construire la protase elliptée.<sup>4</sup>

A l'opposé, les formes du présent et du passé, qu'elles soient conjecturales ou qu'elles relèvent du certain, sont autonomes:

(4) Exception faite, évidemment, des énoncés hypothétiques dont la protase est une proposition nominalisée fonctionnant comme argument du prédicat conditionnel. En voici un exemple:

*Jon hara joatea harrigarria litzateke*  
 Jon-abs là-allat aller-abs étonnant il-serait  
 "cela serait étonnant que Jon y aille"

Cette structure est paraphrasable par la suivante, où deux FVC apparaissent:

*Jon hara baliboa, harrigarria litzateke*  
 s'il-allait

lit. "s'il y allait, ce serait étonnant".

- (4a) *Ikusi du* “il l’a vu” (tous dialectes)
- (4b) *ikusi duke* “il a dû le voir” (dial. du Nord)
- (4c) *ikusten zuen* “il le voyait” (tous dialectes)
- (4d) *ikusten zukeen* “il le voyait probablement” (Nord) etc.

La seule exception, qui n’est d’ailleurs qu’apparente, est représentée par la combinaison du p. prospectif et de l’Aux. passé, par ex. *ikusiko zu(ke)en* qui, bien que signifiant proprement “il allait (probablement) le voir” (futur du passé, éventuellement modalisé), sert aussi de CV dans les apodoses hypothétiques passées: “il l’aurait vu”; cette question sera reprise en 4.2.

3.2. Une autre propriété spécifique des énoncés hypothétiques est qu’ils n’admettent de CV impératif ni dans leur protase ni dans leur apodose:

- (5a) *sar zaitez, eta ikusiko duzu* “entrez, et vous verrez”  
entrer-rad. imp.-intr., et pour-voir vous-l’avez
- (5b) *\*sar zaitez, eta ikusiko zenuke* “\*entrez, et vous verriez”  
vous-l’auriez
- (6a) *ikusten badu, har beza* “s’il le voit, qu’il le prenne”  
voyant s’il-l’a, prendre-rad. imp.-trans.
- (6b) *\*ikusten/ikusiko balu, har beza* “\*s’il le voyait, qu’il le prenne”  
voyant pour-voir s’il-l’avait

3.3. L’interdépendance sémantique des protases et des apodoses hypothétiques, illustrée à l’instant, se double d’une véritable dépendance syntaxique des premières par rapport aux secondes, cette dépendance étant beaucoup moins nette dans le cas des conditionnelles non hypothétiques.

3.3.1. Pour montrer cela, nous ferons appel à une particularité typologique du basque, ce que l’on appelle la “conjugaison allocutive”. Il s’agit du fait que les FVC peuvent porter non seulement les marques de pers. et de nombre des actants (la conj. étant pluripersonnelle), mais encore un affixe représentant l’interlocuteur en tant que tel (masc. en *-k*, souvent élidé, fém. en *-n*). Associée à l’emploi de la 2e p. sg. pour dénoter un actant référentiellement identique à l’interlocuteur (par opposition à la 2e p. du pluriel, neutre ou polie), cette conjugaison indique un très haut degré de familiarité (Lafon 1959, Rebuschi 1981).

La morphologie des FVC allocutives ou tutoyées peut être très complexe: suppléance des racines, spirantisation du *d-* de présent en *z-*, etc. (Rebuschi 1982: 635-55). Ce qui nous importe ici, c’est que, une fois ce registre familier adopté, le locuteur doit le conserver, et allocutiviser toutes les FVC allocutivisables d’un même discours. Or les FVC des propositions subordonnées ne peuvent jamais être allocutivisées. De ce point de vue, les protases hypothétiques ont les mêmes propriétés que, par ex., les subordonnées circonstancielles de temps:

- (7a) *Donostian bizi balitz, zoriontsu (izango) lukek/(h)uke(k)*  
 St-Sébastien-loc vivant s'il-était, heureux (pour-être) il-serait-alloc.  
 "s'il vivait à St-Sébastien, il serait heureux"
- (7b) *Donostian bizi zenean, zoriontsu zukan/(h)uan*<sup>5</sup>  
 quand-il-était il-ét ait-alloc.  
 "quand il vivait à St-Sébastien, il était heureux"

Dans ces deux ex., *balitz* et *zenean* sont de registre neutre: on aurait les mêmes formes si, dans l'autre proposition, les FVC avaient été également neutres: resp. *lizateke* (où *-teke* est un allomorphe de *-ke*), et *zen*.

3.3.2. Inversement, les protases des énoncés conditionnels non hypothétiques, donc au présent ou au passé, présentent la particularité d'admettre tant des FVC neutres qu'allocutives si celle de l'apodose est tutoyée:

- (8) *Donostian bizi bada/baduk, zoriontsu (izango) duk*  
 "s'il vit à St-Sébastien, il est doit être heureux"

(*duk* est la forme alloc. masc. de *da* "il est"). On comparera utilement (8) à (9a), acceptable, et à (9b), inacceptable, car les registres *y* sont mêlés:

- (9a) *Donostian bizi duk, eta zoriontsu duk*  
 (9b) \**Donostian bizi da, eta zoriontsu duk*

On voit ainsi que dans les conditionnelles non hypothétiques, les protases ont un statut intermédiaire entre celui de propositions subordonnées et celui de principales ou indépendantes coordonnées.<sup>6</sup> On notera de plus que le blocage des FVC tutoyées dans les protases hypothétiques permet de faire l'économie d'un raisonnement circulaire attribuant à ces protases le caractère de subordonnées en raison de la présence du préfixe *ba-*, et caractérisant inversement ce dernier comme marque de subordination parce qu'il introduit des protases suppositives ou conditionnelles.

3.4. Les apodoses hypothétiques ont également, de leur côté, une propriété particulière: elles se distinguent des non hypothétiques par la présence obligatoire, dans leur CV, d'un marqueur de *conjecture*. Ce marqueur peut être le suffixe modal *-ke*, déjà abondamment commenté, le suffixe *-ko*, dont on a vu en 2.3.1. qu'il transforme les p. perfectifs en p. prospectifs, ou encore l'association de ces deux mor-

(5) Les formes *lukek*, *zukan* sont du Nord, tandis que *(h)uke(k)*, *(h)uan* sont du Sud (guipuzcoan plus précisément).

(6) Il est curieux de constater qu'une autre structure permet, à l'intérieur du registre familier d'allocutiviser, mais aussi de ne pas allocutiviser, la FVC: il s'agit des questions directes, ouvertes ou fermées. On pourrait peut-être rechercher une explication à ce phénomène dans une classification, puis une hiérarchisation (spécifiques au basque?) des propositions en: (a) assertées (principales ou indépendantes, positives ou négatives), (b) non assertées (interrogatives, conditionnelles non hypothétiques), et (c) pré-assertées (subordonnées strictes); cependant, en l'absence d'arguments indépendants, nous ne dirons rien de plus sur le sujet.



phèmes à la fois. Ainsi, l'apodose de (7a) contient obligatoirement *-ke*, et, optionnellement, *-ko* (cp. *da* "il est" et *izango da* "il sera"), alors que dans (8), non hypothétique, seul *-ko* figure, et encore, pas de façon obligatoire — bien que les différents dialectes aient leurs préférences; ainsi, la variante avec *izango* est typique du Sud; au Nord, on pourrait aussi avoir une forme en *-ke*, comme le montrent (10a-b), en registre neutre:

- (10a) [Sud] *Donostian bizi bada, zoriontsu da/izango da*  
(même sens que (8))
- (10b) [Nord] *Donostian bizi bada, zoriontsu da/dateke* (id.) (*-teke* remplace toujours *-ke* dans la conjugaison de *izan* "être").

Lorsque le sémantisme du verbe est dynamique plutôt que statique (comme dans les ex. ci-dessus), *-ke* et *-ko* cooccurrent dans tous les dialectes, à l'hypothétique non passé et non aoristique:

- (11a) [Sud] (*ikusiko balu*) *hartuKO luKE*  
(pour-voir s'il-l'avait) pour-prendre il-l'aurait  
"s'il le voyait, il le prendrait"
- (11b) [Nord] (*ikusten balu*), *hartuKO luKE* (même sens)  
voyant

Par contre, les apodoses non hypothétiques ne présentent normalement que l'un de ces deux marqueurs:

- (12a) [Sud] *ikusten badu, hartuKO du*  
"s'il le voit, il le prend/[itératif] il le prendra  
[non itératif]"
- (12b) [Nord] *ikusten badu, hartzen duKE/hartuKO du*  
(mêmes sens, mais *hartzen duke* est très rare)

Evidemment, à l'hypothétique aoristique, le verbe principal étant réduit au radical, seul *-ke* apparaît:

- (13) *ikus baleza, har lezake*  
"s'il le voyait, il pourrait le prendre" [Sud]  
"s'il le voyait, il le prendrait" [Nord]<sup>7</sup>

On reviendra en 5. sur la différence entre les hypothétiques aoristiques et non aoristiques, ainsi que sur celle entre les protases de (11a) et (11b). Considérons maintenant les limites de la spécificité des formes hypothétiques du basque.

(7) Pour "il pourrait + infinitif", à côté de périphrases avec *ahal* (qui s'insère entre le Vp et l'Aux.), on peut aussi utiliser au Nord \**iron* (cf. 2.3.3.); mais alors, *-ke* peut curieusement être absent: Lafitte cite à quelques lignes de distance (p. 313) et *ikus liroke* et *ikus liro* pour "il pourrait (le) voir"; tout se passe donc comme si la valeur potentielle de cet Aux., associée à l'éventualité marquée par *l-*, rendait *-ke* redondant, et donc inutile.

4. Dans le § précédent, nous avons donné quelques arguments indiquant que les *énoncés* hypothétiques avaient certaines propriétés particulières. Mais par ailleurs, les *formes* hypothétiques ont des affinités remarquables avec celles du passé, affinités qui les opposent en bloc aux FVC du présent.

4.1. Dans la plupart des ex. vus jusqu'ici les actants, implicites ou explicites, étaient de 3e p, ce qui permettait de bien reconnaître les préfixes *d-*, *z-* ou *l-* du temps-mode. Or il existe deux cas dans lesquels ces préfixes disparaissent ou peuvent disparaître.

4.1.1. Lorsque l'actant abs. est de 1e ou 2e pers. (sg ou pl), il est toujours représenté dans la FVC par un préfixe. Or il existe deux séries distinctes de préfixes absolutifs, illustrées par les tableaux B et C:

Tableau B: préfixes absolutifs du présent

| personne | (i) <i>izan</i> | "être"        | (ii) ° <i>edun</i> | "avoir"                  |
|----------|-----------------|---------------|--------------------|--------------------------|
| I        | <i>na-iz</i>    | "je suis"     | <i>na-u</i>        | "il m'a"                 |
| II       | <i>ba-iz</i>    | "tu es"       | <i>ba-u</i>        | "il t'a"                 |
| I'       | <i>ga-ra</i>    | "nous sommes" | <i>ga-it-u</i>     | "il nous a"              |
| II'      | <i>za-ra</i>    | "Vous êtes"   | <i>za-it-u</i>     | "il Vous a"              |
| II''     | <i>za-re-te</i> | "vous êtes"   | <i>za-it-u-zte</i> | "il vous a" <sup>8</sup> |

Tableau C: préfixes absolutifs du passé et de l'hypothétique

|      | (i) passé: <i>izan</i>                          | "être"           | (ii) passé: ° <i>edun</i>                          | "avoir"          |
|------|---|------------------|--|------------------|
| I    | <i>nin(d)-tz-en</i>                             | "j'étais"        | <i>nind-u-en</i>                                   | "il m'avait"     |
| II   | <i>hin(d)-tz-en</i>                             | "tu étais"       | <i>hind-u-en</i>                                   | "il t'avait"     |
| I'   | <i>gin-ø-en</i>                                 | "nous étions"    | <i>gin-t-u-en</i>                                  | "il nous avait"  |
| II'  | <i>zin-ø-en</i>                                 | "Vous étiez"     | <i>zin-t-u-en</i>                                  | "il Vous avait"  |
| II'' | <i>zin-e-te-n</i>                               | "vous étiez"     | <i>zin-t-u-zte-n</i>                               | "il vous avait"  |
|      | (iii) hypothétique (suppositif):<br><i>izan</i> |                  | (iv) hypothétique (conditionnel):<br>° <i>edun</i> |                  |
| I    | <i>ba-nin(d)-tz</i>                             | "si j'étais"     | <i>nind-u-de</i>                                   | "il m'aurait"    |
| II   | <i>ba-hin(d)-tz</i>                             | "si tu étais"    | <i>hind-u-ke</i>                                   | "il t'aurait"    |
| I'   | <i>ba-gin-a</i>                                 | "si nous étions" | <i>gin-t-u-z-ke</i>                                | "il nous aurait" |
| II'  | <i>ba-zin-a</i>                                 | "si Vous étiez"  | <i>zin-t-u-z-ke</i>                                | "il Vous aurait" |
|      | <i>ba-zin-e-te</i>                              | "si vous étiez"  | <i>zin-t-u-z-ke-te</i>                             | "il vous aurait" |

Si l'on compare les préfixes de *izan* dans C(i) et C(iii), on voit qu'ils sont identiques: les FVC ne s'opposent donc que par leurs autres affixes: *-en* du passé ap-

(8) Les primes (') qui suivent les chiffres romains renvoient au pluriel morphologique; *Vous* représente un vouvoiement de politesse, limité à un seul interlocuteur; *vous*, qui traduit II'', représente par contre un surpluriel de formation récente, qui neutralise l'opposition entre sg (familier) et pl (neutre ou poli).

paraît d'une part, et *ba-* suppositif de l'autre. La démonstration est complétée par la comparaison avec les formes de °*edun*, où l'on retrouve les mêmes marques de personne, d'abord au passé, puis au conditionnel: ce sont maintenant les suffixes *-en* et *-ke* qui alternent.<sup>9</sup>

4.1.2. L'autre contexte dans lequel *z-* et *l-* disparaissent mais où *d-* reste, est fourni par la seule conjugaison transitive, lorsque l'actant abs. est de 3e pers., et l'ergatif, de 1e ou 2e personne. On opposera à nouveau les formes du présent, à *suffixes* ergatifs, et les formes du passé et de l'hypothétique, où la pers. de l'erg. est représentée par un *préfixe*. Le pluriel de l'abs. peut cependant être noté, comme *-it-...* (*-z*) dans le tableau D suivant:

Tableau D: conjugaison transitive à abs. de 3e p. pl. et erg. de 1e ou 2e (°*edun*); les chiffres romains représentent la personne de l'ergatif

|      | (i) présent                      |                      | (ii) passé                                     |                    |
|------|----------------------------------|----------------------|--|--------------------|
| I    | <i>d-it-u-t</i>                  | "je les ai"          | <i>n-it-u-en</i>                               | "je les avais"     |
| II   | <i>d-it-u-ke</i>                 | "tu les as (masc)"   | <i>h-it-u-en</i>                               | "tu les avais"     |
| I'   | <i>d-it-u-gu</i>                 | "nous les avons"     | <i>gen-it-u-en</i>                             | "nous les avions"  |
| II'  | <i>d-it-u-zu</i>                 | "Vous les avez"      | <i>zen-it-u-en</i>                             | "Vous les aviez"   |
| II'' | <i>d-it-u-zu-e</i>               | "vous les avez"      | <i>zen-it-u-zte-n</i>                          | "vous les aviez"   |
|      | (iii) hypothétique (suppositif): |                      | (iv) hypothétique (conditionnel) <sup>10</sup> |                    |
| I    | <i>ba-n-it-u</i>                 | "si je les avais"    | <i>n-it-u-z-ke</i>                             | "je les aurais"    |
| II   | <i>ba-h-it-u</i>                 | "si tu les avais"    | <i>h-it-u-z-ke</i>                             | "tu les aurais"    |
| I'   | <i>ba-gen-it-u</i>               | "si nous les avions" | <i>gen-it-u-z-ke</i>                           | "nous les aurions" |
| II'  | <i>ba-zen-it</i>                 | "si Vous les aviez"  | <i>zen-it-u-z-ke</i>                           | "Vous les auriez"  |
| II'' | <i>ba-zen-i-u-zte</i>            | "si vous les aviez"  | <i>zen-it-u-z-ke-te</i>                        | "vous les auriez"  |

On voit à nouveau ici la profonde parenté entre le passé et l'hypothétique: à l'exclusion du présent, et notons-le, de l'impératif,<sup>11</sup> ces deux temps-modes admettent des préfixes ergatifs, et, qui plus est, les mêmes préfixes. En conséquence, comme *supra* en 4.1.1., le passé et l'hypothétique ne diffèrent plus dans ce contexte grammatical que par leurs affixes impersonnels.

4.1.3. Nous voici face à une remarquable contradiction: lorsque les actants sont tous de 3e p., le passé et l'hypothétique sont manifestement distincts; dans les autres cas, ils sont conjugués sur le même modèle, et avec les mêmes marques de personne. Faute de place, je ne discuterai pas les diverses hypothèses morpho-syntaxiques qui

(9) Le *-z* de *gintuzke* etc. est une réduplication de la marque de nombre (pl); on le retrouve dans le tableau D (iv).

(10) On peut comparer *zenituzke* à la FVC de (5b), où °*edun* fonctionne comme Aux., et où il n'y a pas de pluriel.

(11) Voir Rebuschi (1982: 221-230) pour la démonstration que *b-* est un préfixe purement modal, et ne saurait donc être présenté, comme c'est souvent le cas, comme un préfixe ergatif de 3e personne.

ont déjà été avancées ici ou là pour en rendre compte (d'autant plus qu'aucune n'est vraiment satisfaisante), et me contenterai de quelques remarques d'ordre énonciatif, qui renvoient à un autre type d'"explication" linguistique.

En fait, les données, quoique claires, sont assez complexes, puisque trois paramètres entrent en jeu: le temps-mode, la pers. de l'ergatif, et celle de l'absolutif. On a en effet, avec les verbes transitifs, une *conjugaison ergative* (c'est-à-dire à préfixes absolutifs et suffixes ergatifs) lorsque l'on est au présent, quelle que soit la personne (I, II ou III) de l'absolutif, et au passé et à l'hypothétique, si l'abs. est I ou II; par contre, aux mêmes passé et hypothétique, la conjugaison est *nominative* (préfixes ergatifs, donc "sujets") si l'abs. est III et l'erg. I ou II; enfin, toujours à ces temps-modes, il n'y a plus d'affixes personnels proprement dits si tant l'abs. que l'erg. sont de pers. III: la conjugaison est alors *impersonnelle*.

Présentée de cette manière, la situation me semble pouvoir être expliquée en termes de *distance* temporo-modale et personnelle par rapport à la situation d'énonciation, dorénavant Sit<sub>o</sub>.

D'une part, le temps ou temps-mode présent marque l'identification de la sphère de temps dans laquelle on énonce et de celle qui contient le procès auquel on réfère. Par contre, le passé et l'hypothétique marquent tous deux une *coupure* entre le moment d'énonciation T<sub>o</sub> et les coordonnées référentielles temporelles du procès: on renvoie dans un cas à un monde révolu, dans l'autre à un monde fictif. C'est cette coupure qui est marquée d'un côté par la nécessité d'affixer les FVC, même quand elles sont pourvues d'affixes personnels, avec *ba-*, *-ke* ou *-en* (on relie ainsi, au moins indirectement, les propositions qui les contiennent à Sit<sub>o</sub> — cf. par ex. °*nitu* qui apparaît trois fois dans le tableau D),<sup>12</sup> et de l'autre par le traitement différent des personnes selon que l'on est au présent, ou au passé ou à l'hypothétique.

D'autre part, les coordonnées référentielles des procès se calculent aussi en termes de personnes: les pers. grammaticales I et II marquent l'identification de tel ou tel actant avec l'énonciateur ou le co-énonciateur, présents tous deux dans la situation d'énonciation. Inversement, la 3ème p. marque à nouveau une coupure. Or il se trouve que, contrairement à ce que soutiennent ceux qui privilégient la relation "sujet" associant participant unique et agent au détriment de la relation absolutive donnée par la morphologie, on peut montrer que c'est le terme à l'absolutif, constituant obligatoire de l'énoncé, qui joue le rôle de pivot énonciatif et prédicatif en basque (Culioli 1982: 29 et Rebuschi 1982: chap. 7). Il s'ensuit qu'on a nécessairement une coupure par rapport à Sit<sub>o</sub> si l'absolutif est de 3ème p. Le présent ancrant de toute manière l'énoncé dans la situation d'énonciation, l'absence d'absolutif I ou II n'entraîne pas de modification de la FVC à ce temps-mode (l'ergatif reste marqué par un suffixe). Par contre, au passé et à l'hypothétique, cette absence entraîne, si l'autre actant est identique à l'un des énonciateurs, la présence d'un préfixe ergatif I ou II, ce qui permet à nouveau, et par défaut, d'ancrer la FVC dans Sit<sub>o</sub>. Enfin, lorsque tant les personnes que le temps-mode sont coupés de Sit<sub>o</sub>, on obtient une conjugaison sans affixes personnels, d'où la possibilité de marquer explicitement le temps-mode par *z-* ou *l-*.

(12) On aura sans doute de plus remarqué que °*zu* n'est en fait pas plus énonçable sans affixe que le °*lu* de l'ex. (2).

Ces considérations peuvent se résumer par le tableau suivant (E), où la 1ère col. indique le degré d'éloignement global du procès par rapport à Sit<sub>o</sub> comme "somme" de l'écart des temps-modes (2ème col.: par rapport au présent) et des personnes (3ème col.: par rapport aux énonciateurs); les 4ème et 5ème colonnes indiquent les marques morphologiques de ces écarts: resp., nécessité d'affixation des FVC, et type de conjugaison.

Tableau E: Les types de conjugaison comme indices de la distance énonciative des coordonnées référentielles des énoncés

| Distance globale | temps-mode: écart | personnes: écart<br>abs — erg    | affixation obligatoire | type de conjugaison |
|------------------|-------------------|----------------------------------|------------------------|---------------------|
| 0                | présent           | 0<br>I/II<br>III-I/II<br>III-III | 0                      | ergative            |
| 1                | présent           |                                  | 1                      | ergative            |
| 2                | présent           |                                  | 2                      | ergative            |
| 3                | pass./hyp.        | 1<br>I/II<br>III-I/II<br>III-III | 0                      | ergative            |
| 4                | pass./hyp.        |                                  | 1                      | nominative          |
| 5                | pass./hyp.        |                                  | 2                      | impersonnelle       |

On peut aisément inférer de ce tableau que la distinction entre les préfixes *z-* et *l-* est, finalement, énonciativement marginale, puisqu'elle ne s'opère que dans le cas où toutes les coordonnées référentielles sont coupées de Sit<sub>o</sub>. Ceci ne signifie pourtant pas, c'est évident, que des phrases comme (11a-b) ou (13) soient statistiquement rares, car n'est-ce pas le propre du langage que de permettre de référer en l'absence de référent?

4.2. L'association du passé et de l'hypothétique peut aussi être nécessaire: c'est le cas des énoncés hypothétiques passés ou contrefactuels. Mais, au-delà de la combinaison conceptuelle du fictif et du révolu qu'ils présupposent, ils marquent à nouveau en basque l'étroite relation des temps-modes en *z-* et *l-* car, dans la langue standard, la protase est alors en *l-* et l'apodose en *z-*.

4.2.1. Les CV des protases se présentent sous la forme d'un participe perfectif suivi d'un auxiliaire suppositif (en *ba-l-*); cependant, ils peuvent être rendus plus complexes par la perfectivisation de l'Aux. lui-même (*balitz* → *izan balitz*; *balu* → *°edun balu*, réalisé par *ukan balu* au Nord - cf. la note 2). Ce mécanisme est en effet toujours disponible en bsq., comme le montrent les ex. suivants:

- (14a) *ikusi du* "il l'a vu"
- (14b) *ikusi zuen* "il le vit" ou "il l'avait vu"
- (14c) *ikusi izan du* lit. "il l'a eu vu"
- (14d) *ikusi izan zuen* lit. "il l'avait eu vu"

En (14a), le participe étant perfectif et le temps présent, la réalisation du procès est posée comme antérieure à un repère identifié à T<sub>o</sub> de Sit<sub>o</sub>; en (14b), ce repère

est lui-même antérieur à  $T_0$  mais il est localisable précisément (passé révolu “défini”). En (14c-d) par contre, l’introduction de *izan* (*°edun*) décale l’achèvement du procès dans un passé plus éloigné, mais sans qu’il y ait de rupture: *igaz* “l’an passé” est donc insérable dans (14b), mais pas dans (14c).

C’est donc ce procédé qui est employé, assez fréquemment, pour indiquer que l’on réfère à un passé fictif non immédiat; si le prédicat est statique, la perfectivisation de l’Aux. est obligatoire:

(15a) *ikusi balu* “s’il l’avait vu” (non-marqué)

(15b) *ikusi izan/ukan balu* “s’il l’avait vu” (marqué: passé révolu)

(16) *Donostian bizi izan balitz* “s’il avait vécu à St-Sébastien”

(on peut comparer (16) à (7a) de 3.3.1.).

4.2.2. Les CV des apodoses ont également deux formes, (17a) étant la plus courante, et (17b), imitée des vieux auteurs, étant assez marquée stylistiquement:

(17a) *hartuko zuen* “il l’aurait pris”, lit. “il allait le prendre”

(17b) *hartuko zukeen* (id.) lit. “il allait probablement le prendre”

Il s’agit donc maintenant d’une combinaison d’un p. prospectif et d’une FVC au passé, affixée ou non de *-ke*; Lafitte (1962: 381) cite encore *ikusi luke*, constitué d’un p. perfectif et d’un Aux. conditionnel, mais à ma connaissance cette forme n’est plus attestée nulle part.<sup>13</sup> Dans le cas des énoncés à prédicat statique, l’introduction du p. prospectif de l’Aux. répond à celle de son p. perfectif dans la protase:

(18) *zoriontsu izango zen/zatekeen* “il aurait été heureux”  
heureux pour-être il-était/il-était-probablement

4.2.3. Nous pouvons maintenant reconstruire dans son intégralité un énoncé hypothétique passé, comme (19a); (19b) indique les éléments grammaticaux pertinents:

(19a) *ikusi (izan) balu, hartuko zu(ke)en*  
“s’il l’avait vu, il l’aurait pris”

(19b)  $V_1$ -perf. (aux.-perf) *ba* -l-Aux.  $V_2$ -prosp z-Aux. (*-ke*) -en  
A B C D E F G F’

Si l’on postule, suivant A. Culioli (1976: *passim*) que les morphèmes sont des marqueurs d’opérations, on doit pouvoir reconstituer leur enchaînement:<sup>14</sup>

(13) Le seul dialecte pour lequel je n’ai pu vérifier directement ce fait est le souletin; mais les grammaires qui décrivent ce dialecte, par ex. Gèze 1873, ne mentionnent jamais ce tour.

(14) Les lignes qui suivent doivent beaucoup à l’enseignement d’A. Culioli (cf. la note 1); mais toute erreur d’interprétation ne pourrait être attribuée qu’à moi-même.



- (21) *ikusi bazuen, hartuko zuen*  
 — “s’il le voyait, il le prenait” [réel]  
 — “s’il l’avait vu, il l’aurait pris” [irréel, non standard]

D’autre part, en biscayen surtout, certains locuteurs utilisent (22b) au lieu de (22a), où *eukean*, avec préfixe zéro, est l’équivalent usuel de bsq. commun *zuen* (seule l’apodose est concernée ici):

- (22a) *(h)artuko eukean* “il l’aurait pris”  
 (22b) *(h)artuko leukean* (même sens) (cp. \**lukeen*)<sup>15</sup>

On peut interpréter cette forme soit comme le remplacement du  $\emptyset$ -, typique de ce dialecte pour le passé, par le *l*- hypothétique, soit au contraire comme une tentative de marquer pour le passé, par la suffixation de *-an* (variante de *-en*), une forme originellement atemporelle, car hypothétique.

5. Nous pouvons maintenant revenir brièvement aux oppositions modo-aspectuelles de l’hypothétique présent-futur.

5.1. Dans les protases, on dispose théoriquement de trois formes (cf. (11a-b) et (13)), puisque la quatrième forme, construite avec le p. perfectif, est réservée pour le passé fictif:

- (23a) *ikusten balu* “s’il le voyait”  
 (23b) *ikusiko balu* (id.)  
 (23c) *ikus baleza* (id.: Nord) ou: “s’il pouvait le voir” (Sud)<sup>16</sup>

On analyse traditionnellement (23a) comme représentant un irréel du présent, (23b), un éventuel du futur, et (23c), un éventuel potentiel, soit respectivement: “s’il le voyait (maintenant, mais il ne le voit pas)”, “s’il le voyait (plus tard, ce n’est donc pas exclu)”, et “s’il pouvait le voir”. Mais en fait, il n’existe sans doute pas de locuteurs disposant naturellement de ces trois combinaisons: au Nord, on utilise seulement (23a) et (23c), et au Sud, (23b) et (23c).

Il en résulte que l’opposition entre les formes aspectuelles explicites (23a-b) et la forme dite aoristique n’a pas la même valeur selon les dialectes:

— au Nord, (23a) fonctionne effectivement comme un irréel du présent; mais (23c) est simplement éventuel ou futur; de plus, ce dernier est non-marqué, et tend à supplanter le premier (Lafitte 1962: 380);

— au Sud, (23b) est neutre quant à la distinction entre présent (irréel) et futur (éventuel): c’est cette structure qui est non-marquée; (23c) y est donc marqué, et c’est effectivement une forme qui non seulement est plus rarement employée, mais qui est également soumise à une contrainte particulière: elle ne peut effet que ren-

(15) Cf. Azkue 1923-5: 772, Arrigaray 1919: 336, ou Ataun 1960: 16, 30, 83-84...

(16) Je laisse de côté les CV du type *ikus badeza*, inusités aujourd’hui; voir Rebuschi (à par., § 8) sur ce sujet.



voyer à un *futur indéfini* (elle est incompatible avec des adverbiaux comme *bihar* “demain” ou  *datorren urtean* “l’an prochain”); qui plus est, elle apporte aussi “plus d’information” que (23b), car sa parenté morphologique avec les formes du potentiel proprement dit (cf. *ikus dezake* en 2.3.3.) lui donne dans ces dialectes une nuance potentielle (plus radicale ou interpersonnelle sans doute qu’épistémique).

Le CV des apodoses est de même nature que celui des protases: on associe généralement les formes participiales entre elles, et les formes aoristiques aussi:

(24a) *ikusten/ikusiko balu, hartuko luke*

(24b) *ikus baleza, har lezake*

5.2. Ce lien plus ou moins étroit que nous venons de constater entre l’hypothétique aoristique et le renvoi à l’avenir est facile à comprendre: l’absence de caractérisation aspectuelle des radicaux verbaux dans cette conjugaison interdit de localiser le procès auquel on réfère par rapport à un repère donné: il y a donc une rupture dans les relais permettant de calculer les coordonnées référentielles du procès —ici, entre le procès et  $T_0^2$  (pour une étude théorique de ces questions, voir Culioli 1980)— si bien qu’il est impossible de donner une interprétation contre-factuelle aux énoncés de type (24b), alors que, on vient de le voir, il est possible de le faire pour ceux de type (24a); cette rupture aoristique explique sans doute aussi que le futur envisagé soit indéfini ou imprécis, dans les dialectes du Sud du moins.<sup>17</sup>

5.3. En conjugaison synthétique, la situation est différente: il semble qu’il faille donner à l’énoncé une interprétation aoristique (donc éventuelle) si le procès est dynamique, et une interprétation contre-factuelle s’il est statique:<sup>18</sup>

(25a) *Miren Donostira balihoa, Jon berriz Bilbora liboake*  
M.-abs à-St-S. si-il/elle-allait, J.-abs par contre à Bilbao il-irait  
“si Miren allait à St-Sebastien, Jon, lui, irait à Bilbao”  
[éventuel]

(25b) *Miren Donostian balego, Jon berriz Bilbon legoke*  
si-il/elle-était/restait il-serait/resterait  
“si Miren était à St-Sébastien, Jon, lui, serait à Bilbao”

Faute de place, nous ne nous étendrons pas sur cette importante question, et constaterons simplement pour conclure que ces deux derniers exemples illustrent remarquablement le fait qu’il est impossible de traiter de manière séparée les domaines du temps, de l’aspect et de la modalité.

(17) Ce qui explique aussi le fait, signalé en 2.4., que, même avec son préfixe de présent, °*deza* ne soit pas énonçable sans autres affixes.

(18) Voir Michelena, dans Villasante 1976, p. 181, notes (1) et (3), qui ne signale cependant que la construction à prédicat statique.

## 6. Bibliographie

- Altuna, P., 1971, *Euskal aditza*, Bilbao, Etor.
- Arrigaray, C., 1919, *Euskel irakaspidea*, rééd. en fac-similé, Saint-Sébastien, Auñamendi, 1971.
- Ataun, B., 1960, *Gure aditza*, Buenos Aires, Editorial Vasca Ekin.
- Azkue, R. M.<sup>a</sup>, 1923-5, *Morfología vasca*, rééd. en fac-similé, sous forme des deux premiers tomes de Azkue & Altube: *Gramática vasca*, Bilbao, Retana-La Gran Enciclopedia Vasca, 1969.
- Culioli, A., 1976, *Théorie des opérations énonciatives*, Paris, Université Paris VII, D.R.L.
- , 1980, "Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives: l'Aoristique" in J. David & R. Martin (éds), *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, 181-193.
- , 1982, "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe", communication présentée à la session plénière du XIIIe Congrès International des Linguistes: reproduit dans *Collection ERA-642* (Paris, Université Paris VII et CNRS), complément au vol. II.
- Euskaltzaindia, (éd.), 1979, *Euskal aditz batua*, Bilbao-Saint-Sébastien, Euskaltzaindia.
- Gèze, L., 1873, *Éléments de grammaire basque, dialecte souletin*, Bayonne, Imprimerie de Veuve Lamaignère.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas [1e éd.: 1944].
- Lafon, R., 1943, *Les formes simples du verbe basque dans les principaux textes du 16e siècle*, Bordeaux, Delmas.
- , 1959, "Place de la 2e personne du singulier dans la conjugaison basque", *BSL* 54:1, 103-129.
- Rebuschi, G., 1981, "Autour des formes allocutives du basque", in Euskaltzaindia (éd.), *Euskalarien Nazioarteko Jardunaldiak*, Bilbao, *Iker*-1, 307-321.
- , 1982, *Structure de l'énoncé en basque*, *Collection ERA-642* (Paris, Université Paris VII et CNRS), numéro spécial.
- , [à paraître] "The Structure of the Basque Hypothetical System", in W. H. Jacobsen, Jr. (éd.), *Topics in Basque Linguistics*, Reno, Nevada, BSP Occasional Papers Series & Associated Faculty Press.
- Villasante, L., 1976, *Sintaxis de la oración compuesta*, Oñate, Guipúzcoa, Editorial Franciscana Aránzazu.
- Vogt, H., 1956, "Remarques sur la structure formelle du verbe basque", in Halle M., Lunt H. G., McLean H. & Van Schooneveld, C. H. (éds.), *For Roman Jakobson, Essays on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, La Haye, Mouton, 600-604.

## Temps, mode et aspect dans les indications scéniques\*

Du point de vue morphologique, les formes verbales fléchies du basque se répartissent, selon une double dimension, en deux grandes catégories: lorsque les actants sont uniquement de 3<sup>e</sup> personne, les préfixes absolutifs sont *d-* (pour le présent), *z-* (pour le passé) et *l-* (pour le fictif ou hypothétique) —l’impératif en *b-* ou en  $\emptyset$ - selon les analyses étant tout à fait marginal), ce qui donne trois “temps-modes” qui se combinent avec quatre aspects, un aspect aoristique et trois aspects non-aoristiques, le perfectif (marqué par le suffixe de participe passé), l’imperfectif (en *-tzen*) et le futur ou prospectif (génitif du perfectif). L’aoriste, associé à un auxiliaire supplétif (*°edin*, *°ezan*) a précisément comme propriété de ne pas indiquer spécifiquement l’aspect du processus auquel on réfère (il est appréhendé “globalement”, mais sans insistance malgré tout sur son achèvement).

Enfin, l’existence d’une marque modale de prédiction, *-ke*, permet de doubler le nombre des formes théoriquement possibles; si l’on ajoute à ces 24 combinaisons l’impératif, on trouve bien 25 “ tiroirs”.

Le tableau (1) ci-après résume ces possibilités; le symbole “ $\circ$ ” précède des formes qui, quoique non-attestées en tant que telles, sont obtenues par suppression des différents affixes qui en permettent l’instanciation: *ba-*, *-ke*, *-(e)n...*.

A. Culioli a toujours attiré l’attention sur le fait que les catégories abstraites que sa théorie de l’énonciation permet de construire ne correspondent jamais terme à terme avec un quelconque marqueur donné. L’aoristique tel qu’il le définit en est un exemple: c’est une catégorie que l’on retrouve par exemple dans les récit historique, bien qu’à l’heure actuelle, en basque, les formes verbales de l’aoriste ne soient plus utilisées dans un tel contexte ou type de discours (comparer l’emploi des “temps” dans le *Nouveau Testament* de Liçarrague (1571)).

Il existe un autre type de discours, nécessairement écrit, qui possède également des propriétés aoristiques: les indications scéniques. En effet, leur construction implique nécessairement plusieurs ruptures. D’une part, le déroulement de l’action est

(\*) Ce court texte est une application particulière d’une version de mon analyse des tiroirs de la conjugaison basque légèrement antérieure au chapitre sur les formes hypothétiques. Il représente les sections 7 et 8 de ma thèse: *Structure de l’énoncé en basque* (pp. 278-286 de l’édition de 1984). De légers remarniements ont été nécessaires pour rendre la lecture indépendante du contexte.

(1) *Combinaisons fondamentales des temps, aspects et modes de la conjugaison périphrastique basque*

| Temps<br>-Modes | Aspects | Formes non-<br>conjecturales          | Formes<br>conjecturales                         |
|-----------------|---------|---------------------------------------|---|
| présent         | perf.   | ikusi du<br>'il l'a vu'               | ikusi duke<br>'il doit l'avoir vu'              |
|                 | imperf. | ikusten du<br>'il le voit'            | ikusten duke<br>'il doit le voir'               |
|                 | futur   | ikusiko du<br>'il le verra'           | ikusiko duke<br>'il le verra probablement'      |
|                 | aoriste | ikus °deza<br>?                       | ikus dezake<br>'il peut le voir'                |
| passé           | perf.   | ikusi zuen<br>'il le vit'             | ikusi zukeen<br>'il le vit probablement'        |
|                 | imperf. | ikusten zuen<br>'il le voyait'        | ikusten zukeen<br>'il devait le voir'           |
|                 | futur   | ikusiko zuen<br>'il le verrait, etc.' | ikusiko zukeen<br>'il l'aurait vu'              |
|                 | aoriste | ikus zezan<br>'(qu)'il le vît'        | ikus zezakeen<br>'il pouvait le voir'           |
| hypoth.         | perf.   | ikusi °lu<br>?                        | ikusi luke<br>'il l'aurait vu'                  |
|                 | imperf. | ikusten °lu<br>?                      | ikusten luke<br>'il le verrait'                 |
|                 | futur   | ikusiko °lu<br>?                      | ikusiko luke<br>'il le verrait'                 |
|                 | aoriste | ikus °leza<br>?                       | ikus lezake<br>'il le verrait/pourrait le voir' |
| impératif       | aoriste | ikus beza<br>'qu'il le voie'          |   |

forcément coupé de la situation d'énonciation (d'écriture de la pièce), dans la mesure où, par définition, toute pièce peut être à la fois jouée n'importe quand, et jouée plusieurs fois: le repère temporel de l'action, quoique fictif (mais non-hypothétique) "va fonctionner comme un repère absolu, séparé du repère-origine", cf. A. Culioli (1980).

Toute action peut alors être considérée comme coïncidant avec ce repère fictif, d'où l'utilisation du présent imperfectif: synthétique pour les verbes forts, et pé-

riphrastique pour les verbes faibles. Rappelons que si le présent synthétique est en fait un imperfectif strict, le présent périphrastique est par contre fondamentalement itératif: il y a donc une apparente discordance entre le traitement des verbes forts et celui des verbes faibles: mais cette discordance s'explique par le fait que c'est la construction non-marquée qui est utilisée dans les deux cas: (*ba*)*doa* 'il va' est non-marqué par rapport à *joaten da*, et *kantatzen du* 'il chante' l'est aussi par rapport à *kantatzen ari da*.

Si le présent imperfectif est utilisé presque exclusivement dans les pièces écrites en navarro-labourdin, d'autres formes sont également possibles en gupuzcoan: le futur et l'impératif. Quoique cette dernière forme soit la plus fréquente dans les textes originaux, le présent imperfectif rest la forme non-marquée, comme le prouve le fait que ce soit la seule utilisée dans des traductions dans ce dialecte de textes dans lesquels seul le présent est utilisé: c'est le cas de la traduction de *Hamlet* par B. Ametzaga (1952) et de celle de *Iru ziren*, pièce NL de P. Larzabal traduite par M. Lekuona (1962): on notera dans ce dernier cas que M. Lekuona n'utilise par contre que très rarement le présent imperfectif dans une comédie qu'il a écrite lui-même, *Eun dukat* (in *Bi antzerki eta itzaldi bat*, 1965): il y a dans cette pièce seize exemples de présent dans les indications scéniques, contre soixante dix à l'impératif.<sup>1</sup>

L'utilisation de l'impératif en *b-* (ou parfois formé à l'aide du subjonctif en *-la*) peut s'interpréter comme représentant le rapport de l'auteur non pas à son personnage, mais à l'acteur quelconque qui en jouera le rôle; comme cet interlocuteur est extérieur à la situation de construction de l'énoncé (c'est la seconde rupture aoristique), il ne peut évidemment s'agir que d'un impératif à la 3e personne (*behar ukan* 'devoir' peut remplacer, rarement il est vrai, cet impératif).

L'emploi du futur peut s'expliquer soit par le fait que ce temps-aspect peut prendre, comme dans les langues voisines, une valeur impérative, soit par le fait que le jeu réel de la pièce ne peut être que postérieur à son écriture, soit encore par le fait que les actions à jouer se suivent nécessairement (le futur n'apparaît jamais en première position lorsque plusieurs indications scéniques se suivent), soit enfin parce que le futur basque peut prendre une valeur strictement itérative (sa valeur recoupe alors celle du présent périphrastique).

On le voit, les paramètres impliqués par la construction d'indications scéniques sont nombreux, et partiellement contradictoires. Il existe cependant certaines tendances qui semblent régir l'apparition et la répartition des trois formes verbales (présent, impératif, futur): chez les auteurs qui les utilisent toutes, le présent dénote essentiellement des états, ou des actes qui, en contexte, ne servent que d'arrière-plan à l'action dramatique. L'impératif indique au contraire une action centrale, et le futur, une action moins importante, ou qui est en un sens prévisible sur la base de ce qui précède (il occupe donc une situation intermédiaire entre le présent et l'impératif). Considérons à titre d'illustration le passage suivant (A. M. Zabala 1911, *Periyaren Zalapartak*, in Zabala et al. 1963: 25):

(1) Il n'y a qu'une seule exception dans l'original navarro-labourdin de *Iru ziren*: à la p. 26, on a un impératif, *kalapitan mintza ditela*, lit. 'qu'ils parlent en se disputant'; mais cet impératif est traduit par un présent en gupuzcoan: *Ixkanbillan mintzatzen dira* (p. 27), et l'on retrouve un présent pour une indication scénique presque identique, p. 80: *kalapitan lotzen dira* 'ils commencent à se disputer'.

- (2) “[...] Ia gaurko eguneroko onek zer dion. Egunerakoa *atera beza* sakeletik, eta betaurrekoak jarriaz, oen kajatxoia sakelean *sartu beza*. Txapela ta makilla *utzi bitza* exertoki baten gañean. Egunerokoa goratuta, aurrean zer gertatzen dan ikustea galerazten diola *irakurri bear du*. Irakurtzen ari dala, lapurra *agertu bedi*; brusa luze bat *dakar jantzita*; manga bat lotuta, besamotzak oi duten bezela, eta beste eskuan, mutuak oi duten txiliña. Ixil-ixilik *gerturatuko da* Anton’engana, ta au irakurtzen ari dan bitartean, *kenduko dizkio* erlejua, sudur-zapia, petaka, kartera, betaurrekoen kajatxoia, ta exertoki-gañean utzi zituan esku-makilla ta txapela. Guziak brusa-azpian *gordeko ditu*, gauza bakoitza ikustean ta batez ere karterako diru-paperak ikustean poz aundia artzen dua-la erakutsiaz.”

“Voyons ce que dit le journal.

Il sort (imp.) le quotidien de sa poche, et, mettant ses lunettes, il range (imp.) l’étui dans sa poche. Il dépose (imp.) son béret et sa canne sur un banc. Levant le journal, ce qui l’empêche de voir ce qui se passe devant lui, il se met à lire (litt. il doit lire). Tandis qu’il lit, le voleur s’approche (imp.); il porte (présent) une longue blouse; une des manches en est cousue, à la mode des manchots, et, dans l’autre main (il tient) une clochette de muet. Il s’approche (futur) silencieusement d’Anton et, tandis que celui-ci lit, il lui prend sa montre, son mouchoir, sa blague à tabac, son portefeuille, son étui à lunettes, et la canne et le béret qu’il avait laissés sur le banc. Il cache (futur) tout sous sa blouse, montrant qu’il se réjouit fort en examinant chacun des objets et en particulier les papiers et l’argent du portefeuille.”

Du point de vue morphologique, et laissant les formes subordonnées de côté, on constate que le texte se décompose en trois sections: les premiers verbes sont à l’impératif (ou avec *behar*); ils indiquent les actions que les personnages-acteurs vont effectuer, jusqu’à l’apparition du voleur incluse: il s’agit d’actions nouvelles, permettant la progression de la comédie. Le présent (*dakar jantzita* litt. ‘il la porte l’ayant revêtue’) indique par contre une circonstance de l’action et non une étape dans son déroulement. Dans la troisième section, le futur reste bien associé à des actions nouvelles; cependant, il y a une différence entre celle-ci et la première: une fois le voleur (identifié comme tel par les spectateurs) introduit sur scène, on peut plus ou moins prédire ce qu’il va faire.

Ce caractère relativement prévisible des actions représentées par un verbe au futur peut encore être illustré par le passage suivant (A. M. Labayen, *Kalifornia... ku-ku*, 1969, p. 71):

- (3) “(Mirari) —‘Mamy!’ Ikusi zer gauza politak erosi ditudan. (Sakel-zorro apain batetik, pitxi, oial eta ontzitxo zenbait jalgiaz mai-gañean ipintzen *joango da*). Ez al dira politak?”

(M.) Mamy! Voyez quelles jolies choses j'ai achetées. (Sortant d'un grand sac élégant des babioles, tissus et boîtes divers, *elle les étale* (futur) sur la table). Ce n'est pas joli?

Le participe présent associé à *joan* 'aller' représente une action continue, durative; mais ce n'est pas le participe *ipintzen* 'mettant' qui nous intéresse ici: c'est le futur *joango* (on aurait pu avoir aussi bien: ...*ipĩniko ditu* litt. 'elle les mettra'). Il semble clair que ce futur est lié au fait que les paroles qui viennent d'être prononcées annoncent en partie les gestes qui vont suivre: ils perdent donc une partie de leur intérêt dramatique.

Dans cette perspective, on peut donc bien classer les actions (au sens le plus large du terme) en trois catégories: actions dramatiques importantes et imprévues (impératif), actions dramatiques prévisibles (futur), et actions ou états d'arrière-plan (présent). En conséquence, un procès donné pourra, en fonction du contexte, être à l'une de ces trois formes indépendamment du degré de son dynamisme interne. C'est ainsi que l'on pourra justifier l'utilisation du présent pour le verbe *entzun* 'se faire) entendre' dans (4) et celle de l'impératif pour ce même verbe dans (9): dans ce dernier cas, il s'agit non plus du cadre général ou du décor, mais d'un événement ayant une valeur dramatique. Par contraste, le présent associé à *azaldu* 'apparaître' (synonyme de *agertu* de (2)) dans le même exemple marque le caractère marginal de l'action décrite (il est prévisible que quelqu'un aille à la porte si l'on sonne, et que ce soit la bonne Joxepa; de plus, ce dernier personnage ne joue aucun rôle important dans la pièce):

- (4) "Joxe'ren abestia *entzuten da* urruti"  
'La chanson de Joxe s'entend au loin' (Lekuona, *op. cit.*, p. 23)
- (5) "Ontan, ate nagusiko txintxarri ota *entzun bedi* et Joxepa nor dan ikustera *azaltzen da*"  
'Là-dessus, on entend (litt. "se fasse entendre") le bruit de la sonnette de la porte principale. Entre Joxepa, qui va voir qui c'est' (A. M. Labayen, *op. cit.*, p. 84)

Une forme en apparence aussi simple que *azaltzen da* ci-dessus se révèle donc finalement comme étant extrêmement complexe du point de vue des opérations énonciatives qui la sous-tendent, et de par les relations structurales qu'elle entretient avec *azalduko da* (fut.) et *azal(du) bedi* (impératif): elle figure dans un texte d'un genre très particulier, sans allocutaire réel, et renvoie à un événement qui, en soi, est hors du temps. De plus, les rapports que l'auteur imagine (inconsciemment) exister entre le texte, les acteurs, les spectateurs et les personnages, bloquent la construction impérative, mais pourraient permettre l'utilisation du futur.

La forme *entzun bedi*, dite impératif de troisième personne, est encore plus remarquable, puisqu'il n'y a pas, dans ce complexe verbal, d'indice représentant l'être auquel cet "ordre" est donné, le spectateur, qui est pourtant implicitement présent également par le fait même que l'utilisation de l'impératif indique que l'auteur prévoit sa surprise, et tient donc à nouveau compte du rapport spectateur-pièce.

## Référence

Culioli, A., 1980, "Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives: l'aoristique" in J. David et R. Martin (éds.), *La notion d'aspect* (Paris: Klincksieck), 181-193.

## Sources (corpus)

Ametzaga, B., 1952, *Hamlet* [trad. basque]. Buenos Aires: Ekin.

Labayen, A. M., 1969, *Kalifornia... kuku!* Zarauz: Icharopena.

Larzabal, P. & Lekuona, M., 1962, *Iru ziren* [original NL par le premier, et trad. guip. en regard par le second]. Tolosa: Auspoa.

Lekuona, M., 1965, "Eun dukat" in *Bi antzerki eta itzaldi bat*. Zarauz: Icharopena.

Liçarrague, J., 1571, *Iesus Christ gure Iaunaren Testamentu Berria [...]*. Fac. sim. de l'édition de Th. Linschmann & H. Schuchardt (Strasbourg: 1900), Saint-Sébastien: Hordago-Lur (1979).

Zabala, A. M., 1911, *Periyaren zalapartak*. 1ère édition, Tolosa: Auspoa, 1963.



## Autour du parfait et du passif basques

Dans sa fondamentale *Grammaire basque* (1962: 342), P. Lafitte caractérise le passif comme suit:

Il n'y a pas plus en basque qu'en français de conjugaison passive particulière. On y supplée par tous les temps simples et composés de l'auxiliaire *izan* «être», accompagné d'un participe au nominatif défini, accordé pour le nombre avec le sujet dont il est attribut. Ex.: *Paulo maitatua da* «Paul est aimé»; *sagarrak bilduak dira* «les pommes sont cueillies».

D'un autre côté (*op. cit.* p. 384), il définit ainsi le parfait:

Si aux temps composés d'un participe [perfectif], on affecte ce participe d'un article, on construit la série du parfait. Ex.: *jan dut* «j'ai mangé» est un passé prochain; *jana dut* «j'ai mangé» est un parfait [...]. Le parfait présente l'action comme accomplie; il marque le résultat présent d'une action passée. Ex.: *soldadoa kolpatu da* «le soldat s'est blessé» (passé prochain); *soldadoa kolpatua da* «le soldat est blessé» (parfait).

Le rapport entre ces constructions est évident. P. Lafitte l'a d'ailleurs reconnu, en ajoutant la remarque suivante (*ibid.*):

Beaucoup de formes de la conjugaison intransitive se confondent avec celles de la conjugaison passive; mais les sens se recouvrent parfaitement. Ex.: *galdua da*, parfait intransitif ou présent passif, signifiera toujours «il est perdu» (peu importe qu'on l'ait égaré ou qu'il se soit égaré).

La question que je voudrais poser ici est de savoir s'il s'agit vraiment d'une confusion morphosyntaxique (l'identité notée du sens étant alors le produit du hasard), ou si la suffixation de *-a(k)* [*-a* au sg., *-ak* au pl.] sur le participe perfectif n'est pas un seul et même phénomène, les deux cas distingués par Lafitte étant plus apparents que réels. Avant de répondre à cette question, élargissons les données et considérons un dernier passage de Lafitte, qui introduit une troisième construction, qu'il ne nomme d'ailleurs pas (*op. cit.* p. 226):

Dans la langue actuelle, le participe employé adjectivement a d'ordinaire un sens intransitif ou passif. Ex.: *ikusia* «vu»; *ikasia* «appris». Dans les textes anciens, le sens actif n'était pas rare [...]. Actuellement, il reste des vestiges de cet état de choses. On dit encore: *hainitz ikusia, guti ikasia* «qui a beaucoup vu et peu appris»; et surtout cette acception active se retrouve avec l'attribut introduit par le verbe *izan* «être». Ex.: *gauerdiz geroz ez naiz ez jana ez edana* «je n'ai ni mangé ni bu depuis minuit» (litt. «je ne suis ni mangé ni bu depuis minuit») [...].

Ici, l'agent, au lieu d'être à l'actif ou ergatif, est au nominatif ou absolutif; c'est pourquoi j'ai proposé à diverses reprises de nommer cette construction *antipassif*, reprenant le terme utilisé par les Anglo-Saxons pour décrire des schémas syntaxiques de même nature dans, par ex., certaines langues australiennes, ou encore en esquimau ou dans les langues maya (cf. Rebuschi 1978 ou 1979). Ce qu'il importe de bien voir ici, c'est que la suffixation de la marque de nombre sur le p. [=participe] perfectif revient dans les trois cas (parfait, passif, antipassif) à l'adjectiviser: on passe ainsi de la référence à une action, elle-même achevée, à la construction d'un état résultant prédiqué de l'actant unique ou de l'un des deux actants. Ce dernier cas est celui du parfait transitif, comme *sagarrak egosiak ditut* «j'ai cuit les pommes» ou «j'ai les pommes [de/qui sont] cuites»; on reviendra plus loin sur cette ambiguïté: il suffit pour le moment de noter que l'accord en nombre du participe se fait alors toujours avec l'objet ou patient (le SN [=syntagme nominal] à l'absolutif, éventuellement élidé), si bien que si cet objet est indéterminé, on aura le sg. *-a*, non-marqué, de même que l'on retrouve une marque d'absolutif de 3.<sup>o</sup> p. sg. sur l'auxiliaire bipersonnel (*d-*). Cette situation est illustrée par l'ex. de Lafitte *jana dut*, qui peut aussi bien se traduire par «j'ai mangé» que par «je l'ai mangé» (où le *-a* et le *d-* sont maintenant anaphoriques), tandis qu'au pluriel, *janak ditut* ne peut avoir d'autre interprétation qu'anaphorique: «je les ai mangés». Du point de vue sémantique, il doit donc être clair que l'accord avec l'absolutif ne marque pas nécessairement l'état résultant du patient, mais peut aussi bien indiquer l'état «du monde» en général, ou encore l'état résultant de l'agent.

La situation est beaucoup plus simple si l'on a un parfait intransitif dont la structure perfective correspondante (le «passé prochain» de Lafitte) est elle-même intransitive: *jina da* «il est arrivé», parfait, exprime l'état ou la situation du sujet, en tant que résultat de l'action achevée *jin da* «il est venu».

Le dernier cas de figure est constitué par un couple paraphrastique liant un parfait morphosyntaxiquement intransitif à un perfectif transitif: En fait, on a ici deux solutions, l'état résultant pouvant être explicitement prédiqué (par le recours même à une construction statique ou adjectivale) soit du patient, soit de l'agent: dans le premier cas, on obtient un passif, et dans le second, un antipassif. C'est ce qu'illustrent les phrases (2) et (3), paraphrases intransitives parfaites du perfectif transitif (1a) et du parfait transitif (1b):

- (1a) perfectif transitif:  
*haurrek liburua irakurri dute*  
 enfant-pl-erg livre-sg-abs lu-Ø ils-l'ont  
 «les enfants ont lu le livre»

- (1b) parfait transitif:  
*haurrek liburua irakurria dute*  
 enfant-pl-erg livre-sg-abs lu-sg ils-l'ont  
 (même traduction)
- (2) passif long (avec complément d'agent):  
*liburua haurrek irakurria da*  
 livre-sg-abs enfant-pl-erg lu-sg il-est  
 "le livre, il a été lu par les enfants"

[Remarque. Faute de place, je ne traiterai pas de la focalisation automatique de l'agent, toujours à l'ergatif, mais maintenant non conjugué, et donc devenu "chômeur", pour reprendre la terminologie de la grammaire relationnelle.]

- (3) antipassif long (avec "complément de patient"):  
*haurrak liburua irakurriak dira*  
 enfant-pl-abs livre-sg-abs lu-pl ils-sont  
 (même trad. que (1a-b), litt. "les enfants sont lus le livre")

[Noter que c'est maintenant le patient qui est "au chômage": tout en conservant son cas zéro, il n'est plus conjugué; mais, contrairement à ce qui se passe avec le complément d'agent au passif, il n'y a pas de focalisation du patient ici.]

Comme l'a noté Lafitte, ce dernier type de construction est très rare en basque du Nord aujourd'hui. Mais il s'agit d'un schéma tout à fait productif outre-Bidasoa, comme le montrent les extraits de textes guipuzcoans contemporains suivants:

- (4) *eskapada ederra egiñak ziran* (Uztapide 1975: 155)  
 "ils l'avaient échappé belle" [litt. "ils étaient faits une belle échappée"]
- (5) *Bedayotar guziak alako erlojuari eskerrak ematen oso txikitatik ikasiak ziran* (Zubillaga 1964: 44)  
 "tous les habitants de Bedayo avaient [litt. "étaient"] appris dès leur petite enfance à rendre grâce à cette horloge"
- (6) *komeri ederrak ikusiak gera gazte denboran* (Salaverria 1964: 26)  
 "nous en avons vu de toutes les couleurs dans notre jeunesse" [litt. "nous sommes vus de belles comédies..."]
- (7) *Nere gurasoen etxean lo egiña naiz* (Loidi-Bizkarrondo 1968: 102)  
 "j'ai dormi chez mes parents" [litt. "je suis fait sommeil dans la maison de mes parents"]

Citons pour terminer un exemple en biscayen littéraire:

- (8) *negar asko egiña nazalako* (Aguirre 1966: 22)  
 "parce que j'ai beaucoup pleuré" [litt. "parce que je suis fait(e) beaucoup de larmes"]

Revenons maintenant au cas de *galdua da* soulevé par Lafitte. Il n'y a à mon avis aucune raison de considérer que l'on a affaire à une construction structurellement ambiguë. Considérons d'abord le mécanisme d'*intransitivation*: si l'agent est indéterminé, quel que soit l'aspect sélectionné, il disparaît totalement de la structure de surface, l'auxiliaire conjugué étant *izan* "être" et non plus *°edun* (réalisé par *izan* encore, ou *ukan*, selon les dialectes) "avoir":

- (9a) *ogia jaten du*  
pain-sg-abs mangeant il-l'a  
"il mange le/du pain"  
["il" est nécessairement anaphorique ici]
- (9b) *ogia jaten da*  
pain-sg-abs mangeant il-est  
"le pain, ça se mange"
- (10a) *arinoa edan zuten*  
vin-sg-abs bu ils-l'avaient  
"ils burent le vin"
- (10b) *arinoa edan zen*  
vin-sg-abs bu il-était  
"on but le vin" ou "le vin fut bu"

Les constructions (9b) et (10b) ne sont pas passives, contrairement à ce que certains ont pu dire (par ex. Zytsar 1978), et à ce que la dernière traduction française pourrait faire penser. En effet, d'une part, il est absolument impossible d'introduire un complément d'agent à l'ergatif dans de telles phrases:

- (11a) \**ogia aitak jaten da*  
"le pain se mange par le père [erg]"
- (11b) \**arinoa haurrek edan zen*  
"le vin se but par les enfants [erg]"

Si ni (11a) ni (11b) ne sont acceptables, un autre argument permet de confirmer le caractère actif ou dynamique de (9b) ou (10b); en effet, les constructions passives, au sens de Lafitte, son *statiques*, si bien qu'elles admettent, comme toutes les constructions attributives en basque, la présence de la marque d'une opération que j'ai appelée "implicative" dans Rebuschi 1981a (pour la distinguer des formes proprement allocutives): il s'agit du fait que le locuteur peut prendre l'interlocuteur à témoin en employant au lieu de *izan* "être" une forme d'*°edun* "avoir" à affixe ergatif de 2.<sup>o</sup> personne, ou de 1.<sup>o</sup> p. pl. En voici un ex. guipuzcoan:

- (12) *Bai, gure baserritarra zintzoa dezu* (Zabala 1963: 23)  
oui notre paysan-sg-abs honnête-sg vous-l'avez  
"Oui, notre paysan est honnête"

Avec un passif, c'est-à-dire si l'on a un p. perfectif suffixé, il n'y aura aucune difficulté à employer de telles constructions:

- (13a) *arnoa haurrek edana dugu/duzu*  
 vin-sg-abs enfant-pl-erg bu-sg nous-l'avons/vous-l'avez  
 "le vin a été bu par les enfants" [litt. "nous avons/vous avez le vin  
 (de/qui a été) bu par les enfants"]

La présence du complément d'agent *haurrek* interdit bien évidemment que l'on puisse interpréter cette phrase comme un parfait transitif avec "nous" ou "vous" comme agent, à l'ergatif conjugué; cp. (13b), dont l'interprétation agentive est, hors contexte, beaucoup plus naturelle que l'interprétation implicative:

- (13b) *arnoa edana dugu/duzu*  
 (i) "nous avons/vous avez bu le vin"  
 (ii) "tenez, il y a [litt. «nous avons/vous avez»] le vin qui a été bu"

Cependant, toujours hors contexte explicite évidemment, l'interprétation (ii) ne peut jamais être exclue.

Si donc les constructions statiques, dont le passif (ou l'antipassif, cf. l'ex. (28)), peuvent recevoir une interprétation implicative, si l'auxiliaire conjugué est bipersonnel, cela ne peut jamais être le cas pour les versions absolutives-ergatives de (9b) ou (10b): (9a) ou (10a), même avec un indice ergatif de seconde personne, ne peuvent recevoir qu'une interprétation agentive, et jamais implicative.

Il est donc clair qu'il n'existe pas en basque de "voix moyenne" ou "médio-passive" distincte: (9b) et (10b) ont simplement toutes les propriétés d'une construction intransitive non-marquée aspectuellement, et donc dynamique. De plus, parce que (10b) est perfectif, on peut construire dessus un parfait, marquant l'état résultant et non plus l'action elle-même, d'où (14a), qui est en tout point identique à l'exemple de Lafitte, repris comme (14b), et au parfait intransitif propre (14c):

- |                              |                             |
|------------------------------|-----------------------------|
| (14a) <i>arnoa edana zen</i> | "le vin était/avait été bu" |
| (14b) <i>galdua da</i>       | "il est/a été perdu"        |
| (14c) <i>jina da</i>         | "il est arrivé"             |

Grammaticalement, ces constructions sont donc identiques. La seule différence sémantique (cf. les deux traductions de (14b) — mais, précisément, une double traduction dans une langue B n'est pas nécessairement la preuve qu'il y a ambiguïté structurale dans la langue de départ A) reste la suivante: *jim* "venir, venu" est toujours intransitif, et interdit donc de postuler l'existence d'un agent sous-entendu distinct de la personne représentée par l'indice de 3.<sup>o</sup> p. sg. abs. dans *da* "il est". Inversement, *edan* "boire, bu", présuppose toujours qu'il existe un tel agent. Enfin, *galdu* "(se) perdre, perdu" oscille entre ces deux pôles: (14b) est donc senti comme un passif si le contexte permet de reconstruire l'existence d'un agent distinct sous-jacent, et comme un parfait intransitif dans le cas contraire. Cependant, la morphosyntaxe d'une langue étant toujours *relativement* autonome par rapport aux représentations sémantiques, je ne vois pas pourquoi il faudrait, au niveau de la surface, attribuer des structures distinctes à (14a-b-c). Allons plus loin: si l'on ac-

cepte cette conclusion, il faut refuser de reconnaître l'existence même d'un passif court (sans complément d'agent) en basque, car ces soi-disant passifs ne sont finalement, dans tous les cas, que des parfaits intransitifs - que la structure perfective correspondante soit intransitive propre (i.e. due aux propriétés sémantiques du verbe), ou qu'elle soit intransitive dérivée (par effacement de toute trace de l'agent indéterminé): c'est faute d'avoir distingué clairement entre les domaines sémantico-syntaxique, et morphosyntaxique, que j'avais adopté la position traditionnelle dans Rebuschi 1979a ou -b, ou dans Rebuschi 1982 (chapitre VII).

L'intérêt de cette nouvelle analyse est triple. D'une part, un modèle formalisé de construction des phrases l'incorporant n'aura plus à faire de la suffixation du participe une règle devant dans certains cas précéder l'intransitivation (interprétation "passive" de (14b)) et dans d'autres cas la suivre (interprétation "intransitive" de (14b): résultat de "il s'est perdu"): seul ce dernier ordre subsiste. D'autre part, et plus généralement, puisqu'il ne reste alors, à côté de l'antipassif, que le passif long, il n'est plus nécessaire de faire dériver ces deux constructions du parfait transitif (cp. Rebuschi 1979b): elles sont toutes deux la construction d'une structure intransitive marquée, statique, sur une structure biactancielle aspectuellement non-marquée: on attribue à l'un des deux actants l'état ou la propriété qui résulte pour lui de l'achèvement d'un processus qui impliquait la participation d'un autre actant (agent au passif, patient à l'antipassif). Enfin, cette approche permet de rendre compte d'une dissymétrie importante entre les soi-disant passifs courts, et les antipassifs courts des dialectes du Sud (laissant de côté ceux du Nord, parce qu'ils ne la manifestent semble-t-il pas, vu l'exemple *ez naiz ez jana ez edana* cité par Lafitte). Ainsi, en guipuzcoan, le "complément de patient" illustré par *liburua* dans (3) n'est, normalement, pas effaçable. De plus, pour les rares informateurs qui acceptent (15b) ci-dessous, le zéro ( $\emptyset$ ) qui figure à la place de l'objet ou patient ne peut être interprété qu'anaphoriquement, et jamais comme "trace" de la disparition d'un SN à référent indéterminé: si le patient est indéterminé, on aura en effet un quantificateur ou un qualificateur (pronom ou adverbe, peu importe) qui marquera d'une manière ou d'une autre que ce patient n'est pas totalement indéfini:

- (15a) *asko/ondo/gutxi irakurriak dira*  
 beaucoup/bien/peu lu-pl ils-sont  
 "ils ont beaucoup/bien/peu lu"

[cf. l'anglais *they are well-read*, analysé à la lumière de ces considérations dans Rebuschi 1981b; noter aussi qu'une traduction passive de (15a) est *a priori* plus naturelle.]

- (15b)  $\emptyset$  *irakurriak dira*  
 "ils l'ont lu"

[ou encore, évidemment, "ils sont/ont été lus": parfait intransitif correspondant à un passif court français.]

Une illustration de la valeur anaphorique de ce zéro est fournie par Irigaray (1958: 156; je retourne immédiatement aux différences morphologiques manifestées par cet exemple, qui est en haut-navarrais septentrional):

- (16) — *Jainkoak egun on dizula; mezara?*  
 Dieu-erg jour bon il-vous-le-fasse; à-la-messe?  
 — *Ez, Ø entzunik nago.*  
 non, Ø entendu-ik je-suis  
 “Bonjour; allez-vous à la messe? - Non, je l’ai [dèjà] entendue” [litt.  
 “non, je suis entendu”]

Il est évident que le Ø de la réplique renvoie à *meza* “messe”. Mais cet exemple (16) nous fournit d’autres indications aussi, qui méritent chacune un développement, car l’ouvrage de P. Lafitte se restreint (volontairement) au navarro-labourdin littéraire, et ne donne que très marginalement des indications sur d’autres parlers. Ainsi, cet antipassif (16) se distingue de ceux de la série (4) à (8), ou de (15a-b) par (i) le fait que le participe est au partitif, *-(r)ik*, invariable en nombre, et par (ii) le remplacement de *izan* “être” (verbe copule introduisant des noms et adjectifs attributs, et, en basque du Nord, indiquant aussi la localisation) par *egon* “être (quelque part)” [Sud] ou “rester” [Nord]. Il existe d’ailleurs une troisième façon (réservée aux dialectes du Sud) de suffixer le participe perfectif pour en faire un parfait: on peut lui adjoindre *-ta* “et” (Nord *eta*, voir *infra*), si bien que l’on a en fait six possibilités théoriques distinctes pour construire les passifs (longs), les parfaits (intransitifs propres ou dérivés), et les antipassifs, étant donné qu’à chacun des suffixes disponibles (*-a(k)*, *-(r)ik* ou *-ta*), il peut correspondre soit *izan* soit *egon*. Ces six possibilités sont illustrées par (18a-f), parfaits intransitifs qui renvoient au banal perfectif (17), et qui partagent de plus sa traduction en français:

- (17) *joan da* “il est parti” [allé il-est]  
 (18a) *-a(k) × izan: joana da*  
 (18b) *-(r)ik × izan: joanik da*  
 (18c) *-ta × izan: joanda da* [de *joanta da*, par assimilation]  
 (18d) *-a(k) × egon: joana dago*  
 (18e) *-(r)ik × egon: joanik dago*  
 (18f) *-ta × egon: joanda dago*

Bien entendu, aucun dialecte n’exploite ces six possibilités. Le souletin [S] par exemple n’utilise normalement que (18b), le navarro-labourdin [NL] emploie (18a) ou (18e), et le guipuzcoan [G] et le biscayen [B], (18a), (18d) ou (18f); (18e) se trouve aussi dans la langue écrite soignée au Sud, tandis que (18c), la solution de loin la plus rare, est attestée en guipuzcoan également. L’antipassif restant généralement méconnu des grammairiens, je citerai ici quelques exemples authentiques illustrant (18a-f) pour cette voix:

- (19a) (G, NL) [cf. les ex. (4) à (7)]

- (19b) (S) *Jakinik gütüzü, Jauna, Garuna ibai-nausitik*  
 su-ik nous-sommes-alloc. seigneur Garonne rivière-maître-sg-  
 abl  
*duala goiti armada* [...] (Casenave 1978: 51)  
 qu'elle-va vers-le-haut armée-sg-abs  
 "Nous savons, Seigneur, qu'une armée remonte le fleuve Garonne"  
 [Ici, *jakinik gütüzü* est une forme allocutive vouvoyée de *jakinik gira*, antipassif  
 lié au parfait transitif *jakinik dügü* "nous avons appris" (résultatif).]
- (19c) (G) *Sumatuta izango zera noski* [...] *Joxe'k kopeta*  
 deviné-ta être-futur vous-êtes sûrement Joxe-erg front-sg-abs  
*illuna jartzen duala* (Itziar 1968: 24)  
 sombre-sg mettant qu'il-l'a  
 "vous avez [litt. «êtes»] sans doute compris/deviné que Joxe a la  
 mine sombre"
- (19d) (G) *lo gutxi eginda zegolako* (Irazusta 1946: 235)  
 sommeil peu-abs fait-ta parce-qu'elle-était  
 "car elle avait peu dormi" [cf. (7), dans le même dialecte]
- (19e) (Lab.) *Esku zarta ederrik bildurik dago* (Etcheberry 1974: 133)  
 main claque beau-partitif ramassé-ik elle-est/reste  
 "elle a [litt. est] reçu des tas d'applaudissements"
- (19e') (G) *Gizona fakultateak galdurik zegoen* (Larraun 1973: 110)  
 homme-sg-abs faculté-pl-abs perdu-ik il-était  
 "l'homme avait perdu ses facultés"
- (19f) (G) *abisoa artuta nengoan* (Uztapide 1975: 244)  
 avis-sg-abs reçu-ta j'étais-loc  
 "j'avais reçu l'avis"

Comme on l'a déjà dit, l'antipassif est la construction marquée la plus rare de celles associées au parfait: on retrouvera donc aisément, pour chacune de ces six combinaisons suffixe × auxiliaire, de nombreux exemples au parfait intransitif à travers l'ensemble des dialectes. En ce qui concerne le parfait transitif, on notera qu'en face de *egon* "être (quelque part)", réservé aux structures intransitives, en concurrence avec *izan* "être", les dialectes du Sud offrent également la possibilité d'employer *e(d)uki* "posséder" (basque du Nord "tenir") au lieu de *edun* "avoir". Les parfaits transitifs offrent donc à nouveau six combinaisons, selon le modèle suivant:

- |                         |   |
|-------------------------|---|
| (20a) -a(k) × °edun:    | <i>nik hori ikusia dut</i> (NL, G, B): "j'ai vu cela" |
| (20b) -(r)ik × °edun:   | <i>nik hori ikusirik dut</i> (S) [id.]                |
| (20c) -ta × °edun:      | <i>nik hori ikusita dut</i> (G, rare) [id.]           |
| (20d) -a(k) × e(d)uki:  | <i>nik hori ikusia daukat</i> (G, B) [id.]            |
| (20e) -(r)ik × e(d)uki: | <i>nik hori ikusirik daukat</i> (G) [id.]             |
| (20f) -ta × e(d)uki:    | <i>nik hoir ikusita daukat</i> (G, B) [id.]           |



Avant de revenir sur la nature apparemment ambiguë de ces parfaits transitifs (“j’ai vu cela” ou “j’ai cela de/qui a été vu”), il faut dire quelques mots de ces deux nouveaux suffixes, *-(r)ik* et *-ta*, et des auxiliaires *egon* et *e(d)uki*.

En ce qui concerne *-ta*, il n’y a pas de difficulté: ce suffixe est bien la conjonction *ta* (Nord *eta*), comme on peut s’en rendre compte en examinant la série paraprastique suivante, où l’on coordonne d’abord deux propositions, (21a), puis où l’on efface la première forme verbale conjuguée, (21b), ce qui permet à la pause éventuelle de se déplacer à droite de *ta*, (21c), d’où la possibilité de souder ce suffixe au participe perfectif, (21d), qui, de localisateur de la seconde proposition (la principale dans (21d)), devient localisateur de son seul sujet dans (21e):

- (21a) *etxean sartu naiz, (e)ta jan (egin) dut*  
 maison-sg-loc entré je-suis, et mangé fait je-l’ai  
 “je suis entré dans la maison et (puis) j’ai mangé”

[*egin* est automatique ici dans les dialectes du Sud, en raison du contraste minimal créé par le contexte; il ne change rien aux questions discutées.]

- (21b) *etxean sartu, (e)ta jan (egin) dut*  
 (21c) *etxean sartu (e)ta, jan (egin) dut*  
 (21d) *etxean sartuta, jan (egin) dut*  
 “[une fois] entré dans la maison, j’ai mangé”  
 (21e) *etxean sartuta naiz/nago*  
 litt. “je suis après [être] entré dans la maison”

Dans ce dernier ex., c’est “moi” qui suis directement localisé dans un segment de temps postérieur à mon retour. On comprend dès lors pourquoi *egon* est beaucoup plus fréquent qu’*izan* avec *-ta*: le premier est toujours préféré, en B et G, au second, pour localiser un terme dans l’espace, ou encore dans le temps, si cette localisation abstraite a une valeur d’attribution de propriété; ainsi, (22c) est toujours préféré en dialecte G à (22b), en face de (22a), typiquement NL:

- (22a) *eri naiz* “je suis malade [en ce moment]”  
 (22b) ? *gaixo naiz* [id.]  
 (22c) *gaixo nago* [id.]

Faute de place, je ne dirai rien ici sur la valeur restrictive, du point de vue de la durée, de l’emploi sans marque de nombre de l’adjectif attribut: voir Rebuschi 1982, chapitre VII, pour une critique de la position de Lafitte qui établit un parallèle systématique entre les participes suffixés ou non, et les adjectifs accordés ou non —*op. cit.*, p. 384.

Le problème du suffixe partitif *-(r)ik* est plus complexe, parce qu’il apparaît dans deux parties distinctes du domaine bascofonne: en labourdin, haut-navarrais et guipuzcoan, il est associé à *egon*; en souletin par contre, il est associé à *izan*. Je dois reconnaître ne pas savoir comment relier directement ces deux options; en effet, NL *-(r)ik* fait double emploi avec le *ta* du Sud dans des structures comme

(21d) (*eta* est d'ailleurs aussi employé au Nord dans ce type de contexte), car il marque lui aussi le repérage d'un processus par rapport à un autre:

- (22a) *etxean sarturik, jan dut*  
(même sens que (21d))

On voit donc que la construction de (22b) n'est étonnante que du point de vue du verbe conjugué utilisé:

- (22b) (NL) *etxean sarturik nago*  
litt. "je reste entré dans la maison"

En effet, on pourrait attendre ici *izan*, puisque l'on a, par ex., *etxean naiz* "je suis à la maison", en face de *etxean nago* "je reste à la maison" dans ce dialecte. Mais en fait, *egon* ne "signifie" pas "rester", même si l'on peut ou doit souvent le traduire ainsi: *egon*, c'est avant tout être dans tel état ou telle situation, contrairement à ce que l'on pouvait attendre; en d'autres termes, c'est "rester" dans la mesure où l'on pouvait s'attendre à ce que l'on change, mais aussi "se retrouver" dans la mesure où le résultat n'était pas forcément prévisible, et c'est cette seconde interprétation qui semble devoir prévaloir dans (22b).

En souletin par contre, on aurait ici (23), mais pour une tout autre raison:

- (23) *etxean sarturik niz*  
maison-sg-loc entré-rik je-suis

Le partitif a sans doute ici une autre valeur: il sert à marquer à la fois que l'aspect est marqué (parfait plutôt que perfectif: suffixation du participe), et que cette suffixation est adjectivisante —au contraire du *-ta* du Sud et du *-(r)ik* labourdinois ou haut-navarrais, qui sont d'origine manifestement circonstancielle, comme on l'a vu. En effet, les adjectifs attributs souletins ne s'accordent normalement pas en nombre avec leur sujet, au contraire de ce qui se passe dans tous les autres dialectes— cp.:

- (24a) (basque général) *gizona ona da*  
homme-sg-abs bon-sg il-est  
"l'homme est bon"
- (24b) (souletin) *gizuna hun da* (Gèze 1873: 36)  
homme-sg-abs bon-Ø il-est  
(même sens)

De ce point de vue, le partitif souletin évite donc un accord en nombre qui lui est étranger, tout en permettant de distinguer entre formes perfectives, non suffixées, et formes parfaites, suffixées. Qui plus est, cette adjectivisation explique aussi pourquoi l'on a *izan* plutôt qu'*egon* comme verbe conjugué: ce dernier renvoie trop explicitement à une formation d'origine circonstancielle.

Cette structure souletine en  $-(r)ik \times izan$  se retrouve au parfait transitif, pour lequel (20b) est, on l'a dit, la seule construction usuelle ( $^{\circ}edun$  est alors *ükhen*, *ükhan*). De même, ailleurs, la distribution des schémas est identique au parfait transitif et aux parfaits intransitifs (passif long et antipassif inclus), à l'alternance *izan*/ $^{\circ}edun$  et *egon*/ $e(d)uki$  près, évidemment.

S'il n'y a donc rien à dire sur le plan morphologique, les points de vue syntaxique et sémantique soulèvent par contre un certain nombre de questions que l'on va examiner brièvement maintenant. Le problème fondamental, c'est que le SN à l'ergatif et son indice intraverbal peuvent fort bien représenter autre chose que l'agent: soit un terme (paraphrasable par un datif à un aspect non marqué comme le perfectif) qui entretient des relations spécifiques avec le référent de l'absolutif (disons son "possesseur" pour simplifier), soit un terme représentant un bénéficiaire ou détrimentaire de l'action qui a conduit à l'état résultant, soit enfin l'interlocuteur impliqué, éventuellement englobé dans un affixe de 1.<sup>o</sup> p. pl. (dans ce cas, aucun SN ne peut correspondre à l'affixe ergatif sur  $^{\circ}edun$  ou  $e(d)uki$ ). Ainsi, (25) pourra soit signifier que "j'ai tué le chien", soit que "j'ai mon chien qui est mort", soit que "j'ai mon chien de/qui a été tué" [cf. *hil da* "il est mort", mais *hil du* "il l'a tué"]. De plus, (26) pourra ajouter à ces trois interprétations ("vous avez tué le chien", "vous avez votre chien qui est mort", "vous avez votre chien qui a été tué") une quatrième: "tenez, le chien est mort/a été tué":

(25) (G) *txakurra hila daukat*  
chien-sg-abs mort/tué-sg je-le-possède/tiens

(26) (G) *txakurra hila daukazu*  
chien-sg-abs mort/tué-sg vous-le-possédez/tenez

On peut donc considérer que le parfait transitif ne se construit pas directement sur le perfectif équivalent, mais peut se décomposer en (a) la construction d'un parfait intransitif (par vidage de l'agent et marquage aspectuel), puis (b) la construction d'un nouveau "sujet" ou "repère énonciatif", qui va être marqué à l'ergatif, et fonctionner sémantiquement comme ce que Seiler 1973 a appelé "possesseur d'un acte", à la suite des travaux de Benvéniste (en particulier 1952). Ceci est confirmé par le fait qu'un complément d'agent à l'ergatif peut très bien figurer à sa place, en position focale (immédiatement à gauche du participe) dans de telles phrases. L'indice intraverbal ergatif ne peut alors bien entendu plus être interprété comme renvoyant à un agent, et va donc voir son interprétation se ramener à celle d'un possesseur (celui du patient), d'un bénéficiaire (ou détrimentaire), ou encore à celle de l'interlocuteur pris à témoin, comme dans (13a) *supra* ou dans (27):

(27) *txakurra otsoek hila daukazu*  
chien-sg-abs loup-pl-erg tué-sg vous-le-possédez/tenez  
litt. "vous avez le chien qui a été tué par les loups"

Dès lors, il devient possible de généraliser, et de regarder *tous* les parfaits dits transitifs comme le résultat de la même construction d'un "possesseur de l'action",

à considérer comme éventuellement identique à l'agent (et non plus comme éventuellement distinct de lui): s'il y a identité, le SN représentant le complément d'agent non conjugué est effacé (d'où l'interprétation classique: agentive et non pas possessive, de ces parfaits bipersonnels); s'il n'y a pas identité, on obtient une structure comme (13a) ou (27): dans tous les cas, on s'est donné les moyens de formaliser et prédire les diverses interprétations possibles de (25) ou (26) [pour une tentative sans doute prématurée, voir Rebuschi 1979b, § 7].

Faute de place, nous ne proposerons pas de formalisation de ces analyses ici, mais nous noterons que cette approche unifiée permet encore de prédire l'existence d'un nouveau cas de parfait bipersonnel, apparemment, ou morphologiquement, transitif, mais sémantiquement tout à fait différent: étant entendu que l'antipassif tel qu'il a été décrit ici est une construction finalement intransitive, il devient théoriquement possible de construire sur une telle structure un repère énonciatif ou possesseur d'acte distinct de l'agent à l'absolutif, et représenté par un indice intraverbal ergatif. Et c'est exactement ce qui se passe dans la structure implicative suivante, où l'agent est à l'absolutif, et le locuteur pris à témoin, à l'ergatif:

- (28) *ondo edanak gaituzu*  
 bien bu-pl vous[sg]-nous-avez  
 "nous avons bien bu"

[Cet exemple est une simplification d'une phrase de Labayen (1973: 89): *leben esan dizut jan eta edan ondotox egiñak gaituzula* "je vous ai dit tout à l'heure que nous avons mangé et bu tout notre saoul", phrase que j'ai analysée plus en détails, pour d'autres raisons, dans Rebuschi 1981a.]

Au vu d'un tel exemple, parfaitement naturel dans un dialecte comme le guipuzcoan, on ne peut que reconnaître que les rapports entre rôles sémantiques (agent, patient, etc.) et cas morphologiques (ou leur expression dans les affixes de la forme verbale conjuguée), sont loin d'être transparents, et, surtout, qu'il est impossible de décrire correctement la structure des énoncés en posant *a priori* que des domaines comme la structure actancielle et l'aspectualité sont nécessairement disjoints.

J'espère pouvoir confirmer ce point de vue dans une prochaine étude, en appliquant le même type de raisonnement aux formes du prospectif en *-tze(a) × izan/°edun* (etc.), qui entretiennent avec le "futur" traditionnel les mêmes rapports que ceux que le parfait entretient avec le prospectif.

## Bibliographie

- Aguirre, D., 1966, *Auñemendiko lorea*, I, Saint-Sébastien (Editorial Auñamendi) [1.° édition 1898].  
 Benvéniste, E., 1952, "La construction passive du parfait transitif", *BSL* 48, 52-62.  
 Casenave, J., 1978, *Ibañeta pastoralera*, Aránzazu-Oñate (E.F.A.).  
 Etcheberry, J.-B., 1974, *Orotarik*, Bayonne (Imprimerie des Cordeliers).

- Gèze, L., 1873, *Eléments de grammaire basque*, réédition en fac-similé: Saint-Sébastien (Hordago-Lur) 1979.
- Irazusta, J., 1946, *Joñixio*, Buenos Aires (Ekin).
- Irigaray, P. F., 1958, "Nafarroako euskal esakerak", in Irigaray, A., (éd.) 1958, *Prosistas navarros contemporáneos en lengua vasca*, Pampelune (Diputación Foral de Navarra, I.P.D.V.), pp. 155-161.
- Itziar ta Agirre, M., 1968, *Larraundiko sendia*, Zarauz (Icharopena, Kuliska 67).
- Labayen, A. M.<sup>a</sup>, 1973, *California... ku-ku!*, Zarauz (Icharopena, Kuliska 69).
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne (Editions des Amis du Musée Basque et Ikas) [1.<sup>o</sup> édition 1944].
- "Larraun", 1973, *Hil ala bizi*, Urcuit (Editions Elkar).
- Loidi-Bizkarrondo, 1968, *Amabost egun Urgain'en*, Aránzazu-Oñate (E.F.A.) [1e édition 1955].
- Rebuschi, G., 1978, "Cas et fonction sujet en basque", *Verbum* 1:1, 69-98.
- , 1979a, "Autour du passif et de l'antipassif en basque biscayen" in Paris, C., (éd.), *Relations prédicat-actant(s) dans des langues de types divers*, II, Paris (S.E.L.A.F.), 149-170.
- , 1979b, "Sur les deux passifs et quelques phénomènes connexes en basque d'Oñate", *Verbum* 2:2, 211-231.
- , 1981a, "Autour des formes allocutives du basque", *Iker* I, 307-321.
- , 1981b, "Quelques problèmes de syntaxe anglaise pour la grammaire dite «relationnelle»", *Verbum* 4:1, 85-119.
- , 1982, *Structure de l'énoncé en basque*, Thèse pour le doctorat d'Etat, éditée comme numéro spécial de: *Collection E.R.A. 642*, [Paris], Laboratoire de Linguistique Formelle (CNRS) & Département de Recherches Linguistiques (Université Paris VII).
- Salaverría, S., 1964, *Neronek tirako nizkin*, Saint-Sébastien (Auspoa 38).
- Seiler, H. 1973, "On the semanto-syntactic configuration «Possessor of an Act»", in Kachru B. & al. (éds.), *Issues in Linguistics*, Urbana, Illinois (University of Illinois Press), pp. 836-853.
- "Uztapide", [Olaizola M., dit-], 1975, *Lengo egunak gogoan*, I, Zarauz (Icharopena).
- Zabala, A. M.<sup>a</sup>, 1963, *Periyaren zalapartak*, Saint-Sébastien & Tolosa (Auspoa 26) [1.<sup>o</sup> édition 1911].
- Zubillaga, J. R., 1964, *Lardasketa*, Saint-Sébastien (Auspoa 40-41).
- Zytsar, Y., 1978, "Sobre el «pasivo» del verbo vasco", *FLV* 28, 5-22.



# Théorie du liage et langues non-configurationnelles: Quelques données du basque navarro-labourdin

## Introduction

0.1. Jusqu'à ces dernières années et à de rares exceptions près, la linguistique basque ne s'est guère préoccupée des questions soulevées par la problématique générativiste. Avec quelque recul aujourd'hui, on peut avancer que ce désintérêt tenait en grande partie aux propriétés typologiques très particulières de l'*euskara* (considéré par rapport aux langues indo-européennes occidentales), car elles rendaient toute application plus ou moins directe ou calquée du Modèle Standard extrêmement insatisfaisante. Mais avec la parution des *Lectures on Government and Binding* (Chomsky 1981, dorénavant *G & B*), et l'hypothèse qui y était formulée (ou plutôt reprise de K. Hale) que toutes les langues n'avaient pas nécessairement de Syntagme Verbal (SV) comme constituant syntaxique, et, plus généralement, avec le développement de l'approche paramétrique en syntaxe, il devenait possible d'étudier certains aspects de la grammaire basque dans ce cadre théorique particulier avec l'espoir, sinon de résoudre les problèmes, mais du moins d'en poser quelques-uns de manière suffisamment explicite. Ainsi, l'objet de cet article, les propriétés des Anaphores (phonétiquement non vides) du basque et les différents systèmes ou niveaux de représentation où elles se manifestent, semble bien adapté à cette confrontation entre une langue aux caractéristiques ou "options" grammaticales apparemment très marquées (on y reviendra dans la conclusion), et un modèle de description, voire d'explication, qui s'est précisément développé, entre autres choses, autour de l'interprétation des "pronoms" de la grammaire traditionnelle.<sup>1</sup>

0.2. Le plan de cet essai est le suivant: dans la première partie, après un bref rappel des fondements de la théorie du liage, je présenterai les Anaphores Nomi-

(1) Suite à un malheureux concours de circonstances, la version de cet article qui est proposée ici n'a pas pu être revue en fonction des différentes critiques que m'on adressées les personnes suivantes: P. Goenaga, J. Guéron, K. E. Kiss, E. Larre, B. Oyharçabal, P. Pica, R. de Rijk, A. Rouveret et P. Salaburu. Je tiens cependant à les remercier ici, et à signaler au lecteur les passages les plus délicats; ce sont les sections 2.2., 10.1., 12.2., 14.2. et 15. Du point de vue de l'interprétation, le recours au *Pro* de la fin du texte devient en particulier peut-être inutile, si l'on admet que le *pro* basque peut non seulement être de référence arbitraire (comme cela est suggéré dans le texte), mais aussi apparaître dans des contextes dans lesquels son équivalent roman (espagnol ou italien) ne peut, pour des raisons de recton ou gouvernement, se manifester.

nales ou Argumentales (i.e. les expressions réciproques et réfléchies qui instancient des SN — syntagmes nominaux) et certaines de leurs propriétés en relation avec l'hypothèse que le basque est (quasi minimalement) non-configurationnel, en ce sens que la liberté de l'ordre des constituants et les contraintes sur l'interprétation de ces Anaphores semblent bien exclure que la ou les catégorie(s) (ou "noeud(s)") qui est/sont en c-commande réciproque avec le reste de la phrase soi(en)t des positions argumentales, et que ce reste de phrase soit donc un SV.

Dans la seconde partie, j'étudierai les Anaphores Adnominales qui instancient la place de Spécifieur des SN, et montrerai que leurs propriétés, et par suite leur catégorie ou domaine de liage, sont distinctes de celles que l'on reconnaît pour les Anaphores Argumentales.

Dans la troisième partie, j'examinerai le comportement de ces deux types d'Anaphores (argumentales ou non) lorsque leur domaine de liage est un SN, et corrobore ainsi la distinction établie auparavant sur la base de phrases conjuguées comme catégories de liage.

Dans la quatrième partie enfin, je montrerai que, quel que soit le statut que l'on peut donner aux phrases non conjuguées, ces deux types d'Anaphores restent bien distincts.

En conclusion, on verra que les données du basque justifient amplement la même distinction, établie indépendamment par P. Pica (1984a ou b) à propos du français et du danois, distinction qui remet totalement en cause l'unicité non pas de la notion de domaine de liage, mais celle de SUJET proposée dans *G & B*. Probablement en raison de la non-configurationnalité du basque, celle-ci s'analysera comme recouvrant deux concepts *partiellement* distincts, celui d'Argument (ex SUJET, lieu des Anaphores Non-Argumentales), et celui de Premier Argument (ex Sujet, lieu des Anaphores Argumentales). En association avec ce résultat, j'essaierai de montrer que la catégorie vide PRO n'a aucune raison de figurer en grammaire basque, et qu'il faut lui substituer une autre catégorie vide, *Pro*, distincte du Pronominal "effaçable" *pro*, tout en partageant l'essentiel des propriétés.

## 1.<sup>e</sup> Partie. Les Anaphores Nominales ou Argumentales

1. Le modèle syntaxique *G & B* distingue entre deux types d'expressions (pro)nominales sans contenu lexical propre (sans référent virtuel au sens de Milner 1982): les Anaphores, à valeur réciproque ou réfléchie, et les Pronominaux. D'après la théorie du liage (*Binding Theory*), les premières doivent être liées, c'est-à-dire avoir un "lieur" (référent ou antécédent) à l'intérieur d'un domaine syntaxique appelé "Catégorie de liage" (Principe A), et les seconds doivent y être libres: la référence doit être disjointe entre un Pronominal et toute autre expression nominale dans ce domaine (c'est le Principe B). Enfin, les expressions à contenu lexical propre (à référent virtuel) doivent être libres partout (Principe C). De plus, l'antécédent ou lieu doit c-commander l'élément lié; voici deux définitions courantes de la c-commande:



- (1) a. X c-commande Y ssi (si et seulement si) le premier noeud branchant qui domine X domine aussi Y.  
 b. X c-commande Y ssi la première projection maximale (P', P, SN, SV, SP) qui domine X domine aussi Y.

(P = Phrase; P' = "P barre"; SP = Syntagme Pré-, ou Post-positionnel. Il existe d'autres variantes, qui précisent par exemple que X ne peut dominer Y, mais les différences qu'elles offrent ne semblent pas affecter en quoi que ce soit les questions discutées ici.)

Ainsi, dans les cas les plus simples, c'est-à-dire quand la catégorie de liage est une phrase simple conjuguée, on a des données comme les suivantes (en anglais ici, car le caractère clitique des pronoms français rend la présentation plus complexe):

- (2) a. [John<sub>1</sub> [saw himself<sub>1</sub>]] "Jean<sub>1</sub> s<sub>1</sub>'est vu"  
 b. [John<sub>1</sub> [saw him<sub>2</sub>]] "Jean<sub>1</sub> l<sub>2</sub>'a vu"  
 c. [he<sub>1</sub> [saw John<sub>2</sub>]] "il<sub>1</sub> a vu Jean<sub>2</sub>"  
 d. \*[himself<sub>1</sub> [saw John<sub>1</sub>]] \*"s<sub>1</sub>'est vu Jean<sub>1</sub>"

On vérifie que l'Anaphorique *himself* est bien lié par *John* en (a), que le Pronominal *him* est bien libre dans (b), que l'expression lexicale *John* est libre dans (a), (b) et (c), et enfin que (d) est agrammatical tant parce que *himself*, n'étant c-commandé par aucun SN, n'a pas de lieu, que parce que *John*, qui devrait être libre partout, est co-indexé avec un terme qui le c-commande.

2.1. On aura noté la parenthésisation dans (2): la c-commande ou son absence reposent en effet crucialement sur la notion de constituant. En particulier, s'il n'y avait pas de SV en anglais, la première explication de l'agrammaticalité de (2d) ne tiendrait plus, puisque *himself* et *John* se c-commanderaient réciproquement. (Par contre, la seconde raison vaudrait toujours, ce qui semble indiquer que si des langues n'ont pas de SV syntaxique, il existe probablement un autre niveau de représentation dans lequel le *Sujet* n'est pas c-commandé par, ou en c-commande réciproque avec, le ou les compléments; je reviendrai sur cette question).

En tout état de cause, dans des langues comme l'anglais ou le français, langues où le Sujet est bien défini configurationnellement (le SN sujet et le SV y sont des constituants "soeurs"), on comprend que les Anaphores ne puissent être Sujet. Mais en basque, la situation est différente, car rien n'y justifie, au niveau syntaxique, une règle comme:

- (3) P → SN SV

D'une part en effet, les six combinaisons théoriquement possibles d'ordre relatif entre S (sujet), O (objet) et V (verbe) y sont attestées empiriquement, et, d'autre part, il existe de bonnes raisons de penser que les positions à gauche de V sont *non-argumentales*, c'est-à-dire qu'elles ne définissent ni une fonction syntaxique ni un rôle sémantique (ou  $\theta$ -rôle).

En particulier, la position immédiatement à gauche de V est normalement occupée par du matériel rhématique (éventuellement, mais non nécessairement, focalisé ou contrastif); suivant K. E. Kiss (1981), j'appellerai cette position position F. Par ailleurs, la position la plus à gauche (souvent séparée du reste de l'énoncé par une pause si elle est instanciée), est occupée par le thème (au sens pragois) ou topique: c'est la position T.

De plus, ces positions T et F peuvent être soit vides, soit occupées non seulement par le Sujet ou l'Objet, mais aussi par des SP (Syntagmes Postpositionnels) à valeur adverbiale ou circonstancielle (cf. Rebuschi 1983 et 1984a ou b).

2.2. Or il se trouve que les Anaphores Nominales ou Argumentales basques peuvent occuper la position F, mais pas la position T:

- (4) a. [<sub>T</sub>haiek] [<sub>F</sub>elkar] [<sub>V</sub>ikusi] [<sub>FLEX</sub>dute]  
 eux-erg l'un-l'autre vu ils-l'ont  
 "eux, ils se sont vus (l'un l'autre/les uns les autres)"
- b. [<sub>F</sub>elkar] ikusi dute haiek c. \*<sub>T</sub>[elkar] [<sub>F</sub>haiek] ikusi dute  
 "ils se sont vus (eux)" d. [<sub>F</sub>haiek] ikusi dute alkar  
 "ce sont eux qui se sont vus"

De tels exemples donnent à penser que la position T n'est pas soeur de (en c-commande réciproque avec) le reste de la phrase; sinon, *haiek* pourrait lier *elkar* en (c), dont l'agrammaticalité resterait alors inexplicable, du moins en termes syntaxiques.

Par contre, au vu de (b) et (d), il semble bien y avoir c-commande réciproque entre la position F et les syntagmes à droite du verbe et de l'auxiliaire, ce qui d'ailleurs fait problème par rapport au Principe B évoqué au § 1. Mais ce n'est pas ce principe qui est en cause ici; des noms propres par ex. pourraient remplacer *haiek* dans tous ces exemples sans que leur acceptabilité varie pour autant. Je reviendrai sur cette question dès le § 3.

La différence entre les positions T et F se manifeste également d'une autre manière: il est possible pour un élément topique de "monter" pour occuper la position T d'une phrase matrice, ce qui est impossible pour un élément rhématique en F enchâssé:

- (5) a. oroitzen naiz [<sub>T</sub>Peio] [<sub>F</sub>oinez] etorri dela]  
 souvenantje-suis Peio á-pied venu qu'il est  
 "je me souviens que Peio (,il) est venu à pied"
- b. [<sub>T</sub>Peio] oroitzen naiz [[<sub>t</sub>] [oinez] etorri dela]  
 "Peio, je me souviens qu'il est venu à pied"
- c. \*<sub>F</sub>[oinez] oroitzen naiz [<sub>T</sub>Peio] [<sub>F</sub>t] etorri dela]
- d. \*<sub>F</sub>[oinez] oroitzen naiz [[<sub>F</sub>t] etorri dela Peio]

On verra que la présence de *Peio* sous le T de la matrice doit au moins parfois être conçue comme le résultat d'un mouvement hors d'une proposition enchâssée: les "verbes-ponts" admettent ainsi également la montée d'un syntagme sous F (cf. le § 6., ex. (31)).<sup>2</sup> De toute manière, la Structure-S des phrases basques n'est pas aussi "plate" que celles d'autres langues non-configurationnelles (cf. Hale 1983 pour le warlpiri, et Kenesei & Marácz 1984 pour le hongrois: le point de vue développé ici est plus proche de celui proposé par Kiss (*op. cit.*) pour cette dernière langue).

Par contre, comme on l'a dit à propos de (4b) et (d), la position F semble bien être c-commandée par les arguments de V. Deux solutions sont alors envisageables: F pourrait être définie comme une position non-argumentale sous P, comme dans (6b):

- (6) a.  $P' \rightarrow (\text{COMP}) (\text{T}) P$                       b.  $P \rightarrow (\text{F}) V \text{ FLEX SN}^m \text{ SP}^n$

(où FLEX est pour FLEXION (verbale), et où *m* et *n* indiquent un nombre quelconque de syntagmes distincts, respectivement nominaux et postpositionnels.)

D'un autre côté, cette position F pourrait au contraire n'être reconnue qu'au niveau interprétatif, après que la composante transformationnelle ait adjoint un SN ou SP à gauche du verbe. (4b) aurait dans la première hypothèse la Structure-S (7a), et dans la seconde (7b):<sup>3</sup>

- (7) a.  $[_P, [_P [_F \text{elkar}]] [_V \text{ikusi}]] [_{\text{FLEX}} \text{dute}] [_{\text{SN}} \text{haiek}] [_{\text{SN}} t]]]$   
 b.  $[_P, [_P [_V \text{elkar}]] [_V \text{ikusi}]] [_{\text{FLEX}} \text{dute}] [_{\text{SN}} \text{haiek}] [_{\text{SN}} t]]]$

Dans la suite du texte, j'adopterai la première solution, car elle est plus claire du point de vue expositif, mais rien d'essentiel ne semble lié à choix.

(2) De plus, le soi-disant "concept" de dislocation à gauche, souvent invoqué dans la discussion de questions de cette nature, n'est en rien une explication, mais une simple étiquette couvrant des phénomènes dont il est difficile de rendre compte.

(3) En fait, les variations dialectales décrites dans Rebuschi (1983) indiquent que la situation est plus complexe. Dans les dialectes parlés en France (souletin, navarro-labourdin), on aurait:

- (A)  $P \rightarrow \text{F FLEX } \bar{V} X Y Z$

avec comme mouvements:

- (B) (non-marqué): V va sous F

- (C) (id.): un SN ou SP X (ou Y ou Z) va s'attacher à V pour créer  $[_V X + V]$ .

- (D) (marqué, au lieu de B): un SN ou SP va sous F.

Ce mouvement marqué créerait les structures dites (à tort) "à inversion" SN/SP AUX V.

Dans les dialectes du sud (guipuzcoan, biscayen), on aurait par contre:

- (E)  $P \rightarrow (\text{F}) V \text{ FLEX } X \bar{Y} \bar{Z}$

puis:

- (F) (non-marqué): X, Y ou Z va sous F si ce dernier est sélectionné.

- (G) (marqué, au lieu de (F)): V est copié sous F.

(d'où le remplacement ultérieur du V immédiatement à gauche de FLEX par le pro-V *egin* "faire").

En tout état de cause, (6b) décrit la situation non-marquée et commune aux deux groupes dialectaux: cette approximation devrait suffire pour les données et phénomènes étudiés dans cet article (voir aussi R. de Rijk 1978 pour une analyse relativement proche et limitée aux dialectes parlés en Espagne). De toute manière, il faut renoncer au système plus complexe que j'ai proposé dans Rebuschi 1984b, selon lequel F et P se c-commandent réciproquement. De plus, je laisserai de côté ici la question du Complétiviseur, qui peut apparaître également à droite de T dans (6a), et celle de la position "Q", site d'arrivée des interrogatifs et distincte de COMP (sur ce dernier, voir cependant la note 15).

3.1. Outre leur incapacité à fonctionner comme Topiques, les Anaphores basques instanciant des SN ne peuvent pas non plus occuper la place du Sujet ou premier argument défini intuitivement comme l'actant unique (à l'absolutif, suffixe zéro) dans les constructions à un seul actant, et comme l'agent face au non-agent, ou encore comme l'"Expérencier" face au patient, dans les constructions à deux actants (le Sujet étant alors au cas dis ergatif, marqué par le suffixe *-k* sur le dernier terme du SN). En d'autres termes, les Anaphores Nominales ou Argumentales ne peuvent pas être à l'ergatif dans les constructions transitives comme en (8b), et elles ne peuvent normalement pas non plus être à l'absolutif dans les constructions intransitives, comme en (8d) (mais voir *infra* (10c) et (11a-b)):

- (8) a. *elkar ikusi dugu guk*  
 l'un-l'autre vu nous-l'avons nous-erg  
 "nous nous sommes vus (l'un l'autre/les uns les autres)"
- b. \**elkarrek ikusi gaitu gu*  
 l'un-l'autre-erg vu il-nous-a nous-abs
- c. *elkarrez trufatzen dira Patxi eta Miren*  
 l'un-l'autre-instr moquant ils-sont P.-Ø et M.-Ø  
 "Patxi et Miren se moquent l'un de l'autre"
- d. \**elkar trufatzen dira haietaz*  
 eux-instr

On le voit, ce n'est pas la place en surface qui gêne ici, mais le cas morphologique en tant qu'il représente le Sujet tel qu'on vient de la définir. Par suite, l'exclusion de (2d) semble redevable de deux explications distinctes et convergentes: l'Anaphore *y* est agrammaticale, d'un côté, parce qu'elle n'aurait aucun lieu la *c*-commandant (ce qui a été dit plus haut), et d'un autre côté, parce qu'elle ne peut pas instancier le  $\theta$ -rôle supérieur de la proposition. Mais, même si l'agrammaticalité du passif correspondant: \**himself was seen by John*, semble faire du premier critère celui qui est le plus décisif (si du moins on ne tient pas compte du Principe C, qui interdit la coréférence ou co-indexation de *John* et de *himself* qui le *c*-commande), les données comparatives du basque montrent bien que deux facteurs distincts sont à l'oeuvre: l'exclusion de (8b) ou (d) relève de ce que Hale (*op. cit.*) a appelé la "Structure Lexicale" des phrases (qui se situe à l'intersection des niveaux de représentation syntaxique et sémantique en  $\theta$ -rôles), et celle de (4c), de leur "structure-S" (je modifierai ce point plus tard: cf. le § 6.2.).

De toute manière, il semble bien que le Principe A, rappelé au § 1., doive être accompagné, au moins pour le basque, de la précision soulignée ci-après en (9a):

- (9) a. *Principe A modifié*: une Anaphore argumentale (et phonétiquement non nulle) doit être liée dans sa catégorie de liage *par un Argument qui lui est supérieur* sur l'échelle des  $\theta$ -rôles (9b).<sup>4</sup>

(4) On verra plus loin que la précision apportée par (9a) est en fait inutile, si l'on admet que les différents types d'Anaphores doivent être liés à des niveaux de représentation distincts (SS, SP, SL, voire FL).

- b. *Définition des Arguments en termes de rôles sémantiques* (ou  $\theta$ -rôles):
- AGENT > EXPERIENCER > PATIENT > CIRCONSTANT
- [ARG]:    [+]                    [+]                    [+]                    [-]
- c. *Définition du Sujet*: on appelle Sujet ou Premier Argument d'une phrase simple le SN qui représente soit l'Argument supérieur défini par (9b) soit le sujet d'une prédication stative ou copulative.

On notera que (9) (a-b) ne limite pas les rôles sémantiques des Anaphores elles-mêmes aux Arguments (autres que le "premier") en tant que tels, mais seulement celui de leurs lieurs potentiels, phénomène apparemment spécifique à telle ou telle langue, et donc soumis à variation paramétrique (cp. Marácz 1984: 16), pour des ex. d'Anaphores liées par des Instrumentaux, donc des Circonstants, en hongrois.

3.2. D'un autre côté, il ne semble de toute façon pas possible de faire appel aux cas morphologiques en tant que tels pour caractériser les lieurs et les liés, du moins en dehors de la situation la plus banale qui exclut l'ergatif pour le lié (l'Anaphore). En effet, dans certains contextes, un absolutif pourra lier un datif, la réciproque étant vraie dans d'autres contextes:

- (10) a. *elkarri joan zaizkio Patxi eta Miren*  
 elk.-dat allé ils-lui-sont P. et M.  
 "Patxi et Miren son allés l'un à l'autre/se sont rejoints"
- b. \**elkar joan zaie Patxiri eta Mireni*  
 il-leur-est P.-dat et M.-dat
- c. *merezi du [ahantz dakion bere burua]*  
 mérite il-l'a oublier-RAD qu'il-lui-soit lui-même-abs  
 "il mérite de s'oublier lui-même" (Ax 137/280)<sup>5</sup>
- d. \**merezi du [ahantz dakion bere buruari]*  
 lui-même-dat

On peut même signaler l'existence de quelques verbes pour lesquels il est impossible de reconnaître ou d'identifier les rôles sémantiques à partir des cas morphologiques; en voici un ex.:

*Urrikaldu* "partir, s'appitoyer". *Urrikaldu nitzazio* peut signifier (a) "il a eu pitié de moi, je lui ai inspiré de la pitié", ou (b) "j'ai eu pitié de lui. (Lhande (1926: 1015).

(5) On remarquera que le basque est marqué positivement pour le "pro drop parameter", en d'autres termes, que les pronoms ne sont pas nécessairement réalisés phonétiquement. J'y reviendrai souvent.

Par ailleurs, les ex. notés Ax. X/Y renvoient à Axular (1643), réédition en 1964 par L. Villasante: X indique la section et Y la page de cette édition. Il faut insister dès maintenant sur le fait que les constructions du 17<sup>e</sup> siècle qui seront citées dans les pages qui suivent sont toutes acceptables en navarro-labourdin contemporain, sauf mention explicite du contraire.

Dans de tels cas, le lieu et l'Anaphore semblent pouvoir échanger leur morphologie casuelle:

- (11) a. bekatorea bere buruari urrikaldu zaio  
pécheur-abs lui-même-dat appitoyé il-lui-est  
"le pécheur a eu pitié de lui-même"  
b. bekatoreari bere burua urrikaldu zaio<sup>6</sup>  
pécheur-dat lui-même-abs  
[même sens]

Ces données ne remettent cependant pas en cause le recours à la notion d'Argument précisée par (9b): les verbes *ahantzi* "oublier/oublié"<sup>7</sup> et *urrikaldu* "(s')appitoyer" peuvent aussi se construire avec un Instrumental (i.e. un Circonstant). Dans ce cas, une seule possibilité de construction avec Anaphore reste ouverte:

- (12) a. ne(u)re buruaz ahantzi naiz (ni)  
ma personne-instr oublié je[-me-]suis (moi-abs)  
"je me suis oublié"  
b. \*ne(u)re burua ahantzi da nitaz  
pers.-abs moi-instr  
c. ne(u)re buruaz urrikaldu naiz (ni)  
"j'ai eu pitié de moi-même"  
d. \*ne(u)re burua urrikaldu da nitaz

4.1. Avant d'examiner de plus près la nature de l'Anaphore réfléchie *ne(u)re /bere burua* "moi/lui-même", litt. "de moi/lui-tête", il semble nécessaire d'examiner le domaine de liage dans lequel, selon le Principe A, les Anaphores doivent trouver un antécédent. On trouve à quelques pages de distance dans *B & G* les deux définitions suivantes (resp. 211 et 220):

- (13) a. X est une *catégorie gouvernante* pour Y ssi X est la catégorie minimale (P, SN) qui contient Y, un gouverneur de Y, et un SUJET accessible à Y.  
b. X est une *catégorie de liage* pour Y ssi X est la catégorie minimale (P, SN) qui contient Y et un SUJET accessible à Y.

Le changement de terminologie est bien entendu lié à l'élimination de la référence à un gouverneur pour Y dans (b). Dans le cas des Anaphores Argumentales étudiées pour le moment, cette élimination est aussi l'élimination d'une redondance, puisque le *Filtre Casuel* permet de rejeter tous les SN non vides qui ne seraient pas dotés d'un "Cas" syntaxique, l'attribution de ces Cas étant elle-même soumise à la

(6) Cette seconde variante a la préférence d'Axular (*op. cit.*). En voici un ex.:  
nahi badugu urrikal gakitzan geure Iankoari  
vouloir si-nous-l'avons appitoyer-RAD que nous-lui-soyons notre Dieu-dat  
"si nous voulons que notre Dieu ait pitié de nous" (100/204).

(7) En basque, on nomme les verbes par leur participe passé ou perfectif.

contrainte de gouvernement ou rection (rappel: Z gouverne Y ssi Z (un verbe ou une pré- ou post-position) c-commande Y sans intervention d'une frontière de projection maximale-cf. (1b) pour une définition de ces dernières). Quelle que soit la définition adoptée, il convient donc de préciser comment les SN sont gouvernés en basque, puis d'examiner ce que recouvre la notion de SUJET accessible.<sup>8</sup>

4.2. Il semble que l'on puisse répondre de deux manières à la première question. D'un côté, on peut considérer, étant donné la règle (6b), que les SN dotés d'un cas morphologique non complexe (absolutif, ergatif, datif, mais aussi instrumental et peut-être, au singulier du moins, locatif, ablatif et allatif), sont gouvernés par le verbe, qui sous-catégoriserait ses arguments et compléments pour ces cas. Quant aux cas complexes (généralement composés d'une terminaison génitive suivie d'un autre suffixe: prolatif en *-en-tzat* "pour, dans l'intérêt de", comitatif ou sociatif en *-e-kin* "avec"), on les analyserait comme des postpositions (*-tzat*, *-kin*) régissant le génitif.

D'un autre côté, tous les Arguments au sens de (9b), marqués par les cas abs, erg ou dat en surface, doivent en principe être représentés dans la forme verbale fléchie (verbe "principal" conjugué synthétiquement ou V auxiliaire) pour leur personne et leur nombre (et, marginalement, le genre pour la 2e p sg). Ces marques, que l'on pourrait considérer comme des clitiques dans la première analyse, pourraient alors plutôt être regardées comme différents morphèmes nominaux [+ACC] (pour "Accord" sous FLEX-flexion). Dans ce cas, ce ne serait plus les verbes qui gouverneraient les SN, mais ces différents éléments [+ACC] également marqués pour le cas. Une telle approche aurait pour effet de rapprocher partiellement la présentation des faits basques de la thèse de R. Bok-Bennema & A. Gross (1984, citée dans Marácz 1984: 17 (33)):

Paramètre Accusatif

- a. les verbes n'assignent pas de Cas (langues ergatives);
- b. les verbes assignent (dans les cas non-marqués) un Cas au SN qu'ils gouvernent (langues accusatives).

Cette formulation quelque peu laconique peut laisser sceptique. On notera cependant le phénomène suivant: les langues à conjugaison pluripersonnelle sont peut-être toutes non-configurationnelles au sens, répétons-le, où l'existence d'un SV syntaxique n'y est pas justifiée. C'est de toute évidence le cas du basque, du hongrois (bien que le caractère pluri-personnel de sa conjugaison soit assez limité), mais aussi du nahuatl ou aztèque classique (Launey 1979) ou encore du swahili.<sup>9</sup>

(8) Je laisse de côté la question de savoir si les "Cas syntaxiques" sont identiques ou non aux cas morphologiques. Dans la première hypothèse, le basque aurait ainsi un Ergatif et un Absolutif abstraits ou syntaxiques. Dans la seconde, on y reconnaîtrait un Nominatif et un Accusatif abstraits, ce qui, évidemment, compliquerait la description spécifique du basque, mais permettrait aux "Cas syntaxiques" d'être définis universellement. Je doute du bien fondé de cette dernière solution: cf. la note 17 pour un argument en faveur de la nature syntaxique de l'absolutif basque, et les problèmes de génitivisation évoqués au § 13.1. et dans la note 33.

(9) Pour cette dernière langue, voir la présentation des faits dans Vitale (1981): la non-configurationnalité du swahili en est une interprétation qui m'est personnelle; elle impliquerait que la liberté de l'ordre relatif des

Le lien entre les différents paramètres serait alors le suivant: si le Sujet défini par (9c) est syntaxiquement privilégié en ce sens qu'il se distingue configurationnellement des autres Arguments par son extériorité à la projection maximale de V, SV, il est alors le seul SN à pouvoir être "soeur" de, ou en c-commande réciproque avec, FLEX. Si par contre la structure de P est "plate", alors plusieurs SN peuvent être soeurs de FLEX (mais il est également théoriquement possible qu'aucun ne le soit), d'où une *éventuelle* conjugaison pluripersonnelle. De plus, la morphologie nominale et/ou verbale dite ergative suivrait également de la non-configurationnalité de P au(x) niveau(x) syntaxique(s) comme étant *l'une* des possibilités offertes par la c-commande réciproque des SN Sujet et non-sujet, la seule nécessité fonctionnelle étant que l'asymétrie du Sujet et de l'Objet (par ex.) soit marquée d'une manière ou d'une autre.

On aurait ainsi la typologie suivante (fort aisée à infirmer empiriquement le cas échéant):

- (14) a. Langues configurationnelles (langues à SV syntaxique):  
 – marquage casuel de type nominatif-accusatif de l'opposition entre Sujet et non-sujet;  
 – conjugaison au plus monopersonnelle.
- b. Langues non-configurationnelles (sans SV syntaxique):  
 – marquage casuel arbitraire nominatif-accusatif *ou* absolutif-ergatif (le premier étant probablement non marqué et le second marqué);  
 – conjugaison impersonnelle, monopersonnelle ou pluripersonnelle.

4.3. On verra plus loin quel intérêt cette approche peut revêtir pour le basque; en attendant, constatons simplement que si on l'adoptait, force serait de reconnaître que les phrases basques à conjugaison pluripersonnelle auraient alors jusqu'à trois SUJETS, et donc éventuellement trois SUJETS accessibles, au sens où Chomsky définit ces notions (*G & B*, chap. 3):

- (15) a. le SUJET d'une phrase conjuguée est le morphème nominal ACC de la flexion verbale FLEX;  
 b. le SUJET d'un SN en est le Spécifieur superficiellement au génitif;<sup>10</sup>  
 c. un SUJET X est *accessible* à Y si l'attribution éventuelle à Y de l'indice référentiel de X ne viole pas la contrainte *\*i/i*.

- (16) *Contrainte \*i/i*:  $*[_{Z_i} \dots Y_i \dots]$  quand Y n'est pas la tête de Z<sup>11</sup>

systagmes S et O par rapport à V et entre eux n'est pas une conséquence nécessaire de la non-configurationnalité, car l'ordre SVO paraît bien établi dans cette langue. Nous verrons dans la suite bien d'autres faits dont l'analyse semble réfuter la thèse de K. Hale selon qui les grammaires des langues non-configurationnelles partagent tout un faisceau de propriétés communes, et en particulier l'absence de transformations.

(10) Les phrases non conjuguées seront traitées dans la 3e partie (§§ 11. & 12.).

(11) En clair: un terme Y ne peut avoir le même indice référentiel que la catégorie qui le contient que s'il en est le constituant principal ou tête (en particulier, N dans SN).



5.1. La référence à un SUJET accessible (dorénavant SUJACC) n'est en fait utile ou opératoire que dans le cas de SN complexes, dans lesquels une Anaphore peut apparaître comme Spécifieur ou comme complément. Les ex. avec le réciproque inanalysable *elkar* ne nous renseignent donc en rien ici pour le moment. Par contre, la structure même de l'Anaphore Argumentale réfléchie permet de poser le problème de manière significative. En fait, *bere burua*, utilisé dans (10c) et (11b), est un SN avec le nom *buru* "tête" comme élément principal, suivi de *-a* défini singulier (et  $\emptyset$  absolutif), *bere* étant une Anaphore Adnominal ou Non-argumentale réfléchie. Considérons maintenant les données suivantes, où cette Anaphore dans (17) contraste avec le possessif Pronominal *haren* (génitif de *hura* "celui-là") dans (18):

- (17) a. *bere burua ikusi du Peiok ispiluan*  
           vu il-l'a P.-erg miroir-sg-loc  
 b. "Peio<sub>1</sub> s<sub>1</sub>'est vu dans le miroir"  
 c. "Peio<sub>1</sub> a vu sa<sub>1</sub> tête dans le miroir"
- (18) *haren burua ikusi du Peiok*  
       "Peio<sub>1</sub> a vu sa<sub>2</sub> tête"

On va voir que le comportement syntaxique du SN *bere burua* est différent selon qu'on lui donne l'interprétation globalement anaphorique (b) ou l'interprétation globalement non anaphorique (c) dans (17). Mais, déjà au niveau de la coréférence, on peut constater le phénomène suivant: dans l'interprétation (c), la contrainte (16) est respectée, alors qu'elle est violée dans l'interprétation (b). En effet, si les SN ont le même indice référentiel que leur tête, on a bien, pour la valeur "sa tête", et en simplifiant la représentation de la structure interne du syntagme:

- (19)  $[_{SN_i} \text{ bere}_i; [_{N_i} \text{ buru}] -a]$  "[ $[_{SN_i} \text{ sa}_i; [_{N_i} \text{ tête}]]$ ]" (où  $i \neq j$ )

On remarque en particulier que le Spécifieur anaphorique *bere* dans (17a) a effectivement un SUJACC, la marque (phonétiquement nulle dans le cas précis de la 3e p sg) du Premier Argument ou Sujet dans l'aux. bipersonnel *du*: /d<sub>i</sub>-u- $\emptyset$ / "il<sub>j</sub>-l<sub>j</sub>'a", et que l'attribution éventuelle de l'indice référentiel de ce marqueur  $\emptyset$  respecte *\*i/i*. Enfin, *bere* est c-commandé par *Peio(k)*, qui le lie donc (si du moins l'admet (6b)).

5.2. Par contre, l'interprétation (17b) semble bien violer (16), puisque l'on a dans ce cas:

- (20)  $[_{SN_i} \text{ bere}_i; [_{N_i} \text{ buru}] -a]$  "[ $[_{SN_i} \text{ sa}_i; [_{N_i} \text{ tête}]]$ ]"

Peut-on tourner cette difficulté? D'un côté, on pourrait considérer que lorsque *bere burua* (dorénavant *b.b.*) signifie "lui-même", il s'agit en fait d'un mot unique, quoique de structure interne complexe. Or on sait que la structure interne des mots est en principe inaccessible aux règles "syntaxiques". Mais s'il est vrai, de ce point



quel la contrainte (16) n'aurait pas lieu de s'appliquer, ce constituant devrait être globalement affecté du même indice que *bere* dans (22a), si bien que *\*i/i* serait violée à l'échelon supérieur du SN maximal, rendant, contrairement aux faits, (22c) agrammatical. Il faut donc admettre que *buru(a)* possède un indice référentiel autonome en Structure-S, au contraire de *bere*. En conséquence, on peut représenter (22b) comme suit:

(23)  $[_{SN_1} [_{SN_2} bere_1 [_{N_2} buru] -a] ren [_{N_1} etsai] -a] da_1 Peio_1$

La contrainte très générale A/A qui prévoit que toute règle (interprétative ou autre) ne peut s'appliquer qu'à la catégorie syntaxique maximale  $X_i$  lorsqu'une catégorie identique  $X_i$  est enchâssée dans  $X_j$  joue ici un rôle décisif: *\*i/i* ne concerne pas les rapports de coréférence éventuelle entre *bere* et le SN maximal *b.b.-ren etsaia*, mais seulement ceux que l'on pourrait établir (ou rejeter) entre *bere burua-ren* et le SN maximal  $SN_1$ , *bere* étant  $X_i$  et *bere burua-ren*  $X_j$ .<sup>13</sup>

Cette analyse est confirmée par l'acceptabilité d'exemples comme les suivants, tout à fait parallèles:

- (24) a. *bere etsaiaren etsaia da Peio*  
ennemi-gén enn.-abs il-est P.-abs  
"Peio est l'ennemi de son ennemi"  
b. *bere nagusiaren etsaia da*  
maître-gén  
"il est l'ennemi de son maître"

Ici en effet, la contrainte A/A impose que (16) s'applique à l'indexation comparative de *bere etsaiaren* "de son (propre) ennemi" ou de *bere nagusiaren* "de son (propre) maître" et du SN maximal qui contient ces expressions, et l'on a bien les indexations analogues:

(25)  $[_{SN_1} [_{SN_2} bere_1 [_{N_2} etsai/nagusi] -a] -ren [_{N_1} etsai] -a] da_1 Peio_1/pro_1$

6.1. On le voit, la structure interne de l'Anaphorique réfléchi argumental pose des problèmes qui se renvoient les uns aux autres: ou bien *b.b.* viole *\*i/i* —mais les faits exposés ci-dessus semblent indiquer que ce n'est pas le cas— ou bien l'attribution des indices référentiels (ou la vérification d'une bonne coindexation d'un point de vue interprétatif) ne relève pas du niveau appelé Structure-S, contrairement aux hypothèses les plus couramment admises en GGT: il faut bien, semble-t-il, admettre que *b.b.* ou *elkar* sont des SN autonomes en syntaxe, ce que sou-

(13) Le fait que *bere* fonctionne toujours de manière adnominale, au contraire de *bere burua*, dont les emplois adnominaux sont relativement marginaux, n'empêche pas pour autant le premier de partager avec le second le trait [+ N]. Par ailleurs, l'interprétation nécessairement disjointe de *Peio* et *haren* dans (22c) confirme l'hypothèse que les structures équatives ont pour effet de coindexer les Sujets et les prédicats nominaux: si ce n'était pas le cas, /d,-a/ "il,-est" donnerait un SUJACC au Pronominal *haren*, et rien n'interdirait la coindexation de ce terme avec *Peio*, ce qui contredirait le Principe B de la théorie du liage (ou sa variante, le "Principe de Pica", (43), en 9.1.).

ligne par ailleurs le marque morphologique intraverbale *d-* dans *d-u-gu* “nous l’avons” en (8a) ou dans *d-aki-o-n* “qu’il lui soit” dans (10c). Vient de plus renforcer cette thèse le fait que les formes conjuguées pluripersonnelles n’admettent pas de marqueurs qui se coréfèrent. Ainsi, les ex. (26) sont acceptables, mais pas (27a), tandis que (27b) n’a jamais le sens “il s’est vu”:

- (26) a. *ikusi dugu* (guk) (Peio)  
 vu nous-l’avons nous-erg P.-abs  
 “(nous,) nous l’avons vu (, Peio)”  
 “nous l’avons vu (, nous, Peio)”  
 b. *ikusi gaitu* (gu) (Peiok)  
 vu il-nous-a nous-abs P.-erg  
 “il nous a vus (, nous, Peio)”
- (27) a. \**ikusi gaitugu* (guk) (gu)                      b. *ikusi du* “il l’a vu”

Selon que “nous nous sommes vus” est de valeur réciproque ou réfléchie, on a en effet respectivement:

- (28) a. *elkar ikusi dugu* (guk) [= (8a)]  
 b. *g(e)ure burua ikusi dugu* (guk)<sup>14</sup>  
 nous-même[s]-abs vu nous-l’avons (nous-erg)

Il est indéniable ici que les expressions *elkar* et *g(e)ure burua* sont traitées en morphosyntaxe comme des constituants autonomes de 3e p sg, ce qui contredit donc bien l’hypothèse qu’au niveau S l’on doive, ou même puisse, les considérer comme des éléments référentiellement identiques à leur lieu, de 1e p pl.

En conclusion, il faut donc poser (provisoirement) les principes suivants en plus du Principe A de la théorie du liage:

- (29) a. Les Anaphores Nominales ou Argumentales basques fonctionnent syntaxiquement comme des SN autonomes;  
 b. leur interprétation référentielle (attribution ou vérification de coindexation) est limitée par les contraintes suivantes:  
 I. elles ne peuvent être liées par un argument qui leur soit inférieur dans la hiérarchie actancielle (9b);  
 II. elles doivent être c-commandées par leur lieu à quelque niveau de représentation.

(14) Il existe aussi des structures superficiellement intransitives du type *ikusi gara* litt. “vu nous-sommes”; “nous nous sommes vus”, de valeur soit réfléchie soit réciproque; voir Rebuschi (1982/84, chap. VI) sur cette question.

Par ailleurs, Axular distinguait entre possessifs réfléchis (ou Anaphoriques) et non-réfléchis (ou Pronominaux) à toutes les personnes. Depuis, la distinction s’est perdue pour les 1es et 2es personnes, si bien que l’on a en fait aujourd’hui *gure* (anciennement Pronominal) *burua* pour “nous-mêmes” dans la langue courante, en dépit des efforts de l’Académie basque pour réintroduire les formes anciennes. Dans les dialectes parlés en Espagne, la situation est différente, car si certains parlars opposent encore des formes comme *gere* (< *geure*) à *gure* par ex., le critère de choix est d’ordre textuel et discursif plutôt que syntaxique (phrastique). Il en va de même en ce qui concerne l’emploi de *bere* v. *haren* dans ces dialectes, cf. la note 20, ex. (D).

Le principe (b-I) est clairement sémantique: selon le modèle précis adopté, il peut renvoyer soit à la “Structure Lexicale” de K. Hale, déjà citée, soit à l’*output* de la composante sémantique qui interprète les fonctions syntaxiques en termes de ( $\theta$ )-rôles. Le principe (b-II) peut par contre relever soit de la Structure-S, soit de la composante sémantique qui traite de la portée (*scope*) de certains éléments, à savoir, de la “Forme Logique”. Nous allons examiner cette question maintenant.

6.2. Il existe, en basque comme dans d’autres langues, une classe de prédicats appelés techniquement “Verbes-ponts”, qui ont la propriété d’effacer la frontière-limite P’ de leur complément phrastique, ce qui a pour effet, en anglais par ex., de permettre le gouvernement (la rection) de certains sujets de phrases non conjuguées. En basque, l’effet est d’éviter le blocage de certains mouvements, contraints selon les hypothèses développés ici et dans Rebuschi (1984a/-b), par la condition de Subjacence. Un ex. de Verbe-pont est fourni par le verbe complexe *uste izan/ukan* “croire”, litt. “croyance avoir”, qui admet donc que l’élément rhématique ou focal de la complétive vienne occuper la position F immédiatement à sa gauche. On comparera à cet égard (30b), acceptable, et de sens identique à (30a), à l’agrammatical (5c) ou (d):

- (30) a. *uste dut* [<sub>P</sub>[<sub>F</sub> *oinez*] *etorri dela*]  
 “croyance je-l’ai à-pied venu qu’il est  
 je crois qu’il est venu à pied/que c’est à pied qu’il est venu”  
 b. [<sub>F</sub> *oinez*] *uste dut* [<sub>P</sub> [<sub>F</sub> *t*] *etorri dela*]  
 “c’est, je crois, à pied qu’il est venu”<sup>15</sup>

A cet égard, il est remarquable de noter que les Anaphores Nominales *b.b.* et *elkar* peuvent aussi occuper dans ce cas la position F de la matrice, comme en témoignent les paraphrases suivantes:

- (31) a. *uste dut* [<sub>P</sub> [<sub>F</sub> *oinez*] *etorri dela*]  
 croyance je-l’ai à-pied venu qu’il est  
 “je crois qu’il est venu à pied/que c’est à pied qu’il est venu”  
 b. [<sub>F</sub> *bere buruaz*] *uste dut* [<sub>P</sub> [<sub>F</sub> *t*] *mintzatu dela*]  
 “c’est, je crois, de lui-même qu’il a parlé”  
 c. *uste dut* [<sub>P</sub> [<sub>F</sub> *elkarrez*] *mintzatu direla*]  
 récipro-inst qu’ils sont  
 “je crois qu’ils ont parlé l’un de l’autre/les uns des autres”

(15) En dépit de la traduction française, *uste dut* ne doit pas être considéré comme une incise: la forme verbale fléchie *dela* est explicitement une forme subordonnée (complétive), celle de *da* en l’occurrence.

Par ailleurs, la réalité (interne au modèle) de l’effacement de la frontière P’ se trouve corroborée par le fait que si un mot instancie la place de COMP, le mouvement de F enchâssé à F matriciel est impossible:

(A) *uste dut* [<sub>P</sub> [<sub>COMP</sub> *ezen*] [<sub>P</sub> [<sub>F</sub> *oinez*] *etorri dela*]]  
 que

(B) \* [<sub>F</sub> *oinez*] *uste dut* [*ezen* [<sub>F</sub> *t*] *etorri dela*]]

Enfin, pour simplifier la présentation, je ne note ni la trace *t* à droite du V de la subordonnée du complément promu en position F (toujours dans la subordonnée) ni le *pro* Sujet du verbe de cette même proposition.

- d. [<sub>F</sub>elkarrez] uste dut [<sub>P</sub> [<sub>F</sub>t] mintzatu direla]  
 “c’est, je crois, l’un de l’autre/les uns des autres qu’ils ont parlé”

Il apparaît donc clairement à nouveau que la Structure-S n’est pas pertinente pour l’interprétation de ces Anaphores. Or il faut bien rendre compte à la fois de l’acceptabilité de (31) (b) et (d), où ces Anaphores ne sont c-commandées par aucun terme nominal, et de l’inacceptabilité de (4c) où *elkar*, selon l’analyse syntagmatique adoptée ici, est dans la même situation; de plus, dans les deux cas de figure, la trace *t* laissée par le mouvement de l’Anaphore est c-commandée, comme le montre cette reprise de (4c):

- (32) \* [<sub>P<sub>1</sub></sub> [<sub>T</sub> elkar<sub>1</sub>] [<sub>P</sub> [<sub>F</sub> haiek<sub>2</sub>] ikusi d<sub>1</sub>-u-te<sub>2</sub> t<sub>1</sub> t<sub>2</sub> ]]

Il suit de là que, contrairement à l’hypothèse émise au § 2., l’impossibilité pour les Anaphores Nominales d’occuper une position de Topique ne relève pas en fait de la Structure-S, mais d’un niveau de représentation où la portée des éléments, on l’a dit, joue un rôle décisif: dans le cadre théorique adopté ici, il ne peut manifestement s’agir que de la Forme Logique. Il faut donc reprendre (29) en précisant maintenant le niveau de représentation requis pour (b-II):

- (33) Les Anaphores Nominales basques sont soumises aux principes suivants:
- a. elles fonctionnent de manière autonome en Structure-S (ou niveau de représentation morpho-syntaxique);
  - b. elles doivent avoir pour antécédent un Argument qui possède un  $\theta$ -rôle supérieur au niveau de la Structure Lexicale (ou niveau de représentation des rôles sémantiques);
  - c. elles doivent également être liées au niveau de la Forme Logique.<sup>16</sup>

Or il ne fait guère de doute que si (33a), justifié par nos analyses de (22) et (26) à (28), est une contrainte spécifique au basque (ou, plus généralement, soumise à variation paramétrique), (33b) et (c) sont par contre des “universaux” découlant probablement d’invariants plus profonds (voir la note 16). La question se pose donc de savoir dans quelle mesure (33a) peut être rattaché à d’autres propriétés typologiques du basque, et en particulier à l’absence de SV dans cette langue.

En fait, cette absence, considérée jusqu’ici comme la propriété définitoire des langues non-configurationnelles (cf. (14)), découle d’une option paramétrique beaucoup plus générale ou abstraite, que K. Hale (*op. cit.*) a décrite dans termes proches des suivants (plus explicites):

(16) Dans le modèle énonciatif développé par A. Culioli, où la distinction entre divers niveaux de représentation n’a pas de sens, les points (b) et (c) se ramènent à la simple constatation suivante: les Anaphores Nominales ne peuvent être ni repère prédicatif ni repère énonciatif d’une lexis quelconque, constatation qui doit en fait pouvoir se dériver de principes plus fondamentaux liés à la théorie du “repérage” linguistique: cf. à cet égard Culioli (1976 & 1982).

- (34) a. Dans les langues configurationnelles, le Principe de Projection est valide pour la paire de niveaux de représentation/Structure Lexicale-Structure Syntagmatique/;
- b. dans les langues non-configurationnelles, le Principe de Projection n'est pas valide pour cette paire.

La supériorité du Sujet défini sémantiquement en (9c) ne vaut donc, dans les langues non-configurationnelles, que pour la Structure Lexicale, ce qui justifie (33b) (en ce qui concerne l'objet de cette étude: bien sûr, il existe bien d'autres secteurs "hypersyntaxiques" dans lesquels cette supériorité se manifeste également), et permet de prédire, une fois associée à (34b), qu'elle ne se manifeste *pas nécessairement* en (morpho-)syntaxe, d'où les options offertes par (14b), et quelques propriétés particulières supplémentaires du basque permises par la conjonction de ces options, propriétés que nous allons examiner maintenant.<sup>17, 18</sup>

## 2.<sup>e</sup> Partie. Les Anaphores Adnominales ou Non-Argumentales

7.1. Il a été dit au § 5.1. qu'une expression comme *bere burua*, lorsqu'elle signifie "sa<sub>1</sub> propre tête<sub>2</sub>", a des propriétés syntaxiques différentes de la même expression fonctionnant comme Anaphore nominale globale ("lui-même", "se" réfléchi). Je vais illustrer cela en approfondissant la description des SN et SP qui contiennent un possessif ou Spécifieur réfléchi. Cependant, une précision concernant les dialectes est absolument nécessaire auparavant, car si les données exposées dans la 1e Partie relèvent presque toutes du "basque commun", celles qui vont suivre doivent être comprises

(17) Un exemple particulièrement frappant de la non manifestation de la supériorité du Sujet en (morpho-)syntaxe basque est fourni par le fait qu'il *n'est pas* le constituant obligatoire de l'énoncé: c'est le SN absolutif, éventuellement vide (*pro*) qui seul en effet doit toujours être minimalement représenté dans les phrases conjuguées, qu'il corresponde au Sujet (phrases intransitives) ou au complément (phrases transitives). Considérons ce dernier cas, qui est le seul pertinent. On notera d'abord que (A) a deux interprétations distinctes, (B) et (C):

(A) jaten du *pro-k pro* (B) "il le/en mange". (C) "il mange".  
mangeant il-l'a

On voit donc que *pro* (absolutif) peut être soit défini, soit indéfini (de référence "arbitraire"), tout comme PRO en français ou en anglais. Mais *pro-k* (*pro* à l'ergatif) est nécessairement défini: (A) ne peut jamais signifier "on mange", avec Sujet et Objet tous deux arbitraires. Pour rendre ce sens, on recourt à:

(D) jaten da *pro*  
mangeant il-est

qui, à son tour, a aussi deux interprétations:

(E) "ça<sub>1</sub> se<sub>2</sub> mange" (*pro* est alors défini et épelable par un pronom).  
(F) "on/des gens mange(nt)".

En clair, c'est le mangé, et non le mangeur, qui doit être obligatoirement marqué dans la phrase, ne serait-ce que minimalement, par recours à *pro* arbitraire et à la marque de 3e p sg absolutive dans la forme verbale fléchie. De toute évidence, cette propriété est liée à l'option "construction ergative" ouverte par (14b), ce choix dérivant, on l'a vu, de (34b).

(18) Il faut laisser à des recherches ultérieures le soin de démontrer (éventuellement) que (33c) est également un universel, et est donc valable pour *toutes* les langues non-configurationnelles, quel qu'en soit le (sous-)type; en effet, le modèle génératif ne relie pas directement la Structure Lexicale et la Forme Logique; donc, si en fonction de (34b) la représentation syntaxique ne traduit pas la supériorité du Sujet en Structure-S dans certaines langues, on ne voit guère comment la Forme Logique, élaborée à partir de cette dernière, devrait malgré tout manifester cette supériorité - à moins d'en poser indépendamment la nécessité, ce qui apporte alors une certaine redondance, certainement inutile, dans le modèle. On voit ici tout l'intérêt qu'apportent les hypothèses culioliennes auxquelles il a été fait allusion dans la note 16.

comme se rapportant à un usage navarro-labourdin restreint ou classique, tel qu'il se manifestait chez un auteur comme P. de Axular (cité à la note 5), et tel qu'il se manifeste et se vérifie encore aujourd'hui chez certains bascophones originaire du nord de la Bidasoa (Navarre, Labourd, Soule). Concrètement, la question qui se pose est celle de l'élargissement des contextes dans lesquels le gén. Anaphorique *bere* peut et/ou doit apparaître au lieu du génitif Pronominal (et fondamentalement déictique) *haren* (cf. (17) & (18)). Cet élargissement peut-être dû, chez certains locuteurs du Pays basque nord, à l'influence des dialectes parlés en Espagne — mais on ne fait là que reculer géographiquement le problème: il s'agit plus probablement et plus directement des relations abstraites qu'entretiennent expressions réfléchies, emphatiques et topicalisantes dans de nombreuses langues, questions passionnantes sur lesquelles il faut reconnaître que la théorie générative n'a sans doute pas grand-chose à dire, et que je laisserai donc de côté ici. Plus spécifiquement, la variété de basque qui va être décrite ici sera celle dans laquelle l'usage de *bere* est *maximalement restreint*, et celui de *haren*, *corrélativement maximalement étendu*.

7.2. On a donc vu *supra* deux limitations concernant la position des Anaphores Nominales: elles ne peuvent être ni topicalisées, ni titulaires du  $\theta$ -rôle supérieur ou de la fonction de Sujet, ou plus généralement d'un  $\theta$ -rôle supérieur à celui de leur lieu. Or ces deux restrictions sont sans effet sur les SN (ou SP) qui contiennent un possessif réfléchi: (35a) montre que *bere* peut être dans un SN topicalisé, et (35b) que ce SN topicalisé peut même déplacé en position T d'une phrase matrice dont le prédicat n'est pas un verbe-pont (cf. (5a-b)), le lieu de l'Anaphorique (qu'ils s'agisse d'un clitique sous FLEX ou d'un SN vide ou plein coindexé avec un élément nominal ACC sous FLEX) ne c-commandant cet Anaphorique dans aucun des deux cas:

- (35) a.  $\left\{ \begin{array}{l} \text{bere} \\ \text{*haren} \end{array} \right\}$  aldetik, oinez etorri da Peio/*pro*  
côté-abl à-pied venu il-est P.-abs/*pro*-abs  
"de son<sub>1</sub> côté, Peio<sub>1</sub>/il<sub>1</sub> est venu à pied"
- b.  $\left\{ \begin{array}{l} \text{bere} \\ \text{*haren} \end{array} \right\}$  aldetik, oroitzen naiz [oiniez etorri dela (Peio)]  
souvenant je-suis qu'il est  
"de son<sub>1</sub> côté, je me souviens que c'est à pied qu'il<sub>1</sub> est venu  
(,Peio<sub>1</sub>)"

(35a) ne montre pas directement que la position T décrite par (6a) c-commande le reste de l'énoncé sans que la réciproque soit vraie. Par contre, dans (35b), on a bien d'une part un verbe conjugué (*naiz*) dans la matrice, et d'autre part une forme explicitement subordonnée de l'aux. *da, dela*, dans la proposition enchâssée qui contient le (co-)réfèrent de *bere*. Pour que ce dernier terme soit interprétable, il lui faut un SUJACC (SUJET accessible: cf (15)) définissant sa catégorie de liage, et pour qu'il soit correctement interprété, il lui faut de plus un lieu qui le c-commande. Ceci signifie clairement que l'interprétation de *bere* ne peut se faire qu'à un niveau de représentation de la phrase distinct de la Structure-S, à savoir, un niveau de re-



présentation où *bere* serait c-commandé et par ACC dans FLEX (*dela*) et par *Peio* (ou *pro*) —si le SUJET *d-* dans *dela* n'est pas un clitique pouvant servir de lieu.

En d'autres termes, force est de reconnaître l'existence d'un niveau de représentation, la Structure Profonde, d'où l'on dériverait les Structures-S par application de la transformation "Déplacer  $\alpha$ " (la seule transformation admise aujourd'hui par la GGT), mais, surtout, où les principes de la théorie du liage devraient s'appliquer, en basque du moins.<sup>19</sup> Compatibles avec les données et cette hypothèse seraient donc les deux représentations suivantes, correspondant respectivement à (35) (a) et (b) par mouvement:

- (36) a. [<sub>P</sub>, [<sub>T</sub>] ] [<sub>P</sub> [<sub>F</sub>] ] etorri da Peio oinez bere aldetik ]]  
 b. [[T] [oroiizen naiz [[T] [F] etorri dela (P.) oinez b. ald.]]]]

8. Nous avons eu recours plus haut au niveau dit Structure Lexicale pour expliquer que les Anaphores Nominales ne pouvaient être Sujet. On pourrait donc objecter ici que le recours à la Structure Profonde est inutile. Or cette objection ne tient pas: en effet, une autre propriété intéressante des SN spécifiés par *bere* est qu'ils peuvent fonctionner eux-mêmes comme Sujet ou Premier Argument, même en phrase radicale simple (ce qui serait impossible pour les SN latins spécifiés par *suus*, qui est également une Anaphore Non-argumentale, ou par leurs équivalents polonais en *swój*, par ex.). Sont ainsi grammaticaux tous les ex. suivants avec *bere*, et agrammaticaux ceux avec *haren* le remplaçant, s'il doit y avoir coréférence entre le possesseur et l'autre élément nominal (*Peio* ou *pro*):

- (37) a. Peio, { bere } txakurrak ausiki du  
           { \*haren } chien-sg-erg mordu il-l'a  
           "Peio<sub>1</sub>, c'est son<sub>1</sub> chien qui l<sub>1</sub>'a mordu"  
 b. { bere } txakurrak ausiki du Peio  
       { \*haren } "c'est son<sub>1</sub>, chien qui l<sub>1</sub>'a mordu, Peio<sub>1</sub>"  
 c. ausiki du { bere } txakurrak *pro*  
               { \*haren } "son<sub>1</sub> chien l<sub>1</sub>'a mordu"

De façon plus générale, comme l'écrivait P. Lafitte (1962: 92, § 209): "Le [possessif] réfléchi dépend d'ordinaire du verbe à un mode personnel de la proposition où il se trouve; il se réfère à un possesseur désigné comme sujet, complément direct ou complément indirect dans la forme verbale [fléchie]" [c'est P. L. qui souligne].

Inversement, *bere* est normalement impossible s'il ne correspond pas à un terme marqué dans la FVF (forme verbale fléchie):

(19) On pourrait penser que l'existence (dans le modèle génératif) d'une Structure Profonde distincte de la Structure-S va de soi. Or il n'est rien, en ce qui concerne précisément les langues non-configurationnelles: Chomsky (1981) suggère ainsi que ces langues n'ont pas de transformations, et Hale (1983) suggère en conséquence d'éliminer le niveau de représentation dit "Structure Profonde" de leur grammaire, d'où le concept de "Structure Syntagmatique" ("*Phrase Structure*") utilisé en (34).

- (38) a. \*bere txakurra hil da      b. haren txakurra hil da  
           chien-abs mort il-est      “son chien est mort”  
       c. bere txakurra hil zaio      d. haren txakurra hil zaio  
           il-lui-est                      “son<sub>1</sub> chien lui<sub>2</sub> est mort”  
       id., litt. “son<sub>1</sub> chien lui<sub>1</sub> est mort”

Qui plus est, le référent doit appartenir à la même proposition conjuguée: contrairement à ce qui se passe en latin à nouveau, il est impossible de recourir à un argument ou actant, fût-il le Sujet, d'une proposition matrice pour lier (interpréter) *bere*:<sup>20</sup>

(20) Dans les variétés non restreintes de navarro-labourdin, il existe deux cas typiques d'écart par rapport à l'usage restreint. Le premier consiste précisément à permettre le liage de *bere* par le Sujet d'une proposition matrice; en voici un ex. (P. Arradoy 1966: 39):

- (A) urte hortan    egin zuen    bere testamenta (...) garbiki  
       an    dém-loc fait elle-l'avait b. testament    clairement  
       finkatuz [nori joanen ziren                      BERE ontasunak]  
       réglant qui-dat aller-fut (qu')ils-étaient b. richesse-p-abs  
       “cette année-là, elle fit son testament, en fixant clairement [à qui iraient ses biens]”

(Le fait de savoir si le Sujet extérieur à la phrase intransitive conjuguée qui contient la deuxième occurrence de *bere* (en capitales) est un PRO Sujet de *finkatuz*, ou le *pro* Sujet de *egin zuen* est sans importance ici; voir la 4e partie sur ces questions.)

L'autre écart est représenté par les structures nominales coordonnées de type [SN<sub>0</sub> [SN<sub>1</sub>] & [SN<sub>1</sub> Poss N]]

avec coréférence objective entre SN<sub>1</sub> et le Spécifieur Poss de SN<sub>2</sub>. Dans l'usage restreint, *haren* (le Pronominal) est de rigueur, puisque ce n'est pas SN<sub>1</sub> en tant que tel qui est représenté par le matériel ACC dans la flexion verbale: cf. pour cet usage restreint (B), de D. Landart (1981: 119). Dans l'usage non restreint par contre, *bere* est employé, surtout quand le référent du SN<sub>1</sub> est senti comme *dominant sémantiquement* le ou les élément(s) décrit(s) par SN<sub>2</sub>; l'ex. (C) qui illustre ce principe est dû à un membre de l'Académie Basque (P. Xarriton 1981: 5):

- (B) ez gaituzte    naski, ez Inchauspek ez eta HAREN    kidekoek    lagunduko  
       nég. ils-nous-ont certes nég Inchaupé-erg nég et ses[+ Pron] associé-pl-erg aider-fut  
       “certes ni Inchaupé, ni ses, acolytes ne nous aideront”  
       (C) zortzi antzerki lan    kondatu ditugu    [[Daniel Landartek eta [BERE taldeek  
       huit théâtre travail-abs compté nous-les-avons D. Landart-erget b. troupe-pl-erg  
       aurkeztu dizkigutenak  
       présenté ils-nous-les-ont-rel-pl-abs  
       “nous avons compté huit pièces de théâtre que D. L. et ses troupes nous ont (déjà) jouées”

De tels phénomènes, qui méritent un examen approfondi, semblent indiquer que c'est la définition même du domaine de liage qui doit être remaniée selon les deux variétés de basque navarro-labourdin décrites: voir encore à ce sujet les notes 23 et 29.

En ce qui concerne les dialectes parlés en Espagne, la situation est toute différente, comme cela a été dit en 7.1.: *bere* y est en effet systématiquement utilisé lorsque le Spécifieur dénote la personne au sujet de laquelle le texte se construit. En voici un ex. assez long, qui permettra de vérifier que si le basque du Nord est (relativement) “orienté vers le Sujet”, celui du Sud est, de ce point de vue, nettement plus “orienté vers le Topique”, pour paraphraser l'expression de Li & Thompson (1976), qui opposent entre autres des “Subject-Prominent Languages” et des “Topic-Prominent Languages”. Le texte est de J. San Martin, également membre de l'Académie basque (1961: 13); pour en écourter la présentation, je ne note pas le mot-à-mot, mais souligne simplement les usages de *bere* conformes à l'usage (restreint ou non) du Nord, et utilise des capitales pour indiquer ceux qui y sont absolument exclus.

- (D) Antzuolan bakardade aundian bizi izan zan Antero. BERE (1) ideak orduango Bergaran ez ba-ziran ontzat artzen, Antzuola etzan izan erri obeagoa. Berak jenio zital xamarra omen zuan eta BERE (2) emaztea ere ez omen zetorren zearo bat. Aurrerantzean etzuan Anterok *bere* (3) buruarentzat, eta batez ere *bere* (4) gogoarentzat, pakerik arkitu. Ingurukoak etzizutzen BERE (5) ideak ongi ulertzen. Baña, *bere* (6) bakardadea ezititze alde edo, zartzarora, literaturari ekin zion txolarte libreetan. Orduan idatzi zituen *Patxiko Txerren* eta beste lanen batzuek. Tamalez, BERE (7) eriotza ondoren, beste idazlanak BERE (8) senideak erre zituzten.

“Antero vécut très solitairement à Anzuola. Si SES (1) idées n'étaient guère acceptées dans le Vergara d'alors, Anzuola ne fut pas un meilleur lieu. Il avait paraît-il un assez mauvais caractère, et SA (2) femme n'était sans

- (39) \*Peiok [bere txakurra hil dela] erran daut  
 P.-erg qu'il-est dit il-me-l'a  
 "Peio m'a dit que son chien est mort"

9.1. Notons cependant que la substitution de *haren* à *bere* dans (39) donne un résultat douteux: la référence disjointe entre *Peio(k)* et *haren* paraît plus naturelle que leur coréférence: cf. (40); mais ceci est peut-être dû à la possibilité qu'a le basque d'employer malgré tout *bere*, en utilisant une construction du type (38c), c'est-à-dire (41a):

- (40) a. Peiok [*haren* txakurra hil dela] erran daut (cf. (38))  
 b. ?"Peio<sub>1</sub> m'a dit que son<sub>1</sub> chien est mort"  
 c. Peio<sub>1</sub> m'a dit que son<sub>2</sub> chien est mort"
- (41) a. Peiok [bere txakurra hil zaiola] erran daut  
 qu'il-lui-est  
 "Peio<sub>1</sub> m'a dit que son<sub>1</sub> chien «lui<sub>1</sub>» est mort"  
 "Peio<sub>1</sub> m'a dit que son<sub>2</sub> chien «lui<sub>2</sub>» est mort"

L'existence de deux interprétations distinctes pour (41a) pourrait faire penser que l'explication fonctionnelle proposée n'est pas vraiment opératoire, puisque la seule coréférence obligatoire est entre *bere* et le *-o-* datif de *zaiola* ou le SN vide (pro) également datif qui lui correspond dans la proposition enchâssée: ces deux éléments Pronominaux "co-superscrits" sont libres dans leur catégorie de liage, la phrase enchâssée conjuguée, et *peuvent* donc simplement avoir un élément coréférentiel dans la matrice (Principe B).

On peut cependant soutenir l'approche fonctionnelle, mais en la développant et en l'appuyant sur deux hypothèses plus spécifiques, l'une propre à la théorie du liage en général, et l'autre plus particulière à la grammaire basque.

La première est celle, proposée indépendamment par Chomsky, exprimée par (42) et dont la traduction est de P. Pica (1984a); j'y ajoute immédiatement (43) qui, selon le même auteur, remplace avantageusement le Principe B de la théorie du liage rappelé à l'instant:

- (42) "Avoid Pronoun": éviter un pronom autant que faire se peut.  
 (43) Un pronom X ne doit être libre dans sa catégorie gouvernante Y que ssi il existe une anaphore Z pouvant être employée à la place de X dans Y (p. 126).<sup>21</sup>

(Le mot "pronom" doit bien entendu se comprendre ici comme "Pronominal".)

doute pas toujours d'accord [avec lui]. Comme les années passaient, Antero ne trouva de paix ni pour même [litt. *sa* (3) tête] ni pour *son* (4) esprit. Les gens du voisinage ne comprenaient pas bien *ses* (5) idées. Mais, en approchant de la vieillesse, probablement pour adoucir *sa* (6) solitude, il se mit à [faire de] la littérature dans *ses* [litt. Ø-les] moments libres. C'est alors qu'il écrivit «P. Tx.», et quelques autres ouvrages. Malheureusement, après *sa* (7) mort, *ses* (8) parents brûlèrent les (= *ses*) autres écrits".

(21) (43) évite ainsi que fr. *me, te...* soient des exceptions à la théorie du liage dans les constructions réfléchies, ou que *his* dans angl. *he, read his<sub>1/2</sub> book* soit traité comme soit un Anaphorique soit un Pronominal selon l'interprétation, position évidemment circulaire. Je reviendrai sur ce principe de Pica plus loin.

Malgré tout, pour simplifier l'exposition, j'utiliserai parfois par la suite le Principe B de Chomsky au lieu de (43), lorsque rien d'important ne sera en jeu.

(43) n'a pas d'incidence directe sur l'opposition entre (40a) et (41a), mais peut cependant indiquer pourquoi l'évolution du basque se fait dans le sens d'un élargissement de l'Anaphorique *bere* plutôt que de son rétrécissement: cf. l'évolution de latin *suus* et la note 20.

En tout état de cause, (42) ne favorise pas seulement le caractère non marqué du phénomène dit "*pro-drop*" (pronoms personnels phonétiquement vides) par ex., mais semble aussi permettre de comprendre pourquoi (41a) est préféré à (40a) quand l'interprétation (b) est recherchée: un Pronominal est utilisé dans (40a), et un Anaphorique dans (41a).

9.2. Une difficulté subsiste cependant: un principe fonctionnel comme (42) ne peut guère être censé faire "préférer", donc *choisir en performance*, tel modèle syntaxique de phrase plutôt que tel autre, à moins qu'il ne s'agisse, en dernière analyse, de ce qui pourrait bien être un exemple de remise en cause de la distinction entre compétence et performance, question dont ce n'est pas le lieu ici de débattre.

Mais il existe un autre principe que le basque manifeste dans un large éventail de constructions apparemment très diverses, et que l'on peut exprimer comme suit:

(44) Repérer autant que faire se peut.

La notion de repérage est empruntée aux travaux d'A. Culioli (1976, 1982). En termes plus concrets et générativistes, on pourrait reformuler (44) en:

(45) Utiliser de préférence des structures grammaticales dans lesquelles un nombre maximal de coindexations est possible.

Une justification détaillée de ce principe ne peut se faire ici: je noterai donc simplement quelques exemples qui l'illustrent:

A) Bien que des constructions comme (46a) soient acceptables, des paraphrases du type (46b) semblent toujours plus idiomatiques:

- (46) a. ene txakurra hil da  
           mon chien-abs mort il-est  
           "mon [+ Pron.] chien est mort  
       b. ene/ne(u)re txakurra hil zait  
           mon                            il-m'est  
           id., litt. "mon chien m'est mort" (cf. (41))

(sur *ene/nere* s'opposant à *neure*, voir la note 14.)

B) Avec des prédicats statiques, le possesseur sera souvent marqué par un ergatif:

- (47) a. haien semea apeza da  
           leur fils-sg-abs prêtre-sg-abs il-est  
           "leur [+ Pron.] fils est prêtre"



- (52) guk bi anaiei liburuak eman zizkiekagu  
 nous-erg deux frère-pl-dat livre-pl-abs donné nous-les-leur-  
 avons + tut.  
 “nous avons donné les livres aux deux frères”

(Sur les rapports entre marques allocutives — ou de tutoiement — et théorie du liage, voir la note 37.)

9.3. Nous pouvons maintenant revenir à (40)-(41): d’après (45), qui est sans doute plus naturel en basque que dans d’autres langues, et représenterait donc un nouveau “paramètre”, (53b) ci-dessous sera toujours au moins aussi bon que (53a):

- (53) a. Peioren txakurra hil da  
 Peio-gén chien-sg-abs mort il-est  
 “le chien de Peio est mort”  
 b. Peiori (bere) txakurra hil zaio  
 P.-dat il-lui-est  
 id., litt. “à Peio, le/son chien lui est mort”

Or (42), qui reste apparemment un “universel”, *ne peut pas* expliquer le caractère plus idiomatique de (53b) par rapport à (53a): ici, c’est le principe plus spécifique (44/45) qui est déterminant, si bien que, d’une part, on ne peut pas considérer ce dernier comme dérivant de (42) et que, d’autre part, il faut admettre que la préférence pour (41a) contre (40a) s’explique par la *convergence* de ces facteurs “fonctionnels” distincts.

Rappelons cependant que l’interprétation (b) de (40a) reste possible à la limite, puisque (45) ne saurait représenter qu’une tendance, et que d’autre part la variété de basque décrite utilise maximalelement les Pronominaux et minimalelement les Anaphoriques (dans un contexte fixe donné).<sup>22</sup>

10.1. Nous avons vu au § 7. que les SN dont le Spécifieur était un Anaphorique pouvaient être topicalisés, et au § 8. qu’ils pouvaient être Sujet ou Premier Argument. Il est sans doute utile d’ajouter, avant de reconsidérer la définition du domaine de liage des Anaphores Adnominales, que ces SN peuvent être aussi, à la fois, topicalisés et Sujets. Ainsi, même s’il est vrai qu’un ex. comme (54) passe mal hors contexte, par contre, en contexte, (55) (où le Sujet est transitif, donc à l’ergatif), et (56) (dont le Sujet est intransitif, donc à l’absolutif) ne soulèvent aucune difficulté:

- (54) ?bere txakurrak, Peio ausiki du  
 chien-sg-erg P.-abs mordu il-l’a  
 “son<sub>1</sub> chien, c’est Peio<sub>1</sub> qu’il a mordu“ (cp. (37))

(22) Ce qui est corroboré par le fait que l’interprétation (b) de (40) passe beaucoup plus mal chez les basophones dont le système anaphorique est *non* restreint.

- (55) [<sub>T</sub> geure gogoak] [<sub>F</sub> hanbat segurantz] emaiten deraku  
notre volonté-sg-erg tant assurance-abs donant il-nous-l'a  
“notre dessein nous donne tant d'assurance” (Ax. 42/110).
- (56) zeren [<sub>T</sub> bere gerla guztiak]... [<sub>F</sub> hiri hartatik] sortzen  
car b. guerre tout-pl-abs ville cette-abl naissant  
zeitela  
qu'ils/elles-lui-étaient  
“car toutes leurs<sub>1</sub> guerres leur<sub>1</sub> venaient de cette ville” (Ax. 18/68)

Notons à propos de (55) que *geure* “notre” est la forme Anaphorique correspondant au Pronominal *gure*. Or seul ce dernier existe aujourd'hui dans la langue courante (cf. la note 14): on voit à nouveau se vérifier la validité du principe de Pica (43); en effet, s'il s'était agi de 3e p., on aurait bien dans la langue actuelle, *beren gogoak* et non \**haien* pour “leur volonté/esprit”; mais comme l'Anaphorique *geure* n'est plus vivant en navarro-labourdin contemporain, le Pronominal *gure* n'aurait pas besoin d'être libre dans son domaine de liage.

10.2. Revenons maintenant à la définition de ce domaine de liage des Anaphores Adnominales: comme elles doivent y être c-commandées par leur lieu, et comme les SN qui les contiennent et qu'elles spécifient peuvent être tant Sujets que Topiques, il est évident que les niveaux dits Structure Lexicale, Structure-S ou Forme Logique ne sont pas pertinents: *les Anaphores possessives Non-argumentales doivent être liées en Structure Profonde*, comme cela avait été annoncé en 7.2

De plus, on a vu qu'elles peuvent être liées par un non-Sujet, soit qu'elles appartiennent à un SN Sujet, comme dans (37), (55) ou (56), soit plus simplement qu'un terme quel qu'il soit, mais représenté dans la FVF, les lie, comme c'est le cas pour le SN datif suivant:

- (57)  $\left\{ \begin{array}{l} \text{bere} \\ \text{*haren} \end{array} \right\}$  amaz mintzatu natzaio Mayi-ri/pro-ri  
mère-sg-instr parlé je-lui-sui M.-dat pro-dat  
“j'ai parlé de sa<sub>1</sub> mère à Mayi<sub>1</sub>/je lui<sub>1</sub> ai parlé de sa<sub>1</sub> mère”

Ceci a pour effet de créer des ambiguïtés incontournables, bien connues de grammairiens basques:

- (58) Peiok Mayi-ri bere argazkia erakutsi dio  
P.-erg M.-dat photo-sg-abs montré il-le/la-lui-a  
“Peio<sub>1</sub> a montré sa<sub>1/2</sub> photo à Mayi<sub>2</sub>”

Dans de telles constructions, il n'existe aucun moyen d'indiquer si *bere* renvoie au Sujet *Peio(k)* ou au complément indirect *Mayi(ri)*, bien que, dans les variétés *non restreintes*, il y ait une certaine tendance à privilégier le Sujet comme antécédent (cf. Harymbat & Pons 1963: 172-3).

10.3. Comme il n'est pas certain que les Spécificateurs des SN soient gouvernés, reconsidérons donc la deuxième définition de la catégorie de liage vue plus haut: (13b), reprise légèrement modifiée ici comme (59), et associée à (60a) qui, au vu des exemples (39) à (41), remplace avantageusement en grammaire basque le principe (60b) proposé par Chomsky (1981):<sup>23</sup>

- (59) X est la catégorie de liage de Y ssi X est la catégorie minimale P ou SN qui contient Y et un SUJET Z accessible à Y.
- (60) a. Toute phrase conjuguée est une catégorie de liage;  
b. toute phrase radicale est une catégorie de liage.

De toute évidence (59) et (60) (a) ou (b) *peuvent* faire double emploi lorsque l'on a affaire à une phrase conjuguée (et/ou radicale) puisque *bere* doit y trouver un antécédent ou lieu, que cette phrase contienne un SUJACC ou non, mais ce n'est pas toujours le cas.

D'un autre côté, le recours à la notion même de SUJACC dans *G & B* était censé unifier trois domaines morpho-syntaxiques distincts, comme on l'a vu en 4.3. (cf. (15) et la note 10):

- (61) a. Le SUJET d'une phrase conjuguée est le morphème nominal ACC[ord] de FLEX[ion] coindexé (co-superscrit) avec le Sujet de Cette phrase;  
b. le SUJET d'une phrase non conjuguée est son Sujet;  
c. le SUJET d'un SN est son Spécifieur éventuel, morphologiquement au génitif et désignant le "Possesseur" du Nom principal.

Se pose donc la question, soulevée au § 4., de savoir s'il y a un seul élément "nominal" ACC dans une FVF bi-ou tri-personnelle basque, auquel cas la généralisation proposée par Chomsky resterait valable (du moins en ce qui concerne (61) (a) et (c) pour le moment), ou s'il faut reconnaître qu'il y en a jusqu'à trois: dans ce cas, l'unification suggérée serait un leurre.

Reprenons donc les trois ex. de (37), dont la Structure-P serait, d'après les hypothèses développées ici, (62):

- (62)  $[_P[_T] [_P[_F] [_V \text{ ausiki}] [_FLEX \text{ d}_1\text{-u-}\emptyset] [_SN \text{ Peio}_1] [_SN \text{ bere, txakurrak}_2]]]$   
           mordu           il<sub>2</sub>-l<sub>1</sub>'a           P.-abs           chien<sub>2</sub>-sg-erg  
           "son<sub>1</sub> chien<sub>2</sub> a<sub>2</sub> mordu Peio<sub>1</sub>"

(23) Reprenons en effet l'ex. (39): la proposition enchâssée [*bere txakurra<sub>1</sub> hil dela<sub>1</sub>*] n'étant par définition pas radicale, et *bere* n'ayant pas de SUJET accessible (l'attribution de l'indice 1 du *d-* de *dela* "qu'il est", accordé avec *txakurra<sub>1</sub>*, violant (16), car on aurait \* $[_1 \text{ bere, txakurra}_1]$ ), (60b) devrait permettre à la phrase complète de fonctionner comme la catégorie de liage de *bere*, et d'être grammaticale: le suffixe erg - $\emptyset$  de *daut* /*d<sub>1</sub>* -au-t<sub>2</sub>- $\emptyset$ / "il<sub>2</sub> me<sub>2</sub> l<sub>1</sub>'a" devrait être un SUJACC pour *bere*, et le Sujet ou Premier Argument *Peio(k)* devrait effectivement lier cette Anaphore, toutes choses contraires aux faits. Seul donc le remplacement de (60b) par (60a) permet de rendre compte de la situation.

Notons à cet égard que le choix entre (60) (a) et (b) pourrait bien être paramétrique: le latin se contenterait de (b), mais le polonais et le navarro-labourdin "restreint" exigeraient (a); ses variétés non restreintes se rapprocheraient de (b) également, mais d'autres facteurs, de nature plus directement sémantique, seraient aussi à prendre en compte (cf. la note 20).



Si le SUJACC doit, en fonction de (61a), être unique et correspondre à la marque  $\emptyset$  du Sujet (*bere*) *txakurrak* dans FLEX, on voit que l'attribution de son indice à l'Anaphorique *bere* violerait (16),  $*i/i$ : on aurait en effet [<sub>2</sub> *bere*<sub>2</sub> [*txakurrak*<sub>2</sub>]]. En d'autres termes (62) et ses variantes (37) (a) à (c) seraient grammaticales grâce à (60a) et à l'existence, dans la phrase considérée, d'un lieu disponible (*Peio*), mais *en dépit de* (59), si bien que l'unification que cette définition recherchait est impossible — à moins précisément de modifier (61a) de façon à reconnaître l'existence de jusqu'à trois SUJETs distincts par phrase simple conjuguée, ce qui, tout d'abord, serait une meilleure façon d'intégrer dans la grammaire du basque la donnée morphologique indiscutable que représente la conjugaison pluripersonnelle, et ensuite et surtout, permettrait de reconnaître dans le préfixe *d*<sub>1</sub>- de FLEX dans (62) un SUJACC pour *bere*, tout comme dans le *-o-* de *natzaio* en (57) ou de *dio* en (58).

10.4. La généralisation (61a) ne tient donc pas: si tant les Anaphores Argumentales *bere burua* et *elkar* que les Anaphores Non-argumentales ou Adnominales comme *bere* doivent être liées dans une phrase conjuguée minimale (pour rester dans les cas les plus simples vus jusqu'ici), ces deux types d'éléments Anaphoriques entretiennent des relations toutes différentes aux autres constituants de la phrase. Ainsi, ce n'est pas le morphème ACC de FLEX qui est déterminant pour les premières, mais bien directement le Sujet de la phrase, en tant qu'il détermine un domaine dans lequel elles doivent se trouver, à un certain niveau de représentation, pour y être liées. Pour les secondes par contre, les morphèmes ACC de FLEX sont bien pertinents: ils déterminent un autre domaine, à un autre niveau de représentation. L'unité putative de ces deux domaines et de ces différents niveaux ou plans de représentation, cela va de soi, pouvait faire illusion dans une langue configurationnelle comme l'anglais où, par définition, les niveaux syntaxiques sont une projection de la Structure Lexicale, et où, de plus, la conjugaison est monopersonnelle: Sujet et SUJET peuvent alors se confondre à tous les niveaux de représentation. Mais les données du basque relativisent tout cela. On peut en effet résumer les différentes propriétés des Anaphores phonétiquement non nulles de cette langue comme suit:

- (63) a. Les Anaphores Nominales ou Argumentales doivent être liées:
- (i) dans le domaine du Sujet (ou Premier Argument);
  - (ii) aux niveaux dits Structure Lexicale et Forme Logique;<sup>24</sup>
  - (iii) et, dans les cas non-marqués, par le Sujet lui-même.<sup>25</sup>

(24) Il semble donc que la contrainte  $*i/i$  ne tienne pas à ces niveaux de représentation, ou du moins au premier. Rappelons qu'à ce même niveau de la Structure Lexicale, le Sujet c-commande toujours les autres Arguments (Hale 1983: 23-24), d'où il suit que (i) et (ii) (au moins dans sa partie) sont des universaux: c'est plutôt, comme on l'a vu plus haut, le choix paramétrique (14b) qui rend le comportement des Anaphores Argumentales autonome au plan morpho-syntaxique; cf. (29b-ii); voir aussi la note 16.

(25) Dans les ex. donnés jusqu'ici, les Anaphores étaient liées par des Sujets. Mais ce n'est pas toujours le cas: le projet de grammaire de l'Académie basque (Euskaltzaindia 1984: 82, ex. 141c) note ainsi explicitement que dans:

(A) gurasoek elkarrekin ikusi gaituzte  
 parent-pl-erg elk.-sociatif vu ils-nous-ont  
 "les parents<sub>1</sub> nous<sub>2</sub> ont vus ensemble."

- b. Les Anaphores Adnominales ou Non-argumentales doivent être liées:
- (i) dans le domaine d'un SUJET éventuellement multiple;
  - (ii) au niveau de la Structure Profonde;<sup>26</sup>
  - (iii) et par un SN coindexé (co-superscrit) avec l'un de ces SUJETS.<sup>27</sup>

A quelques variations "paramétriques" évidentes, on retrouve donc ici, de manière tout à fait indépendante, la distinction établie par P. Pica (1984a ou -b) entre Anaphores Argumentales et Non-argumentales à propos du français et du danois. Dans le reste de cet essai, je vais essayer de montrer que cette distinction vaut également pour les deux autres constructions décrites en (61), à savoir, les phrases non conjuguées et les syntagmes nominaux. Je commencerai par ces derniers.

### 3.<sup>e</sup> Partie. Le Liage dans les SN

11.1. Dans la mesure où, à strictement parler, dans (22) par ex., tant *bere* (Non-argumental) que *bere buruaren* (Argumental) sont en fait en position adnominale de Spécifieur, j'adopterai dorénavant uniquement la terminologie de Pica, et appellerai les formes comme *bere burua(ren)* Anaphores Argumentales (Anaph. Arg).

Cette précision étant faite, la question qui se pose au niveau des SN complexes est celle de savoir si, dans ceux-ci, le Spécifieur (ou "Possesseur" au sens large, tel que défini par ex. dans Milner 1982) pourvu du génitif et censément unique, joue bien le rôle de Sujet (et/ou SUJET) que lui reconnaît Chomsky, d'une part pour les deux sortes d'Anaphores, et d'autre part pour les Pronominaux.

Posons donc par hypothèse que toutes les occurrences de "pronoms" (Anaphoriques ou Pronominaux) génitifs dans les SN sont le *sujet* (sans capitale aucune) de ces SN, et considérons pour commencer le cas où un SN pourvu d'un tel sujet est lui-même *complément* d'un Nom principal plutôt que son Spécifieur ou sujet. Soit ainsi l'ex. suivant, tiré de la *Grammaire...* de P. Lafitte (p. 92, § 209-4.<sup>o</sup>; la parenthésisation est de moi):

- (64) [[[beren ohiduren]            alderako]            [heien]    karra]  
    coutume-pl-gén en-faveur-de                                    flamme-sg-abs  
    ikusi bazinu  
    vu    si-vous-l'aviez  
    "si vous aviez vu leur<sub>1</sub> [heien] zèle en faveur de leurs<sub>1</sub> [beren] coutumes"

*elkarrekin* "ensemble", litt. "avec l'un l'autre", doit s'interpréter uniquement comme coréférentiel avec l'objet [pro] marqué le préfixe absolutif *gait-* dans l'auxiliaire: le p pl. J'ignore comment traiter cette question, mais note qu'en tout état de cause, (29b-i) est également respecté dans de tels cas.

(26) Contrairement à la Structure Lexicale, le niveau syntaxique "Structure Profonde" est donc sensible à la contrainte *\*i/i*.

(27) La reconnaissance de la multiplicité éventuelle des SUJETS instanciant ACC sous FLEX permet d'éviter tout recours à l'analyse de ces entités "nominales" [+ N] comme étant des clitiques.



peut le lier: le principe (43) de Pica rend donc à nouveau tout aussi bien compte des données que le Principe B de la théorie classique.

11.2. Un autre exemple est fourni par la phase suivante, tirée des mémoires de M. Treku (1982: 133), et légèrement remaniée pour simplifier l'exposition:

- (66)  $[_{SN}$  kantu hori] zen  $[_{SN}$  haren otoitza],  
 chant ce-abs il-était son/sa prière-abs  
 $[_{SN}$  haren azken agurra  $[_{bere}$  lagunari]]  
 son dernier salut-sg-abs son compagnon-sg-dat  
 "ce chant était sa<sub>1</sub> prière, son<sub>1</sub> dernier hommage à son<sub>1</sub> ami"

Dans le dernier SN, on a d'une part un possessif Pronominal sujet, *haren*, et d'autre part un possessif Anaphorique Spécifieur du complément de nom au datif *lagunari* "au compagnon", "à l'ami". L'interprétation de *haren* comme sujet ne fait pas problème. Plus intéressante est l'utilisation de *bere*: *haren* étant SUJACC pour *bere*, le SN maximal constitue sa catégorie de liage, et, comme en (64), seul le sujet de ce SN maximal peut fonctionner comme lieu: *haren* et *bere* ont donc bien même référent, mais *bere* tire sa référence de celle de *haren*, tandis que ce dernier ne peut trouver la sienne qu'au niveau textuel ou discursif: on peut vérifier que *haren* est effectivement libre dans la phrase (66) qui lui sert de domaine de liage, car aucun des deux SN qui le précèdent ne peut le lier, à moins de violer \**i/i*, *kantu*, *otoitza* et *agurra* ou les SN qui les contiennent étant coindexés en vertu du caractère équatif de la phrase.

Ce que cet exemple apporte de neuf par rapport à (64), c'est la structure interne du SN maximal qui contient *bere*: en (64), le complément, le sujet et le nom principal ou tête se c-commandaient réciproquement; il était donc inutile de distinguer entre Structure-S et Structure Profonde pour le SN considéré. Ici par contre, on note que le suffixe *-a* sur *agur* "salut", suffixe qui marque l'absolutif défini singulier, n'est pas, comme c'est usuellement le cas, en position finale dans le SN: *bere lagunari* le suit. Il faut donc supposer qu'il y a eu extraposition de ce SN datif, et que, par suite, on a affaire, au niveau "S", à une structure dans laquelle le sujet *haren* ne c-commande pas l'Anaphorique *bere*, bien que, de toute évidence, il le lie.<sup>30</sup>

- (67)  $[_{SN_k}$  t<sub>i</sub> [*haren*<sub>j</sub>] [*azken*] [*agurr*<sub>k</sub>]-a  $[_{SN_i}$  *bere*<sub>j</sub> *lagunari*]]

Par suite, il faut poser que le liage de *bere* par *haren* se fait (ou se vérifie) *avant* le mouvement d'extraposition, et donc *en Structure Profonde*, comme c'était le cas

(30) Les cas absolutif, ergatif et datif ne peuvent être employés comme marques de complémentation adnominale, d'où l'extraposition postulée. Par ailleurs, le fait que, bien que *bere lagunari* soit au datif, il soit impossible de le marquer dans la flexion verbale ou encore de le déplacer ailleurs dans la phrase ou de le séparer plus du SN global:

(A) \**bere lagunari zen/zitzaion haren azken agurra*  
 il-était/il-lui-était

(B) \**haren azken agurra zitzaion bere lagunari*

montre que l'extraposition revient ici simplement à "Chomsky-adjointre" le syntagme datif à son constituant, et non à en faire un constituant autonome de P — mais (b) est bon au sens: "pour son ami, c'était..."



me son propre SUJET, la catégorie de liage des Anaphores est, dans les quatre cas, la phrase entière.

Reconsidérons maintenant les raisons de l'acceptabilité de (70b) (=22b) et de l'inacceptabilité de (70a) (=22a). Dans ce dernier cas, ce seraient les principes (63b) qui devraient s'appliquer, si nos analyses sont exactes; et l'on constate bien qu'en structure syntagmatique, la coindexation de *bere* Non-arg. dans *bere etsaia* violerait *\*i/i*, comme on l'a vu § 5.: le rejet de cette structure est donc normal.

D'un autre côté, *bere buruaren* est une Anaph. Arg.: il faut donc l'interpréter au niveau sémantique (Structure Lexicale), où *\*i/i* ne joue pas (voir la note 24); globalement, *b. buruaren* s'interprète comme coréférentiel avec le Sujet, comme il convient selon (63a), si bien que les conclusions du § 10.2. semblent bien être confirmées.<sup>31</sup>

Plus intéressant est le fait que les deux ex. de (71) soient acceptables, mais avec deux interprétations distinctes. Dans le cas (a), on a une Anaph. Non-A.; pour que *\*i/i* soit respecté, il est nécessaire que *bere* soit lié par *pro-k*, coindexé (co-superscrit) avec l'un des deux SUJETS (spécifiquement, le -Ø final de /d-auka-Ø/: il n'y a là rien que de très prévisible. Par contre, on peut se demander pourquoi (71b) n'a que l'interprétation donnée, et non également celle qui vaut pour (71a). En fait, au niveau sémantique, celui censé rendre compte des Anaph. Arg., la relation entre le SN *b.b.- aren etsaia* et *pro* est clairement *prédicative*: en termes syntaxiques, on parlerait d'une Clausette (anglais *small clause*) dont *pro* serait le Sujet. Or le basque n'est pas configurationnel; cette Clausette n'y a donc pas nécessairement (et n'a effectivement pas) de représentation structurale ou syntagmatique: la mise en relation du Sujet sémantique (*pro*) et du prédicat nominal se fait simplement par coindexation (cf. notre analyse de (70a), mais aussi Williams (1980), qui orienterait plutôt les recherches vers le niveau de la Forme Logique, niveau dont on a vu qu'il jouait aussi un rôle dans le cas de Anaph. Arg. —cf. (33c)). En d'autres termes, le fait que *pro*, qui est syntaxiquement l'Objet de la phrase, soit sémantiquement Sujet au niveau d'analyse prédit ou requis par nos hypothèses, définit bien une catégorie de liage à l'intérieur de laquelle l'Anaph. Arg. *b.b.* doit être liée (il s'agit, répétons-le, de la Structure Lexicale), alors même qu'elle doit être traitée comme autonome sur le plan de la syntaxe.

Il se confirme donc que la notion de SUJET (accessible ou non) n'est pas opératoire pour les Anaphores Argumentales: cette notion n'a de validité qu'au(x) niveau(x) syntaxique(s), non pertinent(s) pour ces Anaphores: elle permettrait de définir pour *b.b.* dans (71b) deux arguments qui pourraient lier cette expression, *pro-k* et *pro(-Ø)*, ce qui serait contraire aux faits. Par contre, la notion (syntaxiquement opaque ici) de sujet remplit efficacement son rôle. Les données examinées dans ces sections 11. et 12. semblent donc être parfaitement conformes aux prédictions ou principes (63) (a) et (b), la seule différence entre les catégories syntaxiques servant de contexte aux analyses étant que les SN ne peuvent (jusqu'à preuve du contraire) avoir qu'un seul sujet ou Spécifieur (fonctionnant alternativement comme Sujet et

(31) Le problème résiduel du liage de *bere* en tant qu'Anaphore Non-arg. dans *bere burua(ren)* ne fait pas difficulté puisqu'on a vu que *burua* a un indice indépendant au niveau syntaxique où *\*i/i* tient, et où A/A bloque l'application de cette contrainte au repérage de *bere* par rapport à *etsaia*; il faut et il suffit donc que *bere* soit lié par *pro*, ce qui est bien le cas.

comme SUJET), alors que les phrases conjuguées peuvent avoir plusieurs SUJETS parmi lesquels figure forcément la marque de leur Sujet ou Premier Argument.

#### 4.° Partie. Le Liage dans les Phrases Non Conjuguées

13. Si l'on suppose que les phrases non conjuguées (parfois dites "nominalisées") ont, parallèlement aux phrases conjuguées, *un* Sujet ou Premier Argument, mais aussi *un ou plusieurs* SUJET(s), et si les résultats auxquels nous sommes parvenus jusqu'ici sont exacts, on devrait pouvoir vérifier les principes suivants, qui en seraient la conséquence logique:

- (72) a. Les Anaphores Argumentales doivent être liées dans le domaine du Sujet des phrases non conjuguées, et normalement par ce Sujet;  
 b. Les Anaphores Non-argumentales doivent être liées par un SUJET ou Argument, qu'il s'agisse d'un SN à l'absolutif, à l'ergatif, ou au datif;  
 c. Les Pronominaux doivent être libres dans les phrases non-conjuguées.

Le point (b) ci-dessus suit de l'hypothèse que les SN qui sont représentés par des morphèmes flexionnels intra-verbaux dans les phrases conjuguées sont eux-mêmes les SUJETS quand il n'y a pas de conjugaison (aspectuo-temporo-) personnelle: il s'agit clairement des Arguments définis par (9b-c), question sur laquelle je reviendrai.

13.1. En fait, deux cas de figure se présentent, selon que les Sujets et/ou SUJETS sont phonétiquement réalisés ou non. Il n'y a pas de difficulté dans le premier cas. Voici d'abord une illustration de (72a), où la phrase non conjuguée, de statut à déterminer (SN ou P) est notée X:

- (73) justu da [<sub>X</sub> gizonak Iainkoaren berdin bere buruaren  
 juste il-est homme-sg-erg Dieu-gén pareil b.b.-gén  
 ez edukitzea]  
 nég tenir-NOM-abs  
 "il est juste que l'homme ne se prenne pas pour l'égal de Dieu" (Ax. 139/282).

Le caractère partiellement nominal de cette catégorie X s'exprime par la possibilité (exploitée *très* fréquemment dans les variétés de basque étudiées ici, mais certainement pas toujours, cf. la note 33) qu'il y a de remplacer l'absolutif du complément d'objet ou du Sujet intransitif par le génitif, cas adnominal par excellence. On notera qu'un SN au génitif peut être séparé du verbe nominalisé et être topicalisé, ce qu'illustre le passage suivant (Ax. 133/272-3), assez complexe: la phrase non conjuguée X<sub>o</sub> est composée de deux phrases non conjuguées coordonnées, Z<sub>1</sub>

et  $X_2$ , cette dernière comportant en première position un Sujet intransitif au génitif (*gure* “notre, de nous”) et en dernière position le verbe nominalisé (*prestatzea* “le fait de se préparer”), avec entre les deux un double complément non conjugué à nouveau, [ $X_3$  [ $X_4$ ] & [ $X_5$ ]]:

- (74) halatan [ $X_0$  [ $X_1$  Iainkoak<sub>1</sub> bere<sub>1</sub> graziaren emaita] $X_1$   
 ainsi Dieu-erg grâce-sg-gén donner-Nom-abs  
 eta [ $X_2$  gure [ $X_4$  [grazia haren errezibitzeko] $X_4$ ] eta  
 et nous-gén grâce ce-gén recevoir-NOM-pour et  
 [ $X_5$  harekin batean bekhatuaren kentzeko ] $X_5$ ] $X_3$   
 cela-COMIT un loc péché-sg-abs quitter-NOM-pour  
 prestatzea ere] $X_2$ ]  $X_0$  egin ditezke  
 (se)préparer-NOM-abs aussi faire-RADils(-se-) peuvent  
 laburzki  
 brièvement  
 “de cette manière, [ $X_0$  [ $X_1$  que Dieu (nous) donne sa grâce et [ $X_2$  que  
 nous nous préparions de même [ $X_3$  [ $X_4$  à recevoir cette grâce] et [ $X_5$   
 avec cela, à nous arracher au péché]]]], (tout cela) peut se faire très  
 rapidement”<sup>32</sup>

13.2. On aura noté dans  $X_1$  l’Anaphore Non-argumentale *bere*, correctement liée par le SUJET (et Sujet) *Iainkoak* “Dieu-erg”. Il reste donc à illustrer le fait que des SUJETS autres que le Sujet ou Premier Argument peuvent lier des Anaph. Non-arg.

(75), tiré du projet de grammaire de l’Académie (Euskaltzaindia 1984: 73, ex. 114b), montre que *bere* peut être lié par un Objet direct (ici l’absolutif plutôt qu’au génitif, les deux options étant, comme on l’a dit, ouvertes):

- (75) norbera arduratuko da [ $X$  gauzak bere lekuan  
 chacun-abs s’efforcer-fut il-est chose-pl-abs lieu-sg-loc  
 jartzeaz]  
 mettre-NOM-instr  
 “chacun s’efforcera de (re)mettre les choses à leur place”

Voici maintenant un ex. dans lequel le SUJET est un SN au datif:

- (76) Peiori debekatu diot [ $X$  hurrei beren  
 P.-dat interdit je-le-lui-ai enfant-pl-dat leur [+ Anaph]  
 jostagailluak emaita / itzultzea]  
 jouet-pl-abs donner-NOM-abs / rendre-NOM-abs  
 “j’ai interdit à Peio de donner/rendre leurs<sub>1</sub> jouets aux enfants<sub>1</sub>”

(32) L’espagnol, langue “*pro-drop*” qui permet une inversion du Sujet et du verbe, et permet donc au Sujet de n’être pas effacé dans les infinitives lorsqu’il suit ce verbe, peut représenter la structure basque de plus près; la traduction en castillan de ce passage par L. Villasante commence en effet par: “de la misma manera, [*el dar Dios su gracia*] y [*x<sub>5</sub> el disponernos [*x<sub>3</sub> para [*x<sub>4</sub> recibir dicha gracia*] y [*x<sub>5</sub> a la vez quitar el pecado*]]]]...”.**



13.3. Dans l'exemple suivant, le complément circonstanciel qui contient l'Anaphore Non-arg. *bere* est extraposé, puisque la marque de "nominalisation" et de cas (-*tze-a*) précède ce complément sans que *bere* soit c-commandé:

- (77) gure xedea zen orduan [<sub>X</sub> [<sub>X</sub> Eskual herriaren  
notre intention-abs elle/il-était alors basque pays-gén  
... laguntzea] [<sub>SAdv</sub> BERE zuzenala behar-ordu guzietan]]  
aider-NOM-abs b. droit ou détresse tous-loc  
"notre projet était alors d'aider/d'accompagner le Pays basque dans  
tous ses droits et tous ses malheurs" (J. Hiriart-Urruty: 79)

Il faut donc à nouveau, comme on l'a vu à propos des phrases conjuguées et des SN, postuler une transformation de mouvement, et conclure que le liage de *bere* par le complément (SUJET) *Eskual herria(ren)* "du Pays basque" s'effectue avant cette extraposition, et donc en Structure Profonde.

13.4. Illustrons maintenant (72c), en comparant les deux ex. suivants (Ax. 65/146 et 140/285), le premier comportant un Spécifieur Pronominal, *zure*, dans un SN de la phrase non conjuguée, et le second un Spécifieur Anaphorique, *zeure*, tous deux de 2e personne (donc typiques de la langue classique —cf. la note 14— mais l'opposition entre *haren* et *bere* jouerait de la même manière aujourd'hui encore s'il s'agissait de troisièmes personnes dans des contextes analogues); je reviens au § 14. sur le liage de l'Anaphorique *zeure*, car son lieu (un SUJET) n'existe pas "phonétiquement" dans la phrase conjuguée elle-même.

- (78) Iainkoak begira zaitzala [<sub>X</sub> [<sub>SN</sub> usantza gaixtoak]  
Dieu-erg garder-RAD qu'il-vous-ait habitude mauvais-sg-erg  
[<sub>SAdv</sub> ZURE baitan] [<sub>SN</sub> ostatu]<sup>33</sup> hartzetik]  
votre-intérieur-loc auberge-abs prendre-NOM-abl  
"Dieu vous garde de ce [que les mauvaises habitudes (ne) prennent  
demeure en vous]"
- (79) Iainkoak begira zaitzala [<sub>X</sub> [<sub>Sadv</sub> [<sub>p</sub> bekhatutan zaudela]]  
id. id. id. péché-loc quand-vous-êtes  
[<sub>SN</sub> ZEURE Azken eritasunak] edireitetik]  
votre dernier maladie-erg trouver-NOM-abl  
"Dieu vous garde de ce [que votre dernière maladie (ne) vous trouve  
en état de péché]"

Le Spécifieur Non-A. de (78) a deux SUJETs accessibles: le SN Sujet à l'ergatif (*usantza gaixtoak*) et le complément à l'absolutif (*ostatu*): [X] doit donc constituer sa catégorie de liage; or aucun antécédent ou lieu n'est disponible: c'est donc le

(33) Lorsque le complément est indéfini, comme c'est le cas ici (il n'est ni au "défini sg" en -*a*, ni au "défini pl" en -*ak*), la génitivation ne s'applique jamais; ce phénomène méritait d'être noté, car il n'est pas indiqué dans l'étude que J. Heath (1972) a consacrée à ce problème.

Pronominal *zure* qui est utilisé, comme le prédisait (72c): l'ensemble des prédictions de (72) est donc vérifié pour les phrases non conjuguées à Sujet et/ou SUJET *phonétiquement réalisés*.

14. Passons maintenant aux phrases non conjuguées ou nominalisées sans Sujet ou SUJET apparents. Nous avons le choix entre deux approches: ou bien les traiter comme des SN d'un type particulier (sans Spécifieur, mais avec éventuellement plusieurs SUJETS), ou bien les considérer comme des phrases.

Dans la première hypothèse, l'absence phonétique d'un Sujet (pour les Anaph. Arg.) ou d'un SUJET (pour les Anaph. Non-A) serait bien une simple *absence*, qui aurait pour effet de faire rechercher le domaine de liage des pronoms [ $\pm$  Anaph] dans la catégorie minimale (P, SN) qui contient la nominalisée X, et ainsi de suite (de multiples enchâssements de phrases non conjuguées sont évidemment possibles). Dans la seconde hypothèse par contre, il faudrait postuler l'existence de catégories vides du type PRO, mais qui auraient, on va le voir si on ne s'en doute pas déjà, des propriétés sensiblement différentes. Considérons tour à tour ces deux perspectives.

14.1. Supposons donc que X dans (79) est un SN: l'Anaphorique *zeure*, qui doit être lié dans quelque domaine, n'y a pas de SUJACC; il faut donc chercher dans la phrase supérieure un tel SUJACC, et elle en contient deux: le préfixe de 2e p abs *zait-* de l'aux. (subjonctif) *zaitzala*, et le suffixe de 3e p erg *-Ø-* de ce même auxiliaire (/zait-za-Ø-la/). L'attribution éventuelle de leur indice référentiel ne violerait pas (16), *\*i/i*, dans le SN *zeure* (*azken*) *eritasunak*. De plus, *zeure* peut être lié par le *pro* coindexé avec le premier SUJACC mentionné, réalisable phonétiquement par le pronom *zu* "vous" (de politesse, à référent singulier). (79) est donc grammatical, comme on pouvait s'y attendre.

Apparemment irréprochable lorsque ce sont des éléments non-Argumentaux qui sont examinés, cette approche fait difficulté avec les Anaph. Arg.: ainsi, dans les ex. suivants, *elkar* puis *b.b.* seraient liés le premier par un SN datif (*pro-ri*) correspondant au SUJACC *-e-* de *diet* "je le leur ai", et les seconds par un SN absolutif objet correspondant aux SUJACCs *k/gait-* et *zait-* respectivement (*baikaitu* = *bait-gaitu*); on notera que le suffixe de nominalisation (NOM) est distinct de *-t(z)e* dans les deux derniers exemples: c'est le participe perfectif qui est utilisé, suivi d'un suffixe (*-agatik*, *-(r)ik*).

(80) debekatu diet [<sub>X</sub> elkar(ren) ikustea]  
interdit je-le-leur-ai l'un-L'autre (gén) voir-NOM-abs  
"je leur ai interdit de se voir l'un l'autre/les uns les autres"

(81) a. zeren [<sub>X</sub> geure buruak ahalik eta hobekiena...  
car nous-mêmes-abs le-mieux-possible  
begiratuagatik ere], adinak berak  
garder-NOM-en-dépit-de même âge-sg-erg lui-même-erg  
eramaiten baikaitu  
important qu'il-nous-a

“car, [même si nous nous protégeons le mieux possible], (notre) âge lui-même<sup>34</sup> nous emporte” (Ax. 40/105-6).

- b. munduko egitekoek trabu handia ibeniko  
 monde-génLoc affaires-erg embarras grand-abs mettre-fut  
 derauzute, ... zeri lot eztakizula  
 ils-vous-l’ont quoi-dat s’attaquer-RAD que-vous-ne-savez-pas  
 [<sub>X</sub> zeure buruaz eta egin-bideaz ahantzirik]  
 vous-même-instr et devoir-sg-inst oublié(-NOM-) partitif  
 ibeniko zaituzte  
 mettre-fut ils/elles-vous-ont  
 “les affaires séculières vous donneront grand embarras, elles vous mettront (dans une situation telle que) [vous étant oublié vous-même et ayant oublié votre devoir],<sup>35</sup> vous ne saurez que faire” (Ax. 135/275-6).

14.2. Si l’on veut maintenir dans leur généralité les résultats obtenus auparavant, il faut donc recourir à une catégorie vide, *Pro* (c’est à dessein que je choisis un symbole distinct et de *PRO* et de *pro*, on va voir pourquoi), de façon à ce que les Anaphores Argumentales de (80) et (81) soient bien liées par le Sujet de la phrase non conjuguée, comme cela était avancé en (72a) sur la base des résultats obtenus dans les 2e et 3e parties. On aurait ainsi respectivement:

- (82) a. [<sub>X</sub> *Pro*(-k) elkar(ren) ikustea].  
 b. [<sub>X</sub> *Pro*(-k) geure buruak ... begiratuagatik ere].  
 [<sub>X</sub> *Pro* zeure buruaz eta egin-bideaz ahantzirik].

Cet élément *Pro* partagerait avec le *PRO* de *G & B* la propriété d’être, du point de vue de sa référence, soit “contrôlé” par le verbe de la matrice, comme c’est le cas ci-dessus, soit “arb” (arbitraire ou indéterminé), comme dans:

- (83) bada fintasunaz [<sub>X</sub> *Pro*(-Ø) bere hitzaren leial izaitez]  
 donc fidélité-instr b. mot-sg-gén loyal être-nom-instr  
 ezta zer erranik  
 il-n’est pas quoi-abs dit-partitif

(34) *Adinak berak* “âge-sg-erg *bera*-sg-erg”: l’âge lui-même”, Sujet transitif. *Bera* est, en termes traditionnels, un “pronom emphatique”, qui fonctionne soit de manière autonome comme tout Pronominal, soit, comme ici, comme un “quantificateur flottant”; contrairement aux adjectifs qui, usuellement, suivent le nom principal et forment avec lui un SN pourvu d’une seule marque de détermination et de cas, et contrairement aux démonstratifs qui fonctionnent de la même manière, le SN qualifié par *bera* porte sa propre marque de détermination ou nombre et de cas, et *bera* la répète. Du point de vue sémantique (et historique), il est évident qu’il faudrait étudier l’ensemble des marqueurs d’ipséité ou d’identification: la racine *ber-* commune à *bere* (*ber* + gén) et *bera* (*ber* + sg-abs) se retrouve dans *ber* “du moment que” (suffixé à une forme verbale conjuguée subordonnée), *berbera* “seul, unique(ment)” (cf. angl. *on one’s own/by oneself*), *berdin* “pareil” (cf. 73)), et même dans la variante biscayenne *bere* du bsq. commun *ere* “même, aussi”. De toute manière, sur le plan syntaxique, on ne confondra pas *bere*, génitif Anaphorique Non-argumental, et *bera*, Pronominal Argumental qui a son propre génitif, *beraren*, lorsqu’il fonctionne comme Spécifieur de SN.

(35) Le fait que *zeure* “votre [+Anaph]” soit en facteur commun devant *buruaz* et *egin-bideaz* est une indication de plus du fait que les Anaphores réfléchies du type *b.b.* sont bien autonomes en structure syntaxique.

“or donc, en ce qui concerne la loyauté, [le fait d’être fidèle à sa parole], il n’y a rien à dire” (Ax. 85/187).

Ici, *Pro(-abs)/Pro-Ø* serait le SUJACC et le lieu de *bere*, et de référence “arb” (je vais revenir sur le problème du ou des cas de *Pro*). Ce qui fait difficulté pour la théorie *G & B*, y compris remaniée comme dans Chomsky (1982: 78 et sv.), c’est que cet élément *Pro* est gouverné ou régi; en effet, il faut le considérer comme pourvu d’un  $\theta$ -rôle, puisqu’il peut lier des Anaphores Non-A. et donc fonctionner comme un SUJET, exactement comme des SN pleins et dotés de cas le faisaient dans les ex. (73) à (77).<sup>36</sup> Pour revenir à (79) par ex., si l’on rejette l’interprétation proposée en 14.1. de X comme étant un SN, on aurait alors un SUJET vide correspondant à l’objet du verbe transitif *ediren* “trouver”:

- (84) Iainkoak begira            zaitzala            [<sub>X</sub> *Pro(-abs)*] [<sub>SN</sub> zeure  
 Dieu-erg garder-RAD    qu’il-vous-ait            votre  
 azken eritasunak] ediretetik]  
 dernier maladie-erg trouver-nom-abl.

Ce *Pro* serait “contrôlé” par la matrice, et tirerait ses traits de personne et de nombre de celle-ci, ce qui lui permettrait de lier correctement l’Anaphorique *zeure*. De plus, comme il fonctionne non seulement au niveau de la Structure Lexicale (Anaph. Arg.), mais aussi au(x) niveau(x) syntaxique(s) (liage des Anaphores Non-A. comme en (79) ou (84)), il semble impossible d’évacuer le problème en recourant à des propriétés particulières des règles de liaison (*linking rules*) que Hale propose pour relier la Structure Lexicale à la Structure Syntagmatique, règles qui, par hypothèse, effaceraient en structure syntaxique des éléments PRO présents en S. Lexicale (où la théorie du gouvernement ou de la rection ne s’appliquerait peut-être pas).

14.3. Si l’hypothèse de l’existence d’un tel élément *Pro* est exacte, on doit trouver des phrases dans lesquelles plusieurs SUJETS ou Arguments son vides. Et c’est effectivement le cas:

- (85) Faraonek    [<sub>X<sub>0</sub></sub> *Pro(-erg)*] ikhusirik    [<sub>X<sub>1</sub></sub> ezen urak    [<sub>X<sub>2</sub></sub> *Pro(erg)*  
 Pharaon-erg            voyant            que eau-sg-erg  
*Pro(-abs)* hartzera]            pro-Ø zeramala]]            erran zuen...  
 prendre-NOM-all            qu’elle-l’emportait dit    il-l’avait...

(36) La conclusion de Pica (1984b), selon qui (p. 193):

- “Une anaphore B doit être liée dans sa catégorie de liage A, où A est une catégorie de liage pour B si:  
 (a) A est la catégorie minimale qui contient B et un sujet accessible à B, et B *ou bien* n’a pas de  $\theta$ -rôle, *ou bien* est dans une position non-argumentale;  
 (b) A est la catégorie minimale contenant B et l’élément [+ TEMPS] accessible à B, et B a un  $\theta$ -rôle et est dans une position argumentale”.

[c’est P. Pica qui souligne] ne paraît donc pas devoir ni même pouvoir être étendue au basque. J’y reviendrai indirectement dans la conclusion en proposant d’éliminer toute référence à FLEX dans la définition des catégories de liage et des termes qu’elles doivent contenir.

“Pharaon, [voyant [que l’eau<sub>1</sub> l<sub>2</sub>’emportait pour *PRO* l<sub>2</sub>’absorber]] (= que l’eau allait le noyer) dit ...” (Ax. 142/288).

- (86) [<sub>SAdv</sub> [<sub>X</sub> amak haurrari dithiarenemaitea] bezala]  
 mère-erg enfant-dat sein-gén donner-<sub>nom</sub>-abs comme  
 da [<sub>X</sub> *Pro(erg)* probeari *Pro(abs/gen)* emaita ere]  
 il-est pauvre-dat donner-<sub>nom</sub>-abs aussi  
 “PRO donner au pauvre, c’est comme, pour une mère, donner le sein à l’enfant” (Ax. 156/313).

Le parallélisme entre les éléments pleins et vides de (86) saute aux yeux, de même que la double structure de contrôle dans le X<sub>1</sub> de (85): sans référence à quelque variante que ce soit de la Théorie du Contrôle, on ne voit guère comment l’on pourrait rendre compte du sens de cette dernière phrase.

## Conclusions

15.1. Au terme de cet examen des éléments Anaphoriques et Pronominaux du basque, on voit se dégager quelques régularités:

- (87) Les Anaphores Argumentales doivent être liées en Structure Lexicale dans le domaine de, et usuellement par:
- un Sujet (SN à référent virtuel, Pronominal plein ou *pro*) dans les phrases conjuguées;
  - un Sujet (SN à référent virtuel, Pronominal plein ou *Pro*) dans les phrases non conjuguées;
  - un sujet ou spécifieur (SN à référent virtuel ou Pronominal plein) dans les SN.
- (88) Les Anaphores Non-argumentales doivent être liées en Structure Profonde dans le domaine:
- d’un SUJET dominé par FLEX et gouvernant un Argument lieu (SN à référent virtuel, Pronominal plein ou *pro*) dans les phrases conjuguées;
  - d’un SUJET ou Argument (SN à référent virtuel, Pronominal plein ou *Pro*) qui doit les lier dans les phrases non conjuguées;
  - d’un sujet ou Spécifieur (SN à référent virtuel ou Pronominal) qui doit les lier dans les SN.

On peut se demander si la référence aux sujets tels qu’ils sont définis dans les phrases conjuguées —(88a)— a encore quelque raison que ce soit d’être maintenue; en effet, l’identité de la définition en extension du Sujet en (87a-b) pousse à l’hypothèse suivante: Les SUJETS de (88a-b) pourraient aussi bien être définis de la même

manière, *sans référence aux éléments ACC de FLEX*; en conséquence, ils se réduiraient tout simplement, dans les deux types de phrases (conjuguées ou non), aux Arguments ou ARG, les phrases se distinguant des SN par le fait qu'elles admettent des ARG phonétiquement nuls, ceux des phrases non conjuguées étant de plus éventuellement soumis au Contrôle. (88) pourrait donc être reformulé comme suit:

- (89) Les Anaphores Non-argumentales doivent être liées en Structure Profonde dans le domaine minimal:
- d'un Argument (ARG) (SN à référent virtuel, Pronominal plein ou *pro*) dans les phrases conjuguées;<sup>37</sup>
  - d'un ARG (SN à référent virtuel, Pronominal plein ou *Pro*) dans les phrases non conjuguées;
  - d'un Spécifieur (SN à référent virtuel ou Pronominal plein) dans les SN.

## 15.2. On peut maintenant aller plus loin encore dans la généralisation:

- (90) Les Anaphores doivent être liées:
- par le Spécifieur du SN qui les contient si elles n'instancient par cette fonction et qu'elles ne sont pas la tête (nom principal) du SN;
  - sinon, par un Argument quelconque de la phrase minimale qui les contient si elles sont Non-argumentales;
  - ou par son Premier Argument si elles sont Argumentales.

(37) On comprend dès lors pourquoi les marques de tutoiement, dites allocutives, n'entraînaient pas chez les Anciens l'emploi des possessifs Anaphoriques, ce qui permettait de distinguer par ex. entre:

- (A) hire begitartea hitsa duk [passé: zukan]  
 ton [+ Pron] visage-abs triste il-est-Alloc il-était-alloc  
 "ton visage est triste"

et

- (B) heure begitartea hitsa duk [passé: huen]  
 ton [+ Anaph.] tu-l'as tu-l'avais  
 id., litt. "tu as ton visage triste"

Il n'y a évidemment pas de différence sémantique ou énonciative à strictement parler entre (A) et (B), et le principe (44) est respecté dans les deux cas, l'interlocuteur étant marqué en tant que tel par la forme allocutive irrégulière *duk* de *da* "il est" en (A), et en tant que possesseur du visage par la forme transitive ou biactancielle *duk* "tu l'as", de passé différent du passé de *duk* allocutif, en (B).

Cependant, syntaxiquement, l'interlocuteur dans (A) n'est pas actant ou argument, et ne peut être représenté par un SN autonome, fût-il pronominal; le possessif correspondant doit donc être un Pronominal; par contre dans (B) le possesseur peut figurer sous sa forme de pronom personnel, *hik* "toi-erg", d'où l'Anaphorique *heure*.

Cette analyse n'est évidemment pas incompatible avec elle que j'ai proposée dans Rebuschi (1984a), et selon laquelle les indices allocutifs auraient leur origine dans COMP, catégorie syntaxique interprétable énonciativement comme la marque du repérage d'une lexis (au sens culiolien du terme) avec soit une lexis supérieure, soit la Situation d'Énonciation (je rappelle à cet égard que les formes allocutives sont agrammaticales dans les propositions subordonnées, au moins dans la variété soignée de basque décrite ici (cf. Rebuschi 1982/4: ch. VIII & IX), ce qui apparaît comme tout à fait naturel dans l'interprétation proposée de COMP).

Voici pour terminer un passage d'Axular (50/123) dans lequel le Pronominal *hire* (Spécifieur d'une tête de SN nulle) contraste directement avec l'Anaphorique *heure*, ce qui prouve que le -*k* final de *dik* dans la première proposition est allocutif et non argumental (d'où la valeur "il-l'a-Tut" et non "il-te[dat]-l'a", au contraire du *k* de *zaizkik* "il-te[dat]-l'est" qui n'a pas d'autre interprétation possible (cp. *zaiok* "il-lui-est-Tut")):

- (C) egin dik hireak, gaur eskatuko zaizkik heure arima(...)  
 fait il-l'a-Tut ton [+ Pron]-Ø-sg-erg aujourd'hui demander-fut-il-te-l'est ton [+ Anaph] âme-sg  
 "c'en est fait de toi [litt. «le tien l'a fait»], c'est aujourd'hui qu'on te demandera ton âme".

Par ailleurs:

- (91) a. Les spécifieurs des SN doivent être phonétiquement non nuls;  
 b. les ARG peuvent être soit non nuls (SN à référent virtuel ou Pronominaux pleins), soit vides;  
 c. les ARG vides sont:  
 (i) *pro* dans les phrases conjuguées;  
 (ii) *Pro* dans les phrases non conjuguées.

15.3. Nous pouvons maintenant revenir à l'opposition entre *pro* et *Pro*. (91c) pourrait donner à penser qu'ils sont en distribution complémentaire, le premier n'apparaissant que dans les phrases conjuguées et le second dans les nominalisées. Mais cela n'est pas tout à fait exact. Que l'on compare en effet:

- (92) a. bere etsaietarik bere burua begiratu behar du *pro-k*  
 b. ennemi-pl-abl b.b.-abs (se) garder devoir il-l'a  
 "il<sub>1</sub> doit se<sub>1</sub> garder de ses<sub>1</sub> ennemis"  
 b. bere etsaietarik bere burua begiratu behar da  
 il-est  
 "il faut se<sub>1</sub> garder de ses<sub>1</sub> ennemis"

Ces phrases instancient des exemples des deux types d'Anaphores, Argumentales ou non. Ce qui est intéressant, c'est que, si *pro-k* (*pro-erg*) est nécessairement spécifique ou défini dans (a), et y lie les deux Anaphores, il n'y a par contre pas de *pro* dans (b), qui est pourtant grammaticale. Or toutes les phrases radicales (en fait, d'après nos conclusions, toutes les phrases, en basque du moins) sont des catégories de liage. Il faut donc que (b) contienne un élément vide, *Pro*, qui lie les Anaphores *bere* et *b.b.* (la définition de la *c*-commande rappelée en (1) excluant que l'un des deux SN puisse lier l'autre et *vice versa*). La différence entre *pro* et *Pro* semble donc être plus précisément la suivante: le premier doit être "conjugué" (représenté dans la FVF) et donc, en toute probabilité, gouverné par FLEX, alors que le second ne le peut pas. Ce n'est donc pas la nature de la phrase (le fait qu'elle soit conjuguée ou non) qui est décisive, mais la relation entre FLEX et l'élément vide. (Rappelons, cf. la note 17, que *pro*, s'il n'est jamais soumis au Contrôle, peut être arbitraire ou indéfini, au moins lorsqu'il est à l'absolutif:<sup>38</sup> il n'est donc pas toujours remplaçable par un Pronominal plein).

Il suit de là que l'extension des hypothèses de *G & B* dans Chomsky (1982) est une révision insuffisante de la théorie pisane: *Pro* est comme *pro* à la fois [+Pronominal] et [-Anaphorique], il est doté comme lui d'un  $\theta$ -rôle, mais il ne possède pas de cas, parce qu'il n'est gouverné que par le verbe, mais pas, en même temps, par FLEX.

En d'autres termes, il faut se proposer comme programme de recherche une étude plus approfondie des relations entre V, FLEX et les SN sous P dans les lan-

(38) On retrouve ainsi les conclusions de K. E. Kiss, 1982: *Pro*, appelé "PRO" par cet auteur, peut être gouverné par le verbe, mais ne peut recevoir de cas ou "Cas"; de plus, il est toujours [+Pronominal] et [-Anaphorique], au contraire du *PRO* des langues configurationnelles.

gues non-configurationnelles: les éléments phonétiquement pleins et *pro* seraient l'objet d'un double gouvernement (par V et FLEX), alors que *Pro* ne serait gouverné que par V.

16. Du point de vue typologique, l'examen qui précède de quelques données du basque navarro-labourdin m'a amené à construire un système de représentation des phrases plus complexe que ne le postulait Hale (1983): en dépit du caractère non configurationnel de la structure de P (i.e. du fait que le SN Sujet n'est pas extérieur à un autre constituant global), il faut semble-t-il distinguer entre la représentation dite Profonde, où *\*i/i* tient, et où le sort (l'interprétation) des Anaphores et Pronominaux Non-argumentaux se joue, et un niveau "S" qui, au mieux, sert d'*input* aux composantes interprétatives FL et phonologique. Reste posée cependant la question de savoir si les traces laissées par les SN déplacés lors des transformations de mouvement jouent quelque rôle que ce soit dans l'une ou l'autre des composantes de la grammaire: un travail sur le "cross-over" (faible et fort) s'impose donc.

Plus généralement, le lecteur peu averti des questions de grammaire basque pourra avoir été surpris par la quantité de points, liés les uns aux autres il est vrai, sur lesquels le basque se distingue des langues indo-européennes occidentales que l'on a parfois peut-être un peu trop tendance à considérer comme illustrant les options "non-marquées" offertes par les paramètres de la "Grammaire Universelle".

Ainsi, l'option non-configurationnelle serait marquée (34a-b). De plus, l'option "conjugaison pluripersonnelle" serait peut-être également marquée, même à l'intérieur des langues non-configurationnelles. Qui plus est, la morphologie ergative serait à nouveau un choix marqué (et ce, d'autant plus que la plupart des langues à construction transitive ergative ne manifestent cette ergativité que dans soit la morphologie nominale, soit la morphologie verbale, mais très rarement dans les deux, comme le fait le basque). Ajoutons que selon Hale (*op. cit.*) ou Chomsky, les langues non-configurationnelles ne devraient pas posséder de transformations (de mouvement), et donc ne devraient pas distinguer entre Structure Profonde et Structure-S: le recours à un seul niveau syntaxique, dit syntagmatique, serait ainsi l'option non-marquée pour (la grammaire de) ces langues (cf. aussi Kenesei & Marác 1984, pour le hongrois — mais, selon K. É. Kiss, il y aurait bien également des transformations dans cette langue comme en basque).

Pour sortir des questions abordées dans cet article, j'ai aussi montré par ailleurs (1982/84, chp. 7) que la basque possède et un passif et un anti-passif, chacune de ces voix étant usuellement considérée comme un phénomène marqué dans les langues à ergatif...

On pourrait sans doute allonger cette liste, si sa longueur même ne devait pas plutôt nous forcer à poser la question suivante: n'y a-t-il pas quelque chose de fondamentalement erroné dans cette approche? Plus spécifiquement, peut-on sérieusement soutenir que la grammaire du basque est à ce point extravagante qu'elle choisit systématiquement les constructions les plus marquées, pour ne pas dire les plus bizarres, et ce, en dépit de deux à trois millénaires de coexistence avec des langues indo-européennes, dont les deux derniers avec des langues romanes? Si l'on convient de répondre par la négative à cette question, on est inévitablement amené



à conclure qu'en dépit de nombreuses déclarations triomphalistes de la part de certains linguistes, on est encore *très loin* d'avoir une idée, ne serait-ce qu'approximative de ce que peuvent être les invariants du langage, ou plus modestement, les paramètres fondamentaux des grammaires des langues naturelles.

## 17. Bibliographie

*Note:* Les références précédées d'un astérisque indiquent des ouvrages ayant servi de corpus pour nos exemples.

- Aoun, J., 1981, *The Formal Nature of Anaphoric Relations*, thèse, M.I.T. [cité par J. C. Milner (1984)].
- \*Arradoy, P., 1966, *San Frantses Jatsukoa*, Saint Sébastien, Guip., Izarra.
- \*Axular, P. de, 1643, *Gero*, réédition avec trad. espagnole par L. Villasante, Barcelone, 1964, Juan Flors (Espirituales Españoles, Serie A, 16).
- Bok-Bennema, R. & Gross, A., 1984, "Ergativiteit", *GLOT* VII-7, 1-49.
- Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris (Studies in Generative Grammar, 9).
- , 1982, *Some Concepts and Consequences of the Theory of Government and Binding*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press (Linguistic Inquiry Monographs, 6).
- Culioli, A., 1976, *Théorie des opérations énonciatives*, Paris, Université Paris 7 (Département de Recherches Linguistiques).
- , 1982, "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe", communication présentée à la Session plénière du XIIIe Congrès International des Linguistes, Tokyo, 29 août-4 septembre 1982, reproduit in *Collection ERA 642* (CNRS & Département de Recherches Linguistiques, Université Paris 7), complément au vol II.
- Euskaltzaindia, 1984, *Gramatika Batzordearen Txostena* (rapport de la Commission de Grammaire de l'Académie de la Langue Basque), présenté au Xe Congrès de l'Académie, Pampelune, Navarre, 25-29 septembre 1984, photocopié 484 pp.
- Hale, K., 1983, "Warlpiri and the Grammar of Non-Configurational Languages", *NLLT* 1, 5-47.
- Harymbat, J. B. & Pons, B., 1963, *Méthode basque*, Urt, Pyrénées Atlantiques, Editions Ezkila.
- Heath, J., 1972, "Genitivization in Northern Basque Complement Clauses", *ASJU* 6, 46-66 (vol. paru en fait en 1974).
- \*Hiriart-Urruti, J., 1972, *Zezenak errepublikan*, Oñate, Guipúzcoa, E.F.A. (Jakin, Historia, 4) [textes édités par P. Lafitte et parus dans la presse basque entre 1892 et 1912].
- Kenesei, I. & Marác, L., 1984, "To Move or Not to Move: Is That a Question?", photocopié, U. de Szeged & U. de Groningue, 14 pp.
- Kiss, K. É., 1981, "Structural Relations in Hungarian, a «Free» Word Order Language", *LI* 12:2, 185-213.
- , "Subject-Object Symmetries in Hungarian", ms., Budapest, Université Eötvös Loránd, 75 pp.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas.
- \*Landart, D., 1981, *Erranak erran*, Saint-Sébastien, Guip., Elkar.
- Launey, M., 1979, *Introduction à la langue et à la littérature aztèques*, vol I: *Grammaire*, Paris, L'Harmattan.

- Lhande, P., 1926, *Dictionnaire basque-français et français-basque*, tome I: *Dictionnaire basque-français*, Paris, Gabriel Beauchesne.
- Li, C. N. & Thompson, S. A., 1976, "Subject and Topic: a New Typology of Language", in C. Li, (ed.), *Subject and Topic*, New York, Academic Press, 457-498.
- Marác, L., 1984, *The Grammar of the PP in Hungarian*, Master Thesis, Université de Groningue, Institut de Linguistique Générale.
- Milner, J. C., 1982, *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil (coll. Linguistique).
- , 1984, "Syntaxe et sémantique du constituant réciproque «L'un... l'autre»" in "Recherches sur l'anaphore", *Collection ERA 642*, 1984 (CNRS, U. A. 1022 & U. Paris 7, D. R. L.), 33-68.
- Pica, P., 1984a, "Liage et contiguïté", in "Recherches sur l'anaphore", *Collection ERA 642*, 1984, 119-164.
- , 1984b, "On the distinction between argumental and non-argumental anaphors" in W. Geese & Y. Putseys (eds.), *Sentential Complementation*, Dordrecht, Foris, 185-194.
- Rebuschi, G., 1981, "Autour des formes allocutives du basque" in Euskaltzaindia (ed.), *Euskalariaren Nazioarteko Jardunaldiak*, Bilbao & Pampelune, Euskaltzaindia (coll. *Iker*, I), 307-321.
- , 1982-84, *Structure de l'énoncé en basque*, *Collection ERA 642*, n.° Spécial 1982, rééd. 1984: Paris, S.E.L.A.F. (L'Europe de Tradition Orale, 3).
- , 1983, "A Note on Focalization in Basque", *Journal of Basque Studies* 4:2, 29-42 (Indiana U. of Pennsylvania & Society of Basque Studies in America).
- , 1984a, "On the Non-Configurationality of Basque and Related Phenomena", ms. photocopié, U. de Nancy II et CNRS, ERA 1052-U.A. 1055), 49 pp.
- , 1984b, "Positions, configurations et classes syntaxiques. Aspects de la construction de la phrase basque", communication présentée au Xe Congrès de l'Académie de la langue basque (*Euskaltzaindia*), Pampelune, Navarre, 25/29-9-1984, ms., 13 pp.
- Rijk, R. de, 1978, "Topic fronting, focus positioning and the nature of the verb phrase in Basque", in F. Jensen (ed.), *Studies in Fronting*, Leiden, Peter de Ridder Press, 81-112.
- \*San Martín, J., 1961, "Antero Apaolaza Aranguren" [note biographique] in Apaolaza, A., *Patxiko Txerren*, Tolosa, Guipúzcoa, Auspoa (8), pp. 9-14.
- \*Trek, M., 1982, *Mattin, nere gizona*, Tolosa, Guip. Auspoa (Auspoa Liburutegia, 158).
- Vitale, A. J., 1981, *Swahili Syntax*, Dordrecht, Foris (Publication in Language Sciences, 5).
- Williams, E., 1980, "Predication", *LI* 11, 203-238.
- \*Xarrington, P., 1981, "Aintzin solas" [avant-propos] in D. Landart, 1981, pp. 5-7.

# Théorie du liage, diachronie et énonciation: sur les anaphores possessives du basque

Au 17<sup>e</sup> siècle, le dialecte labourdin du basque opposait, à toutes les personnes, des possessifs “réfléchis” et “non réfléchis” que l’on peut interpréter dans la théorie du liage comme des éléments respectivement anaphoriques et pronominaux. Après avoir rapidement présenté l’ensemble du système et résumé sa signification théorique pour la GGT, je décris différents systèmes contemporains et tente de montrer que l’étude de l’évolution de l’opposition entre ces possessifs conduit à introduire dans la caractérisation lexicale de certains d’entre eux un paramètre ou “trait” énonciatif, [ $\pm$  topique], et interdit par là même de faire un départ absolu entre grammaire phrastique d’une part, et grammaire du texte et du discours d’autre part.\*

## 1. Le Systeme Labourdin Classique

1.1. La langue d’Axular (1643) présentait deux séries de pronoms au génitif ([+pr] = pronominaux, [+an] = anaphoriques):<sup>1</sup>

|                 |       |              |      |       |       |            |      |
|-----------------|-------|--------------|------|-------|-------|------------|------|
| (1) personne:   | I     | II           | III  | IV    | V     | V'         | VI   |
| absolutif [+pr] | ni    | hi (hura)    | gu   | zu    | zuek  | (hek)      |      |
| génitif [+pr]   | ene   | hire (haren) | gure | zure  | zuen  | (he(k)ien) |      |
| génitif [+an]   | neure | (h)eure      | bere | geure | zeure | zeuen      | bere |

(\*) Je dédie ce travail à la mémoire de P. Lafitte, récemment disparu, qui avait remarquablement décrit le système que j’appelle ici “restreint” (cf 2.1.) dès 1944. Je tiens aussi à remercier les personnes suivantes pour leurs commentaires sur une première version de cet article, ainsi que sur Rebuschi (1985a, b): A. Eguzkitza, P. Goenaga, J. Guéron, R. Hodot, K. E. Kiss, E. Larre, L. Marác, B. Oyharçabal, P. Pica, R. de Rijk et A. Rouveret. Mais ce travail n’aurait pas pu non plus être mené à bien sans la mission que l’UA 04-1055 du CNRS m’a permis d’effectuer au Pays Basque français en février 1985.

(1) Les pronoms de 3<sup>e</sup> p. (III et VI) [+pr] sont en fait des démonstratifs de distance III: ils s’opposent à d’autres déictiques, de distance I (*hau*, gén. *honen*) et II (*hori*, *horren*), mais sont non marqués par rapport à ces derniers. Par ailleurs, V, formellement parallèle à IV, était déjà poli et référentiellement sg, V' notant la véritable 2<sup>e</sup> p. pl.

D’autres auteurs avaient un système proche, mais par ex. seulement au sg.: pour plus de détails, voir Sarasola (1980).

Noter enfin qu’il existait (et existe encore) un pronom “emphatique” de 3<sup>e</sup> p.: *bera* à l’abs. sg., et *beraren* au génitif sg. En dépit de leur racine commune, *bere* et *beraren* sont en distribution complémentaire, le second

C'est, selon L. Michelena (in Villasante 1978: 180-182, note 1), à Linschmann qu'est due l'idée que les génitifs [+an] étaient "réfléchis" plutôt qu'"intensifs". Quelle que soit l'importance du débat terminologique, l'embarras des grammairiens à leur égard est fort instructif pour les linguistes d'aujourd'hui: fascinés par l'opposition entre latin *eius* et *suus* (que l'on retrouve, *modulo* quelque chose, dans de nombreuses langues indo-européennes: grec, sanscrit, langues baltes, slaves et scandinaves), ils se contentèrent longtemps d'exemples dans lesquels ils coréféraient au "sujet" de la phrase. On lit ainsi chez Ithurry (1895: 415):

Donc entre *bere* [...] et *hunnen* [...] il y a la même différence qu'en latin entre *suus* (sien) (*ipsius*) et *hujus* (de lui).

Puis il illustre cette "règle" par (2a), que l'on opposera à (2b):

- (2) (a) arrebak ikusi du bere anaia  
 soeur-SG-ERG vu il/elle-l'a b. frère-SG-ABS  
 "la soeur<sub>1</sub> a vu son<sub>1</sub> frère"  
 (b) arrebak ikusi du hunnen/haren anaia  
 "la soeur<sub>1</sub> a vu son<sub>2</sub> frère", lit. "le frère de celui-ci/celui-là"

Mais, lorsque la "théorie passive" de la morphologie ergative se propagea, les exemples devinrent subitement tout différents, quoique accompagnés du même genre d'explication:

*Bere* s'emploie [...] pour rendre le possessif français *son, sa, ses*, dans les cas où le latin ferait usage de *suus*, c'est-à-dire lorsque le possesseur est le sujet de la proposition. Au contraire, lorsque le français *son, sa, ses*, serait rendu en latin par *eius*, c'est-à-dire lorsque le possesseur est un être autre que le sujet de la proposition, le basque rend le possessif par *haren* [...]. Ex.:

- (3) (a) Joseph saldu zuten bere anaiek  
 Joseph-ABS vendu ils-l'avaient b. frère-PL-ERG

"Joseph<sub>1</sub> fut vendu par ses<sub>1</sub> frères". Littéralement "par les frères de lui-même". (Gavel (1929: 156-7); la numérotation et le mot-à-mot sont de moi - G.R.).

Pour conclure la "démonstration", il faudrait évidemment ajouter:

- (3) (b) Joseph saldu zuten haren anaiek  
 "ses<sub>1</sub> frères ont vendu Joseph<sub>2</sub>"

De toute évidence, Ithurry assimilait l'agent ou terme de départ de la relation transitive au sujet (latin), tandis que Gavel estimait que c'était le patient ou terme d'arrivée qui remplissait cette fonction. Mais en fait, tant l'actant à l'ergatif que celui

étant clairement pronominal ([+pr]) —sauf peut-être dans certains parlers biscayens (A. Eguzkitza, c. p.), dans lesquels *beraren* ("réalisé" *beran* - mais est-ce bien le même élément?)— serait possible, voire nécessaire, dans les exemples (5), (13) ou (15) du texte.

à l'absolutif, et même un actant au datif, déclenchaient (et déclenchent toujours, pour la 3e p.) l'utilisation des possessifs [+an], comme l'a bien résumé Lafitte (1944, rééd. 1962: 92):<sup>2</sup>

Le réfléchi dépend d'ordinaire du verbe à un mode personnel de la proposition où il se trouve; il se réfère à un possesseur *désigné* comme sujet, complément direct ou complément indirect *dans la forme verbale* (c'est P. L. qui souligne).

Voici deux exemples montrant comment un argument au datif peut servir d'antécédent à *bere*, que ce dernier appartienne à un SN à l'absolutif, (4a), ou à l'ergatif, (5a):

- (4) (a) *bere* liburua igorri diot aitari  
 b. livre-SG-ABS envoyé je-le-lui-ai père-SG-DAT  
 "j'ai envoyé son<sub>1</sub> livre au père<sub>1</sub>"
- (b) *haren* liburua igorri diot aitari  
 "j'ai envoyé son<sub>1</sub> livre au père<sub>2</sub>"
- (5) (a) erran zioten *bere* muthilek nabusiari  
 dit ils-le-lui-ont b. serviteur-PL-ERG maître-SG-DAT  
 ses<sub>1</sub> serviteurs dirent au maître<sub>1</sub>" (Axular, rééd. 1964: 177)
- (b) erran zioten *haren* muthilek nabusiari  
 "ses<sub>1</sub> serviteurs dirent au maître<sub>2</sub>"

1.2. Ce phénomène n'est pas sans importance pour les théories syntaxiques d'aujourd'hui: reconnaître ce fait, c'est reconnaître ou bien que les SN marqués en surface aux cas absolutif, ergatif et datif se c-commandent réciproquement (car pour que *nabusiari* lie *bere* dans (5a) par ex., il faut qu'il le c-commande), et qu'il n'y a donc pas de représentation configurationnelle possible pour le sujet au niveau où s'applique la théorie du liage, ou bien, minimalement, si l'on estime (comme J. Guéron me l'a suggéré) que les marques de personne dans la forme verbale fléchie sont des clitiques qui peuvent lier les anaphores, que le basque ne manifeste pas de dissymétrie dans ce domaine entre le sujet et les autres actants (mais voir la fin de la note 14).

En fait, il existe d'autres arguments en faveur de l'absence d'un SV au niveau S, voire au niveau P (*D-structure*) en basque: voir par ex. (i) Rebuschi (1985a) pour l'ordre des syntagmes; (ii) *infra*, ex. (7) à (9), Rebuschi (1985b) et surtout Goenaga (1985) pour des arguments montrant que l'on a souvent un "petit" *pro* [-an, +pr] doté d'un cas et donc gouverné par le verbe en proposition non conjuguée, dans des constructions dans lesquelles on attendrait le "sujet sous-entendu" PRO [+an, +pr], par définition non gouverné, dans les langues à sujet réalisé configurationnellement en structure syntagmatique; (iii) Rebuschi (1985c) pour un développe-

(2) Il est donc difficile de suivre Kintana (1971) qui attribuait la paternité d'une caractérisation si précise à G. Aresti.

ment de l'hypothèse selon laquelle la morphologie ergative (ou "active", selon l'analyse de Levin 1983) ne peut se manifester que dans des langues sans syntagme verbal; (iv) enfin, Levin (1983) pour un ex. d'expression idiomatique associant un sujet intransitif et un verbe, le complément (indirect) étant référentiellement libre.

Mais il y a plus: que l'on accepte ou non la thèse de la nonconfigurationnalité du basque, il faut admettre que le liage des anaphores possessives ne se fait pas, comme le postule Chomsky (1981) au niveau S, mais au niveau P. En effet, on peut les trouver dans la position T (pour "topique") d'une phrase matrice, sans qu'il s'agisse d'une position "disloquée" et extérieure au S' maximal, comme le montre en (6) le fait que cette matrice peut elle-même être enchâssée:<sup>3</sup>

- (6) Jakinen duzu [ezen [<sub>T</sub> bere aldetik] ba  
 apprendre-FUT vous-l'avez que b. côté-SG-ABL AFFIRM  
 dutala uste [t joanen dela Peio]]  
 que-je-l'ai foi-ABS aller-FUT qu'il-est Peio-ABS  
 "vous apprendrez que de son<sub>1</sub> côté [=quant à lui] je pense que Peio<sub>1</sub>  
 va partir"

Par ailleurs, et l'on pouvait s'en douter depuis la lecture de l'extrait de Lafitte, la notion chomskyenne de SUJET, qui joue un rôle déterminant dans la définition du domaine de liage des anaphores, est également mise à mal par les données basques.<sup>4</sup> En effet, la contrainte *\*i/i*, qui exige qu'un terme ne puisse avoir le même indice référentiel que le SN qui le contient (à moins qu'il n'en soit la tête), implique qu'il existe, en (3a) ou (5a), un SUJET accessible à *bere*, donc un SUJET qui, précisément, ne soit pas l'indice intra-verbal *-te* (ou +  $\theta$  + *te*) de 3e p. erg. qui correspond à *anaiek* ou *muthilek*; de plus, l'ex. (12) *-infra*, avec *bere* inacceptable en particulier dans la langue classique, montre que ce n'est pas le fait que les phrases (3a) et (5a) soient radicales qui est en cause (cf. la note 11). En d'autres termes, une proposition simple en basque peut avoir jusqu'à trois SUJETS (cf. aussi Rebuschi, 1985b).

De la même manière, dans les propositions non conjuguées, n'importe quel actant (abs., erg., dat.), qu'il soit phonétiquement plein ou vide, peut lier une anaphore comme *bere*.<sup>5</sup> Ainsi, en (7), *bere* est lié par un sujet intransitif vide de ré-

(3) Cette présentation n'implique pas que l'on "croie" aux mouvements: l'essentiel est de voir qu'une chaîne d'identification de places vides permet de relier correctement *bere* à *Peio*, et que les contraintes sur la formation de telles chaînes semblent bien vérifier les hypothèses concernant ce que l'on appelle usuellement "WH-Movement".

Par ailleurs, les partisans de la configurationnalité de la phrase basque ne peuvent rendre compte de (6) au niveau S que si l'on admet que le syntagme adverbial *bere aldetik* ou bien laisse une trace complexe et structurée (*layered trace*) telle que la trace (interne) de *bere* serait liée par le SN sujet, ou bien, est rendu globalement anaphorique par son spécifieur *bere*, qui ne serait alors plus une anaphore, mais un anaphorisant. Il faudrait des arguments indépendants bien forts pour maintenir l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

(4) Le SUJET est selon Chomsky (1981) soit (i) le "sujet" (optionnel) d'un SN (i.e. son spécifieur lexical ou pronominal), soit (ii) le sujet d'une proposition non conjuguée, soit enfin (iii) l'élément nominal d'accord associé à la flexion d'une proposition conjuguée.

(5) Signalons à cet égard une petite inexactitude dans la *Grammaire* de Lafitte (p. 93); dans:

|       |              |        |              |              |
|-------|--------------|--------|--------------|--------------|
| erran | diot         | [baren | liburua      | hartzeko]    |
| dit   | je-le-lui-ai | h.     | livre-SG-ABS | pour-prendre |

"je lui ai dit de prendre son livre"

férence arbitraire; en (8), c'est un sujet intransitif plein qui le lie; enfin, en (9), c'est un possessif de 2e p. pl. anaphorique contenu dans un SN sujet qui est lié par un SN plein en fonction d'objet (tous ces ex. sont d'Axular, éd. de 1964):<sup>6</sup>

- (7) [pro bere hitzaren leial (...) izaiteaz] ezta  
 b. mot-SG-GEN loyal être-SG-INST NEG-il-est  
 zer erranik  
 quoi-ABS dit-PART  
 "il n'y a rien à dire concernant la fait (pour *pro*<sub>1</sub>) d'être fidèle à sa<sub>1</sub> parole"  
 (p. 187)
- (8) [presuna gazte bat bere obretan (...) erho  
 personne jeune un-ABS b. oeuvre-LOC fou  
 izaitea] ezta ongi  
 être-SG-ABS NEG-il-est bien  
 "il n'est pas bien (pour) une jeune personne<sub>1</sub> d'être écervelée dans ses<sub>1</sub>  
 activités" (p. 262)
- (9) Iainkoak begira zaitzala [[bekhatutan zaudela]  
 Dieu-ERG qu'il-vous-garde péché-LOC que-vous-êtes  
 pro zeure azken eritasunak edireitetik]  
 votre[+an] dernier maladie-SG-EPG trouver-SG-ABL  
 "Dieu vous garde de ce que *votre* dernière maladie ne vous (= *pro*)  
 trouve alors que vous êtes en (état de) péché" (p. 285)

Il est clair ici que si la notion de SUJET (accessible) a un sens, elle s'applique à l'objet *pro* de (9) comme aux sujets, respectivement vide et réalisé, de (7) et (8).

## 2. Le Navarro-Labourdin Contemporain

Tous les dialectes contemporains s'écartent en commun du système décrit en 1.1 sur un point mineur: ils ont développé un possessif [+an] de 3e p. pl., *beren*, qui s'oppose donc au *bere* ancien devenu maintenant exclusivement sg. De plus, les dialectes parlés au nord de la Bidassoa ont perdu (comme essentiellement le guipuzcoan de l'autre côté de la frontière) la distinction entre possessifs réfléchis ou non aux deux premières personnes (sg. et pl.). Il faut cependant les répartir en deux groupes, selon que l'opposition entre *bere* et *haren* (ou *beren* et *heien* au pl.) se

"lui" et "son" sont nécessairement de référence disjointe, contrairement à ce qu'il écrivait. Ce fait s'explique d'ailleurs bien: il y a dans la proposition nominalisée un PRO erg. coréférent du *pro* datif de la matrice comme SUJET accessible à *haren*, si bien que ce pronominal doit être libre dans cette proposition, et donc distinct de ce PRO. En cas de coréférence entre le complément datif de la matrice et le possesseur du livre, *bere* serait par contre non seulement possible, mais obligatoire, car PRO, "contrôlé" ici obligatoirement par le SN datif de la matrice, ne pourrait pas ne pas le lier.

(6) S'il peut y avoir jusqu'à trois SUJETS dans les propositions finies ou non, il semble bien qu'il n'y en a qu'un dans les SN: le spécifieur de N', si le SN est N''; mais là encore, il faut recourir à la notion de structure-P: cf. Rebuschi (1985b: §§ 11 & 12).

maintient comme dans le système classique (variété que j'appellerai "restreinte", et qui est surtout caractéristique des locuteurs bas-navarrais), ou que l'emploi de *bere* s'est développé au détriment de celui de *haren* (variété "élargie", plus typique du labourdin).<sup>7</sup>

2.1. Laissant cette différence de côté pour le moment, considérons plutôt l'évolution qui a pu mener du système classique au système actuel restreint. La perte de la distinction entre *ene* et *neure*, ou *gure* et *geure* (cf. (1)), au profit du premier terme dans chaque paire, se comprend bien du point de vue fonctionnel: elle n'apportait rien sur le plan informationnel, alors que l'opposition entre *bere* et *haren* reste pertinente. Malgré tout, du point de vue de la théorie du liage, il faut se demander quelle caractérisation l'on doit donner de ces *ene*, *gure*, etc. contemporains: sont-ils devenus neutres du point de vue de l'opposition entre anaphoriques et pronominaux, ou bien s'agit-il d'autre chose?

On peut à cet égard envisager plusieurs hypothèses. La première suppose une description purement *ad hoc* du phénomène, revenant à caractériser les possessifs de 1ère et 2e p. (sg. ou pl.) comme  $[\alpha\text{an}, -\alpha\text{pr}]$ ; cette notation serait toujours vérifiée, car si le Principe A ne s'applique pas, c'est le Principe B qui s'applique, et *vice versa*;<sup>8</sup> mais bien entendu, une telle approche n'explique rien.

Une seconde hypothèse envisageable *a priori* serait celle de Milner (1982),<sup>9</sup> selon qui les "pronoms de dialogue" ne porteraient pas d'indices, et ne seraient donc pas soumis à la théorie du liage; mais l'existence même du système classique limite très fortement la portée de cette idée.

Troisième cas de figure: puisque la caractérisation en  $[-\text{an}, -\text{pr}]$  est réservée aux expressions référentielles, libres partout (cf. la note 8), il reste encore la solution  $[\text{+an}, \text{+pr}]$  qui, pour éviter toute contradiction (un élément ne peut pas en même temps être libre et lié), implique que les éléments considérés ne soient pas gouvernés: n'ayant pas de catégorie gouvernante (CG), ils ne seraient soumis ni au Principe A ni au Principe B (c'est ce que l'on admet pour PRO). Chomsky lui-même (1982: 104, note 37) avait avancé très prudemment cette hypothèse pour rendre compte de l'ambiguïté des possessifs anglais comme dans *John<sub>i</sub>, read his<sub>i/2</sub> book*. Mais cette position est tout aussi intenable que les précédentes. D'une part, de manière spécifique aux données basques, on ne voit pas comment les possessifs modernes de 1ère et 2e p. pourraient ne pas être gouvernés, alors que, dans la même position structurale, ceux de la 3e, qui contrastent toujours, seraient, eux, effecti-

(7) Je n'ai malheureusement pas pu interroger de locuteurs de souletin (le dial. le plus oriental) lors de mon enquête, et, dans les textes écrits je n'ai pas trouvé d'exemples cruciaux permettant de savoir si ce dialecte se rattache à la variété restreinte ou élargie, ou encore s'il présente deux variétés de ce point de vue.

(8) Rappelons les trois Principes de la théorie du liage:

- A les anaphores  $[\text{+an}, -\text{pr}]$  doivent être liées dans leur domaine de liage;
- B les pronoms  $[-\text{an}, \text{+pr}]$  doivent être libres dans leur domaine de liage;
- C les expressions référentielles  $[-\text{an}, -\text{pr}]$  doivent être libres partout.

Quant au domaine de liage d'une anaphore ou d'un pronom  $\alpha$ , il a été défini comme la catégorie gouvernante (CG) minimale d' $\alpha$ , c'est-à-dire comme la catégorie cyclique (SN ou P) minimale contenant  $\alpha$ , son gouverneur et un SUJET accessible à  $\alpha$  (Chomsky 1981: 220). Cette définition peut être remise en cause pour des éléments "argumentaux" comme *elkar* "l'un l'autre" si tous les arguments sont bien, en basque, des "SUJETS" (cf. Rebuschi 1985b et *supra*, § 1.2.); pour les possessifs étudiés ici, voir l'ex. (12) et la note 11 *infra*.

(9) Cité par Pica (1984a: 123).



vement gouvernés: cela reviendrait à dire que la même configuration fonctionnerait comme CG ou non, selon la personne du possessif! D'autre part et plus généralement, il semble qu'il faille de toute manière considérer que les déterminants possessifs sont effectivement toujours gouvernés (Chomsky 1986: 193).

Supposons donc que *ene*, *gure*, etc. soient restés des pronominaux, [-an, +pr]. C'est alors le Principe B qui fait difficulté. Or, en étudiant de fines variations dialectales dans les langues scandinaves, P. Pica (1984a, b) a montré que ce Principe était en fait inutile pour la théorie: une fois admis le principe (10a), justifié indépendamment par Chomsky lui-même, on peut, d'après Pica, en dériver le principe (10b) qui a tout les effets souhaitables du Principe B sans en avoir les défauts:

- (10) (a) "Avoid Pronoun Principle": éviter un pronominal autant que faire se peut.  
 (b) "Principe de Pica": un élément pronominal ne doit être libre dans sa C.G. que ssi il existe un élément anaphorique pouvant être employé à sa place dans cette C.G. (1984a: 126).

On voit que l'interprétation avec référence disjointe de (2b) est obligatoire parce qu'il existe un anaphorique qui permet de construire (2a). Considérons maintenant un exemple avec une personne autre que la troisième; dans la langue classique —(11a)— *gure* est exclu par (10b), car l'anaphorique *geure* est disponible; mais dans la langue actuelle, où *geure* a disparu, le pronominal *gure* ne rend pas (11b) agrammatical:<sup>10</sup>

- (11) (a) (langue classique): *geure*/\**gure* aitak ikusi gaitu  
 notre père-SG-ERG vu il-nous-a  
 "notre père nous a vus"  
 (b) (langue moderne): *gure* aitak ikusi gaitu  
 (même trad.)

2.2. La variété "élargie" du basque du nord n'est pas moins littéraire que la première (voir des ex. d'auteurs réputés dans les notes 12 et 13), mais elle est certainement plus récente. Elle s'écarte de l'usage restreint, on l'a dit, par une plus grande extension de l'emploi de *bere*. Ceci est vrai en particulier dans trois cas.

Premièrement, les usages classique et restreint font de toute phrase (conjuguée ou non), une C.G.; (12) y est donc agrammatical, alors que ce n'est pas le cas de la variété élargie<sup>11, 12</sup>

(10) Il est vrai que l'Académie basque tente de réintroduire les anaphores de 1e et 2e p. dans la langue soignée; mais il n'existe encore personne, au nord du moins, pour qui ces anaphores soient natives. Pour les locuteurs du sud qui disposent de deux possessifs distincts à ces personnes, voir 3.2. Quant aux autres, ils semblent se rapprocher de la situation suivante dans leur langue écrite: emploi de *bere* selon le modèle décrit en 3.1., et tentative d'utilisation des anaphores aux autres personnes selon le modèle axularrien; l'avenir dira si un tel système est viable.

(11) Cet ex. (12) avec *bere* agrammatical en basque classique ou restreint montre qu'il faut modifier la définition traditionnelle de la CG donnée dans la note 8. Dans Chomsky (1981) déjà, il était noté qu'en anglais, toute phase radicale (c'est-à-dire non enchâssée) fonctionnait comme catégorie gouvernante, indépendamment de toute autre considération. Dans cette perspective, on passerait aisément au basque par "variation paramétrique" en laissant la spécification "radicale" de côté.

- (12) Peiok erran daut [bere xakurra hil dela]  
 Peio-ERG dit il-me-l'a b. chien-SG-ABS mort qu'il-est  
 "Peio<sub>1</sub> m'a dit que son<sub>1</sub> chien est mort"

La seconde différence ne peut pas être décrite en termes de définition du domaine de liage. Il s'agit de constructions du type [SN X<sub>1</sub> et son<sub>1</sub> Y]:

- (13) Peio eta haren / bere anaia ikusi ditut  
 Peio-ABS et h. b. frère-SG-ABS vu je-les-ai  
 "j'ai vu Peio et son frère"

Comme Lafitte (p. 93) l'expliquait déjà, *bere* n'est pas possible (dans la variété restreinte), car ce n'est pas *Peio* lui-même qui est représenté dans la FVF (forme verbale fléchie), mais le SN complexe "P. et son frère", comme l'indique la marque d'abs. pl. (*d*)-*it*- dans l'auxiliaire.<sup>13</sup>

La troisième différence, vérifiée auprès de locuteurs natifs, mais dont je n'ai pas trouvé d'exemples imprimés, est liée au fait qu'en navarro-labourdin actuel, les SN datifs ne s'accordent usuellement plus dans la FVF. Cependant, dans la variété restreinte, cet accord redevient obligatoire si le SN datif doit lier une anaphore. (14a) est donc acceptable dans les deux variétés actuelles du nord, de même que (b), alors que (c) n'est acceptable que dans la variété élargie:

- (14) (a) Peiori dirua eman dut  
 Peio-DAT argent-SG-ABS donné je-l'ai  
 "Peio, je [lui] ai donné l'argent"  
 (b) Peiori *bere* dirua eman diot  
 b. je-le-lui-ai  
 "Peio<sub>1</sub>, je lui<sub>1</sub> ai donné son<sub>1</sub> argent"  
 (c) Peiori, *bere* dirua eman *dut* (cf. (a))<sup>14</sup>

Mais, plus récemment, Chomsky (1986: 171-172) a proposé une définition plus complexe de la CG, qui revient à ceci: la CG d'une anaphore ou d'un pronom  $\alpha$  est la plus petite catégorie cyclique comprenant  $\alpha$ , un sujet, un gouverneur lexical d' $\alpha$ , et, dans le cas d'une anaphore, une catégorie c-commandant  $\alpha$  (et donc susceptible de lier  $\alpha$ ). Une telle approche est clairement inacceptable, car la phrase complète ou radicale de (12) serait alors toujours la CG de *bere*, et *Peiok* pourrait donc lier ce possessif, contrairement aux faits (dans les variétés classique et restreinte toujours).

(12) Voici un ex. authentique, de P. Narbaitz (1966: 69-70):

ez omen baitzen (Frantses) ondarra auzoko ardi tropa baten bahitzeko, [zuzen kontra *bere* burhasoen lurretarik iragaiten zelarik]

"car François n'était dit--on pas le dernier à séquestrer un troupeau du voisinage [quand il passait indûment sur les terres de ses parents]".

(13) Voici un ex. de P. Xarriton (1981: 5):

zortzi antzerki lan kondatu ditugu [[Daniel Landartek eta *bere* taldeek] aurkeztu dizkiguten-]ak  
 "nous avons compté huit pièces [que [D. Landart et ses troupes] nous ont (déjà) jouées"

Et au 19e siècle déjà, Duvoisin traduisait Mt2-14 par:

Josepek gabaz hartu zituen [haurra eta *bere* ama]  
 Joseph-ERG de-nuit pris il-les-avait enfant-SG-ABS et b. mère-SG-ABS

alors que Liçarrague proposait au 16e siècle:

har zitzan haurtxoa eta *haren* ama gauaz "il prit l'enfant et sa mère de nuit"

conformément au système classique (et restreint).

(14) Le Principe B, rejeté plus haut, explique directement le fait que la variante: *Peiori haren* dirua eman dut soit inacceptable avec coréférence entre *Peio* et *haren*. Le Principe de Pica par contre ne rend compte du

Les deux dernières différences ont donc un point en commun: le lieur n'est pas représenté dans la FVF, il n'est pas cosuperscrit avec l'un des SUJETS. Mais il n'est pas possible de faire de cette remarque le paramètre décisif, car un SN qui serait à un autre cas que l'absolutif, l'ergatif ou le datif ne pourrait pas lier d'anaphore dans les diverses variétés de basque du nord. Par ex., dans (15), *bere* est bloqué parce que le SN qui serait son lieur potentiel est à l'instrumental:

- (15) Peioz mintzatu naiz / nitzaio *haren*/\* bere anaiari  
 Peio-INSTparlé je-suis/-lui-suish. b. frère-SG-DAT  
 "j'ai parlé de Peio à son frère"

En résumé donc, les anaphores possessives doivent, en basque du nord, être liées par un SN "actant" (à l'absolutif, l'ergatif ou le datif). Mais seul le basque restreint (comme le classique) impose que, si l'anaphore est dans une proposition conjuguée, cette proposition soit son domaine de liage (C.L.), et que le lieur soit cosuperscrit dans la FVF.

On verra à la fin de la section 3.1. quel type de solution pourrait être envisagé qui unifierait le non respect de ces deux contraintes dans la variété élargie.

### 3. Les dialectes parlés en Espagne

Dans le Pays basque sud, on trouve à nouveau deux groupes de parlers. En simplifiant quelque peu, on assimilera le premier au dial. guipuzcoan (G), et le second, au biscayen (B), bien que le haut-navarrais semble à peu près fonctionner comme celui-ci.

3.1. Dans les deux groupes de parlers, *bere* (et *beren*) a vu croître énormément son emploi: bien entendu d'usage obligatoire dans tous les cas où il y a liage dans les dialectes du nord, il peut ici remplacer, et remplace très souvent (et pas seulement dans la langue populaire - cf. la note 15 et Villasante (1972: 87)) *haren* dès que le référent est l'être, voire l'objet, au sujet duquel le texte ou le discours se construit. En particulier *bere* peut trouver son référent à l'extérieur de la phrase maximale ou radicale que le contient (cf. (16) *infra*).<sup>15</sup> Or il semble que cet usage

blocage de cette lecture que dans la variété élargie, où *bere* [+an] est disponible: il faut recourir plutôt au principe (10a), dont on a vu que (10b) était une conséquence.

Ajoutons que le caractère acceptable de (14c) dans la variété élargie contredit l'hypothèse que les marques personnelles dans la FVF, en tant que clitiques, puissent lier les anaphores.

(15) Les ex. de traduction en biscayen d'Axular par Añibarro que donne Altube (1929: 108-110), quoique intéressants, sont inexploitable ici, car le lieur de *bere*, s'il ne figure pas dans la proposition minimale qui contient ce dernier, apparaît dans la proposition maximale qui le contient. Mais le passage suivant, écrit par un académicien du sud, éclairera le lecteur (San Martín 1961: 13); pour en écourter la présentation, je soulignerai simplement les emplois de *bere* conformes à l'usage restreint du nord, et noterai en capitales ceux qui y sont exclus:

Antzuolan bakardade aundian bizi izan zan Antero. BERE (1) ideak orduango Bergaran ez ba-ziran ontzat artzen, Antzuola etzan izan erri obeagoa. Berak jenio zital xamarra omen zuan eta BERE (2) emaztea ere ez omen zetorren zero bat. Aurrerantzean etzuan Anterok *bere* (3) buruarentzat, eta batez ere *bere* (4) gogoarentzat pakerik arkitu.

soit relativement récent: Altube (1929: 87) cite ainsi des textes B du début du 19<sup>e</sup> siècle dans lesquels l'opposition entre anaphores et pronoms fonctionnait comme en labourdin classique.<sup>16</sup>

Il nous faut donc à nouveau chercher à caractériser ce *bere* actuel du sud par rapport à ce qu'il était probablement en B et G anciens, c'est-à-dire [+an, -pr]. La question ici est inversée par rapport à celle traitée en 2.1.: c'est maintenant l'anaphore qui voit son usage s'étendre au détriment du pronominal, plutôt que le contraire. Considérons ainsi l'ex. suivant:

- (16) idazle      hark   asko      idatzi   zuen,      eta   *bere*  
       écrivain    ce-ERG beaucoup   écrit   il-l'avait    et   b.  
  
 semeak      ere bai. Tamalez,      aitaren      heriotza ondoren,  
 fils-SG-ERG aussi oui malheureusement père-SG-GEN mort-SG après  
  
 semeak      *bere* liburu guztiak   erre   zituen  
 fils-SG-ERG b.    livre   tous-ABS brûle il-les-avait  
  
 "cet auteur<sub>1</sub> écrivit beaucoup, et son<sub>1</sub> fils<sub>2</sub> aussi. Malheureusement, après la mort du père<sub>1</sub>, le fils<sub>2</sub> brûla tous SES<sub>1/2</sub> livres"

La première occurrence de *bere* renvoie à un antécédent qui n'est ni dans la même proposition (elliptique), ni même dans la matrice. Peut-on dire pour autant que *bere* est devenu [+pr]? Considérons la deuxième occurrence: elle est ambiguë, tout en étant c-commandée seulement par *semeak* (*aitaren* est le spécifieur d'un nom lui-même complément d'une postposition adverbiale). Si l'on avait eu *haren* ici par contre, le fils n'aurait pas pu être l'antécédent (Principes B ou (10b)): seul ce terme est [+pr], et *bere*, vu l'ambiguïté, garde au moins parfois son trait [+an]. On pourrait de plus répéter l'argumentation de 2.1. pour rejeter toute caractérisation de *bere* comme [+an, +pr]: tous deux sont gouvernés, et partant, ils sont sensibles à la notion de C.G., puisque *haren* devrait y être libre, et que *bere* pourrait y être lié.

Il semble donc nécessaire ici d'introduire un nouveau trait, [+top] (pour "topique") pour lequel *bere* serait marqué positivement en B et G ("thématique" conviendrait mieux dans la tradition européenne, mais ce terme a pris un sens si différent en GGT qu'il est impossible de l'utiliser ici dans son sens pragoûis):

- (17) *bere(n)* (sud): [+an] ou [+top], [-pr]

*Haren* n'étant pas marqué pour ce trait, il ne sera pas bloqué lorsque, libre dans sa C.G., il réfèrera au topique textuel. Par contre, la marque [+top] garantit pour

<sup>16</sup>Antero vécut très solitairement à Antzuola. Si SES (1) idées n'étaient guère acceptées dans le Vergara d'alors, Antzuola ne fut guère plus accueillant. Il avait paraît-il assez mauvais caractère, et SA (2) femme n'était sans doute pas toujours d'accord [avec lui]. Comme les années passaient, Antero ne trouva de paix ni pour lui-même [lit. sa (3) tête] ni pour son (4) esprit".

(16) Mais certains des *Refranes* anonymes de 1596 qu'il présente s'écartent déjà du modèle axularrien.

*bere* que s'il n'est pas lié dans sa G.G., il doit alors renvoyer à l'objet ou thème du discours.

C'est sans doute dans cette direction, plutôt que dans celle de principes purement phrastiques, qu'il faut rechercher l'unité des trois facteurs de différenciation entre les parlars "restreint" et "élargi" du nord. En effet, dans les trois cas évoqués en 2.2., le lieur, s'il n'est pas cosuperscrit avec l'un des SUJETS de la proposition qui contient *bere*, remplit les conditions suivantes: ce doit être un *actant* et non un circonstant, contenu de plus dans la phrase radicale qui contient l'anaphore (notions de grammaire phrastique), mais il doit aussi être le thème ou topique de l'énoncé. Les parlars de type guipuzcoan et ceux traités en 2.2. ne diffèrent donc que par la délimitation du domaine dans lequel le possessif doit trouver son référent, à quoi il faut bien entendu ajouter une contrainte spécifique pour ces derniers, concernant la fonction du lieur lui-même.

3.2. Dans les parlars de type B, outre l'extension de *bere* que l'on vient de voir, on notera que des formes originaires [+an] se sont conservées aux deux premières personnes. Dans certains cas, on peut les décrire comme *bere* en (17), d'après les données de Rotaxte (1978: 667 et 671). Cependant, ce n'est pas là la seule situation que l'on puisse trouver. Ainsi, chez un auteur très connu comme D. Aguirre, on trouve dès les premières pages de son roman *Auñemendiko lorea* (1898, rééd. 1966) des emplois de formes de 1e et 2e p. historiquement pronominales tant libres que liées, et des formes des mêmes personnes historiquement anaphoriques également soit libres soit liées. Seuls le deuxième et le troisième cas méritent d'être illustrés:

- (18) (ancien [+pr] lié dans sa C.L.)  
 arriz egiña zan, baiña ez [*nire* egunetan *pro* ikusi *ditudan*] etxeen irudira  
 n. jours-LOC vu je-les-ai-REL  
 "elle était construite en pierre, mais pas à la manière des maisons [que j<sub>i</sub>'ai vues dans mes<sub>i</sub> jours (passés)]" (p. 8)
- (19) (ancien [+an] non lié dans sa C.L.)  
 bildur naz (...) [*euire* aita euskaldun gudarien (...) buru  
 ton père-ABS basque guerrier-PL-GEN tête-ABS  
 ipiñiko ez ete *daben*  
 mettre-FUT NEG INTER ils-l'ont-REL  
 "je me demande [s'ils ne vont pas mettre *ton* père (à la) tête des guerriers basques]" (p. 12)

*Nire* est l'équivalent de nord *ene*: (18) devrait donc être agrammatical par les principes B ou de Pica, puisque la forme [+an] *neuire* est disponible. Inversement, *euire* devrait être agrammatical en (19), puisque *ire*, historiquement pronominal, est aussi utilisé dans le texte. Pour mieux comprendre ce qui se passe ici, il faut replacer (19) dans son contexte: c'est la seconde phrase d'une réponse à une jeune fille qui demandait à sa mère pourquoi cette dernière était inquiète; or la première phrase était un reproche: *IK ondo jakin bear don* "tu dois bien t'en douter, toi". Il apparaît

alors clairement qu'à ce moment, c'est l'interlocutrice, la jeune fille, qui est au centre des préoccupations de sa mère. On retrouve ainsi *l'énonciateur* au centre du choix entre les formes *ire* et *euire*, ou entre *nire* et *neure*: on a *nire* dans (18), malgré le liage, parce que c'est sur la maison qu'il décrit qu'il se concentre; mais en (19), malgré l'absence de liage, on a *euire* parce qu'il centre son attention sur l'allocutaire.<sup>17</sup>

Tout concorde donc pour faire admettre que le trait [ $\pm$ an] ne joue en fait plus aucun rôle ici: on a dans les deux cas des pronominaux (qui *peuvent* être liés puisque aucun anaphorique n'est disponible, selon le Principe de Pica), mais ils se différencient pour une valeur proche de la thémativité ([ $\pm$ top]) évoquée plus haut, et surtout de *l'empathie* telle que l'a étudiée Kuno (1976): ce qui est décisif, c'est l'importance relative que l'énonciateur donne soit aux personnes impliquées dans l'acte d'énonciation (emploi des anciens anaphoriques), soit plutôt au contenu cognitif de son énoncé; l'appellation de possessifs "emphatiques" pour les premiers, souvent utilisée dans les grammaires traditionnelles, semble ici tout à fait justifiée, quoique pas assez explicite.

4. Pour récapituler, nous pouvons dire que l'histoire du basque et sa diversité dialectale nous offrent un large éventail de données dont l'analyse a des conséquences intéressantes pour la théorie du liage:

a) le labourdin classique (et sans doute l'ensemble du basque antérieur à la tradition écrite) possédait un système complet de génitifs anaphoriques et pronominaux correspondant bien, moyennant quelques ajustements (pluralité des SUJETS, niveau profond, fait que toutes les propositions sont des catégories de liage, nécessité non triviale pour le lieu d'être cosuperscrit avec un SUJET) à la théorie chomskyenne;

(17) Curieusement, l'auteur labourdin du 18<sup>e</sup> siècle J. Etcheverry de Sare, qui utilise d'ordinaire le système (1) semble parfois adopter un système de même nature que celui décrit ici. Ainsi, dans (a) ci-dessous (éd. de 1972: 138), on a *ene* plutôt que *neure* parce que son empathie semble exclusivement se porter sur le contenu de sa phrase:

- (a) eta hala lehenbizirik mintzatuko naiz *ene* sort-lekhuaz  
 et ainsi premièrement parler-FUT je-suis mon[+pr] lieu-de-naissance-INST  
 "en conséquence, je parlerai tout d'abord de l'endroit où je suis né"

alors que l'usage non marqué est illustré par (p. 139):

- (b) zeren zenbaitek usteko baitu... [*neure* herriaren abantailletan mintzo  
 (car certains penseront) mon[+an] village-SG-ABS avantage-PL-LOC parlant  
 naizela]  
 que-je-suis  
 "comme certains doivent penser que je parle en faveur de mon (propre) village".

Inversement, en (c), on retrouve, pour la 3<sup>e</sup> p. il est vrai, un usage de *bere* caractéristique des parlers "élargis" du nord et de tous les dial. du sud (p. 138):

- (c) Sara deitzen zen Abrahamen emazte eder hura, zeina  
 (cette belle femme d'Abraham s'appelait Sara) laquelle-ABS  
 [*bere* edertasuna zela kausa] bi aldiz izan baitzen erauzia  
 b. beauté-SG-ABS qu'elle-était cause deux fois-INST été REL-elle-était enlevé-SG-ABS  
 "cette belle femme d'A. s'appelait Sara, et elle fut enlevée deux fois, à cause de sa beauté", lit. "la cause étant [conjugué] sa beauté"

alors que l'usage classique est illustré par (même p.):

- (d) gauzei ezartzen zaizte izenak, edo dela [*bekien*... kalitateak direla kausa], edo...  
 (on nomme les choses) ou que-ce-soit leur[+pr] qualité-PL-ABS qu'elles-sont cause ou...  
 "on nomme les choses, soit en raison de ce que sont leurs qualités, soit...", lit. "la cause étant [conjugué] leurs qualités".

b) en navarro-labourdin "restreint" d'aujourd'hui, l'élimination des anaphores de 1e et 2e p. conduit à remplacer le Principe B par le "Principe de Pica" (10b);

c) en navarro-labourdin "élargi" s'introduit pour les anaphores de 3e p. la possibilité d'être soit [+an], soit [+top] (topiques ou thématiques), la phrase maximale les contenant devant aussi contenir leur antécédent, qui doit rester un actant dans sa propre proposition;

d) en guipuzcoan, on a un système proche de (c), mais ce n'est plus la phrase maximale, mais un segment de texte éventuellement plus long, qui fonctionne comme domaine de repérage pour les entités [+top]; toute référence à la fonction du lieu devient donc inutile;

e) dans certains parlers biscayens, on retrouve le système (d), mais pour toutes les personnes, et pas seulement les troisièmes;

f) enfin, dans d'autres parlers biscayens, on retrouve (d) pour les 3e p., tandis qu'aux deux premières, il ne subsiste que des pronominaux, mais ceux-ci se différencient les uns des autres selon l'attitude de l'énonciateur: les anciennes anaphores, morphologiquement marquées, sont employées lorsque la relation inter-énonciateurs l'emporte sur le *dictum*.

## 5. Bibliographie

### 5.1. Corpus basque

- Aguirre, D., 1898, *Auñemendiko lorea*; rééd. 1966, Saint-Sébastien, Auñamendi.  
 Axular, P., 1643, *Gero*; rééd. 1964, Barcelone, Juan Flors.  
 Duvoisin, C., 1898, *Bible Saindua*; rééd. facsim. 1972, Bilbao, La Gran Enciclopedia Vasca.  
 Etcheverry de Sare, J., 1712, *Eskuararen ethorkia*; rééd. 1971. in *Joannes Etxeberri Sara-koaren lan hautatuak*, Saint-Sébastien, Lur.  
 Liçarrague, J., 1571, *Iesus Christo Iaunaren Testamentu Berria*; rééd. facsim. 1979, Saint-Sébastien, Hordago-Lur.  
 Narbaitz P., dit P. Arradoy, 1966, *San Frantses Jatsukoa*; Saint-Sébastien, Izarra.  
 San Martín, J., 1961, "Antero Apaolaza Aranguren"; In A. Apaolaza, *Patxiko Txerren*, Tolosa, Auspoa, 9-14.  
 Xarriton, P., 1981, "Aintzin solas" in D. Landart, *Erranak erran*, Saint-Sébastien, Elkar, 5-7.

### 5.2. Etudes de grammaire basque et de linguistique

- Altube, S., 1929, *Erderismos*; rééd. facsim. 1975, Bilbao, Indauchu.  
 Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*; Dordrecht, Foris.  
 ———, 1982, *Some Concepts and Consequences of the Theory of Government and Binding*; Cambridge (Mass.), MIT Press.  
 ———, 1986, *Knowledge of Language. Its Nature, Origin and Use*; New York & Westport (Conn.), Greenwood Press (Praeger).  
 Gavel, H., 1929, *Grammaire basque*, tome 1; Bayonne, Imprimerie du Courrier.  
 Goenaga, P., 1985, "Complementación y nominalización en euskara", *ASJU* 19:2, 493-570.  
 Ithurry, l'abbé, 1895, *Grammaire basque; dialecte labourdin*; rééd. facsim. 1979, Saint-Sébastien, Hordago-Lur.

- Kintana, X., 1971, "Posesiboak idazle zaharretan", *FLV* 3, 75-80.
- Kuno, S., 1976, "Subject, Theme, and Speaker's Empathy"; in C. L.; *Subject and Topic*, New York, Academic Press, 417-444.
- Lafitte, P., 1944, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*; rééd. 1962, Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque & Ikas.
- Levin, B. C., 1983, *On the Nature of Ergativity*; thèse, MIT.
- Milner, J.-C., 1982, "Crossover and Disjoint Reference in French", *Journal of Linguistic Research* 2:2, 55-76.
- Pica, P., 1984a, "Liage et contiguïté" in "Recherches sur l'anaphore", *Collection ERA 642* (U. Paris 7), 119-164.
- , 1984b, "On the Distinction between Argumental and Non Argumental Anaphors" in W. Geese & Y. Putseys, *Sentential Complementation*, Dordrecht, Foris, 185-194.
- Rebuschi, G., 1985a, "Positions, configurations et classes syntaxiques; aspects de la construction de la phrase basque", *Euskera* 30:1, 117-128.
- , 1985b, "Théorie du liage et langues non-configurationnelles: quelques données du basque navarro labourdin", *Euskera* 30:2, 389-433.
- , 1985c, "Sujeto, ergatividad y (no-)configuracionalidad; lugar del euskara en la tipología generativa"; in *Euskal Sintaxiaren Zenbait Arazo*, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, Bilbao, 7-56.
- Rotaetxe, K., 1978, *Estudio estructural del euskara de Ondárroa*, Durango, Leopoldo Zugaza.
- Sarasola, I., 1980, "Nire/neure, zure/zeure literatur tradizioan", *Euskera* 25:2, 431-446.
- Villasante, L., 1972, *La declinación del vasco literario común*. Oñate, Editorial Franciscana Aránzazu.
- , 1978, *Estudios de sintaxis vasca*; Oñate, E.F.A.



# Note sur les pronoms dits «intensifs» du basque

## 1. Introduction \*

1.1. La classification des pronoms basques varie énormément selon les auteurs, tant en fonction de leur orientation théorique (implicite ou explicite) qu'en fonction du ou des dialecte(s) décrit(s). Ainsi, le pronom génitif *bere* "son" est classé comme "réfléchi" dans les grammaires traditionnelles consacrées aux dialectes dits "du nord" ou "orientaux": navarro-labourdin, souletin (Gèze, Ithurry, Lafitte), alors que des études plus récentes, inspirées par la théorie chomskyenne du liage, et concentrées sur les dialectes "du sud" ou "occidentaux", surtout le guipuzcoan et le biscayen (Ortiz de Urbina, Saltarelli) le décrivent comme un élément "intensif".<sup>1</sup> De la même manière, *hura* est donné comme "pronom personnel" (de 3e p. sg.) par les premiers auteurs, qui décrivent par contre *bera* comme "intensif" ou "emphatique", alors que les seconds ou bien traitent uniquement de *bera* comme pronom personnel (Ortiz de Urbina, Salaburu), ou bien proposent (Saltarelli, p. 97) une règle selon laquelle "les pronoms de 3e p. (*hura*, *haiek*) prennent une forme spéciale (*bera*, *beraiek*) quand ils renvoient à des personnes ou des objets déjà mentionnés dans le discours", ce qui est pour le moins approximatif...

1.2. Grâce aux progrès accomplis par la théorie du liage au cours de ces dix dernières années, on peut établir aujourd'hui une liste de facteurs que toute approche sérieuse de la question devrait prendre en compte pour éviter l'à-peu-près dénoncé ci-dessus, et servir de grille de départ à la rédaction de monographies précises concernant chaque dialecte et sous-dialecte, à une époque donnée (cette liste est évidemment non-limitative):

(\*) Cette étude déjà parue dans *Hommage au Musée Basque* (publié sous la direction de M. J. Haritschelhar par la Société des Amis du Musée Basque), pp. 473-494, s'inscrit dans un projet plus vaste, concernant les rapports entre théorie syntaxique et énonciation, et lié à l'ATP "Nouvelles recherches sur le langage; observables et théorisation en linguistique", que je poursuis grâce à l'aide de l'UA 04-1055 du CNRS. Je tiens à remercier Andolin Eguzkitza, qui m'a procuré le texte d'Añibarro utilisé dans la seconde section.

(1) Ces "hésitations" dialectales sont cependant notées dans le 1er vol. de la grammaire l'Académie basque, *EGLU*: p. 116 pour l'opposition entre *bere* et *haren* en ce qui concerne la coréférence extra-phrastique, et pp. 86-87 pour la "confusion" entre génitifs réfléchis et intensifs aux autres personnes grammaticales que la 3e. Un premier effort de description pan-dialectale et pan-chronique a été entrepris dans Rebuschi (1986a).

(a) Conditions de localité: il s'agit d'identifier les domaines précis dans lesquels un élément donné doit être techniquement "lié" (avoir un antécédent remplissant certaines conditions) ou "libre".<sup>2</sup>

(b) Conditions d'identification de l'antécédent ou anti-antécédent (il peut s'agir de "c-commande", de "m-commande", et/ou de précédence linéaire,<sup>3</sup> etc.).

(c) Etude des entités lexicales une par une; par ex., on sait que le basque oriental parlé contemporain ne distingue plus entre possessifs réfléchis et non-réfléchis qu'aux 3es p., sg. et pl., alors qu'Axular (1643) pratiquait cette opposition à toutes les personnes, tandis que Liçarrague (1571) ne distinguait entre ces diverses formes qu'aux trois personnes du sg., et à la 3e du pl.; autre ex.: les expressions réciproques *bat(a(k)) bestea* et *elgar* (ou *elkar*) n'ont pas exactement la même distribution.<sup>4</sup>

(d) Au niveau de l'anaphore textuelle, et non plus phrastique, il est impératif de donner une définition précise de termes comme "emphase" (focalisante? contrastive?) ou "intensif": on peut montrer que les pronoms dits intensifs peuvent ou bien être "logophoriques" (c'est-à-dire orientés vers le sujet ou thème du discours), ou bien, comme Faltz a été le premier à le suggérer, souligner que c'est un référent inattendu, plutôt qu'attendu, qui est désigné (pour une illustration, voir (23) et la discussion qui suit).

(e) En ce qui concerne les démonstratifs enfin, il est essentiel d'étudier leur fonctionnement textuel (anaphorique), et non seulement déictique; ainsi, le démonstratif de "distance III" *hura* mentionné supra semble-t-il être non-marqué dans les dialectes du nord pour renvoyer à une notion ou un référent déjà mentionné, alors que dans ceux du sud, soit celui de distance II (*hori*) soit l'"intensif" *bera* lui font clairement concurrence...

(2) Dans Rebuschi (1988), je montre par ex. que *bere* en basque oriental conservateur —et classique— doit être à la fois libre dans le plus petit domaine doté d'un "sujet" qui le contient, et lié dans le domaine minimal qui le contient ainsi qu'un "SUJET" (au sens de Chomsky 1981), d'où la classe suivante de données:

(a) Peio [*bere buruarekin*]/\**berekin* mintzo da (b) Peiok erran du [*bere* xakurra hil zaio/\*da]  
lit. "Peio parle avec lui (-même)" Peio dit [que son chien \*(lui) est mort]

(c) Heiek, sugeak, ikusi dituzte *beren*<sub>i,j</sub> ondoan [cp. *elgarren*<sub>i,r</sub>]  
Ils ont vu des serpents, à côté d'eux<sub>i,j</sub> [cp. [les uns à côté des autres]<sub>i,r</sub>]

(d) Peiok, haurrak, senditu ditu [PRO<sub>i</sub> ber(h)aren<sub>i,k</sub>]/\**bere* kilikatzen]  
Peio a senti les enfants le chatouiller

(e) Peiok, haurrak, ikusi ditu [PRO<sub>i</sub> [beren buruaren]<sub>i,j</sub>]/\**bere* jaiten]  
Peio a vu les enfants se frapper

etc.

(3) Par exemple, il semble que si le réfléchi argumental complexe précède son antécédent celui-ci doive être "intensif" ou "emphatique"; en voici un illustration (pour les abréviations voir la bibliographie):

Jean 8, 13-14: "Vous portez témoignage sur vous-même... Je porte témoignage sur moi-même..."

[L. L. & Ezk.] *zure buruari ZUHAUREK* duzu lekukotasun emaiten... *Ene buruari NIHAUREK* badut ere lekukotasun emaiten...

[Duv.] *Zure buruari ZERONI* ateratzen zatzaizkio lekuko... *Ene buruari* lekukotasuna *NERONEK* egin diot zadan arren...

(Voir aussi l'ex. (25) du texte.)

(4) Il est fort étonnant que Saltarelli (1988: 120-128) ignore l'existence de la première de ces deux expressions. En tout état de cause, on peut reprendre l'ex. (c) de la note 2 pour illustrer cette différence:

Heiek, sugeak, ikusi dituzte *elgarren*<sub>i,j</sub> / [bata bestearen]<sub>i,j</sub> ondoan

Ils ont vu des serpents les uns à côté des autres

De façon plus générale, Yang (1983) et Manzini & Wexler (1987) ont montré sur des langues très diverses que la réduction de tous les pronoms d'une même langue à deux catégories, les "anaphoriques" et les "pronominaux" est largement insuffisante; pour le seul basque oriental conservateur, j'arrive à six classes d'éléments dans Rebuschi (1988).

1.3. En attendant que de telles monographies voient le jour, sans lesquelles aucune synthèse ne sera jamais possible, je voudrais consacrer cette étude à un problème sans doute descriptivement marginal, mais qui revêt une certaine importance sur le plan théorique: il s'agit de l'*interaction* entre (a) les propriétés lexicales spécifiques des pronoms, considérés individuellement, (b) les propriétés morphosyntaxiques de leur contexte immédiat, et (c), une certaine lecture d'un principe fonctionnel proposé comme universel par Chomsky en 1981: le principe "APP": "Eviter un pronom autant que faire se peut" (traduction par Pica de l'anglais: "Avoid Pronoun Principle").

Ce principe peut en effet recevoir deux interprétations distinctes:

- (1) a. Préférer, partout où c'est possible, un pronom vide (ou implicite) à un pronom plein (ou lexical).
- b. (i) Préférer, partout où c'est possible, un pronom réfléchi (ou "anaphorique") à un non-réfléchi;
- (ii) préférer, partout où c'est possible, un pronom non-réfléchi mais intensif, à un pronom neutre (ou "pronominal" strict).

L'interprétation (a) de l'APP, discutée par ailleurs par Bouchard et Kornfilt entre autres, ne nous concernera guère ici, bien qu'elle permette de rendre compte du caractère au moins aussi fréquent de (2a) par rapport à (2b), qui reste cependant tout à fait grammatical (voir aussi la note 12):

- (2) a. Mirenek [Ø aitari] hau esan dio  
lit. Miren lui-a-dit ceci *au père*
- b. Mirenek [*bere* aitari] hau esan dio  
Miren a dit ceci à *son* [+réfl] père

Si nous considérons maintenant l'interprétation (b) de (1), nous voyons qu'elle se ramène à la hiérarchie suivante des pronoms lexicalement réalisés:

- (3) RÉFLÉCHIS > INTENSIFS > NEUTRES

qui exprime la même idée: lorsque le contexte syntaxique le permet, utiliser pour coréférencer un pronom réfléchi; si le contexte ne le permet pas, utiliser un intensif; les pronoms neutres (ni réfléchis ni intensifs ou emphatiques) ne doivent donc être utilisés que "par défaut".

Cette interaction entre les propriétés grammaticales spécifiques des pronoms et de leur contexte immédiat, et (1b)/(3), sera étudiée ici sur la base de la même opposition entre *bere* (usuellement décrit, on l'a dit, soit comme réfléchi, soit comme intensif), et *bera* (typiquement intensif), d'une part entre le texte navarro-labourdin classique par excellence (Axular 1643: *Gero*) et sa traduction (qui date probablement de la fin du 18e siècle) en dialecte biscayen par Añibarro (§ 2), et d'autre part, entre l'usage navarro-labourdin moderne de *bere* tel qu'il est illustré par la traduction anonyme des Evangiles et des Actes publiée en 1974 par les éditions Ezkila,

et son adaptation au souletin par J. Casenave (1986: § 3): on verra ainsi que c'est le même principe (1b)/(3) qui permet de rendre compte des écarts dans les deux cas, historiquement et géographiquement distincts.

Dans ces deux sections, la notion de pronom "intensif" sera laissée sans définition, toute personne connaissant le basque sachant que les pronoms neutres *ni* "je/moi", *hi* "tu/toi" ou *hura* "il/lui" ont une série "intensive" correspondante *nihaur* (ou *nerau*, *neroni...*), *hibaur*, *bera* (ou *berau(r)*), etc. La difficulté qu'il y a à cerner ce que représente exactement cette étiquette sera ensuite illustrée dans le § 4, où l'on verra que la valeur "faltzienne" des intensifs ou emphatiques, qui revient à dénoter un référent inattendu *peut* —mais cela n'est jamais obligatoire— faire que dans certains contextes morpho-syntaxiques précis à nouveau, l'échelle (3) soit bousculée. Dans la conclusion (§ 5), une réinterprétation d'ensemble des données sera proposée, qui reposera sur l'introduction d'une nouvelle dimension opposant éléments "lourds" ou complexes et éléments "légers".

## 2. Bere chez Axular traduit par bera chez Añibarro

2.1. Chez Axular, *bere* est clairement un pronom génitif réfléchi (ou "anaphorique phrastique") qui n'a par ailleurs *pas* de forme absolutive, ergative ou dative correspondante, l'intensif *bera*, gén. *beraren*, ne lui étant lié qu'étymologiquement (cf. les ex. (28a, b)). Par contre, déjà dans le biscayen du 18e siècle, tel qu'illustré par le texte d'Añibarro, le génitif *bere* est soit réfléchi, soit intensif, *bera* étant intensif chez les deux auteurs. On devrait donc s'attendre à ce que les emplois de *bere* dans le texte original soient toujours rendus par *bere* dans la traduction biscayenne, et les exemples abondent en ce sens. On notera aussi que *bere* chez Axular prenait un antécédent indifféremment sg. ou pl. (on aurait *beren* dans le second cas aujourd'hui), alors qu'Añibarro distinguait clairement entre *bere* à antécédent sg. et *euren* à antécédent pl. Ci-après, (4) illustre *bere* à ant. sg. d'abord comme complément génitif d'une postposition (*azpi* "sous"), puis comme possessif dans un syntagme nominal; (5) illustre l'emploi de *bere* pl. et de son équivalent *euren*.<sup>5</sup>

- (4) [Ax. § 15] Eta hetan travailla arazitzen zituen Faraonek, *bere*, azpiko iende hek, seiñalaturik bat bederari, *bere*, eguneko lana eta sailla.  
[Añi.] Eta olakoetan bear eragiten eutsen Faraonek, *bere*, azpiko jende oni, seiñalaturik bakotxari, *bere*, eguneko lana ta gaia.  
"Et dans celles-ci [=les pyramides], [le] *Pharaon* faisait travailler ses administrés [lit "les gens sous lui"], indiquant à *chacun sa* part de travail quotidienne."
- (5) [Ax. § 17] Irabazi zutenean Lazedemoniakoe, *bere*, fronterako hiri etsai bat...

(5) Les références dans les ex. qui suivent renvoient à l'une des 400 sections découpées par L. Villasante dans ses éditions de *Gero*. Par ailleurs, j'ai pris sur moi de moderniser l'orthographe d'Añibarro —ainsi que celle de Liçarrague (1571), qui sera cité à partir du § 3. Enfin, les indices souscrits *i, j* etc. permettent, comme dans les notes 2 et 4 supra, d'identifier directement les antécédents.

[Añi.] Irabazi ebenean Lazedemoniakoak, *euren*; auzoko uri arerio bat...

“Quand les *Lacédémoniens* vainquaient une ville ennemie de *leur* voisinage...”

2.2. Qui plus est, les conditions d’emploi de *bere/euren* bisc. étant plus larges, on devrait s’attendre à les reconstruire dans des structures où *bere* est impossible chez Axular; c’est le cas du passage suivant, qui illustre la construction [X<sub>i</sub> et son; Y] où, faut-il le rappeler, *suus* était aussi bloqué en latin, et où les marques de négation *ez...* (*eta*) *ez* ne changent rien au problème (voir Lafitte: § 210, ex. (a), pour une esquisse d’explication de ce blocage):

- (6) [Ax. § 13] (Gure Iaungoikoak eman zituen... seietan ehun eta gehiago manamendu eta zirimonia suerte, eta hekin batean hanbat egiteko) non erraiten baitu Iondone Petrik, *ez berak*; eta *ez haren*; aitzinekoak ere, ezin bururik egin zutela...

[Añi.] (...) non diño San Pedrok *ez berak*; *ez bere*; aurrengoak bere,<sup>6</sup> ezin eroan...

“(Notre Dieu a donné plus de six cents commandements et types de rites, et de plus tant de devoirs) que Saint Pierre dit que ni *lui* ni ses prédécesseurs ne pouvaient en arriver à bout...”

2.3. Or, et c’est là ce qui nous importe ici, il est un cas particulier où Añibarro n’utilise jamais *bere* quand Axular l’emploi, le remplaçant par le pronom intensif *bera*, pl. *eurak*, éléments qui ne sont, en principe, *jamais* réfléchis. En voici quelques exemples. Dans le premier, (7), on notera dans la trad. bisc. trois occurrences régulières de *euren*, et une, inattendue donc, de *eurak*, contre quatre occurrences de *bere* (bsq. mod. *beren*) chez Axular:

- (7) [Ax. § 14] Eta nola zuhaitzak, *bere*; dauden lekhuetarik, higitu gabe ... *bere*; azpiko lurraren gozoa BEREgana, *bere*; erroez thiratuz, hazten ... eta mantentzen baitira...

[Añi.] Eta zelan aretxoak, dagozen *euren*; lekutik, mugitu baga, *euren*; azpiko lurraren gozoa, EURAK; gana *euren*; sustraiakaz tiratuaz, azi ... ta mantentzen dirian...

“Et de même que *les arbres*, sans bouger du [lit. “de *leur*] lieu où ils se trouvent, croissent et s’entretiennent en aspirant à EUX, par *leurs* racines, le suc de la terre sous *eux*...”

Dans l’ex. suivant, l’antécédent de *bere/bera* est sous-entendu:

- (8) [Ax. § 33] Kontatzen du nola... ibili zen ... *bere* baithan ezin deliberatuz...  
[Añi.] Erakusten dau zelan ... ebillela ... BERAgan ezin erabagi izanik...  
“Il raconte comment ... il allait ... sans pouvoir décider en *lui*”

(6) *Bere* en biscayen traduit aussi, tout à fait indépendamment du problème qui nous concerne ici, le *ere* “même/aussi” des autres dialectes.

On retrouve en (9) un antécédent non exprimé, mais maintenant générique (noter aussi la reprise régulière de *beretzat* par le même mot):

- (9) [Ax. § 12] Eta begiratzea ere, ez etsaietarik, baina BEREGanik, eta *beretzat* bekhatuz galtzetik begiratzea, izanen zen.  
 [Añi.] Eta gorde ta jagotea bere, ez arerioetarik, ezpada BERAGanik, eta *beretzat* bekhatuz galtzetik gordetzea izango zan.  
 “Et cette préservation même aurait consisté à se garder non de [ses] ennemis, mais de SOI, et pour soi en [se] gardant de [se] perdre par le péché.”

Voici enfin un dernier exemple:

- (10) [Ax. § 40] (Gure bizitza itsasoz dohana, bezala da, dio San Gregoriok, ... ezta ... baratzen). Zeren untziak, *nahi* ezpadu ere, *berekin*, baitarama.  
 [Añi.] (...) Bada ontziak, gura ezpadau bere, BERAGaz, daroa.  
 “(Notre vie est, dit Saint Grégoire, analogue à celui, qui voyage en mer, elle ne s’arrête pas.) Car le navire, même s’il, ne le veut pas, l’emporte avec lui.”

Ce que les quatre occurrences de *bera/eurak* dans ces exemples ont en commun, le lecteur l’aura remarqué, c’est qu’elles précèdent toutes la postposition *-ga-*, respectivement à l’allatif (7: *-ga-n-a*), à l’inessif ou locatif statique (8: *-ga-n*), à l’ablatif (9: *-ga-n-ik*) et enfin à l’instrumental (10: *-ga-z*). Or, si *-ga-* régit le génitif chez Axular (cf. (7) et (9)) tout autant que la postposition *bait(h)an* “chez/en” (ex. (8)) ou les postpositions (usuellement présentées comme des suffixes casuels) *-(e)kin* “avec” et *-tzat* “pour” (resp. ex. (10) et (9)), on notera d’une part que ni *baitan* ni *-(e)kin* ne sont usités dans cette variété de biscayen, et d’autre part et surtout, que *-ga-* dans ce dialecte régit toujours l’absolutif.<sup>7</sup> C’est cette propriété lexico-grammaticale spécifique de *-ga-* qui, de toute évidence, rend actif le principe (1b-ii), dans la mesure où le réfléchi *bere*, même lorsqu’il peut être utilisé avec une force “intensive”, est un génitif inhérent (et non, comme le prétend la majorité des spécialistes du basque occidental, le génitif de *bera*, cf. (28a, b) *infra*, valable dans tous les dialectes) et se trouve donc inutilisable dans ce contexte. En d’autres termes, le pronom réfléchi ou intensif (en biscayen) *bere* étant, de par ses propriétés lexicales même, inapproprié au contexte syntaxique, lui-même dû aux propriétés grammaticales spécifiques de la postposition *-ga-*, la hiérarchie (3) impose l’apparition d’un pronom purement intensif et distinct, *bera*, qui, lui, est déclina- ble à tous les cas.

(7) On retrouve par ex, pour le sociatif, la même opposition dans Iturriaga et al. (1857: 116):  
 [labourdin] hunek urtarazten du nitrea eta *berekin* badaramaka  
 [guipuzcoan] onek urtu eta eramaten du *berekin* gatzua  
 [souletin] Hunek hurterazten dü eta *bereki* eramaiten nitre gatzua  
 [biscayen] onek urtu ta daroa BERAGAZ gatzua  
 “cette [eau] fait fondre le nitre et l’emporte avec elle”.

Une contre-preuve au fait qu'il s'agit bien ci-dessus d'une interaction entre des propriétés morpho-syntaxiques spécifiques et un principe fonctionnel général est fournie par le fait que c'est *bere*, et non le génitif *beraren* de *bera*, qui apparaît dans tous les contextes fournis par des postpositions qui régissent le génitif: cf. *azpi* "sous" (des ex. (4) et (7)) ou le *-tzat* de (9), ou encore l'ex. suivant, où la postposition *aurrera* "devant" (à l'allatif) régit aussi le génitif, et rend donc *bere* licite (l'antécédent, marqué par un affixe dans l'aux. conjugué, est toujours non-réalisé phonétiquement):

- (11) [Ax. § 19] *ekartzen zeraukatenean gizon bat bere aitzinera...*  
 [Añi.] *ekarten eutsenean bere aurrera gizon bat...*  
 "quand ils "lui" amenaient devant lui un homme..."

### 3. Traduction de Réfléchis navarro-labourdins par des Intensifs souletins

3.1.1. Cette opposition entre le réfléchi *bere* et l'intensif *bera* se retrouve, sous d'autres espèces, entre le navarro-labourdin d'une part, et le souletin d'autre part —donc, dans le même groupe de dialectes dits "du nord", dans lesquels *bere* est maintenant strictement réfléchi (ou anaphorique au sens phrastique, en ce sens que, quelles que soient les variétés considérées, il ne peut jamais trouver son antécédent à l'extérieur de la proposition soit minimale, soit maximale, qui le contient— pour plus de détails, voir Rebuschi 1986a). Par ailleurs, la variété de langue considérée est maintenant tout à fait contemporaine: pour ce faire, nous examinerons quelques exemples tirés des Évangiles et des Actes publiés par les éditions Ezkila en 1974, pour le navarro-labourdin contemporain, et leur version souletine par J. Casenave (1986); la raison pour laquelle j'ai choisi Ezk[ila] dans le premier cas est simplement que le texte de Casenave m'est apparu, aux ajustements lexicaux, phonologiques, et strictement morphologiques près, comme une adaptation directe du texte publié à Belloc; en conséquence, lorsque des différences d'un autre ordre se font jour, on peut les considérer comme marquant l'impossibilité d'exprimer de la même manière que dans le texte navarro-labourdin de départ un même contenu.

A cet égard, on notera l'inexistence en souletin, tout comme en biscayen, de la postposition *baitan* "chez/en", déjà vue supra,<sup>8</sup> et d'autre part la possibilité qu'a ce dialecte de décliner *directement* aux cas locatifs (inessif, ablatif...) des pronoms ou des noms (plus techniquement: des syntagmes nominaux à "tête" nominale) qui se réfèrent à des êtres animés (typiquement humains ou apparentés) —chose qui est impossible dans tous les autres dialectes, en particulier quand le référent est singulier.

(8) En fait, cela n'est pas tout à fait exact: le traducteur semble parfois avoir "collé" de trop près à son texte de départ, mais, sauf erreur ou omission de ma part, il a fallu attendre la p. 112 pour trouver un premier calque du tour navarro-labourdin; ainsi Jean 9,36: "Et qui est-il, Seigneur, que je croie en lui" est rendu par:

"Eta nor da, Jauna, *haren beitan* sinets dezadan?"

où la seule différence par rapport au texte d'Ezk. est phonologique (*beitan* vs. *baitan*). Et s'il est vrai que l'on retrouve un autre calque p. 116: Jean 5,19: "le fils ne peut rien faire de/par lui-même":

"Semiak *bere beitarik* ez dezake deüs egin"

les occurrences de *berartan* chez Casenave en face de *bere baitan* dans Ezk. se comptent par plusieurs dizaines sur ces cent et quelque premières pages de l'ouvrage en souletin.

3.1.2. Commençons donc par illustrer cette particularité souletine (j'ajouterai quelques autres traductions illustrant le blocage de la déclinaison locative directe des nominaux humains sg. dans d'autres variétés de basque).

(a) Pronoms de 3e p. sg.:

- (12) Matthieu 21,32: "vous n'avez pas cru en lui"  
 [Ezk.] ez duzue *haren baitan* sinetsi  
 [Cas., p. 27]<sup>9</sup> ez düzie HARTAN sinetsi  
 [L.L.] ez duzue *haren baitan sinetsi*<sup>10</sup>
- (13) Jean 4,41: "beaucoup d'autres crurent en lui"  
 [Ezk.] Ainitz gehiagok sinetsi zuten *haren baitan*  
 [Cas., 99] Hanitxek haboro sinetsi zien HARTAN  
 [L.L.] Bertze ainitzek ere sinetsi zuten *haren baitan*<sup>11</sup>

(b) Pronom de 1e p. sg.:

- (14) Luc 4,18: "L'esprit du Seigneur est en moi"  
 [Ezk.] *Nere baitan* dago Jaunaren izpiritua  
 [Cas., 64] NITAN dago Jaunaren ezpiritia<sup>12</sup>  
 [EHEG] Jaunaren Espiritua *niregan* dago<sup>13</sup>

(c) Noms propres:

- (15) Jean 4,39: "Beaucoup de Samaritains... crurent en Jésus"  
 [Ezk.] Zamariar ainitzek sinetsi zuten *Jesusen baitan* (id. chez L.L.)  
 [Cas., 99] Zamariar hanitxek sinetsi zian JESÜSETAN

(9) Je renvoie à la page pour le texte de J. Casenave car la conception même de son ouvrage (table des matières organisée selon le calendrier liturgique) ne permet pas au profane de retrouver directement les passages cités du N.T.

(10) Les traductions occidentales (Ori., Olab., EHEG et EAB —voir la bibliographie) ont toutes ici une construction transitive dative.

eta ez zenioten sinetsi  
 lit. "et vous ne (le) lui aviez pas cru"

tandis que Liçarrague (1571) offrait une construction directe:

ez duzue hura sinhetsi  
 vous ne l'avez pas cru.

- (11) Cf. aussi, en basque "unifié", mais typiquement du sud, Jean 4,39:  
 [EHEG] hiri hartako samariar asko *harengan* sinesten zen  
 lit. "et beaucoup de Samaritains de cette ville se mirent à croire en lui"  
 [EAB] ...samariar askok sinetsi zuen *harengan*.

- (12) Noter aussi (L.L.):  
 Jaunaren Izpiritua Ø *gainetan* dut  
 lit. "l'esprit du Seigneur, je l'ai dessus"

où le sujet de 1e p. sg. marqué dans le verbe (*du-t*), permet l'ellipse du génitif *ene*: cf. (1a) et (2a): on retrouve la même postposition dans EAB (basque standardisé à base guipuzcoane, tout comme EHEG):

Jaunaren izpiritua *nire gainean* dago

Mais ici, le verbe conjugué étant intransitif, le complément génitif de la postposition doit être exprimé,

(13) Le basque "unifié", suivant en ceci l'usage oriental et guipuzcoan, permet à *-ga-* de régir le génitif, contrairement au biscayen (cp. le § 2, et cf. les deux *haren* + *gan* de la note 11 supra).



3.2. Ceci étant admis, que se passe-t-il donc lorsque le génitif régi par *baitan* dans Ezk. est réfléchi? Considérons les passages suivants:

- (16) Luc 18,11: “il faisait cette prière en lui-même”  
 [Ezk.] otoitz hau egiten zuen *bere baitan*  
 [Cas., 109] otoitz hau egiten zian BERARTAN  
 (Cf. aussi: Duv. (labourdin, 1898): *bere baitan* honela egiten zuen othoitz, L.L.: *bere baitan*; et, pour les dialectes du sud: EHEG: honela egiten zuen otoiz *bere barruan*; <sup>14</sup> EAB: *bere baitan*)

Comme le réfléchi *bere* est, on l’a vu plus haut avec Axular, à la fois un génitif inhérent, et imposé par la postposition *baitan*, et comme cette postposition n’est pas disponible en souletin, on retrouve donc, selon le principe (1b-ii) ou la hiérarchie (3), l’intensif *bera* —dont la forme inessive n’est pas sans rappeler, par la présence du suffixe *-ta-* qui précède le *-n* locatif final, celle du pronom neutre *hura* au même cas, cf. (12), mais on aura noté que ce *-ta-* apparaît aussi sur le pronom de 1e p. sg. (ex. (14)) et même sur les noms propres (cf. (15)).

Le fait que le *berartan* souletin de (16) soit effectivement une forme du pronom intensif *bera* est corroboré par le passage suivant, où le référent est pluriel (on a donc logiquement *beren* en navarro-labourdin contemporain):

- (17) Marc 6,51 “ils s’étonnèrent d’autant plus en eux-mêmes”  
 [Ezk.] orduan eta gehiago harritu ziren *beren baitan*  
 [Cas., 109] ordian eta haboro harritü ziren BERETAN

En effet, la forme *beretan* ne peut pas s’analyser comme un génitif *bere(n)* régi par une pseudo-postposition *-ta-*, car si c’était le cas, on aurait également dû avoir *beretan* en (16); puisque l’on y avait *berartan*, la seule analyse est de considérer que l’on a bien la forme inessive plurielle de *bera*, comme toutes les grammaires basques le confirmeront (*bera* comme adjectif signifiant “le même” n’est pas soumis aux mêmes contraintes et restrictions que *bera* pronom intensif).<sup>15</sup>

3.3. Mais le *baita-* navarro-labourdin peut se décliner à un autre cas que l’inessif. L’exemple suivant est particulièrement intéressant en ce qu’il permet, dans

(14) *Barrua* “l’intérieur”, peut être interprété ici soit comme un nom “possédé”, soit comme postposition, déclinée à un cas locatif quelconque, et régissant le génitif; ceci n’affecte en rien l’argumentation.

(15) Une autre confirmation est fournie par la traduction de Liçarrague (1571), chez qui *bait(h)an* pouvait régir l’absolutif, tout comme *-ga* chez Añibarro le devait; on y trouve en conséquence pour Marc 6,51:

(17’) non are tinketz spantago baitzitezen *BERAK* baitan

avec le même raisonnement rendant cet intensif licite que pour les occurrences de *bera* vs. *bere-* chez Añibarro. De même, (15) a pour équivalents chez Liçarrague:

(15’) [Jean 4,39] Eta ...anhitzek sinhet zezaten *hura baitan*

Mais *bait(h)an* pouvait aussi régir le génitif chez ce dernier. Or dans ce cas, ce n’était pas le génitif *beraren* de *bera* qui était utilisé, mais le simple réfléchi *bere*, comme dans Luc 18,11:

(16’) *bere baitan* othoitz egiten zuen

Si (1b/3) se vérifient à nouveau, il faut alors considérer que le choix de la réaction génitive était l’option *marquée* chez Liçarrague; sinon (17’) supra ne pourrait pas s’expliquer. Et, bien que ne disposant pas de chiffres précis, j’ai le très ferme sentiment que les constructions en X-abs. + *baitan* son extrêmement plus fréquentes chez ce traducteur que celles en X-gén + *baitan*.

d'autres dialectes, de recourir soit à l'expression réfléchie "lourde" ou composée "X-gén + *buru*", lit. "pronom X au génitif + tête", soit encore, dans les dialectes occidentaux, à une expression instrumentale "légère" tout aussi inanalysable que le possessif/intensif réfléchi:

- (18) Jean 5,30: "(Moi,) je ne puis rien faire de/par moi-même"  
 [Ezk.] *nere baitarik ez dezaket deus egin* [-rik = ablatif après -ta-]  
 [Cas., 117] NIHAURTARIK ez dezaket deus egin (cf. L.L.: *ene burutarik ezin dezaket nik deusere egin*; Duv.: *ene burutarik...*; pour le sud, EHEG: *nik ez dezaket neurez ezer egin*; EAB: *neurez*.)

Le pronom neutre *nitarik* (cf. *nitan* en 14)) est impossible ici en souletin, car un pronom neutre ou pronominal strict ne peut pas normalement avoir comme antécédent un argument du verbe de la proposition minimale qui le contient (mais voir cependant l'ex. (26c) infra, et la discussion qui suit, pour un contre-exemple apparent). Le traducteur souletin a donc eu recours à la forme emphatique ou intensive *nihaur*, qui, normalement, est aussi exclue de tels contextes. Comment cela a-t-il donc pu se faire? D'une part, je viens de le dire, les dialectes du nord ignorent l'usage du réfléchi "léger" instrumental *ne(u)rez* "de/par moi-même", *berez* "de/par lui-même", etc. Mais, d'autre part, il semble que le génitif lourd en possessif + *buru* soit également bloqué en souletin dans cet usage adverbial, où, notons-le, la déclinaison est typiquement indéfinie au contraire de l'expression X-gén. + *buruA* quand elle représente l'argument d'un verbe, comme dans:

- (19) a. *Bere buruA ikusi du*  
 il s'est vu, lit. "il a vu sa propre tête"  
 b. *Bere buruA rekin mintzo da*  
 il se parle tout seul, lit. "il parle avec sa propre tête"

Un fort indice de ce blocage spécifique au souletin est dû au passage suivant, où les traducteurs d'Ezk. proposaient précisément, comme les deux autres traducteurs navarro-labourdins signalés sous (18), une construction en "X-gén + *buru* [indéf] + ablatif":

- (20) Jean, 7,28: "Je ne suis pas venu de moi-même"  
 [Ezk.] *Ez naiz nere burutarik etorria*  
 [Cas., 120] *Ez niz NIHAURTARIK jinik*  
 (Duv. et L.L. ont tous deux *ene burutarik*, alors que Liçarrague (1571) avait *neure buruz*, à l'instrumental indéfini également; pour les traducteurs du sud, j'ai relevé: Olab.: *nere buruz*; Ori.: *neurez*; EHEG et EAB: *neurez*).

Le traducteur souletin est donc en quelque sorte "coincé": il ne semble pas pouvoir utiliser le réfléchi lourd à l'indéfini, et ne dispose pas non plus du réfléchi léger

à l'instrumental; il ne lui reste donc plus, a priori, que le pronom intensif, et le pronom neutre. En conséquence, le principe APP (1b/3) lui fait choisir le premier, qui serait interdit autrement, c'est-à-dire dans une construction parallèle à (19); ainsi, en face de (21), tout à fait correct, (22) est *absolument* exclu:

- (21) ene büria ikusi düt (nik)                      (22) \*\*\*nihaur ikusi nüt (nik)  
je me suis vu, lit. "j'ai vu ma tête"                      lit. "j'ai vu moi-même"

Je vais bien entendu revenir sur la différence essentielle qui distingue l'usage licite de l'intensif *nihaur* chez Casenave dans (20), et qui rend (22) totalement agrammatical. Mais pour ce faire, il faut d'abord élargir le débat.

#### 4. Le Réfléchi Composé en POSS. + *burua* et les Pronoms Intensifs

4.1. Contrastant avec l'"abominable" (22), j'ai relevé chez Casenave un exemple qui n'est qu'apparemment du même type, et qui nous permettra de mieux cerner la différence entre (20) et (22); le voici (le sujet sous-entendu est un ergatif de 2e p. pl.):

- (23) Actes 20,28: "Prenez soin de vous-mêmes"  
[Ezk.] izan arta zuen buruez [-e-z = pluriel + instrumental]  
[Cas., 226] gogo emazie ZIHAURER [datif pl. de *zihaur* 'vous' (intensif)]  
(cf. Liç.: gogoa eizue zuen buruei [datif]; EHEG: izan ezazue zeuen buruaren arreta; EAB: zain itzazue zeuen buruak.)

Il est évident que le réfléchi "lourd" souletin, *zien bürrier*, correspondant au *zuen buruei* de Liçarrague, était également possible. La question se pose donc de savoir pourquoi on a ici un emphatique ou intensif, et ce qui le rend licite, en regard de (1b/3). Il apparaît que l'on a ici un nouveau type d'interaction, cette fois non plus entre des contraintes syntaxiques et un principe fonctionnel, mais entre les premières et des facteurs *sémantiques*. D'une part, on notera que, comme dans les autres dialectes orientaux, un complément au datif n'est pas obligatoirement marqué dans la forme verbale conjuguée; or c'est une contrainte absolue en basque que deux affixes, en cas de conjugaison pluripersonnelle, ne peuvent avoir le même référent (c'est ce qui rend la forme \**nüt*, b. standardisé \**naut*, impossible en (22);<sup>16</sup> comparer à cet égard les clitiques français de 1e et 2e p., parfaitement compatibles avec des sujets de même personne). Comme le complément est au datif ici, il n'a

(16) J'ai suggéré ailleurs que la "coréférence" notée par l'emploi de réfléchis composés comme en (21) ne pouvait pas relever de la structure morpho-syntaxique, puisque l'O.D. y est traité comme une 3e p. sg.; en d'autres termes, les expressions *ene büria* et *nik* de (21) (ou leurs équivalents en basque commun ou standardisé *ne(u)re burua* et *nik*) sont à la fois coréférentielles sémantiquement, et non-coréférentielles morpho-syntaxiquement: cf. Rebuschi (1986b), où des arguments d'une autre nature sont également apportés en faveur de la reconnaissance d'une double représentation des phrases basques.

pas besoin d'être dans la forme conjuguée (cf. déjà le texte de Liçarrague), qui est simplement "donnez-le", sans marque de complément d'attribution. Voilà donc pour les contraintes morfo-syntaxiques, qui sont simplement levées.

D'un autre côté, sémantiquement, il semble bien que le contexte, sans l'imposer toutefois, *permette* d'utiliser une forme intensive ou emphatique qui présuppose un contraste avec d'autres référents possibles, et souligne en même temps que le référent indiqué n'est pas celui que l'on attendrait, à la fois contextuellement et culturellement (cf. Faltz, chap. 4). Or c'est bien ce qui se passe ici: dans ce type de texte, on s'attend à ce que l'énonciateur recommande à ses interlocuteurs de se préoccuper avant tout de leurs prochains, plutôt que d'eux-mêmes. C'est d'ailleurs ce que confirme la suite immédiate de ce passage, qui indique qu'en plus de la référence inattendue, ou marquée, on a un contraste syntagmatique; le complément global de la proposition est en effet complexe: "prenez soin de vous-mêmes et de tout le groupe":

- (23') [Ezk.] ...zuen buruez eta artalde osoaz  
[Cas.] ...zihaurer eta artalde osoari

On peut donc dire qu'aux yeux du traducteur, ce double facteur sémantique, associé aux conditions morfo-syntaxiques mentionnées supra, lui permet de faire passer des considérations énonciatives devant la contrainte fonctionnelle (1b/3). Dans d'autres dialectes d'ailleurs, le caractère morfo-syntaxiquement réfléchi du complément, et sa valeur sémantiquement emphatique, peuvent se combiner, ce qui ne fait que confirmer la présente analyse; ainsi, Orixe et al. (dial. guipuzcoan) traduisent-ils ce même passage par:

- (23'') [Ori.] ZEURON buruen arreta izan zazute, baita artalde osoarena ere lit. "ayez soin de vos têtes à vous-mêmes..."

qui combine le réfléchi lourd ou composé "X-gén.+ *burua*" (qui est en bloc lui-même au génitif ici, car il fonctionne comme complément du nom *arreta* "soin"), et une forme réflexivo-intensive de cet X au génitif, *zeuron*, dont la double valeur est parallèle au *bere* d'Añibarro vue au § 2 (cp. le basque commun *zuen*, et le basque académique et axularrien *zeuen* dans de tels cas).<sup>17</sup>

(17) Dans les dialectes orientaux, il semble qu'une forme génitive intensive qui précéderait *burua* forcerait une lecture littérale du genre "vos propres têtes", et non "vous-mêmes" pour *zihaurer buruak*. Le procédé d'Orixe et al. est donc impossible ici, car il est dû à l'ambiguïté fondamentale, dans les dialectes du sud, des formes comme *bere* ou, ici, *ze(u)ron* "vos": on a en effet vu au § 2 que ces mots sont lexicalement soit réfléchis, soit intensifs. Ce procédé peut par contre être employé dans les dialectes du nord, si la valeur littérale ou proprement référentielle du nom n'est pas en cause. En voici un bel exemple, où le génitif réfléchi *zeu(r)en*, optionnel dans ce dialecte, est opposé d'abord à un génitif "neutre" *zuen* (ce qui montre bien le caractère optionnel de l'emploi du premier), puis à un génitif intensif ou emphatique, *zihaurer*:

"Ezen, *zeuren buruaren* [A] jabe zaudete, hala nola ...*zuen* [B] ontasunen. Mendetik mendera argituago, *zihaurer* [C] arteko buruzagiak zihaurer dituzue hautatzen ziberotar odoleko gizonetan..."  
En effet, vous êtes maîtres des vous-mêmes [lit. de vos [+ refl] têtes (A)], de même... que de vos [B: [-réfl]] richesses. De plus en plus éclairés au fur à mesure des siècles, c'est vous-mêmes [emphatique erg.: *zihaurer*] qui choisissez [vos] dirigeants entre vous [C: emphatique, génitif régi par *arteko*], parmi des hommes de sang souletin..." (J. Etchepare (1926), in P. Charritton (éd., pp. 147-148)).

4.2. Les occurrences de *zihaurer* dans (23) et *zeuron buru[ak]* dans (23'') permettent donc de s'interroger sur le degré de validité de l'APP (1b). D'autres ex. apparaissent en effet chez divers auteurs, qui montrent que les formes dites intensives peuvent l'emporter sur les formes réfléchies lourdes lorsqu'elles manifestent un contraste, typiquement, comme je l'ai déjà dit, entre un référent inattendu et d'autres référents possibles.<sup>18</sup>

C'était déjà le cas chez Liçarrague (1571), dont l'occurrence du pronom intensif ci-après relève de la même explication que celle fournie pour le *zihaurer* de (23) (noter de plus que l'instrumental ne peut, quant à lui, jamais voir le SN qui le porte être représenté dans la forme verbale fléchie):

- (24) Hébreux 6,13: "Quand Dieu fit sa promesse à Abraham, comme il ne pouvait jurer par [qui que ce fût] d'autre plus grand que lui, il jura par lui-même"  
 [Liç.] Abrahami promes egin zeraukanean Jainkoak, zeren bertze handiagoz ezin jura baitzezakeen, jura zezan BERARTZAZ.  
 (Toutes les autres trad. consultées présentent une forme réfléchie lourde: *bere buruaz* chez Duv. (nord) et EHEG (sud), *bere būriaz* chez Cas., et enfin *bere buruarengatik* (à l'ablatif plutôt qu'à l'instrumental donc), chez EAB, Ori., et Olab.)

Bien entendu, comme chez Casenave, cet usage n'est pas restreint à la 3e p.; dans l'ex. suivant, toujours de Liçarrague, on a d'abord une occurrence du réfléchi composé, puis, dans un contexte syntaxiquement identique, l'apparition d'un pronom emphatique (qui interdit *ipso facto* de donner une lecture littérale à l'expression en génitif + *burua*):

- (25) Jean 8,13-14: "Toi, tu témoignes sur toi-même... Moi, bien que témoignant sur moi-même..."  
 [Liç.] Hik *eure buruaz* testifikatzen duk... Nik NEURORTZAZ testifikatzenagatik..<sup>19</sup>

Notons encore, pour résumer globalement la situation:

- (26) Jean 1,22: "Que dis-tu [=qu'as-tu à dire] sur toi-même?"  
 a. [Liç.] Zer diok *eurorrez*? [emphatique, tutoiement]  
 a'. [Olab.] Zerorretzaz zer diozu? [emph., vouvoiement]  
 b. [Duv., L.L.] Zer diozu *zure buruaz*? [réfl. lourd, avec génitif interne non réfléchi]  
 b'. [EHEG, Ori.] Zer diozu *zeure buruaz*? [id. avec génitif interne réfléchi "axularrien"]

(18) Outre Faltz déjà cité, mentionnons, pour l'exploitation de cette notion éminemment énonciative dans l'étude de la distribution des pronoms, d'une part A. Zribi-Herz, pour le français, et d'autre part C. Thoelen pour le néerlandais.

(19) Voir la note 3 pour d'autres traductions de ce passage.

- b''. [EAB] Zer diok *heure buruaz* [même chose qu'en b', mais tutoiement plutôt que vouvoiement]<sup>20</sup>  
 c. [Ezk.] *Zutaz zer diozu?* [pronominal strict]  
 c'. [Cas., 51] *Zützaz zer diozü?* [id.]

Laisant pour le moment de côté les cas (c/c'), on notera que les emphatiques de (25) et (26a-a') présentent les propriétés suivantes:

- (a) ils sont à un cas oblique, l'instrumental, et ne peuvent donc être représentés dans la forme verbale conjuguée (ce qui, on l'a vu en 4.1, était une condition indispensable à leur apparition);
- (b) ils sont eux-mêmes composés, soit d'un radical de type "génitif réfléchi léger" (Liç. *neur-*, *eur-*), soit d'un radical réflexivo-intensif (Olab. *zer(o)-*, cp. le *ze(u)ron* génitif d'Ori. en (23')), suivit d'une forme démonstrative: *-ortzaz*, *-orrez* et *-orretzaz* sont en effet trois variantes du même démonstratif de distance II [identification à l'espace occupé par l'interlocuteur] (*h*)*ori* à l'instrumental, qui dénote ici le thème ou contenu d'un discours;
- (c) leur antécédent est un sujet transitif, à l'ergatif (explicite en (25), implicite en (26)).

On a donc avec (b) et (c) deux raisons distinctes de *plus* pour considérer ces formes intensives comme licites: l'élément anaphorique (i.e. réfléchi), ou réflexivo-intensif qui, en fonction de la théorie du liage, pourrait déjà coréférer au sujet en fonction de (a), en est en effet *suffisamment éloigné*, non par la présence de l'élément déictique auquel il est associé à l'intérieur du mot, mais par la constitution d'une prédication secondaire établie entre l'objet direct (implicite et arbitraire en (25), explicite sous la forme de l'interrogatif *zer* en (26)), et le pronom emphatique oblique (cf. les exemples (27) infra, et les ex. et références de la note 2 pour un développement de l'idée que les réfléchis légers doivent être disjoints référentiellement d'un "sujet" trop proche, ce "sujet" étant précisément ici l'O.D. en tant que sujet d'une prédication secondaire).

En conséquence, des trois propriétés décrites ci-dessus, ce sont la première et la troisième qui semblent déterminantes, si l'on veut pouvoir rendre compte également de (26c), où un pronom neutre est employé: le complément est oblique, donc non-conjugué, et se rapporte à un sujet transitif: il y a donc à nouveau prédication secondaire (ou "localisation" ou "repérage" abstrait) entre un "sujet", *zer*, et le pronom *zutaz/zützaz*, le "sujet" de cette prédication permettant au pronom neutre d'être suffisamment éloigné à nouveau de son antécédent pour qu'il ne le "lie" pas trop localement<sup>21</sup> — ce que confirme l'agrammaticalité d'un pronom neu-

(20) L'usage axularrien du génitif réfléchi léger à une autre personne que la 3e, par ex à l'intérieur de l'expression réfléchie composée comme en (26b') et (b''), est purement littéraire et conscient aujourd'hui; voir cependant un ex. relativement récent de son emploi (à vrai dire, optionnel) dans un dialecte oriental à la note 17; de façon générale, on constate que l'usage prescrit ou recommandé de ces formes (par l'Académie) est beaucoup plus respecté chez les auteurs du sud que chez ceux du nord.

(21) On remarquera que le *bera* bisc. étudié au § 2 correspond au même contexte complexe: cas oblique (réalise par une postposition elle-même à un cas oblique) et orientation vers un sujet transitif *par dessus un objet direct* implicite ou explicite. Mais il n'en vas pas de même de tous les ex. souletins empruntés à Casenave: cf. en particulier (17) et (20).

tre lié à trop courte distance, comme dans les ex. suivants, parallèles à l'ex. (a) de 18 note (2):

- (27) a. [zure buruarekin] / \*zurekin mintzo zira  
vous parlez tout seul, lit. "vous [suj. intransitif, réalisable à l'absolutif, non à l'ergatif] parlez avec vous-même / \*vous"  
b. [zure buruaz] / ? zutaz mintzo zira  
vous parlez de vous-même

## 5. Récapitulation et Réanalyse

La hiérarchie (3), qui correspond au principe fonctionnel (1b), confirmée d'abord par les résultats obtenus dans les §§ 2 et 3, se trouve maintenant infirmée par ceux de la section 4. La raison en semble être la suivante: elle ignore le fait que les pronoms dits intensifs ont un *contenu sémantique* que la "simple" coréférence, que l'on peut ou doit marquer, selon le contexte, soit par un réfléchi, soit par un pronom pur, ne justifie pas par elle-même. En d'autres termes, les intensifs complexes sont le résultat d'une interaction entre un contexte morpho-syntaxique qui les rend licites en tant que *pronoms non-réfléchis* (ou non-anaphoriques au sens phrastique du terme), et un contexte énonciatif ou discursif qui les appelle ou du moins les rend possibles en tant qu'*éléments porteurs d'un surplus de signification*.

Il en découle que le découpage des pronoms en trois classes adopté au début de cet essai (réfléchis, intensifs, neutres), est insuffisant: il faut en effet distinguer entre les réfléchis ou réflexivo-intensifs (selon les dialectes: nord vs. sud) *légers*, tels les génitifs *bere* ou *beren*, qui sont toujours en distribution complémentaire avec les pronominaux stricts légers (*haren*, *beien*), tous porteurs d'une information sémantique minimale (coréférence, ou référence disjointe, *sans plus*), et sur un autre plan, entre éléments *lourds*, tels les réfléchis argumentaux *ne(u)re burua*, *bere burua* et les emphatiques complexes, comme *nihaur* (ou *neroni...*), *zihaur* (*zeroni...*) qui sont porteurs d'une information au moins minimalement contrastive, qui va de la valeur "en tout cas" (pour les premiers) à la valeur "contrairement à ce que l'on pourrait attendre" (pour les seconds).

De ce point de vue, on doit considérer que *bera* se comporte fondamentalement comme un intensif lourd. Ainsi, il est avant tout non-réfléchi, ou pronominal (au sens de la théorie du liage), en ce sens que dans les contextes syntaxiques les plus typiques, il ne peut pas plus dénoter la coréférence avec le sujet que *nihaur* ne le pouvait en (22):

- (28) a. Peio<sub>i</sub> *bera*<sub>j, v<sub>i</sub></sub> ikusi du  
Peio l'a vu [et non: \*s'est vu]  
b. Peio<sub>i</sub> [*beraren*<sub>j, v<sub>i</sub></sub> txakurra] ikusi du  
Peio a vu son chien [celui de quelqu'un d'autre, lat. *eius*]

ce que confirme encore le fait qu'il est alors paraphrasable par, respectivement: *hura bera*, *haren beraren*: sa valeur dans (28) est simplement de souligner le référent

(quel qu'il soit, du moment qu'il ne s'agit pas de *Peio(k)*) et donc d'en exclure d'autres possibles.

Cette conclusion pourrait paraître contradictoire avec les résultats obtenus dans les sections 2 et 3, si l'on omettait d'introduire une nouvelle dimension encore; il faut en effet tenir compte du fait suivant: de même que les autres éléments emphatiques ou intensifs, le domaine local à l'intérieur duquel *bera* doit être libre est *plus étroit* que celui à l'intérieur duquel les pronominaux stricts ou pronoms neutres ne doivent pas avoir d'antécédent: c'est ce qui explique sa disponibilité pour renvoyer au sujet dans les ex. (7) à (10), version d'Añibarro: *a*, variante biscayenne de *hura* y aurait encore imposé une référence disjointe par rapport au sujet, tout comme *hartan* (vs. *berartan*) ou *haietan* (vs. *beretan*) auraient imposé la non-corréférence dans les ex. souletins (16) et (17). Dans de tels contextes donc, le poids sémantique de *bera* est alors naturellement réduit, et le principe APP sous sa forme (1b/3) joue alors tout son rôle.

Mais, dès que le contexte grammatical étroit permet également l'apparition des réfléchis lourds, il y a contraste entre ces derniers et les intensifs, si bien qu'ils retrouvent alors toute leur force contrastive: c'est exactement ce qui s'est passé dans les exemples de la section (4), qui ont montré de plus que ce *poids sémantique* spécifique dépendait essentiellement du point de vue subjectif de l'énonciateur.<sup>22</sup>

## 6. Bibliographie

### 6.1. Corpus basque

- [Añi.]: Añibarro, A. (texte non daté), *Guero Guero* [texte non publié de son vivant, 1748-1830], trad. biscayenne d'Axular (1643); les 42 premiers chapitres ont été publiés dans la *RIEV*, 1923 et sv.
- [Ax.]: Axular, P., 1643, *Gero*; réédition avec orthographe modernisée et traduction espagnole par L. Villasante: Barcelona, Juan Flors, 1964, puis Oñate, Jakin, 1976.

(22) Faute de place, il reste deux problèmes que je ne puis traiter ici, mais qui méritent d'être mentionnés. D'une part, l'emphase supraphrastique obtenue par l'emploi de *bera* dans des ex comme (28a,b) se réalise de manière opposée selon les dialectes dans les propositions subordonnées; ainsi, la "règle" de Saltarelli citée en 1.1. représente-t-elle du moins une tendance marquée dans les dialectes du sud, mais certainement pas dans ceux du nord, comme le prouvent les différents degrés d'acceptabilité sous corréférence dans les deux phrases suivantes:

- (a) [Nord] Peio*k*, erran daut [*hura*<sub>ij</sub> / *bera*<sub>ni</sub>] jinen dela  
 (b) [Sud] Peio*k*, esan dit [*hura*<sub>i,ni</sub> / *bera*<sub>ij</sub>] etorriko dela  
 Peio m'a dit que *lui* viendrait.

D'autre part, je ne discuterai pas non plus de la traduction de "son" dans des structures du typ. [X<sub>i</sub> et son<sub>i</sub> Y] selon les dialectes: on trouve soit *haren* (cf. latin *eius*) chez Axular et dans les parlers orientaux conservateurs, soit *bere* (en guipuzcoan courant), soit encore soit l'un soit l'autre —sans parler de la possibilité, partout, d'employer un emphatique comme *beronen* "de celui-ci" ou *berorren* "de celui-là" (distance I ou II). La question à ce sujet est la suivante: pour quoi le réfléchi est-il bloqué chez Axular (ou en latin), alors qu'il est supérieur au pronominal pur sur l'échelle (3)? La réponse est probablement à chercher du côté de l'identification de l'antécédent potentiel, qui doit posséder une autre propriété que celle de simple dominance structurale, cf. le "PIT" (*Principle of Independent Targeting*) de L. Hellan (1988: 81): "Une anaphore B prend un syntagme nominal A comme antécédent seulement si A est un terme visé par une autre relation grammaticale fondamentale"; or comme l'avait déjà remarqué Lafitte (§ 211), dans *aita, eta haren, semea heldu ziren* "le père et son fils venaient", "le verbe déborde *aita*"; en termes plus modernes, *aita* n'est pas le sujet, mais un constituant interne au syntagme complexe sujet.



- [Cas.]: Casenave, J., 1986, *Egün oroetako irakurgetiak*, Zarauz, Itxaropena.
- [Duv.]: Duvoisin, J., 1898, *Bible Saindua*, rééd. fac. sim. en 3 vol., Bilbao, Editorial de la Gran Enciclopedia Vasca, 1972.
- [EAB]: Elizen Arteko Biblia, 1983, *Itun berria*, Lizarra & Bilbao, Bibli Elkarte Batuak/Sociedades Bíblicas Unidas.
- [EHEG]: Euskal Herriko Elizbarrutietako Gotzaiak 1980, *Itun berria*, Saint-Sébastien, Editorial Diocesana/Idatz Elizbarrutiko Argitaraldia.
- Etchepare, J., 1926, "Atharratzeko mintzaldiak", in P. Charritton (éd., 1984) *Jean Etchepare mirikuaren (1877-1935) idazlanak*, vol. I, Saint-Sébastien, Elkar (pp. 143-149).
- [Ezk.]: Ezkila (éd.), 1974, *Jesu-Kristo-ren berri ona*, Belloc, éd. Ezkila.
- Iturriaga et al.: A. P. Iturriaga, J. A. de Uriarte, Cap. J. Duvoisin, & Abbé Inchauspé, 1857, *Dialogues basques: guipuzcoans, biscayens, labourdins, souletins*, Londres; rééd. fasc. sim., Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1978.
- [L. L.]: Léon, L., 1947, *Jesu Kristo gure Jaunaren Ebanjelio Saindua*, Ustaritz, sans indication d'éditeur.
- [Liç.]: Liçarrague, J., 1571, *Jesus Christ gure Jaunaren Testamentu berria*, La Rochelle, rééd. fasc. sim., Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1979.
- [Olab.]: Olabide, E., 1958, *Itun Zâr eta Beïia*, Bilbao, Yesusen Biyotzaren Deya.
- [Ori.]: N. Ormaechea, dit "Orixe", J. Kerexeta & R. Zugasti, 1974, *Itun berria*, Usúrbil, Impr. Izarra, & Bénédictins de Lazkano.

## 6.2. Etudes de grammaire et de linguistique

- Bouchard, D., 1985, "PRO, Pronominal or Anaphor", *LI* 16/3, 471-477.
- Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.
- [EGLU], 1985, *Euskal Gramatika Lehen Urratsak*, vol. I; préparé par la Commission de grammaire (*Gramatika Batzordea*) de l'Académie basque; Pampelune, Euskaltzaindia & Institución Príncipe de Viana.
- Faltz, L. M., 1977, *Reflexivization: a Study in Universal Syntax*, thèse, U. de Californie à Berkeley; rééd.: New York, Garland, 1985.
- Gèze, L., 1873, *Éléments de grammaire basque, dialecte souletin [...]*, Bayonne; rééd. fasc. sim.: Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1979.
- Hellan, L., 1988, *Anaphora in Norwegian and the Theory of Grammar*, Dordrecht, Foris.
- Ithurry, l'Abbé, 1895, *Grammaire basque; dialecte labourdin*, Bayonne et Biarritz; rééd. fasc. sim.: Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1979.
- Kornfilt, J., 1987, "Beyond Binding Conditions: the Case of Turkish", in H. E. Boeschoten & J. Th. Verhoeven (éds.), *Studies on Modern Turkish*, Tilburg, Tilburg University Press (pp. 105-120).
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas.
- Manzini, R. & Wexler, K., 1987, "Parameters, Binding Theory, and Learnability", *LI* 18/3, 413-444.
- Ortiz de Urbina, J., 1986, *Some Parameters in the Grammar of Basque*, thèse, Université d'Illinois à Urbana-Champaign, rééd. revue et corrigée, Dordrecht, Foris, 1989.
- Pica, P., 1984, "Liage et contiguïté", in *Recherche sur l'anaphore*, U. Paris 7, Collection ERA 642, pp. 119-164.
- Rebuschi, G., 1986a, "Théorie du liage, diachronie et énonciation: sur les anaphores possessives du basque", *ASJU* 20/2, 325-341.
- , 1986b, "Pour une représentation syntaxique duale [...]", *ASJU* 20/3, 683-704.

- , 1988, "A propos de quelques "universaux" de la théorie du liage", *Verbum* 11/2, 157-185.
- Salaburu, P., 1986, "La teoría del ligamiento en la lengua vasca", *ASJU* 20/2, 359-412.
- Saltarelli, M., 1988, *Basque*, Londres, Croom Helm (Descriptive Grammars).
- Thoelen, C., 1987, "Les réfléchis en néerlandais"; texte dactylographié, U. Paris 8, 65 pp.
- Yang, D. W., 1983, "The Extended Binding Theory of Anaphors", *Language Research* 19/2, 169-192 [Séoul].
- Zribi-Hertz, A., 1980, "Coréférence et pronoms réfléchis: notes sur le contraste *lui/lui-même* en français", *Linguisticae Investigationes* 4, 131-179.

# Binding at LF vs. obligatory (counter-)coindexation at SS; a case study

## 1. Introduction \*

T. Reinhart (1986) has recently challenged the “prevailing assumption in theoretical studies of anaphora that “the core issues in the case of pronominal anaphora (i.e. anaphora involving pronouns) are those of intended coreference with definite NP’s” (p. 123) by arguing that “the core issue of the binding theory (or the syntax of anaphora) is that of bound-variable interpretation” (*ibid.*). Independently of her work, D. Sportiche (1986), comparing the anaphoric/pronominal systems of English and Japanese, reached about the same conclusion that there are in fact *two* types of pronouns like *he/him/his* in English, the first one representing “pronouns as variables” and sharing with the strict anaphor *himself* the properties of Japanese *zibun*, and the second one corresponding to “referential pronouns”. Both authors thus converged in treating alike strict anaphors and the first type of pronouns, henceforth archetypally *him-1*, and dealing separately with the “pragmatic” (T.R.) or “referential” (D.S.) *him-2*.

After presenting and illustrating part of their argumentation (§ 2), I will introduce some possible theoretical consequences and paradoxes due to a tentative introduction of R-expressions into the binding paradigm (§ 3). Next, I will show that the Reinhart-Sportiche basic distinction does carry over to the description of the so-called “reflexive” or “intensive” genitive *bere* of Northern Basque, thereby

(\*) Although Koldo Mitxelena depicted himself somewhere as a 19th century comparatist lost in the 20th century, his interest in theoretical linguistics was well-established, and I even had the honour of receiving his personal encouragement to pursue my work on binding in Basque; this paper is therefore a new contribution to this area of research, and I can only regret that he is no longer with us to read it and discuss it.

Besides, I must deeply thank the following native speakers of Navarro-Labourdin Basque, whom I have had to ring up more than once or even twice to check the data used here as carefully as possible. They are: J. Haritschelhar, now President of Euskaltzaindia (the Basque Academy), and retired professor of Basque language and literature at the University of Bordeaux III; E. Larre, full member of Euskaltzaindia and director and editor of *Herria*, the Northern Basque weekly; J.-B. Orpustan, currently professor of Basque at Bordeaux University; B. Oyharçabal, CNRS, and X. Videgain, these last two being corresponding members (*euskaltzain urgazle*) of the Academy. I would also like to thank J. Ortiz de Urbina for the remarks he sent to me on a preliminary version of this paper, and A. Eguzkitza and K. Sainz, who discussed it with him before he wrote that letter, and, finally, L. Nash-Haran, who has provided me with the Georgian data mentioned in footnote 12.

Needless to say, all remaining errors are nonetheless mine, and I also am the sole person responsible for the analyses proposed here.

weakening my former claim that Basque had no VP and was accordingly non-configurational: if *bere-1* induces “sloppy-identity” interpretation (cf. Ross 1969) under clause coordination and deletion of recoverable material in the second clause, and is therefore a “bound variable” which must be dealt with at LF, *bere-2*, on the contrary, never induces such sloppy identity readings (for four of the five informants consulted) and can, moreover, be the specifier of the subject NP, in which case it must be coindexed with the object NP; consequently, either the s-structure is flat or non-configurational, and *bere-2* is also constrained by c-command, or the S-S is configurational, and the obligatory local coindexing of this pseudo-anaphor is *not* subject to c-command, contrary to an empirical claim made in passing by D. Sportiche (*op. cit.*) according to which “natural languages never seem to impose locality requirements not involving c-command” (§ 4). In § 5, I will study some dialectal and subdialectal variations concerning the necessarily coindexed *bere* and its pronominal counterpart *haren*, a series of facts which will lead me in the conclusion to also refute T. Reinhart’s (*op. cit.*) claim that “pragmatic” or “intended” coreference has nothing to do with “the syntax of anaphora” (§ 6): the opposition between *bere-1* and *bere-2* merely boils down to the fact that the latter must already be coindexed at s-structure, whilst the former will have to be operator-bound at LF.

## 2. Anaphors, Bound Pronouns, and Referential ones in English and Japanese

2.1. The notion “bound variable” as used here, after Reinhart (1986), covers both standard (sentential) anaphors, such as *himself* in (1a), and necessarily bound pronominals like *his* in (1b) or *her* in (1c): they behave alike, although the latter two are merely “free”, in the technical sense, in their binding or governing category GC, whether this GC is defined as in Chomsky (1981) or Chomsky (1986), as is demonstrated by the necessary sloppy identity interpretation which obtains in the second clause in the three examples:

- (1) a. Peter<sub>i</sub> saw himself<sub>i</sub> and so did John  
       [i.e. John<sub>j</sub> saw himself<sub>j</sub> - not Peter<sub>i</sub>]  
       b. John<sub>i</sub> lost his<sub>i</sub> life, and Peter did too  
       [i.e. John died, and Peter died too]  
       c. Mary<sub>i</sub> lost her<sub>i</sub> way, and so did Jane  
       [i.e. Mary got lost, and Jane got lost too]

On the other hand, when a pronominal is either not coindexed with any other NP, or is, but without being c-commanded by it, this pronominal is not only technically free: it functions like a “name” or a “referential expression”, as in the following examples, where the sloppy identity reading is unavailable:

- (2) a. John<sub>i</sub> likes him<sub>s,i,j</sub>, and so does Peter<sub>k</sub>  
       [i.e. and Peter<sub>k</sub> likes him<sub>j</sub> too, where  $i \neq j$ ,  $i \neq k$ ,  $j \neq k$ ]  
       b. John<sub>i</sub> likes Paul<sub>j</sub>, and so does Mary<sub>k</sub>  
       [i.e. and Mary<sub>k</sub> likes Paul<sub>j</sub> too]

- (3) a. John<sub>i</sub>'s mother saw him<sub>i</sub>, and so did Peter  
[i.e. and Peter saw John too]
- b. John<sub>i</sub>'s mother saw him<sub>i</sub>, and so did Peter<sub>k</sub>  
[i.e. and Peter<sub>k</sub> saw him<sub>i</sub> too, whoever that person *him<sub>i</sub>* might be]
- c. John's mother likes Paul, and so does Peter  
[i.e. and Peter likes Paul too]

In the case of (3a), Reinhart speaks of “intended” or “pragmatic” coreference; but the whole paradigm (2)-(3) indicates that it would be more natural to use Sportiche’s expression “referential pronouns” in cases like (2a), (3a) and (3b), because their reference is fixed once and for all in the first clause, rather than “variable” or depending on a local antecedent.

As is well known, there also are cases when both sloppy and strict or non-sloppy identity readings are possible; note that in the sentences (4a, b) below, the antecedent, a definite expression, technically binds the pronominal (outside its GC of course).

- (4) a. John<sub>i</sub> asked Mary to shave him<sub>i</sub>, and so did Peter<sub>j</sub>;  
      (i) [sloppy] ... and Peter<sub>j</sub> asked Mary to shave him<sub>j</sub> too  
      (ii) [non-sloppy] ... and Peter<sub>j</sub> asked Mary to shave him<sub>i</sub>;  
            [= John] too
- b. Mary<sub>i</sub> likes her<sub>j</sub> neighbours, and Sue<sub>j</sub> does too  
      (i) [sloppy] ... and Sue<sub>j</sub> likes her<sub>j</sub> (own) neighbours too  
      (ii) [non-sloppy] ... and Sue<sub>j</sub> likes her<sub>i</sub> [= Mary's] neighbours too

(Naturally, the two distinct readings are only available when *him<sub>i</sub>*, *her* above are referentially dependent on the subject NP: if we had *him<sub>k</sub>* or *her<sub>k</sub>* in the first clause, only the “referential” or strict identity interpretation would be possible).

A final case worth exemplifying is one in which the subject is a (universally) quantified expression; here, as is well-known too, if the subject binds the pronominal in the first clause, the non-sloppy reading is impossible in the elliptical one which follows:<sup>1</sup>

- (5) a. Everybody<sub>i</sub> hates his<sub>i</sub> boss; therefore Paul does too  
      (i) [sloppy] therefore Paul<sub>j</sub> hates his<sub>j</sub> (own) boss  
      (ii) [non-sloppy] \*therefore Paul hates everybody<sub>i</sub>'s boss
- b. Nobody<sub>i</sub> will ask you to help him<sub>i</sub>; therefore Paul won't  
      (i) [sloppy] therefore Paul<sub>j</sub> won't ask you to help him<sub>j</sub>;  
      (ii) [non-sloppy] \*therefore Paul won't ask you to help anybody

(1) The ungrammaticality of the non-sloppy interpretation can be reduced to a general principle forbidding variables to be left unbound at LF (a principle which derives in its turn from the Koopman & Sportiche Bijection Principle which will be discussed in 4.2.1.). Thus, (5a-ii) can be “translated” into:

(a) [<sub>P1</sub> for every x, x human, [x hates x's boss]] ⇒ [<sub>P2</sub> Paul hates x's boss]

where x('s) in P<sub>2</sub> has no operator to bind it. I am indebted to Ph. Nabonnand for this remark.

Leaving aside R-expressions for the time being, it follows that if the orthodox binding theory only distinguishes between anaphors, which must be *locally* bound (= by def. both coindexed with, and c-commanded by, another NP), and pronominals, which must be *locally* free (= by def. not bound) —but may be either non-locally bound, or (locally or extra-locally) coindexed with a non-c-commanding antecedent, or yet be “contextually”, i.e. extra-sententially, coindexed— the foregoing discussion and data show that a tripartite distinction must be established within the anaphoric/pronominal system, as represented in (6) below, where the “bound variable” use of the pronominals is symbolized by *him-1*, and its (fixed) referential value is typified by *him-2*:

|     |                |                |   |  |
|-----|----------------|----------------|---|--|
| (6) | Items          | bound variable | submitted to a locality [+]/<br>antilocality [-] constraint |  |
|     | <i>himself</i> | +              | +   | ( <i>anaphors</i> )                    |
|     | <i>him-1</i>   | +              | -   | ( <i>bound<br/>pronominals</i> )       |
|     | <i>him-2</i>   | -              | -   | ( <i>referential<br/>pronominals</i> ) |

We shall see in section 4.2.2 that the logically missing item, [-bound variable, + submitted to a locality constraint] does exist: it is precisely the Northern Basque *bere-2* alluded to in the introduction.

2.2. What renders Japanese particularly attractive here is that, according to Sportiche (1986), the lexical distinction established in this language is not one between anaphors like *himself* and pronominals like *him-1* and *him-2*, but a distinction between a bound variable item, *zibun*, which is not submitted to any (anti-)locality constraint, and a referential pronoun *kare* “he/him/his” (f. *kanozyo*), which *is*, on the contrary submitted to an antilocality condition. Sportiche’s approach has obviously one great merit with respect to *zibun*: one is no longer forced to explain why or how either (a) *zibun*, is, in standard terms, either a strict anaphor which must consequently be bound in its GC, or a bound pronominal, i.e. an item which must be both free in its GC, and bound in a wider domain, or (b) it has no GC —as on Fiengo & Haruna’s (1987) analysis.

Let us now illustrate the differences between *zibun* and *kare*, borrowing our first examples from this latter paper:<sup>2</sup>

- (7) a. John-ga [[Mary-ga *zibun*-o semeta] koto-]o sitte-iru  
 J.-NOM M.-NOM self-ACC blamed fact-ACC knows  
 “John<sub>i</sub> knows that Mary<sub>j</sub> blamed self<sub>i</sub>” [= F&H (2)]

(2) Although the aims and results of the two papers are obviously at variance with each other, and despite the fact that according to F&H *kare* is not a pronominal proper, but rather a deictic element, those differences do not affect the issues and problems I am trying to address here. I will not consider either the fact that *zibun* may also “be interpreted deictically as Speaker or Addressee according as the S[entence] is declarative or interrogative”, as summarized by Keenan (1988: 133) —although this fact should ultimately prove that, in Sportiche’s terms, *zibun* also has a “referential” value; see also F&H (*op. cit.*, ex. (8) and (9)) on this question.

- b. John-ga [[Mary-no *zibun*-no e-ni tuite-no  
 NOM GEN GEN picture-LOC about  
 hyooka-ka] karai koto-]o sitte-iru  
 evaluation-NOM severe fact-ACC knows  
 “John<sub>i</sub> knows that Mary<sub>j</sub>’s evaluation of self<sub>i,j</sub>’s painting  
 is severe” [= F&H (3)]
- (8) a. [[*zibun*-no zidoosya-ga kosyoo-sita] John-]o  
 GEN car-NOM broke down (REL) J.-ACC  
 watasi-no zidoosya-ni noseta  
 my [I-GEN] car-LOC gave a ride  
 “(I) gave a ride to John<sub>i</sub> whose [lit.: self<sub>i</sub>’s] car broke down in my  
 [own] car” [= F&H (4)]
- b. minna-ga [*zibun*-ga/\**kare*-ga suki-na] hon-o  
 everyone-NOM z./k.-NOM like-PART book-ACC  
 katta  
 bought  
 “everyone bought the book which (s)he<sub>i</sub> [lit.: self<sub>i</sub>] liked” [= F&H (6)]
- c. John-wa [daremo-ga *zibun*-o semeta to] omotta  
 TOP everyone-NOM z.-ACC blamed COMP thought  
 “John<sub>i</sub> thought that everyone<sub>j</sub> blamed self<sub>i,j</sub>” [= Sportiche (6)]

The examples in (7) show that *zibun* is not necessarily locally bound (by a definite NP), contrary to *himself* for instance: it is locally bound when it takes *Mary* as its antecedent, but it is “long distance bound” or a “pronominal anaphor” when *John* is the antecedent.

The sentences in (8) show that *zibun* can also function like a (standard model) variable, because in (a) it is bound (probably via an empty operator) to the antecedent of the relative clause which contains it, and because in (b) it is bound by a quantified expression (compare (5)); (8b) also shows that *kare* cannot function like a variable, a fact to which I return. Finally, (8c) recapitulates *zibun*’s properties, since there it is either long-distance bound by a referential expression, or short distance bound by a quantified one.

That *kare* cannot, on the other hand, function like a variable—in either sense of the word—is corroborated by the next examples, borrowed from Saito & Hoji (1983: 247 (9)), in which, again, there is a contrast between the potential antecedents of *zibun* and *kare*.

- (9) a. John-ga [*zibun*-ga/*kare*-ga Mary-ni kirawarete-iru to]  
 NOM self-NOM he-NOM M.-LOC is-disliked COMP  
 omoikonde-iru (koto)  
 is-convinced fact  
 “John<sub>i</sub> is convinced that he<sub>i</sub> is disliked by Mary”

- b. daremo<sub>i</sub>-ga [zibun<sub>i</sub>-ga/\*kare<sub>i</sub>-ga Mary-ni kirawarete-iru  
 everyone-NOM self/he-NOM M.-LOC is-disliked  
 omoikonde-iru (koto) [cf. (8b)]  
 COMP is-convinced  
 “everyone<sub>i</sub> is convinced that he<sub>i</sub> is disliked by Mary”

Of course, *kare* in (9a) is grammatical; but it need not be bound by *John*, whereas *zibun* has to. In any case, *kare* is out in (9b) because its antecedent there is a quantified expression, not a referential one, just as in (8b): in both cases, *kare* would have been grammatical with an index different from the one of the subject NP.

Since there is no VP deletion in Japanese (Whitman 1987, § 3.2), the distinction between the bound variable or sloppy interpretation (i) of examples (4a, b) and the “pragmatic” or “referential” reading (ii) of the same examples must be illustrated in a distinct context. Saito & Hoji (1983: 257) provide us with such a context, starting with an analysis of (10) [their (32)] in English:

- (10) a. Only John<sub>i</sub> thinks he<sub>i</sub> will win
- (11) a. There is only one person  $x$ ,  $x = \text{John}$ , such that  $x$  thinks that  $x$  will win.  
 b. There is only one person  $x$ ,  $x = \text{John}$ , such that  $x$  thinks that John will win

As was also pointed out by Reinhart (*op. cit.*: 128), the truth values of these interpretations are different; to stick to S & H’s example, we thus have, respectively, the following more transparent paraphrases of (11):

- (12) a. Nobody<sub>i</sub> but John<sub>i</sub> thinks he<sub>i</sub>/she<sub>i</sub> will win  
 b. Nobody<sub>i</sub> but John<sub>i</sub> thinks he<sub>i</sub>/\*he<sub>i</sub>/\*she<sub>i</sub> will win

Now, the interesting fact about the opposition between *zibun* and *kare* is that (13a) below *only* has the bound-variable interpretation (11a)/(12a), whereas (13b) only has (“aside from the irrelevant reading in which *kare* refers to someone other than John” [S & H (1983: 257)]) the fixed or referential interpretation (11b)/(12b):

- (13) a. John-dake-ga [zibun-ga katu to] omotte-iru  
 only-NOM z.-NOM win COMP thinks  
 b. John-dake-ga [kare-ga katu to] omotte-iru

Therefore, the traditional and restrictive definition of “variable” as referring to an expression necessarily bound by a quantified expression or an operator must be abandoned (provisionally), and replaced by Reinhart’s wider one, given at the beginning of section 2.1, and according to which the properties of the antecedent are irrelevant, since it may also be a definite NP. From this point of view, *zibun* has



exactly the properties of a bound variable thus defined, and *kare*, those of a referential pronoun—which can “pragmatically” (but need not) corefer to a definite NP only.

### 3. Interlude: Can R-Expressions be incorporated into the Reinhart-Sportiche framework?

3.1. From a purely descriptive point of view, we can summarize the results obtained up to now in the following table, where a correspondence between the English and Japanese lexical entities examined above is established:

|      |                       |                |                |
|------|-----------------------|----------------|----------------|
| (14) | Items                 | English        | Japanese       |
|      | anaphors              | <i>himself</i> | <i>zibun-1</i> |
|      | pronouns as variables | <i>him-1</i>   | <i>zibun-2</i> |
|      | referential pronouns  | <i>him-2</i>   | <i>kare</i>    |

Let us now consider a possible extension of (14), which would also include N-headed NP’s or “R[eferential]-expressions”, using the following binary features: B[ound] V[ariable] (in Reinhart’s sense), and P[ronominal] in an intuitively Chomskyan sense:

|      |                       |                |                |      |     |
|------|-----------------------|----------------|----------------|------|-----|
| (15) | Categories/items      | English        | Japanese       | [BV] | [P] |
|      | anaphors              | <i>himself</i> | <i>zibun-1</i> | +    | –   |
|      | pronouns as variables | <i>him-1</i>   | <i>zibun-2</i> | +    | +   |
|      | referential pronouns  | <i>him-2</i>   | <i>kare</i>    | –    | +   |
|      | R-expressions         | <i>John</i>    | <i>John</i>    | –    | –   |

Such a presentation raises at least two problems. The first one is theory-internal: it concerns the possible parallelism between lexical, i.e. phonetically realized, categories as classified in (15), and empty or unrealized categories; I will not address it here, first of all because there is no well-established theory of what Basque e.c.’s are or even look like and because, anyway, the facts to be discussed in sections 4 and 5 should concern every possible linguistic theory, and not only the GB approach.

The second problem has to do with the exact definitions of the binary features [BV] and [P] used in (15). As far as the positive value of the feature [BV] is concerned, there does not seem to be any difficulty: a [+BV] item is one which is necessarily bound, i.e. both coindexed with, and c-commanded by, some antecedent NP. [+P] elements, on the other hand, either may be anti- (or extra-)locally bound, or must be locally free—in which case they may still be coindexed, but then, extralocally again, and/or without the NP they are coindexed with c-commanding them. The obvious characterization then is: an item is [+P] if and only if it can be antilocally bound; if it happens to be, it will be either [+BV] at the same time, or [-BV]. These options are clearly illustrated by the two readings of,

say, example (4a): under the sloppy identity interpretation, we have *him-1* of (15), and, under the strict identity interpretation, we have *him-2*; note that in the latter case, the index of *him* in (4a) (or of *her* in (4b)) could have been *k*, (with  $i \neq j, j \neq k$ , and  $i \neq k$  of course): as noted before, *him* (or *her*) would simply have been a referential pronoun, whose coreference with the (matrix) subject NP was a pure matter of chance or of "pragmatic" factors. The same results naturally obtain with the systematically different interpretations of *zibun(-2)* and *kare* in (13).

But there still remains one difficulty, linked to the [-P] value. We can of course derive the properties of strict anaphors like *himself* from the double fact that (a) they have to be bound, being marked [+BV], and (b) they avoid being marked [+P] by not being able to be anti-locally bound. But what about the [-BV, -P] items? Note that the logical negation of [+BV] as defined above is *not* "must not be bound", but simply "need not be bound". (Besides, if [-BV] meant "must not be bound" *him-2* and *kare* would not even be allowed to exist at all). We therefore have a problem with R-expressions: being marked [-BV], they merely need not be bound, as we have just seen; moreover, being marked [-P], they still have the possibility of either not being bound at all (the correct result), or yet of being locally bound, a property which, I must insist, does *not* contradict their [-BV] characterization although it does contradict their essential property, which is stated by Principle C of the binding theory: R-expressions must be free (everywhere).

This naturally weakens the strength of (15) and of the associated definitions of the features [BV] and [P]: were it not for R-expressions, the distribution of anaphors and pronouns (as in English) or of (bound) variables and referential pronouns (as in Japanese) would have been entirely predictable, thereby rendering the Principles A and B of the B.T. superfluous.<sup>3</sup> Note however that if Principle C is perhaps too strong (as has often been argued in the literature), it is obvious that it will seldom be violated to the point of allowing R-expressions to behave like strict anaphors (see however Lasnik and Uriagereka (1988: 40) for a counter-example in Thai). Accordingly, we are confronted with a contradiction: the principles A and B seem to be (at least descriptively) necessary either as such, or modified, or yet as incorporated into the definitions of the [BV] and [P] features as used above, whereas Principle C should, according to many, either be dispensed with entirely within the syntax proper (as proposed by Reinhart 1986), or integrated into a "theory of discourse principle(s) for coreferential NP's" (as discussed and illustrated in Koster (1987: 353-4), where Reinhart's drastic distinction between syntax and

(3) This does not mean that the exact definition of (anti-)locality is straightforward; see for instance Koster (1985, 1987) and Manzini & Wexler (1987) for convincing arguments that locality does not only vary from language to language, but from lexical item to lexical item in the same language; cf. also van Riemsdijk (1985: 38):

[...] while it is evidently an important advance to have a small set of binary parameters instead of virtually unlimited variation, it is obviously better to have no parameter at all. Whenever we observe differences in syntactic behavior among lexical items or classes of items, it is better to make the differences follow from properties of these lexical item[s] than to refer to these items and their properties in the principles of grammar.

This point of view is illustrated, as far as Basque is concerned, in Rebuschi (1987, 1988). See also Keenan's (1988: 134) remark: "As with Fijian, the Irish, Japanese and Turkish examples show that a theory of anaphora may not in general constrain the distribution of lexical items but only the range of interpretations available to these items".

pragmatics is blurred), or again submitted to parametric variation (as in Lasnik & Uriagereka, *op. cit.*); see also Milner (1986) for another attack against Principle C. In any case, the results obtained here go directly against all of this, since they render some independent version of other of Principle C more necessary than ever.

3.2. It seems to me that the heart of this contradiction lies in the very incorporation of R-expressions into (15): the [BV] and [P] features only concern “the syntax of anaphora *proper*” —to paraphrase Reinhart’s words, i.e., more specifically, the anaphoric/pronominal systems of natural languages. In other words, something like a modified version of (15) *can* be maintained, provided the fourth line there is also occupied by an element which belongs to such an anaphoric / pronominal system —just as was suggested below (6), at the end of section 2.1.

Before I turn to showing that such an element does indeed exist in at least one natural language, let me make a final remark concerning the first three lines of (15): they exactly represent the three types of elements which Sportiche (1986: 370) entered in the “table 1” entitled “Locality conditions in English” —but which can also describe the two “uses” (from an English expert’s viewpoint at least!) of Japanese *zibun* (see the first two lines of (14) and (15))— it being understood that (a) the “c-command requirement” and the “(anti-)locality conditions” represent an effort towards reducing a patent redundancy in (15), where the definitions of the [BV] and [P] features both included the word “bound”, and (b) that the categories listed here are considered as coindexed with some antecedent, whether this is an obligatory constraint (1st column) or not (as assumed for the 2nd col.):

(16)

|                        | C-command required    | C-command not required |
|------------------------|-----------------------|------------------------|
| Locality condition     | [strict] anaphors     | *                      |
| Antilocality condition | Pronouns as variables | Referential pronouns   |

Clearly, the question is whether it is possible to find an element filling in the gap or starred space in (16): if one is shown to exist, Sportiche’s suggestion quoted in the introduction will have been falsified. Note that a “marked” relaxation on the c-command requirement for bound variables (such relaxations are discussed e.g. in Freidin (1986: 154-5) or Koster (1987: 326-7) cannot affect Sportiche’s claim since what it says in essence is that there are (apparently) no languages possessing a lexical item which should be submitted to a locality (rather than an antilocality) condition and, at the same time, be (even optionally) coindexed without c-command being involved. It is this specific interpretation of Sportiche’s statement which I will now challenge, on purely empirical grounds, by studying the properties of the so-called 3rd. p. “reflexive” genitive *bere* in the Navarro-Labourdin (henceforth NL) Basque dialect spoken in France (I will also use the expression “Northern

Basque”, since the other northern dialect, Souletin Basque, does not seem to behave differently in this chapter of its grammar).

#### 4. The two values of the Northern Basque Genitive *bere* ‘his/her’

4.1.1. The reason why I will concentrate here on this NL dialect (described in a traditional grammar framework by Lafitte (1962) —see especially pp. 93-3, §§ 208-211— and unfortunately ignored in Saltarelli (1988) is that in it *bere must* be coindexed with an argument of its own minimal clause (for conservative speakers) or of the matrix clause (for the remaining speakers, who probably are the majority today), contrary to the situation in the “Southern” or “Western” dialects spoken in Spain, where *bere* may be “discourse-bound”. Now, in the latter case, there are two options: (a) *bere* may be either neutral as to the distinction between anaphors and pronominals, or else (b) it may be considered an anaphor bound by an empty Topic constituent (a solution which could be compared to Huang’s (1984) proposal that referentially free zero pronouns are variables in certain languages). In either case, it is not clear how those dialects could help us to provide an item filling in the gap in (16).

4.1.2. Let us now turn to a few basic facts. Today’s NL Basque (henceforth “Basque” only, unless otherwise specified) has two basic 3rd. p. “possessive” genitives: *bere* and *haren* (I take *beraren* to be an emphatic variant of *haren*; for more details, see Rebuschi 1988). On the face-value of such examples as the following:

- (17)  $\text{Jones}_i \text{ ikusi du } \text{bere}_{i,j} / \text{haren}_{i,j} \text{ xakurra}$   
 Jon-*k* seen AUX his his dog- $\emptyset$   
 ‘Jon has seen his dog’

I have been led (e.g. in Rebuschi 1986, 1989) to consider *bere* an anaphor, and *haren* a pronominal, much as the specialists in various Indo-European languages distinguish between anaphoric possessives, such as Latin *suus*, Russian *svoj*, Danish or Norwegian *sin*, etc. and pronominal possessives/genitives like, respectively, *eius*, *jego*, *hans* and the like.

There is, however, one great difference between Basque *bere* and its Indo-European analogues, from now on noted  ${}^{\circ}sw-$ . Thus, whereas  ${}^{\circ}sw-$  is of course not only possible, but almost always obligatory in configurations like (18a) below, it is always impossible in cases like (18b),<sup>4</sup> even when coreference is intended (this being due, of course, to the fact that the object NP does not c-command the subject NP):

- (18) a.  $\text{NP}_i [\text{VP V } [\text{NP } {}^{\circ}sw_{-i} \text{ N}]_i]$       b.  $*[\text{NP } {}^{\circ}sw_{-i} \text{ N}]_j [\text{VP V NP}]_i]$

(4) Two facts must be noted. First, in Russian, *svoj* is not really compulsory —but only preferred— when the antecedent is 1st or 2nd p. rather than 3rd. Second, linear order and/or c-command are essential in these configurations; thus, there are violations of the filter forbidding Latin *suus* to appear within the subject NP of an independent clause, but this is only when the object NP has been fronted —and therefore c-commands the subject NP and *suus*, albeit from an A-bar position; see e.g. Riboni (1987) for many such literary examples.

On the contrary, the opposition between *bere* and *haren* is preserved in cases like (18b):

- (19) a. [*bere*<sub>i,sj</sub> *xakurrak*] *ikusi du Jon<sub>i</sub>*  
 his dog-*k* seen AUX Jon-Ø  
 “his<sub>i</sub> dog has seen Jon<sub>i</sub>”  
 b. [*haren*<sub>s<sub>i</sub>,j</sub> *xakurrak*] *ikusi du Jon<sub>i</sub>*  
 “his<sub>j</sub><sub>s<sub>i</sub></sub> dog has seen Jon<sub>i</sub>”

Recall furthermore that in the Northern dialects, *bere* must have an antecedent, so that it is out in (20):

- (20) *haren*/<sup>\*</sup>*bere* *xakurra hil da*  
*h.* *b.* dog-Ø died AUX  
 “his dog has died”

In my former work then, I derived from (20) that *bere* had to be bound, and from the grammaticality of (17) with *bere*, and that of (19a), that the subject and object NP's c-commanded each other—in other words, that Northern Basque was nonconfigurational, since the very existence of a VP node would have prevented the object NP from c-commanding, hence binding, *bere* in (19a), and from counter-binding *haren* in (19b) (the GC's for *bere* and *haren* being obviously identical, as demonstrated in Rebuschi 1987, 1988).

4.1.3. Of course, I fully realized that other anaphors, such as *nere/bere burua* “myself/himself”, lit. “my/his (own) head” or *elkar* “each other” could not occur in subject position. Their behaviour, however, remains strange. For instance, whatever the person (1st, 2nd or 3rd) of the subject NP, *elkar* (or *nere/bere* etc. *burua*) is represented in the inflected verb form (generally an auxiliary) by the 3rd p. sg. prefix (*d-* in the present tense). Such facts can be illustrated by the following paradigm, in which only (a) is grammatical:

- (21) a. *guk<sup>i</sup> elkar<sup>j</sup> / gure burua<sup>j</sup> ikusi dugu [d<sup>i</sup>-u-gu<sup>i</sup>]*  
 we-*k* e-Ø our head-Ø seen we-have-it  
 “we have seen each other/ourselves”  
 b. \**guk elkar/gure burua ikusi \*\*gaitugu*  
 we-have-us  
 c. \**elkarrek<sup>i</sup>/\*gure buruak<sup>i</sup> gu<sup>j</sup> ikusi gaitu [gait<sup>i</sup>-u-Ø<sup>i</sup>]/\*\*gaitugu*

Another astonishing property of these anaphoric expressions is the following: in Basque, where *pro* may instantiate any of the three main grammatical functions or relations (subject, direct and indirect object), their person and number being, by the way, all represented in the inflected verb form, this “empty category” seems to be able to inherit from its discourse antecedent its [+anaphoric] property; here is

an example, borrowed from J. Hiriart-Urruty, a famous writer of the turn of the century (reprinted as J. H.-U. 1972: 85):

- (22) Nik<sub>i</sub> ez dut nahi agertu [nere<sub>i</sub> burua<sub>i</sub>]; ez dezaket ager  
 I-*k* NEG AUX want show myself-Ø NEG can't-it show  
 "I do not want to show myself; (I) cannot"  
 [lit.: "... I cannot [+ transitive] show *pro*"]

Therefore, there were grounds for believing that the equivalents of *myself*, *himself* or *each other as anaphors* were to be dealt with at some level, or within some type, of representation which was *not* s-structure, and could well be K. Hale's (1982, 1983) l[exical]-structure, this structure being by hypothesis hierarchized (see also Mohanan 1984).<sup>5</sup> At s-structure, on the other hand, these NP's would behave like pronominals or R-expressions (whence the data in (21) and (22)). On the contrary, *haren* and *bere* would have to be taken care of at s-structure (note that being specifiers, they have no coarguments that could possibly bind them, contrary to *nere/bere burua* or *elkar*). Finally, this "dual" approach to binding in Basque had a nice independent consequence: if, in (22) for instance, [*nere burua*] as a whole is bound at l-s, and *nere* is bound at s-s, it follows that there is no \*i/i filter violation in that sentence, since, presumably, this filter holds only of one type or level of representation at a time.

4.2. Let us now concentrate on *bere* (or *beren* in the modern language when the antecedent is plural). All the data utilized henceforth have been carefully checked with the five informants mentioned (in alphabetical order) in footnote (\*). Except in a few cases, which will be duly pointed out when necessary, the judgments of four of them were remarkably convergent; I will call them the "standard" informants of NL basque, and will concentrate on their responses, leaving aside the radically different judgments of the fifth one until section 5.2.3.

4.2.1. First of all, as might be expected, *bere* functions like a bound variable whenever its antecedent is a quantified subject; this is demonstrated by the necessary sloppy-identity readings which obtain in the following sentences (the ending *-ak* in (23a) is not an ergative morpheme, but the irregular zero/absolute marker of plural NP's):

- (23) a. [emazte guziek]<sub>i</sub>; [beren<sub>i,s;j</sub> haurrak] maite dituzte, bai eta  
 woman all-*k* their children-Ø love AUX yes and  
 [gizon guziek ere/ eta gizon guziek ere bai  
 man all-*k* too  
 "[all women]<sub>i</sub>; love their<sub>i,s;j</sub> children, and all men (do) too"  
 [i.e. and [all men]<sub>i</sub>; love their<sub>i,s;j</sub> children too"]

(5) There is independent evidence that *elkar* and [*bere* (etc.) *burua*] must be dealt with at l-s or some other version of "argument structure": see Rebuschi (1987, 1988) for some Basque data, and Williams (1987) for a theoretical framework which I suspect might provide the means to deal with them.

- b. [edozoin emaztek]<sub>i</sub> [*bere*<sub>i,s;j</sub> haurra] maite du, bai eta  
 any woman-*k* b. child love AUX yes and  
 [edozoin gizonek] ere  
 any man-*k*  
 “any woman<sub>i</sub> loves her<sub>i</sub> child, and so does any man”

But of course such examples do not entail that there is a VP at s-structure, since exactly the same effects obtain when the object precedes the subject:

- (24) a. [beren haurrak] [emazte guziek] maite dituzte, bai eta gizon  
 guziek ere [same translation as (23a)]  
 b. [bere haurra] [edozoin emaztek] maite du, bai eta edozoin  
 gizonek ere [same translation as (23b)]

On the contrary, the latter examples clearly show that *bere* as a bound variable must be bound at LF, where QR [= Quantified-phrase Raising] has taken place. Note, incidentally, that Koopman & Sportiche’s (1982) Bijection Principle is then apparently violated, since, after QR, the quantified subject “locally binds” (in K&S’s terms) *two* variables: *bere* and its own trace. However, if (24a, b) are examples of Scrambling rather than Topicalization, the (hypothetical) d-structure linear order and hierarchy may be “reconstructed” at LF before QR applies, thereby preventing this violation of the Bijection Principle.<sup>6</sup> But then, if Basque is configurational at D-S and S-S, (24a, b) violate Saito & Hoji’s (1983) requirement that a trace not be the antecedent of a pronoun or an anaphor which it does not c-command at S-S. All this appears more clearly in (25), where (a) the hypothetical configurational d-structure of (24a) —cf. (23a)—, (b) its derived s-structure, (c) its LF representation after QR but without, and then (d) with “reconstruction” or “de-scrambling”, are respectively indicated (QP = quantified phrase):

- (25) a. [S [emazte guziek]<sub>i</sub> [<sub>VP</sub> [bereni<sub>i</sub> haurrak] maite dituzte]]  
 b. [S [<sub>NP</sub> bereni<sub>i</sub> haurrak]<sub>j</sub> [<sub>S</sub> [emazte guziek]<sub>i</sub> [<sub>VP</sub> t<sub>j</sub> maite dituzte]]]]  
 c. [S [<sub>QP</sub> emazte guziek]<sub>i</sub> [<sub>S</sub> [<sub>NP</sub> bereni<sub>i</sub> haurrak]<sub>j</sub> [<sub>S</sub> t<sub>i</sub> [<sub>VP</sub> t<sub>j</sub> maite dituzte]]]]]  
 d. [S [<sub>QP</sub> emazte guziek]<sub>i</sub> [<sub>S</sub> t<sub>i</sub> [<sub>VP</sub> [bereni<sub>i</sub> haurrak]<sub>j</sub> maite dituzte]]]]

Therefore, either S&H’s principle does not hold, or (NL) Basque is nonconfigurational; on the contrary, under the reconstruction hypothesis, K&S’s Bijection Principle does hold good, but independently of the (non-)configurational nature of S-S, since it only applies at LF in the case under analysis; for some discussion whether LF might be “flat” too, see 5.2.3., where highly marginal facts are set forth.

(6) I take Scrambling to be a mere (Chomsky-)Adjunction to S/IP; therefore, it may either feed Reconstruction, if it is a syntactic phenomenon, or leave LF unaffected, if the movement takes place in PF (as J. Ortiz de Urbina has suggested —p.c.). In any case, the fact that Basque LF is configurational has never been challenged up to now, as far as I know (see however 5.2.3 and footnote 11 on this question).

4.2.2. That *bere(n)* can function *either* as a bound variable *or* a (necessarily —recall (20)) coindexed referential “pronoun” can now be illustrated by the ambiguity of the second, reduced clause in (26):

- (26) Jon<sub>k</sub> bere<sub>i</sub> ama ikusi du, eta Peio<sub>k</sub> ere bai  
 Jon-*k* b. mother-Ø seen AUX and Peio-*k* too yes  
 “Jon<sub>i</sub> has seen his<sub>i</sub> mother, and Peio<sub>j</sub> (has seen his<sub>i,j</sub> mother) too”

Need we then distinguish between two *bere*'s? If the ambiguity of (26) invites us to do so, it seems to me that the following data leave no doubt whatsoever: when *bere* specifies the subject NP, its antecedent is the object NP, and, whatever their relative linear order, only the fixed or referential reading obtains in the reduced clause:

- (27) a. *bere* semeak Jon ikusi du, eta Peio ere bai  
 b. son-*k* J.-Ø seen AUX and P.-Ø too yes  
 “[his<sub>i,j</sub> son]<sub>k</sub> has seen John<sub>j</sub>, and (he<sub>k</sub>/\*[= Peio<sub>i</sub>'s son]<sub>m</sub> has seen) Peio<sub>i</sub> too”  
 b. Jon, bere semeak ikusi du, eta Peio ere bai  
 ditto, lit. “Jon<sub>i</sub> his<sub>i</sub> son has seen e<sub>i</sub>...”

Before drawing any theoretical conclusions from (27), note that in fact both sentences have two slightly distinct interpretations: one in which the NP left adjacent to the verb is not focused (or “foregrounded” in Uriagereka’s (to appear) terms), and one in which it *is* focused; in the latter case, a marked variant is available in the Northern dialects in which the auxiliary immediately follows the focalized phrase, and precedes the lexical verb (see Lafitte 1962: 48, § 117/5 and Rebuschi 1983):

- (28) a. ? bere semeak, JON du ikusi, ez PEIO  
 b. son-*k* J.-Ø AUX seen NEG P.-Ø  
 “his<sub>i</sub> son has seen JON<sub>j</sub>, not PEIO”  
 b. Jon, BERE SEMEAK du ikusi, bai eta PEIO ere  
 “as for Jon<sub>i</sub>, HIS<sub>i</sub> SON has seen him, and (as for) Peio too”

The question mark which precedes (28a) indicates that two “standard” informants in fact rejected the sentence —whilst the other two accepted it, but only with a fixed or referential reading as far as the second (elliptical) clause is concerned— this result being quite consonant with Horvath’s (1986) remarks on comparable examples in English.<sup>7</sup> As for (28b), the four of them accepted it with a referential reading (or strict identity interpretation), and only one of them also *marginally* accepted it with a sloppy identity reading.

(7) What I mean here is that, whatever the exact nature of the S-S representation of sentences with a focused constituent (see Eguzkitza 1986, Ortiz de Urbina 1989 and Uriagereka (to appear) for very distinct proposals), (28a, b) is ungrammatical from a sentence-grammar viewpoint, although discourse considerations can render such structures licit —hence the fact that those sentences were judged acceptable by two of my four “standard” informants.



It then appears that, other things being equal (or dealt with by other modules of the grammar), when *bere* specifies the subject NP, its reference is typically fixed, even though it may happen to be technically bound by its antecedent: thus it is not only necessarily coindexed with, but also c-commanded by, the object NP *Jon* at s-structure in (27b) and (28b) —albeit from an A-bar position. However, c-command is clearly irrelevant here: when used as a referential entity, *bere* simply has to be locally coindexed at s-structure— if we allowed it to be coindexed only later on, at LF, we would transform it into a variable in the case of (28a), thereby allowing for a sloppy identity reading rejected by my informants; moreover, after the focused NP of (28b) has been raised and adjoined to S at LF, *bere* could no longer be bound by *Jon* there.

4.2.3. We may temporarily (see 5.2.2.) conclude that NL Basque has two distinct *bere*'s: *bere-1*, examined in 4.2.1, is a *bound variable*: it must be bound at LF, it is furthermore submitted to a locality requirement (for a slight qualification of this statement, see the discussion concerning the two subvarieties of NL Basque under 5.1.2): it therefore is a strict anaphor.<sup>8</sup> On the other hand, *bere-2*, illustrated

(8) Needless to say, such anaphors as *nere/bere burua* ‘my/himself’ or *elkar* ‘each other’, certain properties of which were described in section 4.1.3, always entail a sloppy-identity reading when the context is appropriate — compare (a) below to (1a) in the text:

- (a) Peiok<sub>i</sub> [bere burua]<sub>i</sub> ikusi du [= d<sup>i</sup>-u-Ø] eta Jon<sub>j</sub> ere bai  
 P.-k himself seen AUX and Jon-~~k~~ too so  
 ‘Peio has seen himself, and so has Jon’ [not \*and Jon has seen Peio too]
- (b) Peio(k) eta Jon<sub>j</sub>ek elkar ikusi dute, era Miren(ek) eta Arantxa<sub>k</sub> ere bai  
 P.(-~~k~~) and J.-~~k~~ e.o. seen AUX and M. (-~~k~~) and Arantxa-~~k~~ so too  
 ‘Peio and Jon have seen each other, and so have Miren and Arantxa’  
 [not: and Miren and Arantxa have seen Jon and Peio]

Note however that *bere* (etc.) *burua* sometimes gets a literal interpretation; in such cases, this NP must be treated like a Referential expression, whence an ambiguity analogous to the one which obtains with (4) in English — or (26) in Basque; thus (a) has a counterpart (a’), in which only the indexing of the object NP has changed, apparently, but which has two interpretations rather than one:

- (a’) Peiok<sub>i</sub> [bere, burua]<sub>i</sub> ikusi du eta Jon<sub>j</sub> ere bai  
 ‘Peio<sub>i</sub> has seen his<sub>i</sub> head, and Jon<sub>j</sub> too (has seen his<sub>i,j</sub> head)’

It is this dual analysis of *bere burua* which may have led Hiriart-Urruty to build a sentence like (22), and induced Abaitua (1988: 199) to assert that the ‘reflexive expression’ *b.b.* could function as the subject of its own clause; indeed, his example (30) (*ibid.*):

- (c) bere buruak izutu zuen Jon  
 b. head-~~k~~ scared AUX[past] Jon

should *not* be interpreted as an instance of a true anaphor bound by the object NP, but as a case analogous to (27a,b), i.e. with *bere-2* and *bere burua* taken as an R-expression.

Another remark is in order: various authors (Belletti & Rizzi 1988, Uriagereka 1989) have suggested that BT Principle A is in fact an ‘anywhere’ principle, an assumption I am not following here. J. Ortiz de Urbina (p.c.) has however noted that in certain cases, the bound variable reading of *bere* cannot be obtained at LF, but at S-S, as in:

- (d) Jon<sub>j</sub>ek bere seme guz(t)jak maite ditu, eta Peiok ere bai  
 ‘Jon<sub>j</sub> loves all his<sub>j</sub> sons, and so does Peio’

Here, the sloppy interpretation (which is not necessary, but only preferred, according to my standard informants) would not be available at LF, since the quantified object NP, which has undergone QR, has scope over the subject NP and asymmetrically c-commands it.

Or does it? According to Reinhart’s (1983: 23) precise definition of c-command (where A c-commands B iff there is a branching node C which dominates B and either immediately dominates A, or immediately dominates C’, which in turn immediately dominates A, and C and C’ belong to the same category), the subject

by (27) and (28), is always referential. Consequently, it can be described as a “pseudo-anaphor”, i.e. an element which is necessarily coindexed at s-structure —but either *not* submitted to c-command, if the s-structure is considered configurational— or yet *vacuously* submitted to c-command, if the s-structure is “flat”. (Naturally, the ambiguity of (26) can be explained in the same terms as those used to describe the two readings, sloppy and non-sloppy, of (4): we have *bere-1* in the former case, and *bere-2* in the latter).<sup>9</sup>

Accordingly, D. Sportiche’s suggestion, already quoted in the introduction, that “natural languages never seem to impose locality requirements not involving c-command” is empirically falsified under a configurational analysis of NL Basque s-structure.

## 5. On Long Distance Binding and (Sub)Dialectal Variation

5.1.1. If (20) shows that *haren*, a real pronominal, need not be coindexed in the minimal or maximal clause which contains it, the examples (17) and (19b) showed that it fact it must be “counter-coindexed” locally exactly in the cases when *bere* must be locally coindexed. Moreover, in every example from (23) through (28), its referential index would have been not only distinct from that of the coargument of the NP it specifies, but fixed and stable, and disjoint, in the second, reduced clause too. (Under a configurational analysis of S-S, this fact of course strengthens my refutation of Sportiche’s empirical claim, since *haren* is submitted to the same locality condition as *bere*).

But there *are* cases when *haren* may, however, be bound —extra-locally of course. Let us now consider such a case, (29) below.<sup>10</sup> What is noteworthy here is that both a sloppy identity reading, and a strict identity reading, are again possible, when *haren* is bound by the subject of the matrix clause (the third interpretation is only mentioned for memory’s sake):

- (29) Jonek erran du [haren aita jinen dela],  
 J.-k said AUX h. father-Ø will-come AUX-COMP

NP would still c-command the object NP. It may thus be that owing to the distinct properties of *bere-1* and *bere-2*, NL Basque must force its anaphors to be bound at LF, whereas in those languages in which there are no items such as *bere-2*, there is no need for such a constraint.

(9) If the S-structure is flat, c-command will always apply vacuously to bound material at that level of representation. Hence the question: Why should *bere burua* “himself”, *elkar* “each other” and *bere-1* also be bound at LF, when *bere-2* only has to be bound at S-S? (As far as I know, nobody has ever suggested that, within the same language, two lexical items would only differ in that one of them should be submitted to a given module in the syntax proper, and the other at LF —contrary to what has been suggested to account for certain cross-linguistic differences, as in Chomsky (1986a) for instance). Clearly, then, a configurational analysis of S-S should be preferred, but this in turn raises another question: Must we prefer substantive universals (in particular, the universal existence of a VP node) to such formal universals as c-command? See 6.2.2 for a highly tentative way of salvaging both.

(10) In the Southern *spoken* dialects, *haren* would normally be excluded in such a context, only *bere* (or the really emphatic pronominal *beraren*) being possible under coreference here; see Abaitua (1991) for a discussion of this, and related, matters, and Saltarelli (1988: 96-133) for a presentation of *hura* (the absolutive [-Ø ending] form of *haren*) vs. *bera* (whose genitive is *beraren*, just mentioned above, and *not bere*, which has no absolutive form, contrary to Saltarelli’s assumptions) in the same southern dialects.

eta Peiok ere bai  
and P.-*k* too yes

- [i] “Jon<sub>i</sub> has said [his<sub>i</sub> father will come], and Peio<sub>i</sub> too (has said John’s father will come)”: bound *referential* value
- [ii] “Jon<sub>i</sub> has said [his<sub>i</sub> father will come], and Peio<sub>i</sub> too (has said his<sub>i</sub> (own) father will come)”: bound *variable* reading
- [iii] “Jon<sub>i</sub> has said [his<sub>i</sub> father will come], and Peio<sub>k</sub> too (has said his<sub>i</sub> father will come)”: fixed *referential* value

Therefore, there seem to be three types of *haren*’s, not only two (contrary to English *he/his/him*). *Haren-1*, which corresponds to the bound variable reading (29ii) above, also corresponds to English *he/his/him-1*. *Haren-2*, which is referential, cf. (29i) and (29iii), is the analogue of English *he/his/him-2*. But we must add the *haren* whose existence was recalled at the very beginning of this section; let us call it *haren-3*.

5.1.2. Before recapitulating our results, we must also take into account a sub-dialectal distinction which I have established elsewhere and is best illustrated by the fact that two of my four standard informants also allow *bere* to be substituted for *haren* in (29); those who reject (30), i.e. more specifically *bere* in (30), simply seem to have a local domain for *bere* which is narrower than those who accept it there — a fact which is possibly linked to the parameter which consists in including, or not including, the notion of “accessible SUBJECT” in the definition of the GC’s for anaphors, as suggested in Rebuschi (1988), following Yang (1983) and related work.

- (30) ? Jonek erran du [bere aita jinen dela]  
J.-*k* said AUX *b.* father-Ø will-come AUX-COMP  
“Jon<sub>i</sub> has said [his<sub>i</sub>; <sub>s</sub> father will come]”

(Of course, as the indexes on *his* show, when judged acceptable, *bere* must co-refer to *Jon*.) But the interesting point is that the four informants, whether they accept or reject (30) as such, all admit on hearing (31) both a sloppy identity interpretation, and a fixed or referential one, for the second clause:

- (31) ? Jonek erran du bere aita jinen dela [= (30)], eta Peiok ere bai  
“Jon has said that his father will come, and Peio also has  
[i] (said that John’s father will come)”  
[ii] (said that his own [= Peio’s] father will come)”

just as they admitted two distinct interpretations for “bound” *haren* in (29i,ii).

5.2.1. Consider now the “restricted” or “conservative” subdialect (already attested in 16th century texts) in which (30) is out. *Bere* is then *strictly* local here (with the provisos mentioned in footnote 3), so that we can now modify (6) or (16) so as to account for the Basque data too. Indeed, a “basic” fact which was

overlooked, or simply left implicit, in both those tables is the level of representation considered. Now I think I have clearly established that *bere-1* must be bound at LF, as must of course all bound variables be. An obvious benefit is then that it is no longer necessary to have recourse to l-s (or argument structure) to deal with strict anaphors, as was suggested in section 4.1. (but see footnote 5 however). But there is more to it: (6) and (16) only allowed room for items which were free to corefer or not extra-locally, so that the opposition between *bere-2* (the referential *bere*) and *haren-3* (which must be locally anti-coindexed) could not be taken into account.

I consequently propose the following table describing the distribution of *bere* and *haren* in the conservative variety of Northern Basque, leaving open the question of whether it would make sense in English and Japanese too (recall section 2) —but intuitively, I can think of no reason why it should not: to me, it is a sheer accidental fact that these languages should exhibit no lexical items submitted to a local (counter-)coindexation constraint at s-structure.

(32) *Binding and coindexation in conservative NL Basque*

|                        | Binding at LF:<br>obligatory                 | Coindexation at S-S:                              |                       |
|------------------------|--|---|-----------------------|
|                        |  | obligatory  | forbidden             |
| Locality condition     | <i>bere-1</i><br>( <i>himself, zibun-1</i> ) | <i>bere-2</i><br>(*)                              | <i>haren-3</i><br>(*) |
| Antilocality condition | <i>haren-1</i><br>( <i>him-1, zibun-2</i> )  | optional<br><i>haren-2</i> ( <i>him-2, kare</i> ) |                       |

5.2.2. If we now turn to the “unrestricted” NL subdialect, the picture changes slightly, but not significantly (note that *bere-1’/2’* may be considered a fiction, if the exact definition of the GC of *bere* is parametrized, as suggested above):

(33) *Binding and coindexation in unrestricted NL Basque*

|                        | Binding at LF:<br>obligatory | Coindexation at S-S:         |                             |
|------------------------|------------------------------|------------------------------|-----------------------------|
|                        |                              | obligatory                   | forbidden                   |
| Locality condition     | <i>bere-1</i>                | <i>bere-2</i>                | <i>haren-3</i>              |
| Antilocality condition | <i>bere-1’/haren-1</i>       | obligatory<br><i>bere-2’</i> | forbidden<br><i>haren-2</i> |

Moreover, the variety of Southern Basque described by Abaitua (1991) could be reduced to a table in which the six spaces *could* be filled in by the “same” lexical

item *bere*, owing to the extremely extensive use of it in those dialects, but this remains to be carefully checked.

5.2.3. It is now high time I rapidly described the judgments of my fifth informant. Incredible though it may sound, he only accepts the sloppy identity interpretation *everywhere*, and in particular in such examples as (26), (27) and (28); however, he judged both (30) and (31) grammatical, admitting both strict and sloppy identity readings for the latter — just as for *haren* in (29). The only possible account I can find for such data is that:

(a) he does not possess *bere-2*, a fact which, if considered alone, would make his idiolect much more English/Japanese-like (hence unmarked?) than the standard informants', because, seen from a different point of view, *bere* is always an anaphor for him, or at least a bound variable (as mentioned in relation with (31), he possesses the "*bere-1*" of (33));

(b) this idiolect is nevertheless highly marked in that it appears to exclude every possible hierarchical or configurational structure of S/IP *even at LF*; consider (27a) for instance: there, as has already been said, the object NP *Jon* is not necessarily focused, but may just happen to occupy the unmarked site for direct objects; however, only the sloppy identity reading obtains for the second clause: "his<sub>i</sub> son has seen Jon<sub>i</sub>, and (his<sub>i</sub>,s<sub>i</sub> son has seen) Peio<sub>j</sub> too"; now this seems to imply that when the anaphor specifies the subject, it is the object which undergoes lambda-abstraction at LF:

$$(34) \quad [(Jon, (\lambda x) [x\text{'s son saw } x \text{ }]) \text{ and } (Peio, (\lambda y) [y\text{'s son saw } y])]$$

True enough, the deleted part of the second clause is, correctly, an alphabetical variant of its counterpart in the first clause. But we now have a double violation of the Bijection Principle, a phenomenon which, in its turn, demands to be accounted for. (Recall that for the other native speakers consulted, *bere* here merely had to be coindexed with a coargument of the subject NP which contains it, *at s-structure*, so that there is no need to have recourse to lambda-abstraction to account for this case of "pseudo-binding").

The solution that suggest itself is that LF too would be "flat" or VP-less for this fifth informant, so that the first clause of (27a) would have as its Logical Form representation:

$$(35) \quad (Jon, (\lambda x) [x \text{ <object> } (x\text{'s son) <subject> has seen.]])$$

Obviously, more data should be gathered and analyzed in detail before such a highly marked hypothesis can hope to find significant independently justified support.<sup>11</sup>

(11) I have mentioned elsewhere (Rebuschi 1986, 1989) that some "conservative" NL dialect speakers accept sentences like:

(a) nor<sub>i</sub> maite du bere<sub>i</sub> amak?  
 who(m) love AUX b. mother-*k*  
 "??/\*who does his mother love?"

## 6. Conclusions and New Problems

6.1. If the “syntax of anaphora” is to account for all the facts described in this paper (even leaving out those depicted just above, since they are due to one single informant) it is clear that its domain is much wider than the one the orthodox Binding Theory as such is able, and supposed, to cover. In particular, as many linguists (such as T. Reinhart and D. Sportiche) have shown long before me, this orthodox theory has nothing to say about the sloppy vs. strict identity interpretations of “bound pronouns” whose antecedents are definite expressions — a phenomenon which I have so much capitalized on here, and this should be enough to urge theoretical linguists to look for more appropriate tools.

Or should they? In fact, we already have them at hand: the only thing to do is to set apart *de jure* coindexation and c-command: “binding” as such is simply a misleading term, since the conjunction of coindexation and c-command only holds good at LF, where an anaphor (or anaphoric pronominal) must be technically “bound” by the (trace of a) variable. Accordingly, “binding” is not the tool we need to account for “intended” or would-be “pragmatic” coreference.

But must we, by way of consequence, concur with T. Reinhart in her claim that the latter has nothing to do with the “syntax of anaphora”, and should rather be accounted for in terms of “pragmatic strategies”? I do not think so: the Basque data analyzed here have provided ample evidence that the opposition between *bere-2* and *haren-3* is a syntactic matter, since both items *are* constrained by a locality condition. Therefore, when she writes (1986: 144) that when

the grammar does not allow for bound anaphora, regardless of the placement of pronouns and antecedents [...] then, the hearer can infer nothing about the referential intentions of the speaker, and whether the NP's are intended as coreferential or not can be determined on the basis of discourse information alone,

she is only describing the situation which obtains in certain languages (perhaps the vast majority of them, but this is not to the point), which do not possess such lexical items as *bere-2* and *haren-3*: although the concrete use of these items has nothing to do with “bound variable anaphora”, as we have seen, they do tell the hearer a lot about the speaker's intention to have his NP's corefer or not.<sup>12</sup>

which are usually predicted ungrammatical under either Koopman & Sportiche's Bijection Principle, or Saito & Hoji's constraint that traces may be antecedents of anaphors and pronouns only if they c-command them. But we have already seen that the latter proposal is hardly tenable in Basque. So, if we stick to the Bijection Principle, we should allow the same type of LF structure for (a) and for (35):

(b) For which  $x$ ,  $x$  a person, [ $x$  <object> ( $x$ 's mother) <subject> loves]?

in which the object  $x$  A-binds the genitive  $x$ 's contained within the subject NP.

But one difficulty remains: (a) above was judged grammatical by two of the four “standard” informants, who all reject the sloppy identity interpretation of (27a, b), and therefore have a grammar which excludes (35). I must confess I do not see how to reconcile these facts.

(12) L. Nash-Haran (p.c.) has kindly informed me that there is at least one more natural language which exhibits a pair of “anaphors” like *bere-1* and *bere-2*: Georgian, where the lexical item in question is *tavis*. Thus, parallel to (19a), we have:

(a) *tavis(-ma) dzařlma Vanos ukbina*  
 self's (ERG) dog-ERG Vano-DAT he-bit-to-him  
 “his<sub>i,j</sub> dog bit Vano,”

The main empirical contribution of Northern Basque therefore lies in its providing us with the opposition between *bere-1* and *bere-2*, an opposition which overtly demonstrates that the ambiguity of such sentences as (4a, b) is due to the fact that the lexical items *him* or *her* are either already coindexed (hence, given their reference) at s-structure, or not; in the former case, we get the strict identity reading in the second, elliptical, clause, but, in the latter case, the indexation is given later on, at LF, under lambda abstraction, therefore contributing the sloppy identity interpretation.<sup>13</sup>

6.2. From a theoretical point of view, at least two other important issues are raised by the present account of NL Basque properties. The first one has to do with Logical Form; the second one, which is concerned with the relationship between c-command and configurationality, will be taken up in 6.3.

although the word order in (b), where the antecedent precedes *tavis*, is preferred:

- (b) Vanos<sub>i</sub> tavis(-ma)<sub>i,s;j</sub> dzařlma ukbina  
(id.)

Contrary to Basque, however, the pronominal possessive *mis* ‘his’ would be possible in both cases (compare (19b)); therefore, Georgian *mis* corresponds to *haren-1* and *haren-2*, but not to *haren-3* — a fact that has nothing disturbing about it, once it is acknowledged that locality conditions vary from one lexical item to another (see some references in footnote 3).

L. Nash-Haran also points out that Harris’s (1981: 281, footnote 6) contention that ‘for many speakers, there is an additional constraint that *tavis* cannot occur in the subject’ is a misled generalization due to the examples chosen:

- (c) \*švils bans tavis deda (d) \*tavis deda bans švils  
child-DAT she-bathes-himself’s-NOM mother-NOM (id.)  
‘his<sub>i</sub>; mother bathes the child<sub>i</sub>’

In fact, the constraint would rather be that anaphoric possessives are generally avoided as specifiers of NP’s which denote relatives or body-parts; moreover, the presence of the pronominal possessive *mis* in its canonical position, to the left of the head noun, fares just as badly; so, not only is \**tavis deda* out, but \**mis deda* also is: the required construction is *deda misi*, a particular word-order which would not be acceptable in (a) or (b) with *mis(-ma)* substituted for *tavis (-ma)*.

What is essential, in any case, is that when *tavis* is bound by a subject NP, then it is ambiguous (when the subject binder is a definite expression), leading to both sloppy and strict identity readings in the second clause, as in (e) below:

- (c) Ninom<sub>i</sub> tavis<sub>i</sub> amxanags saati čuka da Vanomac<sub>i</sub> igive kna  
Nino-ERG self’s friend-DAT watch-ABS gave and Vano-ERG-too the-same-ABS did  
‘Nino<sub>i</sub> gave her<sub>i,s;j</sub> friend a watch, and Vano did the same’  
[i] ... and Vano<sub>i</sub> gave his<sub>i</sub> own friend a watch  
[ii] ... and Vano gave him [= Nino’s friend] a watch

whereas when *tavis* specifies the subject NP (an option which Harris allows for some speakers at least), then only the bound referential interpretation obtains, as in (f) [cf. (a) and (b)]:

- (f) Vanos<sub>i</sub> tavis (-ma)<sub>i</sub> dzařlma magra ukbina  
Vano-DAT t. (-ERG) dog-ERG badly he-bit-to-him  
da igive ukna Ninosac  
and the-same-NOM he-did-to-her Nino-DAT-too  
‘his<sub>i</sub>; dog bit Vano<sub>i</sub> badly, and [his<sub>i</sub>/\*her<sub>i</sub>; dog bit] Nino<sub>i</sub> [badly] too’

(13) As far as I have been able to make out, of all the alternatives to the general (albeit somewhat relaxed) GB framework still presupposed here, such as Higginbotham’s (1983) ‘linking theory’, Freidin’s (1986) approach in terms of Theta-roles, or Chierchia’s (1988) personal version of categorial grammar; none seems to be of any help in handling the *bere-2/haren-3* opposition; in particular all the theories which substitute F[unction]-command for C[onstituent]-command may not in principle account for the fact that *bere-2* is a pseudo-anaphor rather than a peculiar pronominal. As for Williams’ theories, see 6.2.2 below.

6.2.1. The first problem related to my way of handling LF was alluded to at the end of footnote 8, and has to do with a possible parametrization of the binding systems of various languages; as I put it there, it may well be that it is just because NL Basque *bere* has two “uses” that its real anaphoric use must be dealt with at LF; but this is only a suggestion, which will have to await further justification.

6.2.2. Now here lies the most important issue: the very existence of LF as an autonomous level of representation has been challenged by several scholars lately (e.g. Williams (1986) and Koster (1987) between others). Thus, for Williams, LF would be a notational variant of S-S —with, however, a distinction to be drawn between S-S proper (where the scope of those items which have scopal properties corresponds to their actual site), and S-S', where the scopal index of those items has percolated upwards, a distinction that might be reinterpreted as S-S' being in its turn considered a notational variant of LF! But there is more to it: in Williams' system, predication intervenes as a mechanism whereby the VP which contains an anaphor is coindexed both with the subject and the anaphor, as in:

(36) John<sub>i</sub> [saw himself<sub>i</sub>]<sub>VP;<sub>i</sub></sub>

Consider now examples like the following:

- (37) a. John<sub>i</sub> [read [his<sub>i</sub> book]] and Peter did too  
 a'. John<sub>i</sub> [read [his<sub>i</sub> book]<sub>(NP;<sub>i</sub>)</sub>]<sub>VP;<sub>i</sub></sub> and Peter did too  
 b. Jonek<sub>i</sub> [[bere<sub>i</sub> liburua] irakurri du] eta Peiok ere bai  
 J.-*k* b. book read AUX and P.-*k* too so  
 [same meaning as (37a)]  
 b'. Jonek<sub>i</sub> [[bere<sub>i</sub> liburua]<sub>(NP;<sub>i</sub>)</sub> irakurri du]<sub>VP;<sub>i</sub></sub> eta Peiok ere bai

In (a) and (b), we have a representation of S-S proper, whereas (a') and (b') are possible instances of S-S', where a case of “vertical binding” is displayed; I assume that the object NP must also carry the index *i*, so that a “vertical chain” is constructed, without which no bound anaphora reading could be available for the tags (the elliptical second clauses). But now the following question must be asked: How is one to obtain the strict reading in the tags?

In the English case, it could be argued that the construction of the vertical chain is merely optional (after all, *his* is neither a typical anaphor —although it may sometimes necessarily be one, cf. (1b)— nor are *John* and *his* coarguments): if it takes place, we get the strict identity interpretation. But then, we have two distinct representations stemming out of the same one, viz. (38a), with a vertical chain, and (38b), without one:

- (38) a. John<sub>i</sub> [read [his<sub>i</sub> book]<sub>(NP;<sub>i</sub>)</sub>]<sub>VP;<sub>i</sub></sub> b. John<sub>i</sub> [read [his<sub>i</sub> book]]<sub>VP;<sub>i</sub></sub>

It follows that S-S and S-S' cannot be regarded as two innocent notational variants of each other.



Let us now turn to the Basque example. Recall that *bere* must of necessity be coindexed with a (term) NP, and the only available one is *Jon(ek)*; therefore, if one does not crucially distinguish between obligatory local coreference at S-S and binding proper at LF, one has to treat *bere* alike under both interpretations; above, in English, the strict identity reading could be thought of as resulting from some *accidental* coindexing of *John* and *his*, but this is no longer the case here: the coindexation is obligatory, local, and governed by c-command; consequently, *bere* is an anaphor, and nothing but a stipulation can prevent the vertical chain of coindexing from being built. There would thus be no way to devise a representation which makes the strict identity reading possible.

Looking at the problem from a slightly different point of view, we might say that in order to account for this non-sloppy interpretation, according to which Peio has read John's book, it is necessary to posit that *bere* has one of two distinct indices, say either *i* (the index of the subject *Jon*), or *k* (unspecified as to whether  $i = k$  or  $i \neq k$ ). The sloppy identity interpretation would obtain when *bere* has index *i*, because in this case it is indisputably an anaphor. But when it has index *k*, it behaves like a pronominal: no vertical binding chain may be built, so that the strict identity reading ensues. However, this mechanism requires yet another (type or level of) representation, where the identity of *i* and *k* is to be stated; let's call it S-S". Have we gained anything? I think not: if, assuming (as Williams does) that S-S and S-S' are non-distinct, we now have two different representations, S-S/S-S' on the one hand, and S-S" on the other (where the index *k* on *bere* is replaced by the subject's index *i*), instead of S-S and L.F. But since we have seen that there are good reasons to suspect that S-S and S-S' are anyhow to be dissociated, Williams' system (or my interpretation thereof) results in presenting us with three distinct representations, whereas the more classical system defended here has only two, given that in this system, there is no need to distinguish between S-S proper and S-S". In other words, if S-S' is taken to be a notational variant of LF, we are left with the results presented in 6.1: if the coindexation of *Jon* and *bere* takes place at S-S, we have a case of (bound) *referential* anaphora, i.e. an instance of *bere* as *bere-2*. On the other hand, if *bere* is not coindexed at S-S, it will have to be at LF, wherefrom we derive the sloppy identity reading. Parenthetically, note that on this approach, even though *binding* as such is not taken to be an "anywhere principle", at least *coindexation* must be considered to be one such principle.

6.2.3. The third problem connected with LF is that I argued in section 4.1.3 that the correct binding of certain Basque anaphors was probably best dealt with at the Argument Structure level (whatever its name may be). More work is therefore needed to either distribute binding over both LF and A-S, or to reduce the redundancies; again I must leave this topic for further research.

6.3. The final big theoretical problem raised here looks like a real paradox: it is the question alluded to in footnote 9, which concerns the apparent contradiction between recognizing a VP at S-S in Basque, and keeping c-command as one of the most fundamental structural relation in syntax, especially in local domains. Recall

(19a), or consider (39), with the object antecedent (binder?) in its canonical pre-verbal position:

- (39) *bere*<sub>i,j</sub> *xakurrak* *Jon*<sub>i</sub> *ikusi* *du*  
 b. dog-*k* J.-Ø seen AUX  
 "his<sub>i,j</sub> dog has seen Jon<sub>i</sub>"

The dilemma is this: either the obligatory coindexation of *bere* and *Jon* is governed by c-command, and there cannot possibly be any VP in (39), or this coindexation is not governed by c-command, and the (unmarked?) hypothesis that Basque has a VP can be maintained.

What is paradoxical about this alternative is precisely that the prototypical case of c-command is the *asymmetric* c-command of an object NP by a subject NP, and that it is rooted in an effort to rid structural dominance from precedence considerations (Reinhart 1983).

Is there, then, a means of salvaging both? Recall that in the first half of the 80's, there was strong disagreement about whether c-command was to be defined in terms of the first branching node dominating the c-commander, or in terms of the first maximal projection dominating it. In *Barriers*, however, Chomsky (1986b) argued that m[aximal]-command was the more general notion, the strict branching-node c-command relation being restricted to binding; the argument ran as follows: in (40) below, if m-command governs the relation between the trace *t* and the specifier, then a principle B or a principle C violation of the binding theory ensues; on the contrary, in terms of strict c-command, there are no such problems:

- (40) a. [<sub>NP</sub> its<sub>i</sub> [<sub>N'</sub> destruction *t*<sub>i</sub>]] b. [<sub>NP</sub> [the city]<sub>i</sub>'s [<sub>N'</sub> destruction *t*<sub>i</sub>]]

However, at about the same time, various scholars (among whom Fukui 1986 and Hellan 1986) developed the idea that "NP's" were D[et]P's really, consequently, instead of (40), if we follow them, we have:

- (41) a. [<sub>DP</sub> its<sub>i</sub> [<sub>NP</sub> destruction *t*<sub>i</sub>]] b. [<sub>DP</sub> [the city]<sub>i</sub>'s [<sub>NP</sub> destruction *t*<sub>i</sub>]]

in which case *t* neither c-commands, nor, more importantly, m-commands the DP specifier. It therefore seems possible, today, to renounce strict (branching) c-command altogether, and to generalize m-command to binding relations too.

The relevance of the foregoing considerations is the following: given that there are arguments in favour of the hypothesis that verbs govern their subjects in NL Basque (Rebuschi 1989), it seems possible to tentatively posit that the Basque VP is *not* a maximal projection (cf. Whitman 1987 for a similar proposal concerning Japanese). Therefore, not only would the verb govern the subject NP, but the object NP would also be allowed to m-command, hence to bind, the subject NP and any material internal to it.

This would directly account for the properties of *bere*-2 and for the fact that the analogue *tavis*(-2), too rapidly described in footnote 12, belongs to the lexicon

of a language which also has many apparent non-configurational characteristics, namely, Georgian.<sup>14</sup>

Needless to say, the foregoing is highly tentative, and will require a lot of further research before it is (hopefully) ascertained. In particular, the peculiar properties of certain Basque anaphors (see 4.1.3.) might still require that the binding module apply to them at a level which is not S-S, because otherwise *elkar* "each other" or *gure burua* "ourselves" would improperly bind their antecedent in example (21a). A possible consequence of this approach would then be that the non-maximal character of VP's in Basque, Georgian, and Japanese-like languages is restricted to their S-structure — an independently welcome fact if binding at LF is not to suffer from the substitution of m-command for c-command.

Of course, yet other tracks might be pursued. In any case, the "strange" behaviour of *bere* in (19a) has now been reduced to less exotic considerations, and this, at least, is somewhat comforting.

## 7. References

- Abaitua, J., 1988, *Complex Predicates in Basque. From Lexical Forms to Function Structures*; Ph D. thesis, Manchester U.
- , 1991, "Logophoricity and Emphatic Determiners in Basque"; in J. Lakarra & I. Ruiz (eds.), *Memoriae L. Mitxelena Magistri Sacrum* (San Sebastián, Anejos de ASJU, 14/2), 1013-1027.
- Belletti, A. & Rizzi, L., 1988, "Psych-Verbs and  $\theta$ -Theory", *NLLT* 6/3, 291-352.
- Chierchia, G., 1988, "Aspects of a Categorical Theory of Binding"; in R. T. Oehrle, E. Bach & D. Wheeler (eds.), *Categorical Grammars and Natural Language Structures* (Dordrecht, Reidel), 125-151.
- Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.
- , 1986a, *Knowledge of Language*, New York, Praeger.
- , 1986b, *Barriers*, Cambridge (Mass.) MIT Press.
- Eguzkitza, A., 1987, *Topics on the Syntax of Basque and Romance*; Bloomington (Indiana), Indiana University Linguistics Club.
- Fiengo, R. & Haruna, M., 1987, "Parameters in Binding Theory", in T. Imai & M. Saito (eds.), 107-128.
- Freidin, R., 1986, "Fundamental Issues in the Theory of Binding", in B. Lust (ed.), 151-188.
- Fukui, N., 1986, *A Theory of Category Projection and its Applications*, doctoral dissertation, MIT.
- Hale, K., 1982, "Preliminary Remarks on Configurationality", in J. Pustejovsky & P. Sells (eds.), *NELS* 12, 86-96.
- , 1983, "Warlpiri and the Grammar of Nonconfigurational languages", *NLLT* 1/1, 5-47.
- Harris, A. C., 1981, *Georgian Syntax. A Study in Relational Grammar*, Cambridge (U.K.), CUP.

(14) Incidentally, it would then not be a matter of sheer chance that both Basque *bere* and Georgian *tavis* should possibly be bound by a "term", i.e. the subject, or the direct or indirect (dative) object of their clause, but not by a non-term: other complements, and adjuncts, are PP's, i.e. maximal projections or categories which prevent the NP inside them from m-commanding anything outside of them.

- Hellan, L., 1986, "The Headedness of NPs in Norwegian", in P. Muysken & H. van Riemsdijk (eds.), *Features and Projections* (Dordrecht, Foris), 89-122.
- Higginbotham, J., 1983, "Logical Form, Binding, and Nominals", *LI* 14/3, 395-420.
- Hiriart-Urruty, J., 1972, *Zezenak errepublikan* (edited by P. Lafitte), Oñate (Guipuzcoa), E.F.A.
- Horvath, J., 1986, "Pronouns in Discourse and Sentence Grammar", *LI* 17/4, 759-766.
- Huang, C. T. J., 1984, "On the Distribution and Reference of Empty Pronouns", *LI* 15/3, 531-574.
- Imai, T. & Saito, M. (eds.), 1987, *Issues in Japanese Linguistics*, Dordrecht, Foris.
- Keenan, E., 1988, "On Semantics and the Binding Theory", in J. A. Hawkins (ed.), *Explaining Language Universals* (Oxford, Blackwell), 105-144.
- Koopman, H. & Sportiche, D., 1982, "Variables and the Bijection Principle", *The Linguistic Review* 2/2, 139-160.
- Koster, J., 1985, "Reflexives in Dutch"; in J. Guéron, H.-G. Obenauer & J.-Y. Pollock (eds.), *Grammatical Representation* (Dordrecht, Foris), 141-167.
- , 1987, *Domains and Dynasties*; Dordrecht, Foris.
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, Bayonne, Editions des Amis du Musée basque & Ikas.
- Lasnik, H. & Uriagereka, J., 1988, *A Course in GB Syntax. Lectures on Binding and Empty Categories*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Lust, B. (ed.), 1986, *Studies in the Acquisition of Anaphora I: Defining the Constraints*, Dordrecht, Reidel.
- Manzini, R. & Wexler, K., 1987, "Parameters, Binding Theory, and Learnability", *LI* 18/3, 413-444.
- Milner, J.-C., 1986, "Coréférence et coïncidation: remarques à propos de l'axiome C", in M. Ronat & D. Couquaux (eds.), *La grammaire modulaire* (Paris, Minuit), 149-165.
- Mohan, K. P., 1984, "Lexical and Configurational Structures", *The Linguistic Review* 3, 113-139.
- Ortiz de Ubina, J., 1989, *Parameters in the Grammar of Basque*, Dordrecht, Foris.
- Rebuschi, G., 1983, "A note on focalization in Basque", *Journal of Basque Studies* 4/2, 29-42.
- , 1986, "Pour une représentation syntaxique duale: structure syntagmatique et structure lexicale en basque", *ASJU* 20/3, 683-704.
- , 1987, "Defining the three Binding Domains of Basque", paper read at the Conference on the Basque Language (2nd World Basque Congress), San Sebastián-Donostia, Aug. 31-Sept. 4; a slightly revised version is in *ASJU* 22/1, 233-241.
- , 1988, "A propos de quelques «universaux» de la théorie du liage", *Verbum* 11/2, 157-185; a modified version under the title "La problématique de la localité dans la théorie du liage" in P. Salaburu (ed.), *Sintaxi teoria eta euskara* (Vitoria: EHU/UPV), 121-141.
- , 1989, "Is there a VP in Basque?" in L. K. Marác & P. Muysken (eds.), *Configurationality: the Typology of Asymmetries*, (Dordrecht, Foris), 85-116.
- Reinhart, T., 1983, *Anaphora and Semantic Representation*, London, Croom Helm.
- , 1986, "Center and Periphery in the Grammar of Anaphora"; in B. Lust (ed.), 123-150.
- Riboni, C., 1987, *La théorie du liage: sur l'anaphore en latin*, D.E.A. thesis, Univ. Nancy II.
- Riemsdijk, H. Van, 1985, "Why Long Reciprocals don't Exist", *Theoretical Linguistic Research* 2/1, 37-45.

- Ross, J., 1969, "Guess Who?", in R. Binnick et al. (eds.), *Papers from the Fifth Regional Meeting* (Chicago: Chicago Linguistic Society), 252-286.
- Saito, M. & Hoji, H., 1983, "Weak Crossover and Move Alpha in Japanese", *NLLT* 1/2, 245-259.
- Sertarelli, M., 1988, *Basque*, London, Croom Helm.
- Sportiche, D., 1986, "Zibun", *LI* 17/3, 369-374.
- Uriagereka, J., 1988, "La teoría del ligamiento", conferences at the 7th Summer Courses of the University of the Basque Country, San Sebastián, July 1988.
- , [to appear] "Variables in Basque and Governance", ms., MIT.
- Whitman, J., 1987, "Configurationality Parameters", in T. Imai & M. Saito (eds.), 351-374.
- Williams, E., 1986, "A Reassignment of the Functions of LF", *LI* 17/2, 265-299.
- , 1987, "Implicit Arguments, the Binding Theory, and Control", *NLLT* 5/2, 151-180.
- Yang, D.-W., 1983, "The Extended Binding Theory of Anaphors", *Language Research* 19/2, 169-192.



# Absolute and Relativized Locality in the Binding Theory

## 1. Introduction \*

1.1. In spite of interesting distinct assumptions and conceptual differences, Huang's (1983) & Chomsky's (1986) BT models, which heavily rely on the non-complementary distribution of pronominals and anaphors (henceforth "PRONOUNs") as NP subjects, are built up in order to derive the following basic, or unmarked, "regularity": when a PRONOUN  $\alpha$  is the subject of the minimal  $X^{\max}$   $\delta$  which contains it and its governor, this  $X^{\max}$  is its Governing Category or GC if  $\alpha$  is a pronominal, but if it is an anaphor, its GC will have to be a larger  $X^{\max}$  —in Huang's terms, because  $\delta$  does not contain an accessible SUBJECT (the anaphor itself being the SUBJECT of this minimal  $X^{\max}$ ), and in Chomsky's terms, because  $\delta$  (renamed Complete Functional Complex or CFC) does not contain any potential binder for  $\alpha$  which would render their coindexation "BT-compatible" with  $\alpha$ 's anaphoric nature.<sup>1</sup>

The definition of GCs is therefore doubly "relativized": (i) with respect to the nature — anaphoric or pronominal — of the PRONOUN involved, and (ii) with respect to the specific position it occupies.

1.2. Recall too that a CFC contains a subject "by definition" (Chomsky 1986: 169); hence, the CFC or GC of an anaphor  $\alpha$  will necessarily contain a subject  $\beta$  distinct from it: if  $\alpha$  is not a subject, the subject  $\beta$  of the minimal CFC which contains  $\alpha$  and its governor will be a potential binder for  $\alpha$ ; but if  $\alpha$  itself is a subject, any potential binder will have to belong to a wider CFC, as was said above,

(\*) This paper globally deals with the same sort of data as examined in Rebuschi (in press-a, b). However, the solutions it proposes are, for the most part, totally new.

I would like to thank Jacqueline Guéron, Ken Hale, Sarah Konnelly and David Lebeaux on the one hand, and Emile Larre, Beñat Oyharçabal and Xarlex Videgain on the other, for discussing the English and the Basque examples respectively; all errors are nonetheless mine.

(1) Huang's approach, which incorporates the *LGB* concept "accessible SUBJECT", also deals with the ungrammaticality of anaphors as tensed clauses' subjects in a fairly straightforward way: Agr/Infl is accessible to that subject. As for Chomsky's story, it is much less clear: "To bar an anaphor in this position, then, we would appeal not to binding theory but rather to the principle ECP [...], which excludes the trace of *wh*-movement in this position in such sentences as \*'who do you think that *e* saw Bill'. We therefore associate anaphors in the position of subjects of finite clauses not with bound pronouns but rather with variables". (*op. cit.*, 176). See section 3 and the discussion of example (40).

and this wider CFC will in turn possess a subject. Now, according to Huang, again by definition, the GC of an anaphor will contain a SUBJECT accessible to it, hence distinct from, and excluding, it.

Overlooking the empirical differences between these two systems —because they seem irrelevant to the purpose of this paper— we can provisionally conflate the relations just observed by referring to a “distinct\* S/subject” to denote either a SUBJECT accessible to  $\alpha$  or a subject distinct from it. We are then in a position to crudely define two GCs for  $\alpha$ , an *absolute* minimal GC or AMGC, and a *relativized* minimal GC or RGC, independently of  $\alpha$ 's anaphoric or pronominal nature.

- (1) a. The AMGC of a PRONOUN  $\alpha$  is the minimal  $X^{\max}$  which contains  $\alpha$ , its governor  $\gamma$ , and a S/subject  $\beta$ .
- b. The RGC of a PRONOUN  $\alpha$ , is the (possibly wider) minimal  $X^{\max}$  which contains  $\alpha$ , its governor  $\gamma$ , and a distinct\* S/subject  $\beta$ .

We can now restate the principles A and B as in (2), and next express a prediction made by these relativistic approaches.

- (2) a. An anaphor must be bound in its RGC.
  - b. A pronominal must be free in its AMGC.
- (3) When the AMGC is distinct from the RGC (i.e. when a pronoun is the S/subject of its  $X^{\max}$ ), the former domain is irrelevant for the description of an anaphor's properties; more specifically:
    - a. an anaphor  $\alpha$  is not specified for the +/- value of the features [anaphoric, pronominal] it might have in its AMGC; or:
    - b. an anaphor  $\alpha$  may not be specified as [+anaphoric] in its AMGC.

1.3. In section 2, I will use specific data borrowed mainly from Northern Basque to falsify both the weak version (a) of (3) and its strong version (b). As a consequence, it will appear that, although the identification of a GC admittedly depends on the specific position a PRONOUN (more specifically an anaphor) occupies, the other tenet of the relativistic approach, namely that the definition of a GC also depends on the nature —anaphoric or pronominal— of the PRONOUN involved, cannot be maintained: the original idea, which dates back to the late 70's and *LGB*, that anaphors and pronominals are basically in complementary distribution, should probably be sustained.

In section 3, I will propose a new definition of the binding domains “AMGC” an “RGC” which should account for the relevant facts as well as for better known ones. The basic idea will be to conceptually unify the two ideas that a GC (i) must contain a PRONOUN's governor, and (ii) must also correspond to a  $\theta$ -domain; the notion “Lexical Governor” will serve the purpose.

Finally, in section 4, I will show that my proposals help solve a long-standing problem in Basque syntax, viz. the fact that the “reflexive” genitive *bere* can, even



in those dialects in which it is submitted to a locality constraint, and contrary to the reflexive possessives of Indo-European languages, specify the subject NP and take one of the object NPs as its antecedent.

## 2. Basque Reciflexives

### 2.1. A first look at the “reflexive genitive” *bere*

Northern Basque has two distinct unemphatic 3rd person genitives. One, *bere*, is traditionally known as a “reflexive possessive”, and is furthermore inherently genitive. The other one is *haren*, the genitive of the deictic pronoun *hura*; it must be referentially distinct from all the arguments which can bind *bere*. (There is also an emphatic genitive *beraren*, which, although etymologically related to *bere*, has all the properties of the pronominal *haren*, cf.(4b) and (5b)). The fact that for all practical purposes, *bere* apparently is a standard anaphor (an analysis which will be drastically modified in section 4) is illustrated below: (4) and (5) show that it must be coindexed with either the subject, or the direct or indirect object; in (6), where *beren* is the form *bere* takes when its antecedent is plural, a typical property of anaphors is illustrated: it cannot have split antecedents; finally, (7) shows that *bere* must be “locally” bound.

- (4) a. Peiok Mayi bere amari erakutsi dio  
 Peio-E Mayi-A *bere* mother-D shown AUX<sup>2</sup>  
 ‘Peio<sub>i</sub> has shown Mayi<sub>i</sub> to his<sub>i/°k</sub>/her<sub>j/°k</sub> mother’  
 b. Peiok Mayi haren / beraren amari erakutsi dio  
*haren beraren*  
 ‘Peio<sub>i</sub> has shown Mayi<sub>i</sub> to his<sub>°i/k</sub>/her<sub>°j/k</sub> mother’
- (5) a. Peio Mayiri bere amaz mintzatu zaio  
 P.-A Mayi-D *bere* mother-INS spoken AUX  
 ‘Peio<sub>i</sub> has talked to Mayi<sub>i</sub> about his<sub>i/k</sub>/her<sub>j/°k</sub> mother’  
 b. Peio Mayiri haren / beraren amaz mintzatu zaio  
*haren / beraren*  
 ‘Peio<sub>i</sub> has talked to Mayi<sub>i</sub> about his<sub>°i/k</sub>/her<sub>°j/k</sub> mother’  
 c. Peio Mayiz bere amari mintzatu zaio  
 P.-A Mayi-INS *bere* mother-D spoken AUX  
 ‘Peio<sub>i</sub> has talked to his<sub>i/°k</sub>/her<sub>j/°k</sub>/\*her<sub>[°j/°k]</sub> mother about Mayi<sub>i</sub>’
- (6) a. Peiok Mayi Ø/°beren amari erakutsi dio  
 Peio-E Mayi-A *beren* mother-D shown AUX  
 ‘Peio<sub>i</sub> has shown Mayi<sub>i</sub> to their<sub>i+;</sub> mother’

(2) Beside the usual abbreviations, such as GC, etc., the following less conventional ones will be used: A: absolutive; AN: adnominalizing suffix; AUX: auxiliary; E: ergative; G: genitive; INS: instrumental.

- b. Peio Mayiri Ø/\* beren amaz mintzatu zaio  
 P.-A Mayi-D *beren* mother-INS spoken AUX  
 Peio<sub>i</sub> has talked to Mayi<sub>i</sub>; about their<sub>i+j</sub> mother'
- (7) a. Haren / \*bere laguna joan da  
 haren *bere* friend gone AUX  
 'His/her friend has gone'
- b. Peiok erran du [haren / \*bere laguna joan dela]  
 P.-E said AUX *haren bere* friend gone AUX+COMP  
 Peio<sub>i</sub> has said that his<sub>i/j</sub> friend has gone'

According to the theories under discussion, *bere(n)*, which is the S/subject of the minimal  $X^{\max}$  which contains it, is correctly bound in its RGC. However, this does not tell us anything about its properties within its AMGC: they may of course only be discovered in a context where the GCs are identical, i.e. when *bere* is *not* a S/subject. Such a context is provided by the *-t(z)e*-nominalizations, which allow a direct object to be in the genitive, cf. (8a):

- (8) a. Peiok Mireni [PRO Jonen ikusteko] erran zion  
 Peio-E Miren-D Jon-G to-see said AUX  
 'Peio told Miren to see Jon'
- b. Peiok<sub>i</sub> Mireni<sub>i</sub> [PRO<sub>j</sub> \*bere/ haren<sub>i/j</sub>/k ikusteko] erran zion  
 Peio-E Miren-D *bere haren* to see said AUX  
 'Peio told Miren to see him'

In such embedded non finite clauses, the PRO is at the same time a subject and a SUBJECT; what is more, in (8b), it is both distinct from *bere* and accessible to it. *Bere* should therefore be bound to it — at least if it had no specific property related to its narrow domain AMGC. In other words, if the binding theory has nothing to say about the behaviour of an anaphor like *bere* in its AMGC, the ungrammaticality of *bere* in (8b) cannot be explained away in non ad hoc terms. But suppose that *bere* is lexically specified as follows:

- (9) The Basque anaphor *bere* must be free in its AMGC as well as bound in RGC.

Obviously, it could not simultaneously satisfy this double requirement when the two domains happen to coincide — being governed, it cannot escape the paradox as PRO does. Consequently, the ungrammaticality of *bere* in (8b) is to be expected under this assumption. On the other hand, the possible coindexation of *haren* with the subject of the matrix clause follows if we admit (10):

- (10) The Basque pronominal *haren* must be free both in its AMGC and in its RGC.<sup>3</sup>

(3) Such "middle-distance" pronominals are also widely attested in Indo-European languages, cf. the pairs *suus* ≈ *eius*, *sin* ≈ *hans* or *svoj* ≈ *jego* in Latin, Danish and Russian respectively.

The freedom of *baren* in its AMGC in (8b) is as predicted by Huang, Chomsky and every other possible formulation of principle B of the Binding Theory; its freedom in its RGC is independently inferred from (4b) and (5b).

## 2.2. Secondary predications and the two Basque reciprocal expressions

More evidence will be given below concerning (9), as we will see that another Basque anaphor has the same property. But before we do, we must discuss the empirical content of the following generalization:

- (11) The S/subject of a secondary predication is relevant for the determination of an anaphor's GC when this anaphor is inside a secondary predicate.

Let us therefore consider the data provided by example (12), which by and of itself raises intriguing theoretical questions, and its two equivalent counterparts in Northern Basque.

- (12) They<sub>i</sub> saw snakes<sub>j</sub> near each other<sub>i/j</sub>

- (13) a. Heiek<sub>i</sub> sugeak<sub>j</sub> elkarren<sub>i/j</sub> ondoan ikusi zituzten  
 they-E snakes-A *elkar*-G by-the-side seen AUX  
 'They<sub>i</sub> saw snakes<sub>j</sub> near each other<sub>i/j</sub>'  
 b. Heiek<sub>i</sub> sugeak<sub>j</sub> bat bertzearen<sub>i/sj</sub> ondoan ikusi zituzten  
*bat bertzea*-G  
 'They<sub>i</sub> saw snakes<sub>j</sub> bear each other<sub>i/sj</sub>'

The ambiguity of (12) might have at least three causes: (i) *contra* (11), the subject of a secondary predication is invisible for the Binding Theory; (ii) the two distinct interpretations (as they are made explicit by the Basque translations) correspond to two distinct structures; (iii) *each other* is not necessarily locally bound, whether locality is defined in terms of an AMGC or of an RGC.

On the one hand, (iii) is highly dubious, since even in those languages which have long distance anaphors (and English is hardly one such language), reciprocals never seem to be able to be extra-locally bound (see Van Riemsdijk 1985 for instance). On the other hand, the very complementary distribution of the two Basque reciprocal expressions as illustrated in (13 a,b) also renders both hypotheses (i) and (ii) doubtful. *Re* (ii), in particular, it should be obvious that secondary predicates must be regarded as being predicated of either the (root) subject NP or the direct object NP, as (14) shows, where it clearly is only for extra linguistic reasons (our knowledge of the world as it is) that we "naturally" assign the predicates *raw* and *nude* to *the meat* and *John* respectively.

- (14) John ate the meat *raw/nude*

Moreover, note that if the existence of a phrase — a Small Clause — is felt to be necessary in order to account for the fact that *raw* is predicated of *meat*, one would probably also have to assume that another phrase is required to explain that *nude* can be predicated of *John*.<sup>4</sup>

What is more, against (i) but in conformity with (11), the subject of a secondary predication does play a role — at least in some cases — as indicated by (15):

- (15) The children<sub>i</sub> do not consider those<sub>j</sub> ; [good pictures of them<sub>j</sub>];

Yet, many native speakers of English also accept sentences such as the following:

- (16) a. The children<sub>i</sub> do not consider those<sub>j</sub> ; [good pictures of each other<sub>j</sub>];  
 b. The fathers<sub>i</sub> ordered their sons<sub>j</sub> out of each other<sub>i/j</sub>'s rooms.

We therefore have what looks like a paradox here, since the direct object NP *those* seems to induce a GC for *them*, but not for *each other*. Recall, however, that English *them* must be free in its AMGC, whereas *each other* need only be bound in its RGC. From a purely descriptive point of view, then, the most natural hypothesis is some version of the following principle:

- (17) The subject of a secondary predicate induces an AMGC, but it does not induce an RGC.<sup>5</sup>

It is significant that, whatever lies behind (17), we need the same sort of principle to account for the Basque data in (13). First, the reciprocal expression *elkar* in (13a) cannot be bound to the main predication subject *heiek* 'they', but must rather be bound by the secondary predication subject *sugeak* '(the) snakes'; *this anaphor then has to be bound in the narrow domain AMGC*, assumed here to correspond to a conservative VP (i.e. one which does not contain its own subject's trace).

Consider next the other reciprocal expression, *bat bertzea*, of (13b). Just as in the English example, the null hypothesis is that the structure is the same as in (13a); as a consequence, by (1b) and owing to the fact that *sugeak* is a "S/subject", we would expect the VP to also be *bat bertzea*'s RGC, and thence predict the ungrammaticality of (13b) with *bat bertzea* carrying the index *i*. But the expectation is not borne out. It follows that both in English and in Basque, (17) holds good.

- (4) Safir (1983: 19) has explicitly made such a proposal:

- (i) John ate the meat [<sub>SC</sub> PRO naked]      (ii) John ate the meat [<sub>SC</sub> PRO raw]

However, since no indication is given of the structural position(s) where the Small Clauses may be located, and in the absence of a clear theory of Control, nothing much can be made of such an approach —note particular that if the SC of (ii) may entertain the illusion that binary branching *à la* Kayne is possible, such a constraint seems pretty difficult to implement in the case of (i).

(5) Recall however that Lebeaux (1983) has shown that *each other* and the reflexives *himself*, etc., do not have the same distribution; compare for instance (15) and the following sentence, due to Williams (1989: 68b) —I will return to this question—:

- (i) \*John<sub>i</sub> considers that<sub>j</sub> [a picture of himself<sub>j</sub>];

### 2.3. A Typology for reciplexives

Let us underline the following conclusion: just as we saw that *bere*'s behaviour falsifies (3a), since it has to be free in its AMGC, we must infer from *elkar*'s properties that they falsify (3b): here, we have an anaphor which must be bound in its AMGC *even when this domain is smaller than its RGC* —in other words, *elkar* is an anaphor which must be bound in the very domain which, according to Huang and Chomsky, *only* qualifies for pronominals. (Needless to say, this entails an ensuing falsification of principle A as it is formulated in (2a) too).

More generally, and leaving real long distance anaphors aside, we have the following typology for “short- and middle-distance” anaphors:

- (18) a. Anaphors which may be bound or free in their AMGC, but must be bound in their RGC: English *each other*.  
 b. Anaphors which must both be free in their AMGC and bound in their RGC: Basque *bere* (a reflexive) and Basque *bat bertzea* (a reciprocal).  
 c. Anaphors which must be bound in their AMGC: Basque *elkar*.<sup>6</sup>

Other constructions illustrate these properties. Consider first the possessive use of genitives for example.

- (19) [Peio(k) eta Mirenek]; [bat bertzearen/ \*elkarren liburuak]  
 P.(-E) and M.-E    *bat bertzea-G elkar-G* books-A  
 irakurri dituzte  
 read    AUX  
 ‘Peio and Miren have read each other’s book’s.’

Why is *elkar* ungrammatical here? The answer should be obvious: if its binding domain is its AMGC, this domain will be the NP *elkarren liburuak*, since it contains a S/subject, *elkar* itself.<sup>7</sup> Thus, although there is no potential binder for it there, the sentence is out. On the other hand, *bat bertzea* is trivially free in that NP, and correctly bound in its RGC, the entire sentence.

Recall now the argumentation concerning the ungrammaticality of *bere* in (8b). If it was on the right track, we can make the prediction that *bat bertzea* will behave in the same manner; and this prediction is borne out, as (20b) illustrates:

- (20) a. Guk<sub>i</sub> elkar<sub>i</sub> ikusi ginuen    b. \*Guk bat bertzea ikusi ginuen  
 we-E *elkar-A* seen AUX                    *bat bertzea-A*  
 ‘We saw each other’

(6) It is quite plausible that the English reflexives also belong under (18c): see Lebeaux’s (1983) examples, or the contrast between (15) and Williams’ sentence quoted in the preceding footnote.

(7) The impossibility for English reflexives to appear in the genitive case would then follow for the same reasons that forbid *elkarren* in (19).

Indeed, I need only repeat here what was said there: since the two GCs coincide, *bat bertzea* cannot satisfy its two distinct properties stated in (18b) simultaneously —hence the ungrammaticality of (20b), as opposed to the grammaticality of (20a).

Let us now introduce the typical argumental anaphor which corresponds to English *himself*; it is *bere burua*, lit. ‘*bere* head’ or ‘his own head’ or ‘his own head’ —as (21b) shows, this expression may also have a literal reading.

- (21) a. [Peio<sub>i</sub> [bere burua]<sub>j</sub>] ikusi zuen  
 Peio-E *bere* head-A seen AUX  
 ‘Peio saw himself’<sup>8</sup>  
 b. Peio<sub>i</sub> [bere<sub>j</sub> burua]<sub>j</sub>] ikusi zuen  
 ‘Peio<sub>i</sub> saw his<sub>j</sub> (own) head’

Observe now *bere burua*’s inability to act as a possessive under “normal” circumstances in (22b), or its inability to be bound by the main predication subject in sentences similar to (13) in (23b).

- (22) a. [Peio<sub>i</sub> [bere xakurra]<sub>j</sub>] jo du  
 Peio-E *bere* dog-A beaten AUX  
 ‘Peio<sub>i</sub> has beaten his<sub>j</sub> dog’  
 b. \*Peio<sub>i</sub> [bere buruaren xakurra]<sub>j</sub> jo du  
*bere burua*-G
- (23) a. Peio<sub>i</sub> aberastasun handiak [bere baitan]<sub>j</sub> baditu  
 Peio-E wealth big-PL-A *bere* within he-has-them  
 ‘Peio<sub>i</sub> has great qualities in him<sub>j</sub>’  
 b. \*Peio<sub>i</sub> aberastasun handiak [bere buruaren baitan]<sub>j</sub> baditu  
*bere burua*-G

In either case, it is as if the finite verb’s subject is too far away from *bere burua* to properly bind it. Given the hypotheses put forth here, a straightforward explanation for such data is possible: it is the direct object NP itself which is the AMGC of *bere burua* in (22b), and the VP (as the minimal  $X^{\max}$  which contains a secondary predication, hence a S/subject) in (23b) (I will slightly modify this analysis later on). In conclusion, then, *bere burua* patterns like *elkar*, so that the distributional complementarity already described for *elkar* and *bat bertzea* carries over to the pair *bere*  $\approx$  *bere burua*. Moreover, the properties of *bere burua* corroborate the foregoing empirical falsification of both versions of (3) and of Chomsky’s idea that Principle A of the BT only makes sense in a local domain which displays at least a potential binder for an anaphor.

(8) One might wonder whether *bere burua* as a whole and *bere* inside it are simultaneously submitted to the binding principles which constrain them. In fact, there is no problem here, since *bere* is both trivially free within its AMGC — the global expression *bere burua* itself — and bound in its RGC, the next domain up.

### 3. Absolute and Relativized Locality

#### 3.1. Copular constructions and the \*i/i filter

We may now take a closer look at the properties of the two GCs. To begin with, note that, although complementary distribution still obtains, the grammaticality of the reflexive and reciprocal pairs *bere burua*  $\approx$  *bere* and *elkar*  $\approx$  *bere burua* is reversed in such contexts as the following:

- (24) a. Iñaki [[*bere buruaren*] *etsaia*] da    b. Iñaki [\**bere etsaia*] da  
 I.-A *bere burua*-G enemy-A he-is  
 ‘Iñaki<sub>i</sub> is [his own]<sub>i</sub>; enemy<sup>9</sup>’
- (25) a. Iñakik<sub>i</sub> [Jon<sub>j</sub> [*bere*<sub>i/RS</sub>; *etsaitzat*]] dauka  
 I.E J.-A *bere* enemy-for he-holds-him  
 ‘Iñaki<sub>i</sub> considers Jon<sub>j</sub> his<sub>i/RS</sub>; enemy<sup>9</sup>’  
 b. Iñakik<sub>i</sub> [Jon<sub>j</sub> [[*bere buruaren*]<sub>i/RS</sub> *etsaitzat*]] dauka  
 I.-E J.-A *bere burua*-G enemy-for he-holds-him  
 ‘Iñaki<sub>i</sub> considers Jon<sub>j</sub> his<sub>i/RS</sub>; (own) enemy<sup>9</sup>’  
 c. Mutikoek<sub>i</sub> [*neskatxak* [*elkarren lagun hoberenak*] dauzkate  
 boys-E girls-A *elkar*-G friend best-PL they-holds-them  
 ‘The boys<sub>i</sub> consider the girls<sub>j</sub> each other<sub>i/RS</sub>’s best friends’  
 d. Mutikoek<sub>i</sub> [*neskatxak*<sub>i</sub> [*bat bertzearen lagun hoberenak*]  
 boys-E girls-A *bat bertzea*-G friend best-PL  
 dauzkate]  
 they-hold-them  
 ‘The boys<sub>i</sub> consider the girls<sub>j</sub> each other<sub>i/RS</sub>’s best friends’

Consider the contrast between (22) and (24) for instance. We have already seen that the domain in which *bere burua* must be bound is its AMGC — the one which corresponds to (English-like) pronominals. How is it possible then for the same item to be ungrammatical in (22b), and grammatical in (24a)? Conversely, we have seen that *bere* must be free in its AMGC, and bound in its RGC; consequently, our story — or Chomsky’s — holds good for (22a), as expected, but, again, fails to account for (24b).

One possible way to handle *bere*’s case would be to indirectly follow Chomsky (1981) and Huang (1983) and have recourse to the \*i/i filter. Assuming furthermore that a predicative NP is coindexed with the subject — see Williams (1980) — ungrammaticality would ensue in (24b), since coindexing *bere* with the subject would induce an \*i/i filter violation, as shown in (26) — but no in (22a), for obvious reasons.

(9) In English, neither *himself*’s nor even *his* are acceptable here; so perhaps the sequence ‘pronominal + *own*’ must be considered a suppletive form of the latter — cf. Chomsky (1986: 176-177) on *own*, and Williams (1987: 157) for a different approach — which, admittedly, would be more problematic for the suggestion made here that English reflexives and Basque *elkar* or *bere burua* pattern alike.

(26) \*(Iñaki)<sub>i</sub> [bere<sub>i</sub> etsaia]<sub>i</sub> da

There are, however, several strong objections to this approach.

(i) It seems strange that other anaphors, such as *bere burua* or *elkar*, should not be submitted to the same constraint: cf. (27a), which corresponds to (24a), and (27b,c), which correspond to the relevant portions of (25b,c).

- (27) a. OK (Iñaki)<sub>i</sub> [[bere buruaren]<sub>i</sub> etsaia] da  
 b. OK (Jon)<sub>i</sub> [[bere buruaren]<sub>i</sub> etsaitzat]<sub>i</sub> ...  
 c. OK (neskatxak)<sub>i</sub> [elkarren<sub>i</sub> lagun hoberenak]<sub>i</sub> ...

(ii) More generally, as far as the complex reflexive expression *bere burua* itself is concerned, the \*i/i filter must anyhow be deactivated — otherwise, the configuration (28) would be ruled out, and no such expression could ever be used at all, although in many unrelated languages (e.g. Georgian, Hebrew, etc.) it is an expression of the same type which translates *himself*.

(28) OK (Peiok)<sub>i</sub> [bere<sub>i</sub> burua]<sub>i</sub> ikusi zuen [see (21a)]

(iii) Example (7b), a simplified version of which is repeated below as (29a), shows that a potential violation of the filter is not in itself a counter-opacity factor allowing a Basque PRONOUN to look for an antecedent farther away if its coindexation with the local subject is not possible: if it were the CASE, the sentence should be grammatical with the subject of the matrix clause binding *bere* (which is correctly free in its AMGC), but it is not. Likewise, sentence (29b) is excluded in the variety of Basque studied here, whatever the index on *bere* may be, although its coindexation with the embedded subject NP is ruled out by the filter, and its coindexation with the matrix subject NP is, on the contrary, licit with respect to that filter.

- (29) a. \*Peiok erran du [bere laguna joan dela]  
 P.-E said AUX *bere* friend gone AUX+COMP  
 'Peio has said that his friend has gone'  
 b. \*Iñakik erran daut [Jon [bere laguna] dela]  
 I.-E told AUX J.-A. *bere* friend he-is-Comp  
 'Iñaki has told me that Jon is his friend'

It is therefore clear that the \*i/i filter cannot be used here — as one might have expected anyhow, since many of the examples discussed are concerned with the AMGC, not the possibly wider RGC, of the PRONOUNS, and since the filter's essential *syntactic* function is to *enlarge* the grammatical GC of a PRONOUN, cf. *LGB*. It also follows that neither the notion "accessible SUBJECT" (which is directly built on the \*i/i filter), nor its twin notion "distinct subject" can be operative for the items that must be bound in their RGC: (i) what was said above of the \*i/i filter and the coindexation with a subject NP as in (29) directly carries over to the co-



responding “accessible SUBJECT”, with the same empirical consequences. (ii) As for the notion “distinct subject”, although it does work for (29b), where the embedded subject NP *Jon* is distinct from (the NP which contains) *bere*, it definitely does *not* in (29a)’s case.

### 3.2. Towards a definition of the AMGC

3.2.1. Let us accordingly give up accessibility and the \*i/i filter, and, in order to account for the facts under discussion, adopt the idea, also due to Williams (1980), that an N has an “external argument” just as a V does, but that this external argument (which is assigned the  $\theta$ -role *R*) is only realized in the syntax when the NP is predicative: the *R* role is then realized by the subject of the predication. It follows that when an NP is argumental (i.e., non predicative), all the realized arguments of its head N (if it has any apart from *R*) are internal to the NP, and consequently contained in it. On the contrary, when the NP is predicative, it necessarily has a realized external argument.

Returning to the examples (19) through (25) and (29), we observe the following phenomena —without the least exception:

(i) When they are contained in an NP, the genitives *elkarren* and *bere buruaren* are grammatical if and only if this NP is predicative; moreover, they are then bound to the subject of the predication in question.

(ii) Conversely, *bat bertzearen* and *bere* are grammatical when contained in an argumental NP — at least, if there is a binder “close enough”; furthermore, if they are contained in a predicative NP, they may never be bound to the subject of the predicate which contains them; consequently, they are either bound by a distinct NP, if there is one “close enough”, or ruled out.

To account for these cases, then, we might informally say that *elkar(ren)* and *bere burua(ren)* are bound in the minimal syntactic category which contains them and all the realized arguments of the head N, whilst *bere* and *bat bertzea(ren)* must be free in that same domain. Thus, one might be tempted to generalize this description as follows:

- (30) A PRONOUN  $\alpha$ 's AMGC is the minimal syntactic category/projection<sup>10</sup> which contains  $\alpha$ , the head H of which  $\alpha$  is an argument, and all the other *realized* arguments of H.

There is a difficulty, however: (30) works properly only insofar as the PRONOUN is the subject of the minimal category which contains it. Indeed, when it is not, (30) is not valid, since the object NP in the examples below contains  $\alpha$ , its

(10) The expression “category/projection” is used so as to allow a reformulation of the definitions which would incorporate the idea that subjects are base-generated in the VP: in this case, the GC which corresponds to a secondary predicate and its subject (the object NP of the V) would not be the VP itself, but, assuming there is no Small Clause, the minimal projection of V which contains the object and its predicate, the main subject’s trace being left out. See Williams (1987, 1989) for a rewording of the  $\theta$ -criterion which does not block such an approach.

governor, and all the arguments of the head —respectively *picture*, *harremanak* or *solasaldiak*— but does not qualify as the anaphors' GC:<sup>11</sup>

- (31) a. John<sub>i</sub> bought [<sub>NP</sub> a picture of him<sub>i</sub>/himself]  
 b. Jonek eta Peio<sub>k</sub> [<sub>NP</sub> elkarrekiko harremanak] hautsi  
 Jon-E and Peio-E *elkar*-G-with-AN exchanges-A broken  
 dituzte  
 AUX  
 'Jon and Peio have broken off (their mutual) relations'  
 c. Heiek [elkarren arteko solasaldiak] beti euskaraz  
 they *elkar*-G between-AN chats always Basque-in  
 dituzte  
 they-have-them  
 'They always have their conversations in Basque'

In other words, it seems impossible to do without the stipulation that a GC must contain a subject. Let us thus redefine the absolute MGC for a PRONOUN as in (32):

- (32) A PRONOUN  $\alpha$ 's AMGC is the minimal syntactic category/projection which contains  $\alpha$ , its governor  $\gamma$ , the head H  $\alpha$  is an argument of, all the realized arguments of H, and a subject.

3.2.2. Admittedly, (32) is somewhat "heavy". It does seem necessary, though, to keep all its ingredients—but not its specific formulation, as we will shortly see. Let us adopt the following abbreviations: D(H) is the minimal syntactic domain which contains  $\alpha$  and all the realized arguments of the head of which  $\alpha$  is an argument (either lexically determined by the  $\theta$ -grid of that head, or structurally determined, as in the case of "possessive" genitives); D(G) is the minimal syntactic domain which contains  $\alpha$  and its governor (to be revised later); D(S) is the minimal syntactic domain which contains  $\alpha$  and a subject (not necessarily distinct from  $\alpha$ ). To justify the empirical content of (32), then, we need only show that there are good reasons to maintain the three domains D(H), D(S) and D(G) distinct.

(i.a) D(S) may be wider than D(H); we have just noted that all the realized arguments of the head H of which  $\alpha$  is an argument need not always include a subject (the angled brackets <, > indicate the boundaries of the actual GC):

- (33) <Heiek [elkarrekilako harremanak] hautsi> dituzte  
 they *elkar*-G-with-AN exchanges-A broken AUX  
 "They have broken off (their mutual) relations" [cf. (31b)]

(i.b) Conversely, there may be a closer subject than the external argument of the head H=N—typically, the genitive PRONOUN itself in such structures as (24b), repeated here, as (34a) and (34b):

(11) I do not include examples such as *They bought* [<sub>NP</sub> pictures of each other] here, since *each other*, contrary to *elkar*, need only be bound in its possibly wider RGC.

- (34) a. <Iñaki [<sup>\*</sup>bere etsaia] da>  
 \*“Iñaki<sub>i</sub> is his<sub>i</sub> enemy”  
 b. <Heiek [elkarren etsaiak] dira>  
 they-E *elkar*-G enemies they-are  
 “They are each other’s enemies” [cf. (25c)]

Therefore, the argumental domain of the head and the domain of a subject may simply overlap, and it is their union that counts.<sup>12</sup>

(ii.a) D(G) is wider than D(S) in the case of ACI (or ECM) constructions. True enough, there are no such structures in Basque, but the case is widely attested in other languages, where it is easily shown that they do not imply “middle-distance binding” (i.e. in the RGC), since pronominals which must be free in their AMGC are out, as in:

- (35) <They<sub>i</sub> expect [them<sub>i</sub> to win]>

(ii.b) In its turn, D(S) may be wider than D(G), as (31b) or (33) illustrate.

(iii.a) D(G) vs. D(H). Although the head H and the governor  $\gamma$  often coincide (as 13) or (20)), they do not always do so: in ECM structures, the governor’s domain order than that which contains all the realized arguments of the head which  $\alpha$  is moment of, cf. (35); moreover, if “Nominal expressions” are DPs, the genitive ... is governed by  $\delta$  while being a lexically determined, or purely structural,... of the N.

(iii.b) Conversely (34a,b) are instances of the case when D(H) wider than D(G). Here again, one cannot say that the argumental domain of the head H always includes  $\alpha$ ’s governor’s domain or *vice versa*.

3.2.3. However, it should be possible to tighten up (32), concentrating on point (iii) — the question just examined. On the one hand, in ECM structures, the reference to the Governor entails that all its arguments are potential (contra-)antecedents for the PRONOUN. See for instance (35), where, clearly, it is not sufficient to refer to the minimal projection which contains the Governor (i.e. the matrix VP) to identify the (AM)GC of *them*.

On the other hand, a PRONOUN may be related to a lexical governor with a  $\theta$ -grid only indirectly; two cases are possible: (a) the governor  $\gamma$  is higher than the lexical head H (e.g. in DPs with a genitive PRONOUN or in ECM structures); (b)  $\gamma$  is lower than the head H (e.g. when the P or K which directly governs the PRONOUN has no argumental structure, but is subcategorized for by a V).<sup>13</sup> In both cases, it would seem useful to relate the PRONOUN to that lexical head H, so as to unify the two domains D(G) and D(H). One way of doing so is the following.

(12) The explicit reference to the *realized* arguments of the head H also helps eliminate the need of a specific description of PRONOUNS when they happen to be in a predicate — hence to eliminate the “Predicate Opacity Condition” and the associated definition of “Argument complex” of Williams (1980, 1989) — two notions that must be independently stipulated otherwise.

(13) Of course, I am not suggesting that such Ps or Ks are functional — given the recent developments in X-bar theory, it would be quite odd; it suffices to say that a head is lexical if it has a  $\theta$ -grid or argument structure; otherwise, it is non-lexical.

- (36) Let CGL be a chain of governors “L-related” in the sense that the chain of governors  $(\gamma_0, \gamma_1, \dots, \gamma_n)$  is such that:
- each governor  $\gamma$  is non-lexical except either the first one,  $\gamma_0$ , or the last one,  $\gamma_n$ , and
  - each  $\gamma_i$  locally governs the maximal projection of  $\gamma_{i+1}$ .

We could then define a PRONOUN’s “L-governor”  $\Gamma$  as in (37), and the AMGC of any PRONOUN  $\alpha$  as in (38):

- (37) A PRONOUN  $\alpha$ ’s L-governor  $\Gamma$  is:
- its governor  $\gamma$  if  $\gamma$  is lexical *or*
  - the lexical governor  $\Gamma$  which is either the head or the tail of the CGL which contains  $\alpha$ ’s governor  $\gamma$  if the latter is non lexical.
- (38) A PRONOUN  $\alpha$ ’s AMGC is the minimal syntactic projection which contains  $\alpha$ ,
- all the realized arguments of its L-governor  $\Gamma$  and
  - a subject.<sup>14</sup>

### 3.3. The RGC

Turning to the Relativized Governing Category, let us remember the discussion at the end of section 3.1: there, it was noted that neither the notion “accessible SUBJECT” nor the notion “distinct subject” were really operative to describe the Basque facts. I would now like to suggest the following, only slightly distinct, hypothesis:

- (39) A PRONOUN  $\alpha$ ’s RGC is the minimal syntactic projection which contains  $\alpha$ ,
- all the realized arguments of its L-Governor  $\Gamma$ , and
  - a SUBJECT  $\beta$  *distinct from, and excluding,  $\alpha$* .

(14) Although the presence of a subject is necessary for languages as strikingly different as English and Basque, it is quite possible that it is not universally required in the definition of an AMGC; for instance, the binding properties of Italian *se stesso* in (i), from Giorgi (1987: (7)), seem to imply that although this anaphor, like *bere burua*, *elkar* or perhaps *himself* must typically be bound in its AMGC rather than its RGC, the presence of a subject must crucially be excluded:

- (i) \*[la sua<sub>a</sub> [lettera di Maria a se stesso<sub>i</sub>]]  
 the his letter from M. to s.s.  
 “his [possessor] letter by/from Maria to himself”
- (ii) [la sua<sub>a</sub> [lettera di Maria a lui<sub>i</sub>]]  
 the his letter from M. to him  
 “his [possessor] letter by/from Maria to him”

However, the inacceptability of (iii) below —her example (i.a), (footnote 6)— shows that the situation might be more complex:

- (iii) \*il suo libro di se stesso  
 the his book from/by s.s.  
 “his book by himself”

The crucial idea is (i) to require the presence of a SUBJECT rather than that of an ordinary subject (as in (32)) - thereby replacing the subject NP of a tensed clause by its Infl/Agr, and excluding the NP subjects of secondary predications<sup>15</sup> and (ii) to specify that it be distinct from, rather than accessible to,  $\alpha$  (compare (1b)).

Many positive consequences follow from this slight change in the definition of the RGC. First, in the case of examples like (29), the embedded clause will by definition constitute the RGC of *bere*, since, in a tensed or inflected clause, there always is a SUBJECT, and since this SUBJECT is always distinct from the subject NP and therefore from any material contained therein. More generally, this hypothesis accounts for the fact that, generally, languages do not offer “accessibility effects” (cf. Yang 1982).

Second, it also accounts for the problem which was rather dismissed than really dealt with in Chomsky (1986) —see footnote 1—, namely the problem of anaphors which directly instantiate the subject position in an embedded tensed clause, as in:

(40) \*The boys expect [that [each other will win]]

Clearly, the ungrammaticality of this sentence has nothing to do either with BT-compatibility or with accessibility. But if the requirement is simply for the syntactic category/projection to possess a distinct SUBJECT, as suggested here, we predict the ungrammaticality of (40) —and the non-operativeness of the accessibility effect in this specific construction.

### 3.4. A few applications

3.4.1. Interestingly, many more Basque structures behave in conformity with the lexical specifications (18) and the definitions (38) and (39). Let us first consider examples in which the Basque PRONOUNS are governed by a P (a postposition in Basque). In all the examples given so far, the Ps are locative —in other words, they have an argumental or  $\theta$  structure: the complement they govern denotes a place, but that place is the place occupied by some other item— an entity which, with respect to that Locative  $\theta$ -role, is a “Theme”. Now this Theme may of course never be expressed inside the PP.<sup>16</sup> It ensues that this Theme is the P’s external argu-

(15) The reason why secondary predication subjects are excluded from the list of SUBJECTS (cf. the generalization (17)) should be clear by now: in such structures, there is no functional head —such as Infl— that would establish a non-lexical link between the predicative phrase and the subject phrase. Interestingly enough, PRO does not have the same properties according to whether it is the subject of an infinitival clause, as in (i), or the subject of a secondary predication, as in (ii):

(i)  $_{i}$  ?/? $_{i}$ They $_{i}$  ordered the children $_{j}$  PRO $_{i}$  to get out of each other’s bedrooms

(ii) OK/?They $_{i}$  ordered the children $_{j}$  out of each other’s bedrooms

This difference in relative acceptability might thus well be attributable to the fact that the PRO in (i), but not that in (ii), has an Infl node associated with it, thereby transforming it into a proper SUBJECT (see also Manzini & Wexler (1987) for the relevance of untensed Infl in the determination of GCs). As for the contrast between (i), (ii) above and (iii) below, it is suggested in Rebuschi (in press-b) that (iii) is altogether out because *each other* may only be bound in its RGC (as in the first two examples above) when it cannot be bound in its AMGC i.e. [*each other’s bedrooms*]; but here, it can be bound in it.

(iii) \*They $_{i}$  ordered the children $_{j}$  PRO $_{i}$  to kiss each other $_{j}$

(16) See however Rebuschi (in press-a), who tentatively proposed to insert a PRO specifier in the PPs, after Chomsky’s (1986) suggestion that NPs may also have PRO subjects. The empirical results of this section

ment.<sup>17</sup> In this perspective, let us look back on the examples (13) and (23), repeated here as (41) and (42) respectively.

- (41) a. Heiek<sub>i</sub> sugeak<sub>j</sub> elkarren<sub>i/j</sub> ondoan ikusi zituzten  
 they-E snakes-A *elkar*-G by-the-side seen AUX  
 “They<sub>i</sub> saw snakes<sub>j</sub> near each other<sub>i/j</sub>”  
 b. Heiek<sub>i</sub> sugeak<sub>j</sub> bat bertzearen<sub>i/j</sub> ondoan ikusi zituzten  
*bat bertzea*-G  
 “They<sub>i</sub> saw snakes<sub>j</sub> near each other<sub>i/j</sub>”<sup>18</sup>
- (42) a. Peiok aberastasun handiak [bere baitan] baditu  
 Peio-E wealth big-PL-A “*bere* within he-has-them  
 “Peio<sub>i</sub> has great qualities in him<sub>i/j</sub>”  
 b. \*Peiok aberastasun handiak [bere buruaren baitan] baditu  
*bere burua*-G

We noted *supra* that in such cases the VP (or some lower projection of V) was the relevant syntactic segment as far as the identification of the AMGC was concerned. We are now in a position to give a principled account for this fact: in the examples above, the AMGC of the anaphors is again the minimal projection which contains (i) *all, and only, the realized arguments* of their L-governor  $\Gamma$ , and (ii) a subject.

Another typical instance is provided by the following contrast:

- (43) a. Iñaki bere buruarekin mintzo da  
 I.-A *bere burua*-G-with talking AUX  
 “Iñaki is talking to himself”  
 b. \*Iñaki berekin mintzo da  
 c. Iñaki harekin mintzo da  
*hura*-G-with  
 “Iñaki is talking to him(\*self)”

Let us assume that the postposition *-kin*, which governs the genitive, is a two-place relator too, hence a lexical head and L-governor for the PRONOUNS; its external Theme role will be realized in such cases by the subject of the V “talk”, whence the grammaticality of *bere burua* in (43a), the ungrammaticality of *berekin* in (b) —the two domains AMGC and RGC coincide, as in the case of (8b) and

are indistinct (because the identification of the external argument of the L-governor of the PRONOUN is intuitively equivalent to Control), but it is to be hoped that the conceptual difficulties the PRO approach is bound to meet are now avoided. Yet a third variant might be devised after Safir’s multiple Small clause approach — see footnote 4.

(17) In spite of the many similarities between Giorgi’s (in press) approach and the one put forth here, I must underline that we radically differ on the  $\theta$  status of PPs: for her (just as for Napoli 1989) a preposition *never* assigns an external  $\theta$ -role.

(18) Giorgi (1984: 64a, b) reports the same type of contrast with Italian reflexives: *se stesso* thus seems to behave like *bere burua* and *elkar*, and *sé* like *bere* and *bat bertzea*.

(20b)—, and the disjoint reference that obtains in (c) —recall that *haren* must be free in its RGC (cf., (4b) and (5b)).

But what if *-kin* is a P without argumental structure? If it were the case, the PRONOUN it governs would be an argument of the V, which would then be its L-governor; as a consequence, the same results would be predicted: (i) *bere burua* would be correctly bound in its AMGC, (ii) *bere* would be out because the two GCs coincide, and (iii) *haren* would again have to be free in the clause.

Is the structure of (43) to stay ill-defined then? Note that if a direct object intervenes, as in (44), the two analyses make different predictions. If *-kin* is a lexical head with an argument structure, the direct object NP will count as its external argument, and the following (correct) configurations and indexations will obtain, since the AMGC of *bere* and *bere burua* will be some projection of V —the minimal projection of V which contains the direct object NP and the PP (perhaps the VP itself as suggested here for simplicity's sake); as a consequence, the only possible interpretation *bere burua* in (44b) is one which does not make much sense extralinguistically.

- (44) a. Iñaki <[<sub>VP</sub> haurra berekin eraman]> du  
 I-E child-A *bere*-with taken AUX  
 "Iñaki<sub>i</sub> has taken the child<sub>j</sub> away with him<sub>i/°j/°k</sub>"  
 b. ?Iñakik [<sub>VP</sub> haurra bere buruarekin eraman] du  
 I-E child-A *bere burua*-G-with taken-away AUX  
 ?"Iñaki<sub>i</sub> has taken the child<sub>j</sub> away with himself<sub>i/j</sub>"

On the other hand, if *-kin* had no lexical structure, its complement would be an argument of the verb; the subject NP would therefore belong to the PRONOUN's AMGC: one can easily see that the consequences would be contrary to the facts, since *bere* should be ungrammatical in (a), and *bere burua* should accept *Iñaki(k)* as a possible antecedent in (b).

To conclude this section devoted to PPs, let us finally observe the following sentences ((45a) is from Salaburu 1986).

- (45) a. Heiek elkarren ondoan egin dute lo  
 they-E *elkar*-G by-the-side done AUX sleep  
 "They have slept side by side" [lit. "on each other's side"]  
 b. \*Heiek elkarren oheetan egin dute lo  
 they-E *elkar*-G beds-in done AUX sleep  
 "They have slept side in each other's beds"

The difference in grammaticality is obviously due to the fact that *elkar* is the complement of the P *ondoan* in (a), whereas it is the subject of the direct object NP; in (b): it follows that the full clause is the anaphor's AMGC in the former case, whereas it is the object NP in the latter.

3.4.2. A quick look at adjectival complements within predicates will suffice to further illustrate the system proposed here. The English and Basque data are pa-

rallel: first, the PRONOUNS never are direct complements; second, they are nonetheless an *internal* argument of the adjectival head; finally, the external subject of that head is always realized, thereby necessarily coinciding with the subject which enters into the definition of the AMGC and with the “distinct SUBJECT” which characterizes the RGC. The following data need therefore no further comments (again, the angled brackets indicate the AMGCs of the PRONOUNS).<sup>19</sup>

- (46) a. <Ian<sub>i</sub> is afraid of himself<sub>i</sub>/him<sub>s*i*</sub>j>  
 b. <Iñaki bere buruaren / \*bere beldur da>  
    I.-A *bere burua*-G *bere* afraid he-is  
    “Iñaki is afraid of himself”  
 c. <Iñaki haren beldur da>  
    *haren*  
    “Iñaki<sub>i</sub> is afraid of him<sub>s*i*</sub>j”

#### 4. Consequences and Conclusion: A Second Look at *bere*

We have seen in section 2.1 that *bere* apparently has all the defining properties of an anaphor. In particular, it requires a “local” antecedent — in its RGC admittedly, but this is precisely the sort of binding domain the Chomskyan approach defines for an anaphor. But we have also seen that it has a less expected property: it is submitted to the requirement (9) that it be *free* in its AMGC. Therefore, it might be said to have both anaphoric *and* pronominal properties, in spite of the fact that it does not admit of split antecedents.<sup>20</sup> The question must therefore be asked: Is *bere* basically an anaphor, which also happens to marginally be a pronominal — or *vice versa*?

The absolute ungrammaticality of *bere* in (8b) points towards a fundamentally pronominal nature of *bere* — as opposed to the nature of *bat bertzea*: (20b) is much less deviant, and instances of this structure are even attested in 16th century Basque.

Another argument is provided by the following fact: contrary to what happens in the Indo-European languages which have both reflexive and non-reflexive possessives, *bere* can specify a subject NP/DP and have a direct or indirect object NP as its antecedent, as in (47a), and (47b,c), respectively — but cannot have a “non-term” as its antecedent, as shown by (47d).

(19) The Italian case illustrated hereafter (Giorgi 1984: (64c)), for which I have not been able to find a Basque equivalent without a tensed relative clause, shows that when an AP is inside a complex NP/DP, the head NP/DP (*il professore* below) functions like a subject, but not like a SUBJECT — whence the grammaticality of *sé* with both indices *i* and *j* (the brackets are mine).

(i) Osvaldo; ha visto [<sub>NP</sub> [il professore]<sub>i</sub>] [contento di sé<sub>s*i*</sub>j]  
 Osvaldo has seen the professor pleased of sé  
 “O. has seen the professor pleased with himself.

This situation is reminiscent of the status of secondary predication subjects with respect to the extensional definition of SUBJECTS: here again, there is no functional head implied in the relation between the head NP and the anaphors’s L-governor.

(20) See Walli & Subbarao (1990) for another case of non correspondence between anaphoricity and the no split antecedent requirement.



- (47) a. Bere amak Peio maite du  
*bere* mother-E Peio-A loves  
 “His<sub>i/r/sj</sub> mother loves Peio<sub>i</sub>”
- b. Bere ama Peiori mintzatu zaio  
*bere* mother-A Peio-D spoken AUX  
 “His<sub>i/r/sj</sub> mother has talked to Peio<sub>i</sub>”
- c. Bere amak Peiori dirua eman dio  
*bere* mother-E Peio-D money-A given AUX  
 “His<sub>i/r/sj</sub> mother has given Peio<sub>i</sub> the money”
- d. \*Bere ama Peioz mintzatu da  
*bere* mother-A Peio-INS spoken AUX  
 “His<sub>i</sub> mother has talked about Peio<sub>i</sub>”

To account for these facts, I proposed in Rebuschi (1986, 1989) a non-configurational analysis of clause structure in Basque: if there is no VP, an object NP can bind *bere* inside the subject NP just as the subject VP can bind *bere* inside a non subject (or a PP). However, that approach entailed the recognition of two distinct representations: Constituent Structure on the one hand, and Lexical Structure on the other (cf. Mohanan 1984) since anaphors like *elkar* “each other” or *bere burua* “himself” were ungrammatical as subjects; *bere* was then supposed to be bound in CS, and *elkar* or *bere burua* at LS.

As there was not too much independent evidence for this dual analysis, and some pretty telling evidence to the contrary — i.e. in favour of the existence of a VP in Basque CS —, Ortiz de Urbina (1989) has suggested that *bere* is simply an emphatic pronominal, which must be bound or licensed by a personal affix in the inflected verb.

However, the idea that the Agr affixes could bind PRONOUNS can be easily dismissed: if it were the case, non emphatic pronominals would never be allowed as subjects or objects in tensed sentences at all: they would always be bound, thereby systematically violating whatever version of BT Principle B one might think of. But those affixes are not licensers either: emphatic pronominals are licit even when they are not subjects or objects (i.e. are not cross-marked in the inflected verb form). Furthermore, in the northern dialects, the paradigms of “reflexive” genitives such as *bere* and of emphatic genitives are consistently distinct (cf. *bere* in (5a) vs *beraren* in (5b); for more details, see Rebuschi 1988).

Associated with this descriptive problem was a more theoretical one; as Sportiche (1986) put it, “natural languages never seem to impose locality requirements not involving c-command”. In other words, we have here something that looks like a paradox: *bere* is submitted to some locality constraint (recall (29a,b)); however, if there is a VP, no c-command requirement governs its distribution.

This paradox, however, might well turn out to be a false one; indeed, as shown in detail in Rebuschi (1991), when *bere* is c-commanded by its antecedent, it induces either a strict identity reading, or a sloppy identity interpretation, as shown in (48b,c) respectively, whereas it never induces sloppy identity when its antecedent does not c-command it, cf. (49).

- (48) a. Iñakik bere laguna ikusi du, eta Koldok ere bai  
 Iñaki-E *bere* friend-A seen AUX and Koldo-E also so  
 “Iñaki<sub>i</sub> has seen his<sub>i/ʃi</sub> friend, and Koldo (has ...) too”  
 b. “...and Koldo<sub>k</sub> has seen his<sub>i</sub> friend too” [*strict identity reading*]  
 c. “...and Koldo<sub>k</sub> has seen his<sub>k</sub> friend too” [*sloppy identity reading*]
- (49) a. Bere lagunak Iñaki ikusi du, eta Koldo ere bai  
*bere* friend-E Iñaki-A seen AUX and Koldo-A also so  
 “His<sub>i/ʃi</sub> friend has seen Iñaki<sub>i</sub>, and Koldo too”  
 b. “...and his<sub>i</sub> friend has seen Koldo<sub>k</sub> too” [*strict identity reading*]  
 c. \*“(...)and his<sub>k</sub> friend has seen Koldo<sub>k</sub> too” [*sloppy identity reading*]

It therefore seems clear that when *bere* is technically “bound” (i.e. c-commanded by the NP it is coindexed with), it behaves like a bound pronominal rather than like an anaphor (since real anaphors normally only induce sloppy identity readings)<sup>21</sup>—and that when it is inside the subject NP, it is just not bound at all, i.e. it behaves (almost) like an ordinary pronominal—“almost” because, contrary to what usually happens crosslinguistically, it remains submitted to a special constraint, the constraint that it be *coindexed* (although not bound!) in its RGC.

Now this is not too costly, from a theoretical point of view, once it has been noticed, as we have done, that *bere* must be free in its Absolute Minimal Governing Category—and that it is only in its wider, *Relativized* Governing Category that it is submitted to that somewhat exotic constraint.

There is, however, a less exotic consequence to the foregoing description: we have to accept the idea that what I have called the RGC is *not* basic—i.e. that the really *local* condition which is, in Sportiche’s words, universally constrained by c-command, is what I have called the AMGC. In other words, such facts suggest that we return to a pre-LGB format, when Chomsky (1979: 23-25) considered that *each other* in such examples as (50a,b) represent “a case where the general theory is relaxed, to yield marked constructions”.<sup>22</sup>

- (50) a. They read [each other’s books]  
 b. They heard [stories about each other]

In fact, if the final definition of the AMGC (38), repeated as (51) below, is on the right track, only (50a) should be considered a marked case; but if the reference to a subject is already in itself a (counter-)opacity factor, as suggested by Koster (1987) and in footnote (14), both sentences really belong to the “periphery”.

(21) Compare Bouchard’s (1985) words “false anaphors”. It is worth nothing that long distance binding seems always to induce *either* sloppy or strict identity, i.e. that long distance would-be anaphors really are bound pronominals, in fact. Here is a Japanese example from Kawasaki (1989: footnote 5) which is all the more revealing as the antecedent is a quantified phrase (See however Saito & Hoji (1983: 257) for a contrary view.):

(i) John-dake-ga [zibun-ga tasukar-u-to] omotte i-ta  
 J.-only-NOM *zibun*-NOM be-saved-Pres-Comp think-past  
 “Only John believed that he would survive” [*sloppy or strict*]

(22) Quoted in Botha (1989: 85).

- (51) A PRONOUN  $\alpha$ 's AMGC is the minimal syntactic projection which contains  $\alpha$ , all the realized arguments of its L-Governor  $\Gamma$ , and a subject.

Moreover, the study of the various Basque PRONOUNS undertaken here, and in particular that of the pseudoreflexive genitive *bere*, can help us better understand the crucial distinction Bouchard (*op. cit.*, 124) has established between "semantic anaphors" (entities that need "a linguistic antecedent, because they cannot refer extralinguistically") and "syntactic" ones (items which "bear a specific relation with their antecedent, this relation being obligatory, one-to-one, local, and structurally conditioned"). From this point of view, we can suggest that although northern Basque *bere* is clearly a *semantic* anaphor, it is not a *syntactic* one; in a sense, it is even the perfect antithesis of Dogrib *ye* — a syntactic anaphor which is at the same time a semantic pronominal (see Enç 1989).

Yet, many questions remain unanswered, which clearly deserve further research. Let me simply mention the following two, which seem particularly important:

(i) Can the presence of the "distinct SUBJECT" required in the definition of the RGC (39) be derived from more general principles, or is it only a particular realization, in English and in Basque, of the more general hierarchy of counter-opacity factors propounded by Manzini & Wexler (1987)?<sup>23</sup>

(ii) What independent evidence is there — outside BT-related facts — in favour of our thesis that many Ps, just as Vs, Ns and As, have external arguments — and, more generally, for the operativeness of the notion "(minimal syntactic projection which contains all the arguments of the) PRONOUN's L-governor" — at least, inasmuch as it is empirically distinct from the minimal domain Koster (1987) derives from his Bounding Condition on the one hand, and from "θ-domains" on the other?

## 5. References

- Botha, R. P., 1989, *Challenging Chomsky*. Oxford: Blackwell.
- Bouchard, D., 1985, "The Binding Theory and the Notion of Accessible SUBJECT", *LI* 16/1, 117-133.
- Chomsky, N., 1981a, "Markedness and Core Grammar", in A. Belletti, L. Brandi & L. Rizzi (eds.) *Theories of Markedness in Generative Grammar* (Pisa: Scuola Normale Superiore).
- , 1981b, *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht: Foris.
- , 1986, *Knowledge of Language*. New York: Praeger.
- Enç, M., 1989, "Pronouns, Licensing, and Binding", *NLLT* 7/1, 51-92.
- Giorgi, A., 1984, "Toward a Theory of Long Distance Anaphors: a GB Approach", *The Linguistic Review* 3/4, 307-361.
- , 1987, "The Notion of Complete Functional Complex: Some Evidence from Italian", *LI* 18/3, 511-518.

(23) Of course, a SUBJECT will always help define a syntactic domain at least as wide as a subject NP —cf. Manzini & Wexler's (1987) results: tense and agreement always function as counter opacity factors. But that is hardly a theoretical answer (see footnote 15 for a possible direction for future research).

- , (in press). "Prépositions, liage, et thème-marquage", in J. Guéron & J.-Y. Pollock (eds.), *Grammaire générative et syntaxe comparée*, Paris: Presses du CNRS.
- Huang, C. T. J., 1983, "A Note on the Binding Theory", *LI* 14/3, 554-561.
- Kawasaki, N., 1989, "Jibun-tachi and Non-coreferential Anaphora", ms., University of Massachusetts, Amherst.
- Koster, J., 1987, *Domains and Dynasties*. Dordrecht: Foris.
- Lebeaux, D., 1983, "A Distributional Difference between Reciprocals and Reflexives", *LI* 14/4, 723-730.
- Manzini, R. & Wexler, K., 1987, "Parameters, Binding Theory, and Learnability", *LI* 18/3, 413-444.
- Mohanan, K. P., 1984, "Lexical and Configurational Structures", *The Linguistic Review* 3, 113-139.
- Napoli, D. J., 1989, *Predication Theory*. Cambridge (U.K.): Cambridge University Press.
- Ortiz de Urbina, J., 1989, *Parameters in the Grammar of Basque*. Dordrecht, Foris.
- Rebuschi, G., 1986, "Pour une représentation syntaxique duale: structure syntagmatique et structure lexicale en basque", *ASJU* 20/3, 683-704.
- , 1988, "Note sur les pronoms dits «intensifs» du basque", *ASJU* 22/3, 827-844.
- , 1989, "Is There a VP in Basque?", in L. Marácz and P. Muysken (eds.): *Configurationality: the Typology of Asymmetries* (Dordrecht: Foris), 85-116.
- , 1991, "Binding at LF vs. Obligatory (Counter-)Coindexation at SS: a Case Study", in J. A. Lakarra (ed.), *Memoriae Mitxelena magistri sacrum*, Publications of *ASJU* 14 Donostia.
- , (in press-a) "Basque Pronouns and Relativized Locality" in J. I. Hualde & J. Ortiz de Urbina (eds.), *Basque Studies in Generative Grammar*, Amsterdam, Benjamins.
- , (in press-b) "Théorie du liage et localité relativisée", in H. G. Obenauer (ed.), *Structure de la phrase et théorie du liage*, Proceedings of the CNRS Round Table on the same topic, Paris, March 1990.
- Riemsdijk, H. van, 1985, "Why Long Reciprocals don't Exist", *Theoretical Linguistic Research* 2/1, 37-45.
- Safir, K., 1983, "On Small Clauses as Constituents", *LI* 14/4, 730-735.
- Saito, M. & Hoji, H., 1983, "Weak Crossover and Move Alpha in Japanese", *NLTT* 1/2, 245-259.
- Salaburu, P., 1986, "La teoría del ligamiento en la lengua vasca", *ASJU* 20/2, 395-412.
- Sportiche, D., 1986, "Zibun", *LI* 17/3, 369-374.
- Walli, K. & Subbarao, K. V., 1990, "Bound Pronouns and the Classification of Nominal Expressions", ms., Syracuse, Cornell and Delhi Universities.
- Williams, E., 1980, "Predication", *LI* 11/1, 203-238.
- , 1987, "Implicit Arguments, the Binding Theory, and Control", *NLLT* 5/2, 151-180.
- , 1989, "The Anaphoric Nature of  $\theta$ -rôles", *LI* 20/3, 425-456.
- Yang, D.-W., 1983, "The Extended Binding Theory of Anaphors", *Language Research* 19/2, 169-192.

# À propos de l'évolution des pronoms génitifs en basque du nord

## 1. Introduction \*

Il existe une certaine tension entre le statut donné à l'objet "langue" par Chomsky d'une part, et divers travaux génératifs concernant l'histoire de l'anglais (Kroch 1989, sous presse, Lightfoot 1979, 1991, etc.) de l'autre: dans le premier cas, on étudie un domaine "idéalisé", celui de la *compétence individuelle* de locuteurs tous distincts les uns des autres, tandis que dans le second, on s'intéresse aux traces écrites, donc liées à la *performance*, d'une *pluralité* d'auteurs. Rien n'indique donc, ni même ne requiert, que les résultats des seconds aient une pertinence quelconque sur la théorisation du premier —au contraire: chaque "langue interne" ou "Langue-I" se construit en quelques années au cours de l'acquisition de la langue maternelle, alors que les phénomènes diachroniques semblent s'étaler sur une demi douzaine de générations. Chomsky a d'ailleurs lui-même posé, et en quelque sorte réglé, le problème d'une manière relativement claire:

The shift of perspective from the technical concept E-language to the technical concept I-language taken as the object of inquiry is therefore a shift toward realism in two respects: toward the study of a real object rather than an artificial construct, and toward the study of what we really mean by "a language" or "knowledge of language" in informal usage (again, abstracting from sociopolitical and normative-teleological factors). Of these two considerations, the first is the clearer and more important. The conceptual shift from E-language to I-language [is a shift] from behavior and its products to the system of knowledge that enter into behavior [...]  
[Chomsky (1986: 28)]

La notion de "langue externe" ou "langue-E" n'est cependant peut-être pas aussi claire qu'on pourrait le souhaiter car, de toute évidence, un ensemble de phrases

(\*) Outre sa présentation au Colloque Langues et grammaire II, ce texte-ci a également été exposé, sous différentes versions, au Séminaire de syntaxe avancée de Paris 8-Paris 10 (janvier 1995), au 5e Colloque de grammaire générative (La Corogne, avril), au Colloque *Faits de langues* (U. Paris III, mars 1995) consacré à la relation d'appartenance, et enfin au séminaire de linguistique fonctionnelle de C. Hagège à l'EPHE (mai 1995). Je remercie les diverses audiences de leurs questions et remarques, tout en restant responsable des erreurs. Une version beaucoup plus détaillée de ce travail a été publiée comme Rebuschi (1995), dont seules les sections 3 et 5 sont reprises ici.

(ce sous-ensemble —plus ou moins bien défini— d'un monoïde libre qu'étudient les "platoniciens" qu'attaque ci-après Chomsky) et la construction concrète et *sociale* d'énoncés et de textes sont deux choses conceptuellement très distinctes. Dans un texte publié l'année suivante,<sup>1</sup> il admet en effet qu'à côté de la langue-E on puisse reconnaître une langue comme "propriété d'une communauté":

There is little point arguing about how to define the term "linguistics", but it is plain and uncontroversial that there is an area of investigation, let us call it "C-linguistics" (cognitive linguistics), which is concerned with the truth about the mind/brain of the people who speak C-English and C-Japanese, suitably idealized. This subject belongs strictly within the natural sciences in principle [...] C-linguistics raises no philosophical problems that do not arise for scientific enquiry quite generally [...] The status of P-linguistics ("Platonic linguistics"), or of the study of E-language generally, or of language as some kind of "community property", is quite different. Thus the advocates of P-linguistics have to *demonstrate* that in addition to the real objects C-English, C-Japanese, etc., and the real mind/brains of their speakers, there are abstract Platonic objects that they choose to delineate somehow and study. Whatever the merits of this claim—I see none—we may simply put the matter aside, noting that people may study whatever abstract object they construct, as a form of mathematics. The matter has no empirical relevance, no relevance to the real world. [Chomsky (1987: 34-35)]

Mais la question qui se pose maintenant est de savoir quel statut donner à une langue ainsi appréhendée socio-historiquement. À nouveau, Chomsky est clair et tranchant:

We cannot evaluate, because *we cannot understand*, the idea expressed by Michael Dummett and many others that the "fundamental sense" of the concept of language is the sense in which Dutch and German are different languages, each of them a particular practice "in which people engage", a practice that "is learned from others and is constituted by rules which it is part of social custom to follow", existing "independently of any particular speakers", [...] (Dummett). These proposals will remain unclear until we are given some idea of what such a common language is supposed to be, and why the bounds are fixed one way or another. Such questions tend to be dismissed much too easily, in my opinion. We may use such terms as "English" or "German" as we use "household pet" or "large animal". A term such as "giraffe" or "nematode" is far better defined. We may say, informally, that giraffes have evolved longer necks over time, and that the "wiring diagram" for the nematode neural system has been worked out, referring in the first case to a change in the distribution of traits in populations with *a certain kind of historical connection*, and to some abstraction from individual nematodes. *Similarly, we can say that English has changed over centuries* and that English differs from Chinese in the rule of question-formation; *but we must be careful, far more than in the case of giraffes and nematodes, to avoid illegitimate reification.* [Chomsky (1991) —c'est moi, G.R., qui souligne.]

(1) Le passage n'est pas complet dans Katz & Postal (1991). Par ailleurs, "P-linguistics" était appelé "A[bstract]-linguistics" dans Chomsky (1986).

En d'autres termes, l'étude des éventuelles "connections historiques" entre divers états de langue serait sans pertinence pour l'objet de la linguistique tel que Chomsky le définit. Dans cette contribution, qui fait appel à une langue typologiquement très différente et qui était (et reste) parlée et écrite dans des conditions socio-historiques également radicalement différentes, le basque, on verra qu'il n'est peut-être pas inéluctable d'être aussi pessimiste que ne l'est Chomsky —tout en acceptant globalement sa perspective: *plus la situation objective de la langue considérée se rapproche de la situation idéalisée* (en particulier du point de vue de son homogénéité) à laquelle le fondateur de la grammaire générative se réfère, *plus les écarts entre les prédictions théoriques et les données historiques sont faibles*. En conséquence, les courbes en S de Kroch (*op. cit.*), censées décrire le développement diachronique "réel" d'une langue, relèveraient donc plus de la socio-linguistique que de la linguistique proprement dite.

Plus spécifiquement, je voudrais présenter quelques données qui sont à l'interface du lexique et de la syntaxe, et qui montrent que les statistiques sur plusieurs auteurs ne nous apprennent vraiment pas grand-chose, en ce sens que, pour un phénomène linguistique bien précis, si les textes produits même par une petite communauté présentent effectivement une certaine variation, cette variation est en fait *extrêmement réduite* quand on prend le corpus auteur par auteur. Enfin, puisque le domaine empirique choisi est celui de la distribution de certains pronoms, je poserai également quelques questions concernant la nature des phénomènes grammaticaux extra-phrastiques à l'œuvre.

## 2. La Langue Classique

### 2.1. Présentation générale

Depuis les plus anciens textes connus (milieu de XVI<sup>e</sup>), le basque présente des dialectes diversifiés. Pour ce qui est du basque du nord, i.e. parlé du côté français de la frontière avec l'Espagne, la situation est indiquée dans le tableau (1) ci-après.

Tableau (1)

*Les dialectes du nord*

| Aire                    | Ouest             | Centre                   | Est              |
|-------------------------|-------------------|--------------------------|------------------|
| Dialectes               | Labourdin         | Bas-Navarrais            | Souletin         |
| Noms basques            | <i>Lapurtera</i>  | <i>Nafarrera beheara</i> | <i>Zuberoera</i> |
| Regroupement usuel      | Navarro-Labourdin |                          | Souletin         |
| Regroupement adopté ici | Labourdin         | Variétés orientales      |                  |

Pour des raisons directement liées au domaine grammatical abordé ici, le regroupement des dialectes parlés sur la côte (au Labourd) et dans la zone adjacente (en Basse-Navarre), traditionnellement adopté depuis Lafitte (1962), n'est pas repris, le labourdin se distinguant nettement, comme on va le voir, du bas-navarrais et du souletin.

Comme l'indiquent les tableaux (2) et (3), le labourdin classique (LC), écrit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup>, se distingue en effet des dialectes orientaux de la même époque par le fait qu'il possède deux formes, faible (sans diphtongaison) et forte (avec diphtongaison pour les deux premières personnes, sg. comme pl.) pour les pronoms génitifs (dorénavant PG)<sup>2</sup> à toutes les personnes, alors que les variétés orientales attestées n'ont jamais eu de formes fortes en 1pl., 2 pol. et 2 pl.

Tableau (2)

*Les Pronoms Génitifs en labourdin classique*

|                  | 1sg          | 2sg          | 3sg          | 1pl          | 2pol         | 2pl          | 3pl          |
|------------------|--------------|--------------|--------------|--------------|--------------|--------------|--------------|
| Génitif faibles: | <i>ene</i>   | <i>hire</i>  | <i>haren</i> | <i>gure</i>  | <i>zure</i>  | <i>zuen</i>  | <i>haien</i> |
| Génitifs forts:  | <i>neure</i> | <i>heure</i> | <i>bere</i>  | <i>geure</i> | <i>zeure</i> | <i>zeuen</i> | <i>bere</i>  |

Tableau (3)

*Les Pronoms Génitifs en basque oriental classique*

|                  | 1sg          | 2sg         | 3sg          | 1pl         | 2pol        | 2pl         | 3pl          |
|------------------|--------------|-------------|--------------|-------------|-------------|-------------|--------------|
| Génitif faibles: | <i>ene</i>   | <i>hire</i> | <i>haren</i> | <i>gure</i> | <i>zure</i> | <i>zuen</i> | <i>haien</i> |
| Génitifs forts:  | <i>neure</i> | <i>eure</i> | <i>bere</i>  | —           | —           | —           | <i>bere</i>  |

La distribution des deux types de forme était régie par le principe (1a), exprimé de manière plus formelle en (1b):

- (1) a. Quand un PG contenu dans un NP ou un PP coréfére à un argument du verbe dont ce NP ou ce PP dénote un actant ou circonstant, la forme forte est obligatoire. Dans les autres cas de figure, seule la forme faible est licite.

(2) Les abréviations suivantes seront utilisées: ABS: absolutif; ADNL: affixe adnominal; AUX: auxiliaire; BAN: Basque ancien du nord; BMN: Basque Moderne du Nord; CFC: complexe fonctionnel complet; CMT: comitatif; COMP: complémentateur; DAT: datif; DET: déterminant; ERG: ergatif; FVF: forme verbale fléchie; GEN: génitif; IMP: imperfectif; INST: instrumental; IP: proposition; LC: Labourdin classique; NP: syntagme nominal; N.T.: *Nouveau Testament*; p.: personne; OD: objet direct; OI: objet indirect; P: postposition; PF: perfectif; PG: pronom génitif; pl.: pluriel; PLUR: pl. spécial (voir la note suivante); POL.: 2e p., morphologiquement pl., mais référentiellement sg. (*id.*); PP: syntagme postpositionnel; PROSP: prospectif; SC: petite proposition ou *Small Clause*; sg./SG: singulier. Quand le contexte sera clair, le nom des auteurs sera également abrégé.



- b. Un PG  $\alpha$  fort est présent si et seulement si il se trouve dans une configuration comme la suivante:  
 [YP ... Y<sup>0</sup> ... [XP ...  $\alpha_i$  ...] ... ZP<sub>i</sub> ...] (ordre linéaire indifférent) où:  
 — XP est un NP spécifié directement ou indirectement<sup>3</sup> par  $\alpha$ ,  
 ou un PP complété par  $\alpha$ ,<sup>4</sup>  
 — YP est le plus petit complexe fonctionnel complet qui contient XP,  
 — et ZP est un argument de Y<sup>0</sup> (où par définition, on appelle argument d'un verbe tout NP (explicite ou implicite) absolutif, ergatif ou datif, et représenté comme tel dans la forme verbale si elle est fléchie).

## 2.2. Quelques illustrations<sup>5</sup>

- (2) *pro-ERG pro<sub>i</sub>-DAT* barka iatzaguTZU GEURE<sub>i</sub> zorrak, guk<sub>i</sub> [[ GURE<sub>i</sub>gana zordun diren]ei] barkatzen derauztegun bezala.  
 'Remettez-(nous) nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui ont débiteurs envers nous'  
 [Ax. 1643, §224]

La première occurrence du PG est forte, car il y a coréférence entre ce spécifieur de l'OD et un coargument de l'OD, le NP datif (noté par un petit *pro* mais également signalé par un suffixe dans la forme verbal fléchie: *-tzu* dans *iatzagutzu*); la seconde occurrence est par contre faible, car il n'y a pas d'argument de 1e p. pl. dans la plus petite proposition qui contient *gure* (ici complément d'une postposition).

- (3) Nork daki, [ $\alpha$  mehatxatu baGAITu ere *pro<sub>i</sub>-ABS* GEURE<sub>i</sub> Iainkoakj], ...  
 [ea *pro<sub>i</sub>*; [ $\beta$  *PRO<sub>i</sub>*; GURE<sub>i</sub> urrikimendua ikusirik], itzuliko denz bertze aldera...]? [Ax. 1643, §46]  
 'Qui sait, [ $\alpha$  même si notre Seigneur (*nous*) menace,] si, [voyant notre contrition], il ne changera pas d'attitude?'

Le premier PG de (3) illustre une propriété du basque qui le différencie nettement des langues indo-européennes qui ont ou ont eu des possessifs "réfléchis" (latin, langues slaves, scandinaves...): la forme forte est obligatoire même si le PG spécifie le NP *sujet* et coréfère donc à un coargument de ce dernier qui le ne c-commande pas.<sup>6</sup> Le second est par contre à la forme faible, puisque le seul coargument du NP qu'il spécifie ne lui coréfère pas.

(3) A spécifie indirectement B si A spécifie le spécifieur de C, qui spécifie lui-même B, etc. (cf. Haik 1984).

(4) Je laisse de côté les cas suivants: XP est un IP, ou une SC. Voir Rebuschi (à par.) sur le premier de ces deux cas particuliers.

(5) Faute de place, je ne glosai pas mot par mot et morphème par morphème les exemples cités; pour guider le lecteur, j'introduis cependant en italiques les symboles *pro* et *PRO* et indique en majuscules non seulement les pronoms pertinents de la citation, mais aussi les éventuels morphèmes d'accord correspondants dans la forme verbale fléchie. Par ailleurs, la numérotation en §§ pour le livre d'Axular renvoie à l'édition de Villasante (1964) —voir la bibliographie.

(6) Voir Rebuschi (1989, 1991) pour une évaluation (contradictoire) de la pertinence de tels faits (ou de celui illustré en (7) vis-à-vis de l'hypothèse de la non-configurationalité du basque.

- (4) Baldineta EURE<sub>i</sub> eskuak edo<sub>i</sub> EURE<sub>i</sub> oinak trebuka eraziten baHAU *pro<sub>i</sub>*  
 ‘Si *ta* main ou *ton* pied *te* font tomber’ [Liç. 1571, Mt 18:8]

(4) illustre, en parler oriental maintenant, et pour la 2e p. sg., la même présence d’une forme forte à l’intérieur du NP sujet, déclenchée par la présence d’un coargument qui lui coréfère. Noter que le coargument peut aussi être un OI, au datif:

- (5) BERE<sub>i</sub> diszipuluèk *pro<sub>i</sub>*-DAT erran ziezOTEn...  
 ‘Ses disciples (*lui*) dirent...’ [Liç. 1571, Mt 15:12]
- (6) Elisabet EURE<sub>i</sub> emaztea erdiren zaiK *pro<sub>i</sub>*-AT seme batez.  
 ‘*ton* épouse Elisabeth (*t*)enfantera un fils’ [Liç. 1571, Lc 1:13]

Dans (5) donc, un *pro* datif déclenche la présence d’une forme forte dans un NP à l’ergatif, i.e. sujet d’un verbe transitif, tandis que dans (6), un même *pro* datif déclenche cette présence dans un NP sujet d’un verbe intransitif, à l’absolutif (le 2e actant de *erditu* ‘accoucher’ est en effet à l’instrumental).

L’intérêt de (7), pour donner un dernier exemple de ce cas de figure, est de montrer que le coargument qui déclenche la présence de la forme forte peut même être (universellement) quantifié: le basque ancien était donc insensible aux effets de croisement faible (et c’est encore le cas aujourd’hui de certains locuteurs de bas-navarrais).

- (7) BERE<sub>i</sub> gorputzeko gaitzak emaiten baitiO bat-BEDERARI<sub>i</sub> egitekorik asko  
 [Ax. 1643, §137]  
 lit. ‘Car la douleur[SG, ERG] de *son* corps donne à *chacun* [DAT] bien de quoi faire’

### 2.3. Le cas des propositions non-conjuguées

Les ex. suivants illustrent le double fait que ce n’est pas la présence d’une marque de temps qui rend les propositions opaques du point de vue des contraintes de localités exprimées en (1), mais bien la présence d’un sujet, qu’il soit explicite, comme en (8), ou implicite, comme en (9), même lorsque la proposition n’est pas fléchie.

- (8) Ardiats diezadazu *pro<sub>i</sub>*-ERG *pro<sub>i</sub>*-DAT [grazia ... [NIK<sub>i</sub> ere NEURE<sub>i</sub> arimako egitekoak ungi disposatzeko]]. [Etx.Cib. 1627: 177]  
 ‘Obtenez(-moi) la grâce de bien disposer *moi*[ERG] aussi des affaires de *mon* âme]]’
- (9) Azken erremedioa da [PRO<sub>i</sub> GEURE<sub>i</sub> baitan barrera pensatzea [zein gauza ona den bakean egoitea]].  
 ‘Le dernier remède est de PRO<sub>i</sub> comprendre au plus profond de nous; quelle bonne chose c’est que de vivre en paix’ [Ax. 1643, §212]

S'il n'y a pas de coargument dans la proposition minimale qui contient le PG, la forme faible est de rigueur, même si cette proposition est non-fléchie et que la matrice contient un argument coréférentiel:

- (10) Ongi gehiago egiten derakU *pro*<sub>i</sub>-DAT probeak<sub>i</sub> [<sub>α</sub> PRO<sub>i</sub>; GURE<sub>i</sub>ganik errezibitzeaz], guk hari emateaz egiten diogun baiño.  
[Ax. 1643, §149]  
'Le pauvrej (*nous*) fait plus de bien [<sub>α</sub> en PRO<sub>i</sub>; recevant de *nous*]  
que nous ne lui en faisons en lui donnant (quelque chose)'
- (11) Ardiats diezadaZU *pro*<sub>i</sub>-ERG *pro*<sub>i</sub>-DAT [grazia [PRO<sub>i</sub>; ZURE<sub>i</sub> gloriaz gozatzeko]]  
[Etch. Cib. 1627, 180]  
'*pro*<sub>i</sub> Obtenez-moi<sub>i</sub> [la grâce [de PRO<sub>i</sub>; jouir de *vo*tre<sub>i</sub> gloire]]'

On a donc la forme faible *gure* en (10), alors qu'on avait la forme forte *geure* en (9), parce qu'il n'y a plus d'antécédent local pour le pronom, le PRO portant un index distinct.

Noter que, de même que dans les propositions conjuguées, les arguments coréférentiels non-sujet peuvent être silencieux dans les propositions non-finies, que le PG fort soit dans le NP OD, comme en (12), ou qu'il soit dans le NP sujet, comme en (13):

- (12) Etsaiek<sub>i</sub> [PRO<sub>i</sub>; *pro*<sub>i</sub>-DAT GEURE<sub>i</sub> faltak erranez] *pro*<sub>i</sub> emaiten derakute okasino ernatzeko.  
[Ax. 1643, §16]  
'(Nos) ennemis, en (*nous*) disant *nos* fautes, nous donnent l'occasion de nous réveiller'
- (13) Iainkoak *pro*<sub>i</sub> begira zaitzala [[bekatutan zaudela] ZEURE<sub>i</sub> azken eritasunak *pro*<sub>i</sub>-ABS edireitetik].  
[Ax 1643, §140]  
'Dieu vous préserve de ce que *vo*tre dernière maladie ne (*vous*) trouve en (état de) péché'

On comparera cette dernière phrase à la suivante, qui ne diffère pour ce qui nous concerne de la précédente que par le fait que la subordonnée ne comporte pas d'antécédent pour le PG: les matrices sont identiques dans les deux, et comportent chacune un *pro* coindexé avec le PG de l'enchâssée:

- (14) Iainkoak *pro*<sub>i</sub> begira zaitzala [usantza gaixtoak ZURE<sub>i</sub> baitan ostatu hartzetik].  
[Ax. 1643, §65]  
'Dieu vous préserve de ce que la mauvaise habitude ne prenne demeure en vous'

## 2.4. Quelques cas de figure particuliers

Voici maintenant l'illustration de quelques phénomènes plus particuliers, dont la pertinence apparaîtra dans les sections suivantes. Nous commencerons par la ré-

flexivité des prédicats, qui s'exprime par le recours, pour la position sémantiquement liée, à l'emploi d'une expression nominale de la forme *ma/ta/sa tête*' dans laquelle, bien entendu, le possessif est un génitif fort, puisqu'il s'agit formellement d'un NP spécifié par un PG, ce NP ayant forcément ce qui s'interprétera comme son antécédent comme coargument:

- (15) Zeren orduan *pro*<sub>i</sub>-ERG ZEURE<sub>i</sub> etsaia, ZEURE BURUA eta deabrua ere garaitzen baitituTZU. [Ax. 1643, §212]  
 'Parce qu'alors *vous* dominez votre ennemi, *vous-même* et même le diable'

Un cas de figure distinct, qui bloque par contre les formes fortes dans la langue classique, est fourni par les configurations du type [<sub>Z</sub> X<sub>i</sub> et [<sub>W</sub> son<sub>i</sub> Y]] lorsque Z est l'argument d'un prédicat:

- (16) Prometatu zerauEn gure Jaungoikoak [ABRAHANI<sub>i</sub> eta HAREN<sub>i</sub> ondokoei], emanen zerauela Judeako erresuma on hura.  
 'Notre Seigneur promet [à *Abraham* et à ses descendants] qu'il leur donnerait cette bonne terre de Judée'. [Ax. 1643, §82]

L'explication est simple: les NP datifs *Abrahani* (X) et *haren ondokoei* (W) ne sont que des arguments *sémantiques* du verbe *prometatu*; dont l'un des arguments syntaxiques internes est le NP complexe Z; ni X ni Y ne saurait donc servir de coargument à l'autre; par suite, *Abrahani* ne peut rendre licite la forme forte *bere* dans le NP qui lui est coordonné.<sup>7</sup>

Deux mots enfin sur l'emphase. Dans la mesure où le choix entre les formes forte et faible est déterminé syntaxiquement, et tout à fait mécaniquement, les formes fortes de la langue classique ne peuvent, par elles-mêmes, exprimer un quelconque contraste entre le possesseur ainsi désigné et un autre référent contextuellement possible. Il s'ensuit que ce type d'emphase est noté de manière particulière, soit par reduplication du PG, comme en (17), soit par recours à un emprunt, comme en (18).

- (17) *pro*<sub>i</sub>-ERG bekatuak eta bekatuzko obrak baitituGU GEURE GEUREAK,  
 eta *gerok* eginak. [Ax. §74]  
 'Les péchés et les résultats des péchés, nous les avons nôtres, et c'est nous-mêmes qui les avons faits'
- (18) GEURE<sub>i</sub> aita PROPIOAK baiño maiteago GAITu *pro*<sub>i</sub>-ABS geure konzientziak. [Ax. 1643, §274]  
 'Notre conscience nous aime mieux que notre propre père(-ERG) [ne le fait]'

(7) Voir Reinhart & Reuland (1993) pour une étude systématique des rapports entre prédicats (et arguments) syntaxiques et sémantiques. Dans le contexte de la grammaire traditionnelle basque, voir aussi Lafitte (1962: 93) qui dit en terme intuitifs que, dans les telles constructions, "le verbe déborde" le sous-argument antécédent du possessif.

Il est parfaitement possible que les formes fortes aient été emphatiques dans une période plus ancienne; on n'en voudra pour preuve que le fait que les pronoms emphatiques argumentaux (plutôt que génitifs) présentaient (et présentent toujours) deux formes, dont l'une est diphthonguée de la même manière que les PG forts, comme on peut le voir dans les colonnes pertinentes du tableau (4):

Tableau (4)

*Pronoms absolutifs et génitifs faibles, forts et emphatiques*<sup>8</sup>

|        | Pronom abs.<br>non-marqué | pronom abs.<br>emphatique  | PG<br>faible | PG<br>fort   | PG<br>emphatique |
|--------|---------------------------|----------------------------|--------------|--------------|------------------|
| I sg   | <i>ni</i>                 | <i>neu</i> ≈ <i>nerau</i>  | <i>ene</i>   | <i>neure</i> | <i>neronen</i>   |
| II sg  | <i>hi</i>                 | <i>heu</i> ≈ <i>herori</i> | <i>hire</i>  | <i>heure</i> | <i>heroren</i>   |
| I pl   | <i>gu</i>                 | <i>geu</i> ≈ <i>gerok</i>  | <i>gure</i>  | <i>geure</i> | <i>geronen</i>   |
| II pol | <i>zu</i>                 | <i>zeu</i> ≈ <i>zerori</i> | <i>zure</i>  | <i>zeure</i> | <i>zeroren</i>   |

### 3. L'implosion du système: L'évolution des PG labourdins aux Personnes I & II (sg. & pl.) du milieu du XVII<sup>e</sup> au milieu du XVIII<sup>e</sup>

Un siècle plus tard, au milieu du XVIII<sup>e</sup> donc, les PG forts des premières et secondes personnes avaient pratiquement disparu, alors que les formes fortes de la 3e p. commençaient à empiéter sur les formes faibles, en labourdin du moins. Dans cette section, nous étudierons la disparition progressive des formes *neure*, *heure*, *geure*, *zeure* et *zeuen* de ce dialecte, et, dans la suivante, l'extension de l'usage de *bere* (et de sa forme plurielle *beren*, apparue au XIX<sup>e</sup>).

Les travaux historiques auxquels il a été fait allusion dans l'introduction pourraient inciter à faire la prédiction que, dans la mesure où les PG forts ont pratiquement disparu en un siècle, les formes faibles ont *progressivement* envahi le domaine local réservé aux formes fortes (en cas de présence d'un élément coréférent), avec, au milieu de cette période, un état équilibré d'alternance libre entre les deux formes. Mais, en fait, *il n'en est rien, même en première approximation*. En effet, ce n'est que durant l'espace d'une génération, la première (de 1650 à 1675 environ) que la libre alternance prévue peut être constatée (§2.1); dès la génération suivante, l'absence de distribution complémentaire n'est plus qu'un vestige, limité à une seule personne grammaticale.

(8) Je laisse la 5e ligne attendue (IIpl) de côté, car les formes sont extrêmement irrégulières.

### 3.1. La première génération post-classique, 1650-1675

Les exemples suivants montrent qu'en cette première période post-classique, il y a effectivement libre alternance entre formes fortes et faibles dans les domaines locaux qui, moyennant la présence d'un argument coréférentiel, exigeaient les formes fortes une génération plus tôt.<sup>9</sup> En (19), les PG sont de 1e p. sg.; en (20), de 1e p. pl. (on notera que les deux phrases sont sinon strictement identiques); en (21), de 2e p. pol.

- (19) a. *pro<sub>i</sub>-ERG* ENE<sub>i</sub> egoitza sainduan haren aitzinean zerbitzatu duT. [Hariz. 1658, 81]  
 'J'ai servi dans *ma* demeure sacrée en sa présence'
- b. Maite zaituT *pro<sub>i</sub>-ERG* NEURE<sub>i</sub> bihotz guztiaz [Hariz. 1658, 107]  
 'Je vous aime de tout *mon* coeur'
- (20) a. Ardiets dezaGUn *pro<sub>i</sub>-ERG* GURE<sub>i</sub> salbamendua. [Hariz. 1658, 51]  
 b. Ardiets dezagUN *pro<sub>i</sub>-ERG* GEURE<sub>i</sub> salbamendua. [Hariz. 1658, 59]  
 'Obtenons (*pro*) *notre* salut'
- (21) a. IguZU *pro<sub>i</sub>-ERG* ZURE<sub>i</sub> bakea. [Hariz. 1658, 52]  
 'Donnez-nous (*pro*) *votre* paix'
- b. Jaun ona *pro<sub>i</sub>-ERG* ZEURE<sub>i</sub>kin duZU. [Hariz. 1658, 37; 76]  
 'Vous avez le bon Seigneur avec *vous*'

### 3.2. La seconde génération post-classique, 1675-1700

Dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, la libre alternance n'est plus, on l'a dit, qu'un vestige: seules les formes faibles subsistent, dans tous les contextes, à part de rares exceptions. Ainsi, Gasteluçar (1686) n'emploie-t-il plus que les formes faibles, sauf à la 2e p. référentiellement pl., où les formes fortes restent optionnelles (mais uniquement dans les contextes qui requéraient les formes fortes, évidemment). En (22) figurent quelques exemples typiques qui montrent que l'opposition entre les deux formes avait disparu en 1sg (a), 2sg (b), 1pl (c), et 2pol (d).

- (22) a. *pro<sub>i</sub>-ERG* Zu nahi zaituT, Jesus / Hartu ENE<sub>i</sub> eksenplutzat. [Gas. 1686, 107]  
 'C'est vous, Jésus, que je veux prendre comme "*mon*" exemple'
- b. Jainkoari altxa diozoK *pro<sub>i</sub>-ERG* / HIRE<sub>i</sub> bihotza [Gas 1686, 109]  
 'Elève (*pro*) *ton* cœur vers Dieu'

(9) Rebuschi (1995) donne aussi des exemples tirés d'un autre auteur de la même période, P. d'Argaiñaratz (1665). On y constate le même type de données, à ceci près qu'à la 1ère p. sg., la distribution classique reste totalement respectée. Ce phénomène, une fois comparé au suivant: selon Sarasola (1980), la 1e p. sg. était, en ancien Guipuzcoan, la seule à *neutraliser* l'opposition entre PG forts et faibles, bien respectée partout ailleurs, souligne combien les voies particulières de l'évolution sur une courte période peuvent être arbitraires.

- c. *Guk* on gehiago diagu / GURE establi paubrean...  
[Gas. 1686, 76]  
'Nous avons plus de biens dans *nos* pauvres échoppes'
- d. *Ikus-aZU pro<sub>i</sub>-ERG ZURE<sub>i</sub> anaia!* [Gas. 1686, 67]  
'Voyez (*pro*) votre frère!'

Les ex. de (23) indiquent par contre qu'en 2pl, les deux formes étaient possibles:

- (23) a. ...Ezen ez zueki, aingeruek, / ZUEN<sub>i</sub> zeruko gortean.  
[Gas. 1686, 76]  
'...que *vous les anges* [n'en avez] dans *votre* cour céleste'
- b. *Seaska batean tuTZUE pro<sub>i</sub> / ZEUEN<sub>i</sub> sortzeko lekuak!*  
[Gas. 1686, 77]  
'*Vous avez vos* lieux de naissances dans un berceau'

### 3.3. La troisième génération post-classique, 1700-1725

Le principal auteur du premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle est J. Etcheverry de Sare (à ne pas confondre avec J. E. de Ciboure, étudié plus haut). On constate chez lui un phénomène fort curieux: il réemploie parfois les formes fortes du LC dans les contextes syntaxiques pertinents (et là seulement), mais en les investissant d'une valeur supplémentaire: il faut aussi que le contexte (large) permette de dégager un certain *contraste* entre le référent posé et un autre, donné par ce même contexte. L'exemple (24a) est particulièrement instructif à cet égard: dans la phrase même où J.E. de S. se réclame explicitement d'Axular comme modèle, il viole un des principes fondamentaux de la distribution des PG du LC en employant la forme faible *gure*; en (24b) par contre, les deux formes sont tour à tour présentes, et la traduction indique clairement que s'il y a matière à contraste en ce qui concerne le référent du premier PG, il n'y a rien de tel en ce qui concerne sa seconde occurrence (la source d'une inclination peut être extérieure à l'individu considéré, mais pas la perfection vers laquelle il tend éventuellement):

- (24) a. P. Axular GURE<sub>i</sub> errozor famatuak ederki deklaratzan daroKU  
*pro<sub>i</sub>* bertze diferentzia suerte bat... [Etch. Sar. ±1715, 107]  
'*Notre* illustre recteur P. Axular *nous* informe d'une belle manière d'une autre sorte de différence'
- b. Zeren guztiok, baituGU GEURE<sub>i</sub> baitarikako gutizia bat jakiteko,  
eta hargatik *pro<sub>i</sub>*, naturalki penduratzan GARA jakintasunera, GU-  
RE<sub>i</sub> perfezinora bezala. [Etch. Sar., ±1715, 170]  
'Parce que *nous* avons tous une inclination [qui vient] de nous-mêmes [*lit.* "du dedans de *nous*"] et, à cause d'elle, nous tendons naturellement vers le savoir, de même que vers notre perfection'

Les mêmes remarques s'appliquent aux exemples de (25) pour 1sg, (26) pour 2sg, (27) pour 2pol, et (28) pour 2pl.:

- (25) a. BaNituke *pro*<sub>i</sub>-ERG hainitz autor arrotz;  
[*PRO*<sub>i</sub> ENE; aipamen hunen fagoretan *pro*<sub>i</sub>-GEN deitzeko]. [p. 61]  
'J'aurais beaucoup d'auteurs étrangers à *PRO* citer en faveur de  
*mes* thèses'
- b. Zeren zenbaitek usteko baitu, herriko seme bezala *pro*<sub>i</sub> NEURE;  
herriaren abantailletan mintzo NAizela. [p. 139]  
'Parce que certains penseront que c'est parce que j'y suis né [*lit.*  
en tant que fils du village] que *je* parle en faveur de *mon* (propre)  
village'
- (26) a. HIRE<sub>i</sub> mintzoak salhatzen HAU *pro*<sub>i</sub>. [p. 25]  
'*Tes* paroles *te* trahissent'
- b. O gizon zoro eta zentzugabea, hitaz goragoko gauzen bilha abi-  
lana, eta *pro*<sub>i</sub> HEURE<sub>i</sub> azpian eta oraino HEURE<sub>i</sub> baitako gauzak  
ere ezagutzen eztitu<sup>(k)</sup>ana. [p. 164]  
'Ô homme fou et insensé qui recherches des choses plus élevées  
que toi(-même), et qui ne sais rien des choses qui sont sous toi  
ou en toi'
- (27) a. Erakuts dezoZU *pro*<sub>i</sub> mundu guztiari ZURE<sub>i</sub> zuhurtzia. [p. 25]  
'Montrez (*pro*) *votre* sagesse au monde entier'
- b. Etzaren bertzeren gauzen gutzios, ZEURE<sub>i</sub>az kontenta zaitea. [p.  
165]  
'N'enviez pas les biens des autres, contentez-vous (*pro*) des *vô-*  
*tres*'
- (28) a. Ordea baldin eskoletako harmen bidez nahi badUZUE *pro*<sub>i</sub> ZUEN;  
betiereko omena hedarazi... [p. 190]  
'Ainsi, si *vous* voulez étendre *votre* réputation pour toujours à  
l'aide des armes du savoir...'
- b. TutZUEN [gauza hauk] *pro*<sub>i</sub> beraz maite hala nola ZEUE<sub>i</sub> bizia.  
[*ibid.*]  
'Aimez (*pro*) donc ces choses comme *votre* (propre) vie'

Nous reviendrons sur la (non-)signification de ces faits dans la conclusion. Mais notons encore un fait qui nous amènera naturellement à la section suivante. Maintenant, les formes fortes ne sont même plus obligatoires dans les expressions à valeur réfléchie illustrées en (15) pour le LC; ainsi, dans l'extrait suivant, le PG interne à l'expression réfléchie et faible, alors même qu'il est précédé d'une occurrence forte:

- (29) [*Pro*<sub>i</sub> [*PRO*<sub>i</sub> geurei baitako gauzak jakin gabe] GURE<sub>i</sub> BURUEZ go-  
ragoko gauzen bilhatzea] [Etx Sar. ±1715, 164]  
'La recherche, sans *PRO* (rien) savoir (de) ce qui est en *nous* [*lit.*  
des choses du dedans de-nous], de choses plus hautes que nos têtes/nous-mêmes'



### 3.4. La quatrième génération post-classique: le N.T. de J. de Haraneder (1742)

Quatre-vingt dix-neuf ans après la parution du *Gero* d'Axular, la situation en labourdin est pratiquement identique à celle d'aujourd'hui; comme l'atteste la seconde traduction complète du *Nouveau Testament* (nous avons vu quelques exemples de la traduction en basque oriental par Liçarrague en 1571 dans la section 1), les PG de 1e et 2e p. n'apparaissent donc plus que sous leur forme faible, exception faite de certaines occurrences du déterminant de l'expression réfléchie *maita/notre/votre tête*. J'ai ainsi fait le décompte des PG dans sept occurrences d'une phrase du type de (30) (outre les deux extraits ci-dessous: Mt 19:19; Lc 10:27; Rm 13:9; Ga 5:14; Jc 2:8) et n'ai trouvé aucun PG fort dans les expressions nominales non réfléchies; par contre, la traduction de 'toi-même' donne cinq fois *zeure* (fort), contre deux occurrences de *zure* (faible) seulement.<sup>10</sup>

(30) 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même'

- a. Maitatuko duZU *pro*<sub>i</sub>; ZURE<sub>i</sub>; lagun proksimoa ZEURE<sub>i</sub>; burua bezala. [Har. 1742, Mt 22:39]
- b. Maitatuko duZU *pro*<sub>i</sub>; ZURE<sub>i</sub>; lagun proksimoa ZURE<sub>i</sub>; burua bezala. [Har. 1742, Mc 12:31]

C'est dire que la récupération de l'ancienne opposition par J. Etcheberri de Sare au profit d'une distinction entre formes emphatiques et formes non-marquées, en présence d'un coréférent dans un contexte local, n'a pas eu de suite — bien que dans la tradition strictement littéraire, on trouve encore certains auteurs (essentiellement bas-navarrais d'ailleurs) qui utilisent les PG forts exactement dans le même contexte qu'Haraneder, par ex. dans la traduction (non-terminée) de la *Bible* par Marcel Etchehandy (1983: 85-91).

## 4. L'Évolution des PG de 3e Personne

Le destin des PG de 3e personne a été tout différent. Pour de nombreux locuteurs, essentiellement de bas-navarrais, la distribution respective de *haren* (faible) et *bere* (fort) n'a absolument pas varié depuis la période classique (fin du XVI<sup>e</sup> et première moitié du XVII<sup>e</sup>). Par contre, en labourdin, à partir de Haraneder (1742), on voit se dessiner une tendance strictement opposée à celle qui a conduit à la quasi disparition des formes fortes aux deux premières personnes: la forte forte *bere* tend en effet à remplacer, de manière tout à fait limitée au début, la forme faible, non-marquée.

Cela se produit dans deux configurations distinctes, qui ont été mentionnées en section 2. Nous allons les examiner tour à tour.

(10) Faut-il préciser que Liçarrague 1571 a systématiquement les formes fortes (*ewre*, 2sg) et pour les expressions nominales ordinaires et pour l'expression réfléchie dans *tous* les cas?

#### 4.1. De la Contrainte sur les Sujets Spécifiés à la Contrainte sur les Propositions Finies

Considérons d'abord les deux exemples suivants. Dans le premier cas, conformément à la description offerte *supra*, le PG de la subordonnée non-conjuguée est faible, car le seul NP qui lui soit coréférentiel est dans la matrice:

- (31) *pro<sub>i</sub> pro<sub>i</sub> otoitzu zuen [PRO<sub>i</sub> etortzeaz HAREN<sub>i</sub> etxerat].*  
 'Il<sub>i</sub> le<sub>i</sub> pria [de PRO<sub>i</sub>; venir chez lui<sub>i</sub>] (*litt.* ...[de PRO<sub>i</sub>; venir dans sa<sub>i</sub> maison'])  
 [Har. 1742, Lc 8:41]

Dans le second cas cependant, c'est la forme forte du PG qui apparaît:

- (32) *pro<sub>i</sub> ez zuen utzi [PRO<sub>i</sub> BERE<sub>i</sub>kien sartzerat] nihor<sub>i</sub>.*  
 'Il<sub>i</sub> ne laissa personne; [PRO<sub>i</sub>; entrer avec lui<sub>i</sub>]' [Har. 1742, Lc 8:51]

Cette possibilité qu'ont ainsi acquise au milieu du XVIII<sup>e</sup> s. les PG forts de 3e p. d'être rendus licites par la présence d'un argument du verbe de la matrice est typiquement labourdine: on retrouve *bere-kin* tant chez Duvoisin (1865) que dans "Ezkila" (nom collectif 1974) dans le même passage. De même, pour Mt 3:16, où la subordonnée est maintenant celle d'un verbe de perception, on trouve la forme faible *haren* dans les traductions orientales à travers les siècles, mais la forme *bere* en labourdin:<sup>11</sup>

- (33) a. *pro<sub>i</sub> ikus zezan Jainkoaren Spiritua; ... [PRO<sub>i</sub> HAREN<sub>i</sub> gainera etortzen].* [Liç., 1571]  
 b. *Ikusi zian Espiritü Saintia ... [HAREN gaña pausatzen].* [Inch., 1862]  
 c. *pro<sub>i</sub>-ERG Jainkoaren Izpiritua; ikusi zuen ... [PRO<sub>i</sub> HAREN<sub>i</sub> gainerat etortzen]].* [Léon, 1947]  
 'Et il<sub>i</sub> vit l'esprit de Dieu; descendre comme une colombe [et PRO<sub>i</sub>; venir sur lui<sub>i</sub>]' [Mt 3:16]
- (34) a. *pro<sub>i</sub> Jainkoaren Izpiritua ... ikusi zuen [PRO<sub>i</sub> BERE<sub>i</sub> gainean etortzen].* [Duvoisin, 1865]  
 b. *pro<sub>i</sub>-ERG Jainkoaren Izpiritua; ikusi zuen ... [PRO<sub>i</sub> BERE<sub>i</sub> gainerat etortzen].* ["Ezk.", 1974]

Les traductions de (33) relèvent toute de la tradition orientale: outre Liçarrague en (a), on a en effet Inchauspé, souletin, en (b) et Léon, bas-navarais, en (c). Quant aux versions de (34), elles sont labourdines, comme cela a déjà été dit tant pour Duvoisin que pour le groupe "Ezkila".<sup>12</sup>

(11) Haraneder (1742) employant une forme conjugquée dans la subordonnée, sa traduction n'est pas pertinente ici.

(12) Le labourdin d'aujourd'hui va encore plus loin, permettant au PG fort *bere* de figurer dans une subordonnée fléchée subjonctive, du moment qu'un antécédent est présent dans la principale et c-commande le PG. La trad. par "Ezkila" (1974) de Lc 8:41 citée plus haut, cf. (31) est en effet:

4.2. Les constructions de type [<sub>Z</sub> X<sub>i</sub> et [<sub>w</sub> son<sub>i</sub> Y]]

On a vu en 2.4, à propos de l'exemple (16), la logique *syntactique* qui voulait que le NP X<sub>i</sub> ne rende pas le PG fort traduisant *son<sub>i</sub>* licite. Dans ce genre contexte, le *Nouveau Testament* de J. de Haraneder innove à nouveau par rapport à la tradition, en permettant optionnellement au possessif d'être fort plutôt que faible. Les exemples de (35) illustrent ce fait:

- (35) a. Iakobek jenderatu z[it]uen<sup>13</sup> Judai eta HAREN<sub>i</sub> anaiak.  
'Jacob engendra *Jude* et *ses frères*'. [Haran. 1742, Mt 1:2]  
b. Har zazu HAURRA eta BERE ama.  
'Prenez *l'enfant* et *sa mère*'. [Haran. 1742, Mt 2:13]

Tableau (5)

*Les PG en structures coordonnées*

| Mt    | LIÇ<br>(1571) | HAR<br>(1742) | SAL<br>(1856) | INCH<br>(1862) | DUV<br>(1865) | LEON<br>(1947) | EZK<br>(1974) |
|-------|---------------|---------------|---------------|----------------|---------------|----------------|---------------|
| 1:2   | haren         | haren         | haren         | haren          | haren         | hunén          | hunén         |
| 1:11  | haren         | hunén         | haren         | haren          | haren         | hunén          | hunén         |
| 2:13  | haren         | bere          | ∅             | haren          | bere          | *              | bere          |
| 2:14  | haren         | bere          | ∅             | haren          | bere          | *              | bere          |
| 2:20  | haren         | bere          | ∅             | haren          | bere          | *              | *             |
| 2:21  | haren         | bere          | ∅             | haren          | bere          | *              | *             |
| 4:18  | haren         | haren         | haren         | haren          | haren         | haren          | haren         |
| 4:21  | haren         | haren         | *             | haren          | haren         | haren          | haren         |
| 10:2a | haren         | haren         | haren         | haren          | haren         | hunén          | haren         |
| 10:2b | haren         | haren         | haren         | haren          | haren         | hunén          | haren         |
| 17:1  | haren         | haren         | *             | haren          | hunén         | *              | haren         |

Pour examiner ce phénomène de manière un peu systématique, j'ai relevé les onze occurrences de structures de ce genre dans Matthieu. Le tableau (5) donne les

(i) Otoitz eta otoitz ari zitzaion *pro*<sub>i</sub>-ABS *pro*<sub>i</sub>-DAT [*pro*<sub>i</sub> BERE<sub>i</sub> etxean sar zadin] (où *sar zadin* est un subjonctif passé, donc un "temps" dépendant et non indépendant au sens de Manzini & Wexler (1987), dont l'échelle graduelle concernant la localité relative des domaines de coréférence se trouve ainsi remarquablement confirmée diachroniquement).

(13) Le texte auquel j'ai eu accès à *zuen*, forme à OD sg, mais il s'agit probablement d'une coquille de cette édition, car P. Altuna ne fait pas de commentaire.

résultats; les cas signalés par un astérisque signalent des traductions non pertinentes, comme par exemple ‘Prends l’enfant *avec* sa mère’, où *l’enfant* est bien un argument syntaxique du prédicat auquel est adjoind l’expression adverbiale: le caractère licite de *bere* pour ‘sa’ n’est alors plus un problème; ‘ø’ indique que le PG est resté implicite; noter aussi l’emploi, parfois, d’un démonstratif proche, *hunnen*, au lieu de *haren* de “distance III” —fait est sans incidence sur la question traitée.<sup>14</sup>

Les quatre auteurs qui n’emploient jamais le PG fort sont de dialecte oriental: outre Liçarrague, Inchauspé et Léon, déjà cités, on trouve encore Salaberry d’Ibarro (3e col.), qui a traduit Matthieu en bas-navarrais au XIX<sup>e</sup> s. Les écarts par rapport à la langue classique relèvent donc bien du labourdin post-classique.

## 5. Conclusions et Problèmes

### 5.1. La 3e personne: centrage thématique, empathie et logophoricité

Les deux types de déviation par rapport à la langue classique examinés à l’instant méritent que l’on s’attarde un peu sur le contexte global qui rend la forme forte *bere* licite. Commençons par le phénomène de la coordination, illustré en 4.2. Haraneder, Duvoisin et “Ézkila” ont *haren* (ou une forme déictique plus proche, *hunnen*), dans des contextes tels que: ‘Et Jacob engendra Judah<sub>i</sub> et ses<sub>i</sub> frères’ (Mt 1:2), ou: ‘Et Jésus vit deux frères, Simon<sub>i</sub>, appelé Pierre, et André son<sub>i</sub> frère’ (Mt 4:18); par contre, la forme forte apparaît typiquement dans des ex. comme Mt 2:13: ‘Prends l’enfant<sub>i</sub> et sa<sub>i</sub> mère’, déjà cité. Sur la base des onze exemples examinés (cf. le tableau 5), il appert que *haren* est employé pour renvoyer à des *personnages secondaires*. Inversement, c’est *uniquement lorsque le référent de ce PG est le thème général du texte*, Jésus-Christ en l’occurrence, que *bere* apparaît.

Si l’on se tourne maintenant vers l’élargissement du domaine local contraignant la distribution de *bere*, on constate que les deux extraits de Luc chez Haraneder cités en 4.1 corroborent cette hypothèse: d’une part, le couple *pro<sub>i</sub>...haren<sub>i</sub>* de (31) réfère à une personne ordinaire et de mention fugace; mais, d’autre part, le couple *pro<sub>i</sub> bere<sub>i</sub>* renvoie à nouveau à Jésus. Il semble donc bien que le facteur crucial permettant de surmonter les contraintes purement syntaxiques qui régulaient la distribution des PG en basque classique ait été que le référent du pronom fort soit *le thème discursif principal* —pour s’élargir, dans la langue contemporaine, à celle, plus générale, de *thème discursif* tout court (les choses se décidant *grosso modo* au niveau du paragraphe dans la langue écrite actuelle).<sup>15</sup>

(14) J’ai également laissé de côté les structures telles que Mt 6:33 où l’entité coindexée au PG n’est pas un argument, mais le possesseur d’un argument: ‘Le royaume de Dieu et sa justice’.

(15) On notera aussi que, près de deux siècles plus tôt, en basque oriental, le choix entre certaines formes temporo-aspectuelles était influencé par des considérations du même ordre. Pour ne prendre qu’un exemple, la généalogie de Jésus chez Liçarrague, de Mt 1:2 à 1:15, est au passé aoristique (radical + aux. supplétif —forme qui aujourd’hui est un subjonctif): *Abrahamek ENGENDRA ZEZAN Isaak [...] eta Mathanek ENGENDRA ZEZAN Iakob* ‘A. engendra Isaac. ... et Matthan engendra Jacob’. Par contre, dans la seconde partie de 1:16, lorsqu’on passe à l’introduction du topique principal du texte, une forme perfective surcomposée (avec le *présent* comme temps fléchi) apparaît: *Eta Iakobek engendra zezan Ioseph Mariaren senbarra, zainagatik iayo izan baita Iesus, zain erraiten baita Krist* ‘Et Jacob engendra Josphe, l’époux de Marie, de laquelle naquit [litt. a été né] Jésus, qu’on appelle Christ’.

De ce point de vue, il est significatif que les notions fort à la mode d'empathie et de logophoricité (au sens élargi du mot, comme quand on parle de "sujets de conscience" etc., cf. Sells (1987) par exemple) ne jouent aucun rôle dans le phénomène étudié: on n'en voudra pour preuve que le fait que c'est la forme faible qui apparaît en (31), passage où le verbe de la matrice est pourtant un verbe de dire (impliquant de plus, et profondément, la subjectivité de son sujet), alors que la forme forte apparaît en (32), où ces notions ne peuvent être invoquées.

## 5.2. Les pronoms de discours: récapitulation et réévaluation des conséquences

La disparition des PG forts de première et deuxième personnes s'est produite, on l'a vu, beaucoup plus tôt. Elle appelle diverses remarques.

D'abord, c'est trivial, elle illustre sans doute le fait qu'en l'absence de tout rendement fonctionnel, elle avait peu de chances de perdurer. Mais ce type même de considérations ne saurait, par contre, nous indiquer pourquoi un système aussi régulier et sans rendement fonctionnel que celui décrit en section 2 s'est, un jour, mis en place.

Contre les explications fonctionnalistes en matière d'évolution linguistique, citons encore le fait suivant: Etcheverry de Sare (premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle: § 3.3), avait investi les formes fortes d'une valeur contrastive, ce qui conduisait à l'établissement de paires minimales comme *ene burua* 'ma tête' vs. *neure burua* 'moi-même' [réfléchi]; on aurait donc pu s'attendre à ce que ce contraste se maintienne au moins un certain temps, mais il n'en a rien été (cf. 3.4).<sup>16</sup>

Ensuite, la disparition de l'opposition entre PG forts et faibles aux personnes I et II a été *très rapide*: d'après ce qu'indiquent les textes, *une seule* génération de locuteurs a suffi pour qu'elle se produise (comparer les §§ 3.1 et 3.2), ce qui semble bien indiquer que l'interprétation réaliste psychologique et individualisante des grammaires défendue par Chomsky a des traces jusque dans la diachronie des langues: on peut en effet admettre que l'état de déséquilibre dû à l'alternance libre de formes concurrentielles n'a aucune raison de se maintenir *naturellement* chez les apprenants.

D'où la question suivante: comment peut-on expliquer, ou interpréter, les travaux et résultats de Kroch ou de Lightfoot cités dans l'Introduction, selon lesquels les changements linguistiques se produisent *grosso modo* en un siècle et demi?<sup>17</sup> Il semble que la réponse soit à chercher dans la taille de la communauté linguistique considérée, et dans le poids que sa propre histoire intellectuelle y joue. Le rôle de modèle que des auteurs anciens peuvent jouer est bien connu; on peut donc admettre que les nouveaux auteurs incorporent à la *périphérie* de leur langue-I des phénomènes objectivement fossiles —et ce, d'autant plus facilement qu'une forme

(16) On notera aussi que les notions d'équilibre des systèmes et de régularité paradigmatique n'ont pas du tout joué, dans le domaine étudié ici, le rôle qu'on veut parfois leur attribuer. On a ainsi vu que c'est dans les dialectes orientaux, qui n'étaient précisément pas les plus réguliers (cf. le tableau 3) que le système classique s'est maintenu, tout du moins aux troisièmes personnes.

(17) Cp. Kroch, sous presse: "This is the Constant Rate Effect that is found repeatedly in empirical investigations. We take its general validity to indicate that what changes in frequency in the course of time during a syntactic change is the language users overall tendency to choose one grammatical option over another in their production; and it is this changing tendency that produces the changes in the individual surface contexts where usage frequencies can be measured".

d'institution scolaire ou une autre renforce presque toujours ce type de conservatisme. Si les auteurs de la nouvelle génération sont suffisamment nombreux, ce phénomène peut faire boule-de-neige, au point de ralentir considérablement le rythme global, statistique, de l'évolution *telle qu'elle apparaît au travers de textes presque toujours rédigés dans un registre très surveillé*.

Par contre, dans une petite communauté linguistique comme celle qui nous a occupés —qui était de plus dénuée d'institutions scolaires dignes de ce nom, au moins en ce qui concerne l'enseignement de l'*euskara*—, le faible nombre d'auteurs ne pouvait jouer un tel rôle, même si l'attrait exercé par les grands devanciers existait aussi (cf. (24)). Si donc nous reprenons les particularités de J. Etcheverry de Sare (§3.3), nous pouvons poser que, dans son cas, si le seul fait d'avoir été en contact avec des auteurs antérieurs devait nécessairement lui enrichir sa "grammaire périphérique", cela ne pouvait donner lieu à un quelconque figement pour autant. Le fameux recours à la "diglossie" de Lightfoot (1979, 1991), dont le coût conceptuel a été dénoncé à juste titre par Traugott & Smith (1993), peut-être rendu inévitable par la taille, et donc l'hétérogénéité, de la communauté linguistique anglaise, s'avère donc inutile dans le cas qui nous concerne.

## 6. Références

### 6.1. Le corpus

- Argaiñaratz, P. de, 1665, *Devoten Breviarioa*. Ed. par J. Vinson, 1910. Rééd. facsim., Saint-Sébastien: Hordago-Lur, 1978.
- Axular, P. de, 1643, *Guero*. Bordeaux: Milanges. Facsim., Ariz-Basauri: Euskaltzaindia, 1988. Ed. avec orthog. modernisée et trad. esp. par L. Villasante, Barcelone: Juan Flors, 1964.
- Duvoisin, J., 1865, *Bible edo Testament Zahar eta berria [...]*. Londres, 1959-1865. Facsim. en 3 vols., Bilbao: Gran Enciclopedia Vasca, 1972.
- Etcheverry J., de Ciboure, 1627, *Manval devotionezcoa [...]*. N<sup>elle</sup> éd.: Bordeaux, Mongiron-Millanges, 2 vols, 1669. Rééd. facsim. en 1 vol., Saint-Sébastien: Hordago-Lur, 1979.
- Etcheverry J., de Sare, 1712-1718, *Lan hautatuak* [travaux choisis]. Ed. par X. Kintana (avec orthog. mod.), Saint-Sébastien: Lur, 1972.
- Etchehandy, M., 1991, *Hebrearrei gutuna. Jakoberen, Petriren [...] gutunak. Apokalipsia*. Saint-Sébastien: Elkar.
- and R. Puchulu, 1983, *Jondoni Pauloren gutunak*. Saint-Sébastien: Elkar.
- and ———, 1985, *Jalgitza. Lebitikoa*. Saint-Sébastien: Elkar.
- "Ezkila", 1974, *Jesu Kristoren Berri Ona*. Belloc: Editions Ezkila.
- Gasteluçar, B., 1686, *Eguia catolicac salvamendu eternalaren eguiteco necesario direnac*. Ed. par L. Akesolo, Bilbao: Euskaltzaindia, 1983.
- Haraneder, J. de, 1742, *Jesu Christoren Evangelio Saindua* - ms. Ed. par P. Altuna, Bilbao: Euskaltzaindia, 1990.
- Harizmendí, C. de, 1658, *Ama Virginaren hirur Officioac*. N<sup>elle</sup> éd. par J. Vinson, Châlonsur-Saône, 1901. Rééd. facsim., Saint-Sébastien: Hordago-Lur, 1979.
- Inchauspé, M., 1856, *Jesu-Kristen Ebanjelio Saintia, Sen Mathiuren Arauëra*. Lamaignière (Bayonne). Facsim. in L.-L. Bonaparte, *Opera Omnia Vasconice*, II (Bilbao: Euskaltzaindia, 1991), 163-243.

Léon, L., 1947, *Jesu-Kristo gure jaunaren Ebanjelio Saindua*. Ustaritz: Publié par l'auteur.  
 Salaberry d'Ibarrolle, M., 1856, "San Mathiuren Ebanyelioa". Bayonne: Lamaignière. Facsim. in L.-L. Bonaparte, *Opera Omnia Vasconice*, III (Bilbao: Euskaltzaindia, 1991), 331-420.

## 6.2. Etudes linguistiques

- Carr, Ph., 1990, *Linguistic Realities. An Autonomous Metatheory for the Generative Enterprise*. Cambridge: C.U.P.
- Chomsky, N., 1986, *Knowledge of Language*. New York: Praeger.
- , 1987, "Language in a Psychological Setting". *Working Papers in Linguistics*, 2, Sophia University, Tokyo.
- , 1991, "Language from an Internalist Perspective" - ms., MIT.
- Haïk, I., 1984, "Indirect Binding". *LI* 15/2, 185-223.
- Katz, J. & Postal, P., 1991, "Realism vs. Conceptualism in Linguistics". *Linguistics and Philosophy* 14/5, 515-554.
- Koster, J., 1993, "Langage et épistémologie". *Recherches Linguistiques de Vincennes* 22: 59-74.
- Kroch, A., 1989, "Reflexes of Grammar in Patterns of Language Change". *Journal of Language Variation and Change* 1/3: 199-244.
- , sous presse, "Morphosyntactic Variation" in K. Beales et al. (eds.), *Papers from the 30th Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society: Parassession on Variation and Linguistic Theory* (Chicago: CLS).
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque; dialecte navarro-labourdin littéraire*. Bayonne: Amis du Musée Basque & Ikas.
- Lightfoot, D., 1979, *Principles of Diachronic Syntax*. Cambridge: CUP.
- , 1991, *How to Set Parameters: Arguments from Language Changes*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Manzini, R. & Wexler, K., 1987, "Parameters, Binding Theory, and Learnability". *LI* 18/3, 413-444.
- Rebuschi, G., 1989, "Is there a VP in Basque?" in P. Muysken & L.K. Marác (eds.), *Configurationality: the Typology of Asymmetries* (Dordrecht: Foris), 85-116.
- , 1991, "Binding at LF vs. Obligatory (Counter-)Binding at SS: a Case Study" in J. A. Lakarra & I. Ruiz Arzallus (eds.), *Memoriæ L. Mitxelena Magistri Sacrum*, II (Saint-Sébastien: Anejos del ASJU 14), 959-984.
- , 1995, "Weak and Strong Genitive Pronouns in Northern Basque: A Diachronic Perspective" in J. I. Hualde, J. A. Lakarra & L. Trask (eds.), *Towards a History of the Basque Language* (Amsterdam: Benjamins), 313-356.
- Reinhart, T., and E. Reuland, 1993, "Reflexivity". *LI* 24/4: 657-720.
- Sarasola, I., 1980, "Nire ≈ neure, zure ≈ zeure literatur tradizioan", *Euskera* 25/2: 430-446.
- Sells, P., 1987, "Aspects of Logophoricity". *LI* 18/3: 445-479.
- Traugott, E. & Smith, H., 1993, "Arguments from language change". *Journal of Linguistics* 29, 431-447 [c.r. de Lightfoot (1991)].









- XXIV. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco*, III. *Beule-Egileor, Babarraso-Bazur*, 1991. Agotado.
- XXV. JOSÉ M<sup>a</sup> SÁNCHEZ CARRIÓN, *Un futuro para nuestro pasado*, 1991. 2.500 pta. (2.000).
- XXVI. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco*, IV. *Egiluma-Galanga*, 1991. 1.000 pta. (800).
- XXVII. JOSEBA A. LAKARRA - JON ORTIZ DE URBINA (eds.), *Syntactic theory and Basque syntax*, 1992. 3.000 pta. (2.500).
- XXVIII. RICARDO GÓMEZ - JOSEBA A. LAKARRA (arg.), *Euskal dialektologiako kongresua (Donostia, 1991-ko irailaren 2-6)*, 1994. 3.500 pta. (3.000).
- XXIX. JOSÉ I. HUALDE - XABIER BILBAO, *A Phonological Study of the Basque Dialect of Getxo*, 1992. 1.000 pta. (800).
- XXX. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco*, V. *Galani-Iloza*, 1992. 1.000 pta. (800).
- XXXI. KARLOS OTEGI, *Lizardi: lectura semiótica de Biotz-begietan*, 1993. 3.000 pta. (2.500).
- XXXII. AURELIA ARKOTXA, *Imaginaire et poésie dans Maldan behera de Gabriel Aresti (1933-1975)*, 1993. 1.500 pta. (1.200).
- XXXIII. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco*, VI. *Ilpiztu-Korotz*, 1993. 1.000 pta. (800).
- XXXIV. JOSÉ I. HUALDE - GORKA ELORDIETA - ARANTZAZU ELORDIETA, *The Basque dialect of Lekeitio*, 1994. 3.000 pta. (2.500).
- XXXV. GEORGES REBUSCHI, *Essais de linguistique basque*, 1997. 3.000 pta. (2.500).
- XXXVI. XABIER ARTIAGOITIA, *Verbal projections in Basque and minimal structure*, 1994. 2.000 pta. (1.600).
- XXXVII. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco*, VII. *Korpa Orloi*, 1994. 1.000 pta. (800).
- XXXVIII. PATXI GOENAGA (ed.), *De grammatica generativa*, 1995. 3.000 pta. (2.500).
- XXXIX. ANTONIO CID, *Romancero y balada oral vasca (literatura, historia, significado)*. En preparación.
- XL. AMAYA MENDIKOETXEA - MYRIAM URIBEETXEBARRIA (eds.), *Theoretical issues at the morphology-syntax interface*, 1997. 3.500 pta. (3.000).
- XLI. BERNHARD HURCH - M<sup>a</sup> JOSÉ KEREJETA, *Hugo Schuchardt - Julio de Urquijo: Correspondencia (1906-1927)*, 1997. 3.500 pta. (3.000).
- XLII. JOSÉ I. HUALDE, *Euskararen azentuerak*, 1997. 2.500 pta. (2.000).

